Science-Fantasy

Marion Zimmer

Bradley

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE

La Maison des Amazones

La neige tombait en légers flocons duveteux, mais, vers l'est, par une déchirure dans les nuages, perçait la lumière rougeâtre de Cottman IV – le Soleil de Ténébreuse que l'Empire Terrien nomme le Soleil

POCKET

MARION ZIMMER BRADLEY

LA ROMANCE DE TÉNÉBREUSE
Les amazones libres

LA MAISON DES AMAZONES

PRESSES POCKET

Titre original :

THENDARA HOUSE

Daw Books, Inc

Traduit de l'américain
par Simone Hilling

© 1983 Marion Zimmer Bradley.
© 1993 Pocket pour la traduction française

Carte de Ténébreuse
www.collinard.com
MUR AUTOUR DU MONDE
PAYS DES HOMMES-DES-ROCHERS ET DES ARBRES
MER DE DALERETH
HELLER
VILLES-ÎLES
PLAINE D'ARILINN
PLAINE DE VALERON
MONTS DE KILLIMARD
PLATEAU D'ARILINN
TOUR DE TELAMENTYAN
TOUR DE KARSTHYN
TOUR DE MEGARA
TOUR DE DALTEREITH
CHÂTEAU D'ARILINN
CHÂTEAU DE KILLIMARD
ARILINN
ARMAGH
ARMAGH-SUR-MER
ARMAGH-CITÉ DES NEIGES
ARMAGH-CAER DOWN
ARMAGH-CAER DOWN (CASTLEREAGH)
ARMAGH-SAINT-PATRICK
ARMAGH-SAINT-PATRICK (CASTLEREAGH)
ARMAGH-SAINT-PATRICK (CASTLEREAGH)
ARMAGH-SAINT-PATRICK (CASTLEREAGH)

PREMIÈRE PARTIE

SERMENTS INCOMPATIBLES

Chapitre 1
MAGDALEN LORNE

LA neige tombait en légers flocons duveteux, mais, vers l'est, par une déchirure dans les nuages, perçait la lumière rougeâtre de Cottman IV – le soleil de Ténébreuse que l'Empire Terrien nomme le Soleil Sanglant – semblable à un gros œil injecté de sang.

Magdalen Lorne frissonna à l'approche du QG terrien. Etant vêtue à la ténébrane, elle dut montrer son ordre de mission aux gardes de l'entrée ; mais l'un d'eux la connaissait de vue.

— Inutile, mademoiselle Lorne, passez. Mais il faudra vous rendre au nouveau bâtiment.

— Ils ont enfin terminé les nouveaux locaux du Renseignement ?

L'homme en uniforme acquiesça de la tête.

— C'est exact. Et le nouveau chef est arrivé l'autre jour d'Alpha du Centaure. Vous l'avez déjà vu ?

C'était nouveau. Ténébreuse était une Planète Fermée, de Classe B, ce qui signifiait que les Terriens devaient se cantonner – du moins officiellement – dans certaines Zones et Cités du Commerce. Il n'existait pas de Service de Renseignement officiel, à l'exception d'un petit bureau du Service des Archives et des Communications, travaillant directement pour le Bureau du Coordinateur.

Il était temps qu'ils ouvrent ici un Service de Renseignement. Et un Département d'Anthropologie Extra-Terrestre ne serait pas du luxe non plus.

Puis Magda se demanda quelles répercussions cela pourrait avoir sur son statut plutôt irrégulier. Elle était née sur

Ténébreuse, à Caer Donn, où les Terriens avaient construit leur premier astroport, avant de le déplacer à Thendara, siège du nouveau Quartier Général de l'Empire. Elle avait été élevée parmi les Ténébrans, avant la nouvelle politique de standardisation, imposant à tous les astroports la lumière jaune qui était standard dans l'Empire – politique qui prenait très peu ou pas du tout en compte le soleil rouge de Ténébreuse et son climat très froid et rigoureux. Bien sûr, cela était assez rationnel pour le personnel stationné sur les planètes ordinaires de l'Empire, et qui restaient rarement plus d'un an en poste au même endroit et n'avaient donc pas besoin de s'acclimater ; mais les conditions régnant sur Ténébreuse étaient, à tout le moins, exceptionnelles pour une planète de l'Empire.

Les parents de Magda, tous deux linguistes, avaient passé la plus grande partie de leur vie à Caer Donn ; elle avait été élevée plutôt en Ténébrane qu'en Terrienne, restant l'une des trois ou quatre personnes parlant la langue comme une indigène, et capable de faire secrètement des recherches sur les coutumes et la langue. Elle n'avait jamais quitté Ténébreuse, sauf pendant les trois ans passés à l'École du Renseignement de l'Empire sur la Colonie d'Alpha ; puis elle avait naturellement accepté un poste dans les Communications. Mais ce qui pour ses supérieurs n'était qu'un déguisement commode, favorisant ses recherches secrètes sur sa planète natale, était devenu pour Magda son identité profonde.

Et c'est à cette identité ténébrane, à Margali, non Magda, que je dois maintenant être fidèle. Et non seulement à Margali, mais à Margali n'ha Ysabet, Renonçante des Comhi-Letzii, que les Terriens appellent Amazones Libres. C'est ce que je suis maintenant et dois rester à l'avenir, men clia pre'zhiuro… Magda se murmura les premiers mots du Serment des Renonçantes, et frissonna. Ce ne serait pas facile. Mais elle avait prêté serment et elle tiendrait parole. Pour un Terrien, un serment prêté sous la contrainte n'avait aucune valeur. *Ténébrane, ce serment me lie incontestablement, et la seule pensée d'y pouvoir manquer est déshonorante.*

Elle écarta cette idée. *Un nouveau Service du Renseignement, et un nouveau chef.* Sans doute, pensa-t-elle

avec un soupir résigné, quelqu'un de beaucoup moins compétent qu'elle-même. Elle et son ex-mari, Peter Haldane, nés ici, étaient parfaitement bilingues, connaissaient et acceptaient les coutumes pour les leurs. Mais ce n'était pas ainsi que l'Empire envisageait les choses.

Le nouveau Service du Renseignement était logé dans un haut gratte-ciel encore flambant neuf, et dominant l'astroport. À la lumière jaune terrien-standard, trop éclatante pour ses yeux, Magda vit une femme qu'elle connaissait, ou avait connue autrefois, très bien.

Cholayna Ares était plus grande que Magda, avec la peau noire et les cheveux blancs – Magda n'avait jamais su s'ils avaient blanchi prématurément ou s'ils avaient toujours été de ce blanc argenté, car son visage était, et avait toujours été, étonnamment jeune. Elle sourit et Magda serra la main que son ancien professeur lui tendait.

— J'ai du mal à croire que tu as abandonné l'École du Renseignement, dit Magda. Et encore plus pour venir ici…

— Oh, je ne l'ai pas exactement abandonnée, dit Cholayna Ares en riant. Il s'agissait de l'habituelle petite guéguerre bureaucratique, où chaque côté me voulait pour lui, alors je les ai tous envoyés au diable, et j'ai fait une demande de transfert. C'est comme ça que j'ai atterri ici. Le poste n'est pas très convoité, alors je n'ai pas eu de concurrence. Je me suis souvenue que tu étais d'ici et que la vie t'y plaisait. Il est rare d'avoir la chance d'organiser de toutes pièces un Service du Renseignement sur une planète de Classe B. Et avec toi et Peter Haldane – il paraît que vous vous êtes mariés ?

— Le mariage s'est défait l'année dernière. Pour les raisons habituelles, dit-elle, haussant les épaules pour décourager la curiosité compatissante de son ancien professeur. Le seul problème, c'est qu'on ne nous envoie plus en mission ensemble.

— Puisqu'il n'y avait pas de Service de Renseignement ici, que faisiez-vous en mission ?

— On était rattachés aux Communications, dit Magda. On faisait des recherches linguistiques ; une fois, on m'a demandé d'enregistrer les idiomatismes et les blagues au marché, pour

rester au courant de l'argot actuel, et empêcher ceux qui vont vraiment en mission de faire des erreurs stupides.

— Et ainsi, dès mon premier jour de travail, tu viens me dire bonjour et me faire sentir chez moi. C'est très gentil de ta part, Magda. Assieds-toi – et parle-moi de cette planète. J'ai toujours su que tu ferais une belle carrière dans le Renseignement.

Magda baissa les yeux.

— Je ne venais pas pour ça – je ne savais même pas que tu étais là. Je suis venue pour donner ma démission.

La consternation de Cholayna se lut dans ses grands yeux noirs.

— Magda ! Tu sais comme moi ce que c'est que l'administration ! Il est certain que c'est à toi qu'on aurait dû proposer ce poste. Mais j'ai toujours pensé que nous étions amies et que tu accepterais de rester, au moins un certain temps !

Cette idée n'était jamais venue à Magda, mais il était normal que Cholayna interprète ainsi sa demande de démission. Elle regretta que le nouveau Chef ne fût pas un étranger, ou quelqu'un pour qui elle ressentît de l'aversion, et non une femme qu'elle avait toujours aimée et respectée.

— Oh, non, Cholayna, je te donne ma parole que cela n'a rien à voir avec toi ! Je ne savais pas que tu étais ici. J'étais encore sur le terrain hier soir…

Elle s'aperçut qu'elle bégayait dans son impatience à convaincre Cholayna. Cholayna fronça les sourcils et lui fit signe de s'asseoir.

— Il vaut mieux que tu me racontes tout, Magda.

Magda s'assit, mal à l'aise.

— Tu n'étais pas au Conseil ce matin. Tu ne sais donc pas. Pendant que j'étais en mission – j'ai prêté le Serment de Renonçante.

Devant l'air désorienté de sa collègue, elle expliqua :

— Dans nos dossiers, on les appelle les Amazones Libres, mais ce nom leur déplaît. Je me suis engagée à passer six mois à la Maison de la Guilde de Thendara pour la formation d'usage, après quoi… je ne sais pas ce que je ferai, mais je ne resterai sans doute pas dans le Renseignement.

— Mais quelle occasion merveilleuse, Magda, s'écria Cholayna. Il n'est pas question que j'accepte ta démission ! Je vais te mettre en congé de convenance personnelle pendant six mois, si tu veux, mais pense à la thèse que tu pourras tirer de cette expérience ! Ton travail est déjà considéré comme un critère d'excellence – c'est ce que m'a laissé entendre le Coordinateur. Tu en sais sans doute plus que personne ici sur les coutumes ténébranes. Il paraît aussi que le Service Médical a accepté de former un groupe d'Amazones Libres…

Elle vit Magda faire la grimace, et rectifia :

— Comment les appelles-tu, déjà ? Renonçantes ? On dirait un ordre de bonnes sœurs. À quoi renoncent-elles ? Ça me paraît un endroit bizarre, pour toi.

Magda sourit à la comparaison.

— Je pourrais te citer le Serment. En gros, elles… nous renonçons à la protection des hommes dans la société, en échange de certaines libertés.

Même pour elle, cette explication semblait lamentablement insuffisante, mais que dire d'autre ?

— Je ne fais pas ça pour écrire une thèse, tu sais ; ni pour fournir des informations au Renseignement Terrien. C'est pourquoi je venais donner ma démission.

— Et c'est pourquoi je refuse de l'accepter, dit Cholayna.

— Crois-tu que je vais espionner mes amies de la Maison de Thendara ? Jamais !

— Je regrette que tu considères les choses ainsi, Magda. Pas moi. Plus nous saurons de choses sur les différents groupes de cette planète, plus ce sera facile pour nous – et pour la planète, car il y aurait moins d'occasions de malentendus entre l'Empire et les indigènes…

— Oui, oui, j'ai appris tout ça à l'École du Renseignement, dit Magda avec impatience. C'est la théorie standard, non ?

— Je ne l'exprimerai pas comme ça, dit Cholayna, avec une colère contenue.

— Mais moi, si, et je commence à comprendre comment cela peut être dévoyé, dit Magda, elle aussi en colère maintenant. Si tu n'acceptes pas ma démission, je m'en passerai. Ténébreuse

est ma patrie. Et, si pour prix de devenir Renonçante je dois renoncer à ma citoyenneté de l'Empire, eh bien…

— Pas si vite, Magda, je t'en prie, dit Cholayna, levant la main pour interrompre sa diatribe. Et rassieds-toi.

Magda réalisa qu'elle s'était levée, et se rassit lentement. Cholayna alla au distributeur de son bureau, commanda deux tasses de café qu'elle rapporta avant de prendre place près de Magda.

— Magda, oublie une minute que je suis ton officier supérieur. J'ai toujours pensé que nous étions amies. Je ne m'attendais pas à ce que tu t'en ailles sans explication.

Moi aussi, je croyais que nous étions amies, pensa Magda. *Mais maintenant, je sais que je n'ai jamais eu aucune amie ; je ne savais pas ce qu'était l'amitié. J'essayais tellement de faire comme les garçons que je n'ai jamais fait attention à ce que les femmes faisaient ou non. Jusqu'au jour où j'ai rencontré Jaelle et su ce que c'était d'avoir une amie pour qui on peut combattre et mourir s'il le faut. Cholayna n'est pas mon amie, c'est ma supérieure, et elle se sert de l'amitié pour me faire faire ce qu'elle veut. Peut-être qu'elle considère cela comme de l'amitié, c'est une idée bien terrienne. Mais je ne suis plus une Terrienne. Si je l'ai jamais été.*

— Pourquoi ne me dis-tu pas tout, Magda ?

Elle commença par le commencement, racontant comment Peter Haldane, son ami et partenaire, et pendant un certain temps son mari, avait été enlevé par des bandits qui l'avaient pris pour Kyril Ardais, fils de Dame Rohana Ardais. Partant à son secours et craignant de voyager seule en habit de femme, elle s'était laissé persuader par Dame Rohana de se déguiser en Amazone Libre. Et quand, plus tard, elle avait rencontré un groupe de Renonçantes, dirigé par Jaelle n'ha Melora, la supercherie avait été bientôt découverte.

— Pour un homme s'étant infiltré dans un groupe de Renonçantes, le châtiment aurait été la mort ou la castration. En tant que femme, j'ai simplement dû régulariser ma situation, car une femme ne peut pas jouir des libertés conférées par le Serment sans avoir d'abord renoncé à la protection que certaines lois accordent aux femmes.

— Mais un serment prononcé sous la contrainte… commença Cholayna.

— Non, on m'a donné le choix. Puis elles m'ont proposé de m'accompagner jusqu'à une Maison de la Guilde où une Ancienne déciderait, au vu des circonstances spéciales, si l'on pouvait simplement me faire jurer le secret et me libérer.

Elle soupira, se demandant avec lassitude si cela aurait valu la peine.

— Cela m'aurait fait perdre trop de temps ; en cas de non-paiement de la rançon, Peter devait être exécuté au Solstice d'Hiver. J'ai choisi librement de prêter serment, mais… avec beaucoup de réserves mentales. Je pensais exactement ce que tu penses maintenant. Sauf que, depuis, je… j'ai changé d'avis.

C'était ridiculement schématique. Elle parla donc du cruel conflit qui l'avait déchirée : s'évader, violer son Serment, même si elle devait tuer Jaelle, ou l'abandonner, au risque qu'elle se fasse massacrer par les bandits ; et comment elle s'était retrouvée en train de se battre au côté de Jaelle, à qui elle avait sauvé la vie…

Cholayna écouta en silence, se levant une fois pour leur resservir un café. Elle dit enfin :

— Je comprends, dans une certaine mesure, pourquoi tu te sens liée.

— Il n'y a pas que ça, dit Magda. Ce serment a vraiment pris de l'importance pour moi. Je me sens Renonçante dans l'âme – je crois que je l'aurais toujours été si j'avais connu cette possibilité. Maintenant… je sens que c'est ma voie.

— Je comprends, dit Cholayna, hochant la tête. Je sais que certains hommes ont sauté le mur, adopté le mode de vie des indigènes sur certaines planètes de l'Empire. Mais je ne crois pas que ce soit jamais arrivé à une femme.

— On ne peut pas vraiment dire que je *saute le mur,* remarqua Magda. Si c'était le cas, je ne serais pas dans ton bureau, pour te donner officiellement ma démission.

— Que je n'ai pas l'intention d'accepter. Non, écoute-moi, je t'ai écoutée, non ? Cette situation n'a pas de précédent, je ne crois pas qu'un fonctionnaire civil puisse renoncer à sa

citoyenneté, et tu l'as obtenue en acceptant trois ans d'études à l'École du Renseignement…

— Mon travail a largement remboursé mes études…

Cholayna l'interrompit du geste.

— Personne ne le conteste. Je suis toute prête à te mettre en congé, s'il te faut absolument ces six mois. Mais il se présente une occasion de tout concilier.

Elle se tourna vers son bureau et prit une liasse de listings.

— J'ai justement une transcription des débats du Conseil, dit-elle.

Magda y jeta un coup d'œil : il s'agissait du Conseil où le Seigneur Hastur avait été obligé d'accepter la validité d'un serment terrien, et où les Mères de la Guilde avaient négocié l'emploi au QG de Jaelle n'ha Melora qui prendrait le poste de Magda, précédant la venue d'une douzaine d'Amazones Libres qui viendraient étudier les techniques médicales terriennes et peut-être d'autres sciences et techniques.

— Jaelle travaillant parmi nous et toi à la Maison de la Guilde, vous serez spécialement qualifiées pour déterminer lesquelles s'adapteront le mieux chez nous. Je suis prête à te détacher à la Guilde. Vivant avec des Ténébranes, tu seras mieux à même de déterminer lesquelles supporteront le mieux le choc culturel, et tu pourras nous dire comment les traiter pour que la communication se passe au mieux entre Terriens et Ténébranes. Et en vivant dans une Maison de la Guilde, tu es la personne le plus qualifiée pour cela.

— Si tu savais tout cela, pourquoi ne me l'as-tu pas dit plus tôt ? demanda Magda.

— Je savais seulement ce que tu m'avais dit, répondit Cholayna. Et ce que les Mères de la Guilde avaient dit de toi. Je ne savais pas ce que tu en pensais vraiment. Comment savoir si l'étudiante que j'avais connue était devenue l'Agent expérimenté en qui nous pouvions avoir toute confiance ?

Ces paroles adoucirent un peu la colère de Magda, et Cholayna poursuivit :

— Tu comprends, n'est-ce pas ? Il est dans l'intérêt de tes Renonçantes, et aussi dans l'intérêt de l'Empire, d'atténuer pour elles le choc culturel à leur arrivée au QG, et aussi de savoir

quels Terriens travailleront le mieux avec elles. Tu sais, et je savais aussi avant d'avoir terminé ici ma première décade, que Russ Montray n'est pas plus fait pour être Coordinateur ici, quand on créera une Légation, que je ne suis faite pour être pilote d'astronef ! Il n'aime pas la planète, et il ne comprend pas les gens. Mais toi, si.

Est-ce qu'elle me flatte pour me faire faire ce qu'elle veut, ou est-elle sincère ? Bien sûr, Magda savait que Russ Montray était considérablement moins compétent qu'elle-même. Pourtant, sur une planète comme Ténébreuse, où les hommes et les femmes avaient des rôles strictement définis par la tradition, Magda savait qu'elle ne serait jamais Coordinatrice, parce que les Ténébrans n'accepteraient pas une femme à un tel poste. Cholayna elle-même était chef du Renseignement uniquement parce qu'elle ne travaillerait pas sur le terrain, et n'aurait de contacts qu'avec ses Agents.

— Magda, à la façon dont tu me regardes, je sens que quelque chose te chiffonne…

— Je ne veux pas avoir l'air d'espionner mes sœurs de la Guilde…

— Il n'en a jamais été question, répondit Cholayna. Je te demande simplement d'établir des règles de conduite pour les Terriens qui devront travailler au contact des Ténébranes, en général, et en particulier des Renonçantes au service de l'Empire. Ce sera certainement dans l'intérêt de tous, mais encore plus de tes… tes Sœurs de la Guilde.

Impossible de refuser ; c'était exactement le genre de service qu'attendaient les Mères de la Guilde. Elle se rappela les paroles de Mère Lauria :

Nous sommes venues vous offrir légalement nos services dans des domaines qui favoriseront la communication entre nos deux mondes. En qualité de cartographes, traductrices, guides, et toutes autres fonctions où les Terriens ont besoin de spécialistes. Et en retour, sachant que l'Empire a beaucoup à nous apprendre, nous vous demandons de former à vos pratiques médicales et autres techniques scientifiques un groupe de nos femmes…

Et cela constituait une véritable percée. Avant cela, les hommes de l'Empire ne pouvaient juger des Ténébranes que sur les femmes qu'ils rencontraient au marché et dans les bars de l'astroport. Magda avait immédiatement compris qu'elle serait une des premières à jeter des ponts entre les deux mondes. Elle baissa la tête en signe de capitulation.

— Et quant à ta démission, oublie-la. Ce n'est pas une chose à faire sans mûre réflexion. Laisse la porte ouverte, dans les deux sens.

Cholayna lui tapota la main, geste inattendu qui adoucit l'hostilité de Magda.

— Nous avons besoin de savoir comment traiter ces Renonçantes. Quels sont leurs critères de bonnes manières ? Qu'est-ce qui risque de les choquer ? Et puisque tu seras à la Maison de la Guilde, nous te demanderons de choisir les femmes les plus qualifiées pour apprendre la médecine, des femmes à l'esprit ouvert, adaptables à de nouvelles coutumes…

— Crois-tu vraiment que ce sont des sauvages ignorantes ? demanda Magda d'un ton patient. Je te rappelle que, malgré son statut de Planète Fermée de Classe B, Ténébreuse possède une culture très complexe et sophistiquée…

— Et un niveau technologique pré-industriel et pré-spatial, dit Cholayna, ironique. Je ne doute pas qu'ils n'aient de grands poètes et une riche tradition musicale, ou quoi que ce soit qui vous fait qualifier une culture de sophistiquée, à vous autres des Communications. Les Malgamins de Beta Hydri ont aussi une culture sophistiquée, mais ça ne les empêche pas de pratiquer le cannibalisme rituel et les sacrifices humains. Si nous enseignons à ces gens notre technologie hautement sophistiquée, nous devons avoir une idée de ce qu'ils en feront. Tu connais les théories malthusiennes, je suppose, et tu sais ce qui se passe quand on commence – par exemple – à sauver la vie des enfants dans une population où, pour des raisons religieuses ou autres, le contrôle des naissances ne peut pas s'exercer dans les mêmes proportions ? Rappelle-toi les lapins d'Australie – ou est-ce qu'on n'enseigne plus cet exemple classique en anthropologie ?

Elle n'avait plus qu'un vague souvenir de cet exemple classique, mais elle connaissait le sens de la théorie. Une fois la menace des prédateurs et de la mortalité infantile exorcisée, l'accroissement de la population suivait une courbe exponentielle et il en résultait le chaos. C'est pour cette raison que les Terriens avaient refusé leurs connaissances médicales à bien des civilisations indigènes, ce pourquoi on les avait beaucoup critiqués. Magda connaissait cette politique, et la dure nécessité qui la justifiait.

— Quand tu auras eu le temps d'y réfléchir, tu sauras que tu dois coopérer avec nous, dans l'intérêt même de tes sœurs.

Elle se leva et dit avec entrain :

— Bonne chance, Magda. Au fait, pendant que tu seras détachée, tu obtiendras deux augmentations, tu sais.

Ces paroles réintégraient officiellement Magda dans le service, et elle se demanda vaguement si elle devait saluer.

Je n'ai pas fait ce que je voulais, je n'ai pas démissionné. Je désirais désespérément être Ténébrane ou Terrienne, et pas déchirée ainsi entre les deux. Mon moi réel, mon vrai moi est ténébran. Pourtant, je suis trop Terrienne pour être une vraie Ténébrane…

Elle n'avait jamais été vraiment chez elle nulle part. Peut-être trouverait-elle enfin sa place à la Maison de la Guilde – mais seulement si les Terriens la laissaient tranquille.

En sortant, elle se demanda si elle devait retourner à son appartement, pour y prendre quelques objets qui lui étaient chers. Non. Ils ne lui serviraient à rien à la Guilde, et ne feraient que la marquer comme Terrienne. Puis elle pensa à Peter et Jaelle qui se mariaient le matin même, selon la règle de l'union libre, seul mariage permis à une Renonçante. Elle hésita. Jaelle serait heureuse de la voir à la cérémonie ; Peter aussi, pour preuve qu'elle ne lui en voulait pas d'aimer et désirer Jaelle.

Je ne veux plus de Peter. Je ne suis pas jalouse de Jaelle. Comme elle l'avait dit à Cholayna Ares, le mariage était rompu avant qu'elle rencontre Jaelle. Pourtant, elle sentait qu'elle ne supporterait pas leur bonheur de jeunes mariés.

Elle se hâta vers les grilles et les franchit, après avoir enlevé son badge d'identité qu'elle jeta dans une poubelle.

Maintenant, elle avait brûlé les ponts derrière elle ; elle ne pouvait plus revenir sans laissez-passer spécial, car elle ne serait plus considérée comme une employée. Sur une Planète Fermée, il n'y avait pas de liberté d'accès entre les territoires terriens et indigènes. Ce qu'elle venait de faire l'engageait irrévocablement envers la Maison de la Guilde et Ténébreuse.

Elle traversa vivement la ville, jusqu'à l'édifice enclos de murs, à la façade aveugle sur la rue, où une petite plaque sur la porte annonçait :

MAISON DE LA GUILDE DES RENONÇANTES DE THENDARA.

Elle tira sur un cordon, et, très loin à l'intérieur, elle entendit tinter une clochette.

Chapitre 2
JAELLE N'HA MELORA

JAELLE rêvait…

Elle chevauchait, sous un ciel étrange et menaçant, sinistre comme du sang répandu sur les sables des Terres Sèches… Des visages étrangers l'entouraient, des femmes sans liens, sans chaînes, du genre dont son père se moquait, et pourtant sa mère en avait autrefois fait partie… Ses mains étaient enchaînées, mais par des rubans qui s'étaient déchirés, de sorte qu'elle ne savait pas où aller, et quelque part sa mère hurlait, et la douleur lui déchira l'esprit…

Non. C'était un bruit, retentissant, *métallique*, et une lumière jaune et éblouissante filtrait sous ses paupières. Puis elle sentit Peter lui frôler l'épaule en tendant le bras pour couper ce bruit infernal. Maintenant, elle se rappelait ; c'était un signal de réveil, comme la cloche à la maison des hôtes du monastère du Nevarsin. Mais ce son dur et mécanique ne pouvait pas se comparer au tintement étouffé de la clochette monastique. Elle avait mal à la tête, et elle se rappela la soirée de la veille à l'Aire du Loisir du QG, où Peter l'avait présentée à certains de ses amis. Elle avait bu des alcools forts plus qu'elle ne l'avait prévu, espérant que cela l'aiderait à surmonter sa timidité. Maintenant, elle se rappelait seulement des noms imprononçables, et des visages sur lesquels elle ne pouvait pas mettre de noms.

— Dépêche-toi, ma chérie, la pressa Peter. Il ne faut pas que tu sois en retard le premier jour, et moi, je ne peux pas me le permettre – j'ai déjà un blâme.

Peter était sorti de la douche en courant. Elle avait mal au dos ; elle ne savait pas si le lit était trop dur ou trop mou, mais il

n'était pas à son goût. Elle se dit que c'était ridicule. Elle avait couché dans les endroits les plus impossibles, et une bonne douche glacée allait tout remettre en place. À sa surprise, l'eau était chaude, calmante plutôt que revigorante et elle ne se rappelait pas comment obtenir de l'eau froide. Tant pis. Elle alla s'habiller.

Peter lui avait sorti un uniforme, et elle se mit en devoir de le revêtir. Elle se sentit mal à l'aise dans les collants qui lui donnaient l'impression d'avoir les jambes nues, dans les ridicules sandales, et la courte tunique noire gansée de bleu. Peter avait une tunique toute semblable, mais gansée de rouge. Il lui avait dit ce que signifiaient les couleurs, mais elle l'avait oublié. La tunique était si étroite qu'elle ne put pas l'enfiler par la tête, et il lui fallut un moment pour comprendre pourquoi on avait mis la longue fermeture dans le dos, où elle eut toutes les peines du monde à la fermer, au lieu de la mettre devant comme l'aurait voulu le bon sens. D'ailleurs, pourquoi couper un vêtement si étroit ? Un peu plus large, et avec la fermeture devant, cela aurait fait une robe très commode pour une femme allaitante. Le tissu lui sembla rêche contre sa peau, car on ne lui avait pas donné de sous-tunique, mais au moins elle avait un col roulé tricoté, et des manches serrées aux poignets. Fronçant les sourcils, elle s'examinait dans la glace, quand il s'approcha par-derrière et la prit dans ses bras.

— Tu es merveilleuse en uniforme, dit-il. Quand ils t'auront vue, tous les hommes du QG vont m'envier.

Elle fit la grimace ; c'était exactement ce qu'elle voulait éviter. La tunique moulait impudiquement ses petits seins et sa taille fine. Elle se sentit troublée, mais quand il la tourna vers lui, elle enfouit son visage dans sa poitrine, toute tension disparue. Elle soupira en murmurant :

— Je regrette que tu doives partir…

— Moi aussi, murmura-t-il, avec force caresses et un long baiser dans le cou.

Puis, brusquement, il leva les yeux et fixa le chronomètre mural.

— Aïe ! Regarde l'heure ! Je t'ai dit que je ne peux pas être en retard le premier jour, dit-il, se dirigeant vers la porte. Désolé,

mon amour, il faut que j'y aille, mais tu trouveras bien ton chemin toute seule dans la boîte, non ? À ce soir !

La porte se referma, et Jaelle se retrouva seule.

Encore excitée par ses caresses et son baiser, elle réalisa qu'il n'avait pas attendu la réponse à sa question. Et dans le déconcertant labyrinthe du QG, elle n'était pas sûre de trouver le bureau où elle devait se présenter.

Elle fixa le chronomètre, tentant de transposer les heures terriennes en heures de la journée ténébrane. Pour autant qu'elle en pouvait juger, c'était à peu près trois heures après le lever du soleil. Elle se rappela une remarque cavalière de Magda :

Je crois que tu ne te plairas pas beaucoup dans la Zone Terrienne. Parfois, ils font même l'amour à heures fixes.

Pourtant, elle aussi avait à faire ce matin. Elle ne pouvait pas passer son temps à se contempler dans la glace. Mais elle ne pouvait pas non plus aller travailler avec des hommes inconnus dans ces vêtements collants et impudiques. Même une prostituée ne serait pas sortie dans cette tenue ! Les mains tremblantes, elle se déshabilla et revêtit sa tenue habituelle. De plus, l'uniforme n'était pas assez chaud pour cette fin du printemps ; à l'intérieur, où il régnait une chaleur suffocante, cette tunique légère suffisait peut-être, mais elle avait à sortir – elle regarda le plan du QG que Peter lui avait donné, essayant de s'y reconnaître.

Frissonnant dans le crachin matinal, elle trouva quand même le chemin du bâtiment principal et montra le laissez-passer que Peter lui avait donné.

— Madame Haldane ? dit le garde de la sécurité. Vous auriez dû prendre le tunnel souterrain par ce temps !

Elle regarda autour d'elle, et, effectivement, elle ne vit personne dans les allées et sur les rampes.

Elle parvint à lire les panneaux directionnels – Peter lui avait fait un cours accéléré, et elle avait appris un peu de standard – qui n'était pas très différent du *casta* – on lui avait dit que les deux langues provenaient de la même source, la langue la plus répandue sur la Terre. Elle monta et descendit une ou deux fois dans l'ascenseur pour comprendre comment ça marchait. Ce

n'était pas difficile, mais pourquoi avoir une telle machine ? Les Terriens souffraient-ils d'une paralysie génétique des jambes et ne pouvaient-ils pas monter et descendre les escaliers ? Elle supposa que ça se justifiait quand il y avait vingt ou trente étages, mais pourquoi construire si haut ? On leur avait donné suffisamment de terrain pour bâtir rationnellement !

En tout cas, il n'y avait rien à redire aux jambes de Peter, pensa-t-elle en souriant ; peut-être les Terriens étaient-ils élevés pour être paresseux, tout simplement.

Une fois dans le secteur que Peter lui avait indiqué sur le plan, elle se présenta au planton.

— Je m'appelle Jaelle n'ha Melora, dit-elle, tendant son laissez-passer.

— Introduisez-le dans le moniteur, dit-il avec indifférence.

Elle glissa son laissez-passer dans une fente, et l'écran se mit à clignoter avec des bruits étranges.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Elle regardait l'écran clignotant, interdite.

— Je ne sais pas. Mon laissez-passer est ressorti.

Il le prit, le regarda, puis considéra l'écran.

— Vous n'êtes pas en uniforme, et les scanners ne vous reconnaissent pas d'après la photo, vous comprenez ? Et le nom que vous avez dit ne concorde pas avec celui de votre carte, mademoiselle.

Elle réfléchit et conclut que ce devait être un équivalent de *damisela*. Devait-elle le corriger ? Il lui montra le nom écrit sur sa carte et ajouta :

— Il faut dire le nom qui est écrit sur votre laissez-passer. *Haldane, Mme Peter*. Essayez ça.

Elle allait protester qu'elle s'appelait Jaelle, et que le Serment des Renonçantes lui interdisait de prendre le nom d'un homme, mais elle se ravisa. Ça ne le regardait pas, et d'ailleurs comment expliquer tout cela à un Terrien ? Elle répéta docilement devant l'écran : « Haldane, Mme Peter », et la porte s'ouvrit devant elle. Elle se rappela que, la veille, certains amis de Peter l'avaient appelée Mme Haldane, et qu'elle avait dû les corriger. Mais alors, c'était aussi le nom de Magda ?

Elle entra dans une immense pièce, éclairée par l'omniprésente lumière jaune et éblouissante. D'étranges machines qu'elle ne reconnut pas étaient alignées le long des murs. Une jeune femme se leva pour l'accueillir.

— Je m'appelle Bethany Kane, dit-elle. Tu dois être Jaelle.

Son cahuenga, la langue de la Cité du Commerce, était à peine intelligible, et Jaelle reconnut à peine son nom. Bethany la conduisit vers une table à panneaux de verre couverte d'étranges appareils.

— Laisse tes affaires ici, et je vais t'emmener au Service Médical pour commencer.

Jaelle comprit que c'était un discours préparé, car elle n'avait pas d'« affaires » à laisser, et la jeune femme semblait avoir envie de continuer, mais sans trouver ses mots. Sur l'impulsion du moment, elle répondit en *casta :*

— Magda m'a parlé de son amie Bethany. C'est toi ?

Bethany eut un sourire soulagé.

— Je ne savais pas que tu parlais la langue de la ville, Jaelle – c'est bien comme ça qu'on prononce ?

Bethany était menue, avec des cheveux châtains et des yeux noisette ; elle était jolie et pulpeuse dans son uniforme collant et impudique. Comment pouvait-on se promener comme ça dans un bureau où des hommes et des femmes travaillaient ensemble ? Pourtant, personne ne semblait s'en apercevoir. Elle se promit d'y réfléchir plus tard, tout en passant devant une succession de plantons gardant une succession de portes, montant et descendant dans des ascenseurs, et enfilant ce qui sembla à Jaelle des kilomètres et des kilomètres de couloirs. Jaelle renonça à sa théorie sur la paresse des Terriens ; avec tant de déplacements, peut-être leur fallait-il des ascenseurs et des escalators.

Les heures suivantes furent les plus troublantes de sa vie. En un certain endroit, on la bombarda d'éclairs lumineux, et, un instant plus tard, une petite carte plastifiée sortit d'une fente, avec une photo de Jaelle qu'au premier abord, elle ne reconnut pas – celle d'une rousse au visage sévère, et aux yeux apeurés. Bethany vit sa grimace et gloussa.

— Oh, on est tous comme ça sur les photos d'identité. On ressemble à des condamnés ! Tu devrais voir la mienne !

Jaelle attendit qu'elle la lui montre, mais, ne voyant rien venir, supposa que c'était simple façon de parler. Puis un monsieur d'âge mûr, rond et bienveillant, la questionna longuement sur le lieu de sa naissance, son âge, sa date de naissance, et lui demanda de répéter son nom des tas de fois, tout en traçant sur une feuille des signes cabalistiques, qui, dit-il, devaient aider les autres à le prononcer correctement. Jaelle se demanda pourquoi il ne pouvait pas le leur dire lui-même, ou se servir d'un des enregistreurs omniprésents – une fois, elle avait sursauté en entendant sa voix sortir de l'un d'eux. Mais elle savait qu'elle allait s'exposer à des tas de choses non familières. À un moment, il l'appela Mme Haldane, et quand elle le corrigea, il sourit avec bonté et dit :

— C'est la coutume du pays, ma chère enfant. N'oubliez pas que vous vivez maintenant au milieu de barbares terriens, et que vous devez respecter nos coutumes tribales. C'est plus simple pour les archives. Vous partagez les quartiers d'Haldane, non ?

— Oui, mais je suis une Renonçante, et ce n'est pas la coutume de porter le nom du mari.

— Comme je vous l'ai dit, c'est notre coutume, dit l'homme. Connaissez-vous le proverbe qui dit : « À Rome, il faut faire comme les Romains ? »

— Qui étaient les Romains ?

— Dieu seul le sait ; pas moi. Quelque antique tribu, j'imagine. En gros, ça signifie que quand on vit parmi les barbares, il faut suivre leurs coutumes.

— Nous, nous disons : « Quand tu es à Temora, mange du poisson », dit Jaelle en souriant.

— Temora, c'est au bord de la mer, si j'ai bonne mémoire, dit-il rêveusement.

Puis il se mit à taper sur un bizarre clavier, à toute vitesse – Jaelle espéra qu'on ne lui demanderait pas d'utiliser une machine exigeant une telle dextérité – et des lumières se mirent à défiler sur une plaque de verre devant lui. Il y eut un « bip », et il leva les yeux sur les lettres inscrites sur son écran.

— J'ai oublié. Veux-tu prendre ses empreintes, Beth ?

— Oculaires, digitales ou les deux ?

— Les deux.

Bethany pilota Jaelle vers une autre machine, guida sa main sur une plaque de verre qui émit quelques éclairs, puis Bethany lui fit appliquer son visage contre une autre plaque, le menton appuyé sur un support. Des éclairs fulgurèrent dans ses yeux, et elle recula en sursaut.

— Non, ne bouge pas, dit Bethany d'une voix apaisante, et garde les yeux ouverts. Nous prenons tes empreintes oculaires pour disposer d'un moyen d'identification certain. Les empreintes digitales peuvent parfois être modifiées, les empreintes oculaires, jamais.

Il fallut d'autres essais avant qu'elle se domine et garde les yeux ouverts. Finalement, on agrafa une carte plastifiée à sa tunique, avec sa photo dans un coin, et des marques bizarres dans un autre, dont on lui dit que c'était un code.

— Demain, il faudra te mettre en uniforme, tu sais, dit Bethany. Déjà deux moniteurs ont déclenché l'alarme aujourd'hui, ils sont programmés pour ignorer le personnel en uniforme, à cause du code de notre tunique.

Guidant la main de Jaelle, elle lui fit tâter une petite plaquette insérée dans son col.

— Heureusement, le garde de service à l'entrée a vu ton laissez-passer et nous a prévenus. Mais mets-toi en uniforme demain, tu veux ? C'est tellement plus simple.

Plus simple, que tout le monde soit habillé pareil, comme des soldats dans une boîte !

— Je sais que vous êtes une adjointe de Lorne, reprit l'homme. Elle, elle faisait ce qu'elle voulait, car, étant proche collaboratrice du patron, elle pouvait faire valoir son rang. Enfin, pour le premier jour, ça ne fait rien. Mais demain, mettez-vous en uniforme. Et portez tout le temps votre badge, avec votre photo et le nom de votre service.

— Pourquoi porter ma photo sur mon uniforme puisque j'ai ma tête sur les épaules ? demanda Jaelle.

— Pour vérifier que votre badge correspond bien à votre visage, et qu'aucune personne non autorisée ne puisse pénétrer dans les aires de Sécurité, dit l'homme.

Et Jaelle, qui était déjà troublée, décida que ce n'était pas la peine de demander pourquoi quelqu'un qui n'aurait rien à y faire voudrait y pénétrer. Ce n'était pas comme s'il y avait quelque chose d'intéressant à voir.

— Nous en avons fini avec elle. Emmène-la chez les toubibs, Beth, dit l'homme. Bonne chance, madame Haldane – Jaelle, je veux dire. Où vont-ils la caser, Beth ? Pas au bureau du patron. Il a tendance à… faire des remarques indélicates. Sur le passé de certains.

Jaelle se demanda s'il la croyait sourde ou débile ; elle avait rencontré Montray, et le moins doué des télépathes se rendait compte immédiatement qu'il détestait Ténébreuse et les Ténébrans. Mais c'était une politesse de sa part que d'essayer de ménager sa sensibilité ; première politesse qu'elle rencontrait chez les Terriens, souvent cordiaux, mais rarement polis. Du moins, pas au sens où elle l'entendait. Ils semblaient avoir d'autres critères de courtoisie. Dans le couloir, elle réalisa qu'elle avait répondu à des tas de questions sur elle-même, mais que personne ne s'était donné la peine de lui présenter ce monsieur, dont elle ne connaissait toujours pas le nom.

— Prochaine étape, le Service Médical, dit Bethany.

— Mais je ne suis pas malade ! s'écria Jaelle.

— Visite de routine, dit Bethany.

Routine. Jaelle avait si souvent entendu le mot ce jour-là qu'elle reconnut une réponse rituelle destinée à mettre fin à toute discussion. On lui avait appris qu'il était impoli de poser des questions sur les rituels religieux des autres, et les Terriens semblaient en avoir de vraiment bizarres.

Elles montèrent encore plus haut, et Jaelle, jetant un coup d'œil par une fenêtre, frissonna involontairement. Elle devait être aussi haut que dans le Col de Scaravel, quand elle se raccrochait à une prise, luttant contre le vertige. Était-ce un moyen d'éprouver son courage ? Une femme ayant affronté les blizzards et les banshees des Heller ne pouvait pas s'effrayer

pour une simple question d'altitude. Et Bethany ne semblait pas inquiète.

Il y avait des uniformes différents à cet étage, et, puisqu'elle devait participer à un nouveau rituel, elle ne protesta pas quand on la dépouilla de sa tenue d'Amazone pour la revêtir d'une tunique en papier. Ici, tous les employés avaient le même insigne sur leur tunique : un bâton, sur lequel s'enroulaient deux lignes sinueuses qui devaient être des serpents. Et elle se demanda si les insignes de fonction remplaçaient ici les armoiries de clan ou de famille. D'étranges machines la touchèrent, la palpèrent, une aiguille lui piqua le doigt. Elle voulut le retirer, mais Bethany lui expliqua :

— Ils veulent examiner ton sang au…

Elle prononça un mot étrange, et, devant l'air ahuri de Jaelle, elle expliqua :

— Un verre spécial pour voir les cellules de ton sang – voir si tu n'es pas malade.

On lui fourra une plaquette de verre dans la bouche, on la drapa des seins aux genoux dans un tissu métallisé, et on la laissa seule avec une machine émettant de curieux bourdonnements qui la firent sursauter. La jeune technicienne, une fille d'à peu près l'âge de Jaelle, jura avec colère, et, de nouveau, Bethany lui expliqua à la hâte qu'on prenait simplement une photo de ses dents pour voir si elles avaient des caries ou des racines endommagées.

— Ils auraient pu me le demander, dit Jaelle avec humeur.

Mais, à la deuxième tentative, elle retint son souffle et ne bougea pas. La technicienne regarda la plaque et la photo des dents, et dit à Bethany qu'elle n'avait jamais rien vu de pareil.

— Elle dit que tu as des dents parfaites, traduisit Bethany, et Jaelle répondit, ulcérée, qu'elle le lui aurait dit si on le lui avait demandé.

Puis vint une salle pleine de machines, et le technicien de service, un jeune homme qui parlait ténébran mieux que personne ici, à part le monsieur d'âge mûr de la séance des empreintes, lui dit :

— Allez vous déshabiller derrière ces rideaux. Enlevez tout. Puis sortez par là, et revenez en marchant le long de cette ligne blanche. Compris ?

Elle le regarda, horrifiée, car presque tous les techniciens étaient des hommes.

— Je ne peux pas, dit Jaelle, paniquée, se cramponnant au bras de Bethany. Vous voulez dire que je dois marcher entre toutes ces machines complètement nue ?

— Les machines ne te feront pas de mal, dit Bethany. Ce sont des scanners numérisés, et non des rayons X qui pourraient être mutagènes. Je vais passer d'abord pour te montrer.

Elle dit quelque chose en terrien aux techniciens et traduisit pour Jaelle :

— Je leur ai dit que j'allais passer la première pour te montrer que ça ne fait pas mal.

Elle se déshabilla, et Jaelle la regarda, en pensant : C'est comme ça qu'on ouvre la fermeture du dos ? Les collants sont donc si fragiles qu'elle prend tant de précautions pour ne pas les accrocher avec ses ongles ?

— Programme le détecteur de métal pour mes obturations, Roy. La dernière fois, ça n'a pas arrêté de « biper », et on m'a fait marcher de long en large la moitié de la matinée.

— Dents, obturations, c'est bon, dit l'homme, programmant sa machine. Vas-y, Beth.

Et Bethany se mit à parader devant les machines, nue comme un ver. Jaelle réalisa que les techniciens l'ignoraient, comme si elle était un homme ou habillée jusqu'au cou. Mais quand Bethany revint, elle continua à hésiter.

— Tu vois, ça ne fait pas mal ; ce n'est que de la lumière.

— Mais… ce sont des hommes…

— Ce sont des toubibs, dit Bethany. Pour eux, tu n'es qu'un paquet d'os et d'organes. Ils sont plus excités par une belle fracture que par les plus beaux seins du monde. Vas-y – tu les retardes !

Jaelle ne comprit pas très bien, mais elle supposa que ces hommes – ces toubibs ? – étaient comme les moines ou les prêtres-guérisseurs, uniquement intéressés par leur travail.

Prenant son courage à deux mains, elle sortit de la cabine, et, à son grand soulagement, aucun technicien, homme ou femme, ne leva les yeux, mais chacun resta penché sur sa machine. Une femme demanda en mauvais ténébran :

— Vous avez du métal sur vous ? Dents, obturations ou autre ?

Jaelle ouvrit les mains.

— Et où le mettrais-je ? demanda-t-elle.

La femme sourit.

— Bon. Marchez… de ce côté… Tournez… Arrêtez. Levez un bras. L'autre.

Jaelle avait l'impression d'être un chervine dressé faisant un numéro.

— Tournez. Baissez les bras. Vous voyez ? Les machines ne font pas mal.

— Mais qu'est-ce qu'elles font, ces machines ? demanda-t-elle à Bethany.

— Elles photographient l'intérieur de ton corps. Pour voir si tu es en bonne santé.

— J'aurais pu le leur dire, dit Jaelle.

À part une ou deux blessures reçues en combattant au côté de Kindra, pendant sa première année chez les Amazones, et une fracture de poignet quand elle était tombée de cheval à seize ans, elle avait toujours été en parfaite santé.

Puis on l'emmena dans un salon tarabiscoté, on lui colla des plaques visqueuses sur la tête, et on la poussa dans un fauteuil. Elle dut s'endormir, et elle se réveilla avec une migraine épouvantable, un peu comme celle qu'elle avait eue à quinze ans quand Dame Alida l'avait forcée à regarder dans une matrice.

— Elle est très résistante, dit un homme.

— C'est normal pour une indigène, répondit un autre. Elle n'a pas l'habitude d'un environnement technologique. Eh, mets une sourdine, elle est réveillée. Vous nous comprenez, mademoiselle ?

— Oui, parfaitement. Oh, je vois.

Une machine à enseigner les langues. Les Comyn auraient pu faire ça avec une matrice et un télépathe bien entraîné.

— Migraine ?

Sans attendre la réponse, le technicien lui tendit un petit gobelet de papier contenant une ou deux cuillerées d'un liquide vert pâle.

— Buvez.

Elle but. Il lui prit le gobelet, l'écrasa dans sa main et le lança dans un collecteur de déchets. Stupéfaite, elle le regarda se transformer en une sorte de vase qui disparut rapidement dans un tuyau. Pourtant, le gobelet n'était pas vieux ni hors d'usage ; elle en sentait encore la forme, la *réalité* dans sa main. Et il était détruit. Pourquoi ? Quelques minutes plus tard, quand elle fut rhabillée, Bethany lui dit de jeter sa tunique en papier dans le même collecteur. L'opérateur de la machine à apprendre les langues – qu'il appelait un corticateur D-Alpha, chose qui ne lui apprit rien – lui tendit un petit paquet de disques.

— Voici vos leçons de standard pour la semaine, dit-il. Demandez à votre mari de vous montrer comment utiliser le somni-langue, et vous pourrez apprendre toute seule.

Encore une machine ! Cet homme non plus ne lui avait pas été présenté, mais elle commençait à s'habituer à leur impolitesse, et ne fut pas surprise quand Bethany lui dit de se dépêcher pour ne pas être en retard au déjeuner. Elle n'avait fait que se dépêcher toute la matinée, mais les Terriens étaient toujours pressés, aiguillonnés par les chronomètres qu'elle voyait partout, et elle supposa qu'il y avait une bonne raison pour ne pas être en retard au repas. Pas le moindre cuisinier en vue, rien que des machines. Elle fut déconcertée d'avoir à pousser des boutons pour obtenir sa nourriture, mais elle fit comme Bethany. Les plats étaient très étranges, épais porridges, boissons chaudes et des espèces de bouillies insipides. Plantant sa fourchette dans un petit tas rouge, elle demanda ce que c'était. Bethany haussa les épaules.

— La ration du jour, une sorte de carbo-protéine synthétique, j'imagine. On ne sait pas ce que c'est, mais, en principe, c'est bon pour la santé.

Elle mangea sa portion avec appétit, et Jaelle essaya d'en avaler quelques bouchées.

— À la Cafétéria principale, la nourriture est meilleure, dit Bethany. Ici, c'est pour les petits repas rapides. Je sais que la

matinée a été ennuyeuse, mais c'est toujours comme ça lors d'une nouvelle affectation.

Ennuyeuse ? Jaelle pensa à sa dernière mission ; avec Rafaella, son associée, elles devaient organiser une caravane pour Dalereuth. Elles avaient passé le premier jour à discuter avec leur employeur, à évaluer le nombre de ses hommes et de ses bêtes, à inspecter ses animaux de bât, à répartir les charges, à visiter sellier et bourrelier pour la vérification des harnais. Rafi était partie louer d'autres bêtes, et Jaelle avait interrogé les hommes sur leurs préférences alimentaires, puis était allée acheter les vivres et organiser leur livraison. Travail dur, oui, monotone, peut-être, mais certainement pas ennuyeux !

La nourriture était trop étrange pour qu'elle pût en manger beaucoup ; et elle n'aurait pas pu manger du tout si, ayant sauté le petit déjeuner, elle n'avait pas été affamée. Les textures étaient trop lisses, les goûts trop sucrés ou trop salés, avec un fond d'amertume à faire vomir. Au moins, Bethany se montrait amicale.

Cherchant la raison de son malaise, elle réalisa qu'elle était encore retournée d'avoir dû évoluer toute nue entre deux rangées de machines. Aucun des techniciens n'avait été grossier ; ils n'avaient même pas remarqué qu'elle était une femme. Pourtant, ils auraient pu remplacer les techniciens par des techniciennes, simplement pour montrer qu'on comprenait sa pudeur. Elle détestait cette impression d'être une autre machine, qui, par hasard, se trouvait être vivante, une machine qu'on n'aurait pas remarquée si elle avait été en uniforme. *Des tas d'os et d'organes*, avait dit Bethany. Elle se sentait dépersonnalisée, comme si, en la traitant comme une machine, on l'avait transformée en machine.

— Ne te force pas à manger ce truc si tu n'aimes pas, dit Bethany. Tôt ou tard, tu découvriras ce que tu aimes et ce que tu n'aimes pas, et tu pourras faire chez toi de la cuisine indigène – euh, désolée, de la cuisine avec des produits naturels. Certains préfèrent les aliments synthétiques, c'est tout – les Alphans, par exemple, de par leurs convictions religieuses, refusent de manger quoi que ce soit qui ait vécu ou poussé ; il faut donc leur fournir des régimes totalement synthétiques. Ce n'est pas

mauvais une fois qu'on s'est habitué, continua-t-elle, tandis que Jaelle pensait à un monde où l'on mangeait ces produits non parce que c'était pratique, mais parce qu'ils n'avaient jamais été vivants. C'était sans doute faire preuve d'un sens moral remarquable.

Pour sa part, elle était à moitié hébétée après cette succession de chocs, et jeta son assiette presque pleine dans une des poubelles omniprésentes, puis regarda son repas se transformer en une boue liquide qui s'écoula par l'orifice de vidange. Ce n'est pas une grosse perte, se dit-elle. Remontée dans un grand bureau sans fenêtres, elle ressentit les premières atteintes d'une claustrophobie imminente. C'était inquiétant de ne pas savoir si elle était au quatrième ou au vingt-quatrième étage. Elle se dit qu'il était normal que tout ne lui soit pas familier chez les Terriens, et que cela constituait au moins une expérience nouvelle. Mais les bruits inconnus et les bourdonnements de fond des machines lui mettaient les nerfs à vif. Bethany lui trouva un bureau.

— C'est celui de Lorne ; mais elle ne s'en sert pas souvent, même quand elle est ici. Elle travaille plutôt là-haut, dans le bureau de Montray. Quand j'ai su que tu venais, je l'ai fait nettoyer pour toi. Ça ne te plairait pas de travailler avec lui. C'est un…

Jaelle ne comprit pas le mot, mais le ton… Ainsi, on ne pouvait pas attendre de ce Montray qu'il traite les Ténébrans avec une courtoisie ordinaire. Comment cet homme était-il arrivé à ce poste d'autorité, si même son propre personnel le critiquait ainsi ? Elle résolut de le demander à Peter.

Bethany lui expliquait, à une vitesse de mitrailleuse, comment se servir du dictaphone, du micro-cravate, comment faire apparaître des notes sur son écran ou les effacer.

— Tu n'as pas besoin de parler fort. Comme ça, dit-elle, frappant une touche. Regarde.

Sur l'écran, les mots apparurent en lettres lumineuses : COMME ÇA – REGARDE.

Jaelle les lut lentement.

— Ça ne serait pas plus simple de dire ça directement à la personne ?

— Peut-être, dit Bethany, haussant les épaules, mais nous en avons besoin pour les archives. Comme ça, le prochain Directeur, et celui qui viendra encore après lui, sauront tout ce qui s'est passé.

— Qui est-ce que ça pourra intéresser dans cinquante ans, quand aucun de nous ne sera plus là ?

— Enfin, tout est enregistré aux archives, dit Bethany, assez perplexe elle-même. Dès la semaine prochaine, ta mémoire aura tout déformé… Toi et Magda, vous auriez dû être débriefées, juste après les événements, mais il paraît que ce n'était pas possible – vous avez passé tout l'hiver bloquées par la neige à Ardais, c'est bien ça ? Il faut enregistrer tout ça aussi clairement que possible. Et alors, tous les chefs de service et même les gens des autres planètes auront accès à ces informations, même dans cent ans d'ici.

— Mais la vérité que je vais raconter maintenant n'est pas la même que celle que j'aurais dite alors, dit Jaelle. Et ce que je dirai aujourd'hui ne sera plus la vérité dans cinquante ans. Dans cinquante ans, il faudrait que je me rappelle tous les détails parce qu'à ce moment-là, la vérité, ce sera ce que nous nous rappellerons alors – et pas seulement moi, mais ce que se rappellent Margali – Magda, Peter, et même Dame Rohana et Rumal di Scarp.

Bethany secoua la tête, sans comprendre ce que Jaelle essayait de lui communiquer.

— Trop compliqué pour moi. J'en ai peur. Raconte simplement tout ce que tu te rappelles, et ne t'inquiète pas de ce que sera la vérité plus tard – d'accord ?

— Mais *à qui* est-ce que je raconte ?

— Quelle importance ? Enregistre tous les détails dont tu pourras te souvenir.

— Mais comment savoir quoi dire si je ne sais pas à qui je le dis ? Si c'est à toi que je fais mon récit je raconterai d'une certaine façon, et d'une autre façon si je le fais devant le Conseil Comyn…

— Je suppose que mon *casta* n'est pas aussi bon que je le croyais, soupira Bethany, frustrée. Tu ne veux pas dire que tu raconterais deux histoires différentes ?

Jaelle secoua vigoureusement la tête.

— C'est bien ce que je pensais, car tu as l'air honnête et Magda n'a fait que des compliments de toi. Raconte comme si tu parlais à une des Mères de ta Guilde…

— À une Mère de la Guilde ?

— Oui, dit Bethany, agrafant le micro-cravate et son fil serpentin au col de Jaelle.

Jaelle regimba intérieurement à l'idée d'être attachée à une machine, mais elle supposa qu'elle s'y habituerait. Ce n'était pas dangereux, et elle n'était pas la barbare qu'ils semblaient croire. C'était à elle de ne pas paniquer comme un poisson dans un arbre !

— Maintenant, parle tout bas ; je ne reste pas près de toi pour ne pas t'énerver, mais si tu as besoin de quelque chose, je suis à mon bureau, dit-elle en s'éloignant.

Immobile, Jaelle réfléchit, puis dit :

— Je ne sais pas si je vais savoir me servir de ce truc…

Elle entendit des bourdonnements et des bips, et elle vit s'inscrire sur son écran en casta : « Je ne sais pas si je vais savoir me servir de ce truc… »

Vexée, elle pressa la touche « efface », et vit les lettres disparaître en éclairs lumineux, comme son gobelet et sa tunique en papier. *Y a-t-il quelque chose de permanent ici ?* Pourtant, Bethany avait parlé d'archives destinées à la postérité. Pensée des plus dégrisantes.

Elle articula lentement :

— Je ne sais pas par où commencer…

De nouveau, elle vit ses paroles s'inscrire sur l'écran, mais, cette fois, elle n'en fut pas perturbée. Combien de fois n'avait-elle pas commencé par ces mots un rapport à Kindra ou à une Mère de la Guilde ? Comme si elle se trouvait dans la grande Salle de Réunion de la Maison de Thendara, avec ses sœurs et les Mères de la Guilde, elle commença, en un style officiel et compassé :

— Un certain soir, une dizaine de jours avant le Solstice d'Hiver, moi, Jaelle n'ha Melora, chef élue de la caravane, je me trouvais en déplacement au nord du monastère de Nevarsin. Avec moi voyageaient un groupe de Comhii-Letzii, Gwennis

n'ha Liriel, Sherna n'ha Lia et Devra n'ha Rayna, qui allaient remplacer trois de nos sœurs séjournant à Nevarsin pour copier des archives, et Camilla n'ha Kyria, ma sœur de serment, en qualité de garde-escorteuse. À cause d'une tempête imminente, nous nous arrêtâmes dans un refuge à une demi-journée de cheval du Col d'Andalune. L'endroit était déjà occupé par une douzaine d'hommes assez patibulaires, mais, invoquant la neutralité du voyageur, nous les saluâmes poliment et nous installâmes à l'autre bout du bâtiment. Peu après la nuit tombée, une femme, voyageant seule et en habit de Renonçante, entra ; elle déclara appartenir à la Maison de Temora, et nous l'invitâmes à partager notre feu. J'appris plus tard que cette femme s'appelait Magdalen Lorne…

Elle batailla avec le nom terrien, ne sachant comment le prononcer correctement. Elle effaça, et appela Bethany à la rescousse pour lui demander l'orthographe exacte.

À son grand soulagement, Bethany ne donna aucun signe d'énervement, tapa le mot, retourna à son bureau et Jaelle à son récit.

— Nous ne savions pas qu'elle était Terrienne et Agent de Renseignement. Nous l'accueillîmes et partageâmes notre repas avec elle, comme il est d'usage quand des Renonçantes se rencontrent sur la route. Une rixe survint pendant notre sommeil…

Elle continua, avec aisance maintenant, racontant comment Magda avait été attaquée par un bandit violant la neutralité traditionnelle des refuges. Une fois les hommes expulsés du bâtiment, elles avaient interrogé Magda et constaté qu'elle était une intruse. En conséquence, comme la règle l'exigeait, elles lui avaient demandé de prononcer le Serment. Le lendemain, Jaelle avait confié le commandement de la troupe à Camilla n'ha Kyria, et avait escorté elle-même sa nouvelle fille de serment à la Maison de Neskaya. Les autres parties, elles avaient été attaquées par deux des bandits revenus sur les lieux, et, au cours de l'échauffourée, Jaelle avait été grièvement blessée. Magda, blessée elle-même, avait sauvé la vie de Jaelle ; et bien que Magda eût pu l'abandonner pour poursuivre sa mission, elle était restée pour soigner Jaelle. Plus tard, Jaelle avait découvert

la véritable identité de Magda, et l'avait accompagnée pour verser la rançon de Peter Haldane à Rumal di Scarp.

À partir de là, elle abrégea beaucoup, mentionnant brièvement la rencontre d'un banshee dans le Col de Scaravel, le paiement de la rançon, et le voyage qui avait suivi – ou ce qu'elle s'en rappelait, car, l'esprit embrumé par la fièvre, elle avait presque tout oublié, sauf que Peter l'avait prise en croupe quand elle n'avait plus pu se tenir seule en selle.

Elle parla peu de leur séjour au Château Ardais, sauf pour mentionner qu'ils avaient été traités avec une bienveillante courtoisie par Dame Rohana et Dom Gabriel, malgré ses préjugés contre les Renonçantes. Elle mentionna brièvement que Dame Rohana était sa parente et qu'elle avait été sa tutrice dans son enfance, et plus brièvement encore qu'elle et Peter Haldane avaient convenu de se marier à leur retour à Thendara, ce qu'ils avaient fait. S'ils voulaient en savoir plus, ils n'auraient qu'à le dire. Comment pouvait-elle savoir ce qui les intéressait ? Et d'ailleurs, est-ce que ça les regardait ? Elle voulait bien parler du rôle qu'elle avait joué dans la libération de Peter Haldane – elle supposait qu'il en parlerait aussi dans son rapport, de son point de vue à lui – mais, alors qu'elle aurait volontiers raconté aux Mères de la Guilde leur amour naissant et leurs premières étreintes après la Fête du Solstice d'Hiver, elle n'avait pas envie d'en parler à une machine, pour des Terriens qui ne les connaissaient ni l'un ni l'autre.

Dans cette pièce sans fenêtres, elle perdit la notion du temps. Levant enfin les yeux, elle s'aperçut que les autres rangeaient leurs affaires et son estomac lui rappela avec indignation le déjeuner immangeable.

Quand elle sortit sur la grande place de l'astroport, la nuit était tombée et il bruinait. À la cafétéria centrale, vaste et trouée d'immenses baies, sa claustrophobie disparut ; mais tous les gens en uniforme se ressemblaient tellement qu'elle ne reconnut Peter que lorsqu'il lui tapa sur l'épaule.

— Jaelle ! Pourquoi n'es-tu pas en uniforme ?

Mais, avant qu'elle ait pu lui répondre, il poursuivit :

— On m'avait dit que quelqu'un avait déclenché les alarmes dans toute la boîte, mais je ne me doutais pas que c'était toi !

Son ton coléreux la surprit ; elle voulut s'expliquer, mais il n'écoutait pas.

— Prenons place dans la queue pour le dîner – il y a toujours foule à cette heure.

Les plats avaient meilleure mine et meilleure odeur que les synthétiques du déjeuner ; et les viandes rôties, les céréales et légumes locaux avaient quelque chose de familier. Elle constata avec soulagement que Peter choisissait les mêmes plats qu'elle. C'est qu'il avait été élevé à Caer Donn et avait l'habitude de la cuisine ténébrane. Dans tous les domaines qui importaient à Jaelle, il était Ténébran, quoique, ici, il parût tout à fait Terrien. Cela la troubla ; lequel des deux était le vrai Peter ?

Il lui expliqua pourquoi elle devait insérer son badge d'identité dans une fente avant d'obtenir son dîner.

— Nous avons droit à un certain nombre de repas en qualité d'employés ; les extras sont déductibles de notre salaire. Bon, trouvons un coin tranquille, d'accord ?

Il n'y avait pas de coin tranquille à la cafétéria, du moins pas au sens où elle l'entendait, mais ils trouvèrent une table pour deux et s'installèrent. Autour d'eux, des employés en uniforme ou en blouse ornée de l'emblème du Service Médical mangeaient en bavardant et riant. Ce n'était pas très différent d'un dîner à la Maison de la Guilde. Un instant, elle fut étreinte d'une nostalgie poignante. Elle pensa à Magda qui y prenait son premier repas. Puis elle regarda Peter et sourit. Non, elle était avec Peter, et c'était ce qu'elle désirait.

Mais il semblait toujours en colère.

— Bon sang, il faut porter ton uniforme dans le bâtiment, Jaelle.

Elle dit avec raideur :

— On m'a expliqué que ça crée des problèmes avec… avec les machines. J'essaierai.

— Mais quel est le problème, Jaelle ?

Elle se demanda si elle arriverait à le lui faire comprendre.

— C'est… c'est indécent. Ça me donne l'air… trop féminine…

— C'est ce qu'il y a de bien, dit-il, avec un clin d'œil coquin. Pourquoi ne veux-tu pas avoir l'air féminine ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire..., commença-t-elle avec humeur, puis, se ravisant, elle poursuivit : Qu'est-ce que ça peut te faire, Piedro ? C'est mon problème, et je dois le résoudre à ma façon. Si tu veux, je dirai que ça n'a rien à faire avec toi – que tu m'as demandé de me mettre en uniforme, et que j'ai refusé.

— Tu ne peux pas faire ça, dit-il, accablé. Maintenant, je travaille directement sous les ordres de Montray, et j'ai assez de problèmes avec lui sans qu'il aille penser...

Il se tut, mais, pour Jaelle, ce fut comme s'il s'était exprimé tout haut. *Qu'il aille penser que je n'arrive pas à gouverner ma femme*.

Cette fois, c'est elle qui fut furieuse.

— Pourquoi penses-tu qu'il te jugera d'après moi ? dit-elle, les dents serrées.

— Bon sang, ma fille, tu portes mon nom ! explosa-t-il. Tout ce que tu fais se répercute sur moi, que tu le veuilles ou non ! Tu es quand même assez intelligente pour le comprendre !

Elle le regarda, consternée, sachant qu'elle ne comprendrait jamais. Elle avait envie de se lever et de partir, elle avait envie de hurler. Pourtant elle se contenta de le regarder, les mains tremblantes. Mais, avant qu'elle ait pu faire un geste, une voix dit derrière eux :

— Peter ? Je te cherchais. Et ce doit être Jaelle ?

Une grande Noire aux cheveux d'argent prit une chaise et s'assit à leur table.

— Vous permettez ? J'ai parlé avec Magda ce matin.

Le visage de Peter changea si rapidement que Jaelle n'en crut pas ses yeux.

— Cholayna ? J'avais appris ta présence par la rumeur. Jaelle, je te présente Cholayna Ares, directrice de l'École du Renseignement quand j'y faisais mes études avec Magda.

— Vous permettez ? répéta-t-elle.

— Je vous en prie, dit Jaelle.

Elle ne désirait rien moins qu'être seule avec Peter quand il était de cette humeur. Cholayna posa son plateau sur la table et s'assit.

— Ça fait du bien de voir quelqu'un habillé pour ce climat. Il paraît que Magda a essayé de donner l'exemple en s'habillant

comme les indigènes, mais les débiles du service ne pensent qu'à leurs maudites machines. On voit que c'est le vieux Montray qui commande, dit-elle avec dédain. Il faudrait que quelqu'un du Centre Directeur fasse preuve d'intelligence et le transfère sur une Station Spatiale qu'il gouvernerait très bien. Car il n'est pas stupide, mais il déteste les planètes et les coutumes étrangères. Je croyais que, pour être Coordinateur sur une Planète Fermée, il fallait avant tout être capable de comprendre les populations et les cultures locales, pour savoir quel genre de personne choisir quand viendrait le moment de nommer un Coordinateur. Mais Montray semble avoir déjà fait tellement de bourdes qu'il faudra bien un siècle ou plus pour les réparer. Comment a-t-il atterri ici ?

— Question de politique, je suppose, dit Peter. Quelqu'un devait vouloir se débarrasser de lui, a fait jouer ses relations, et on lui a donné de l'avancement pour le catapulter ici. On a dû penser que la planète était assez isolée pour qu'il ne puisse pas faire trop de bêtises. Façon de penser typiquement bureaucratique – on l'a envoyé créer des problèmes ailleurs.

— Particulièrement stupide, confirma Cholayna. Cette planète a peu de potentiel commercial, mais, de par sa situation, c'est une plaque tournante importante ; dans une vingtaine d'années, ce sera l'un des plus grands astroports de la galaxie. Et si ce Montray a déjà créé des problèmes avec les indigènes, il faudra peut-être des siècles pour réparer les dégâts. J'espère avoir commencé en détachant Magda, afin qu'elle nous apprenne comment traiter avec les Ténébrans. Tu pourras aussi me renseigner, Jaelle. Quant à toi, Peter, tu sais que tu devrais travailler pour mon service et non pour Montray. J'espère qu'il ne voudra pas te garder simplement pour le prestige.

Peter marmonna quelque chose où Jaelle reconnut une banalité non compromettante, mais, une fois de plus, son *laran* erratique lui permit d'entendre les pensées de Peter comme s'il les avait exprimées tout haut.

Bon sang, ce n'est pas juste. J'ai passé cinq ans à tout organiser pour être chef du Service de Renseignement, le jour où on en créerait un, et voilà que cette maudite femme *s'amène*

et me prend la place. C'était déjà assez vexant de jouer les seconds violons sous les ordres de Magda…

Elle perdit le contact, mais elle en avait entendu assez pour être consternée. Cholayna lui plaisait, elle pensait qu'elle aurait plaisir à travailler avec elle, malgré l'étrange couleur de sa peau et ses yeux noirs impénétrables. Mais si tel était l'état d'esprit de Peter, que pouvait-elle y faire ?

Chapitre 3
MAGDA

TANDIS que la porte de la Maison de la Guilde de Thendara se refermait derrière elle, Magda pensa, le cœur serré :

Il ne faut pas regarder en arrière. Quoi que j'aie été auparavant, il faut le laisser derrière moi, et regarder de l'avant…

Elle se trouvait dans un vaste hall lambrissé de bois sombre et décoré de tentures qui lui donnaient une apparence légère et aérienne. La jeune fille au nez retroussé qui lui avait ouvert la précéda en disant :

— Mère Lauria t'attend.

Elle regarda Magda avec curiosité, mais, sans un mot, lui ouvrit la porte d'une pièce où l'attendait Mère Lauria n'ha Andréa, chef de la Guilde Indépendante des Artisanes de Thendara, et l'une des femmes les plus puissantes de la cité. C'était une femme grande et vigoureuse, aux cheveux gris coupés court, avec une boucle d'oreille ornée d'un signe gravé et d'une pierre pourpre. Elle se leva et tendit la main à Magda.

— Bienvenue, mon enfant. On t'a dit, je le sais, que cette maison sera ton foyer pendant une demi-année, jusqu'à deux lunaisons après la Fête du Solstice d'Été. Pendant cette période où tu apprendras nos coutumes, tu pourras circuler en toute liberté dans la maison et le jardin, mais tu ne sortiras pas des murs sauf à la Fête du Solstice d'Été où toutes les règles sont suspendues, ou sous les ordres directs de ta mère de serment ou d'une Mère de la Guilde.

Elle sourit à Magda et reprit :

— Tu nous as déjà prouvé que tu acceptais de respecter ton serment, bien que tu l'aies prêté sous la contrainte. Tu me promets d'observer cette règle, n'est-ce pas ? Tu n'es plus une enfant.

— J'obéirai, dit Magda.

Pourtant, ce n'était pas une perspective réjouissante que de passer tout le long et rigoureux hiver ténébran sans jamais mettre le pied dehors. Enfin, elle l'avait voulu, inutile de se plaindre.

— Ne versez pas non plus dans le déraisonnable, ajouta Mère Lauria. S'il y avait le feu ou toute autre catastrophe, ce dont tous les Dieux nous préservent, sers-toi de ton propre jugement. Tu n'as pas prêté serment d'obéissance aveugle ! On te demande de rester dans la maison pour que tu ne sois pas troublée par des rencontres quotidiennes avec des femmes qui ont des modes de vie que tu dois apprendre à ne pas imiter. Comprends-tu ?

— Je crois.

Les Terriens nommaient cela *déprogrammation*. Les Ténébranes étaient à ce point conditionnées par leur rôle social que c'était un miracle que certaines arrivent à se révolter pour rejoindre les Renonçantes. Jaelle lui avait dit un jour : *Chaque femme a son histoire, et chaque histoire est une tragédie.* Dans une société aussi traditionnelle que celle de Ténébreuse, seules les désespérées trouvaient le courage de transgresser ses règles.

Moi aussi, je me suis révoltée contre mon monde natal et mon monde d'adoption… Trouvant qu'elle commençait à s'apitoyer sur elle-même, elle écarta cette pensée et se tourna vers Mère Lauria.

— Je suppose que tu es fatiguée et affamée ? Mais que tu n'as pas envie de rejoindre tout le monde à la salle à manger pour le déjeuner ? C'est bien ce que je pensais.

Elle agita une petite clochette, et la fille au nez retroussé parut à la porte.

— Va nous chercher quelque chose à manger, pour moi et notre nouvelle sœur, dit-elle, puis, lui faisant signe de s'asseoir, elle ajouta : Assieds-toi. Nous avons des décisions à prendre.

À l'autre bout de la pièce se dressait une porte massive aux panneaux cerclés de cuivre, au bois hachuré et brûlé. Magda la fixa avec curiosité, et Mère Lauria suivit son regard.

— Elle est là depuis plus de cent ans, dit-elle. La femme d'un riche marchand de Thendara était venue se réfugier chez nous, parce que son mari la maltraitait, et que, pour couronner le tout, il l'obligeait à coucher au grenier et à le servir au lit avec sa concubine. La femme prêta notre serment ; mais son mari engagea une armée de mercenaires et nous fûmes forcées de nous battre ; il jura de raser la maison. Rima – c'était son nom – proposa de retourner chez son mari, pour ne pas être responsable de notre mort. Or nous ne combattions pas seulement pour elle, mais aussi pour le droit de vivre sans souffrances imposées par les hommes. Nous nous sommes battues trois jours – tu vois encore les marques sur cette porte.

— Et vous avez gagné ? dit Magda, frissonnante.

— Dans le cas contraire, nous ne serions pas là, toi et moi, dit Lauria. Les Dieux veuillent qu'un jour cette liberté soit pour nous un droit, et que nous ne soyons plus obligées de la défendre à la pointe de notre épée, mais, jusque-là, nous sommes prêtes à nous battre pour la conserver. Maintenant, parle-moi de toi. Je connais ton histoire par Jaelle, bien sûr. Tu t'appelles… Maktalin Lorran ? dit-elle en faisant la grimace. Permets-tu que nous t'appelions Margali, comme le faisait Jaelle ?

— C'est le nom que mon père et ma mère m'ont donné. Je suis née à Caer Donn, et on ne m'appelle Magda que dans la Zone Terrienne.

— Ce sera donc Margali. Je vois que tu parles couramment la langue des Heller, et aussi le *casta* ; parles-tu également le cahuenga ?

— Oui, répondit Magda en cette langue, mais mon accent n'est pas très bon.

— Pas pire en tout cas que celui de toute nouvelle venue en ville. Jaelle m'a dit que tu savais lire et écrire ; seulement en standard ou aussi en *casta* ?

— Je sais lire et écrire le *casta*. Mon père était linguiste et il a écrit le…

Elle hésita, cherchant le mot ténébran pour « dictionnaire ».

— … une complication de votre langue pour les étrangers. Et ma mère était musicienne, et a fait de nombreuses transcriptions de chants folkloriques des Heller.

Mère Lauria poussa vers elle un bout de papier et une plume.

— Voyons comment tu copieras cela, dit-elle.

Magda considéra le rouleau, et se mit à copier la première ligne ; elle reconnut un poème que sa mère avait mis en musique. Elle n'avait pas l'habitude des plumes ténébranes, moins pratiques que celles dont elle se servait dans son travail.

— Écriture maladroite et enfantine, dit sévèrement Mère Lauria, mais au moins tu n'es pas illettrée. Bien des femmes qui viennent chez nous savent à peine griffonner leur nom. Tu n'as pas l'étoffe d'un scribe, mais j'ai vu pire.

Magda rougit, blessée ; c'était la première fois de sa vie qu'on la trouvait maladroite.

— Voyons donc ce que nous pourrons faire de toi. Tu n'es pas scribe. Sais-tu coudre, broder ?

— Absolument pas, dit Magda.

— Tu sais faire la cuisine ?

— Seulement sur la route, au feu de camp.

— Sais-tu tisser, teindre ?

— Non, pas même un peu.

— Connais-tu quelque chose aux plantes et au jardinage ?

— Encore moins, j'en ai peur.

— Tu sais monter à cheval ?

— Oui, certainement, dit Magda, soulagée d'en arriver à quelque chose qu'elle savait faire.

— Sais-tu seller ton cheval, le nourrir et le soigner ? Parfait ; alors, nous allons te mettre aux écuries, j'en ai peur, dit Mère Lauria. Ça ne t'ennuie pas ?

— Bien sûr que non, dit Magda.

Mais elle dut avouer son ignorance concernant la médecine vétérinaire, le ferrage, la fabrication du fromage, l'élevage et la comptabilité. Mère Lauria eut l'air un peu plus satisfaite quand elle déclara être entraînée au combat armé et à mains nues, mais elle hocha quand même pensivement la tête, en disant :

— Tu as beaucoup à apprendre.

Magda se dit que Mère Lauria devait être aussi soulagée qu'elle quand l'adolescente au nez retroussé revint avec deux plateaux.

— Ah, voilà notre repas. Pose ça là, Doria.

La jeune fille découvrit les plateaux ; un bol d'une céréale quelconque accompagnée de légumes en sauce, une chope d'une boisson ressemblant à du petit-lait, et des fruits conservés dans du miel ou du sirop. Elle fit signe à Magda de se servir et commença à manger en silence. Finalement, elle plia sa serviette et demanda :

— Quel âge as-tu ?

Magda se dit qu'elle voulait savoir son âge ténébran et le lui dit ; plus tard seulement, elle réalisa que Mère Lauria la mettait à l'épreuve pour voir si elle connaissait la différence entre l'année terrienne, relativement courte, et l'année ténébrane, beaucoup plus longue.

— As-tu été mariée, Margali ? As-tu un enfant ?

Magda secoua la tête en silence. Cela avait été sa principale cause de discorde avec Peter, à qui elle n'avait pas donné le fils qu'il désirait tant.

— Ce mariage a-t-il été officiellement dissous, comme je crois que les Terriens peuvent le faire par consentement mutuel ?

Magda fut étonnée qu'elle fût si bien au courant.

— Oui. Le mariage terrien est plus proche de votre mariage libre que du mariage *di catenas*. Nous nous sommes mis d'accord pour nous séparer il y a un an.

— C'est heureux, car si tu avais un enfant au-dessous de quinze ans, tu devrais prendre des mesures pour son entretien. Nous n'acceptons pas les femmes qui ont encore des obligations extérieures. Je suppose que tu n'as pas de parents âgés dépendant de toi ?

— Non ; mon père et ma mère sont morts depuis longtemps.

— As-tu un autre amant actuellement ?

Magda fit « non » de la tête.

— Est-ce que ce sera très dur pour toi de vivre sans homme ? Je suppose, puisque tu es séparée de ton mari depuis un an, que

tu as pris l'habitude de coucher seule. Ou bien es-tu de celles qui aiment les femmes ?

Elle se servit du terme courtois, et Magda ne s'offensa pas – elle se dit qu'une société uniquement composée de femmes devait attirer un certain pourcentage de celles qui préféreraient mourir ou renoncer à tout plutôt que se marier. Elle trouvait ces questions personnelles un peu gênantes, mais elle s'était promis de répondre aussi sincèrement que possible.

— Je crois que ce devrait être supportable, dit-elle, s'étonnant après coup de son ton sarcastique.

— Je l'espère, dit Lauria en souriant. Mais pendant ces six mois de réclusion, ce pourrait devenir un problème, comme chacune le sait dès la puberté. T'a-t-on enseigné des méthodes de contraception ?

Là, Magda fut vraiment choquée ; bien sûr, cet enseignement était de pure routine pour tous les Terriens et Terriennes dès la puberté. Mais elle avait grandi à Caer Donn et adopté l'attitude ténébrane qui considérait ces méthodes juste bonnes pour les prostituées.

— Oui, dit-elle, tout en se demandant ce que Mère Lauria allait penser d'elle.

— Parfait, dit Lauria en hochant la tête. C'est aux femmes des Tours que nous devons ces connaissances. Les femmes qui travaillent dans les cercles de matrices ne peuvent pas risquer d'interrompre leur tâche à cause d'une grossesse imprévue, et pourtant elles ne peuvent pas rester éternellement chastes. Il existe des liens très anciens entre la Tour de Neskaya et la Guilde des Renonçantes, qui remontent à l'époque de la fondation de la Guilde. Elle fut formée, comme tu le sais peut-être, à l'époque de Varzil-le-Bon, par la réunion de deux ordres de femmes, les Prêtresses d'Avarra, prêtresses-guérisseuses douées de *laran,* et la Sororité de l'Épée, qui, à l'époque des Cent Royaumes et des Guerres Hastur, était composée de femmes soldats et mercenaires. Un jour, tu pourras lire notre histoire. Les Prêtresses d'Avarra nous apprirent beaucoup de choses que toutes les femmes peuvent faire, même sans *laran*. Chez les Renonçantes, il est criminel de mettre au monde un enfant qui n'est pas désiré par sa mère et son père, et qu'aucun

foyer n'attend, et nous exigeons donc ces connaissances contraceptives de toutes nos adeptes. Elles ne sont pas obligées de s'en servir, mais elles doivent les connaître. Voyons maintenant. Es-tu forte et en bonne santé ? Es-tu capable de travailler dur sans être trop fatiguée ?

— Je n'ai jamais beaucoup travaillé de mes mains, dit Magda, soulagée de ce changement de conversation. Mais, en déplacement, je peux rester en selle toute la journée quand il le faut.

— Parfait. Beaucoup de femmes qui vivent à l'intérieur dépérissent par manque d'exercice, et nous n'avons pas si souvent du soleil que nous puissions le bouder. Ça te fera peut-être rire de voir des femmes adultes jouer à chat ou sauter à la corde, mais il n'y a pas que les fillettes qui ont besoin de se donner du mouvement. J'espère que tu n'es pas trop pudique pour nager quand le temps le permet ?

— Non, j'aime beaucoup nager, dit Magda, se demandant quand le temps le permettait sur cette planète glacée.

— Tes cycles menstruels sont-ils réguliers ?

— Oui, sauf quand je vivais hors planète, dit Magda.

À l'École de l'Empire, elle avait eu des problèmes pour s'adapter à une lumière, une gravité et des rythmes circadiens différents ; elle était tout le temps chez le docteur, qui lui prescrivait des piqûres d'hormones et autres traitements. Mais, de retour sur Ténébreuse, elle avait retrouvé sa bonne santé habituelle. Elle expliqua tout cela et ajouta :

— Avant de partir pour ma dernière mission – celle d'Ardais – les médecins terriens m'avaient fait suivre un traitement pour supprimer l'ovulation et la menstruation ; cela se fait communément pour les femmes qui travaillent sur le terrain. À Ardais, Jaelle m'a posé des questions à ce sujet – elle pensait que j'étais enceinte.

— Ce traitement serait pour nous sans prix, dit Mère Lauria. J'espère que les Terriens nous l'enseigneront. Ce serait très commode pour des femmes qui doivent travailler avec des hommes ou faire de longs voyages par mauvais temps. Certaines femmes vont même jusqu'à se faire castrer, ce qui est une opération très grave. Nous possédons bien quelques drogues qui

suppriment la fertilité pendant six mois ou plus, mais elles sont trop fortes et dangereuses. Je ne les recommande pas. Mais on ne peut pas les interdire aux femmes qui souffrent beaucoup lors de leurs règles, ou à celles qui n'ont aucun goût pour le célibat et beaucoup de facilité à tomber enceintes. Maintenant, il y a une décision très importante à prendre, et tu dois la prendre toi-même, Margali.

— Je ferai ce que je pourrai.

— Tu as vu la petite qui nous a apporté notre déjeuner. Elle s'appelle Doria, elle a quinze ans, et elle prêtera serment au Solstice d'Été. Elle vit parmi nous depuis sa naissance, mais la loi nous interdit d'imposer nos idées à des mineures. C'est pourquoi vous vous entraînerez ensemble, toi et elle. Tu n'es pas de notre monde, Margali. Oui, je sais, tu es né ici, mais ton peuple est si différent du nôtre que tu trouveras sans doute bien des choses difficiles à supporter. Je connais si peu les Terriens que je ne peux même pas dire ce que seront ces choses, mais Jaelle est arrivée ici à douze ans, venant des Villes Sèches, et elle a rencontré beaucoup de difficultés d'adaptation ; il y a quelques années, nous avons eu ici une femme des forêts vierges d'au-delà des Heller. Elle avait du courage et de la bonne volonté, mais il y avait tant de petites choses nouvelles et étranges pour elle que ça l'a rendue malade. Et c'étaient des détails de la vie ordinaire auxquels nous ne pensons même pas. Nous ne voulons pas te faire souffrir ainsi, c'est pourquoi tu as le choix entre deux façons de faire. Nous pouvons dire à tes sœurs que tu es Terrienne de naissance, et elles chercheront toute à t'aider et à te faciliter la vie. Mais comme tous les choix, celui-là a ses inconvénients. Cela élèvera une barrière entre tes sœurs et toi, et peut-être ne t'accepteront-elles jamais comme des leurs. L'alternative est de leur dire que tu es née à Caer Donn, et de te laisser te débrouiller comme tu pourras. Que décides-tu, Margali ?

Je n'avais jamais réalisé combien j'étais prétentieuse, pensa Magda. Je croyais qu'elles ignoraient ce qu'est le choc culturel, et voilà que Mère Lauria me l'explique comme si j'étais une débile.

— Je ferai ce que vous m'ordonnerez, Dame Lauria.

— D'abord, il n'y a pas de *Dame* Lauria ici, dit Mère Lauria, l'air mécontent. Nous ne nous libérons pas de la tyrannie des titres imposés par les hommes pour nous en imposer une autre. Appelle-moi Lauria ou Mère Lauria si tu en as envie et que tu penses que je le mérite. Accorde-moi le respect que tu as manifesté à ta mère après être devenue adulte. Quant à ta décision, c'est toi qui dois la prendre ; je n'ai pas de conseil à te donner.

Magda hésitait. Jaelle savait qu'elle était Terrienne, et cela leur avait permis de surmonter certaines difficultés. Pourtant, bien qu'elles en soient venues à s'aimer, elles étaient toujours restées un peu des étrangères. Elle dit, hésitante :

— Je me rangerai à ton avis, Lauria, mais je crois que… d'abord… j'aimerais mieux passer pour Ténébrane. Je suppose que toutes les femmes ont des difficultés à surmonter ici.

— Je crois que tu as fait le bon choix, dit Lauria, hochant la tête. L'autre voie aurait sans doute été plus facile, mais elle aurait toujours laissé des questions irrésolues. Et je suppose que tu désires sincèrement t'intégrer au groupe, et pas seulement nous étudier pour tes archives terriennes.

Elle souriait en disant cela, mais Magda perçut une légère montée dans l'aigu, comme si elle posait une question, comme si même Mère Lauria doutait de sa sincérité. Eh bien, elle n'aurait qu'à faire ses preuves.

Mère Lauria consulta une antique pendule, au genre à aiguilles et balancier, et se leva.

— J'ai un rendez-vous dans la cité, dit-elle. Puisque tu n'as pas encore d'amies, j'ai dit à la préposée au dortoir de te préparer une chambre particulière ; plus tard, si tu te fais une amie et que tu désires dormir dans la même chambre, il sera toujours temps de changer.

Magda lui en fut reconnaissante ; il ne lui était pas venu à l'idée qu'elle aurait pu se retrouver avec deux ou trois autres femmes, déjà amies depuis longtemps.

Lauria agita sa petite clochette.

— Tu n'as pas peur de dormir seule, au moins ? Non, je suppose ; mais nous recevons ici des femmes qui n'ont jamais été seules une minute de leur vie, avec des nounous et des

bonnes quand elles étaient petites, des servantes et des dames de compagnie quand elles ont grandi, et qui hurlent de peur quand elles se retrouvent toutes seules dans le noir.

Elle lui effleura doucement les cheveux et conclut :

— Je te verrai ce soir au dîner. Bon courage, Margali. Prends les jours comme ils viennent, et n'oublie pas que rien n'est jamais si bon ou si mauvais qu'on l'avait pensé. Maintenant, Doria va te faire visiter la maison.

Ai-je donc l'air si paniqué ? se demanda Magda, regardant Lauria s'éloigner.

La jeune Doria revint quelques minutes plus tard.

— La Mère m'a dit de te montrer la maison. On va d'abord rapporter les plateaux et la vaisselle à la cuisine.

La cuisine était déserte, à part une petite brune somnolant devant deux immenses bassines de pâte à pain en train de lever. Elle ouvrit des yeux endormis quand Doria lui présenta Magda.

— Margali, je te présente Irmelin – c'est notre cuisinière pour le semestre ; nous l'aidons à tour de rôle, mais comme nous sommes nombreuses, nous ne sommes pas de service de cuisine plus d'une fois par décade. Irmelin, voilà notre nouvelle sœur, Margali n'ha… après, Margali ?

— Ysabet, dit Magda.

— Je t'ai vue hier soir, dit Irmelin. Tu es venue avec Jaelle. Tu es son amante ?

Mère Lauria lui avait posé la même question. Se rappelant qu'elle ne devait pas se mettre en colère – elle était dans un autre monde, maintenant –, elle secoua la tête.

— Non, seulement sa fille de serment.

— Vraiment ? dit Irmelin, manifestement sceptique, mais les yeux braqués sur sa pâte à pain. Elle n'aura pas fini de lever avant une heure – tu veux que je t'aide à lui montrer la maison ?

— Mère Lauria m'en a chargée – alors tu peux rester au chaud à la cuisine, dit Doria en riant. Tout le monde sait que tu t'es portée volontaire pour la cuisine afin de pouvoir rester près du feu comme un chat.

Irmelin gloussa et Doria ajouta :

— Tu as besoin de quelque chose des serres, légumes ou fruits ? Margali n'a encore rien à faire, elle pourra m'aider à en cueillir.

— Regarde s'il y a des melons mûrs, dit Irmelin. On commence à être fatiguées des fruits en conserve, et je crois que tout le monde apprécierait quelque chose de frais.

Irmelin bâilla et se remit à contempler sa pâte d'un œil endormi. Doria sortit, s'éventant vigoureusement de son tablier, entraînant Magda avec elle.

— Je déteste la cuisine les jours de pain ; il fait tellement chaud qu'on n'arrive pas à respirer ! Mais Irmelin fait du bon pain – le nombre de femmes incapables de faire un pain mangeable, ce n'est pas croyable ! Rappelle-moi de te raconter la fois où c'était le tour de cuisine de Jaelle, et où Gwennis et Rafaella avaient menacé de la mettre dehors toute nue dans le prochain blizzard si elle ne faisait pas faire le pain par une autre…, continua Doria avec entrain, sans cesser de s'éventer.

En tout cas, il ne faisait pas trop chaud dans le long couloir plein de courants d'air menant de la cuisine à la salle à manger où elle avait dîné la veille, en étrangère qui se cachait derrière Jaelle. Et maintenant, c'était devenu sa maison pour un semestre, au moins. De longues tables, suffisantes pour quarante ou cinquante femmes, étaient entassées à un bout ; des piles d'assiettes et de bols, couvertes de serviettes, attendaient le dîner. Derrière la salle à manger s'ouvrait une serre – caractéristique obligée de la plupart des maisons de Thendara – avec des collecteurs solaires et une femme en salopette qui, à genoux, tapotait la terre autour d'une plante. Elle était corpulente, avec des cheveux couleur paille tout frisottés.

— Rezi, je te présente Margali n'ha Ysabet, la fille de serment de Jaelle. Irmelin m'a demandé si tu aurais des fruits mûrs pour ce soir.

— Ni pour ce soir ni pour demain, mais peut-être pour après-demain, dit Rezi. J'ai quelques baies pour Byrna…

— Pourquoi en donner à Byrna s'il n'y en a pas assez pour tout le monde ? demanda Doria.

Rezi gloussa, et répondit avec un accent de paysanne des Kilghard :

— C'est Marisela qui l'a ordonné ; quand tu seras enceinte, tu auras aussi les premières baies, dit Rezi en riant.

Doria pouffa, et répondit :

— Alors, j'aime mieux me contenter de fruits en conserve !

Elles traversèrent la serre pour entrer à l'écurie, où se trouvaient une demi-douzaine de chevaux, plus quelques boxes vides. Derrière, une étable bien propre, blanchie à la chaux et émettant une bonne odeur de foin, abritait une demi-douzaine de laitières et une petite laiterie où, l'informa Doria, elles faisaient leur beurre et leur fromage. Des moules en bois bien polis étaient suspendus aux murs ; mais, là encore, il n'y avait personne. Un jardin d'hiver, aux légumes protégés par ces paillons, semblait morne et froid. Magda grelottait.

— Tu as froid ? dit Doria, étonnée. Je croyais que tu étais de Caer Donn. Moi, je n'ai pas froid. Mais on peut rentrer.

Elle la précéda dans une immense salle qu'elle appela la salle d'armes – il y avait des armes accrochées aux murs – mais qui, pour Magda, ressemblait plutôt à un gymnase, avec des tapis sur le sol, et une pancarte en *casta : Rangez vos chaussures le long des murs pour que personne ne trébuche dessus*. Sur le côté, un petit vestiaire, avec des serviettes et des vêtements disparates pendus à des crochets, rappela à Magda la Salle de Loisirs du Quartier des Femmes Célibataires du QG. Derrière cette salle, Magda vit, à sa grande surprise, une pièce remplie de vapeur, et, sous la vapeur, un bassin d'eau apparemment chaude. Elle avait entendu dire que certaines maisons de Thendara étaient construites sur des sources chaudes, mais c'était la première fois qu'elle en voyait une. Une autre pancarte demandait poliment : *S'il vous plaît, soyez courtoise envers vos sœurs ; lavez-vous les pieds avant d'entrer dans la piscine*.

— Nous ne l'avons que depuis quatre ou cinq ans, dit Doria, grâce à l'une de nos riches protectrices. Avant, nous n'avions que les baignoires à l'étage des dortoirs. Après un entraînement au combat à mains nues, ça fait du bien de faire tremper ses bleus ! Rafi et Camilla sont super comme monitrices, mais sans pitié avec les tire-au-flanc ! Moi, j'ai commencé les leçons à l'âge

de huit ans, mais Rafi est ma mère de serment *et* ma mère adoptive, en plus, et ça ne lui plaît pas d'être mon prof. Viens, je vais te montrer les étages, dit-elle, la précédant dans un nouveau corridor menant à l'escalier. Juste en haut du palier, il y a la nurserie ; il n'y a personne en ce moment, à part le petit garçon de Felicia ; et il va nous quitter à la prochaine lunaison, car aucun enfant mâle de plus de cinq ans ne peut rester ici. Mais Byrna aura un autre enfant dans un mois.

Elle ouvrit une pièce où un garçonnet jouait avec des petits chevaux devant le feu, surveillé par une jeune femme qui cousait dans son fauteuil.

— Comment ça va aujourd'hui, Byrna ? Je te présente Margali n'ha Ysabet. C'est une nouvelle…

— Je l'ai vue hier au dîner, dit Byrna, tandis que Magda se demandait si toutes les femmes avaient remarqué sa présence.

Byrna se leva et se mit à arpenter nerveusement la pièce.

— J'en ai assez de traîner comme ça sans rien faire, mais Marisela m'a dit que j'en avais encore pour une décade, peut-être même toute une lunaison. Où est Jaelle ? J'ai à peine eu le temps de lui parler hier soir !

Magda réalisa que son amie était très populaire.

— Elle travaille chez les Terriens.

— Chez les *Terranan* ? dit Byrna avec une grimace. Je croyais que c'était contraire au règlement de la Guilde !

À son ton, Magda comprit qu'elle avait eu raison de dissimuler sa véritable identité. Elle connaissait le préjugé général contre les Terriens, mais elle n'en avait jamais souffert elle-même.

— À quelle Maison appartiens-tu, ma sœur ? demanda Byrna.

— À celle-ci, je suppose, répondit Magda – je viens y passer un semestre en formation…

— J'espère que tu seras heureuse parmi nous. Je ferai tout ce que je pourrai pour toi dès que ceci sera passé, dit Byrna, tapotant son ventre distendu.

— J'espère que tu seras sage au prochain Solstice d'Été, la railla Doria.

— Et comment ! dit Byrna, tandis que Magda rapprochait cette remarque des conseils de Mère Lauria sur la contraception. Où va-t-elle coucher, Doria ? Dans ta chambre ?

— On y couche déjà à cinq, pouffa Doria. Mère Lauria a dit qu'elle prendrait la chambre de Sherna tant qu'elle est à Nevarsin.

Elle précéda Magda dans le long corridor, et ouvrit une pièce où six lits s'alignaient le long des parois.

— Nous avons la permission de la partager toute l'année, dit Doria. Mère Millea a dit que nous pouvions coucher dans la même chambre si nous promettions de ne pas faire trop de bruit. On s'amuse bien ! Voilà la salle de bains…

Elle poussa une porte, et Magda vit deux files de baignoires et de lavabos.

— Voilà l'endroit où tu mettras ton linge sale, et là, c'est la salle de couture, si tu as des raccommodages que tu ne peux pas faire toute seule. Et enfin, voilà la chambre de Sherna – qui est maintenant la tienne ; elle l'a partagée deux ans avec Gwennis qui a ensuite emménagé avec son amie…

Elle prononça le mot avec l'inflexion qui lui donnait le sens *d'amante*. Ce devait être assez courant, pensa Magda ; Irmelin lui avait posé la question comme une chose allant de soi, enchaînant immédiatement par une remarque sur sa pâte à pain !

— Mère Lauria t'a fait porter des vêtements de rechange de la salle de couture, dit Doria, montrant un balluchon sur le lit. Des chemises de nuit, des sous-tuniques, et des vêtements de travail si tu as à travailler au jardin ou à l'écurie. Je crois qu'ils sont à Byrna, mais tant qu'elle est enceinte jusqu'aux yeux, elle ne peut pas y entrer. Et, le temps qu'elle accouche et en ait besoin, tu auras eu le temps de t'en faire d'autres.

Eh bien, pensa Magda, *on n'épargne rien pour me faire plaisir* ; il y avait même une brosse et un peigne, des chaussettes de laine, et un vêtement à l'aspect pelucheux et douillet, qui avait l'air d'une robe de chambre ; doublée de fourrure, elle lui parut somptueuse. La chambre était sommairement meublée d'un lit, d'une commode en bois sculpté et d'un banc bas avec un tire-botte.

— Tu sais qu'on va s'entraîner ensemble ? dit Doria. Mais tu es bien plus vieille que moi. Comment es-tu arrivée chez les Amazones ?

Sans tout révéler, Magda s'en tint à la vérité.

— Un de mes parents a été rançonné par le bandit Rumal di Scarp. Comme il n'y avait que moi pour aller livrer la rançon, je suis partie seule, me déguisant en Amazone pour me protéger sur la route. Mais quand j'ai rencontré Jaelle et sa bande, mon imposture a été découverte, et j'ai été obligée de prêter serment.

— J'en avais entendu parler – c'était donc toi ! dit Doria, les yeux dilatés. Mais je croyais qu'on avait envoyé la fille de serment de Jaelle à Neskaya ! C'est ce que Camilla nous a dit quand elle est revenue de Neskaya, après y avoir escorté Sherna et Devra et en avoir ramené Maruca et Viviana. C'est sans doute pour ça qu'Irmelin a cru que tu étais l'amie de Jaelle – que tu venais ici pour être avec elle. Mais Jaelle travaille dans la Zone Terrienne, non ?

— Et comment es-tu toi-même arrivée si jeune chez les Amazones ? demanda Magda à son tour, trouvant qu'elle avait répondu à assez de questions.

— J'ai été élevée ici, répondit Doria. Ma mère est la sœur de Rafaella – tu connais Rafaella, non ? L'associée de Jaelle…

— Je ne l'ai pas encore rencontrée, mais Jaelle m'a parlé d'elle.

— Rafaella est une parente de Kindra, la mère adoptive de Jaelle. Rafi a eu trois enfants, rien que des garçons. La troisième fois, elle et sa sœur ont été enceintes ensemble – et le père de l'enfant de Rafi était aussi le mien. Alors, quand Rafi a accouché d'un autre garçon, et ma mère d'une fille, ma mère, qui désirait un garçon, lui a demandé de changer de bébé avec elle. Le bébé de Rafaella a été élevé par ma mère et mon père – qui est aussi le sien, et Rafaella m'a amenée ici quand je n'avais pas encore trois jours. En fait, je suis Doria n'ha Graciela, mais je me fais appeler Doria n'ha Rafaella, parce que Rafi est la seule mère que j'aie jamais connue.

L'esprit de Magda travaillait furieusement. Elle savait que des sœurs partageaient souvent un amant, et même un mari, et

que le tutelage était très répandu ; mais cette situation lui sembla quand même bizarre.

Soudain, une cloche tinta au rez-de-chaussée.

— Oh, miséricordieuse Déesse ! murmura Doria.

— Qu'est-ce que c'est ? Pas déjà la cloche du dîner ?

— Non, murmura Doria. Cette cloche ne sonne que lorsqu'une femme vient demander asile. Parfois, elle ne sonne pas deux fois l'an, et aujourd'hui, voilà que nous avons deux nouvelles dans la même journée !

Elle entraîna Magda vers l'escalier qu'elles dégringolèrent en courant. *C'est quelque chose de très important pour moi,* se dit Magda, en proie à un pressentiment qu'elle écarta pourtant, pensant qu'il venait de l'excitation de Doria et du stress provoqué par tant de nouveautés. Debout dans le hall, Irmelin et Mère Lauria soutenaient une jeune femme frêle, emmaillotée de gros châles et empêtrée dans de lourdes jupes. Elle chancelait, comme sur le point de s'évanouir.

Mère Lauria promena son regard sur les femmes qui se rassemblaient rapidement, et dont Magda avait vu la plupart au dîner de la veille, mais sans savoir leurs noms. Puis elle se tourna vers la nouvelle venue.

— Que viens-tu demander ici ? dit-elle, comme s'acquittant d'un rituel. Viens-tu chercher refuge ?

— Oui, murmura la femme d'une voix mourante.

— Nous demandes-tu simplement un abri, ma sœur ? Ou as-tu l'intention de prêter le Serment des Renonçantes ?

— Le Serment… murmura la femme.

Elle chancela, et Mère Lauria lui fit signe de s'asseoir.

— Tu es malade, et pas en état de répondre à des questions pour le moment, ma sœur.

Elle regarda l'assemblée, et ses yeux s'arrêtèrent sur Magda et Doria, debout au pied de l'escalier.

— Vous vous entraînerez avec la nouvelle si elle prête le Serment, je vous désigne donc pour être ses sœurs de serment et…

Elle cherche quelqu'un du regard, et reprit :

— Camilla n'ha Kyria, emmène-la, coupe-lui les cheveux, et prépare-la à prêter le Serment si elle en a la force.

L*’emmasca,* qui avait été témoin du serment de Magda, prit la nouvelle par la taille.

— Viens avec moi, ma sœur. Appuie-toi sur moi.

Le ton était impersonnel, mais la voix pleine de bonté.

Soudain, elle vit Magda, et son visage s’éclaira.

— Margali ! C’est bien toi, ma sœur de serment ? Je croyais que tu étais allée à Neskaya ! Il faudra tout me raconter, mais plus tard. Pour le moment, il faut aider cette femme. Là, prends-la par les épaules ; elle n’arrive pas à marcher…

Magda voulut s’exécuter, mais à peine l’avait-elle effleurée, que la femme cria et s’écarta. Camilla la fit entrer dans une petite pièce adjacente au bureau de Mère Lauria, et l’assit dans un fauteuil.

— Tu as été maltraitée ? demanda-t-elle, lui ôtant son châle.

Elle poussa un cri horrifié.

La robe de la femme – une robe élégante en beau drap teint bordé de fourrure – était lacérée et trempée de sang qui continuait à sourdre à travers le tissu.

— Qu’Avarra nous protège ! murmura Camilla. Qui t’a fait ça ?

Sans attendre la réponse, elle poursuivit :

— Doria, cours à la cuisine, et rapporte-moi du vin, de l’eau chaude et des serviettes ! Puis va voir si Marisela est dans la maison, ou si elle est allée en ville mettre un enfant au monde. Margali, viens m’aider à lui ôter ça.

Magda aida donc Camilla à couper les vestiges de la robe, de la tunique et de la chemise lacérées ; la femme n’avait que de riches vêtements, bien coupés et brodés de fils de cuivre ; ses cheveux blonds étaient retenus par un coûteux papillon en filigrane de cuivre. Camilla la dénuda jusqu’à la ceinture, et épongea le sang de ses blessures ; la femme endura tout sans crier, et pourtant elle devait souffrir horriblement. Cela fait, Camilla lui passa une légère chemise dont elle resserra le cordon autour du cou, et la couvrit d’une chaude robe de chambre. Doria revint annoncer que Marisela n’était pas dans la maison.

— Alors, trouve-moi Mère Millea, ordonna Camilla. Et Domna Fiona. Elle est juge au Tribunal de la Cité, et nous devons faire une déclaration assermentée sur l’état de cette

femme pour pouvoir légalement lui donner refuge. Elle n'a pas la force de prêter serment tout de suite ; nous allons la coucher et la soigner…

La femme se redressa avec effort.

— Non, murmura-t-elle, je veux prêter serment – pour être ici de droit, non par charité…

— Mais qui a bien pu lui faire ça ? murmura Magda, comme se parlant à elle-même. Qu'est-ce qui a pu lui infliger des blessures pareilles…

— Elle a été battue comme une bête, dit Camilla, le visage de pierre. J'ai des cicatrices très semblables. Je sais ce que c'est que d'être maltraitée, mon petit, dit-elle, se penchant sur la femme prostrée dans le fauteuil. Margali, passe-moi des ciseaux – tu en trouveras dans le tiroir de la table.

Margali s'exécuta, et Camilla demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

— Keitha… dit la femme en un souffle.

— Keitha, notre règle exige que tu manifestes ta volonté de prêter le serment en te coupant une mèche de cheveux, si tu en as la force ; je ferai le reste.

— Donne-moi… les ciseaux.

Le ton était résolu, mais ses doigts eurent à peine la force de tenir les ciseaux. Elle saisit une de ses deux tresses qu'elle se mit à cisailler sans avoir la force de la trancher jusqu'au bout.

— S'il te plaît… murmura-t-elle, faisant signe à Camilla de l'aider.

Camilla défit la tresse, et Keitha se coupa rageusement deux grosses poignées de cheveux.

— Maintenant… faites-moi prêter le serment…

Camille approcha une coupe de vin de ses lèvres.

— Dès que tu en auras la force, ma sœur.

— Non ! *Tout de suite*… insista Keitha.

Puis ses mains lâchèrent les ciseaux qui glissèrent doucement jusqu'au sol, et elle tomba évanouie dans les bras de Camilla.

— Portez-la en haut, dit doucement Mère Lauria.

Camilla et Magda montèrent la femme inanimée au premier et l'allongèrent dans une chambre libre.

Chapitre 4

LE trou d'eau, d'où suintait un liquide noirâtre, était sombre, mais, derrière les rochers, le soleil pourpre se levait. Elle était en âge de comprendre ce qui se passait de l'autre côté du feu, car elle avait douze ans, et, à Shainsa, une fille de douze ans était assez grande pour être enchaînée et assister aux accouchements. Mais ces femmes aux mains libres, ces Amazones, l'avaient renvoyée comme si elle n'était qu'une enfant. Au-delà du feu, dans la lumière rouge de l'aube, elle entendait la voix de sa mère, sentait sa souffrance qui lui transperçait le corps comme des coups de poignards, voyait les charognards tourner en rond, et de plus en plus bas, au-dessus du campement. Puis le soleil surgit sur l'horizon, rouge comme le sang de sa mère qui se répandait sur le sable…

Jaelle ! Jaelle, ça en valait la peine ; tu es libre, tu es libre… mais ses mains à elle étaient enchaînées, et elle se débattait en hurlant…

— Chut, mon amour, chut… dit Peter, essayant patiemment de calmer ses mouvements désordonnés, et la berçant dans ses bras. Ce n'est qu'un cauchemar, tout va bien…

Ce n'est qu'un cauchemar ! Encore un. Dieu du ciel, elle en a tous les jours. Je ne sais plus quoi faire.

Jaelle se débattit et se dégagea, sans trop savoir pourquoi, sachant seulement qu'elle n'avait pas envie d'être blottie contre lui en ce moment. Elle scruta le visage de Peter, troublée, y cherchant l'hostilité qu'elle n'entendait pas dans sa voix bienveillante.

— Kyril… murmura-t-elle. Non. Un instant, j'ai cru que… que tu étais mon cousin Kyril.

— Ça, ça suffirait pour donner des cauchemars à n'importe qui, dit-il en riant. Regarde, compte mes doigts – il n'y en a que cinq.

Il lui montra sa main, et elle sourit à leur vieille plaisanterie. Il ressemblait comme deux gouttes d'eau à son cousin Kyril Ardais, à part les mains à six doigts héritées de sa mère, Dame Rohana.

Les mains de Kyril, qui avaient cherché à la tripoter tout l'été, jusqu'au jour où, sanglotant de colère et d'humiliation, elle avait dû recourir à l'entraînement des Amazones, qui rendait une Renonçante presque impossible à dominer. Une Renonçante, disait-on, peut être tuée, mais jamais violée.

Par égard pour Rohana, elle ne l'avait pas blessé…

— Ça va, ma chérie ? Tu devrais voir un toubib. Tu fais ces cauchemars depuis déjà… combien ? Dix jours ?

Elle essaya de se concentrer sur ses paroles. Il lui semblait être entourée de lumières diffuses et clignotantes, elle avait mal aux yeux, et elle sursauta, prise de nausée et se ruant vers le lavabo. Les spasmes chassèrent les derniers vestiges de son rêve ; maintenant, elle ne se rappelait plus ce qu'elle avait rêvé, il ne lui en restait que comme un goût de sang dans la bouche, qu'elle essaya de faire disparaître avec quelques gorgées d'eau. Troublé, Peter pianota sur la console de service et lui commanda une boisson froide qu'il lui rapporta.

— Je t'emmène demain chez le toubib, dit-il, la regardant vider son gobelet. Ça va mieux ?

Il considéra les écouteurs du somni-langues qu'elle avait arrachés dans son sommeil.

— Le programme de langue qu'ils t'ont donné doit être mal adapté, ou alors l'Alpha-D est mal synchronisé – ce qui pourrait perturber tes centres de l'équilibre, dit-il rêveusement, prenant l'appareil dans sa main. Ou alors, cela a remué quelque chose dans ton subconscient. Emmène-le chez le toubib demain, et demande-lui de le régler sur ton EEG.

Il aurait aussi bien pu s'exprimer dans la langue d'une autre galaxie, se dit-elle distraitement ; elle ne comprenait pas de quoi il parlait et elle s'en moquait. Il porta un écouteur à son oreille et haussa les épaules.

— Ça me paraît normal, mais je ne suis pas spécialiste. Viens te recoucher, ma chérie.

— Oh, non, dit-elle impulsivement. Je ne me recouche pas avec cette maudite machine !

— Mais justement, ce n'est qu'une machine ! dit-il. Même si elle a besoin d'être réglée, elle ne peut pas te faire de mal. Ne sois pas déraisonnable, ma chérie, ajouta-t-il, lui entourant les épaules de son bras. Tu n'es pas une indigène ignorante de… des Villes Sèches pour trembler devant une simple machine, quand même ! Ici, personne ne pourrait se passer des cassettes du somni-langues.

Ils se recouchèrent, mais Jaelle ne se rendormit pas, essayant d'écouter consciemment les mots du somni-langues, pour ne pas retomber dans son cauchemar. Ces cauchemars étaient devenus quotidiens. Cela venait-il de la machine ? Mais ils avaient commencé avant qu'elle rapporte le corticateur D-Alpha. Elle aurait bien voulu tout mettre sur le compte de la machine, mais c'était impossible.

Peu avant l'heure du lever, il se réveilla à moitié et se mit à la caresser doucement. Encore à demi endormie, elle s'abandonna à ces caresses qui étaient devenues le centre de sa vie et de son être ; elle se laissa emporter avec lui, comme libérée de la gravité et de tous les liens ; étroitement serrée dans ses bras, elle partagea son désir et son extase, tous deux étroitement unis par la passion. Elle n'avait jamais été aussi proche de lui ; elle projeta son esprit pour se rapprocher encore de lui, cherchant à abolir la dernière inconnue et à ne plus faire qu'un avec lui…

Ma chair. Ma femme. Mon fils… Immortalité… mienne, mienne, mienne…

Ce n'étaient pas des mots. Ce n'étaient pas uniquement des sentiments. C'était quelque chose de plus profond, le fondement même de son identité masculine. Jaelle n'avait pas appris le langage des Tours, sur les strates conscientes et inconscientes de l'esprit, sur la popularité masculine et féminine ; mais elle sentait tout cela directement, au plus profond de son être qui n'en avait pas eu conscience jusque-là. Elle savait simplement que ce qu'elle vivait ranimait dans son esprit et dans son corps des choses qui n'étaient pas sexuelles et qui étaient en

contradiction avec ce qu'elle faisait. Et une partie d'elle-même se révolta, au souvenir du Serment des Amazones :

Je ne me donnerai qu'à mon temps et à mon heure… Je ne gagnerai jamais mon pain en me faisant l'objet de la concupiscence d'un homme… Je jure que je ne porterai jamais un enfant dans l'intérêt d'un lignage ou d'un héritage, pour un clan ou pour une postérité ou pour l'orgueil d'un homme…

Pour l'orgueil d'un homme… l'orgueil d'un homme…

En cet instant, elle faillit s'arracher à ses bras, à ce qui l'avait transportée de bonheur, mais, tout au fond d'elle-même, quelque chose lui souffla : *Non, pas maintenant, tu ne risques rien…*

Elle ne bougea pas, elle ne s'écarta pas, elle resta simplement sans réaction, et pourtant trop bien élevée pour se refuser à un homme qu'elle avait excité. Mais ce qui les unissait avait disparu ; il la tenait toujours dans ses bras, il la caressait, mais son désir avait reflué comme celui de Jaelle, et il la regarda, perplexe et consterné. Elle vit le trouble dans ses yeux, et elle en souffrit.

— Oh, Piedro, je suis désolée ! s'écria-t-elle, à l'instant même où il la lâchait en disant :

— Jaelle, je suis désolé…

Elle prit une profonde inspiration et enfouit la tête dans sa poitrine.

— Ce n'est pas ta faute. Le moment était mal choisi, sans doute.

— Et toi qui étais déjà déprimée avec tous ces cauchemars, dit-il, exprimant généreusement les excuses qu'elle aurait pu lui donner.

Elle comprit sa gentillesse et son cœur se serra. Il se leva et alla chercher deux boîtes de café auto-réchauffantes. Il les ouvrit, et lui en tendit une, toute fumante, en disant :

— Un bon café : c'est exactement ce qu'il nous faut à cette heure.

Elle se mit à boire, tandis qu'il lui donnait un baiser dans le cou.

— Comme tu es belle ! Je t'adore avec les cheveux longs. Tu ne les couperas plus jamais, d'accord ?

Elle sourit et lui tapota la joue, couverte de chaume car il ne s'était pas encore rasé.

— Qu'est-ce que tu dirais si je te demandais de porter la barbe ?

— Oh, non, dit-il, atterré. Tu ne ferais pas ça ?

— Je voulais dire simplement que je ne te le demanderais pas, mon chéri. C'est *ta* figure, et ce sont *mes* cheveux.

— Oh, zut, dit-il en se levant, l'air vexé. Je n'ai donc aucun droit ?

— Des droits ? Sur *mes* cheveux ?

Cela touchait le même point sensible qu'avait touché sa brève incursion mentale au plus profond de son orgueil de mâle. Elle serra les lèvres et posa son café. Elle regarda ostensiblement la pendule, et demanda :

— Tu veux te doucher le premier ?

Il se dirigea vers la salle de bains, et elle resta au lit, le menton dans les mains, les yeux braqués sur la boîte de café.

La chambre semblait puiser, tour à tour plus grande et plus petite, plus haute et plus basse. *Il y a quelque chose qui ne va pas chez moi*, se dit-elle. Peter, sortant de la douche, la vit prostrée, la tête entre les mains, luttant contre la nausée à laquelle elle refusait de céder.

— Ça ne va pas, chérie ?

Puis il ajouta, avec un sourire à la fois inquiet et ravi :

— Jaelle… tu ne serais pas enceinte, non ?

Non. Ce fut comme un message remonté des profondeurs de son corps.

— Bien sûr que non, dit-elle sèchement.

Mais il insista.

— Tu ne peux pas en être certaine – pourquoi ne poses-tu pas la question au toubib ?

Et elle se dit : *Pourquoi suis-je sûre que non ?*

Je refuse d'être malade aujourd'hui, et je ne céderai pas.

— J'ai un rapport à finir, dit-elle en se levant.

Elle se força à bouger, et son vertige disparut ; le monde reprit sa consistance autour d'elle. Maintenant, elle s'était habituée à l'uniforme terrien, aux longs collants étonnamment chauds pour un tissu si mince, à la tunique très ajustée. Peter,

sentant encore le savon, la serra dans ses bras en lui murmurant quelques mots tendres, et sortit.

Il n'était pas comme ça à Ardais, se dit-elle, se promettant de réfléchir plus tard à cette pensée, quand elle la troublerait moins.

Il y avait longtemps que Jaelle avait terminé son rapport sur son voyage à Ardais, et elle travaillait maintenant dans l'ancien bureau de Magda, au Service des Communications, où on l'avait chargée d'un travail qu'elle trouvait sans intérêt – la remise à jour d'un dictionnaire – c'est ainsi que Bethany appelait ce livre – d'idiomatismes ténébrans. Au moins, elle ne travaillait pas avec le maudit somni-langues, mais son travail y serait sans doute transféré plus tard.

Je me demande si c'est le somni-langues qui me donne ces cauchemars ? Peter pense que c'est une possibilité. Je ne m'en servirai plus jamais – plutôt coucher par terre !

Mais elle travaillait consciencieusement à mettre à jour des idiomatismes vieillis et des termes argotiques datant de son enfance. Ce dictionnaire avait été compilé par le père de Magda, à Caer Donn, voilà des années. Personne n'avait dû prononcer des mots vulgaires devant un savant, étranger de surcroît. Mais elle connaissait certaines expressions qu'elle aurait rougi d'inclure dans un programme destiné à des hommes ; de plus, elle se demandait si ces expressions étaient utilisées par des femmes, à l'extérieur des Maisons de la Guilde.

Elle se dit, étonnée que cette idée la déprime : Le *fait est qu'à part Dame Rohana, je ne sais pas comment parlent les femmes qui ne sont pas des Renonçantes. Je suis venue si jeune à la Maison de la Guilde !*

Enfin, elle ferait ce qu'elle pourrait, du mieux qu'elle pourrait, et on ne pouvait pas lui en demander plus. Sans en avoir conscience, elle était toute crispée de rancœur, parce qu'elle était branchée sur une machine, avec ces collants qui lui donnaient l'impression d'avoir les jambes nues. La nudité ne l'aurait pas dérangée, à la Maison, avec ses sœurs, mais dans ce bureau, où les hommes allaient et venaient librement – quoique assez rarement –, elle se sentait comme en vitrine, tout en essayant de se convaincre que les machines et les consoles la

dissimulaient aux regards. Une fois, un technicien passa près de son bureau, pour tripoter les câblages du terminal de Bethany.

Alors comme ça, c'est elle, la squaw ténébrane d'Haldane ? Le veinard ! Quelles jambes…

Elle leva la tête et le foudroya, furibonde, avant de réaliser qu'il n'avait rien dit. Elle s'empourpra et baissa les yeux, feignant d'ignorer sa présence. Toute sa vie, ce *laran* intermittent l'avait tourmentée, s'imposant à elle sans contrôle quand elle n'avait ni désir ni volonté de savoir ce qui se passait dans la tête d'un autre, et qui, le plus souvent, ne se manifestait pas quand elle en aurait eu grand besoin.

Est-ce que je lisais vraiment dans l'esprit de Peter, ce matin ? C'est vraiment ainsi qu'il me voit ?

Non. J'étais malade, en proie à des hallucinations.

Je lui ai promis de voir le docteur. Je ferais bien de m'en occuper tout de suite.

— Qu'est-ce que je dois faire pour voir un docteur ?

— Tu montes au service pendant ton heure de déjeuner, ou après ton travail, lui dit Bethany. Qu'est-ce que tu as ?

— Je ne sais pas, dit Jaelle. C'est peut-être le… corticateur. Peter dit que ça peut provoquer des cauchemars.

— C'est possible, s'il n'est pas bien réglé, dit Bethany avec indifférence. Mais ne va pas embêter un docteur avec ça. Amène ton appareil au Service de Psychologie, et ils te le régleront. Pourtant, si tes migraines ou tes cauchemars continuent, alors il faudra voir un médecin. Ou si tu es enceinte.

— Oh non ! dit vivement Jaelle, se demandant de nouveau : *Pourquoi en suis-je tellement sûre ?*

Peut-être qu'elle ferait bien de consulter un médecin quand même. Elle irait pendant la pause déjeuner – elle n'avait pas faim, et la cuisine de la cafétéria ne lui manquerait pas.

Mais, peu avant la pause, sa console émit un « bip » insistant. Elle le fixa, se demandant si elle avait cassé quelque chose, s'il faudrait rappeler le technicien qui l'avait déshabillée du regard.

— Bethany…

— Réponds à l'appel, Jaelle…

Voyant que Jaelle ne comprenait pas, elle reprit :

— C'est ma faute, j'ai oublié de te montrer. Pousse ce bouton – le rond blanc qui clignote.

Se demandant pourquoi ils appelaient ça un bouton – il aurait été plutôt difficile de le coudre sur un manteau ou une tunique – Jaelle enfonça la lumière puissante d'un doigt prudent.

— Madame Haldane ? Cholayna Ares, du Service du Renseignement. Pourrais-tu monter à mon bureau, et peut-être déjeuner avec moi ? J'ai besoin de te parler.

Maintenant, Jaelle connaissait suffisamment les rituels terriens pour savoir que cette requête polie était en réalité un ordre et qu'il n'était pas question de refuser. Elle occupait le poste de Magda. La femme qu'elle avait rencontrée la veille avec Peter était l'officier supérieur de Magda, et par conséquent le sien aussi. Elle dit, essayant de se conformer aux formules de politesse terriennes :

— J'en serai ravie ; je viens immédiatement.

— Merci, dit Cholayna, et la lumière s'éteignit.

Bethany haussa un sourcil interrogateur.

— Je me demande ce qu'elle veut ? Et je voudrais bien savoir comment elle est arrivée à se faire nommer à ce poste ! Dans le Renseignement, alors qu'elle ne peut pas aller sur le terrain ! Naturellement, elle n'a qu'à rester tranquillement dans son bureau et faire trimer les autres, comme une araignée au centre de sa toile ! Mais un Agent de Renseignement devrait pouvoir se fondre dans le paysage, et ça, elle n'y arrivera jamais ici ! Bien sûr, le Centre Directeur a peut-être oublié que c'est une planète atypique et je parie que Cholayna ne le savait pas non plus quand elle a fait sa demande de transfert…

— Je ne comprends pas bien, dit Jaelle, se demandant si elle devait se formaliser. Pourquoi Ténébreuse est-elle une planète atypique ?

— Dans l'Empire, elle fait partie d'une demi-douzaine de planètes colonisées par un groupe ethnique homogène, dit Bethany. À l'origine, il y avait peut-être quelques Noirs et Orientaux parmi l'équipage de l'astronef, mais, avec les croisements et la dérive génétique, leurs traits se sont perdus mille ans avant que l'Empire ne vous redécouvre. Une planète à

la population cent pour cent blanche est plus rare qu'une poule qui naît avec des dents !

Jaelle réfléchit quelques instants à ces paroles. Oui, elle avait bien remarqué la peau noire et les yeux marron de Cholayna, mais elle avait pensé simplement qu'elle avait sans doute du sang non humain ; dans les montagnes, on racontait des histoires de croisements avec des Hommes des Arbres, même parfois avec des hommes-chats, mais, bien sûr, les *kyrri* et les *cralmacs* ne se croisaient jamais avec des humains.

— Pendant les Âges du Chaos, dit Jaelle, il arrivait qu'on croise artificiellement des humains avec des *cralmacs ;* je pensais simplement qu'elle n'était que partiellement humaine, c'est tout.

— Ne dis jamais ça devant Cholayna, dit Bethany, choquée. Dans l'Empire, il n'y a pas de pire injure que de dire à quelqu'un qu'il n'est qu'à moitié humain.

Jaelle allait manifester son indignation – quel préjugé répugnant ! – puis elle se souvint que, sur Ténébreuse et parmi les ignorants, il existait des préjugés contre les non-humains. Et d'ailleurs, on ne discute pas des coutumes et des tabous. *Ne tente pas d'acheter du poisson dans les Villes Sèches,* conseillait le dicton.

— Je ferais bien de monter à son bureau, dit-elle. Non, merci, je trouverai le chemin toute seule.

Cholayna la fit asseoir dans un fauteuil et commanda leur déjeuner sur sa console, qui semblait offrir plus de choix que la cafétéria.

— Je n'ai guère eu l'occasion de parler à des Ténébrans, dit-elle avec franchise, et je sais que, sur cette planète, je ne pourrai pas travailler sur le terrain ; je suis obligée de m'en remettre à mes Agents. Je suis là pour organiser le service, et non pour y travailler ; pour cela, je dépends de toi et de quiconque connaît la planète. Je ne voulais pas perdre Magda, mais je n'ai pas eu le choix. Je voudrais pouvoir me reposer sur toi, comme je l'aurais pu sur Magda. J'espère que nous deviendrons amies.

Jaelle porta sa fourchette à sa bouche avant de répondre. Elle n'avait jamais connu aucune femme qui ne fût pas la

propriété d'un homme et qui pourtant n'était pas une Renonçante. Elle dit enfin :

— Si tu veux que nous soyons amies, cesse d'abord de m'appeler *Mme Haldane*. Peter et moi, nous ne sommes pas mariés *di catenas* et le Serment des Renonçantes m'interdit de porter le nom d'un homme – mais je n'arrive pas à faire comprendre ça aux Archives.

— J'essaierai d'arranger cela, dit Cholayna. Alors, comment dois-je t'appeler ?

— Je suis Jaelle n'ha Melora. Et si nous devenons vraiment amies, mes sœurs de la Guilde m'appellent *Shaya*.

— Alors, pour le moment, disons Jaelle, dit Cholayna, n'employant pas tout de suite le nom réservé aux amies intimes, ce dont Jaelle la félicita mentalement. J'étais le professeur de Magda, et aussi son amie, je crois. Tu peux faire beaucoup de choses pour nous ; tu sais sans doute que nous avons accepté de former un groupe de jeunes femmes à nos techniques médicales ; peut-être pourras-tu leur faciliter la vie parmi nous. Tu es la première à vivre ici, tu sais.

— Pas du tout, dit Jaelle en souriant. Deux de mes sœurs ont travaillé à la construction de l'astroport.

— Nos archives ne parlent d'aucune employée ténébrane, dit Cholayna, étonnée.

— Elles étaient toutes les deux *emmasca* – castrées, dit Jaelle en riant. Et vous les avez sans doute prises pour des hommes. Elles voulaient voir à quoi ressemblait ce peuple venu d'au-delà des étoiles.

Elle n'ajouta pas que leurs récits avaient provoqué bien des plaisanteries à la Maison de la Guilde, et pas toujours convenables.

— J'aurais dû me douter que, pendant que nous vous observions, vous chercheriez aussi à nous connaître. Je ne te demanderai pas ce que vous pensez de nous. Nous ne nous connaissons pas encore assez bien.

Jaelle fut agréablement surprise. De tous les citoyens de l'Empire qu'elle connaissait, c'était bien la première à ne pas sauter à des conclusions hâtives sur la culture ténébrane. Peut-être que Cholayna était la première Terrienne véritablement

instruite qu'elle rencontrait, à part Magda, qui était plus Ténébrane que Terrienne.

— Tu es sûr que tu as assez mangé ? Encore un peu de café ? demanda Cholayna.

Comme Jaelle refusait, elle poussa la vaisselle dans le désintégrateur, et prit une cassette sur son bureau. Jaelle reconnut son écriture sur l'étiquette ; c'était son rapport sur la rançon de Peter et leur hiver à Ardais. Une autre cassette, à l'étiquette de la main de Peter, se trouvait à côté.

— Je vois d'après ça que tu es née dans les Villes Sèches et que tu y as vécu jusqu'à l'âge de douze ans.

Jaelle se demanda si le déjeuner était empoisonné, car son estomac se souleva brusquement, lui rappelant qu'elle avait eu l'intention d'aller consulter un docteur.

— J'ai quitté Shainsa quand j'avais douze ans et je n'y suis jamais retournée, dit-elle sèchement. Je sais très peu de chose des Villes Sèches ; j'ai même oublié le dialecte de Shainsa que je parle comme une étrangère.

Cholayna la considéra longtemps en silence. Puis elle dit enfin :

— Douze ans, c'est suffisant. À douze ans, un enfant est formé socialement et sexuellement ; la personnalité est fixée et ne peut plus changer. Tu es beaucoup plus un produit des Villes Sèches que, par exemple, un produit de la Maison de la Guilde.

Jaelle en eut le souffle coupé, se demandant si sa violente émotion était de la rage, de la consternation, ou, simplement, de l'incrédulité. Elle s'aperçut qu'elle s'était levée, tous les muscles bandés.

— Comment oses-tu ? cracha-t-elle. Tu n'as pas le droit de me dire ça !

Cholayna battit des paupières, mais ne céda pas devant sa fureur.

— Jaelle, mon enfant, je ne parlais pas de toi personnellement. Je ne faisais que répéter l'un des faits les mieux établis de la psychologie humaine. Si tu l'as pris comme une attaque personnelle, je m'en excuse. Mais que ça te plaise ou non, c'est un fait : nos premières impressions sont aussi les plus durables. Pourquoi cela te déplaît-il tellement d'être

fondamentalement un produit de la culture des Villes Sèches ? N'oublie pas que j'en sais très peu de chose, et que nos fichiers contiennent peu d'informations sur la question. C'est à toi de m'informer. Qu'ai-je dit pour provoquer ta colère ?

Jaelle prit une profonde inspiration et s'aperçut qu'elle avait les mâchoires douloureuses tant elle serrait les dents.

— Je… je ne voulais pas t'attaquer personnellement, moi non plus, dit-elle enfin. Je…

Elle dut s'arrêter pour déglutir et desserrer les dents. Elle réalisa que si elle avait porté une dague, elle l'aurait tirée et s'en serait peut-être servi avant de réfléchir.

Pourquoi ai-je explosé comme ça ? Sa rage se dissipa lentement, la laissant désorientée.

— Tu dois te tromper, au moins dans mon cas. Si j'étais un produit des Villes Sèches, je serais… du bétail, comme toutes les femmes de là-bas, enchaînée à un homme comme son bien ; une femme aux mains libres y est un scandale – elle doit porter des chaînes, signe qu'elle est la propriété d'un homme. J'ai prêté le Serment de Renonçante dès que j'ai été en âge de le faire, et j'ai… oublié ; tout ce que j'ai fait depuis que j'ai quitté les Villes Sèches a été une façon de…

Sa voix mourut, mais l'idée se compléta dans sa tête : une façon de me prouver que je ne porterais jamais les chaînes d'un homme, quel qu'il soit… Kindra m'a dit un jour que la plupart des femmes, et aussi des hommes, se croient libres et se chargent eux-mêmes d'invisibles chaînes…

— Si tout ce que tu as fait depuis que tu as quitté les Villes Sèches a été un moyen de te prouver que tu n'étais pas des leurs, alors, que tu aies vécu ou non selon leurs principes, ils ont influencé tout ce que tu as fait. S'ils n'avaient laissé sur toi aucune influence, tu aurais choisi ta voie sans te soucier de savoir si c'était la leur ou le contraire – tu ne penses pas ?

— Peut-être, marmonna Jaelle, s'efforçant toujours de se détendre.

Changeant habilement de conversation, Cholayna ajouta :

— Je sais également très peu de chose sur les Renonçantes. Tu m'as parlé du Serment, et Magda aussi, mais je ne sais pas ce

qu'il contient. Est-ce un secret ? Ou pourrais-tu me dire à quoi s'engage par serment une Renonçante, une Amazone Libre ?

— Le serment n'est pas secret, dit Jaelle avec lassitude. Je vais te le citer volontiers. De ce jour, je jure… commença-t-elle.

— Attends, dit Cholayna, l'arrêtant de la main. Je peux brancher l'enregistreur pour les archives ?

Encore les archives ! Mais pourquoi discuter ? C'était peut-être la seule façon de faire comprendre la Guilde à un étranger.

— Certainement, dit-elle, et elle attendit.

— De ce jour, je renonce au droit de me marier sauf en union libre ; aucun homme ne me liera *di catenas*, et je ne vivrai pas dans la maison d'un homme en qualité de sa *barragana,* commença-t-elle, et elle récita le serment jusqu'à la fin.

Comment Cholayna pouvait-elle croire, ainsi qu'elle l'affirmait, que si elle, Jaelle, était véritablement un produit de la culture des Villes Sèches, sans espoir de changement dans sa personnalité, sa sexualité ou sa volonté, elle aurait choisi le Serment ? Ridicule !

Cholayna écouta attentivement, hochant une ou deux fois la tête.

— Tout cela, bien sûr, n'est pas nouveau pour moi, dit-elle, car dans l'Empire, et spécialement sur Alpha où j'ai grandi, toutes les femmes jouissent de ces droits et responsabilités. Pourtant, nous reconnaissons aussi des droits au père dans l'éducation d'un enfant, ajouta-t-elle avec un petit sourire. Si tu veux, nous pourrons en parler à loisir un de ces jours. Je comprends maintenant pourquoi les Amazones Libres – pardon, les Renonçantes – ont été les premières Ténébranes à demander à apprendre des techniques terriennes. J'ai donc deux choses à te demander. Premièrement, pourrais-tu aller rendre visite à Magda à la Maison de la Guilde, et sélectionner avec elle les candidates les mieux faites pour recevoir notre enseignement médical – ou un autre de leur choix ?

— Ce sera avec plaisir, dit-elle avec raideur, pensant à part elle : *Si tu crois que je vais essayer de persuader nos femmes de devenir des espionnes, tu te trompes lourdement*.

— Jaelle, quel métier exerçais-tu chez les Renonçantes ? Quels métiers pratiquent-elles ?

— Tous les métiers honnêtes, dit Jaelle. On trouve parmi nous des boulangères, des fromagères, des sages-femmes – oui, nous en formons, surtout à la Maison d'Arilinn –, des herboristes, des confiseuses, des mercenaires…

Elle s'arrêta brusquement, réalisant où Cholayna voulait l'entraîner.

— Non, nous ne sommes pas toutes soldats, ou mercenaires, Cholayna. Si je devais gagner mon porridge à la pointe de l'épée, je serais morte de faim depuis longtemps. Les étrangers pensent toujours aux Amazones les plus *visibles,* celles qui s'engagent comme combattantes. C'était vrai il y a longtemps, à l'époque de la Sororité de l'Épée – pendant les âges du Chaos –, mais elle a été dissoute à la fondation de la Guilde. Tu m'as demandé mon métier ? Je suis organisatrice de voyages ; nous fournissons une escorte aux dames qui voyagent seules ; c'est du moins ainsi que tout a commencé, parce que nous pouvons servir de chaperons en même temps que de guides et de gardes du corps. Plus tard, des hommes sont venus nous demander conseil sur le nombre de bêtes de bât à louer, les quantités de fourrage et de vivres nécessaires pour le voyage. Et nous servons aussi de guides dans les montagnes et les régions les plus écartées du pays.

Elle sourit, ayant oublié sa colère.

— On dit maintenant qu'une Amazone guidera un voyageur dans les Heller, là où aucun homme ne voudrait mettre les pieds.

— Cela serait inappréciable pour nous, dit doucement Cholayna. Ceux du Service de Cartographie et Exploration ont toujours besoin de guides qui leur disent comment s'équiper compte tenu du terrain et du climat. Faute de le savoir, nous avons perdu beaucoup de personnel. Si les Renonçantes acceptent de travailler pour nous, nous leur en serons très reconnaissants.

Elle se tut quelques instants et reprit :

— Je souhaiterais aussi que tu acceptes de parler à l'un de nos Agents de tes souvenirs – même très vagues – des Villes Sèches. Je ne te demande pas d'espionner ton peuple, ajouta-t-elle habilement. Je te demande seulement de nous aider à prévenir les malentendus – de nous dire ce que ton peuple

pense que *nous* devrions savoir sur votre monde, votre étiquette, afin d'éviter de les choquer par ignorance…

— Oui, bien sûr, dit Jaelle.

Elle n'arrivait pas à se rappeler pourquoi elle s'était tellement emportée à la seule idée de parler des Villes Sèches. Elle était maintenant employée de l'Empire, avec le consentement des Mères de la Guilde, et, en tant que telle, elle devait obéir à toute requête raisonnable de son employeur.

— Par exemple, nous avons un Agent – il s'appelle Raymond Kadarin – qui accepte d'aller dans les Villes Sèches et de nous communiquer des informations. Je voudrais que tu le rencontres, et que tu me dises si, à ton avis, il peut aller là-bas sans se faire immédiatement repérer comme espion. Ce que nous savons des Domaines…

Elle s'interrompit, car un voyant venait de s'allumer sur son bureau et clignotait avec insistance.

— J'ai pourtant interdit qu'on nous dérange, dit Cholayna, fronçant les sourcils. Je vais me débarrasser de ce gêneur et nous reprendrons notre conversation. Oui ? dit-elle, enfonçant le clignotant.

— Le Chef est hors de lui, dit la voix désincarnée. Il cherche partout cette Ténébrane – tu sais, la fille d'Haldane ? Finalement, Beth vient de lui dire qu'elle était dans ton bureau, et il a fait une scène. Tu peux la lui envoyer au trot pour le calmer ?

Jaelle se raidit de fureur. Elle n'était pas *la fille d'Haldane,* elle n'était pas une *fille,* elle était une femme et une employée de l'Empire de plein droit. Et s'ils voulaient la voir, ils auraient pu avoir la politesse de la demander correctement par son nom ! Elle allait le déclarer tout net, mais elle vit que Cholayna fronçait les sourcils, l'air aussi furieuse qu'elle.

— Jaelle n'ha Melora est dans mon bureau, et nous n'avons pas terminé. Si Montray désire lui parler, il peut la prier de venir dans son bureau quand nous aurons fini !

Jaelle avait rencontré le Coordinateur au Conseil, et il ne lui avait pas plu. Elle savait que Magda, elle aussi, avait peu de respect pour cet homme, dont elle avait été la collaboratrice immédiate ; qu'il connaissait Ténébreuse beaucoup moins bien

que Magda elle-même, et une demi-douzaine d'Agents sous ses ordres. D'ailleurs, Peter ne l'estimait pas tellement non plus. *D'accord, il est diplomate de carrière, et non Agent de Renseignement ; mais il devrait quand même savoir quelque chose sur le monde où il est en poste !*

Cholayna poussa le bouton, qui s'éteignit.

— Cela devrait le neutraliser un moment, mais je ne garantis pas qu'il ne t'enverra pas chercher. Enfin, j'aurai fait ce que je pouvais.

Elle adressa à Jaelle un sourire complice, et Jaelle réalisa qu'elle aimait cette femme, qu'elle avait en elle une amie.

— Maintenant, comment veux-tu faire ton rapport sur les Villes Sèches ? demanda Cholayna. Tu peux l'enregistrer sur cassette, ou faire ton récit à un Agent…

Ni l'un ni l'autre, pensa Jaelle. Elle détestait parler à une machine, mais elle n'avait pas encore établi de bons rapports avec les hommes du QG. La seule idée de parler à un Agent terrien, sans au moins la protection tacite de la présence de Peter, l'effrayait. Pourtant, certaines paroles du Serment des Amazones la tourmentaient : *Je ne demanderai jamais comme un droit sa protection à un homme…* Qu'est-ce qui m'arrive, pensa-t-elle distraitement, depuis que je suis devenue la compagne de Peter ?

Cholayna la regardait, en attente, et Jaelle réalisa qu'elle ne lui avait pas répondu. Elle bredouilla :

— Je… j'aimerais y réfléchir, un peu avant de me décider.

Ce que je voudrais, ce serait n'avoir affaire qu'à des femmes. Je me sens à mon aise avec Cholayna et Bethany. Je me sens à l'aise avec les Ténébrans, même avec ceux qui détestent les Amazones Libres, parce que je sais comment désarmer leur méfiance, et travailler avec eux comme un homme.

Elle ne pensait pas pouvoir y arriver avec des Terriens, et elle n'avait pas vraiment envie d'essayer. Puis elle eut honte. Elle était une adulte, une Renonçante, et elle n'avait pas à se cacher derrière Cholayna ou Piedro. Elle dit, presque agressive :

— Je parlerai avec l'Agent.

Un nouveau voyant s'alluma sur le bureau de Cholayna ; elle poussa le bouton et dit avec irritation :

— Quoi encore ?

— M. Montray vous demande de le recevoir, dit la voix.

Cholayna haussa un sourcil étonné.

— La montagne ne peut pas voler vers les oiseaux, et les oiseaux doivent donc voler vers la montagne, dit-elle, ironique. C'est un vieux proverbe de ma planète, Jaelle. Je suis obligée de le voir, mais tu peux partir, si tu veux.

— Il faudra que je le rencontre tôt ou tard, dit Jaelle, se raidissant dans l'attente du Coordinateur grisonnant.

Pourtant, l'homme qui entra lui était totalement étranger, et avait au bas mot vingt ans de moins que celui qu'elle attendait.

— Vous attendiez mon père ? dit-il, devant l'air étonné de Cholayna. Je suis Wade Montray, et mon père m'envoie examiner la fille et voir ce que nous pouvons en faire…

Il s'interrompit, et regarda Jaelle avec un sourire d'excuse.

— Je ne savais pas que vous étiez encore là ; je ne voulais pas être impoli. Je vous ai vue au Conseil, mais nous n'avons pas été officiellement présentés.

Maintenant, elle se rappelait ; lui, au moins, parlait parfaitement la langue, et il avait interrompu certains des commentaires les plus désobligeants de son père.

— Oui, je me souviens de vous avoir vu, monsieur Montray…

— Wade, dit-il, mais je sais que ce n'est pas facile à prononcer dans votre langue, alors, en général, on m'appelle Monty, mademoiselle… Excusez-moi, je ne connais pas la formule d'usage quand on s'adresse à une Renonçante…

— Je suis Jaelle n'ha Melora. Si vous ne vous sentez pas prêt à m'appeler par mon nom, vous pouvez dire *mestra*. Mais si nous travaillons ensemble et que je vous appelle Monty, il faudra m'appeler Jaelle.

— Puis-je l'emmener au bureau de mon père, Cholayna ? Ou avez-vous encore besoin d'elle ? Dans ce cas, j'essaierai de le faire patienter.

Il hésita, puis reprit :

— Écoutez, il n'est pas méchant. C'est simplement que… qu'il a tout dirigé jusqu'à maintenant, le Renseignement, les

Communications, la Linguistique, et tout d'un coup il ne sait plus où commencent et ou finissent ses attributions ; alors, il est un peu nerveux.

Cholayna hocha la tête, l'air pourtant sévère.

— Je comprends que ce doit être dur pour lui. Techniquement, je ne suis pas responsable devant un Coordinateur planétaire, mais seulement devant le Centre Directeur. Pourtant, je ne marcherai pas sur ses plates-bandes s'il ne marche pas sur les miennes – enfin, sur celles du Renseignement de l'Empire. Jaelle, tu peux venir me voir quand tu voudras. Et demande à Peter de passer à mon bureau demain, à sa convenance, d'accord ?

Cholayna ramena son attention sur ses clignotants, et Jaelle se dirigea vers la porte avec le jeune Montray.

— Vous possédez parfaitement la langue, lui dit-elle, enfilant le long corridor. Comment…

Il eut un sourire désarmant.

— Comment je fais pour si bien parler la langue alors que mon père a toujours besoin d'un interprète ? Je suis venu ici avant mes dix ans, et j'ai toujours été doué pour les langues. Tandis que mon père, qui s'attend tous les ans à recevoir une autre affectation, n'a jamais pris la peine de l'apprendre. À quatorze ans, on m'a envoyé hors planète pour faire mes études, mais Ténébreuse me plaisait et il me tardait d'y revenir. Mais en voilà assez sur moi, je ne veux pas vous ennuyer. Prenons donc cet ascenseur.

Maintenant, la chute verticale ne lui faisait plus aussi peur, et ses jambes tremblaient à peine quand elle sortit de la cabine. Dans son bureau, Montray – chauve et rondouillard – était assis près d'une fenêtre donnant sur l'astroport.

— Je vous ai demandé de venir, madame Haldane, dit-il, en si mauvais *casta* que Jaelle jugea inutile de rectifier son nom, parce que nous avons une mission spéciale à vous confier. Il s'agit de mon collègue ici présent, Alessandro Li.

Un homme de haute taille, debout près du bureau, se retourna et s'inclina devant Jaelle.

— C'est un Représentant Spécial du Sénat, envoyé par le Centre Directeur de l'Empire, avec statut diplomatique. Il doit

faire une enquête pour déterminer si Cottman IV doit conserver son statut de Planète Fermée ou être reclassifiée. Sandro, voilà la première Ténébrane à travailler pour notre Renseignement ; c'est la femme de Peter Haldane…

— Je connais la carrière d'Haldane, l'interrompit l'homme. Spécialiste d'anthropologie extra-planétaire ; excellent homme de terrain.

Son *casta*, quoique imparfait, était bien meilleur que celui de Montray.

— C'est un plaisir de faire votre connaissance, *domna*.

Pour le moment, Jaelle s'abstint de le corriger. Alessandro Li était grand, avec un visage taillé à coups de serpe, aux yeux gris acier profondément enfoncés sous des sourcils broussailleux, ombragé d'épais cheveux noirs et rendu ridicule – aux yeux de Jaelle – par une fine moustache de bellâtre.

— Croyez-vous pouvoir l'équiper de telle sorte qu'il puisse voyager incognito dans les Heller et les Monts de Kilghard, *mestra* ? demanda Montray.

Elle faillit s'écrier, *pas avec cette moustache*, mais elle ravala sa remarque ; après tout, il était nouveau venu sur ce monde, et même sur Ténébreuse, les vêtements et la culture variaient beaucoup d'une région à l'autre. Pourtant, elle vit une lueur amusée dans les yeux de Montray, et sut qu'il avait pensé la même chose. Elle observa donc Alessandro Li en silence, puis elle dit :

— Il pourrait passer dans les Heller, dans le fief des MacAran ; certains sont bruns et osseux comme lui. Il faudrait qu'il laisse pousser ses cheveux et qu'il se rase la moustache, ou qu'il porte la barbe. Et il lui faudrait des vêtements du pays, bien sûr. Mais il ne pourra pas faire illusion avant de mieux savoir la langue.

— Je ne peux pas en juger, dit Montray avec une humilité inattendue. Les langues n'ont jamais été mon fort ; c'est pourquoi Magda me manque beaucoup ; c'était ma meilleure interprète. Mais vous croyez quand même qu'il pourrait éventuellement faire illusion ?

Alessandro Li essayait d'accrocher le regard de Jaelle, qui rougit, et baissa les yeux. Il ne pouvait pas savoir que c'était grossier dans cette société, mais Montray intervint.

— Première leçon, Sandro, dit-il, on ne regarde pas une femme dans les yeux sur cette planète, sauf si c'est une prostituée. Si le mari de Jaelle était là, il pourrait vous provoquer en duel pour l'avoir regardée ainsi.

— D'accord, dit Li, baissant vivement les yeux. Je vous présente mes excuses, mademoiselle… non, *mestra*… C'est ça ?

— Je les accepte, dit Jaelle. Mais voilà le genre d'impair auquel je pensais tout à l'heure. Je crois que Piedro vous serait plus utile que moi. Et ce ne sera pas facile. Ce serait plus simple de préparer…

Du geste, elle montra Monty qui dit en riant :

— J'aimerais beaucoup travailler sur le terrain. Quant à envoyer Sandro en mission,… il me semble qu'il serait plus avisé d'envoyer nos Agents expérimentés, qui ne se feraient pas repérer comme étant des Terriens, parce que, dans tous les domaines qui comptent, ils *sont* Ténébrans : Haldane, Lorne – Cargill, Kadarin, et même moi. Nous ferions à Sandro notre rapport, qui servirait de base à sa décision.

Russell Montray posa son menton sur ses mains et réfléchit un moment, puis il dit :

— Bonne idée, mais il y a un problème : Haldane, Lorne, Kadarin, tous ceux qui peuvent passer pour Ténébrans sur le terrain – ils *sont* Ténébrans pour l'essentiel. D'accord, ils ont prêté serment à l'Empire, et je ne doute pas de leur loyalisme, mais il est naturel qu'ils pensent d'abord à ce qui serait bon pour Ténébreuse, et pas nécessairement à ce qui serait bon pour *nous*. Sans vous offenser, Jaelle, Haldane a épousé une Ténébrane, et maintenant, voilà que Magda s'est engagée à passer six mois dans une communauté d'Amazones Libres. Nous ne voulons pas que cette décision soit prise par des Terriens passés aux indigènes ; l'enquête doit être supervisée par un observateur objectif et impartial. Vous comprenez ?

Jaelle regardait par l'immense baie ouvrant sur l'astroport. Une nombreuse équipe de maintenance s'affairait autour d'un grand astronef, qui s'était posé là non parce qu'on se souciait de

Cottman IV – Ténébreuse – mais parce que Ténébreuse était une étape commode avant de repartir ailleurs. Elle avait envie de répliquer que Sandro Li aurait tout autant de préjugés en faveur de l'Empire, mais Russell Montray n'aurait pas compris, alors elle se tut.

De cette hauteur, les hommes de l'entretien étaient petits comme des insectes. Pas étonnant que Montray considérât Ténébreuse comme quelque chose de distant, d'un peu irréel. Il ne connaissait aucun Ténébran personnellement, et ne souhaitait pas en connaître ; pour lui, ils étaient autres qu'humains, destinés à rester à part à jamais. Qu'est-ce que Bethany lui avait dit, déjà ? Dans l'Empire, la pire injure était de traiter quelqu'un de moitié d'humain.

— Je vais vous confier Sandro, dont vous serez personnellement responsable, dit-il. Ce sera votre tâche de lui enseigner les langues, de le préparer au travail sur le terrain, et je vous tiendrai responsable si quelque chose lui arrive.

Personnellement responsable. Par ces mots, elle était engagée sur son honneur à le défendre jusqu'à la mort. Jaelle porta automatiquement la main à sa ceinture ; n'y rencontrant pas la poignée de sa dague, elle arrêta son geste, embarrassée.

— Sur mon honneur et mon serment, je m'en tiendrai personnellement responsable, dit-elle à voix basse.

Mais Monty avait vu son geste et intervint :

— Nous ne vous demandons pas d'être son garde du corps, Jaelle. Vous n'êtes pas engagée comme combattante. Mon père voulait dire simplement que vous l'accompagnerez quand il sortira de la base, que vous veillerez à ce qu'il ne lui arrive rien de fâcheux, que vous lui apprendrez à évoluer dans la Cité du Commerce sans qu'il se fasse remarquer. Compris ?

Elle hocha la tête.

— Pour commencer, dit-elle, il vous faut un nom ténébran. Alessandro est assez proche d'un nom usité dans les Kilghard, mais personne n'irait appeler un homme *Sandro* ; c'est trop proche de *Zandru*. Zandru est le Seigneur des Choix, bons ou mauvais, et celui des Neuf Enfers.

— L'équivalent du diable, intervint Monty. Alors, comment appelle-t-on un garçon du nom d'Alessandro ?

— Sans doute… Aleki, dit Jaelle. Et il doit… Monty, emmenez-le chez un barbier, un barbier ténébran. Il faut avant tout se débarrasser de cette moustache. Et Piedro pourra l'aider à trouver des vêtements adéquats.

Alessandro Li – Aleki – toucha doucement sa moustache, avec regret, pensa-t-elle.

— Ainsi commence ma transformation en Ténébran, dit-il, haussant les épaules. Où trouverai-je un barbier, Monty ?

La transformation était remarquable ; Jaelle n'aurait jamais pensé que ça le changerait autant. Le visage était métamorphosé par l'absence de la moustache, qui était son trait le plus saillant, et le barbier lui avait aussi taillé les sourcils, ce qui modifiait son expression du tout au tout. Jaelle se demanda quel barbier avait pu effectuer un pareil changement. Avait-elle proposé une transformation qui permettrait à cet homme d'espionner les siens ?

Qui sont les miens ? Je n'ai jamais été chez moi dans les Domaines, pas plus que je n'étais chez moi dans les Villes Sèches quand j'étais petite. Je n'ai jamais été chez moi nulle part, sauf à la Maison de la Guilde, et maintenant, j'y ai renoncé…

Elle interrompit brusquement ces pensées. Elle n'avait renoncé à rien. Elle avait le droit de prendre un compagnon en union libre et d'exercer un emploi légal.

Elle contribuait à l'établissement de ponts entre les deux mondes, comme le faisait sa sœur et amie Magda, comme son bien-aimé Piedro essayait de le faire. Les intérêts des Terriens et des Ténébrans n'étaient pas forcément contradictoires. Ils pouvaient trouver un terrain d'entente.

Aleki la regardait, attendant son jugement. Il était en vêtements de cuir et fourrure que tout homme de bon sens portait dans les Monts de Venza proches de Thendara, et ses minces sandales terriennes avaient été remplacées par de grosses bottes.

— N'importe qui vous prendrait pour un Ténébran, dit-elle. Mais votre parfum vous trahirait. Piedro – Peter pourrait vous conseiller mieux que moi dans ce domaine.

— Haldane ? Il me tarde de le connaître, dit Aleki. Je connais son travail. N'a-t-il pas été le premier Terrien à atteindre la côte à Temora et Dalereuth ? Ou est-ce Magda ?

— Ils étaient mariés à l'époque, dit Jaelle. Ils ont partagé les dangers et les honneurs. Et si vous désirez rencontrer Piedro, rien de plus facile ; voulez-vous dîner avec nous ?

— Avec plaisir ; Monty peut-il se joindre à nous ?

— Bien sûr.

En fait, Jaelle était soulagée ; la présence de Monty ferait de ce dîner une simple réunion de travail.

Peter les attendait à l'entrée de la cafétéria ; il reconnut Monty immédiatement et les deux hommes se serrèrent la main. Monty lui présenta Alessandro Li, l'informant également du nom ténébran, Aleki, qu'on lui avait donné.

— Enchanté, Haldane. Je connais votre travail. J'espérais aussi faire la connaissance de Magda.

— Ça peut s'arranger ; elle est toujours à Thendara. Les hommes sont-ils reçus en visiteurs à la Maison de Thendara, Jaelle ?

— Bien sûr ; mais ils ne peuvent pas dépasser la Salle des Étrangers.

— Je vais nous trouver une table où nous pourrons bavarder tranquillement, dit Aleki, tandis que Jaelle, Peter et Monty se dirigeaient vers les distributeurs.

Derrière eux, un homme dit à voix basse, mais claire et intelligible :

— Voilà la fille d'Haldane ; il l'a ramassée à Thendara. Elle est superbe maintenant qu'elle s'est mise en fringues civilisées. Il paraît que, dans les montagnes, ils s'habillent encore de peaux de bêtes. Quelles jambes ! Le veinard – j'ai entendu des tas d'histoires sur les mariages ténébrans…

— Il paraît que l'épouse et toutes ses sœurs partagent le mari, dit un autre. Tu crois que celle-là a des sœurs ? Et qu'Haldane…

Dès les premiers mots, Haldane s'était tu, très raide, et à cette dernière allusion injurieuse il pivota sur lui-même et empoigna l'homme par sa chemise.

— Surveille ta langue, salopard ! gronda-t-il.

Mais Jaelle le repoussa avec colère.

— C'est à moi de défendre mon honneur !

Elle poussa rudement Peter de côté, et, immédiatement en posture de combat, étendit l'homme d'une manchette à la gorge ; il tomba, comme frappé d'un coup de marteau. Un coup de pied bien appliqué envoya le deuxième au tapis. Jaelle, les lèvres tremblantes, la respiration saccadée, se tourna vers Peter.

Les gardes en uniforme noir de la Force Spatiale étaient déjà là ; Jaelle se raidit, mais l'un d'eux se contenta de l'écarter du bras, presque respectueusement ; Peter lui entoura les épaules de son bras, protecteur, mais elle se redressa, pleine de rancœur, les paroles du Serment lui martelant la tête comme de petits marteaux… *Je me défendrai par la force si je suis attaquée… Je ne demanderai jamais comme un droit sa protection à un homme…*

Le garde dit doucement :

— Vous avez troublé l'ordre public ; est-ce que je dois vous donner un blâme à tous les deux ? Vous ne pouviez pas régler ça au gymnase ? La cafétéria n'est pas faite pour les démonstrations d'arts martiaux.

— Ces salopards insultaient ma femme ! gronda Peter.

— Rude parole ne casse rien, dit le garde. Et d'ailleurs, la dame a l'air capable de se défendre.

Son regard s'arrêta quelques instants sur Jaelle, qui eut l'impression d'entendre ses pensées, mais il dit simplement :

— Je ne sais pas quelles sont les coutumes de Ténébreuse, ma'ame, et je ne veux pas le savoir, mais, chez nous, les rixes sont prohibées dans les lieux publics.

Vous êtes étrangère, et donc je ne signalerai pas l'incident pour cette fois. Haldane, tu devrais apprendre à ta femme à se tenir en public.

Il leur tourna le dos ; son équipier releva celui que Jaelle avait étendu d'une manchette, et qui branla du chef en se palpant la gorge. L'autre continuait à gémir, et, prenant le bras que lui offrait le garde, lui demanda :

— Tu peux m'accompagner chez le toubib ?

Le premier s'approcha de Jaelle qui se raidit, mais il s'excusa d'une voix rauque :

— Moi et ma grande gueule ! Ça m'apprendra ! En tout cas, chapeau, ma petite dame, vous vous battez comme un homme.

Aleki leur fit signe de le rejoindre à une table pour quatre. Peter hocha la tête et alla se mettre à la queue. Maintenant que la crise était passée, Jaelle tremblait comme une feuille. Elle choisit les premiers plats qui lui tombèrent sous la main et alla s'asseoir à la table, mais, à la première bouchée, elle s'aperçut qu'elle était incapable d'avaler.

— J'avais entendu dire que les Renonçantes étaient des combattantes, dit Aleki. Savez-vous aussi manier l'épée ?

— Je sais me servir d'une dague, dit-elle d'une voix encore étranglée par la colère.

Des peaux de bêtes ! Alors que les luxueuses fourrures de marl des Heller étaient un objet d'échange très convoité, alors que les souples cuirs tannés et teints des Kilghard valaient presque leur poids de cuivre !

— J'ai vu combattre ainsi à l'École du Renseignement, dit Monty ; les femmes aussi bien que les hommes sont entraînées à se défendre. Mais je ne savais pas qu'elles en étaient capables aussi sur Ténébreuse…

— Non, la plupart des femmes sont entraînées à rechercher la protection du premier homme qui se présente !

Elle avait parlé avec mépris et ne s'en rendit compte que devant l'air blessé de Peter.

— C'est moi qu'ils insultaient, pas toi, dit-il en s'asseyant. T'est-il seulement venu à l'idée que c'était moi l'offensé ?

— À cause de moi ! dit-elle avec raideur.

— En tout cas, tu n'as rien arrangé, dit-il, serrant les dents de la façon qu'elle commençait à redouter. Tu as entendu ce qu'ils ont dit – *tu devrais apprendre à ta femme à se tenir en public* ? C'est exactement ça – il faut que tu apprennes à te tenir en public, Jaelle ! Ce que tu fais quand tu es seule, ça ne regarde que toi. Mais en public, c'est sur moi que ça retombe si tu te comportes comme une sauvage des Heller !

— C'est sur toi que ça retombe…

Elle se tut ; on aurait dit, pensa-t-elle, Dom Gabriel quand il parlait des Amazones Libres ; comme si les hommes de sa

famille se sentaient insultés qu'une femme se défende toute seule, au lieu de rechercher leur protection.

Il a été élevé en Ténébran. Je croyais qu'en sa qualité de Terrien, il comprendrait ; les Terriennes sont plus indépendantes, songea-t-elle. Le cœur serré, elle repensa à ce que lui avait dit Cholayna, que la personnalité était formée à sept ans et qu'on ne pouvait guère la changer par la suite.

Se pouvait-il qu'elle eût été si prompte au combat – alors que *c'était* effectivement Peter qui était insulté – parce qu'elle ne supportait pas l'idée qu'il y avait en elle une femme des Villes Sèches aspirant à être enchaînée, ses chaînes symbolisant son appartenance à un homme ? S'était-elle battue pour imposer le silence à cette voix intérieure, et non aux gaillardises des deux hommes ? Tout au fond de lui-même, Peter était-il un homme des Heller, convaincu que sa femme devait se reposer sur lui, pour son entretien et sa protection ? L'un et l'autre pourraient-ils jamais échapper à la malédiction de leur éducation ?

Bien sûr que c'est possible, se dit-elle avec colère. Sinon, aucune femme ne pourrait devenir Renonçante ; et les Renonçantes sont toutes des femmes qui ont renoncé aux droits que leur confère leur naissance et brisé les chaînes que l'éducation leur a forgées dans leur enfance. Moi aussi je dois les briser…

Plusieurs amis de Peter, témoins de l'altercation, mirent leur point d'honneur à venir dire quelque chose de gentil. À l'évidence, ses deux insulteurs n'étaient pas très aimés et, bien que la plupart n'aient pas entendu les remarques injurieuses, ils réprouvaient par principe ce genre de grossièretés. Ils s'attardèrent à la cafétéria, mangeant, buvant et bavardant, tant et si bien que le repas se termina en soirée improvisée et que le personnel de cuisine dut finalement les mettre dehors.

Jaelle refusa toutes les invitations à continuer les réjouissances. Elle était épuisée. Elle n'avait pas vu le médecin comme elle en avait eu l'intention. Peter boudait toujours en silence, et elle redoutait les reproches qu'il allait lui faire dès qu'ils seraient seuls. Avait-elle donc si profondément blessé sa fierté ?

Et si je l'ai blessé, devrais-je y attacher de l'importance – moi, une Amazone ?

— Je suis désolée… commença-t-elle dès qu'ils furent seuls.

— Jaelle, je ne voulais pas… commença-t-il en même temps.

Sur quoi, ils éclatèrent de rire et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu es merveilleuse ! murmura-t-il. Je t'aime tellement ! Je sais combien cette situation est difficile pour toi…

Rassurée, elle se blottit contre lui, contre ce roc où elle pouvait se raccrocher dans ce lieu étrange et étranger.

Ils firent l'amour jusqu'à épuisement, et elle s'endormit, mais elle se réveilla en hurlant, au milieu de la nuit, d'un rêve où son père à demi oublié, Jalak de la Grande Maison de Shainsa, s'approchait avec des chaînes, disant qu'elle avait depuis longtemps passé l'âge où elle aurait dû les porter ; et quand elle avait supplié Peter de la défendre, il lui avait tenu les mains pendant que son père refermait tendrement les bracelets autour de ses poignets.

Chapitre 5

DANS la salle à manger de la Maison de Thendara, Magda passait mentalement en revue sa quatrième journée de Renonçante. Le premier jour, on lui avait demandé de veiller Keitha, encore malade et fiévreuse de ses blessures ; le jour suivant, on l'avait désignée pour aider Irmelin à la cuisine. Elle avait balayé et épluché des légumes avec une maladresse incroyable ; mais Irmelin s'était contentée de grommeler quelques remarques sur les belles dames qui ne se salissent jamais les mains. Avec gentillesse et bonne humeur, elle lui avait montré comment manier le balai et débiter les légumes sans se couper. Elle s'était irritée d'avoir à servir à table, et encore plus d'avoir à faire la vaisselle après ; pourquoi personne n'avait-il encore inventé une machine qui aurait épargné à ces femmes ces tâches déshumanisantes ?

Aujourd'hui, ça avait été encore pire ; on l'avait envoyée travailler aux écuries. Donner à boire et à manger aux chevaux et leur faire faire l'exercice, ça lui avait plu, car le paddock était grand, la journée ensoleillée, l'air frais et revigorant. Mais les pelles étaient plus lourdes que les balais de la cuisine, et l'odeur du crottin lui soulevait le cœur. C'est pour ça qu'il y a eu la Révolution Industrielle sur la Terre, pensa-t-elle avec colère ; quelqu'un a fini par en avoir assez de pelleter le fumier !

Sa partenaire pour la journée était Rafaella, l'associée de Jaelle dans leur entreprise de voyages-conseils, et elle espérait la trouver amicale à son égard, mais Rafaella s'était montrée assez laconique. À la fin de la journée, Magda était épuisée ; c'était la première fois qu'elle travaillait de ses mains, et il lui tardait de se laver pour se débarrasser de la crasse et des

odeurs ; mais même après s'être lavé les cheveux, elle eut l'impression qu'ils gardaient encore la puanteur de l'écurie. Le grossier savon n'avait pas un parfum comparable aux cosmétiques raffinés de la Zone Terrienne. Elle s'attarda dans l'eau chaude de la baignoire, détendant ses muscles courbatus, jusqu'au moment où Doria arriva avec un groupe de jeunes filles. Elles se mirent à chahuter joyeusement, courant toutes nues dans tous les sens, entrant et sortant des baignoires dans des gerbes d'eau, se disputant le savon en riant. Le bruit finit par chasser Magda de la salle de bains, et c'est seulement plus tard qu'elle s'avoua avoir été jalouse de leur joie.

Maintenant, affamée après sa journée passée à l'écurie, elle avait du mal à avaler son repas ; c'était une sorte de ragoût de viande ou plutôt d'abats, avec une sauce très épicée ; le pain était noir et pas levé, et il y avait une sorte de compote de fruits au miel qui aurait été mangeable glacée, mais qui était servie chaude. Elle avait l'habitude des plats ténébrans qu'elle aimait généralement, mais ce soir, par un malheureux hasard, il n'y avait que des mets inconnus et qui ne lui plaisaient pas ; elle grignotait une tartine de beurre en chipotant dans son assiette, avec une envie folle de café. Dans le Renseignement, on l'avait entraînée à manger toute sorte de mets étrangers sans protestation et sans répugnance apparente, et généralement, cela ne lui posait pas de problèmes ; mais, ce soir, elle était épuisée et abattue. Pourrait-elle supporter de passer six mois ici, avec ces femmes étranges et dans un tel inconfort ?

Elle était assise à côté de Doria ; en face, se trouvait Camilla, *l'emmasca* sur le retour, elle-même assise près de Keitha. Aujourd'hui, elle avait meilleure mine et avait repris des couleurs, et ses cheveux, grossièrement coupés pour prononcer le Serment, avaient été égalisés sur la nuque. Elle était en tenue élimée d'Amazone, sortant sans doute du même coffre aux rebuts que celle de Magda. Encore perdue et intimidée, elle mangeait peu.

Le visage hâve de Camilla s'adoucit d'inquiétude.

— Mais tu ne manges rien, Margali – tu n'aimes pas les tripes ?

— Oh, c'est des tripes ? dit-elle, portant une autre bouchée à ses lèvres et le regrettant immédiatement. C'est très bon, mentit-elle, mais je n'ai pas très faim ce soir.

Elle se beurra une autre tartine. Au moins, elle pouvait manger du pain, et avec la compote chaude, c'était mangeable.

Mère Lauria tapota son verre pour demander le silence.

— Soirée de Réflexion tout à l'heure, dit-elle. Obligatoire pour toutes les nouvelles sœurs et pour celles qui ont prononcé le Serment depuis moins de trois ans, mais vous êtes toutes les bienvenues, naturellement. Ce soir, la Sororité se réunit dans la Salle de Musique, alors la Soirée de Réflexion aura lieu à la Salle d'Armes.

Un gémissement parcourut l'assistance.

— N'oubliez pas d'apporter des châles ! grommela quelqu'un. On gèle, là-bas.

— On vous sortira les tapis pour vous asseoir, dit Rafaella. Et ça ne vous fera pas de mal d'avoir un peu froid ; ça vous empêchera de vous endormir après un dîner bourratif !

— Qu'est-ce que la Sororité ? chuchota Magda à Doria en sortant de la salle à manger.

— C'est une société secrète, chuchota Doria en réponse. Tout ce que j'en sais, c'est qu'elle est un lien entre toutes les Maisons de la Guilde et que la plupart des participantes sont guérisseuses ou sages-femmes. Marisela en fait partie. Mais elles ont juré le secret et n'en parlent jamais.

Camilla prit Magda par le bras et descendit avec elle à la Salle d'Armes.

— Je croyais que Jaelle t'emmenait à Neskaya. Pourquoi es-tu ici ? Il paraît que Jaelle est revenue passer une nuit ou deux à la Maison, mais je n'ai pas eu l'occasion de lui parler. J'ai vu qu'elle avait une cicatrice à la joue. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Nous avons été attaquées par des bandits, dit Magda. Nous avons passé l'hiver à Ardais ; elle était trop malade pour voyager. Après, nous sommes venues ici à Thendara…

— Ce n'est pas étonnant qu'elle veuille avoir sa fille de serment dans sa Maison, dit Camilla.

Elles entrèrent à la Salle d'Armes, où les autres disposaient les tapis en cercle. Camilla lança une couverture à Magda.

— Tu as froid, même avec ton châle, ça se voit ; enveloppe-toi là-dedans, dit-elle.

— Mes sœurs, dit Mère Lauria, vous avez toutes vu les nouvelles ; il y a bien longtemps que nous n'avons pas eu trois sœurs à entraîner ensemble. Vous connaissez toutes Doria ; Rafaella a fait ce que nous espérons toutes faire un jour, c'est-à-dire recevoir le serment de sa fille adoptive. Il est temps que vous fassiez connaissance avec Margali n'ha Ysabet, à qui Jaelle n'ha Melora a fait prêter le Serment l'hiver dernier, et Keitha n'ha Cassilda, à qui Camilla n'ha Kyria ici présente à fait prêter le Serment il y a quatre jours. Camilla, tu es la mère de serment de l'une et la sœur de serment de l'autre. Veux-tu amorcer le débat ce soir ?

— Avec plaisir, dit Camilla. Doria, tu n'as pas encore prêté serment, bien que tu aies vécu parmi nous toute ta vie. Pourquoi veux-tu prêter le serment de Renonçante ?

Doria sourit et dit avec assurance :

— Parce que j'ai été élevée parmi vous ; cette maison est mon foyer, et cela fera plaisir à ma mère adoptive.

— Ce n'est pas une bonne raison, Doria, dit vivement Rafaella. Je n'ai jamais demandé ou exigé, comme condition à mon amour, que tu deviennes une Amazone !

Doria battit des paupières, déconcertée, et dit :

— Non, mais je savais que tu désirais…

— Mais quelle est ta raison, à toi, pas celle de Rafi ? demanda Camilla.

— Eh bien… c'est que… c'est que j'ai vécu ici toute ma vie et que je désire vraiment être comme vous toutes – pas seulement une pupille – mais une vraie Amazone…

— Ce n'est pas par peur de ne pas savoir où aller si tu ne prêtais pas serment ? demanda Irmelin.

— Ce n'est pas juste, dit Doria d'une voix mal assurée.

— Dis-moi quand même où tu irais si nous refusions de te laisser prêter serment ? insista Irmelin.

— Mais vous n'allez pas faire ça, non ? protesta Doria. J'ai vécu ici toute ma vie. J'ai toujours été sûre de prêter serment quand j'aurais quinze ans…

Elle avait l'air choqué et craintif.

— Dis-nous simplement ce que tu ferais si nous te refusons le Serment. Où irais-tu ? Que ferais-tu ?

— Je suppose… je ne sais pas… je retournerai chez ma mère biologique, je suppose, si elle veut de moi… je ne sais pas, je ne sais pas, je ne sais pas, s'écria Doria, fondant en larmes.

Camilla haussa les épaules et se tourna vers Keitha.

— Et toi, pourquoi es-tu venue ici, Keitha ?

— Parce que mon mari me maltraitait et me battait, et que je ne pouvais plus le supporter – et que j'avais entendu dire qu'une femme pouvait chercher refuge ici…

— Depuis quand étais-tu mariée ? demanda Byrna.

— Sept ans.

— Ton mari t'avait déjà battue avant l'autre jour ?

— Oui, dit Keitha d'une voix mal assurée.

Byrna fit la grimace.

— Si tu avais supporté ses raclées jusque-là, pourquoi ne les as-tu plus supportées tout d'un coup ? Pourquoi n'as-tu pas essayé d'organiser ta vie de telle façon que tu n'aies pas à endurer ses coups, plutôt que de t'enfuir ?

— Je… J'ai essayé…

— Et quand tes artifices féminins n'ont pas réussi à toucher son cœur, tu t'es enfuie parce que tu avais échoué dans ta vie d'épouse ? dit une femme dont Magda ne savait pas le nom. Crois-tu que nous sommes un refuge pour les femmes qui n'arrivent pas à se faire respecter de leurs maris ?

— Vous m'avez acceptée ! dit Keitha, les yeux flamboyants de colère. Pourquoi ne m'avez-vous pas posé ces questions avant que je prête serment ?

Un murmure approbateur parcourut l'assemblée. Camilla hochai la tête, comme si Keitha venait de marquer un point, et demanda :

— Comment étiez-vous mariés ? En union libre ou *di catenas ?*

— Nous étions mariés *di catenas*, avoua Keitha.

C'était le mariage le plus formel, Magda le savait, où les *catenas*, ou bracelets de mariage, étaient refermés autour des poignets des deux époux, et qui était pratiquement indissoluble.

— Alors, tu étais liée à lui par serment, dit Camilla. Que penses-tu du proverbe qui affirme que quiconque est infidèle à un premier serment sera infidèle aussi au second ?

Keitha regarda Camilla avec défi. Elle avait les yeux rouges et une larme coulait le long de sa joue, mais elle dit d'une voix claire :

— Je trouve qu'il est absurde ; et je te répondrai par un autre proverbe : celui qui viole son serment le premier ne peut pas demander à l'autre de le respecter. Quand nous nous sommes mariés *di catenas,* mon mari a juré de m'aimer et de me protéger ; mais je n'ai jamais reçu de lui que des humiliations et des injures, et, les derniers temps, il s'était mis à me battre à tel point que je craignais pour ma vie. Il avait violé son serment tous les jours ; j'ai fini par réfléchir, et j'ai compris qu'en violant son serment il m'avait déliée du mien.

Elle déglutit avec effort et s'essuya les yeux, mais elle regarda l'assemblée avec défi, et Camilla finit par hocher la tête.

— Très bien, dit-elle. Et toi, Margali, pourquoi as-tu voulu devenir Amazone ?

Magda se félicita d'être interrogée la troisième ; elle réalisait maintenant que le but de cet exercice était de mettre la nouvelle sur la défensive, pour la forcer à justifier sa décision.

— Au départ, je ne voulais pas devenir Amazone ; j'ai été contrainte à prêter le serment parce que j'ai été surprise portant une tenue d'Amazone… de Renonçante, sans l'être.

— Et pourquoi te promenais-tu en costume d'Amazone ? demanda Rafaella.

— Je savais qu'aucun homme ne molesterait une Amazone Libre, dit Magda ; je ne voulais pas provoquer le scandale ou m'exposer à des insultes en voyageant seule.

— N'avais-tu pas des scrupules à jouir d'une immunité que d'autres femmes avaient conquise à la pointe de leur épée et méritée par des années de renoncement ? demanda Rafaella, d'un ton si hostile que Magda en eut la chair de poule.

— Je connaissais trop peu vos principes pour seulement me demander si ce que je faisais était bien ou mal. Dame Rohana avait fait cette suggestion – que je voyage en tenue d'Amazone – mais j'accepte l'entière responsabilité de ce que j'ai fait.

— Et pourquoi as-tu choisi ensuite de respecter ton serment ? demanda une femme que Magda ne connaissait pas. Puisque tu l'avais prêté sous la contrainte, pourquoi n'as-tu pas demandé aux Mères de la Guilde de t'en délier ?

Magda regarda Mère Lauria, impassible dans ses châles, espérant qu'elle allait prendre la parole. Mais elle évita le regard de Magda. Magda prit une profonde inspiration, et essaya de formuler son explication sans révéler ce qu'elle avait juré de cacher tant qu'elle vivrait à la Maison de la Guilde. Elle ne pouvait pas dire que c'était à son avis la meilleure façon de servir ses deux mondes, d'établir des ponts entre les Terriens et les Ténébrans, et qu'elle devait se libérer des entraves de la coutume qui empêchaient les femmes de faire rien d'important sur Ténébreuse.

— Je trouvais que c'était mal de violer un serment que j'avais prêté. Et comme je n'avais aucun engagement ailleurs…

Ce n'était pas tout à fait vrai. Elle était fonctionnaire assermentée. Pourtant, c'était la meilleure façon de remplir son rôle d'Agent terrien, et de servir également le monde qu'elle avait fait sien.

— Pas d'engagement ! dit l'une des femmes, sautant sur sa réponse. Crois-tu que nous soyons un lieu de repos pour les femmes qui n'ont rien de mieux à faire ? Pourquoi penses-tu avoir quelque chose à nous donner, en échange de la protection de la Guilde et de tes sœurs ?

— Je n'en suis pas certaine, dit Magda, s'efforçant de garder son calme, mais peut-être pourrez-vous m'aider à trouver ce que j'ai à donner.

— C'est une bonne réponse, dit Camilla.

Mais ses paroles furent presque étouffées par la voix hostile de Rafaella :

— Crois-tu que nous n'avons rien de mieux à faire que d'enseigner à des femmes ignorantes ce qu'elles veulent faire de leur vie ?

Magda sentit la moutarde lui monter au nez, et elle s'en félicita. Si elle était assez en colère, elle pourrait peut-être retenir ses larmes.

— Non, je ne le crois pas, dit-elle sèchement. Dans ce cas, vous seriez en train de le faire, au lieu de perdre votre temps à nous houspiller !

Éclat de rire général et murmures approbateurs. *J'avais raison*, se dit Magda ; *elles cherchent à nous faire sortir de nos gonds, sans doute parce que les Ténébranes sont dressées dès l'enfance à la docilité. Elles veulent qu'on réfléchisse, qu'on soit conscientes de nos motivations, qu'on sache les justifier. Et elles ne veulent surtout pas qu'on accepte tout sans broncher et qu'on obéisse comme des moutons.*

— Keitha a apporté des bijoux et a voulu en faire cadeau à la Maison, dit Mère Lauria. Sais-tu pourquoi nous les avons refusés, Keitha ?

— Non, dit-elle, remuant nerveusement sur son tapis.

Magda se demanda si elle avait toujours le dos à vif.

— Je comprendrais que vous les refusiez si c'étaient des cadeaux de mon mari. Mais ils me venaient de ma mère et faisaient partie de ma dot ; pourquoi ne puis-je pas vous les donner ? Dois-je les donner à mon mari ? Et… maintenant… je n'ai plus de fille à qui les transmettre, termina-t-elle d'une voix mal assurée.

— Premièrement, parce que aucune femme ne peut acheter sa place ici, dit Mère Lauria. Je suis certaine que tu n'y avais pas pensé ; mais si nous acceptions des cadeaux, le jour viendrait sans doute où nous ferions une différence entre les rares femmes qui peuvent payer, et le grand nombre qui ne peut pas. Au début de notre histoire, nous demandions aux femmes d'apporter une dot, et on nous a accusées d'attirer les femmes riches pour leur argent. De plus, vu que nous ne sommes pas parfaites, si nous permettions ces cadeaux, nous pourrions être tentées d'accepter, pour leur richesse, des femmes qui ne sont pas faites pour notre genre de vie. Voici donc notre première règle : toute femme qui entre ici n'apporte avec elle que les vêtements qu'elle a sur le dos, ses capacités manuelles et son bagage intellectuel. Cela, et un cadeau encore plus précieux, ajouta-t-elle en souriant, à savoir cette partie inconnue de son être qu'elle n'a jamais appris à connaître et à utiliser…

Elle continua, mais Magda ne l'entendait plus ; soudain, une voix semblait chuchoter dans sa tête :

Mes sœurs, unissons nos mains et présentons-nous à la Déesse…

Brusquement, Magda eut une vision aussi nette que si le cercle de femmes assises dans la Salle d'Armes avait disparu ; la vision avait la forme d'une femme, mais plus grande qu'une femme ordinaire, vêtue de voiles sombres et constellés d'étoiles comme la nuit, ses cheveux noirs semés de gemmes, et qui regardait Magda avec une compassion et une tendresse infinies. *Mes filles, ce que vous recherchez…*

Troublée, Magda se demanda s'il s'agissait d'un nouveau test. Mais elle entendait toujours Mère Lauria, qui disait maintenant à Byrna :

— Tu peux te retirer si tu es fatiguée, mon enfant.

Byrna, gênée par sa grossesse avancée, déplaça lourdement son poids et répondit :

— Oh non, c'est la seule occasion d'être avec toute la communauté !

Magda voyait encore la forme scintillante – mais était-ce une vision, ou la femme était-elle réellement debout devant elle ? Elle battit des paupières, et la femme disparut. Magda se demanda si elle devenait folle. *Il ne me manque plus que d'entendre des voix m'annonçant que je suis le nouveau Messie des femmes !*

À l'évidence, on avait demandé à Rafaella de diriger la prochaine tournée de questions, et Magda se crispa intérieurement. Rafaella s'était toujours montrée hostile à son égard. Elle n'entendit que la fin de la première question :

— … vous enseigner à être des femmes indépendantes et non soumises à un homme comme du bétail ?

— Peut-être… répondit Keitha, hésitante, comme les Cadets de la Garde, qui apprennent à manier les armes pour se protéger ? C'est ainsi qu'on apprend aux garçons à devenir des hommes.

L'air effrayé, elle se raidit en l'attente de la réfutation instantanée, mais Rafaella dit doucement :

— Mais, Keitha, nous voulons faire de vous des femmes, pas des hommes, alors nous n'avons pas à vous entraîner comme des garçons.

— Parce que… parce que les hommes se suffisent à eux-mêmes, alors que les femmes sont dociles parce qu'elles n'ont pas appris ces choses…

— Non, dit Rafaella. Toutes les Amazones doivent apprendre à se défendre si elles sont attaquées, c'est vrai, mais il en est parmi nous qui n'ont jamais tenu une épée ; Marisela, par exemple. Et toi, Doria, qu'en penses-tu ?

— Peut-être en apprenant un métier, proposa Doria. Pour être capable de gagner notre vie sans dépendre d'un homme ?

— Il n'y a pas besoin d'être Amazone pour ça, dit une autre, que Magda avait entendu appeler Constanza. Je vends du fromage au marché quand nous en fabriquons plus que nous ne pouvons en manger, et j'y vois beaucoup de femmes qui gagnent leur vie, comme servantes, blanchisseuses ou maroquinières. Certaines parce que leurs maris sont paresseux ou ivrognes et qu'elles ont des enfants à élever ; et j'en connais une qui fabrique des plats en bois tourné parce que son mari a perdu une jambe en tombant de cheval dans la montagne. Il reste assis toute la journée au fond de leur échoppe, et elle se soumet à toutes ses volontés et décisions. Non, avoir un métier ne suffit pas pour être une Amazone.

— Margali, qu'en penses-tu ? demanda Rafaella.

Magda hésita, sûre qu'aucune réponse ne serait jugée satisfaisante, sûre que cette partie de la soirée de Réflexion était destinée à les mettre en porte à faux, à les débarrasser de leurs préjugés. Elle parcourut le cercle du regard, comme s'attendant à voir la réponse écrite sur un visage. Deux jeunes femmes, enveloppées dans la même couverture, se tenaient la main, et, sous ses yeux, l'une se tourna vers l'autre et elles échangèrent un long baiser. Elle n'avait jamais vu deux Femmes s'embrasser ainsi en public, et elle en fut interloquée.

Rafaella attendait toujours sa réponse.

— Je ne sais pas, dit Magda, hésitante. Tu vas peut-être nous le dire.

— Nous ne te demandons pas ce que tu *sais*, mais ce que tu *penses*, dit Rafaella d'un ton acerbe.

Ainsi rabrouée, elle essaya de formuler en paroles ses idées encore vagues.

— Peut-être… en nous ôtant nos vêtements de femmes, notre langage de femmes – parce qu'ils affectent notre façon de penser, les mots que nous employons, les vêtements que nous portons… parce qu'on nous a enseigné certaines façons de nous tenir, et que vous nous en apprendrez d'autres… meilleures…

Puis elle n'en fut plus si sûre, se rappelant le goût de Jaelle pour les beaux atours, et le langage châtié dont elle se servait en parlant avec Dom Gabriel et Dame Rohana.

— Vous avez toutes raison, en partie, dit Camilla, et toutes tort. Oui, vous apprendrez à vous défendre, par la force si vous ne parvenez pas à vous défendre par la raison ou la persuasion ; mais ce n'est pas cela qui vous rendra les égales des hommes. Même à Thendara, le jour approche où tous les petits différends ne seront pas réglés par l'épée mais par la discussion rationnelle. Pour le moment, nous acceptons la société telle que les hommes l'ont faites, parce qu'il n'y en a pas d'autre, pourtant, notre but n'est pas de rendre les femmes aussi agressives que les hommes, mais de leur permettre de survivre jusqu'à l'avènement d'un monde meilleur. Oui, vous apprendrez toutes un métier, mais ne pas dépendre d'un mari pour sa subsistance ne libère pas de la dépendance ; même une femme riche qui épouse un pauvre et qui fait vivre le ménage, se sent obligée par la coutume de servir son mari et de lui obéir. Oui, vous apprendrez à porter des robes par choix et non par obligation, et à parler comme vous en avez envie, sans brider vos paroles et votre esprit de peur de paraître grossières et mal élevées. Mais tout cela n'est pas le plus important. Mère Lauria, dis-leur ce qui est le plus important.

— Rien de ce que vous apprendrez n'aura la moindre importance, à part cela : vous apprendrez à changer votre jugement sur vous et sur les autres femmes.

La différence est dans la façon dont on se voit…

Magda pensa que Mère Lauria avait raison. Magda elle-même avait grandi en trouvant naturel de se préparer à gagner

sa vie, elle était allée à l'École du Renseignement de l'Empire sur Alpha, elle avait appris à se défendre armée et à mains nues. Et dans la Zone Terrienne, on ne lui imposait aucune restriction spéciale concernant le langage et l'habillement.

Pourtant, je suis autant l'esclave de la coutume et des conventions qu'une paysanne des Kilghard…

Est-ce Dame Rohana qui avait parlé un jour de femmes qui se croient libres et qui se chargent elles-mêmes de chaînes invisibles ?

Les hommes aussi portent les chaînes de la coutume et des conventions ; et peut-être que la femme la plus difficile à libérer est la femme qui est cachée en chaque homme…

Magda ne savait pas d'où venait cette idée ; elle ne lui appartenait pas, elle avait l'impression que quelqu'un venait de la prononcer dans la salle, mais pour l'instant tout le monde se taisait, sauf Mère Lauria. Magda perdit le fil de ce que disait la Mère de la Guilde. Elle battit des paupières, s'attendant à revoir la femme en noir et argent, comme le ciel nocturne, et la divine compassion dans ses yeux… mais ses yeux se rouvrirent sur un monde gris où se mouvaient des visages d'hommes et de femmes inconnus, avec, au loin, une haute tour blanche qui luisait doucement… une *emmasca,* femme ayant subi l'opération de la castration…

— Et alors, que suis-je, moi ? Un banshee ?

Sous le regard furieux de son aînée, Magda dit, penaude :

— Je ne sais pas ; je croyais… on m'avait dit… qu'une castrée, une *emmasca,* l'était devenue parce qu'elle refusait de se penser comme une femme.

Camilla lui prit la main et la serra, puis lui dit d'une voix ferme :

— C'est vrai ; j'ai commencé à refuser de m'accepter comme femme. La féminité m'était devenue si haïssable que j'ai préféré la mutilation au fait d'être femelle. Un jour peut-être, tu sauras pourquoi. Mais ça n'a plus d'importance maintenant. L'important, c'est qu'ici, à la Maison de Thendara, j'ai appris à me penser comme femme, à en être fière et à m'en réjouir – bien qu'il ne reste pas grand-chose de féminin dans ce corps *d'emmasca.*

Elle tenait toujours la main de Magda qui, gênée, la retira. Camilla, se tournant vers Doria, lui demanda :

— À ton avis, quelle est la différence entre un homme et une femme ?

Doria, bien décidée à ne pas se laisser prendre une seconde fois, dit avec défi :

— Il n'y a aucune différence !

Tempête de rires et de huées, émaillée de quelques plaisanteries gaillardes.

— Mais vous venez de dire que les différences physiques n'ont pas d'importance, protesta Doria. Camilla a démoli Magda parce qu'elle avait dit que les différences étaient physiques, alors, si le physique ne fait pas la différence…

Une voix s'éleva soudain – homme ou femme, Magda n'aurait su le dire.

— Il y a un intrus ! Quelqu'un s'est égaré ici, peut-être en rêve ! Relevez vos barrières !

Soudain, le monde gris disparut, et Camilla dit sèchement :

— Margali, tu dormais ? Je t'ai posé une question !

Magda battit des paupières, désorientée, se demandant si elle devenait folle.

— Je m'excuse ; mon esprit… errait.

C'est vrai, pensa-t-elle. *Mais où ?*

— Je n'ai pas entendu ce que tu m'as demandé, ma sœur de serment.

— À ton avis, quelle est la différence essentielle entre les hommes et les femmes ?

Magda ne savait pas ce que Doria et Keitha avaient répondu ; elle ne savait pas combien de temps son esprit avait erré dans le désert gris. Les visages qu'elle y avait vus, l'image de femme qui devait être la Déesse Avarra, s'attardaient encore dans son esprit. Elle dit, essayant de rassembler ses idées :

— Je crois que toute la différence est dans le corps de la femme.

C'était la réponse d'une Terrienne instruite, et Magda était certaine que c'était la bonne, que la seule différence se limitait au physique.

— Les femmes sont sujettes à la menstruation et à la grossesse, elles sont plus petites et plus menues, elles ne souffrent pas autant du froid, elles…

Elle s'arrêta ; elles ne comprendraient sans doute pas si elle ajoutait que leur centre de gravité était plus bas.

— Leurs corps sont différents, reprit-elle, et c'est la principale différence.

— Sottise, dit durement Camilla, montrant son corps asexué, et ses bras musclés comme ceux d'un homme.

— Je n'ai jamais dit – et Camilla non plus – que la différence n'était pas importante, dit Mère Lauria, et il faudrait que vous soyez beaucoup plus stupides que vous n'êtes pour croire qu'il n'y a pas de différence. La différence existe, et elle n'est pas négligeable. Keitha, quelle est ton idée ?

— La différence principale est peut-être dans leur façon de penser, dit lentement Keitha. Dans la façon dont on leur enseigne à penser – et à nous aussi.

Elle fronça les sourcils, et ajouta, comme si elle faisait une découverte :

— Je ne sais pas ce que pensent les femmes. Je ne sais même pas ce que je pense.

— Tu es très proche de la réponse, dit Mère Lauria en souriant. La différence essentielle entre les hommes et les femmes vient de la façon dont la société les considère et de ce que la société attend d'eux. Mais il n'y a pas de réponse toute faite, Keitha. Doria, Margali et toi, vous avez chacune énoncé une partie de la vérité.

Elle se leva, un peu ankylosée, et ajouta :

— Je crois que ça suffira pour ce soir. J'ai entendu la cloche annonçant que la réunion de la Sororité est terminée. J'ai demandé aux cuisinières de nous préparer une boisson chaude et des gâteaux – et nous les prendrons à la Salle de Musique – ici, il fait un peu frisquet.

Un peu frisquet – c'était sans doute le plus bel euphémisme que Magda eût jamais entendu ; elle avait les doigts bleus de froid, et, malgré le tapis, la pierre du sol l'avait glacée jusqu'aux os. Resserrant sa couverture autour d'elle, elle se leva et suivit les autres. Après le dîner pour elle immangeable, elle était

affamée, et les petits gâteaux croustillants, ornés de noix et de fruits secs, lui parurent délicieux ; elle en mangea plusieurs avidement, et but un grand bol de cidre chaud aux épices prévu pour celles qui n'aimaient pas le vin. Elle avait l'esprit encore plein de la discussion ; c'était, elle le savait, une forme de thérapie assez simple, destinée à forcer les gens à réfléchir, à contester, à briser leurs vieilles habitudes de pensée. Mais elle espérait que toutes les séances ne seraient pas semblables. Elle se sentait très mal à l'aise, ne cessant de retourner dans sa tête les questions et les réponses qu'elle avait faites. Pourquoi avait-elle choisi d'être une Amazone ? Quelle était la différence essentielle entre les hommes et les femmes ? Elle repassait ses réponses, ce qu'elle aurait pu y ajouter, et c'était, elle le savait, le but de ces séances. Elle entendit une femme dire à une autre :

— C'est un groupe intelligent.

— Je n'en suis pas si sûre, répliqua l'autre, sceptique.

— Oh, elles apprendront, dit la première. Comme nous.

Magda rejoignit Doria, qui avait toujours les yeux rouges.

— J'ai eu l'air d'une belle imbécile, non ?

— C'était le but de l'opération, dit Magda d'un ton léger. Courage, tu n'as pas eu l'air plus bête que moi.

— Mais j'ai grandi ici, j'aurais dû savoir, dit Doria, de nouveau au bord des larmes.

L'une des plus jeunes – que Magda reconnut pour une camarade de chambre de Doria – s'approcha d'elle, et l'entraîna en la consolant. Magda leva les yeux et se trouva devant Keitha, qui la regardait avec un sourire ironique.

— L'épreuve du feu, murmura Keitha. Tu crois que nous l'avons passée avec succès, ma co-victime ?

— Considérant que le but était de nous mettre sur la défensive, je crois que nous nous en sommes bien tirées, dit Magda en riant. Ça va sûrement aller en empirant avant de s'arranger.

— Je me demande si toutes les séances sont comme ça ? dit Keitha tout haut, et une femme, qui n'avait pas assisté à la réunion, s'approcha en souriant.

On l'avait présentée à Magda : c'était Marisela, la guérisseuse et sage-femme de la Maison. Elle dit :

— Non, bien sûr que non. C'est moi qui dirigerai la prochaine séance, et je vous y instruirai de tous les mystères féminins, à supposer que vous ayez eu des mères trop timides pour parler de ces choses à leurs filles.

— Au moins, je ne serai pas aussi ignorante aujourd'hui, dit Keitha. J'ai accouché des femmes dans les domaines de mon mari, et on trouvait que j'avais des dons pour être sage-femme.

— Vraiment ? dit Marisela, très intéressée.

C'était une jolie femme, vêtue non de la culotte de peau et de la tunique rouge des Amazones, mais d'une jupe et d'un châle de tartan, avec une tunique à manches longues serrée dans un corselet.

— Alors, tu n'auras sans doute pas besoin de choisir un métier ; tu en as un tout trouvé. On t'enverra peut-être à la Maison d'Arilinn quand tu auras fini tes six mois ici, pour apprendre l'art de la sage-femme et certaines méthodes que les femmes des Tours nous ont enseignées. Et si tu as ne serait-ce qu'une trace de *laran,* ce sera une bonne chose. Et toi, Margali ? As-tu des dons de sage-femme ou de guérisseuse ?

— Aucun, avoue Magda. Je peux faire un pansement, en voyage, mais c'est tout.

Marisela entraîna Keitha à l'écart et elle se mirent à discuter, tandis que Magda, restée seule, réfléchissait au mot de *laran* qu'elle venait de prononcer. C'était le terme ténébran désignant la télépathie, la clairvoyance et tous les dons parapsychiques. Au cours de l'hiver qu'elle avait passé à Ardais, Dame Rohana l'avait testée et lui avait dit qu'elle en avait des traces.

Est-ce le *laran* qui lui avait donné ces curieuses visions ? Avait-elle, involontairement, espionné la réunion de la Sororité, grâce à ce *laran* qu'elle ne comprenait pas vraiment et qu'elle ne savait pas contrôler ? Un instant, il lui sembla voir les frêles épaules de Marisela drapées dans le manteau de nuit d'Avarra… S'arrachant à ses pensées, elle reporta son attention sur la Salle de Musique et examina certains instruments. Certains lui étaient familiers ; sa mère, qui avait passé sa vie à étudier la musique folklorique ténébrane, en jouait plusieurs. Elle reconnut des *rryls*, un petit qu'on tenait à la main, et un grand dont on jouait debout ; ils ressemblaient à des harpes. D'autres

s'apparentaient aux luths, tympanons et guitares, mais il n'y avait pas de bois ni de cuivres. Et certains autres étaient si étranges qu'elle n'imaginait même pas comment on en jouait.

— Tu joues d'un instrument, Margali ? lui demanda Rafaella, presque aimable.

— Désolée, mais je n'ai pas hérité des dons musicaux de ma mère. J'aime écouter, mais je n'ai aucun talent d'interprète.

Le couple qui s'embrassait sous la couverture à la Salle d'Armes s'était blotti dans un coin, la plus grande penchée sur la plus petite, dont la main effleurait le sein de l'autre.

Magda détourna les yeux, gênée. En public, comme ça ? Enfin, elles étaient chez elles, et elles étaient jeunes – guère plus de seize ans. Ces simples caresses, échangées en public – s'il s'était agi d'un garçon et d'une fille, et non pas de deux filles –, n'auraient pas fait hausser un sourcil dans la Zone Terrienne. Soudain, elle se sentit très seule et aspira follement à y retourner.

Elle se demanda si Jaelle ressentait la même chose. *Tout ce qui me semble tellement étranger ici lui est cher et familier*, se dit-elle. Elle se demanda si Jaelle se sentait aussi aliénée qu'elle.

— Tu as le mal du pays, Margali ? demanda Camilla derrière elle, la prenant par la taille.

— Peut-être un peu, dit Magda.

— Ne m'en veux pas d'avoir été si dure avec toi, ma sœur de serment, mais ça fait partie de l'entraînement ; c'est pour vous faire réfléchir.

Suivant le regard de Magda, elle avisa les deux filles qui s'embrassaient dans leur coin.

— Louée soit la Déesse ! Janetta n'arrêtait pas de pleurer depuis le départ de Gwennis. Je commençais à craindre qu'elle se jette par la fenêtre ! Au moins, elle a trouvé de quoi se consoler !

Magda ne sut quoi dire. Heureusement, avant qu'elle ait eu à répondre, Doria s'approcha et la prit par le coude.

— Viens m'aider à rapporter les tasses à la cuisine, et à ranger les gâteaux qui restent. Irmelin boude parce qu'on n'a pas tout mangé – tu en veux un autre ?

Magda prit un autre gâteau en riant, puis elle aida Doria et Keitha à rassembler tasses et assiettes, à essuyer les tables et à jeter les miettes dans le feu. Rafaella effleurait les cordes du grand *rryl,* et Byrna lui cria :

— Chante-nous quelque chose, Rafi ! Ça fait longtemps qu'on n'a pas eu de concert !

— Pas ce soir, dit Rafaella. Je suis enrouée après tous ces gâteaux ! Une autre fois ; et en plus il est tard, et j'ai du travail pour demain !

Elle recouvrit la harpe et sortit. Doris et Magda emportèrent les dernières tasses à la cuisine puis se dirigèrent vers l'escalier. Juste devant elles marchaient Janetta et son amie, si absorbées l'une dans l'autre qu'elles trébuchèrent sur la première marche. Derrière Magda, Byrna soupira, les regardant se diriger vers leur chambre, toujours tendrement enlacées.

— Ho-oh, en voilà deux qui ne vont pas coucher seules ce soir ! dit-elle quand leur porte se referma. Je les envie presque.

Puis elle croisa les mains sur son gros ventre et soupira :

— Ce que je suis bête ! Qu'est-ce que je ferais d'un amant même si j'en avais un ? J'en ai tellement assez de cette grossesse…

Cherchant maladroitement à la réconforter, Magda l'embrassa.

— Mais tu n'es pas vraiment seule, tu as ton bébé…

— J'en ai assez, je voudrais que ce soit fini, dit Byrna, étouffant un sanglot. Je ne supporte plus de traîner comme ça sans rien faire…

— Allons, allons, ne pleure pas, tu n'en as plus pour longtemps, dit Magda, lui tapotant doucement l'épaule.

Elle la conduisit jusqu'à sa chambre, lui ôta ses souliers – son gros ventre l'empêchait de se baisser –, l'aida à enfiler sa robe de chambre et la borda dans son lit. Elle l'embrassa sur le front, mais ne sut quoi lui dire avant de s'en aller. Finalement, elle dit :

— Ce n'est pas bon pour ton bébé de pleurer comme ça. Pense comme tu te sentiras bien quand ce sera fini.

Elle leva les yeux et vit Marisela sur le seuil.

— Comment te sens-tu, Byrna ? Toujours rien ? demanda-t-elle.

Magda, se sentant de trop, s'en alla. Certaines femmes étaient toujours dans le hall, et se souhaitaient bonne nuit avant de rejoindre leurs chambres respectives, mais Camilla s'attarda un moment.

— Tu te sens seule, ma sœur de serment ? demanda-t-elle à voix basse. Veux-tu venir partager mon lit ce soir ?

Raide d'étonnement, Magda n'en crut pas ses oreilles. Il lui fallut faire un effort pour ne pas repousser la main de Camilla. Elle était nouvelle, et c'était à elle d'adopter leurs coutumes, pas le contraire. Camilla n'avait certainement pas l'intention de la choquer. Elle essaya de s'en tirer par un rire désinvolte.

— Non, merci.

J'ai déjà eu des propositions folles, mais ça…

Le contact de Camilla n'était pas déplaisant, mais Magda aurait voulu s'écarter d'elle sans la vexer.

— Non ? murmura Camilla. Mais tu ne m'as toujours pas souhaité la bienvenue, ma sœur de serment…

Elle touchait à peine Magda du bout des doigts, mais Magda en était gênée. Elle remarqua que quelques femmes encore dans le hall les regardaient ; mais elle ne voulait surtout pas blesser Camilla, qui n'avait rien fait de choquant selon leur code. Elle se dégagea doucement et murmura :

— Je ne suis pas de celles qui aiment les femmes, Camilla. Mais je te remercie, et je suis heureuse d'être ton amie.

Pas vexée du tout, Camilla éclata de rire.

— C'est tout ? dit-elle en souriant, et elle lâcha Magda. Je croyais que tu te sentais seule, c'est tout ; et comme tu n'as pas encore d'amie dans la Maison, maintenant que Jaelle est partie…

Elle se pencha et embrassa doucement Magda.

— Nous sommes toutes seules et malheureuses à notre arrivée ici, même si nous sommes contentes de ne plus être où nous étions avant. Ça te passera, *breda*.

Elle prononça ce mot avec l'inflexion lui donnant le sens de *chérie* ou de *bien-aimée,* et qui embarrassa Magda encore plus que le baiser.

— Bonne nuit, dors bien, mon amie.

Seule dans son lit, Magda repensa à cette soirée. Elle n'arrivait pas à s'endormir, repassant mentalement les questions et les réponses. Les larmes de Doria, les deux jeunes filles enlacées, la déprime de Byrna, le baiser de Camilla sur ses lèvres – tout cela tournait dans sa tête fiévreuse. Que faisait-elle parmi ces femmes ? Elle était elle-même une femme libre, une Terrienne, un Agent expérimenté, elle n'avait pas besoin de se débattre dans toutes ces questions, importantes pour les femmes asservies par la société barbare de Ténébreuse.

Des chaînes invisibles… chuchota une voix dans son esprit. Où était Jaelle en ce moment ? Endormie dans les bras de Peter ? Mère Lauria lui avait demandé s'il ne lui serait pas trop dur de vivre sans amant. Non, ce n'était pas *ça* qui lui manquait…

Puis, brusquement, l'image de la Déesse Avarra passa de nouveau devant ses yeux, avec son visage compatissant, et ses mains tendues comme pour embrasser Magda. Malgré toutes les questions sans réponses et le tumulte qui continuait à faire rage dans son cœur, Magda sentit soudain une grande paix descendre sur elle, et elle s'endormit.

Chapitre 6

— OUI, tu pourrais sans doute passer pour un indigène dans les Villes Sèches, dit Jaelle, considérant l'homme grand et mince qui se tenait devant elle, et son visage au nez busqué, au front haut surmonté d'une épaisse chevelure blond cendré. Les cheveux blonds ne sont pas courants dans les Domaines, mais la plupart des Séchéens ont la peau et les cheveux clairs. Pourtant tu risquerais des problèmes avec les coutumes et les rapports familiaux très complexes. Il faudrait que tu aies une très bonne couverture ; le plus simple serait de te faire passer pour un commerçant des Domaines.

Kadarin hocha pensivement la tête. Il parlait parfaitement la langue, et Jaelle n'arrivait pas à deviner son origine.

— Tu devrais peut-être voyager avec moi, ainsi tu pourrais m'informer des coutumes.

Elle secoua la tête. Jamais, pensa-t-elle, jamais.

— Il faudrait que je porte des chaînes et le Serment des Amazones me l'interdit, dit-elle. Il doit bien y avoir des hommes dans votre Renseignement de l'Empire, ou même des femmes qui connaîtront les coutumes, dit-elle.

— Je m'arrangerai, dit-il, mais je regrette que tu ne puisses pas m'en dire plus. Cholayna Ares m'a dit que tu as vécu là-bas jusqu'à l'âge de douze ans…

— Derrière les murs de la Grande Maison de Shainsa, lui rappela-t-elle, gardée jour et nuit par des femmes ; je ne suis sortie des murs que deux fois, pour une fête. Et tout ce que je savais m'a été arraché par votre maudit corticateur D-Alpha !

Sous légère hypnose, elle avait retrouvé des souvenirs totalement oubliés jusque-là. Avec les autres filles de Jalak, elle

jouait à s'entourer les poignets de rubans, feignant d'être en âge d'être enchaînées comme les femmes. Un intrus qui avait voulu s'introduire dans les appartements des femmes, presque écorché vif par le fouet, était empalé au-dessus d'un nid de fourmis-scorpions, et il poussait des hurlements déchirants ; elle n'avait pas plus de trois ans quand sa nurse lui avait laissé voir cette scène par inadvertance, et elle l'avait complètement oubliée jusqu'à la séance avec le corticateur.

Dans la grande salle à manger, Jalak caressait distraitement ses favorites. Sa mère, des chaînes d'or aux mains, la tenait sur ses genoux. On la punissait pour avoir essayé, avec un jeune garçon de la maison, de jeter un coup d'œil à travers le mur…

Elle écarta ces souvenirs et ferma son esprit ; c'était fini, bien fini, sauf dans ses cauchemars.

Et la mort de sa mère dans le désert, perdant sa vie avec son sang que buvaient les sables…

— Je ne peux pas t'en dire plus, dit-elle sèchement. Déguise-toi en commerçant nouveau dans les Villes Sèches, n'élève pas la voix, ne provoque jamais le *kihar* d'un homme, et tu devrais t'en tirer. Ils pardonneront peut-être à un étranger ce qui vaudrait la mort à l'un des leurs.

— De toute façon, je n'ai pas le choix, dit Kadarin en haussant les épaules. Et puis-je maintenant te poser une question personnelle ?

— Certainement, mais je ne te promets pas d'y répondre.

— Que fait parmi les Renonçantes une Dame des *Comyn,* avec toutes les marques de cette caste ?

Ce mot de *Comyn* tomba dans le silence de la pièce, chargé de souvenirs douloureux pour Jaelle.

— Je ne suis pas Comyn, dit-elle, laconique.

— Alors, *nedesto* de quelque grande maison ? insista-t-il, mais elle pinça les lèvres et secoua la tête.

Pour rien au monde elle ne lui dirait que sa mère était Melora Aillard, porteuse de tout le *laran* de cette lignée. Formée dans une Tour, kidnappée dans les Villes Sèches, mariée à Jalak de Shainsa…, libérée par les Amazones Libres, pour mourir dans le désert de Carthon en accouchant du fils de Jalak. Pourtant, devant les yeux gris fer de Kadarin, elle se demanda

s'il avait assez de *laran* pour lire cette malheureuse histoire dans son esprit.

Le *laran* ! Les Terranans avaient une machine pire que le *laran* avec leur maudit corticateur qui remuait dans le cerveau tous les cauchemars oubliés ! Ils disposaient aussi d'une sonde psychique très puissante, mais elle n'avait pas voulu s'y soumettre. Si elle avait refusé qu'une *leronis* entraînée vienne s'immiscer dans son esprit, quand on avait voulu l'envoyer dans une Tour, pourquoi aurait-elle accepté de se soumettre aux mécaniques rudimentaires de ces *Terranans* ? Kadarin se leva, s'inclina courtoisement devant elle et sortit, et elle se sentit soulagée. D'où venait-il, se demanda-t-elle, quelle était sa race d'origine ? Il ne ressemblait à personne qu'elle ait connu jusque-là.

Elle écarta ces pensées ; elle devait passer le reste de la matinée à travailler avec Alessandro Li – Aleki, selon le nom ténébran qu'elle lui avait trouvé – pour lui parler des Domaines et des formules de politesse en usage parmi eux.

Ils travaillaient depuis plusieurs jours dans un petit bureau du nouveau Service de Renseignement, parfois avec le jeune Montray – Monty –, parfois seuls. Jaelle n'y voyait rien à redire ; les manières d'Aleki étaient totalement impersonnelles ; il ne semblait jamais la considérer comme une femme, mais simplement comme une collègue. Jaelle, d'abord nerveuse et méfiante, le considérait maintenant presque comme un ami.

Aleki avait commencé par lire tout ce que les Agents travaillant sur le terrain avaient pu réunir sur la société ténébrane. La plupart de ces rapports étaient signés par Magda Lorne ou Peter Haldane, ce qui les rendait particulièrement intéressants pour Jaelle. Ils avaient rassemblé des masses d'informations sur son monde ! Aujourd'hui, elle le trouva en train de parcourir le récit qu'elle avait fait de son voyage dans les Heller, qu'il comparait aux récits de Magda et de Peter. Il le posa à son entrée et la salua cordialement.

— J'ai quelques questions à vous poser, dit-il. Mais avant de commencer, avez-vous soir ? Cette séance de travail pourrait être longue – j'ai des tas de choses à vous demander. Café ? Jus de fruits ?

Elle accepta un jus de fruits et prit place en face de lui. Il pianota sur la console, et se commanda une boisson chaude qu'il rapporta à sa place.

— Ces trois rapports parlent d'un hiver passé à Ardais. Comment se fait-il que vous, Amazone Libre – j'ai cru comprendre que la société ténébrane ne vous tient pas en très haute estime –, avez été reçue au Château Ardais avec Lorne et Haldane, sans aucune réticence ? L'hospitalité est-elle aussi développée dans les montagnes qu'à Thendara ?

Cet homme est très intelligent ; il faut me garder de le sous-estimer.

— Le Seigneur Ardais donne asile à quiconque se trouve sans toit dans son Domaine, dit-elle. Mais j'ai été reçue en qualité de parente ; Dame Rohana est… de la famille de ma mère.

— Vous êtes donc apparentée aux Comyn… car j'ai cru comprendre que les Ardais sont des Comyn ? Je ne saisis pas très bien pourquoi les Comyn gouvernent les Domaines.

Elle sentait sa curiosité, presque palpable, et elle maudit son *laran* importun qui s'imposait à elle quand elle n'en avait que faire.

— Ces rapports n'indiquent nulle part comment la société ténébrane s'est organisée de façon aussi féodale, ni pourquoi ceux qu'on appelle les Comyn en sont venus à prendre le pouvoir. Bien sûr, ce que nous savons de votre histoire est loin d'être complet…

— La plupart d'entre nous n'en savent guère plus, dit Jaelle, circonspecte. Les archives que nous possédons sur les origines de notre société ne remontent qu'à ce que nous appelons les Âges du Chaos. À cette époque…

Elle hésita, sachant qu'elle n'aurait pas dû parler – c'était la volonté des Hastur qu'aucun Ténébran ne parle aux *Terranans* de l'âge d'or des Tours et de l'antique technologie des matrices qui avait failli détruire leur monde.

— Nos archives les plus anciennes remontent à cinq ou sept cents ans, quand toutes ces terres, dit-elle, montrant la carte étalée sur le bureau, étaient divisées en une centaine de petits royaumes.

— Ces terres me semblent bien petites pour être divisées en cent royaumes, remarqua-t-il, et elle hocha la tête.

— La plupart étaient très petits ; on disait que les rois des plus petits royaumes, debout au sommet d'une colline, pouvaient embrasser du regard toutes leurs terres, sauf si un résineux avait poussé pendant l'été et lui en cachait la moitié, dit-elle. Il existe un jeu d'enfants qu'on appelle « le roi de la montagne » – un enfant grimpe en haut d'une colline, et les autres essayent de en déloger en le poussant en bas, et celui qui réussit devient le roi – jusqu'à ce qu'un autre le déloge à son tour. C'est un peu ce qui se passait dans les plus petits royaumes. Je connais le nom de certains – Carcosa, Asturias, Hammerfell. À l'époque de la signature du Pacte… vous savez sans doute ce qu'est le Pacte ?

— N'est-ce pas la loi des Domaines interdisant l'usage de toute arme qui ne met pas son utilisateur à portée de bras de son adversaire ?

— C'est exact. Elle a réduit les guerres au minimum. Ainsi donc, à l'époque de la signature du Pacte, a éclaté une série de guerres qu'on appelle les Guerres des Hastur ; lentement, un par un, les Hastur ont conquis tous ces royaumes, puis ils les ont divisés en ce que nous appelons les Sept Domaines, chacun gouverné par une Grande Lignée apparentée aux Hastur ; ce sont les Comyn. Le Domaine d'Hastur s'étend vers l'est, le Domaine d'Elhalyn comprend Hali et les montagnes occidentales, les Alton gouvernent Armida et Mariposa et ainsi de suite…

— Je vois les Domaines délimités sur la carte, dit Aleki. Ce que je voudrais savoir, c'est comment les Comyn sont arrivés au pouvoir et pourquoi le peuple leur obéit aveuglément. Si vous êtes une parente de Dame Rohana, alors vous êtes aussi apparentée aux Comyn et vous devez connaître leur histoire.

— Je n'en sais pas plus que quiconque, éluda Jaelle. D'ailleurs, sur ces terres, rares sont ceux qui n'ont pas un peu de sang Comyn. Même moi, et je ne suis, comme vous l'avez dit, qu'une simple Renonçante.

Elle commençait à trouver qu'il lui faisait passer une sorte de test, un peu comme les Soirées de Réflexion auxquelles elle

avait participé avant de prêter le Serment. De nouveau, ses loyalismes conflictuels étaient mis à l'épreuve. Il insista.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi le peuple obéit aveuglément aux Hastur.

— Les peuples de l'Empire n'obéissent-ils pas à leurs gouverneurs et à leurs souverains ?

— Mais nos gouvernants sont choisis parmi nous, répondit-il. Nous avons conservé le nom d'« Empire », mais c'est un Empire sans Empereur, structuré comme une Confédération – connaissez-vous ces termes ? Nous avons proposé à Ténébreuse d'y adhérer, avec un gouvernement autonome et une représentation au Sénat composée de membres que vous auriez choisis vous-mêmes. Presque toutes les planètes que nous avons colonisées sont contentes de faire partie d'un Empire galactique, au lieu de rester des barbares rivés à leurs mondes solitaires. Pourtant, Ténébreuse a refusé, et nous ne savons pas pourquoi ; nous ne savons pas si c'est la volonté du peuple ténébran ou la volonté des Hastur et des Comyn.

Pour la première fois, elle sentit qu'il était absolument sincère, et perplexe de surcroît. Au bout d'un moment, elle lui demanda doucement :

— Avez-vous donné le choix à Ténébreuse ? Ou n'êtes-vous pas plutôt venus occuper la planète, en lui offrant *après* de devenir membre de votre Empire ?

— Ténébreuse – Cottman IV *est* une colonie de l'Empire, dit Alessandro Li. La planète a été colonisée par des Terriens, voilà bien des siècles. Nous le savions en arrivant ici ; mais vous aviez perdu votre histoire – peut-être pendant ces Âges du Chaos dont vous m'avez parlé. Les Comyn ont choisi de dissimuler ce fait à votre peuple, pour l'empêcher de revendiquer son héritage. Normalement, les planètes sont heureuses de disposer des ressources d'une civilisation galactique.

Elle fut tentée de lui répéter les arguments qu'elle avait entendus contre l'Empire et contre les *Terranans,* mais comment pouvait-elle parler au nom des Comyn ? Si elle le faisait, Aleki allait la harceler pour en savoir plus. Elle réalisa que cette longue discussion était destinée à la prendre par

surprise, à lui faire baisser sa garde, et elle battit prudemment en retraite.

— Personnellement, je ne vois aucune raison pour que Ténébreuse devienne membre de l'Empire, dit-elle. Mais je ne suis pas dans le secret des Hastur, qui ont sans doute réfléchi à la question mieux que moi, et pour mon compte je les laisse volontiers juges en ces matières.

— Vous ne préféreriez pas avoir voix aux décisions ? demanda-t-il avec curiosité. Plutôt que d'obéir aveuglément à la volonté d'une caste dirigeante ?

— Je *n'obéis aveuglément* à aucun homme, qu'il soit Hastur, mari ou Dieu, rétorqua-t-elle avec emportement. Mais les Comyn ont étudié le problème, tandis que je n'ai pas eu l'occasion de considérer comme eux tous les côtés de la question. Piedro m'a expliqué votre démocratie représentative, et il me semble que ce système est parfait pour confier les décisions à ceux qui sont les moins compétents pour les prendre. Et vous, aimeriez-vous mieux écouter la voix d'un millier – d'un million – d'imbéciles ou la voix d'un seul sage formé pour cette charge ?

— Je ne suppose pas automatiquement qu'un millier ou un million de gens du peuple sont des imbéciles, ni que le représentant d'une caste dirigeante est forcément un sage, rétorqua-t-il vivement. Et si le millier ou le million sont des imbéciles, n'est-ce pas le devoir du sage de les instruire, au lieu de les laisser croupir dans leur ignorance ?

— Vous faites une supposition contre laquelle je m'inscris en faux, répliqua Jaelle. À savoir qu'un imbécile instruit deviendra forcément un sage. Nous avons un proverbe qui dit : « Un âne peut aller à l'école pendant cent ans, il n'apprendra qu'à braire plus fort. »

— Mais vous n'êtes pas un âne. Pourquoi supposez-vous que vos compatriotes ne sont pas capables d'apprendre aussi bien que vous ?

— Je ne suis pas une ignorante, dit-elle, mais je ne vois pas aussi loin que les Comyn. Je n'ai pas de *laran*, et même si j'apprenais tout ce que je suis capable d'apprendre, je ne pourrais pas lire dans les esprits et dans les cœurs, je ne

pourrais pas voir le passé et l'avenir comme eux. C'est cela qui leur donne la force de gouverner, et la sagesse qui persuade les aveugles mentaux d'accepter leur sagesse.

— Le *laran,* dit-il vivement. Qu'est-ce que le *laran ?*

Et Jaelle réalisa un instant trop tard que c'était là qu'il voulait en venir. Elle maudit son orgueil qui l'avait poussée à se complaire dans cette joute oratoire avec cet homme.

— Le *laran,* répéta-t-elle, comme se souvenant à peine de ce qu'elle avait dit.

Mais cette feinte était inutile, car toutes ses paroles étaient enregistrées par une de leurs maudites machines et il pouvait les écouter et les analyser à loisir.

— Le *laran*. Je sais ce que désigne ce mot, naturellement – un don psychique que la plupart des Terriens considèrent comme une superstition. Et votre peuple croit que les Hastur le possèdent ?

Elle hésita un instant, mais ce fut Alessandro Li qui renonça courtoisement à la tourmenter plus longtemps.

— Nous en avons fait assez pour aujourd'hui, Jaelle. Il ne faut pas être en retard ce soir à la réception du Coordinateur.

— Certainement pas, et d'autant plus que vous êtes l'invité d'honneur.

Devant son air stupéfait, elle se maudit une fois de plus ; personne ne l'en avait informée, et Piedro ne le savait pas.

— Comment le savez-vous ? Vous êtes vous-même télépathe ?

— Oh, non, dit-elle. Mais quand il y a un visiteur de votre importance, il n'est pas nécessaire de l'être pour savoir que le Coordinateur donnera une réception en son honneur. Je crois que j'avais l'esprit distrait.

— J'espère que je ne vous ai pas trop fatiguée ; je suis un patron très exigeant, dit-il d'un ton d'excuse. Mais nous arrêtons pour aujourd'hui. Allez vous faire une beauté pour la réception. Il me tarde de mieux connaître votre mari. Je le connais par ses travaux, bien sûr, mais ce doit être un homme exceptionnel pour avoir une épouse aussi compétente.

Elle s'efforça de ne pas rougir à ce compliment, et elle résista à l'envie de tirer sur sa jupe trop courte. Des années

d'entraînement à la Guilde auraient dû l'immuniser contre ce genre de réactions. Elle se remémora l'enseignement des Mères de la Guilde : *Ton langage corporel en dit plus que tes paroles ; si tu te comportes en femme et en victime, tu seras traitée comme telle ; essaye d'adopter l'attitude et la démarche d'un homme quand tu travailles avec des hommes.*

— Je suis sûre que Piedro s'en trouvera très honoré, dit-elle de son ton le plus officiel, et elle sortit.

Il fallait avertir Piedro ; cet homme avait un esprit incisif, il tirait des conclusions étonnantes des plus petits indices. Peut-être pousserait-il Piedro à trop parler. Et comment le reprocher à son mari alors qu'elle avait fait la même chose ? Elle avait commis l'erreur de sous-estimer Alessandro Li ; mais Piedro devait être prévenu.

Maintenant, il y avait cette maudite réception à endurer, et Piedro l'avait prévenue le matin que tout le personnel invité devait se présenter en grande tenue. Il lui avait même suggéré d'aller au département des services personnels se faire coiffer.

Elle haussa les épaules et décida de l'écouter. D'ailleurs, elle voulait se renseigner sur ces visites au salon de coiffure. C'était un rituel auquel se pliaient fréquemment les femmes du QG, et elle savait que ça ferait plaisir à Peter qu'elle se fasse belle pour lui. Ces derniers jours, elle avait tant travaillé avec Aleki qu'elle n'avait vu Peter qu'endormi, ou presque.

Situé à l'étage de la cafétéria, le salon de coiffure était peint en rose, couleur que Jaelle, élevée sous un soleil rouge, trouva confortable et apaisante.

Elle introduisit sa carte d'identité dans la première machine, et un panneau s'alluma : PRENEZ UN SIÈGE ET DÉTENDEZ-VOUS. ON S'OCCUPE DE VOUS DANS UN INSTANT. Elle s'assit dans un fauteuil rose, et attendit, tout en réfléchissant aux derniers jours qu'elle venait de vivre. Le temps ! Alessandro Li avait une conscience aiguë du temps, encore plus que le Terrien moyen, déjà incroyablement dépendant de l'heure ! Elle avait entendu jaser les femmes des Communications ; Bethany disait qu'un représentant impérial de ce rang n'aurait normalement rien dû faire, pas même se réquisitionner un bureau, avant la réception officielle ; mais il s'était mis au

travail immédiatement, et l'avait constamment gardée près de lui. Elle se sentait vidée, pressée comme un citron, et ce n'était qu'un début. Stressée par le réveil de ses souvenirs – elle leur avait raconté, à lui et Kadarin, des choses qu'elle ignorait savoir – elle n'arrivait pas à dormir quand elle rentrait chez elle, et restait allongée sur son lit, l'esprit enfiévré, ne trouvant le sommeil que lorsqu'il était presque l'heure de se lever. L'heure ! L'heure ! Elle vivait prisonnière de la pendule ; l'heure de se lever, l'heure de travailler, l'heure de manger, l'heure de faire l'amour, l'heure, toujours l'heure !

Enfant, elle avait toujours pu appeler une servante lorsqu'elle avait besoin d'aide ; même à la Maison de Thendara, où il n'y avait pas de domestiques, les femmes se rendaient mutuellement service ; il n'était jamais bien difficile de trouver une sœur pour vous aider à lacer votre corsage, couper ou friser vos cheveux ou vous prêter une robe. Ici, tout était fait par des machines. Finalement, un autre panneau s'alluma : VOUS POUVEZ ENTRER. Prenant son courage à deux mains, elle entra dans une salle rose, et se figea sur le seuil.

Fauteuils qui s'inclinaient dans tous les sens et pivotaient vers les tables, appareils tournants, pinces pour tenir la tête, courroies pour attacher la victime… Elle chancela et dut se retenir au chambranle. Elle se trouva ramenée à l'angoissante époque qui avait précédé sa vraie vie, fillette venue subrepticement jeter un coup d'œil dans une pièce secrète, dont elle ignorait que c'était la salle de torture de son père…

Maman ! Maman ! Un instant, elle eut envie de s'enfuir en hurlant, comme elle l'avait fait alors, pour enfouir sa tête dans le giron de sa mère…

Puis, brusquement, ce ne fut plus qu'une pièce terrienne comme les autres, pleine de machines, qui faisaient avec des doigts de métal ce que des doigts de chair auraient fait beaucoup mieux. Maintenant, elle distinguait même des robots pour couper les cheveux, étaler les cosmétiques, vaporiser les parfums. La salle, calme et apaisante, sentait bon, mais Jaelle ne put se résoudre à y entrer ; retrouvant l'usage de ses jambes qui semblaient enracinées dans le sol, elle s'enfuit, enfilant le long couloir traversant la cafétéria, franchissant les lourdes

portes et débouchant à l'air libre, ayant oublié d'emprunter le tunnel souterrain. Une fois chez elle, elle se jeta sur son lit, haletante, et enfouit la tête dans ses oreillers, immensément soulagée que Peter ne soit pas là pour lui demander la raison de cet étrange comportement. L'avait-elle, une fois de plus, ridiculisé ? Elle ne le savait pas et ne s'en souciait plus.

Quelques instants plus tard, la sonnette tinta doucement. Une visite à cette heure ? Ou Piedro avait-il encore oublié sa carte-clé ? Clés et portes fermées appartenaient pour elle aux laboratoires de matrices, aux prisons, aux salles de torture !

Se raidissant pour accueillir Peter, elle fut surprise de trouver Bethany debout sur le seuil.

— Jaelle ! Ça ne va pas, ma chérie ? Je t'ai vue traverser la place comme si tu avais le diable à tes trousses ! C'est ce gros bonnet du Sénat qui te surmène ? Il n'a pas le droit. Je suis passée à son bureau, mais sa secrétaire m'a dit que tu étais allée te faire coiffer – je peux entrer ? Tu ne vas pas à la réception ? poursuivit-elle, avisant ses cheveux en désordre. Je pensais aller chez le coiffeur avec toi. Je suis à faire peur, et Montray veut que nous soyons toutes en beauté. Tu as des bigoudis ? Où vas-tu descendre au salon de coiffure ?

Elle regarda Jaelle qui répondit avec raideur :

— J'y suis descendue, mais je n'ai pas pu y rester.

— Est-ce que quelqu'un s'est montré désagréable avec toi, ma chérie ? Dans ce cas, il faut le signaler. Si on t'a fait une remarque déplacée…

— Oh non, dit Jaelle avec un sourire penaud. Je n'ai vu personne – j'ai pensé que tout était fait par des machines !

— Presque tout, gloussa Bethany, mais il y a quand même des gens pour s'assurer que les machines font bien leur travail. Tu as laissé pousser tes cheveux ces derniers temps. Comment vas-tu les coiffer pour ce soir ?

— Ils ne sont pas assez longs pour que je puisse les natter, dit Jaelle, haussant les épaules. Qu'est-ce que je peux en faire ?

Bethany la considéra avec consternation.

— Mais tu ne vas pas aller à la réception *comme ça,* non ? Peter en tomberait raide ! Là, assieds-toi, je vais voir ce que je peux faire. Montre-moi ta robe, et je vais trouver quelque chose.

Pendant les vingt minutes qui suivirent, Bethany la maquilla, la parfuma, l'auréola d'un nuage vaporeux de boucles blond roux. Un instant, elle eut l'impression que Bethany était une sœur de la Guilde, et qu'elle se préparait pour la Fête du Solstice d'Été. C'était bien plus agréable que les machines du salon de coiffure, et elle se regarda dans la glace avec un certain plaisir ; ses sœurs auraient eu du mal à la reconnaître. L'auréole de ses cheveux mettait en valeur ses hautes pommettes et ses yeux verts, adoucissait ses taches de rousseur, et Bethany avait aussi fait quelque chose à ses yeux qui leur donnait profondeur et mystère.

— Tu es superbe, dit Bethany. Je n'avais pas réalisé que tu étais une beauté, Jaelle ! Tu vas faire sensation !

— Merci, Beth, dit Jaelle, l'embrassant impulsivement.

— Regarde l'heure ! s'écrie soudain Bethany. Il faut que je me sauve si je ne veux pas être en retard ! D'ailleurs Peter ne va pas tarder !

À peine était-elle partie qu'il entra, très affairé.

— Tu es merveilleuse, ma chérie – qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ? Je suis venu chercher ma tenue de soirée – il faudra que je m'habille là-bas. Tu sais ce qu'on m'a fait faire, ces trois derniers jours ?

— Non, dit-elle. On s'est à peine vus et tu ne m'as rien raconté.

— Pas de récriminations, mon amour, je suis très en retard. On m'a fait ramper dans la poussière de la vieille salle des archives, pour faire de la place à un nouveau corticateur. Il y a des tas de caisses de papiers, et des *livres* ! Bon sang, je ne savais pas qu'il en existait encore ! Et regarde-moi cette poussière ! dit-il, montrant ses mains noires. Je n'ai pas vu la lumière du jour de toute la semaine ! Je devrais toucher une prime de risque avec tous ces microbes ! Bon, il faut que je sois dans le bureau de Montray dans dix minutes. Tu sais où sont mes chaussures de soirée ?

— Dans le placard, je suppose.

Elle était contente que Peter ait remarqué sa coiffure, mais il semblait l'avoir aussitôt oubliée.

— Sors-les-moi, je t'en prie. Je suis en retard, et il faut que je me rase…

Il disparut dans la salle de bains, et Jaelle, furieuse, sortit les souliers du placard. Elle avait fait bien des métiers mais jamais celui de valet de chambre, et elle n'avait pas envie de commencer. S'il avait besoin d'un domestique, il n'avait qu'à en engager un ! Un chapelet de jurons retentit dans la salle de bains, et quelque chose de métallique heurta le mur. Peter sortit en fureur.

— Jaelle, je n'entends parler que de tes perfections au bureau, mais tu as oublié de renouveler mon dépilatoire ! Bon sang, ma fille, je ne peux pas aller à la réception avec une barbe de clochard ! Maintenant, il faut que je trouve le temps d'aller chez le barbier ! Bon, donne-moi ça ! dit-il, lui arrachant les chaussures des mains. Et tâche de ne pas être en retard à la soirée, tu m'entends ?

Il disparut, sans un mot tendre, sans un baiser, sans même un regard.

Jaelle se laissa tomber sur le lit, tremblante, oppressée à ne pouvoir respirer. Il avait claqué la porte en sortant, et quelque chose s'était brisé en elle, comme si, pensa-t-elle, la douce beauté créée par Bethany s'était soudain évanouie en l'Amazone que Kindra avait entraînée à la dure.

Elle fut tentée de ne pas paraître à la réception. Mais cela faisait partie de son travail… *obéir à tout ordre légitime de mon employeur*… et si elle avait été à sa place, Magda aussi se serait fait une beauté, parce que, en tant qu'assistante de l'invité d'honneur, elle aurait voulu qu'il soit fier d'elle.

La cafétéria avait été transformée en salle de banquet, et se remplissait déjà de brillants uniformes, de costumes d'une douzaine de mondes. À une extrémité, un bar distribuait toutes sortes de boissons délicieuses. Des serveurs circulaient avec des plateaux de canapés. Les tables de la cafétéria, arrangées différemment, étaient couvertes de nappes de lin et ornées de fleurs. De vraies fleurs. Grâce à Dame Rohana, Jaelle savait se tenir à une réception officielle. Un collègue des Communications lui apporta un verre qu'elle accepta, le remerciant machinalement de quelques mots aimables. Elle

chercha Peter du regard, mais il n'était pas encore là. Elle l'imagina aux prises avec les machines du salon de coiffure qui lui lavaient les cheveux et lui rasaient la barbe, et elle fit la grimace.

— Jaelle ! dit Wade Montray en s'inclinant. Vous êtes très belle ce soir.

Elle accepta le compliment comme la simple formule de politesse qu'il était, sans rien de personnel.

— Sandro Li vous cherche. Il est là-bas, à la table d'honneur, près du Coordinateur.

Elle se fraya un chemin dans la foule, saluant ses connaissances au passage. Jusque-là, les foules ne l'avaient jamais gênée, et celle-ci était certainement moins nombreuse que celle des rues de Thendara lors du Solstice d'Été, mais, sans savoir pourquoi, elle se sentait toute drôle, tendue, et il lui semblait que tout le monde la regardait, *c'est la Ténébrane, celle qu'Haldane a épousée, une sorte d'aristocrate indigène, non, il paraît que c'est une Amazone Libre, une soldate, une combattante, regarde sa cicatrice de couteau à la joue…*

Aleki s'inclina devant elle. Il portait un étrange vêtement de cérémonie, rouge foncé, orné de dentelle d'or et de nombreuses décorations ; elle supposa que sa tenue indiquait son rang impérial.

— Je vous avais dit de vous faire belle pour ce soir, mais je ne réalisais pas que vous éblouiriez toute la salle, dit-il en souriant.

Un instant, elle eut l'impression qu'il allait la saisir, l'embrasser… mais non ; il lui souriait courtoisement, il ne l'avait pas touchée ; pourquoi avait-elle soudain douloureusement conscience qu'il n'avait pas touché une femme depuis longtemps, et qu'il la désirait ? L'Amazone en Jaelle se crispa, mais il n'avait rien dit, rien fait de déplacé ; pourquoi était-elle tellement ouverte à ses pensées ? Il lui sembla qu'un silence assourdissant était tombé sur la salle.

La voix d'Aleki semblait venir de très loin. Elle se demanda si elle était déjà ivre et si elle allait se déshonorer en vomissant devant toute l'assistance. Elle se ressaisit tant bien que mal et dit, aussi calmement qu'elle put :

— Je ne vous ai pas entendu. Il y a beaucoup de bruit ici.

— Il y a de l'ambiance, n'est-ce pas ? dit-il joyeusement. Je vous demandais si vous pouviez aller me chercher Peter Haldane.

Elle n'avait pas eu l'occasion de mettre Peter en garde contre cet homme, si habile à lui faire dire ce qu'elle voulait cacher sur Ténébreuse. Elle chercha des yeux la silhouette familière de Peter, et se raidit pour traverser la foule et affronter l'assaut télépathique de toutes ces voix mentales.

Les Comyn qui avaient un laran *pleinement développé, comme Dame Rohana, comment faisaient-ils pour supporter les foules ?* Pour la première fois de sa vie, elle regretta de ne pas avoir suivi l'enseignement communément dispensé aux télépathes des Comyn pour leur apprendre à contrôler leur *laran*… mais il faut dire qu'elle avait toujours cru ne pas en avoir assez pour que le jeu en vaille la chandelle ! Elle traversa la foule, très digne, le visage impassible ; elle ne voulait pas regarder autour d'elle, paniquée comme un paysan venu à la grand-ville pour sa première Fête du Solstice !

Elle savait que Peter serait en gris, ce gris acier qui seyait si bien à ses cheveux roux et à ses yeux gris-vert.

Elle finit pas repérer une tête rousse, le rejoignit et lui toucha le bras.

— Alessandro Li désire te parler, dit-elle d'un ton cérémonieux.

— Alors, ne le faisons pas attendre, dit-il, la prenant par le bras.

— Je peux marcher toute seule, dit-elle en se dégageant.

— Allons, chérie, tu es encore en rogne ! Ne nous disputons pas ici, pas à une réception !

Elle prit une profonde inspiration et dit :

— Peter, écoute-moi, je t'en prie. Li se montre très curieux à l'égard des Comyn ; il est déterminé à tout savoir sur eux. Depuis trois jours, il me harcèle de questions. Je l'ai sous-estimé, alors tâche de ne pas faire comme moi. Je ne sais pas ce qu'il veut, mais je ne suis pas sûre que ce soit bon pour Ténébreuse. Je lui en ai peut-être déjà trop dit. Alors, surveille tes paroles.

— Je ne peux pas me permettre de jouer au plus fin avec un gros bonnet impérial, dit-il avec une grimace. Je suis forcé de coopérer. Surtout avec le vieux Montray qui menace de m'expédier hors planète.

— Peter ! s'écria-t-elle, oubliant soudain sa rancœur dans la peur de le perdre. Comment ? Pourquoi ?

— On a découvert une planète assez semblable à Ténébreuse – société féodale, basse technologie et tout ça – et il trouve qu'avec mon expérience, il serait tout indiqué de m'envoyer là-bas. Personnellement, je pense qu'il a peur que je ne lui prenne sa place ; j'en sais deux fois, dix fois plus que lui sur Ténébreuse, et il a peur que quelqu'un ne finisse par s'en apercevoir. Alors, si je peux convaincre Sandro Li que je suis vraiment indispensable ici pour l'aider à débrouiller le mystère…

Il se tourna vers elle et la saisit par le poignet.

— Jaelle, je lutte pour ma vie, comme toi et Magda quand vous avez combattu le banshee dans la montagne. Soutiens-moi ! Je veux rester sur Ténébreuse – avec toi ! Aide-moi, ne sois pas contre moi, mon amour !

Dans cette foule, avec toutes ces voix qui lui martelaient l'esprit, elle n'arrivait pas à penser clairement. Elle déglutit avec effort et dit :

— Viens ; simplement… fais attention à ce que tu dis.

Li accueillit Peter avec la plus grande cordialité, et, quand les invités commencèrent à se diriger vers les tables, il les fit asseoir près de lui à la table d'honneur.

Par les bavardages subliminaux qu'elle recevait télépathiquement, Jaelle réalisa que les Terriens de l'astroport considéraient Li un peu comme le petit peuple de Thendara aurait considéré l'Héritier d'Hastur ; il était venu pour les juger et avait autorité sur eux. Peter parlait avec Li, sortant son charme des grands jours, et soulignant qu'il en savait plus que personne ici sur Ténébreuse. Jaelle vit qu'Aleki était impressionné. Elle comprit aussi ce que ni Montray ni Peter n'avait pris la peine de lui dire, à savoir que du rapport de Li dépendait non seulement l'avenir de Ténébreuse au sein de l'Empire, mais aussi l'avenir des installations terriennes. Il avait

le pouvoir de retirer tous les fonctionnaires de l'Empire, à part une poignée pour s'occuper de l'astroport, ou d'en accroître le nombre jusqu'à celui d'une administration coloniale au plein sens du terme ; il pouvait ouvrir la planète au commerce, ou la fermer complètement.

Le destin de Ténébreuse est entre les mains de cet homme. Même les Hastur n'ont pas grand-voix au chapitre. C'est une responsabilité trop lourde pour moi ! Trop lourde pour n'importe qui !

Quand ils en furent au dessert et aux digestifs, Aleki dit :

— Dans vos rapports, vous mentionnez souvent Mlle Lorne. Pourquoi n'est-elle pas là ? Est-elle en vacances hors planète ? J'ai trouvé son nom sur la liste des personnes en congé.

Cholayna Ares, grande et élégante en robe rouge décolletée qui mettait en valeur sa peau brune et ses cheveux blancs, se pencha vers eux et dit :

— Elle est détachée à Thendara, Sandro ; elle est à la Maison de la Guilde des Renonçantes.

— J'aimerais beaucoup la connaître, dit Li. Croyez-vous que je puisse lui demander de venir ici pour une entrevue ?

— J'en doute, dit Jaelle. Elle doit faire un apprentissage de six mois chez les Amazones, et elle n'a pas le droit de quitter la Maison pendant toute cette période.

— Mais c'est barbare ! s'écria Li. Emprisonner ainsi une citoyenne de l'Empire…

— Ce n'est pas un emprisonnement puisque c'est volontaire, dit Jaelle.

Peter – que Jaelle soupçonna d'avoir un peu trop bu – se pencha vers eux et dit :

— Je peux vous dire tout ce que Magda vous dirait, Sandro. Partout où elle est allée, c'était sous ma protection. Vous n'avez pas idée du nombre de portes fermées à une femme sur cette planète. Magda est un Agent remarquable, et, si elle était homme, elle serait Coordinateur à cette heure. Mais, sur Ténébreuse, ce n'est pas acceptable. Et maintenant, elle a sauté le mur et rejoint les indigènes. Je peux parfaitement la remplacer.

— Vraiment ? dit Li.

— Je le peux et je le ferai, dit Peter, prenant un autre verre.

— Je vous prends au mot, dit Li, se tournant pour écouter l'orateur qui se levait au haut bout de la table.

Une heure plus tard, Jaelle et Peter se retrouvaient dans leur chambre. Elle savait qu'il avait trop bu ; il était congestionné, avec l'élocution pâteuse, mais pas assez saoul pour désavouer la responsabilité de ce qu'il avait fait.

— Peter, tu te rends compte ? Cet homme est déterminé à détruire Ténébreuse – la Ténébreuse que nous connaissons – et à en faire une colonie terrienne comme les autres ! Et tu l'aides !

— Tu exagères ! Et d'ailleurs, quelle importance ? Il enquête simplement sur la façon dont le QG s'acquitte de sa tâche. Je me dois de coopérer avec lui, comme Magda et toi. S'il n'y avait pas des hommes comme lui, il n'y aurait pas d'Empire !

— Est-ce que ce serait plus mal ?

Il la prit par les épaules et la tourna face à lui ; elle se laissa faire, sans savoir pourquoi elle ne l'écartait pas d'un coup de pied.

— Il n'y a aucune raison pour que Ténébreuse n'accepte pas ce qui est bon pour l'Empire tout en conservant ce qui est bon dans son propre mode de vie. Il n'y a aucun mal à faire reculer l'ignorance et la pauvreté. Écoute, *chiya,* je suis né sur Ténébreuse, c'est ma patrie, je l'aime – et je veux y rester.

Il se pencha et l'embrassa, enfouissant son visage dans ses cheveux parfumés.

— Je lutte pour le droit de rester ici, comme tout homme lutte pour son pays, son foyer, sa femme. Je le fais avec des mots au lieu d'une épée, c'est tout. Mais je *suis* Ténébran. Tu as entendu ce qu'a dit Cholayna quand elle a appris notre mariage ?

Elle avait entendu ; et ça lui était resté sur le cœur. Cholayna avait dit : *Avec tes cheveux roux et ceux de Peter, quels beaux enfants vous aurez !*

— Je veux un fils, murmura-t-il, je le veux aussi fort que le voudrait un homme des Heller. Un fils qui vivra ici sur Ténébreuse, notre monde… Jaelle, Jaelle…

Il la prit dans ses bras et la porta sur le lit. Elle le laissa faire, s'émouvant même à son contact. Il l'allongea, lui ôta sa robe verte qu'il jeta par terre. Il la prit dans ses bras, l'esprit totalement ouvert à celui de Jaelle. Elle sentit en lui, comme une blessure inguérissable, le refus de Magda de lui donner l'enfant qu'il désirait. Le corps de Peter possédait le sien, mais c'était elle qui possédait son esprit, il était à sa merci…

… Et soudain, elle le connut comme Magda l'avait connu ; il croyait sincèrement qu'il pouvait la traiter en servante, en copain, en femelle reproductrice, et tout compenser par l'ardeur de ses caresses…

Sa rage aveugla sa pensée ; elle se tordit de côté, se dégageant d'un coup de genou, d'un coup d'épaule, et il roula sur le côté, choqué et vulnérable. Elle se leva d'un bond, se campa en posture défensive, jambes écartées et fléchies, bras tendus devant elle, et il la regarda, stupéfait, incrédule.

— Ma chérie… qu'est-ce qu'il y a ?

— La prochaine fois, demande-moi si j'ai envie de faire l'amour !

Son air confus et outragé lui fit du bien.

— La prochaine fois, il se peut même que j'accepte de te donner un enfant. Mais demande. Ne… *ne prends pas* !

Sa vue lui parut intolérable. Il croyait qu'il n'avait qu'à la caresser pour l'asservir à sa volonté !

Ivre et lamentable, il restait assis sur le lit.

— Jaelle, qu'est-ce que j'ai fait ? Dis-le-moi !

Elle ne savait pas. Où était passé leur amour ? Maintenant, elle n'avait qu'une envie : lui faire mal, l'humilier, railler sa faiblesse. Elle dit, le visage dur :

— Ne me prends jamais plus comme ta chose, *Terranan* !

Elle claqua la porte de la salle de bains derrière elle et ouvrit le robinet à fond. Elle resta longtemps sous la douche, pleurant à fendre l'âme, jusqu'à se sentir aussi vide et désemparée que Peter. Quand elle sortit de la salle de bains, il dormait, une bouteille vide à côté de lui ; il sentait le vin bon marché des tavernes. Elle jeta la bouteille, sortit sa cape du placard et se coucha par terre.

Elle se réveilla tard le lendemain. Il n'était plus là, elle ne l'avait même pas entendu partir et elle en fut bien contente.

Chapitre 7

QUELQU'UN appelait Magda dans son sommeil, de très loin.

— Margali ! Margali !

Il faisait noir dans la chambre ; dehors, il neigeait. Camilla, enveloppée dans une robe de chambre en fourrure, était debout près de son lit. Magda s'assit et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Je ne suis pas de service à la cuisine.

Il n'y avait pas d'heure particulière pour se lever, mais on servait le petit déjeuner très tôt, pour celles qui travaillaient en ville et qui avaient besoin de boire et manger chaud avant de sortir. Celles qui dormaient encore devaient ensuite se trouver un quignon de pain à la cuisine, ou jeûner jusqu'au repas de midi.

— Désolée de te réveiller à cette heure, *breda*, mais Byrna est en travail et ne peut pas rester seule ; veux-tu venir la veiller un moment ?

Magda se leva, enfila sa grosse robe de chambre.

— Où est la sage-femme ?

— C'est toujours comme ça – les bébés naissent par vagues ! Voilà dix jours que Marisela passe des nuits tranquilles à la Maison, mais ce soir, justement, on l'a appelée à l'autre bout de la ville. Enfin, c'est le premier enfant de Byrna, et il n'y a pas urgence. Tu as le temps de te laver la figure et de t'habiller.

Magda alla à la salle de bains communautaire et s'aspergea le visage d'eau froide ; elle grimaça sous sa morsure, sachant que, même si elle vivait ici cent ans, elle ne s'habituerait jamais. Personne ne semblait avoir pensé que quelqu'un pouvait avoir envie d'un bain chaud le matin, alors, le matin, il n'y avait pas

d'eau chaude – ce n'était pas plus compliqué que ça. Magda se dit qu'après une journée de dur travail manuel, c'était raisonnable de se laver le soir – elle se rappelait encore sa décade à l'écurie, et comme le bain du soir lui avait semblé bon. Mais celui du matin lui manquait ; c'était une de ces différences culturelles vraiment pénibles.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle à Camilla, enfilant le couloir.

— À peine minuit passé. Nous l'avons installée au troisième, où elle pourra crier tant qu'elle voudra sans réveiller personne. Rafaella est avec elle en ce moment, mais elle part à l'aube et elle a besoin de dormir un peu.

Un feu avait été allumé dans la chambre et Byrna marchait de long en large devant la cheminée, un gros châle jeté par-dessus sa chemise.

— Merci de me tenir compagnie, Margali – je m'excuse de te faire lever à une heure pareille…

— Ça ne fait rien, dit Magda, lui prenant gauchement les mains. Comment te sens-tu ?

— Ça ne fait pas autant mal que j'en avais peur, pas encore, dit Byrna. C'est comme des crampes, qui arrivent et qui repartent ; et entre les deux, je suis bien.

— Et ça te fera encore moins mal si tu repenses à ce que Marisela t'a dit et si tu respires comme il faut, dit Rafaella, s'approchant et la soutenant par la taille. J'en ai eu quatre, alors je suis bien placée pour le savoir.

Elle embrassa. Byrna puis se dirigea vers la porte avec Magda.

— Tu sais ce qu'il faut faire à ce stade ? lui demanda-t-elle.

Magda secoua la tête ; Rafaella avait le chic pour toujours la mettre en infériorité.

— C'est la première fois que je me trouve avec une femme en travail.

— À ton âge ? dit Rafaella, haussant un sourcil étonné. Au nom d'Avarra, d'où sors-tu ? Pour le moment, il faut surtout la distraire, pour qu'elle ne pense pas trop à ce qui se passe à l'intérieur. Laisse-la boire autant d'eau – ou de thé – qu'elle voudra, et si elle se sent faible, ajoutes-y du miel. Ne t'inquiète

pas si elle vomit – ça arrive parfois. L'important, c'est de lui tenir compagnie pour la rassurer.

— Et si… et si le bébé arrive avant le retour de la sage-femme ? balbutia Magda.

Rafaella la considéra, perplexe.

— Et alors ? Si le bébé vient tout seul, c'est ce qui peut arriver de mieux. Ça se passe parfois comme ça, sans histoire, sans douleur. Dans ce cas, enveloppe le bébé dans ce qui te tombera sous la main – ne coupe pas le cordon –, couche-le sur elle et appelle quelqu'un qui saura quoi faire.

Elle ajouta avec impatience :

— Il n'y a rien à faire quand le bébé vient tout seul ; c'est dans le cas contraire qu'il faut des compétences ! Camilla viendra de temps en temps ; si Byrna commence à pousser, appelle Camilla et va chercher des renforts ; mais je ne pense pas que ça se produira avant des heures. Et, pour l'amour du ciel, calme-toi ; tu vas paniquer Byrna si tu es si nerveuse ! S'il y en avait une autre de disponible, je ne te laisserais jamais avec elle ! Mais comment voulais-tu que je me doute que tu étais si ignorante à ton âge ?

Elle sortit avec Camilla, et Magda resta seule avec Byrna. Elles se regardèrent, désemparées.

— Oh, voilà que ça recommence, dit Byrna, prenant Magda par la taille et s'appuyant lourdement sur elle, haletante.

Quand la douleur fut passée, elle se redressa et prit une profonde inspiration.

— Ce coup-là, ça faisait vraiment mal !

— Ça veut peut-être dire que ça ne sera pas aussi long que tu crois, dit Magda.

— Je voudrais me reposer un peu.

Byrna s'allongea sur le matelas jeté par terre, et couvert de draps propres mais en lambeaux. Elle soupira à fendre l'âme.

— Ma mère de serment m'avait promis de venir pour la naissance, mais il y a des inondations dans les Kilghard et les routes sont coupées.

Elle battit des paupières pour refouler ses larmes.

— Je me sens tellement seule ici, sans mes sœurs de serment – tout le monde a été très gentil pour moi, mais ce n'est pas la même chose.

Celles qui sont témoins de ton serment deviennent ta famille… Magda se rappela les liens puissants qui l'avaient très rapidement unie avec Jaelle, et aussi que Camilla la traitait avec une douceur inhabituelle.

— Byrna, nous sommes toutes tes sœurs, unies par le même serment.

— Je sais, je sais.

Byrna serra les poings, ferma les yeux, et sembla s'endormir. Magda se leva, alla tisonner le feu, et, sur la pointe des pieds, revint s'asseoir auprès de Byrna, apparemment endormie.

Au bout d'un bon moment, Byrna remua lourdement sur sa couche.

— Même si je respire comme m'a dit Marisela, ça fait mal, très mal, et pourtant, Marisela m'avait promis que non…

Magda essaya de se rappeler ce qu'elle avait entendu dire.

— Respire lentement, imagine que tu flottes, dit-elle, et Byrna se calma.

Peu après, elle se leva péniblement et se remit à marcher, s'appuyant sur Magda.

— Il paraît que ça ira plus vite si je reste debout.

Un peu plus tard, Camilla revint avec un berceau.

— Comment te sens-tu ? Regarde, j'ai trouvé un berceau pour ton petit au magasin, et une couverture brodée ; je l'avais faite moi-même il y a quinze ans pour le petit dernier de Rafaella. Elle a tenu chaud à Doria. Et maintenant, la voilà elle-même devenue Amazone !

— On dirait qu'elle est neuve, dit Byrna, caressant le tissu duveteux.

— Aucun bébé ne s'en sert très longtemps, dit Camilla en riant. Comment te sens-tu ?

— Mal, dit Byrna, et je trouve que c'est bien long.

Camilla lui palpa le ventre.

— Pourtant, tout se passe bien. Ça ne sera peut-être pas si long qu'on le croyait. Essaye de marcher un peu plus, si tu peux.

Elle s'en alla, et le temps sembla s'étirer interminablement. Byrna marchait, soutenue par Magda quand les contractions reprenaient ; puis elle se rallongea pour se reposer, ou dormir un peu, en gémissant. Au bout de trois ou quatre heures, une aube grise filtra par la fenêtre.

— Regarde, c'est le matin, dit Magda. Le soleil va bientôt se lever.

Byrna ne répondit pas, et Magda pensa qu'elle s'était rendormie, quand elle se remit à gémir.

— Ça fait très mal ? Détends-toi, Byrna…

— Couche-toi, Byrna, détends-toi, répéta Byrna avec emportement, s'asseyant dans son lit. Tu crois que je ne le sais pas ? Tu t'en moques ! Personne ne m'aime ! Ce que je suis malheureuse…

Elle éclata en sanglots sous les yeux consternés de Magda, qui lui posa une main hésitante sur l'épaule.

— Ce n'est pas vrai, Byrna. Je suis vraiment désolée que ta mère de serment ne soit pas là, mais je t'aiderai autant que je pourrai. Et ce sera plus vite passé que tu ne crois.

Byrna lui jeta les bras autour du cou et se remit à pleurer éperdument, tandis que Magda lui tapotait le dos, impuissante.

— Tu as si mal que ça ? Ne pleure pas ; il paraît que pire c'est, plus vite ça passe.

C'était une des rares choses qu'elle se rappelait de la conférence de la sage-femme entendue quelques jours plus tôt.

— Si tu as si mal, c'est que le pire est passé et que ça va bientôt aller mieux. Rallonge-toi, essaye de te détendre…

— Ce n'est pas tellement la douleur, dit distraitement Byrna. Ça je pourrais le supporter, ce n'est pas ça…

Magda la soutenait, et Byrna lui serrait les mains à les écraser. Elle *sentait* les spasmes qui traversaient Byrna, et ça lui rappela le moment où, en présence de la matrice, Dame Alida avait sondé la structure cellulaire de la blessure faciale de Jaelle, et où Magda avait partagé la souffrance. *Le laran. Dois-je donc ressentir tout ce qu'elle ressent ?*

Mais, une fois le paroxysme passé, Magda se demanda si elle n'avait pas rêvé. Elle épongea le visage de Byrna, et la persuada de se rallonger et de boire un peu de thé au miel. Byrna avait

toujours le visage inondé de larmes, et, pour la distraire, Magda lui demanda :

— Tu veux une fille ou un garçon ?

— Une fille, bien sûr – j'étais là quand Felicia a dû se séparer, de son fils, puisque aucun mâle ne peut vivre dans une Maison de Renonçantes passé l'âge de cinq ans. Elle disait qu'il serait bientôt un étranger pour elle, et pourtant elle n'avait pas envie de quitter la Maison et ses sœurs, et d'affronter tous les dangers qui menacent une femme seule dans la Cité. Si j'ai un fils, je m'en séparerai tout de suite, avant que ça me déchire le cœur de le voir partir.

— Qui est le père de ton enfant, Byrna ? À moins que tu ne préfères ne pas le dire…

— Il s'appelle Errol, et c'est mon cousin. Sa femme n'a pas de fils et a dit qu'elle prendrait volontiers un fils de son mari en tutelle…

Elle se remit à sangloter de plus belle.

— Qu'est-ce qu'il y a, *breda* ? s'écria Magda, alarmée.

— J'en ai assez, assez, hoqueta Byrna.

— Tu souffres ? Tu veux que j'aille chercher Camilla ou une Mère de la Guilde ? Ou Keitha. Elle a eu des enfants, elle doit savoir…

— Non, non, ce n'est pas la douleur, sanglota-t-elle. C'est que… c'est que… j'ai violé mon serment…

— Byrna, ce n'est pas le moment…

— Mais c'est vrai ! C'est pour ça que je voulais que ma mère de serment vienne, pour lui confesser tout, pour qu'elle me pardonne… J'ai juré… *de ne porter un enfant qu'en mon temps et à mon heure*… Je sais maintenant qu'il y a des moyens d'éviter un enfant non désiré – mais c'était le Solstice d'Été et je… je voulais faire plaisir à Errol, alors j'ai couché avec lui, tout en sachant que j'étais *raiva,* mûre pour la conception et sans… sans être protégée… Je me sentais très seule, il me désirait… Nous avions été amants pendant des années. À un moment, il avait parlé de mariage, mais j'étais… À l'époque, je voulais être indépendante, n'en faire qu'à ma tête, alors j'ai choisi la Maison de la Guilde, je suis partie à Dalereuth, et à mon retour j'ai appris qu'il était marié et malheureux. Et ça me semblait…

tellement *normal* sur le moment, avec la musique, les danses et… la nuit pleine d'étoiles et toutes les lunes dans le ciel, et maintenant… je suis parjure, je suis parjure !

Troublée, Magda ne comprenait pas très bien ce point d'éthique. Elle se rappela que, lors de la Fête du Solstice d'Été à Ardais, elle avait failli se donner à Peter, parce que leur vieux lien amoureux était encore très fort et parce qu'il la désirait ardemment. Mais, grâce à la médecine terrienne, elle aurait pu lui céder sans risque. Elle était bien protégée contre la conception, elle… et elle se rappela qu'à son arrivée, Mère Lauria lui avait dit que ces connaissances seraient sans prix pour les Renonçantes.

Elle berça Byrna dans ses bras jusqu'à ce que ses sanglots soient calmés et lui dit doucement :

— Il est trop tard pour regretter, *breda*. Ce qui est fait est fait. Maintenant, tu dois penser à ton bébé.

Ce que c'est bête ce que je dis là, pensa-t-elle ; Byrna y pensait sans doute sans arrêt depuis des mois.

Docilement, Byrna se recoucha, et soudain l'étonnement se répandit sur son visage. Elle se mit à haleter, à respirer différemment, avalant l'air à grandes goulées, et l'expirant avec des gémissements rauques. Magda l'exhorta à se détendre, mais Byrna ne semblait pas l'entendre.

— Il se passe quelque chose… ça ne fait plus aussi mal…

Mon Dieu, pensa Magda, *elle commence à accoucher ; il faut que j'aille chercher quelqu'un…*

— Il faut… que je tienne quelque chose, pantela Byrna.

Et elle saisit les mains de Magda, les serrant avec force, congestionnée sous l'effort. Magda se raidit, luttant contre la panique.

— O-o-o-h ! fit lentement Byrna, concentrée comme si toute douleur l'avait quittée.

Magda ressentit à travers elle une sensation curieusement agréable. Que se passait-il ?

Puis Byrna serra ses mains encore plus fort et poussa un long hurlement.

— Ça vient, je le sens, cria-t-elle. Ça vient…

Elle avala une grande goulée d'air et se remit à gémir doucement.

— Je vais appeler quelqu'un…

— Non, ne me quitte pas…

Suivit un cri déchirant…

Oh, Camilla, reviens, reviens !

La porte s'ouvrit brusquement et Keitha surgit dans la chambre.

— Je l'ai entendue, et j'ai accouché assez de femmes pour savoir ce que ça veut dire. Là, laisse-moi faire…

Elle lui enleva son châle et retroussa sa chemise.

— Passe derrière elle, Margali, et tiens-la bien… Oui, comme ça.

Magda obéit docilement, sans trop savoir ce qu'elle faisait. Byrna était à demi-assise, les jambes écartées, et Magda la tenait par la taille. Keitha lui releva les genoux, et Byrna se remit à hurler, le corps cambré sous l'effort.

— Pas le temps d'appeler quelqu'un. Je peux me débrouiller, dit Keitha.

Byrna hurla une dernière fois. Keitha s'agenouilla devant elle, et Magda perçut vaguement du coin de l'œil quelque chose de rouge, visqueux, maculé de sang. Puis elle vit le petit corps gigotant que Keitha prenait par les pieds. Il émit comme un piaulement, puis se mit à crier d'indignation d'avoir quitté son nia chaud et douillet. C'était un garçon. Byrna se laissa aller contre Magda et tendit les bras.

— Donne-le-moi, murmura-t-elle. Donne-le-moi, Keitha.

— Il est superbe, dit Keitha, couchant le nouveau-né sur le ventre de sa mère.

Instinctivement, le bébé chercha le sein, et Byrna le guida doucement. Soudain, Magda eut envie de pleurer, sans savoir pourquoi.

Je n'avais pas plus envie d'un enfant que Byrna. Et pourtant, elle est heureuse maintenant. Il est magnifique, se dit-elle, regardant le nouveau-né couché sur sa mère. J'aurais pu avoir un enfant de Peter et j'aurais été aussi heureuse qu'elle. Elle réprima un sanglot.

— Margali, dit Keitha, va chercher Mère Millea. Moi, il faut que je m'occupe d'elle.

Mais Magda n'était pas encore à la porte que Camilla entra, suivie de Marisela qui ôta sa grosse cape à capuchon en riant.

— Alors, on me prive d'un cadeau de naissance, Keitha ? Enfin, j'ai passé la nuit à mettre au monde des jumeaux ; ils se présentaient tous les deux par le siège, et j'ai craint que la mère ne meure d'hémorragie. Mais ils sont vivants tous les deux, et la mère aussi. Et comme ce sont des garçons, le père m'a payée double. Alors, je suis bien contente que le plus dur soit passé ici.

Elle alla se laver les mains et revint en disant :

— Voyons voir. Tu t'es bien débrouillée, Keitha. Elle n'est pas déchirée ! Il faut dire qu'il n'est pas bien gros. Viens ici, mon bonhomme.

Elle prit l'enfant, le tourna et retourna entre ses mains expertes, vérifiant le cordon, les doigts et les orteils minuscules, lui mettant un doigt dans la bouche pour contrôler le réflexe de succion, inspectant rapidement le nez, les oreilles et la nuque.

— Quel beau petit homme, sans un doigt ni un orteil qui manque, dit-elle. Comment te sens-tu, Byrna ?

— Fatiguée. Et j'ai sommeil. Et faim. Il est beau, hein, Marisela ?

— Magnifique. On va aller te chercher du lait chaud au miel. Tu ne saignes pas beaucoup, mais je vais quand même arranger ça. Après tu dormiras, et, au réveil, tu pourras faire un déjeuner d'ogre si tu veux.

Elle regarda Magda et dit :

— Tu es la nouvelle, non ? J'ai oublié ton nom.

— Margali n'ha Ysabet.

— Excuse-moi ; je ne suis pas souvent à la Maison et j'avais oublié ton nom. Mais je me souvenais bien de toi, dit-elle, ébouriffant les cheveux courts de Keitha. C'est bien moi qui ai mis ta fille au monde ; elle doit être grande maintenant.

— Elle est morte des fièvres, juste avant le Solstice d'Hiver, dit Keitha, d'une voix étranglée.

— Miséricordieuse Déesse, je suis désolée ! s'écria Marisela.

— Je… j'ai supplié mon mari de t'envoyer chercher, mais il n'a pas voulu… d'une Renonçante sous son toit…

— Je n'aurais peut-être pas fait mieux que les autres, dit Marisela. Je sais beaucoup de choses, mais, contre certaines fièvres, il n'y a rien à faire. Enfin, tu es là maintenant, et il faudra que nous parlions sérieusement un de ces jours. Pour le moment, je te remercie de t'être si bien occupée de Byrna. Camilla, veux-tu emmailloter le petit ?

Magda regarda les mains dures et calleuses de Camilla emmailloter tendrement le bébé, puis le bercer quelques instants en roucoulant sur sa maigre poitrine. Etait-ce possible chez une femme castrée, qui n'avait plus d'hormones ? Et comment une *emmasca* pouvait-elle s'intéresser aux enfants ? Magda avait toujours cru que c'était une question d'hormones, sans plus.

— Margali, dit Marisela, va à la cuisine et remonte du lait chaud au miel pour Byrna qui le prendra avec son médicament avant de s'endormir.

Magda descendit, très lasse ; maintenant, il allait falloir tisonner le feu et réchauffer du lait ! À son grand soulagement, Irmelin était déjà là et s'affairait autour de ses fourneaux. Rafaella était là aussi, en tenue de cheval, assise à table en train de manger un bol de porridge.

— Alors, Byrna a eu son bébé ? Et maintenant, Marisela veut du lait chaud au miel pour elle, dit Irmelin avec douceur. Assieds-toi près de Rafi et prends un bon thé ; j'en ai fait pour moi en descendant. Alors, Byrna a eu son bébé – c'est une fille ou un garçon ?

— Un garçon, dit Magda, buvant son thé avec délice pendant qu'Irmelin mettait le lait à chauffer.

Rafaella jura en abattant son poing sur la table.

— Mille tonnerres ! Il faudra qu'elle l'abandonne, la pauvre gosse ! Par les enfers de Zandru, je m'en souviens comme si c'était hier !

Elle se leva brusquement, renversant son bol, et sortit. Magda la suivit des yeux, se demandant ce qu'elle avait.

Irmelin la regarda partir en soupirant, puis elle vint nettoyer la table sans un mot.

— Bois ton thé, Margali, et monte ça à Byrna, dit-elle, le regard lointain, la bouche crispée.

Épuisée, Magda termina son thé et emporta le lait en haut.

Le bébé, enveloppé d'une couverture et d'un kimono, dormait dans les bras de Byrna, maintenant lavée, les cheveux nattés, l'air serein.

— Je vais le mettre dans son berceau pendant que tu boiras ton lait, dit Camilla, mais Byrna resserra ses bras sur le nouveau-né.

— Non, laisse-le-moi, je t'en prie…

Marisela leur dit d'aller déjeuner, et qu'elle resterait près de Byrna au cas où elle aurait une hémorragie. Camilla soupira et elles descendirent l'escalier ensemble.

— Pauvre gosse, dit Camilla. J'espère que Ferrika reviendra à temps pour la consoler quand elle devra s'en séparer. Elle m'inquiète.

Elle prit le bras de Magda et ajouta :

— Tu es épuisée, toi aussi – tu n'avais jamais participé à un accouchement ?

— Jamais, dit Magda. Et toi ?

— Oh si ! J'aurais pu me débrouiller si Keitha n'avait pas été là. Le deuxième fils de Rafaella est né comme ça, bien avant terme ; elle n'avait pas bien calculé et ne croyait pas sa grossesse aussi avancée.

Elle se mit à rire et poursuivit :

— Nous chevauchions vers la Maison de Neskaya ; nous venions de participer à une veille du feu. Elle a eu à peine le temps d'enlever son pantalon, et le bébé m'est tombé dans les mains comme je me baissais pour voir si elle était vraiment en travail. On l'a enveloppé dans ma tunique, et on est remontées à cheval !

La bonne odeur du déjeuner flottait dans l'escalier, mais Camilla n'alla pas à la salle à manger et alla ouvrir la porte de la rue, déserte et sombre, bien que le jour fût levé ; il neigeait toujours. Magda se sentit perdue dans ce monde blanc, étrangère dans ce monde étranger. Camilla l'entendit soupirer, et lui entoura les épaules de son bras.

— Tu en as assez de rester dans la maison, je suppose ; mais ce serait encore pire d'être enfermée en plein été. Le temps passera sans que tu t'en aperçoives. Tiens, il y a du sang sur ta

tunique et ton poignet, dit-elle, prenant la main de Magda. Dans les montagnes où je suis née, nous avons un proverbe qui dit : si du sang tombe sur toi avant le déjeuner, tu répandras le sang avant le dîner. Tu attends tes règles ?

Un instant, Magda ne comprit pas, car Camilla avait parlé en argot *cahuenga ;* elle répéta sa question en *casta*, et Magda secoua la tête.

— Pas encore, il s'en faut !

Camilla la regarda, troublée.

— Mais tu es ici depuis plus de quarante jours et tu n'as pas… *Breda*, tu es enceinte ?

Sapristi, est-ce que tout le monde la surveillait comme ça ?

— Non, bon sang ! dit-elle, exaspérée.

— Mais comment peux-tu en être si sûre…

Le visage de Camilla se décomposa et elle s'écria :

— Magda ! Tu as pris un inhibiteur de fertilité ?

De nouveau, Magda ne comprit pas tout de suite ; puis elle se dit que ce devait être l'équivalent du traitement anticonceptionnel terrien, et elle hocha la tête pour couper court à toute discussion.

— Tu ne sais donc pas que ces drogues peuvent te tuer ? Pourquoi faites-vous toutes ça ?

Elle s'interrompit et soupira.

— Je n'ai pas le droit de te faire la leçon, étant ce que je suis… et à jamais à l'abri de ce risque. Cela fait si longtemps que je ne me rappelle même plus ce que c'était que d'être tourmentée par ce genre de désir. Mais parfois – quand je pense au visage de Byrna contemplant son enfant – je me demande si j'ai eu raison.

Elle soupira, mais, impassible, elle continua à regarder tomber la neige. Magda se l'était souvent demandé : qu'est-ce qui pouvait pousser une femme à subir l'opération de la castration, illégale et souvent fatale, car elle n'était pas simple, même pour la médecine terrienne ? Et pourtant, elle avait rencontré plus d'une *emmasca* dans ses voyages. Elle ne formula pas tout haut sa question, mais, à son côté, Camilla se raidit et détourna les yeux, et Magda se demanda si elle avait lu dans son esprit.

— Seule Kindra, ma mère de serment, connaît toute mon histoire, dit enfin Camilla. Je n'en parle pas souvent, comme tu l'imagines facilement, mais tu es ma sœur de serment et tu dois savoir la vérité. Je…

Elle hésita, et Magda se récria :

— Je ne t'ai rien demandé – tu n'es pas obligée de me le dire…

Elle lit vraiment dans mon esprit ! Comment ? Avec une curieuse appréhension, elle se remémora le jour où, à Ardais, Dame Rohana et la *leronis* Alida avaient guéri Jaelle avec la pierre-étoile, et comme elle s'était retrouvée à l'intérieur de la matrice, travaillant avec le *laran*.

— Autrefois, je… je portais un autre nom, commença Camilla, et ma famille n'était pas inconnue dans les Kilghard. Ma mère disait qu'il y avait du sang Hastur dans mes veines, poursuivit-elle d'un ton détaché, ce qui signifie sans doute que j'avais été conçue au Solstice d'Été et que je n'étais pas la fille de mon père. J'étais destinée à un grand mariage, ou à devenir *leronis* dans une Tour. Mais, un jour, le fief de mon père fut attaqué par des bandits ; ils égorgèrent les gardes et m'emmenèrent avec une partie du bétail, pour servir à leur distraction. Tu imagines, je suppose, ce qu'ils ont fait de moi. Je n'avais pas encore quatorze ans, j'ai miséricordieusement presque tout oublié.

— Oh, Camilla !

— J'ai enfin été libérée contre rançon. Je crois que ce qui contrariait le plus ma famille, c'est qu'il fallait renoncer à un grand mariage. Et une *leronis* doit être vierge. Je n'étais même pas assez âgée pour me rendre compte que j'étais enceinte de… d'une des bêtes brutes qui m'avaient enlevée. Mon esprit a fait le noir sur tout cet épisode et j'ai oublié tout le reste. On m'a dit que j'avais attenté à ma vie.

Elle avait le regard distant, perdu dans les horreurs du passé. Elle se ressaisit enfin et poursuivit :

— Ma famille ne se souciait plus de mon sort. J'étais guérie, mais je savais que je ne pourrais plus jamais supporter d'être touchée par un homme. C'est la Dame d'Arilinn, Léonie Hastur, qui proposa de faire de moi une *emmasca*. Pendant des années,

j'ai vécu parmi des hommes, passant moi-même pour un homme, refusant d'avouer à quiconque, même à moi, que j'étais une femme. Mais, à la longue, je suis venue à la Maison de la Guilde, et là, j'ai découvert que la féminité était… de nouveau possible pour moi.

Elle sourit à Magda.

— C'était il y a une demi-vie, et parfois il se passe des années sans que je repense à cette époque ni à ce que j'étais avant. Bon, allons nous coucher maintenant ; c'est la fatigue qui me donne ces pensées morbides.

Magda resta muette d'horreur, non seulement à cause de l'histoire elle-même, mais aussi à cause du calme glacial avec lequel Camilla l'avait racontée. Camilla lui sourit et dit :

— Kindra, ma mère de serment, m'a dit un jour que toute femme qui vient chez nous a son histoire, et que chaque histoire est une tragédie – une tragédie qu'on ne croirait pas si on la voyait au théâtre ! Quand j'ai vu les cicatrices de Keitha… Moi aussi, ça m'est arrivé d'être battue comme une bête et j'en porte encore les traces dans ma chair… Alors, ça a ravivé des souvenirs douloureux.

— Mais ça ne peut pas être vrai de toutes les Renonçantes ! protesta Magda. Il ne peut pas y avoir que des tragédies ! Certaines doivent venir ici parce qu'elles aiment ce genre de vie – Jaelle m'a dit un jour qu'elle avait grandi dans la Maison, fille adoptive de Kindra…

— Un de ces jours, demande donc à Jaelle de te parler de la mort de sa mère, dit Camilla. Elle est née à Shainsa ; mais c'est son histoire, pas la mienne, et je n'ai pas le droit de la raconter.

— Mon histoire n'est pas une tragédie, dit Magda avec un rire gêné. Ce serait plutôt une comédie – ou une farce !

— Ah, ma sœur, voilà bien là la véritable horreur de toutes nos histoires, dit Camilla. Certains hommes les trouvent drôles. Maintenant, va déjeuner. Je ne donnerai pas de leçon d'escrime aujourd'hui. Et après, va te coucher, *chiya*.

Magda aurait préféré rester avec elle ; elle n'avait pas envie d'être seule. Mais elle obéit docilement et monta se coucher. Une heure ou deux plus tard, elle se réveilla, et, incapable de se rendormir, elle se leva et alla manger quelque chose de froid à la

cuisine ; puis, désœuvrée – les Mères de la Guilde l'avaient exemptée de tout travail pour la journée –, elle alla à la bibliothèque et passa un bon moment à lire l'histoire des Amazones Libres. Elle se dit qu'elle devrait prendre des notes pour les archives terriennes, mais elle n'avait pas envie de penser à ça. Plus tard dans la journée, Mère Lauria lui demanda d'être portière, le service le plus léger et le moins fatigant de la Maison. Elle devait simplement ouvrir à celles qui entraient ou sortaient, et recevoir les visiteurs éventuels.

Magda commençait à savoir faire quelques points simples, mais elle détestait la couture ; elle monta donc chercher une ceinture qu'elle avait commencé à tresser, et s'absorba dans la confection des nœuds compliqués.

Deux ou trois fois, elle se leva pour ouvrir à une sœur, et une fois elle porta un message à Marisela, dans la chambre où Byrna dormait, son bébé couché près d'elle. Elle somnolait dans la pénombre du hall quand elle entendit des coups violents frappés à la porte.

Elle sursauta et alla ouvrir. Un homme corpulent, en riches vêtements, se tenait sur le seuil. Il la foudroya du regard et dit, sur le mode insultant :

— Je veux voir la femme qui commande ici.

Mais, d'après le ton, il disait plutôt : « Va me chercher la mégère qui commande dans ce taudis. »

Magda remarqua que deux hommes l'accompagnaient, tous deux aussi corpulents que lui, armés d'une épée et d'une dague. Elle dit, sur le mode poli qui constituait en soi une réprobation :

— Je vais voir si l'une des Mères de la Guilde a le loisir de vous parler, messire. Puis-je vous demander ce qui vous amène ?

— Et comment ! gronda l'homme. Va dire à cette vieille peau que je viens chercher ma femme, et que je la veux tout de suite et sans discussion.

Magda lui claqua la porte au nez et se rendit vivement au sanctuaire des Mères de la Guilde.

— Tu es livide ! s'écria Mère Lauria. Que se passe-t-il, mon enfant ?

Magda le lui dit et ajouta, regardant l'énorme porte rappelant la bataille livrée, des générations plus tôt, pour défendre les droits d'une femme qui s'était enfuie de chez elle comme Keitha :

— Je crois que c'est le mari de Keitha.

Mère Lauria suivit son regard.

— Espérons qu'on n'en viendra pas là, mon enfant. Mais descends vite à la salle d'armes dire à Rafaella… Non, Rafaella conduit une caravane vers le nord. Dis à Camilla de s'armer vivement et de descendre. Je regrette que Jaelle soit absente, mais je n'ai pas le temps de l'envoyer chercher. Arme-toi aussi, Margali ; Jaelle m'a dit que tu avais combattu des bandits quand elle a été blessée à Sain Scarp.

Le cœur battant, Magda descendit à la salle d'armes et s'arma du long couteau que les Amazones n'appelaient pas une épée – mais Magda ne voyait pas la différence. Camilla, qui s'armait elle-même, avait l'air sévère.

— Ça fait plus de dix ans qu'une chose pareille n'était pas arrivée. On se croirait encore aux Âges du Chaos !

Elle regarda Magda, hésitante.

— Et tu manques d'entraînement et d'expérience…

Magda n'en avait que trop conscience, et son cœur battait à grands coups quand elles remontèrent l'escalier côte à côte. Mère Lauria les attendait dans le hall. On tambourinait furieusement sur la porte, et Mère Lauria la rouvrit.

— C'est vous qui commandez ici ? vociféra le butor.

— J'ai été choisie par mes sœurs pour parler en leur nom, dit doucement Mère Lauria. Puis-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler ? poursuivit-elle, avec l'extrême courtoisie d'une aristocrate s'adressant à un paysan mal dégrossi.

— Je suis Shann MacShann, grogna l'homme. Je veux ma femme, et pas des parlotes. Vous l'avez attirée chez vous, espèces de mégères, et je veux qu'on me la rende à la minute !

— Aucune femme ne vient ici que de sa libre volonté, dit Mère Lauria. Si votre femme est venue chez nous, c'est parce qu'elle voulait renoncer à son mariage pour une bonne raison. Aucune des nôtres n'est votre femme.

— Je ne suis pas venu discuter logique, cracha l'homme. Va me chercher ma femme ou j'irai la prendre moi-même !

Magda resserra la main sur son couteau.

— D'après les règles de notre Maison, répondit Mère Lauria avec calme, aucun homme ne peut passer notre porte, sauf sur invitation, et je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, messire. Si la sœur qui était autrefois votre femme désire vous parler, elle peut vous adresser un message et régler toutes les affaires restées pendantes entre vous, mais seulement si elle le désire…

— Ma femme, ça lui arrive d'être en rogne après moi, d'accord, et une fois elle est même retournée chez sa mère pendant quarante jours ; mais après, elle revient toujours en pleurant ; alors, qu'est-ce qui me dit que vous ne la retenez pas de force ?

— Et pourquoi ferions-nous une chose pareille ? demanda doucement Mère Lauria.

— Vous croyez que je ne sais pas ce qui se passe dans vos Maisons ?

— Non, en effet, vous ne le savez pas, dit Mère Lauria.

— Keitha, elle est bien trop femme pour se passer longtemps d'un homme ! gronda Shann. Rendez-la-moi immédiatement !

— Je regrette, dit Mère Lauria avec le plus grand calme, mais je répète que Keitha n'ha Cassilda n'a exprimé aucun désir de rentrer chez vous. Si vous voulez l'entendre de sa bouche, nous recevons les visiteurs la nuit de la Pleine Lune, et vous pourrez venir si vous voulez, seul ou accompagné de parents proches, pour lui parler, seul ou en présence de témoins selon ce qu'elle choisira. Mais aujourd'hui, et à cette heure, aucun homme n'est admis chez nous sauf pour affaires, et ce n'est pas votre cas. Je vous demande donc de vous retirer, vous et vos hommes, sans faire de scandale à notre porte.

— Puisque c'est comme ça, je vais la chercher moi-même, hurla Shann, tirant son épée et montant le perron.

Camilla et Magda, long couteau dégainé, s'interposèrent pour lui bloquer le passage.

— Ha, deux filles ! Si vous croyez que ça me fait peur !

Il se mit en garde, mais, d'un simple mouvement du poignet, Camilla lui fit sauter son épée des mains. Il trébucha et, déséquilibré, faillit tomber.

— Allons, avancez ! Entrons là-dedans ! cria-t-il à ses hommes.

Magda se prépara à un nouvel assaut. La réverbération du soleil sur la neige, les deux costauds qui avançaient, Camilla près d'elle, le visage couturé de cicatrices. Les quelques secondes qu'ils mirent à monter le perron lui parurent une éternité.

Puis ils engagèrent le fer avec elle et Camilla, parant, avançant, rompant, et Magda sentit un trait de feu tout le long de sa jambe.

Ça ne faisait pas mal, pour le moment, mais tandis qu'elle parait l'assaut suivant – les gestes appris à l'École du Renseignement des années plus tôt lui revenaient rapidement – elle était surtout éberluée.

On acquiert ce genre de connaissance, ça fait partie du programme, mais on ne s'attend pas vraiment à s'en servir jamais. Et on s'aperçoit qu'on est capable de les utiliser, mais on n'arrive pas à y croire, pas même quand on est en train de s'en servir, pas même quand on saigne.

Son esprit était ailleurs, mais son corps combattait tout seul, instinctivement, repoussant peu à peu les hommes au bas du perron. L'un d'eux glissa dans la neige, Magda sentit son épée s'enfoncer sous son sternum sans qu'elle l'ait vraiment voulu, sentit le corps, entraîné par son poids, tomber à la renverse, libérant sa lame. Elle se remit en garde face au suivant, sans se rendre compte que Camilla avait blessé Shann qui saignait, et qu'elle avait dit au troisième :

— Ça vous suffit ?

Magda ne l'entendit pas, car elle faisait assaut contre le troisième, le forçant à redescendre le perron. Elle avait les oreilles bourdonnantes, et une sorte de brume sanglante devant les yeux. Une voix venue du plus profond d'elle-même lui criait : *Tue-les, tue-les tous* ! Elle déchargeait toute la rage accumulée contre les Ténébrans, qui l'avaient empêchée de vivre dans le monde de son choix, de faire le métier de son choix, contre les

bandits qui l'avaient désarmée et rendue consciente de sa faiblesse – c'était une frénésie qui avait quelque chose de sexuel que de laisser son épée agir comme d'elle-même – jusqu'au moment où elle entendit crier son nom. Mais elle ne réagit pas, ce nom ne signifiait rien. Elle vit son adversaire glisser, tomber à genoux. Puis quelqu'un lui abaissa son épée de force ; elle pivota sur elle-même vers ce nouvel assaillant, et vit le visage de Camilla ; cela l'arrêta une seconde avant de repartir à l'attaque, puis Camilla lui fit sauter son épée de la main, avec une force qui lui laissa le bras engourdi.

— Non, Margali ! Non ! Il se rend ! Tu ne l'as pas vu lever son épée en signe de reddition ?

Magda revint à elle, tremblante comme une feuille ; consternée, elle regarda l'homme qu'elle avait tué, et Shann, couché dans son sang au bas du perron. Le troisième avait reculé et regardait avec consternation son bras ensanglanté.

— Tu as déshonoré ton épée, dit Camilla avec fureur, repoussant durement Magda et rejoignant le blessé.

— Je vous demande humblement pardon, messire. C'est une nouvelle sans expérience ; elle n'a pas vu votre geste de reddition.

— Je croyais que vous vouliez nous tuer tous, reddition ou pas ! dit le blessé. Mais cette querelle n'est pas la mienne, *mestra* !

— Je vends honorablement les services de mon épée depuis trente ans, camarade. Ma compagne est jeune. Croyez-moi, nous lui ferons passer l'envie de recommencer ! Mais vous n'êtes pas l'homme juré de Shann ?

L'homme cracha par terre.

— L'homme juré de ce type-là ? Non, par les enfers de Zandru. Mercenaire, c'est tout. Je n'ai pas envie de donner ma vie pour ce butor !

— Faites voir votre blessure, dit Camilla. Vous serez indemnisé, croyez-moi. Nous n'avons aucune querelle avec vous.

— Et moi, je n'en ai pas non plus avec vous, *mestra*. Entre nous, si sa femme l'a quitté, c'est qu'elle avait des raisons à revendre ; mais je loue mon épée pour gagner ma vie, alors je

me suis battu tant qu'il se battait. Mais ce n'est ni un parent ni un frère juré.

Gauchement, de sa main valide, il remit son épée au fourreau.

— Je vais aller chercher ses écuyers et ses serviteurs pour le ramener chez lui, dit-il, montrant Shann. Il ne m'est rien, mais, quand je me bats au côté d'un homme, je ne le laisse pas saigner à mort dans le ruisseau.

Il regarda avec tristesse celui que Magda avait tué.

— Mais lui, c'était un vrai copain ; ça aurait fait douze ans au prochain Solstice qu'on louait notre épée ensemble.

— Qui regrette de verser son sang par l'épée doit gagner son pain à la charrue, dit gravement Camilla.

L'homme soupira et fit le signe sacré des *cristoforos*.

— Oui, il a déposé ses soucis aux pieds du Porteur de Fardeaux. Paix à son âme, *mestra*.

Il considéra sa blessure et ajouta :

— Mais c'est dur d'être blessé après s'être rendu.

Mère Lauria descendit le perron.

— Nous vous verserons toute indemnité que vous réclamerez, dans des limites raisonnables. Camilla, emmène-le à la Salle des Étrangers et panse sa blessure.

Camilla regarda Magda avec colère, et dit avec un mépris rageur :

— Rentre maintenant, avant de nous déshonorer davantage !

Perplexe, Magda remonta le perron, chancelante. Sa blessure à la cuisse, qu'elle avait à peine remarquée sur le moment, commençait à lui élancer.

Elle s'était battue pour la Maison. Elle avait fait de son mieux – l'homme s'était-il vraiment rendu avant qu'elle ne le blesse ?

Dans les montagnes, je me suis déshonorée parce que j'avais peur de me battre, et maintenant, je déshonore la Maison parce que je me bats trop bien… Elle refoula ses sanglots ; si elle se laissait aller à pleurer maintenant, elle avait l'impression qu'elle n'arrêterait jamais…

— *Breda*… dit Keitha, le visage inondé de larmes. Comme elle est cruelle ! Tu t'es battue pour nous, tu es blessée aussi – et

elle se soucie plus de la blessure de ce soldat que de la tienne ! Et pourtant, c'est pour nous que tu as versé ton sang ! Viens, je vais te soigner.

Magda monta, s'appuyant lourdement sur Keitha.

— J'ai tout vu, poursuivit Keitha, indignée. Camilla est trop injuste ! L'homme s'était rendu, et alors ? Je regrette que tu ne les aies pas tués tous !

Maintenant, la jambe de Magda lui élançait tellement qu'elle en avait le vertige. Elle laissait derrière elle une traînée de sang. Keitha la pilota vers la salle de bains, la fit asseoir sur un petit banc de bois et lui ôta doucement son pantalon. Magda se cramponnait à son banc, de peur de tomber, tandis que Keitha lavait sa blessure à l'eau glacée. Elle n'avait pas terminé que Mère Lauria entra et regarda froidement les deux femmes.

— Tu es grièvement blessée, Margali ?

— Je ne m'y connais pas assez pour savoir si c'est grave, mais ça fait mal.

Mère Lauria s'avança pour examiner elle-même la blessure.

— La coupure est profonde, mais nette ; elle cicatrisera bien. Tu l'as reçue de celui qui s'était rendu et qui craignait pour sa vie ?

— Non ; du premier, celui que j'ai tué, et j'étais moi-même en danger de mort, car je suppose qu'il ne se serait pas arrêté avant de m'avoir tuée.

— Bon, c'est toujours quelque chose, dit Mère Lauria.

— Comment pouvez-vous lui faire des reproches ? s'écria Keitha. Elle s'est battue pour nous défendre, elle est blessée, elle souffre, et pourtant, Camilla et toi, vous n'arrêtez pas de la tarabuster, et toi, tu viens encore ici pour la tarabuster un peu plus avant même que j'aie pansé sa blessure !

— Tuer un homme qui s'est rendu, c'est un *meurtre,* dit Mère Lauria, le visage sévère. Si Camilla n'avait pas abaissé son épée, elle aurait pu tuer un homme sans défense et attirer sur nous la vendetta. Nous avons de la chance d'avoir affaire à un mercenaire ; s'il avait été l'un des hommes jurés de MacShann, ils seraient obligés de le venger ! La Maison de Thendara devrait relever un défi après l'autre, et cela aurait pu nous détruire ! Heureusement, sa blessure n'est pas invalidante, et Camilla, qui

s'est souvent louée comme mercenaire, connaît leur code de l'honneur. Elle est en train de le panser dans la Salle des Étrangers, et espère qu'il acceptera une indemnité en liquide pour cette blessure infligée de façon si déshonorante.

Magda baissa la tête, reconnaissant sa culpabilité. Oui, elle avait perdu son sang-froid, elle méritait ces reproches. Elle se rappela les paroles de Cholayna Ares à l'École du Renseignement.

Ne perds jamais le contrôle ; ne tue jamais sauf si tu désires tuer.

Pour faire échec à sa peur, elle s'était raccrochée à sa colère et s'était déshonorée.

Lauria détourna sa colère contre Keitha.

— Et toi, tu n'as même pas demandé si celui qui était ton mari est mort ou vivant ? Devons-nous nous transformer en assassins pour satisfaire ta rancœur ?

— Il peut vivre ou mourir, je m'en moque ! dit Keitha avec fureur. Est-ce que je dois rendre le bien pour le mal comme les *cristoforos* ? J'ai renoncé à lui à jamais !

— Pas du tout, dit Mère Lauria. Si tu avais vraiment renoncé à lui, sa vie ou sa mort te serait indifférente, et tu pourrais, comme Camilla, panser sans haine les blessures d'un ennemi vaincu.

— Camilla n'a pas souffert par lui… commença Keitha.

— Que sais-tu de ce que Camilla a souffert par les hommes ? demanda Mère Lauria.

Et Magda repensa à ce que Camilla lui avait raconté… Était-ce seulement le matin ? Cela lui paraissait très loin. Mère Lauria soupira.

— La blessure de Margali saigne encore ; heureusement, Marisela est dans la Maison, mais ça m'ennuie de la réveiller car elle est restée debout toute la nuit. Margali, tu réalises ce que tu as fait ?

Margali luttait toujours contre l'envie d'éclater en sanglots hystériques.

— Je ne savais pas… je n'ai pas vu qu'il s'était rendu…

— Quand on tire l'épée, il faut toujours savoir, dit sévèrement Mère Lauria. Il n'y a aucune excuse, en ce monde ou

dans l'autre, pour frapper un homme après sa reddition. Nomme ta mère de serment !

Cette demande avait la force d'une question rituelle, car Mère Lauria savait très bien la réponse.

— Jaelle n'ha Melora.

— Tu l'as déshonorée aussi, dit Mère Lauria. Et c'est elle qui te punira quand tu seras guérie !

Elle sortit, et Magda éclata en sanglots sur son banc. Sa jambe lui élançait terriblement, mais, dans sa détresse, elle ne s'en apercevait même pas.

— Alors, qu'est-ce qui nous arrive ? dit joyeusement Marisela en entrant.

Magda leva les yeux, craintive ; Marisela allait-elle croire de son devoir de la traiter de haut, elle aussi ? Quoi qu'elle puisse dire ou faire, elle le méritait, mais Jaelle était responsable de sa faute, et c'était ça le pire.

Pourtant Marisela se contenta de se pencher pour examiner sa blessure d'un œil exercé.

— C'est sérieux, mais ça cicatrisera bien ; le muscle n'est pas trop atteint. Je vais te recoudre ça. Peux-tu m'aider à la transporter dans sa chambre, Keitha ? Ce sera plus pratique, car, après, elle ne sera pas très en forme pour marcher, pauvre lapin.

Elle caressa la joue de Magda et ajouta :

— Ce n'est vraiment pas de chance que ça t'arrive la première fois que tu tires l'épée. Aide-la à retourner dans sa chambre, Keitha, pendant que je vais chercher ma trousse.

Ce fut un vrai cauchemar, mais Keitha parvint à la ramener dans son lit. Magda eut un mouvement de recul quand Marisela revint – dans la Zone Terrienne, une blessure aussi profonde aurait été suturée sous anesthésie ! Marisela imbiba la blessure d'un liquide glacé qui l'engourdit un peu, puis, d'une main experte, lui fit prestement plusieurs points de suture. Maintenant, Magda était si désemparée qu'elle se déshonora une fois de plus, pensa-t-elle, en pleurant comme une gamine ! Keitha la berçait dans ses bras pour la réconforter, et Marisela lui fit boire un cordial très fort qui lui donna le vertige. Puis Marisela l'embrassa sur le front en disant :

— Désolée d'avoir été obligée de te faire si mal, *breda*.

Elle sortit, et Keitha s'assit près d'elle et lui prit la main.

— Je me moque de ce qu'elles disent toutes ! Pour moi, tu n'es pas déshonorée ! Elles ne devraient pas te tarabuster comme ça !

Pourtant, maintenant que le premier choc était passé, elle comprenait ce que Camilla voulait dire, elle comprenait qu'elle avait déshonoré sa lame.

Je fais tout de travers, pensa-t-elle. *J'ai échoué en tout dans la Zone Terrienne, échoué dans mon rôle de femme – je n'ai même pas pu donner à Peter le fils qu'il désirait –, et maintenant j'échoue ici, déshonorant Jaelle, déshonorant Camilla.*

— Ne pleure pas, Margali, dit Keitha, lui prenant la tête entre ses mains et lui donnant un baiser. À sa grande consternation, Magda n'eut pas un mouvement de recul, mais, en proie à une émotion intense, presque sexuelle, elle sentit qu'elle le lui rendait, étreignant Keitha avec force, même si, en cet instant de lucidité soudaine, elle sut que Keitha avait simplement voulu le réconforter, comme elle aurait consolé une enfant, et qu'elle aurait été horrifié si elle avait su comment Magda avait interprété son geste. Elle sentait, de façon presque palpable, la bonté et la compassion de Keitha, qui faisaient autour d'elle comme une aura aux douces couleurs pastel, de même que la rage de Mère Lauria l'enveloppait tout à l'heure d'un halo rouge…

Qu'est-ce qu'il y avait dans ce cordial que m'a donné Marisela ? Je suis ivre, droguée, je deviens folle…

Est-ce pour ça que son mariage avec Peter avait été un échec, est-ce cela que Camilla avait lu en elle l'autre soir, est-ce cela qu'elle désirait vraiment quand ses défenses étaient affaiblies ? Peter avait-il raison quand il l'accusait d'être amoureuse de Jaelle et jalouse de lui ?

Mais elle était trop épuisée pour s'en effrayer. Elle se laissa flotter, se remémorant ce moment où, à Ardais, elle s'était retrouvée *à l'intérieur* de la matrice. Le lit flottait, elle avait l'impression d'être dans l'espace, enveloppée de volutes de lumière tourbillonnantes qui tournaient de plus en plus vite. Un

instant, elle se retrouva à Ardais, devant Dame Rohana qui la regardait, troublée, en disant : *Si vous avez des problèmes avec votre* laran, *il faudra me le dire immédiatement*. Mais comment était-ce possible, puisque Dame Rohana était *là-bas*, et qu'elle, Magda, était *ici* ? Il lui semblait que Keitha l'appelait de très loin, mais, pensa-t-elle, Keitha est mon amie, je ne veux pas l'effrayer comme Camilla m'a effrayée l'autre soir ; alors elle se cacha et ne répondit pas. Puis un autre visage sortit de la nuit, un beau visage de femme couronné d'une chevelure blond-roux et flottant dans un halo de feu bleu pâle, puis un autre visage, rond, calme, pratique, un visage de femme aux cheveux grisonnants coupés court, comme ceux des Amazones, et qui disait doucement : *Il faut faire quelque chose pour elle ; elle est des nôtres et elle ne le sait pas encore.*

Pour une Terranan ?

Elle ne sera ni la première ni la dernière à réclamer son héritage dans un monde inconnu.

Puis la vision disparut et ne reparut pas.

DEUXIÈME PARTIE

SÉPARATION

Chapitre 1

IL neigeait. De la fenêtre de Cholayna Ares, le monde se perdait dans des tourbillons de flocons blancs et Jaelle aurait voulu être dehors, et pas ici, dans cette lumière jaune, ici où ne pénétrait jamais le moindre signe du climat extérieur.

Peter la vit regarder dehors avec nostalgie, et lui serra la main. Depuis le soir de la réception en l'honneur d'Alessandro Li, il était gentil, prévenant, tendre avec elle, et elle avait perdu sa rancœur. Ces dernières semaines, il avait essayé de redevenir l'homme qu'elle avait aimé à Sain Scarp. Malgré son éducation terrienne, il avait tenté consciemment de respecter son indépendance, de ne pas la prendre pour sa chose. Elle s'était remise à espérer ; même s'ils avaient perdu ce qui les avait attirés l'un vers l'autre, peut-être pourraient-ils reconstruire des rapports plus solides et plus heureux. *J'aurais dû comprendre que cette intense extase sexuelle ne durerait pas toujours ; et maintenant que je ne suis plus une adolescente attardée, aveuglée par son premier béguin, peut-être pourrons-nous parvenir à des rapports plus adultes, plus authentiques. Et tout n'était pas de sa faute. Moi aussi, je me suis montrée égoïste et infantile.*

— Moi aussi j'aimerais bien être dehors à marcher dans la neige, dit-il doucement.

Pendant un moment, ils furent tellement à l'unisson qu'elle se demanda s'il n'avait pas un *laran* rudimentaire, comme beaucoup de Terriens. À mesure qu'ils se connaîtraient mieux, peut-être que ce *laran* se développerait en lui et qu'il y aurait entre eux cette compréhension instantanée qu'elle désirait si ardemment.

Cholayna leur sourit et dit avec un soupçon d'ironie :

— Si vous pouvez m'accorder un moment, les amoureux…

Peter lâcha la main de Jaelle et rougit légèrement.

— Oh, ce n'était pas un reproche, reprit Cholayna. Je voudrais pouvoir vous donner un an de congé pour partir en voyage de noces, mais la situation ne le permet pas, malheureusement. À l'heure actuelle, Magda a dû avoir le temps de décider s'il y a, à la Maison de Thendara, des femmes capables d'apprendre nos techniques médicales, et d'autres que nous pourrions employer à des postes divers. Y a-t-il des chances qu'elle puisse venir ici, Jaelle ?

— Absolument aucune, répliqua Jaelle. Je te l'ai dit : elle ne doit pas sortir pendant ses six mois de formation, sauf sur ordre exprès d'une Mère de la Guilde.

Cholayna fronça les sourcils et dit :

— Je croyais que tu étais sa supérieure ; tu ne peux pas lui ordonner de venir ?

— Je le pourrais sans doute, dit lentement Jaelle, mais je ne veux pas lui faire ça. Ça la mettrait à part et elle ne s'en remettrait jamais si elle veut vraiment rester des nôtres.

— Je trouve que tu es trop consciencieuse, dit Peter. La décision d'employer des Amazones Libres – pardon, des Renonçantes – au QG est très importante pour nos deux mondes et doit être appliquée le plus vite possible, avant que l'enthousiasme ne retombe.

— Quand même, il vaut mieux ne pas enlever à Magda sa couverture, et puisqu'elle est entrée à la Maison de Thendara en Renonçante ordinaire, il ne faut la singulariser en rien. Jaelle, pourrais-tu aller là-bas pour lui parler ?

Jaelle éprouva soudain une nostalgie poignante pour la Maison de la Guilde, pour la vie avec ses sœurs !

— Avec plaisir. Et je pourrais parler aussi avec Mère Lauria.

— Le seul inconvénient, c'est que je ne peux pas venir avec toi, dit Peter.

— Pas à la Maison de la Guilde, en effet, dit-elle.

Mais elle sourit, pensant que, bientôt, ils iraient sans doute marcher dans la neige, se promenant main dans la main dans la cité qu'elle aimait. Il l'aimait aussi ; il avait vécu des années

comme un Ténébran. Pourquoi s'était-elle mise à penser à lui comme à un Terrien ? Elle devait s'arranger pour l'aider à redevenir le Piedro ténébran qu'elle avait aimé.

— Tu sais quel genre de femmes il nous faut ici, dit Cholayna. Avant tout, elles doivent être flexibles, capables de s'adapter à de nouvelles façons de penser et de faire, capable de s'adapter à des conditions de vie étrangères. En fait, comme toi, Jaelle, elles doivent être capables de survivre au choc culturel.

— Ah, dit Peter, mais c'est qu'il n'y en a plus comme Jaelle. Après elle, on a cassé le moule.

— Je ne crois pas que je sois unique, dit-elle en souriant, mais déjà elle passait mentalement en revue les femmes de la Maison.

Rafaella ne serait jamais une technicienne médicale, mais elle pouvait être utile comme guide de montagne. Marisela – Jaelle fronça les sourcils, pensant à la compétence de la sage-femme et à l'adaptabilité qui lui permettait de travailler dans la cité avec des femmes qui méprisaient les autres Amazones Libres. Marisela profiterait sans aucun doute de ce genre d'enseignement, mais pourrait-on se passer d'elle ? Elle écarta ces idées, décidant d'en discuter avec Mère Lauria, et, levant les yeux, rencontra le sourire de Cholayna.

— Où étais-tu ?

— Je pensais à mes sœurs de la Guilde, répondit Jaelle en riant.

Cholayna rit aussi et la congédia.

— Eh bien, va parler avec les Mères de la Guilde. Est-ce qu'un jour je pourrais aller en visite à la Maison de Thendara ?

— Rien ne s'y oppose, dit Jaelle, réagissant spontanément à la bienveillance spontanée de Cholayna. Je crois que Mère Lauria t'aimera beaucoup. Je regrette que tu n'aies pas connu Kindra, ma mère de serment.

Elles se ressemblaient dans bien des domaines, pensa-t-elle en descendant chez elle. Bien que Cholayna ait grandi sur une planète où tout le monde avait favorisé ses études, et qu'elle ait acquis sa force, non par la révolte et le renoncement, comme les Amazones, mais simplement en choisissant son métier…

Jaelle interrompit ses réflexions, choquée. Critiquait-elle son propre monde en faveur de celui des *Terranans* ? Quelques décades au QG l'avaient-elles corrompue à ce point ?

Corrompue ? Est-ce de la corruption d'aimer Peter ou d'apprécier sa culture ?

Elle claqua la porte de son appartement et, les mains tremblantes, se débarrassa de son uniforme. Vraiment, il était grand temps de revisiter son foyer !

Elle enfila sa sous-tunique de lin brodé, une épaisse culotte, un pantalon et une tunique de grosse laine et s'assit pour lacer ses bottes. Puis elle passa la main dans ses cheveux longs et poussa un juron. Il n'était que temps de les couper. Non, sapristi, pourquoi ? Elle vivait en mariage libre avec Peter – *ce que son Serment lui permettait*. Pourtant, l'idée persista. Que diraient Rafaella ou Camilla, en la voyant à la Maison de Thendara avec des cheveux longs, au lieu de la coupe distinctive des Renonçante qui annonçait leur indépendance à tous les hommes ? Oh, qu'ils aillent tous au diable ! Elle prit une paire de ciseaux, et se regarda pensivement dans la glace, se rappelant les mains de Peter caressant sa chevelure. Elle approcha les ciseaux de sa nuque, puis, avec un juron, les jeta par terre avec colère. C'étaient ses cheveux et sa vie, et si elle voulait plaire à son compagnon bien-aimé, c'était son affaire. Pourtant, l'aiguillon du remords demeura.

Il neigeait ; il fallait enduire son visage de crème protectrice. Elle fouilla dans ses tiroirs ; les cosmétiques terriens avaient un parfum un peu plus fort, une texture un peu plus fine que ceux achetés au marché ou ceux que confectionnaient les femmes de la Guilde quand elles manquaient d'argent. Sa main rencontra le petit boulier réglé sur le mouvement des lunes, et dont les femmes se servaient pour calculer leurs règles. Elle fit glisser une boule violette, car le disque de Liriel était plein, puis s'immobilisa.

Elle aurait dû pousser une boule rouge, symbolisant le sang des règles, une décade plus tôt, au moins. Sa violente querelle avec Peter et la détresse qui avait suivi, puis le travail très prenant qu'elle faisait avec Cholayna et Aleki, l'avaient tant

perturbée qu'elle avait poussé une boule tous les jours, machinalement, sans remarquer l'absence de la boule rouge.

Était-ce une simple modification de son cycle, que, lui avait-on dit, la lumière jaune pouvait provoquer ? Ou était-il possible qu'elle fût tombée enceinte au cours de la réconciliation passionnée qui avait suivi leur querelle ?

Elle ne put réprimer un frisson de plaisir, immédiatement suivi de doutes et de craintes. Désirait-elle vraiment un enfant ? Désirait-elle se trouver à la merci d'un parasite intérieur qui allait la rendre malade et déformer son corps, désirait-elle la redoutable épreuve de l'accouchement qui avait tué sa mère ? Un instant, son esprit revit le cauchemar… *sang répandu dans le sable assoiffé du désert, soleil sanglant…* Une douleur aiguë dans ses mains lui fit réaliser qu'elle serrait les poings à s'enfoncer les ongles dans les paumes. Stupide ! Pourquoi penser à ce vieux cauchemar ?

Comme Peter sera content quand je le lui dirai ! Elle vit son air heureux, la tendresse et l'orgueil qu'il y aurait dans ses yeux.

L'orgueil. Les paroles du Serment résonnèrent dans sa tête, *je porterai un enfant à mon temps et à mon heure, jamais dans l'intérêt d'un lignage ou d'un héritage…* Sottises, se dit-elle. Peter n'était pas Comyn, malgré sa ressemblance frappante avec Kyril Ardais, et il ne se souciait pas particulièrement de la lignée, qui comptait tant pour un Comyn. Puis une idée insidieuse s'insinua dans son esprit. *Rohana aussi sera heureuse que je donne un enfant au Domaine Aillard.* Elle l'écarta aussi. Ni pour Aillard. Ni pour Peter. Pour moi, parce que nous nous aimons et que c'est la plus belle confirmation de notre amour !

Mais, entendant le pas de Peter, elle referma le tiroir d'un coup sec, presque comme une coupable.

— Jaelle ? Je croyais que tu allais à la Maison de la Guilde, ma chérie.

— J'y vais, dit-elle, essayant de ne pas regarder le tiroir. *S'il était télépathe comme Kyril, il saurait sans que je le lui dise, sans même voir le boulier.*

Elle lui avait un jour montré cet objet et lui en avait expliqué le fonctionnement, mais il n'y avait pas prêté grande attention,

tout en reconnaissant qu'il en avait vu en vente au marché et pensé que c'était une sorte d'abaque – le plus ancien calculateur existant sur Terra.

— Tu ne vas pas sortir dans ce blizzard, Jaelle…

— Tu es resté trop longtemps dans la Zone Terrienne si tu qualifies ces quelques flocons de blizzard, dit-elle en riant.

Au contraire, elle avait envie de sortir dans ce froid revigorant, après la chaleur débilitante du QG.

— Alors, je vais venir avec toi, dit-il, enfilant ses bottes.

Elle hésita.

— En tenue d'Amazone, il vaut mieux qu'on ne me voie pas avec toi en ville ; et ça t'exposerait aux commérages, toi aussi…

Comme il semblait ne pas comprendre, elle ajouta :

— Tu es en uniforme.

— Oh, je peux me changer, proposa-t-il, mais elle secoua la tête.

— J'aime mieux pas. Ça t'ennuie vraiment, Peter ? Je préfère y aller seule. Si j'arrive à la Maison en compagnie d'un Terrien – ou de tout autre homme – ça fera jaser et ça compliquera ma mission.

— Comme tu voudras, soupira-t-il, la serrant dans ses bras avec un long baiser suggestif.

— Tu n'aimerais pas mieux rester ici bien au chaud ?

L'idée était tentante. Allait-elle imiter les Terriens qui faisaient l'amour à heures fixes, sans jamais céder à la spontanéité du moment ? Pourtant, elle se dégagea.

— Je suis en service, chéri. Il faut que je m'en aille. Comme tu me le répètes tout le temps à propos de Montray, Cholayna est ma patronne.

Il céda presque trop vite.

— Tu rentreras avant la nuit ?

— Il faudra peut-être que je passe la nuit à la Maison, dit-elle. Ce n'est pas le genre de chose qu'on peut expédier en une heure.

Son air déconfit la fit rire.

— Piedro, mon amour, être séparés une seule nuit, ce n'est pas la fin du monde !

— Je suppose que non, grommela-t-il, mais tu me manqueras.

Elle s'adoucit.

— Toi aussi tu me manqueras, dit-elle, se blottissant de nouveau dans ses bras, mais il y aura des moments où tu devras aller sur le terrain et où je resterai toute seule ici. Autant commencer à s'y habituer.

Mais l'air blessé de Peter la suivit jusqu'aux grilles séparant le QG de la Cité du Commerce. Sentant le froid revigorant de la neige sur ses joues, elle regretta de ne pas avoir adouci la séparation par l'annonce de la bonne nouvelle. Bah, elle avait tout le temps de le lui dire.

J'aimerais mieux qu'on m'injurie, pensa Magda. *N'importe quoi serait plus supportable que ce silence réprobateur, cette courtoisie sans faille.*

— Tu es prête, Margali ? demanda Rafaella. Veux-tu travailler avec Doria et Keitha ? Elles ont besoin de s'exercer à tomber.

Magda hocha la tête. Tous les stores étaient relevés dans la Salle d'Armes, éclairée d'une lumière blafarde réverbérée par la neige. Les tapis étaient déroulés sur le sol, et une douzaine de femmes s'échauffaient en vue de la leçon de combat à mains nues qu'allait donner Rafaella.

Magda pensa à son troisième jour à la Maison, où elle avait pris sa première leçon avec Rafaella. Depuis son arrivée, elle s'efforçait gauchement d'exécuter les tâches totalement nouvelles qu'on lui confiait : faire le pain, traire les laitières, manier le balai et la pelle à écurie, et c'était un grand soulagement d'en arriver enfin à quelque chose qu'elle faisait bien. On l'avait entraînée à fond au close-combat à l'École du Renseignement d'Alpha, et il lui tardait de montrer à Rafaella qu'elle n'était pas complètement idiote.

Elle était prête – alors – à aimer la mince et brune Amazone qui était l'associée de Jaelle dans leur affaire de guides et conseillères de voyages. De plus, lors de sa première soirée à la Maison, elle avait entendu Rafaella chanter en s'accompagnant à la harpe. La mère de Magda était une musicienne

remarquable, première Terrienne à transcrire la plupart des ballades folkloriques de Ténébreuse, et à établir des rapports historiques entre les musiques terrienne et ténébrane. Magda n'était pas musicienne elle-même – elle avait de l'oreille, mais pas de voix –, mais elle admirait le talent chez les autres, et était donc prête non seulement à aimer, mais aussi à admirer Rafaella.

Pourtant, dès l'abord, Rafaella s'était toujours montrée hostile. C'est pourquoi, lors de cette première leçon, quand elle avait compris que Rafaella s'attendait à la trouver complètement stupide, et aussi gauche que la bourgeoise Keitha, Magda avait ressorti toutes ses connaissances du *judo* de Terra et du *vaidokan* d'Alpha. Quand Magda l'eut deux fois jetée au tapis, Rafaella arrêta la leçon et lui demanda, fronçant les sourcils :

— Par les enfers de Zandru, où as-tu appris tout ça ?

Trop tard, Magda réalisa son erreur. Elle avait appris l'autodéfense à une demi-galaxie de là, d'une Terrienne-Arcturienne qui les avait entraînés, Peter et elle. Mais elle s'était engagée auprès de Mère Lauria à n'en rien dire.

— J'ai appris ça… très jeune… et très loin d'ici.

— Oui, je me rappelle ; tu es née dans les Heller, près de Caer Donn, dit Rafaella. Mais ton père l'avait permis ?

— Il était déjà mort à l'époque, répondit Magda sans mentir, et il n'y avait personne d'autre pour s'y opposer.

Rafaella la considéra, l'air sceptique.

— À part un mari, je n'imagine pas un homme enseigner ces choses à une femme.

— Mon compagnon n'avait pas d'objection, dit Magda, de nouveau véridique.

Magda repensa au début de leur mariage – avant que la concurrence qui régnait entre eux n'eût détruit leurs rapports – quand Peter et elle travaillaient ensemble les technique du close-combat.

— Eh bien, dit Rafaella, il est clair que je n'ai rien à t'apprendre ; au contraire, c'est toi qui peux nous enseigner des tas de choses. J'espère que tu m'aideras, comme nous toutes, à

maîtriser ces nouvelles prises. Je suppose que c'est une technique pratiquée dans les montagnes.

Et Magda était donc devenue monitrice de combat à mains nues. Ce n'était pas aussi facile qu'elle l'avait pensé ; elle avait appris à utiliser les techniques, mais pas à les enseigner, et elle avait passé beaucoup de temps à travailler seule, essayant de comprendre comment elle procédait. Mais cela lui avait permis de retrouver sa fierté, et, dans une certaine mesure, de désarmer l'hostilité de Rafaella. Jusqu'au jour où elle s'était battue pour la Maison et les avait déshonorées. Camilla était parvenue à calmer la colère du mercenaire et elles avaient évité la vendetta, mais elles avaient dû payer une lourde indemnité qui grevait lourdement les finances de la Guilde. À la suite de sa blessure, Magda avait gardé le lit pendant dix jours et reprenait seulement ses activités.

— Tu es sûre que ce n'est pas dangereux ? Que ça ne va pas rouvrir ta blessure ? demanda Rafaella.

— Marisela a dit que je devais m'entraîner pour ne pas conserver de raideur dans la jambe.

— Comme tu voudras.

Rafaella haussa les épaules et retourna dans le coin où elle essayait – sans beaucoup de succès – d'enseigner à Keitha à tomber en souplesse.

Byrna, en vieux pantalon deux fois trop grand pour elle, toucha l'épaule de Magda.

— Ne t'en fais pas ; Rafi est comme ça. Elle est en rogne parce qu'elle enseigne le combat à mains nues depuis douze ans, et toi, tu arrives, et tu es meilleure qu'elle. Elle est jalouse, c'est tout.

Magda n'en était pas si sûre, et elle dit fermement :

— On y va ?

Elle commença les flexions et étirement précédant un entraînement. Sa jambe lui faisait mal, alors elle s'interrompit, roula son pantalon et regarda sa cicatrice. Tout allait bien ; elle souffrait simplement parce que ses muscles manquaient d'exercice.

— Moi aussi, gémit Byrna. Marisela m'avait dit de faire de la gymnastique pendant ma grossesse, mais j'ai été trop paresseuse, et maintenant, tous mes muscles me font mal !

Son bras heurta ses seins gonflés de lait, et elle grimaça.

— Et il va falloir que je monte dans une demi-heure nourrir le petit ! Mais il faut quand même que je m'entraîne un peu pour retrouver la forme.

— Viens travailler avec moi, Byrna, dit Rafaella. Je sais ce que c'est de s'entraîner en allaitant un petit goulu, et je vais te montrer comment on retrouve ses muscles en vitesse ! Quand à toi, Margali, ajouta-t-elle, cérémonieuse, peux-tu me rendre le service de travailler un moment avec Keitha ?

Bien sûr, pensa Magda, *dès que je parle à une sœur qui se montre vraiment amicale envers moi* – car, depuis la nuit de l'accouchement, elle s'était liée d'amitié avec Byrna –, *Rafaella l'appelle et je me retrouve toute seule.* Keitha s'approcha docilement, la démarche raide.

— Essaye de te laisser aller, dit Magda. Tant que tu auras peur de te faire mal, tu seras crispée, et c'est là que tu te feras *vraiment* mal.

Keitha, pensa-t-elle, peu charitable, avait toute la souplesse d'un manche à balai ; quand Magda lui ordonna de simuler une chute, elle se crispa, et tendit un bras pour amortir le choc.

— Non, non, essaye de *rouler* en tombant. Très souple, comme ça, dit-elle, faisant un roulé-boulé.

Keitha essaya bravement de l'imiter, mais ne put réprimer un cri de douleur.

— Aïe ! dit-elle, se frictionnant la hanche et l'épaule.

— Regarde Doria, dit Magda, réprimant un mouvement d'impatience.

Quelques femmes s'approchèrent, et Magda leva les yeux et leur demanda :

— Vous voulez vous entraîner avec nous ?

— Non, merci, dirent-elles, très courtoises, se dirigeant vers l'autre bout de la salle.

Keitha est gentille avec moi, Doria et Byrna aussi. Mais pour les autres, je n'existe pas.

Magda haussa les épaules et se retourna vers Doria. S'il y avait une chose qu'elle aurait voulu éviter, c'était bien d'entrer en concurrence directe avec Rafaella ; mais là aussi, elle avait échoué.

Elles continuèrent, et, au bout de trois ou quatre tentatives, Keitha, sans être très souple, avait perdu un peu de la raideur qui rendait ses chutes si douloureuses. Pas facile de surmonter toute une vie de décorum.

Byrna et Doria se faisaient mutuellement des prises. Doria trébucha et tomba lourdement ; Magda, qui l'observait, remarqua alors un détail qu'elle n'avait jusque-là pas non plus noté sur elle-même.

— Ce n'est pas tellement une question de *mouvement* que de *respiration*. Essaye de visualiser ton centre de gravité, *ici,* et de respirer à partir de là, dit Magda, montrant le centre de son abdomen. Ce point, qui est ton centre de gravité, ne bouge pas, c'est ton corps qui bouge autour de lui. C'est pourquoi les méthodes d'autodéfense conçues pour les hommes ne conviennent pas vraiment aux femmes ; les femmes ont le centre de gravité plus bas.

— Mais certaines femmes sont bâties comme des hommes, protesta Doria. Rafi – elle est très grande et très mince…

Elle regarda sa mère adoptive qui interrompit sa leçon pour écouter.

— Ce n'est pas tant une question de sexe, dit Magda avec embarras, qu'une question de squelette ; chacun doit déterminer avec précision le point d'équilibre de son corps et apprendre à évoluer autour. C'est ce qu'on appelle se recentrer, au…

Elle s'interrompit brusquement ; elle allait utiliser l'antique terme de *dojo*, encore en usage sur Alpha pour désigner les écoles d'arts martiaux.

— Là où j'ai étudié, rectifia-t-elle précipitamment. On peut apprendre ce *recentrage* par la méditation, la respiration, et l'entraînement. Je suis plus grande et plus lourde que toi, et donc mon centre est différent du tien, et il est encore différent pour Rafaella ou Camilla…

Elle chercha du regard *l'emmasca* grisonnante. Elle était là, rafistolant la garde de son épée, apparemment sans prêter la moindre attention à la leçon. Mais Rafaella avait interrompu sa leçon et s'était approchée pour écouter. Magda, embarrassée, cherchait les mots précis pour terminer ses explications – c'était difficile de trouver des équivalents au vocabulaire terrien des arts martiaux et de les traduire en ténébran ; elle dut recourir au vocabulaire ténébran de la danse, faute de mieux.

— C'est une sorte d'équilibre à trouver ; il faut trouver le point du corps immobile, autour duquel bouge tout le reste.

— Elle a raison, dit Camilla, levant la tête. C'est une chose que j'ai dû découvrir par moi-même en apprenant l'escrime avec des hommes ; c'est peut-être pour ça que j'y suis plus habile que certains. Ils ne s'en sont jamais aperçus, me croyant homme, et s'il est vrai que je suis très grande et mince, mon centre de gravité est plus bas que celui d'un homme de ma taille ; j'ai dû apprendre à compenser.

Elle s'approcha de Doria et lui dit :

— Tu es très mince, et tu as les hanches encore étroites – je pense que ta croissance n'est pas terminée ; ton équilibre changera encore à mesure que tu grandiras, mais, une fois que tu auras appris à trouver ton centre, tu sauras reconnaître qu'il s'est déplacé.

Certaines femmes se livraient à des exercices bizarres, pour tester l'exactitude des paroles de Magda.

— On croirait entendre la vieille théorie mystique selon laquelle le centre du corps d'une femme, c'est sa matrice ! dit Keitha avec dédain.

— Ça n'a rien de mystique, gloussa Rafaella, parce que c'est exactement ça.

Keitha eut un geste révulsé, et Rafaella ajouta :

— Demande à Byrna si son équilibre ne s'est pas modifié quand elle était enceinte.

— C'est vrai, dit Byrna, et je n'ai toujours pas retrouvé mon ancien équilibre.

— Pourquoi crois-tu que c'est là qu'on porte les enfants ? demanda Rafaella, s'adressant à Keitha. Parce que c'est le point d'équilibre du corps, où le poids est le mieux supporté.

Elle regarda Keitha d'un œil exercé et dit :

— Je parierais que tu portes bas. J'ai raison ?

— Oui ? Et alors ? dit Keitha, boudeuse.

— C'est pour ça que tu as des problèmes à l'entraînement. Tu fais partir le mouvement du creux des reins, comme les hommes, au lieu de le faire partir du ventre – essaye de te tenir comme ça, ajouta-t-elle, modifiant la posture de Keitha.

Elle regarda Magda, amicalement pour une fois.

— Toi, tu es grande, et tu dois porter haut, non ?

— Je ne sais pas, dit Magda. Je n'ai jamais été enceinte.

— Non ? Eh bien, quand ça t'arrivera, je suis sûre que tu noteras un changement dans ton équilibre, dit Rafaella. Keitha, fais porter ton poids vers l'avant – regarde comment se tient Margali – et tu trouveras plus facilement ton équilibre.

Elle s'écarta et Magda dit :

— Doria, tu veux essayer avec moi ? Je vais leur montrer…

Doria se tourna vers elle et se mit en position, mais Rafaella tendit le bras et modifia brutalement sa posture.

— Pas comme ça, idiote, dit-elle. Ce que tu peux être bête, Doria !

Magda prit une profonde inspiration et dit doucement :

— Rafaella, je crois que Doria réussirait mieux si tu ne la critiquais pas tout le temps. Elle se débrouille assez bien.

— C'est *ma* fille, s'emporta Rafaella, et ça ne suffit pas qu'elle *se débrouille assez bien* ! C'est bon pour les nouvelles, poursuivit-elle, avec un regard dédaigneux à Keitha, qui n'ont jamais appris à croire en elles et qui doivent apprendre ici ce que toute fille devrait savoir avant ses dix ans ! Mais Doria a été élevée parmi nous, et elle n'a aucune excuse à être si bête et maladroite !

Doria refoulait ses larmes, et Magda se mordit les lèvres ; Rafaella désirait tellement voir Doria exceller en tout que l'adolescente était constamment au bord de l'hystérie.

— Pardonne-moi, Rafaella, mais c'est toi qui m'as demandé d'entraîner Doria, et je crois que c'est à moi de décider si elle travaille bien ou mal…

— C'est à toi de *te taire* ! dit sèchement Rafaella. Espèce de montagnarde ignorante, ce n'est même pas sûr qu'on te laissera rester ici, après ce que tu as fait !

Magda fut partagée entre deux impulsions d'une égale violence : tourner les talons et quitter la salle, ou gifler Rafaella de toutes ses forces. De nouveau, elle ressentit la fureur terrifiante qui l'avait submergée quand elle s'était battue pour la Maison ; le peu de raison qui lui restait lui disait que, si elle frappait Rafaella en ce moment, avec les techniques apprises à l'École du Renseignement d'Alpha, elle la tuerait. Tremblante de fureur, serrant les points, elle s'écarta.

— Rafaella, dit Camilla d'un ton paisible, à l'âge de Doria, une fille apprend mieux d'une étrangère que de sa propre mère…

Rafaella mit le bras sur les épaules de Doria et murmura :

— Ma chérie, je veux seulement être fière de toi, c'est tout. C'est pour ton bien…

Doria éclata en sanglots et étreignit Rafaella de toutes ses forces.

À ce moment, la porte s'ouvrit et Mère Lauria entra, stupéfaite devant la scène qui s'offrit à ses yeux – Doria sanglotant dans les bras de Rafaella, Magda tournant le dos à tout le monde, toutes les autres muettes et interdites –, mais elle dit seulement :

— Margali est là ? Tu as un visiteur dans la Salle des Étrangers ; je m'excuse d'interrompre ta leçon…

— Oh, *nous* n'avons rien à *lui* apprendre, dit Rafaella, mais Mère Lauria ignora le sarcasme.

Elle fit signe à Magda de la rejoindre à la porte.

— Un Terrien te demande, par le nom sous lequel tu es connue ici.

La gorge de Magda se serra ; ce ne pouvait être que Peter. Mais pourquoi venait-il ? Quelque chose était-il arrivé à Jaelle ?

— Comment s'appelle-t-il ? Qu'est-ce qu'il veut ?

— Je ne me rappelle pas son nom barbare, dit Mère Lauria avec dédain. Tu n'es pas obligée de le recevoir, sauf si tu le désires.

— Non, j'aime mieux savoir ce qu'il veut. Merci, ma Mère.

— Comme tu voudras, dit Mère Lauria, et elle sortit.

Magda s'aperçut soudain qu'elle était rouge, en sueur et échevelée. Elle alla au vestiaire, se lava la figure à l'eau froide, ôta sa tunique humide de transpiration et revêtit celle qu'elle avait appris à laisser là pour se changer après la leçon. Elle laçait son corsage et se peignait rapidement quand Rafaella entra.

— Tu te fais belle pour recevoir ton amant ? dit-elle avec dédain.

— Non, dit Magda, s'efforçant de réprimer sa rage. Mais j'ai un visiteur, et je ne veux pas qu'il prenne les Amazones pour des souillons crasseuses !

— Quelle importance, ce qu'un homme pense de toi ? Tu as envie de lui paraître belle et désirable ? dit Rafaella avec un rictus méprisant.

Magda se retint à grand-peine de lui répondre, et sortit en silence. *Un jour,* se dit-elle, *je lui ferai passer cet air méprisant, et tant pis pour ce qu'elles me feront !* Elle enfila le couloir jusqu'à la petite pièce sur la façade qu'on appelait la Salle des Etrangers, encore tremblante de colère, prête à agresser Peter – comment osait-il venir la déranger ici ?

Mais, assis sur une chaise raide, elle vit un complet étranger. Elle avait l'impression de l'avoir déjà vu, mais elle ne savait plus où, et il lui sembla qu'il considérait avec surprise et condescendance sa tunique, son pantalon et ses cheveux courts.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle sèchement.

— Je m'appelle Wade Montray, dit-il. Et vous êtes Magdalen Lorne – Margali, comme on vous appelle ici ?

Il parlait très bien le ténébran, se dit-elle. Sans doute d'après les cassettes qu'elle avait faites avec Peter. Il s'approcha de la porte et regarda dans le couloir.

— Personne n'écoute, et je doute qu'elles aient la technologie nécessaire pour poser des micros-espions, mais on n'est jamais trop prudent.

— Je doute qu'aucune d'entre nous prenne la peine de venir écouter, dit Magda avec raideur, chacune étant suffisamment occupée par ses propres affaires. Si nous devons parler, parlons librement, je vous en prie.

Oui, elle avait déjà vu cet homme ; c'était le fils du Coordinateur, élevé sur Ténébreuse comme elle-même. Sa voix soupçonneuse lui inspira une immense aversion ; avait-elle autrefois partagé la paranoïa du Service de Renseignement ?

— Je voulais simplement éviter de vous enlever votre couverture, mademoiselle Lorne. Jaelle Haldane viendra vous consulter dans quelques jours, m'a dit Cholayna, et je devrais m'en remettre à elle. Mais elle a une mission, et j'en ai une autre. Je dois voyager dans les Heller cet hiver, et il paraît que vous y étiez l'hiver dernier. Votre dernier rapport comporte de curieuses lacunes, et j'aurais besoin d'en savoir plus sur cette caste dirigeante – les Comyn, c'est bien ça ? Et comme vous avez passé l'hiver au Château Ardais, hôte de Dame Rohana, vous avez sans doute des tas de choses à en dire.

— Il n'y a rien à dire, à part ce que j'ai mis dans mon rapport, dit Magda, prudente. Je suppose que vous n'êtes pas intéressé par le menu du banquet de la Fête du Solstice, par les noms de mes danseurs ou par l'épaisseur de la neige le lendemain.

— Tout – absolument tout – m'intéresse, dit Wade Montray. Vos rapports précédents étaient très complets ; je suis curieux de savoir pourquoi celui-ci est si vague.

— Je suis partie en congé, éluda Magda. J'ai fait mon rapport à Cholayna Ares ; voyez cela avec elle.

— C'est entendu, mais, étant donné les circonstances, je vous serais reconnaissant de venir au QG compléter votre récit, dit Montray. Haldane fait du bon travail, mais il ne comprend pas la situation aussi bien que vous.

Maintenant, il essayait de la flatter, reconnut-elle avec rancœur. Les Soirées de Réflexion l'avaient rendue consciente des techniques dont se servaient les hommes pour manipuler les femmes, et cette condescendance familière éveilla sa colère.

— Je vous répète que je suis en congé, et que c'est la première fois que je m'absente en six ans ; vous n'avez aucun droit de venir m'importuner.

— Oh, je veillerai à ce qu'on vous accorde une compensation financière pour vous dédommager, dit Montray.

Magda lui en voulut soudain de cette idée bien terrienne qu'une compensation financière pouvait toujours tout arranger ! Les Terriens étaient-ils donc si vénaux ?

— Je regrette, mais je préfère l'éviter. Que feriez-vous si j'étais partie hors planète, comme j'en ai le droit ? Pourquoi trouver naturel que je reste disponible ?

— Allons, dit-il, avec un sourire qu'elle trouva étrangement charmeur. Ça ne serait pas si terrible de venir passer un après-midi au QG pour remplir les blancs de votre rapport ! Et à ce propos, nous pourrions vous accorder un bonus conséquent si vous teniez un journal de votre vie ici – nous n'avons pas beaucoup de renseignements sur les Amazones Libres – pardon, les Renonçantes –, et si nous devons en employer certaines au Service Médical, nous n'en saurons jamais trop.

— Je refuse absolument, dit-elle avec colère.

— Comme vous voudrez, dit-il, changeant de tactique. Je ne voulais pas vous offenser. Personne ne peut vous contester le droit de passer votre congé dans la paix et la tranquillité.

La paix et la tranquillité ! C'est bien les dernières choses que je trouverai ici, surtout maintenant !

Malgré elle, elle sourit à cette idée, sans savoir que son sourire transformait son visage et couvrait totalement sa contrariété. En fait, Montray en fut encouragé.

— Écoutez, mademoiselle Lorne – entre nous, d'accord ? Je ne veux pas troubler vos vacances, mais pourquoi ne pas sortir et aller prendre un verre quelque part dans la Cité du Commerce, où nous pourrons parler tranquillement ? J'ai un scripteur avec moi ; je n'aurai qu'à le mettre dans les archives, ou, si vous préférez, je le garderai pour moi. Pas de problème, pas d'histoire, et ensuite je vous laisserai tranquille. Alors ?

Elle fut tentée. Sortir d'ici, de cette atmosphère de méfiance et d'hostilité perpétuelles, reprendre son identité terrienne. Même la simple idée d'un verre ou d'un café était une tentation intolérable. Elle soupira.

— Je voudrais pouvoir accepter, dit-elle avec regret, mais c'est impossible, monsieur Montray, dit-elle, réalisant qu'elle s'était mise à parler en terrien standard.

— M. Montray, c'est mon père, dit-il en souriant. Moi, c'est Monty. Et pourquoi est-ce impossible ?

— D'abord, parce que, même si je pouvais sortir, une Renonçante en compagnie d'un Terrien en uniforme serait mal vue. Mais je ne peux pas sortir ; je me suis engagée à rester dans la Maison jusqu'au Solstice d'Été et je ne peux pas sortir sans l'autorisation des Mères de la Guilde.

— Et vous acceptez ça ? Une citoyenne de Terra ? Emprisonnée ainsi ?

— Non, non, dit-elle, cela fait partie du système d'enseignement. C'est tout. Vous avez dit vous-même que vous ne voulez pas m'ôter ma couverture. Vous imaginez les commérages si moi, une Renonçante, je sortais avec un Terrien.

Au diable ce qu'on dirait ; mais j'ai donné ma parole et je la tiendrai !

Il prit la chose avec philosophie et se leva.

— Dans ce cas, tant pis ; mais je vous préviens que je reviendrai au Solstice d'Eté, et que je finirai par avoir mon rapport !

Il lui tendit la main, geste qui la remplit soudain de nostalgie, et elle la lui serra. Magda le regarda partir, pensant avec regret qu'il était une voix familière venue du monde auquel elle avait renoncé – et qui maintenant, paradoxalement, lui manquait.

Elle retourna à la Salle d'Armes, mais la leçon était terminée ; quelques femmes se prélassaient dans la piscine, mais Rafaella en faisait partie, et Magda renonça au bain, même si l'eau chaude aurait fait du bien à sa jambe blessée encore douloureuse. Elle décida de profiter du privilège dont elle jouissait encore pendant sa convalescence, et monta s'allonger sur son lit. Pour la première fois, elle doutait de sa capacité à supporter jusqu'au bout ces six mois d'enfermement.

Elle aimait bien les sœurs, la plupart du temps. Elle aimait même Rafaella, ou l'aurait aimée si l'autre n'avait pas été aussi hostile ; et elle aimait beaucoup Camilla, Doria et Keitha. Mais c'étaient les petites choses qu'elle supportait mal, les bains froids, la nourriture, la stupide insistance sur le travail manuel, et maintenant, depuis cette fameuse bataille à la porte, les

frictions incessantes. Elle n'arrivait pas à comprendre leur point de vue ; après tout, l'homme avait attaqué la Maison. Même si elle l'avait tué, il le méritait.

Quelqu'un pouvait-il jamais renoncer complètement à son monde natal ? Était-ce une sottise de sa part que d'avoir essayé ? Devait-elle simplement renoncer, dire à Mère Lauria que la vie ici lui était intolérable, demander qu'on la délie de son serment, ce serment imposé par la force ? Peut-être qu'elle n'aurait pas à prendre cette décision ; quand viendrait le moment de réévaluer cet acte censément épouvantable qu'elle avait commis, peut-être qu'elles l'expulseraient, de sorte qu'elle n'aurait pas à choisir.

Mais alors, comment regarder Jaelle en face ?

À midi, on ne servait pas de repas à la Maison de Thendara ; quiconque avait faim allait chercher du pain et de la viande froide ou du fromage à la cuisine, et c'est ce que fit Magda. Elle se servit une grande chope de la tisane d'écorce dont il y avait toujours une grande bassine sur le feu – ce n'était pas aussi bon que du café, mais c'était chaud, et il faisait froid dans la cuisine. Puis elle se tailla une tranche de pain qu'elle tartina de beurre et de fromage. Elle s'assit pour manger, se demandant où était Irmelin. Le pain du dîner levait à l'autre bout de la table dans une immense jarre couverte d'une serviette. Elle ramassait ses miettes et rinçait sa chope – toute personne venant manger à la cuisine devait la laisser aussi propre qu'elle l'avait trouvée en arrivant – quand Irmelin passa la tête par la porte.

— Ah, Margali ! Tu n'étais pas dans ta chambre, et j'espérais te trouver là, dit-elle. Veux-tu faire la portière ? Byrna allaite son bébé.

— Certainement, dit Magda, se dirigeant vers le hall, mais Irmelin la retint, l'air curieux.

— Tu n'es pas la fille de serment de Jaelle n'ha Melora ?

— *Oui.*

— C'est bien ce que je pensais, dit Irmelin, hochant la tête. Elle est venue voir Mère Lauria, et ça fait des heures qu'elles sont enfermées dans son bureau. Je suppose que Mère Lauria l'a fait venir pour discuter de ce qu'on va faire de toi ! J'espère

que tu resteras, Margali ! Je trouve que Camilla a été trop dure avec toi – nous ne pouvons pas toutes connaître le code de l'honneur des mercenaires, et je vois pas pourquoi on le connaîtrait !

Malgré sa gentillesse, elle avait réussi à angoisser Magda. Était-ce donc si grave qu'il faille aller chercher Jaelle dans la Zone Terrienne ? Mais Irmelin ajouta, l'air affairé :

— Bon, va t'asseoir dans le hall. Il faut que je mette le pain à cuire pour ce soir, et si Shaya dîne avec nous, je vais lui faire du pain d'épices.

Magda alla donc s'installer près de la porte, tressant sa ceinture sans entrain en pensant à la dernière fois où elle avait été portière. Quand la sonnette tinta, elle s'attendait à des troubles, mais elle se trouva devant un jeune homme en uniforme noir et vert de la Garde.

— Que voulez-vous ? lui demanda-t-elle, le menton belliqueux.

— Byrna est là ?

— Vous pouvez la voir dans la Salle des Étrangers, si vous voulez.

— Je suis content qu'elle soit rétablie, dit le jeune homme.

— Qui dois-je lui annoncer ?

— Je m'appelle Errol, dit-il, et je suis le père de son fils.

Il était très grand et très jeune, les joues à peine ombrées d'un léger duvet d'adolescent.

— Ma sœur vient d'avoir un bébé, et elle propose d'élever celui-ci avec le sien, alors je suis venu le chercher.

Déjà. Il a à peine une décade. Pauvre Byrna ! Devant sa détresse, le jeune homme ajouta, hésitant :

— Elle m'avait dit qu'elle ne voulait pas le garder, alors j'ai pensé que plus vite je l'en débarrasserais, mieux ce serait pour elle.

— Je vais aller la prévenir.

Elle conduisit le jeune homme à la Salle des Étrangers. Cela fait, elle hésita sur la conduite à suivre ; mais a sonnette tinta, et heureusement c'était Marisela qui rentrait.

— Qu'est-ce que je dois faire, Marisela ? Le père du bébé de Byrna est là, dit-elle, montrant la porte, et il veut l'emporter…

— Mieux vaut maintenant que plus tard, soupira Marisela. Je vais la prévenir, Margali. Retourne dans le hall, mon enfant.

Magda obéit, et, au bout d'un long moment, vit Errol ressortir de la Salle des Étrangers, un gros paquet dans les bras, qu'il portait avec une gaucherie toute masculine. À son coté, Marisela, très concentrée, lui faisait mille recommandations. Magda la laissa ouvrir la porte, puis se dit que Byrna devait avoir besoin de compagnie. Si quelqu'un venait en visite, il n'aurait qu'à sonner jusqu'à ce qu'Irmelin l'entende de la cuisine et abandonne son pain quelques instants pour venir ouvrir.

Elle trouva Byrna, prostrée en travers de son lit, et pleurant toutes les larmes de son corps. Magda ne lui dit rien, mais s'assit près d'elle et lui prit la main. Byrna leva un visage maculé de larmes et se jeta dans les bras de Magda, qui l'étreignit avec force, sans un mot. Elle avait bien préparé quelques phrases de consolation, mais maintenant elles lui paraissaient dérisoires.

On n'aurait pas dû lui donner le bébé. C'est trop tôt. D'après toutes les études scientifiques, à ce stade, Byrna a autant besoin du bébé qu'il a besoin d'elle ! C'est cruel, c'est injuste… Il lui sembla *sentir* le désespoir de la femme qui sanglotait dans ses bras. Elle la laissa pleurer jusqu'à épuisement, puis la rallongea doucement sur son lit.

— Il est trop petit, sanglota Byrna, il a besoin de moi – mais j'ai promis, je ne savais pas à l'époque que ce serait si dur…

Magda ne savait que dire, et fut soulagée quand Marisela entra, accompagnée de Felicia.

— J'espérais bien qu'une sœur viendrait lui tenir compagnie. J'ai quelque chose qui te fera dormir, *breda,* dit-elle, se penchant sur Byrna et portant une tasse à ses lèvres. Tu t'endormiras bientôt.

Felicia s'agenouilla près du lit, prit la main de Byrna et lui dit :

— Je sais ce que c'est, ma sœur. Tu te rappelles ?

— Mais tu as gardé ton fils cinq ans, dit Byrna, la voix rauque d'avoir trop pleuré. Et le mien est encore tout bébé…

— Ça n'en a été que plus dur pour moi, dit Felicia, les yeux pleins de larmes. Tu as bien fait, Byrna, et je regrette de ne pas

avoir eu le courage d'en faire autant, de le confier tout de suite à la femme qu'il appellera « maman ». Je l'ai gardé ici pour mon plaisir, et à cinq ans il a dû s'en aller chez des étrangers, qui vivent de façon différente, et qui attendront de lui qu'il se comporte déjà en petit homme… Je l'ai emmené chez mon frère, et il se cramponnait à moi ; on a dû le retenir de force quand je suis partie et je l'ai entendu hurler « maman, maman ! » jusqu'au bout de la rue, dit-elle, avec un désespoir infini. C'est beaucoup mieux… de le laisser partir maintenant, car il ne connaîtra qu'amour, tendresse, et la douceur d'un sein – et si sa mère adoptive l'allaite, elle l'aimera comme son fils.

— Oui, oui, mais j'ai besoin de toi, j'ai besoin de lui, sanglota Byrna, se raccrochant désespérément à Felicia qui pleurait aussi maintenant. Marisela, entraînant Magda avec elle, sortit sans bruit.

— Felicia la consolera mieux que personne, dit-elle.

— Moi, j'avais l'impression contraire – n'est-ce pas cruel pour toutes les deux ?

Magda lui mit le bras sur les épaules et dit doucement :

— Non, *chiya,* c'est ce qu'il leur faut à chacune ; le chagrin refoulé se transforme en poison. Byrna doit pouvoir pleurer son enfant. Et elle peut aider Felicia, qui n'a pas pu pleurer le sien. Maintenant, elles peuvent pleurer librement, sachant que chacune comprend autre. Sinon, elles attraperont la première maladie qui se présentera, et Byrna pourrait en mourir. Il faut donner son dû à la Déesse, mon enfant, même quand ce dû, ce sont des larmes. Tu n'as jamais eu d'enfant, sinon tu le saurais.

Elle embrassa Magda et lui dit avec bonté :

— Un jour, toi aussi tu pourras pleurer et tu seras guérie de ta peine.

Magda regarda Marisela descendre l'escalier, stupéfaite. Marisela avait sans doute raison – Magda avait appris à la respecter ; à sa façon, elle en savait autant que les médecins terriens, et elle devait aussi posséder de solides connaissances en psychologie ; tout le monde savait que le stress pouvait être à l'origine de nombreuses maladies psychosomatiques, mais elle était surprise que Marisela le sût aussi. En revanche, Marisela se trompait certainement à *son* sujet, elle n'avait pas de chagrin

particulier et elle n'avait rien à pleurer ! De la colère, oui, à en exploser. Surtout ces derniers temps. De la rancœur, oui. Mais du chagrin ? Elle n'avait rien à pleurer et elle n'avait pas pleuré plus de trois fois depuis l'âge adulte. Bien sûr, elle avait pleuré quand, blessée, Marisela l'avait suturée sans anesthésie, mais c'était différent. L'idée qu'elle pût avoir un chagrin caché à guérir lui parut ahurissante.

Une cloche tinta doucement ; elle annonçait aux femmes que le dîner serait servi dans une heure et qu'elles devaient sortir de leur bain et se rhabiller. Magda rentra dans sa chambre. Passant devant la porte de Byrna, elle espéra qu'elle était parvenue à s'endormir.

J'étais triste, mais pas au point de pleurer, quand je me suis aperçue que Peter n'était pas parvenu à me mettre enceinte ; et ensuite, quand nous nous sommes séparés, j'ai été bien contente de ne pas être embarrassée d'un enfant. Et encore plus maintenant – qu'est-ce que je ferais ici si j'avais un fils ? Je serais aussi malheureuse que Byrna. C'est une idée ridicule. Marisela pourrait profiter d'un bon enseignement terrien, en médecine et en psychologie.

Elle se déshabilla, soupirant à l'idée de retrouver Rafaella au dîner et d'affronter une fois de plus le ressentiment des autres. Mais il n'y avait rien à y faire, elle ne pouvait pas se cacher dans sa chambre, montrant ainsi à toutes que leur attitude la chagrinait. Elle était Terrienne, et, qui plus est, elle était Renonçante, et elle devait trouver la force de surmonter cette épreuve.

Chapitre 2

DANS le bureau, les deux femmes entendirent la cloche et Mère Lauria soupira :

— Je dois m'en aller, Jaelle. Ça m'a fait du bien d'avoir cette conversation avec toi. Tu passes la nuit à la Maison, n'est-ce pas ? Peu importe quelles femmes nous trouvons qualifiées, toi ou moi. Je ne peux pas obliger une femme à quitter ses sœurs pour aller travailler chez les Terriens. C'est elle qui doit le désirer.

— Mais nous ne pouvons pas accepter toutes celles qui seront volontaires, insista Jaelle. Elles devront avoir certaines qualités – nous ne voulons pas qu'elles échouent, et que les Terriens aillent nous prendre pour des écervelées et des enfants qui ont trouvé un refuge dans la sécurité de la Maison. Et elles ne doivent pas aimer les femmes, car c'est très mal considéré chez les Terriens. Il faudrait que je consulte Magda.

— C'est bien la dernière à consulter. Elle est nouvelle…

— Elle a passé ici trois lunaisons, autant que moi chez les Terriens.

— Mais nos sœurs ne savent pas qu'elle est Terrienne ; elles s'étonneraient que je consulte une nouvelle, au lieu d'une ancienne qui vit chez nous depuis des années. Autant demander son avis à Doria !

— On pourrait faire pire ; les enfants sont souvent très lucides, dit Jaelle. Je suis sûre que Doria connaît mes qualités et mes défauts aussi bien que moi. Enfin, avant de prendre une décision, j'aimerais parler avec Magda, au moins en particulier.

Jaelle était troublée ; elle ne savait pas que Magda avait choisi de rester anonyme. Mais Mère Lauria s'était levée, signifiant par là que l'entrevue était terminée.

Jaelle alla se laver les mains dans l'arrière-cuisine. Elle était chez elle, et, pour la première fois depuis l'âge de onze ans, elle n'avait plus de place assignée ! Elle entra dans la salle à manger, quelqu'un cria « Jaelle ! » et elle se retrouva dans les bras de Rafaella.

Jaelle l'embrassa à son tour, riant gaiement de la surprise de son associée.

— Tu ne t'attendais pas à me voir là, hein ? Comment vont les affaires ?

— Aussi bien que possible après ta longue absence, rétorqua Rafaella, en plaisantant, mais avec une nuance de rancœur. Travailler chez les *Terranans* ! Je n'aurais jamais cru ça de toi !

— Je ne suis ni la première ni la dernière, dit Jaelle. Enfin, on en parlera à l'Assemblée de la Maison. Toi aussi, tu as quitté la Maison plus d'une fois pour vivre avec un compagnon.

— Mais pas avec un *Terranan* ! grimaça Rafaella. Autant s'accoupler avec un *cralmac* !

— Je n'ai jamais couché avec un *cralmac*, dit Jaelle en riant, et je ne sais pas comment ils se comportent au lit ; mais, dans les montagnes, j'ai connu une femme qui dormait tous les soirs entre deux *cralmacs* femelles pour se tenir chaud, alors ils ne doivent pas être si répugnants que ça. Trêve de plaisanterie, les Terriens sont des hommes comme les autres, Rafi, pas plus différents de nous que les montagnards ne le sont des gens des basses terres ; ils diffèrent par la langue et les coutumes, c'est tout. Ils sont beaucoup plus proches de nous que les *chieri* dont le sang coule dans les veines de tous les descendants d'Hastur. Je ne m'attendais pas à entendre dans ta bouche ces stupides superstitions sur les Terriens, comme s'ils avaient une queue et des cornes !

Peut-être Magda a-t-elle bien fait de garder l'anonymat, si toutes mes sœurs pensent comme elle ! se dit-elle. *Je croyais qu'elles avaient plus de bon sens !* Mais elle n'insista pas ; elle n'avait pas envie de se disputer avec son associée et amie.

— Parle-moi des affaires, Rafi. Tu pourrais prendre une autre associée, temporairement pendant mon absence, ou même définitivement – la plupart du temps, il y a assez de travail pour trois. Et comment va mon bébé, ma petite Doria ?

— Ton bébé fait en ce moment sa période de réclusion, et prêtera le Serment au Solstice d'Été, rétorqua Rafaella, ironique. Si elle est admise : elle en est à la pire période de l'adolescence – chaque fois que je lui dis un mot, elle fond en larmes ! Elle me fait vraiment honte. Les affaires ? Eh bien, j'ai dû refuser deux caravanes, mais nous gagnons bien notre vie. Il y a un nouveau bourrelier…

— Vous ne pouvez pas aller parler ailleurs ? dit une grande blonde aux cheveux d'or, un tablier noué autour de la taille.

Elles s'écartèrent pour lui laisser dresser le couvert.

— C'est notre sœur Keitha ; elle est arrivée le même jour que ta fille de serment, Margali, dit Rafaella, qui se retourna pour présenter Jaelle.

Maintenant, les femmes entraient dans la salle à manger, seules ou en petits groupes, bavardant debout, puis s'asseyant dans un grand bruit de vaisselle. Il régnait une bonne odeur de pain chaud et Jaelle renifla avec gourmandise.

— De la vraie cuisine ! Je meurs de faim !

— Alors, ils ne te nourrissent pas, les Terriens ? Pourtant, tu as pris du poids, dit Rafaella, haussant les sourcils. Il y a une autre raison à ça, Shaya ?

Jaelle sourit en entendant le surnom qu'on lui avait donné quand elle était plus jeune que Doria, mais elle s'écarta un peu de Rafi ; elle n'avait pas envie d'aborder cette question, pas maintenant.

Et pourtant, si j'avais un enfant, je pourrais l'élever moi-même avec Peter, et dans l'éventualité d'un fils, je n'aurais pas à envisager le crève-cœur d'un abandon à cinq ans. J'ai toujours pensé que les Amazones ne devraient pas voir d'enfants. Il y a assez de fillettes non désirées que nous pouvons accueillir dans nos Maisons et dans nos cœurs, comme Kindra l'a fait pour moi.

Mais je n'étais pas non désirée. Ma mère m'aimait, je crois, quoique je n'aie gardé aucun souvenir d'elle. Parfois, dans les

rêves que je fais sous ces affreuses machines, j'ai l'impression de me souvenir d'elle, un peu. Et Rohana m'aurait volontiers élevée. Pourtant, j'ai choisi de venir ici…

Magda, qui arrivait, se trouva soudain en proie à une détresse infinie, et s'arrêta sur le seuil, hésitante. Que se passait-il ? Maintenant, elle avait tout le temps ces bizarres petites hallucinations. Était-elle en train de perdre la raison ? Elle embrassa la pièce du regard, vit Rafaella près de la cheminée, en conversation avec une femme en robe bleue – ce n'était pas une Amazone, car ses cheveux roux étaient longs et bouclaient aux pointes. Puis la femme éclata de rire en se tournant vers la porte, et Magda se figea. Jaelle !

Elle était sûre de ne pas avoir fait de bruit, mais Jaelle se retourna vers elle comme si elle l'avait appelée par son nom, l'air étonné et ravi.

— Qu'est-ce que tu fais là, Jaelle ?

Parlaient-elles de son crime ? On lui avait dit que la question était à discuter avec sa mère de serment. Mais Jaelle lui dit gaiement :

— Moi, je ne suis pas recluse, *breda* ; je serais venue plus tôt, mais je n'en ai pas trouvé le temps – j'ai été très occupée, comme tu l'imagines facilement.

Magda scruta le visage de son amie ; ce n'était pas une simple visite d'amitié. Elle avait le blanc des yeux injecté de sang, mais elle savait que Jaelle pleurait rarement. *Peut-être que Peter ne la laisse pas dormir beaucoup*. Elle écarta vivement cette idée. *On croirait que je suis jalouse !*

— Mère Lauria et moi, nous avons discuté des femmes qu'on peut sélectionner pour apprendre la médecine terrienne, et je voudrais aussi en parler avec toi. Mais pas ici.

La cloche du dîner les interrompit ; Mère Lauria entra et s'assit à sa place tandis que Jaelle reniflait, l'air gourmand.

— J'en ai tellement assez des nourritures qui sortent des machines ! Du vrai pain bien frais – et des tripes, si j'ai bonne mémoire. Fantastique ! Asseyons-nous là, dit Jaelle, la prenant par la main, et se penchant pour embrasser Camilla.

— Dis donc, Taty, tu as une mine superbe ; le climat de Nevarsin te réussit, on dirait ? Viens t'asseoir à côté de moi,

Margali, et en mangeant, tu pourras me raconter toutes les misères qu'elles t'ont faites !

— Il y faudrait plus d'une soirée, dit Magda en riant.

— *Breda*… commença Jaelle, comme si elle la voyait pour la première fois. *Chiya,* qu'est-ce qu'elles t'ont fait ? Tu as maigri. Les six mois de réclusion sont durs pour tout le monde, je sais, mais il ne faut pas que ça t'affecte à ce point-là !

Puis Jaelle la serra très fort dans ses bras, cachant ses larmes sur l'épaule de Magda, qui sentit pourtant chez Jaelle un certain besoin de réconfort. Mais elle vit aussi le sourire entendu de Janetta, et sentit que tous les yeux étaient braqués sur elles. Elle s'écarta un peu.

— Non, Jaelle, non ! dit-elle, incapable de dissimuler sa gêne.

Il s'était fait un silence soudain, où résonnaient en écho les bruits d'assiettes et de couverts.

Jaelle la lâcha, fronçant les sourcils.

— T'ai-je fait tort sans le vouloir, ma fille de serment ? demanda-t-elle, presque cérémonieuse.

— Oh non. C'est seulement… Je ne voulais pas… Je veux dire, tout le monde croit déjà que je suis ton amante… murmura-t-elle, s'attendant presque à ce que Jaelle réponde, raisonnable : « Et alors ? »

Mais Jaelle se contenta de murmurer :

— Je vois.

Et elle s'assit comme si rien ne s'était passé. Mais son regard fit frissonner Magda ; c'était le même regard que Jaelle lui avait décoché le premier soir, quand elle avait sauvé Magda des bandits qui allaient la violer : glacial, détaché, presque méprisant. Un instant plus tard, il avait disparu, et Magda se demanda si elle avait rêvé, car Camilla et Doria serraient fougueusement Jaelle dans leurs bras, et changeaient de place pour la mettre entre elles. Jaelle dit, par-dessus la tête de Doria :

— Ça, c'est mon bébé, Margali ; elle n'avait pas plus de trois ans à mon arrivée ici, et elle a toujours été ma chouchoute – et maintenant, regarde-là, c'est une femme, et elle va bientôt prêter le Serment ! Je suis très fière de toi, *chiya !*

Doria regarda Magda avec un sourire complice, et Magda pensa : *si elle nous avait vues trembler lamentablement pendant les Soirées de Réflexion, elle ne serait pas si fière de nous ! Dieu merci, il n'y en aura pas ce soir ; je ne le supporterais pas devant Jaelle !*

Mais était-ce bien sûr ? Les tripes étaient généralement servies avant les Soirées de Réflexion, et les non moins redoutables Assemblées de la Maison. Comme elle n'avait jamais perdu son dégoût pour les tripes, elle passa le plat à Jaelle sans se servir.

— Tu n'aimes pas ? C'est mon plat préféré et ça me manquait ! Enfin, il y en aura plus pour les autres ! dit-elle, se servant copieusement. Mes sœurs, vous ne connaîtrez jamais votre bonheur tant que vous n'aurez pas mangé ce que les Terriens appellent de la nourriture !

Elle exagérait ; c'était presque burlesque.

— Tu peux avoir ma part, ça ne me privera pas ! dit Magda, essayant de dissimuler son amertume.

Jaelle se sentait *chez elle,* et elle riait et banquetait comme si elle avait été enfermée au pain et à l'eau depuis son départ. Pourtant, dans la Zone Terrienne, Jaelle pouvait choisir entre quinze plats à chaque repas, sans avoir la peine de les préparer, entre la musique de plusieurs planètes, tous les livres jamais écrits, une série ininterrompue de soirées et de réceptions données par le personnel de la base – en qualité d'épouse de Peter, elle serait invitée partout –, les sports, la natation (et dans une piscine intérieure correctement chauffée, en plus), et toutes sortes de jeux et de divertissements. *Et moi, je me débats avec les balais de l'écurie, je suis en disgrâce… et en plus on veut me faire manger des tripes, bon sang !*

Magda avisa un bol d'une mixture au vague goût de citrouille ou de patate douce, et se servit. Puis quelqu'un lui passa des restes dans un plat – des céréales cuites au four avec du fromage et réchauffées dans du lait.

— J'ai mis ça de côté *juste pour toi*, Margali.

Magda grinça des dents, sachant que c'était une insulte déguisée. La plupart des femmes trouvaient ce plat à peine mangeable, mais on le servait souvent dernièrement, parce que

ce n'était pas cher et que la Maison avait dû payer une énorme indemnité au mercenaire que Magda avait blessé. Elle s'exhorta à ne pas se montrer trop susceptible – tout le monde savait qu'elle n'aimait pas les tripes – et se servit sans commentaire. Mais, la veille encore, la sœur qui lui « avait mis ça de côté » avait remarqué, un peu trop haut, que leur budget nourriture était fortement amputé à cause d'elle.

Elle se beurrait une tartine quand Jaelle lui dit :

— Tu n'es pas obligée de manger ce *reish,* Margali !

Littéralement, le mot signifiait crottin de cheval, balayures d'écurie. Magda en prit une cuillerée.

— Mais j'aime bien, dit-elle. En tout cas, plus que les tripes.

— Non ! Écoute, *breda,* tu es ma fille de serment, et tu n'as pas à supporter ce genre de traitement ! Pas dans ma propre Maison !

Jaelle lui toucha le poignet, et Magda sentit sa fureur, *comment osent-elles la traiter ainsi ?* Un vestige de raison soufflait à Magda que tout cela était trop bête, qu'elle aimait les céréales au fromage autant que tout autre plat servi ici, mais cette même raison lui fit comprendre la fureur de Jaelle, tout affront à sa fille de serment étant un affront personnel.

Jaelle se leva, le plat à la main, et dit à celle qui l'avait passé à Magda :

— C'est très gentil de ta part, Cloris, mais, sachant comme tu aimes ce plat, nous ne voulons pas t'en priver !

Et, les yeux flamboyants, elle versa la bouillie dans l'assiette de Cloris. Magda comprit – et Cloris aussi – qu'elle avait été à deux doigts de la verser sur la tête de la coupable.

— Cadeau de ma *fille de serment* ! dit-elle en insistant sur ces derniers mots.

Cloris baissa la tête et, s'empourprant, plongea sa cuillère dans la mixture, puis déglutit avec effort. Jaelle la regarda, triomphante, puis revint s'asseoir à sa place.

Lentement, la tension se dissipa dans la pièce. Camilla et Doria posaient à Jaelle cent questions sur la Zone Terrienne ; elles parlaient à toute vitesse en cahuenga, et Magda avait du mal à suivre, mais elle sentit la colère de Jaelle se calmer peu à peu, et, au bout d'un moment, elle redevint la Jaelle connue qui

régalait joyeusement ses amies de ses aventures exotiques, exagérant à plaisir tous les petits faibles des Terriens.

Magda en éprouva de la rancœur. Elle aurait pu leur raconter tout ça aussi bien que Jaelle, mais elle s'était engagée à n'en rien dire. Elle avait pris la mauvaise décision. Si elles avaient su qu'elle était Terrienne, elles auraient sans doute accepté ses différences et auraient été moins critiques à son égard ; sa bévue du duel aurait passé pour de l'ignorance, et non pour une négligence déshonorante. Elle qui était si fière de pouvoir passer pour Ténébrane ! Une fois, Peter l'avait avertie que cela la détruirait ! Magda continua à chipoter dans son assiette, en refoulant ses larmes. Jaelle l'avait oubliée, et les deux seules personnes de la Maison qui l'aimaient vraiment, Camilla et Doria, s'intéressaient tellement à Jaelle qu'elles n'avaient plus un mot pour elle. La salle à manger pleine de courants d'air lui parut plus froide que jamais ; elle serait sans doute enrhumée demain, et il n'y avait même pas un antiviral efficace dans cette Maison !

Elle se leva discrètement et s'éclipsa. Personne ne se soucierait de son absence. Mais comme elle arrivait à la porte, Mère Lauria se leva à son tour.

— Avant que vous repartiez toutes vers vos activités du soir, je tiens à vous dire que Jaelle s'en ira demain à l'aube ; si donc vous voulez bavarder un peu avec elle, vous pourrez le faire pendant quelques minutes à la Salle de Musique, avant l'Assemblée de la Maison. N'oubliez pas que cette réunion est obligatoire pour tout le monde.

Un instant, son regard rencontra celui de Magda, dont la gorge se serra.

Les Assemblées de la Maison étaient moins perturbantes que les Soirées de Réflexion, dont le but était précisément de déséquilibrer et humilier les nouvelles, de briser les vieux schémas comportementaux – de faire d'elles, comme l'avait dit Keitha, des femmes et non plus des enfants ou des dames. Généralement, Keitha en sortait en larmes, contrairement à Magda, qui avait bien résisté jusque-là ; ce qui ne l'empêchait pas de rester éveillée pendant des heures, tournant et retournant dans sa tête ce qu'elle aurait dû répondre, ou faisant

des cauchemars dès qu'elle s'endormait. Les Assemblées de la Maison, qui traitaient des questions pratiques, étaient calmes en comparaison. Mais Magda savait que, ce soir, son Serment serait mis en question. C'est ce que Rafaella lui avait fait clairement comprendre l'après-midi à la Salle d'Armes. Elle n'arriverait jamais à tenir tête à un assaut général, et, désemparée, repensa aux paroles de Marisela. Est-ce qu'il faut que je craque et pleure devant tout le monde ? C'est ça qu'elles attendent ? Magda sortit précipitamment, monta l'escalier en courant, et s'enferma dans la salle de bains du premier simplement en mettant un tabouret devant la porte. La nausée menaçait, sa vue se brouillait, les murs semblaient se refermer sur elle.

C'est là que Jaelle la trouva, assise par terre, se balançant d'avant en arrière, une serviette sur les yeux, incapable de pleurer.

— Qu'est-ce qu'il y a, *chiya* ? demanda Jaelle, s'agenouillant près d'elle. Qu'avons-nous fait ?

Magda lâcha la serviette et, un instant, il sembla que la seule présence de Jaelle tenait les murs en respect.

Naturellement, c'est une Comyn, une Ardais, une télépathe catalyste…

Magda se demanda avec irritation d'où venaient ces paroles et ce qu'elles voulaient dire. Elle résista à envie de se jeter dans les bras de Jaelle et de pleurer à chaudes larmes en l'étreignant de toutes ses forces… puis elle eut un sursaut de fierté. Jaelle avait la force d'affronter le choc culturel de la Zone Terrienne, d'en plaisanter au dîner, puis de venir consoler Magda qui se montrait moins forte ! Elle ne voulait pas exhiber sa faiblesse, surtout pas devant Jaelle. Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang, cherchant à se dominer.

Jaelle, devant son regard vague, ses cheveux collés à son front trempé de sueur, pensa assez logiquement qu'elle avait peur ; elle savait que son Serment serait mis en question ce soir, et, sachant ce qu'il lui avait coûté, elle souffrit pour son amie. Mais Jaelle était guerrière avant tout. Kindra et Camilla l'avaient dressée à un stoïcisme inflexible, fortifiant son énergie naturelle de femme du désert, et ces derniers mois l'avaient

contrainte à livrer son combat le plus dur ! De plus Magda n'affrontait pas les machines et la vie déshumanisante de la Zone Terrienne, elle était entourée de l'amour et des attentions de toutes les sœurs !

Elle dit, avec une pointe de dureté qu'elle voulait aussi revigorante que la douche glacée du matin :

— Margali n'ha Ysabet, écoute-moi !

Le nom d'Amazone claqua comme un coup de fouet.

— Es-tu une femme ou une gamine pleurnicharde ? Vas-tu déshonorer ta mère de serment dans sa propre Maison ?

La fierté renaissante de Magda s'accrocha à cette bouée, je peux être aussi forte qu'elle, faire tout ce que fait une Ténébrane !

Elle trouva la force de se relever et dit, solennelle :

— Jaelle n'ha Melora, je ne te déshonorerai pas !

Grâce au *laran* qu'elle ne contrôlait pas mais qui parfois s'imposait à elle, Jaelle savait que le ton hautain et dédaigneux n'était qu'une défense contre l'effondrement total, mais il la peina néanmoins.

— Rendez-vous dans la Salle de Musique à la prochaine cloche, dit-elle, glaciale.

Lui tournant le dos pour partir, elle ajouta avec une froide indifférence :

— Tu ferais bien de te laver la figure avant de descendre.

Elle sortit, luttant contre le désir de mettre Magda dans un bain chaud et de la frictionner pour la détendre avant de la border dans son lit, comme elle le faisait autrefois pour Doria après l'une des bagarres inévitables pour une pupille des Amazones dans les rues de Thendara.

Mais Margali est une femme et ma fille de serment ; ce n'est plus une gamine et je ne dois pas la traiter comme telle.

Restée seule, Magda eut une envie folle de revêtir l'uniforme terrien et de leur jeter leur maudit Serment à la tête avant de s'en aller en claquant la porte avant qu'elles ne la mettent dehors. *Si j'avais un uniforme ici, c'est sans doute ce que je ferais,* pensa-t-elle, puis elle se félicita de ne pas en avoir, sachant qu'elle le regretterait toute sa vie. Magda était assez Ténébrane pour respecter son serment jusqu'à la mort ;

pourtant, tandis qu'elle s'aspergeait le visage, une partie de son être lui soufflait traîtreusement qu'elle retournerait peut-être dans la Zone Terrienne le lendemain matin avec Jaelle – ou sans elle. Dans l'un ou l'autre cas, ce ne serait pas sa faute, elle n'aurait pas renoncé. Toute la tension qui, depuis le duel, avait monté jusqu'à une intensité insoutenable, se dissiperait. La rupture serait pénible, mais elle ne s'en trouverait que mieux après.

Dans la Salle de Musique, plusieurs sœurs, dont Jaelle, s'étaient rassemblées autour de Rafaella et la suppliaient de chanter.

— Rafi, je suis privée de musique depuis que je vis dans la Zone Terrienne ; là-bas, personne ne joue d'un instrument, personne ne chante, la musique sort de petits écrans métalliques, et ce n'est que du bruit destiné à couvrir celui des machines, pas de la musique vivante… Chante quelque chose, Rafi, chante la Ballade d'Hastur et Cassilda…

— On serait là toute la nuit, et Mère Lauria a convoqué une Assemblée de la Maison, protesta Rafaella.

Mais elle prit le petit *rryl,* qui, pour Magda, ressemblait à un compromis entre la cithare et la guitare, et se mit à en tourner doucement les chevilles pour l'accorder. Puis elle s'assit, et, le *rryl* sur les genoux, chanta une ballade que Magda avait entendue à Caer Donn quand elle était petite. Sa mère lui avait dit qu'elle remontait à la nuit des temps, qu'elle était peut-être même d'origine terrienne.

Quand le jour se termine,
Je flâne au bord de l'eau,
Où le fils du soleil
Recherche son aimée,
La fille du *chieri.*
Que mon cœur a de peine,
Que mon âme est chagrine,
Descends de tes collines,
Ô toi, ma bien-aimée…

Suivait un refrain curieusement obsédant dans une langue que Magda ne connaissait pas ; elle aurait aimé demander à Rafaella où elle avait appris ce chant, et quelle était cette langue, pour la comparer aux banques linguistiques terriennes… mais elle conserva ses distances. Jaelle avait sans doute confié à son amie qu'elle avait trouvé Magda en pleine crise d'hystérie à la salle de bains, et elles l'attendaient toutes au tournant, elle la dernière arrivée… Pourtant, la vieille ballade lui rappela son enfance, sa mère, toujours vêtue à la mode ténébrane pour avoir plus chaud dans le climat rigoureux des Heller ; le son même du *rryl* était semblable à celui dont jouait sa mère, et dont, un temps, Magda avait tenté d'apprendre les accords :

Pourquoi soupires-tu,
Toi, triste et solitaire…

Les doux arpèges de l'accompagnement se turent ; Mère Lauria, derrière Magda, lui posa la main sur l'épaule en disant :

— Courage, Margali.

Le ton plein de bonté fut perdu pour Magda, qui pensa seulement : *Croit-elle que je vais les déshonorer toutes en m'effondrant ? Quelle aille au diable !* Mère Lauria, la voyant rétive, soupira, et la poussa au centre de la pièce où les femmes s'installaient pour la discussion, sur des chaises, sur des bancs et par terre.

Rafaella remit le *rryl* dans sa caisse et s'assit en tailleur à côté de Jaelle. Le silence se fit.

— Vous êtes prêtes ? demanda Mère Lauria. Ce soir, je dirigerai moi-même les débats.

On apporta un fauteuil pour Mère Lauria, ce qui raviva les inquiétudes de Magda. D'habitude, les Mères de la Guilde ou les Anciennes qui présidaient ces assemblées s'asseyaient par terre à la bonne franquette, comme tout le monde. Normalement, ces Assemblées de la Maison n'avaient lieu que tous les quarante jours, et les nouvelles n'y avaient pas droit à la parole ; elles étaient l'occasion de récriminations, ou de discussions sérieuses sur la politique et les finances de la communauté, les heures de visites et l'attribution des tâches.

Magda se demanda si elle ne faisait pas une montagne d'une souris. Après tout, Mère Lauria était vieille, la plus vieille des Mères de la Guilde, et sans doute ses rhumatismes ne lui permettaient-ils pas de rester assise par terre toute une soirée !

— Depuis une décade, la Maison résonne de rumeurs et de commérages, commença-t-elle avec calme. On ne règle pas les différends par la médisance et la calomnie. Ce soir, nous avons plusieurs questions à discuter, mais il nous faut d'abord parler ouvertement de ce problème, et cesser de chuchoter dans les coins comme des gamines qui se racontent des cochonneries ! Rafaella, tu as la parole.

Rafaella se tourna vers Margali, qui sentit tous les yeux sur elle.

— Margali nous a déshonorées, dit-elle. Elle nous a fait condamner à une lourde indemnité, elle s'est montrée indigne de son épée, et elle ne semble même pas réaliser la gravité de ce qu'elle a fait.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Margali. Qu'est-ce qui te fait croire que je ne le réalise pas ? Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse ? Que je pleure toute la journée ?

— Margali… commença Mère Lauria.

Mais Jaelle l'avait déjà fait taire en lui posant la main sur l'épaule.

— Chut, *chiya,* laisse-nous régler cela.

— Vous voyez, elle n'a même pas appris les bonnes manières ! dit une nommée Dika. Et tout le monde sait que son Serment est irrégulier, prononcé comme ça sur la route ! Elle aurait dû être interrogée dans une Maison de la Guilde avant d'être autorisée à se joindre à nous !

— Et regardez-la, avec son air indifférent et effronté ! dit Janetta.

Magda comprit soudain ce qu'elle voulait dire. C'était la réaction culturelle qui lui manquait. Oui, elle parlait la langue qu'elle avait apprise tout enfant – mais elle avait été séparée des Ténébrans très jeune, elle n'avait pas le même langage corporel, les signes subtils qui auraient témoigné de ses remords ; elles attendaient une réaction qu'elle ne pouvait pas avoir, et c'est pourquoi elles étaient toutes si hostiles. Toutes, sauf Mère

Lauria, qui était au courant de sa situation. Elle comprenait sa culpabilité, mais elle ne savait pas leur montrer qu'elle la comprenait !

C'est ma malédiction depuis le début ; trop Ténébrane pour être Terrienne, trop Ténébrane pour être heureuse dans la Zone Terrienne… Je suis venue chez les Amazones afin d'y trouver la liberté d'être ce que je suis vraiment, mais je ne sais pas ce que je suis, alors comment le découvrir ?

— On a beaucoup trop jasé sur l'irrégularité du Serment de Margali, dit Mère Lauria. Jaelle, c'est toi qui le lui as fait prononcer, avec Camilla comme témoin. Dites la vérité devant toutes.

Jaelle raconta leur rencontre, précisant que Magda voyageait avec sauf-conduit de Dame Rohana Ardais. À ce nom, des murmures parcoururent l'assemblée, car Dame Rohana était une protectrice très aimée et respectée de la Maison de Thendara. Camilla raconta qu'on lui avait fait prêter serment sous la contrainte, comme l'exigeait la charte des Amazones, et pourquoi. Mère Lauria écouta en silence puis demanda avec solennité :

— Dis-nous, Margali, si tu as prêté serment contre ta volonté.

Mère Lauria le savait parfaitement ; elle assistait au Conseil où cette question avait été discutée. Elle ravala ses inquiétudes et dit d'une toute petite voix enfantine :

— Au début – oui. J'étais obligée de jurer, avant de pouvoir tenir mes engagements envers mon parent. Et j'avais peur de faire des promesses que je serais incapable de tenir.

Fallait-il leur dire maintenant qu'elle était Terrienne, et que, selon la loi terrienne, un serment prêté sous la contrainte était invalide ? Non ; il y avait assez de problèmes entre Terriens et Ténébrans sans y ajouter sa querelle.

— Mais à mesure que Jaelle prononçait les paroles du serment, je… je les retrouvais gravées quelque part dans mon cœur – et, croyez-moi, le Serment constitue maintenant le centre même de mon être…

Sa gorge se serra et, un instant, elle craignit d'éclater en sanglots.

Jaelle posa une main rassurante sur son épaule.

— N'ai-je pas déjà dit à cette assemblée comment Margali a combattu pour moi alors qu'elle aurait pu rester à l'écart et que ma mort l'aurait déliée de sa promesse ? Elle a retardé sa mission parce qu'elle ne voulait pas m'abandonner blessée, vouée à une mort certaine dans la neige. Elle m'a fait franchir le Col de Scaravel, malgré une attaque de banshees, et nous a ramenées jusqu'au Château Ardais, par la force de sa seule volonté. Aucune sœur ici n'a une fille de serment plus fidèle dans l'épreuve !

— Mais Camilla nous a dit qu'elle ne s'était pas défendue contre une bande de brigands ivres morts, dit Rafaella. Et n'a-t-elle pas tué son assaillant l'autre jour, emportée par la soif du sang et de la vengeance, au lieu de se défendre avec discipline ? Je déclare qu'elle est instable et incapable de porter l'épée, et qu'elle l'a de nouveau prouvé dans cette Maison il n'y a pas plus d'une décade.

— Rafi, qui est capable de porter l'épée en arrivant dans cette Maison ? Pourquoi avons-nous des Soirées de Réflexion si ce n'est pour nous enseigner ce que nous ne savons pas ? Enverrais-tu Keitha ou Doria défendre cette Maison à la pointe de l'épée ?

— Doria n'aurait jamais frappé un homme sans défense qui s'était rendu, commença Rafaella avec colère, mais Mère Lauria lui fit signe de se taire.

— Le problème n'est pas de savoir ce que Doria aurait fait ; mais tu soulèves une question valable. Si Margali n'a rien appris depuis qu'elle vit parmi nous…

— Mais j'ai appris, s'écria Margali, se redressant malgré Jaelle qui cherchait à la retenir. Je sais que j'ai eu tort d'agir ainsi…

— Margali, dit Mère Lauria, ne parle que si l'on t'adresse la parole.

Magda se rassit en se mordant les lèvres.

— Le serment de Margali vient d'être mis en question officiellement, reprit Mère Lauria. Par conséquent, trois sœurs, autres que sa mère de serment, et ayant elles-mêmes prêté le Serment depuis cinq ans au moins, doivent parler en sa faveur.

Soudain, Magda se sentit étrangement calme ; enfin, c'était la fin. Elle avait fait de son mieux, mais elle se voyait déjà en train de rendre les vêtements empruntés à la salle de couture, rassembler quelques affaires et s'en aller dans les rues glacées de Thendara, absolument seule pour la première fois de sa vie. *J'ai fait tout ce que je pouvais. Cholayna va triompher ; elle a refusé d'accepter ma démission. Savait-elle que j'allais échouer ?*

— Si vous mettez en question le Serment de Margali, alors contestez aussi le mien, dit Camilla avec colère. J'étais furieuse, c'est vrai, furieuse à l'étrangler de mes mains, mais ce qu'elle a fait était ma faute, pas la sienne. Je lui ai demandé de défendre la Maison à mon côté, parce que je la savais habile à l'épée – et, dans le feu de action, j'ai oublié que son habileté aux armes surpassait son degré de formation ; j'ai oublié que, s'opposant à des hommes pour la première fois depuis plusieurs lunes, elle pouvait facilement perdre le contrôle d'elle-même, avec la rage réprimée que nous lui avons systématiquement inspirée pendant les Soirées de Réflexion.

Elle se tourna vers Rafaella et dit avec sérieux :

— Peu d'entre nous arrivent ici en sachant se battre ; nous l'apprenons ici, *après* avoir appris à discipliner nos émotions. Si j'avais dû combattre des hommes pendant ma formation d'Amazone – moi qui ai longtemps vécu parmi des hommes quand j'étais mercenaire – je crois que je les aurais tués tous. Je ne sais pas où Margali a appris le maniement des armes, mais elle a autant de choses à nous enseigner qu'elle en a à apprendre de nous. Toi-même, tu t'en rends compte, Rafi – aujourd'hui même, tu lui as demandé de t'aider à enseigner le combat à mains nues ! Elle sait beaucoup de choses, bien qu'elle ne soit pas encore en état de s'en servir en dehors de notre Salle d'Armes. J'ai oublié comment elle était arrivée chez nous et comment elle s'était comportée à l'extérieur ; or, j'aurais dû y penser, et quand ma colère s'est calmée, j'ai réalisé que c'était moi la responsable, pas elle, et j'accepte l'entière responsabilité de la faute qui a révélé sa faiblesse.

Elle se leva, sévère et fière, et vint s'asseoir par terre derrière Magda. En cet instant, toute la rancœur qu'elle ressentait à

l'encontre de la vieille *emmasca* s'envola pour ne plus jamais revenir. « J'accepte l'entière responsabilité », c'était la formule utilisée pour les questions d'honneur les plus graves, et Camilla s'était personnellement engagée envers elle.

C'est ma sœur de serment, et elle prend cette responsabilité sérieusement – plus que je ne le fais moi-même !

— Non, Camilla, s'écria Magda spontanément. C'est ma main qui a frappé ce coup déshonorant ! J'aurais dû savoir… J'en prends la responsabilité…

— Tu dois garder le silence, Margali, dit durement Mère Lauria. Je ne le répéterai pas. Encore un mot, et tu iras attendre le résultat des débats dehors ! Une a parlé. Deux doivent parler encore.

— Je parlerai en faveur de Margali, dit Marisela de sa voix douce. D'après ce qu'elle vient de dire, ne comprenez-vous donc pas tout ce que Margali a appris ? Elle ne se dérobe pas à ses responsabilités, même quand une autre offre de les assumer pour elle – et, bien qu'elle ait pris la parole à tort, ses intentions étaient bonnes. On ne peut pas blâmer Margali d'avoir échoué à une épreuve qui n'aurait jamais dû lui être imposée. Pourtant, voilà plus d'une décade que nous lui battons froid – et laquelle d'entre nous aurait supporté si longtemps la désapprobation de ses sœurs, en pleine période de réclusion, avec, soir après soir, à endurer les Soirées de Réflexion et tout leur poids de détresse – et tout subir avec calme et courage, sans jamais se plaindre ?

Elle parcourut le cercle du regard, l'air grave.

— Mes sœurs, nous avons toutes vécu ce que Margali vit en ce moment – cette impression d'être redevenues des enfants ignorantes et vulnérables, ayant perdu leurs anciennes certitudes sans que rien ne vienne encore les remplacer. Regardez-la – assise parmi nous, sans savoir si nous allons la jeter à la rue pour se débrouiller toute seule ou retourner d'où elle vient – et pourtant, c'est cette femme qui, malgré le poids de la réprobation générale, a eu le cœur d'aller réconforter Byrna sans que personne ne le lui demande. Pas une d'entre nous – pas une, même de celles qui ont eu des enfants et ont été obligées de s'en séparer – n'a trouvé un moment pour aller près de notre sœur, parce qu'elle est d'une autre Maison. Je parle en

faveur de Margali, mes sœurs ; elle est vraiment des nôtres, et, pour ma part, je ne mets pas son serment en question.

Un long silence suivit. Puis Mère Lauria prononça la curieuse formule rituelle :

— Deux ont parlé ; une doit parler encore.

Le silence se prolongea si longtemps que Magda eut envie de sortir pour ne pas entendre la sentence. Qu'on la jette dehors ou non, elle ne resterait pas sous ce toit jusqu'au Solstice d'Été si toutes la déclaraient déshonorée.

Rafaella remua et Magda se raidit pour écouter ses accusations et ses sarcasmes. Mais Rafaella dit lentement :

— En toute justice – je dois parler moi-même en faveur de Margali.

Sur le coup, Magda ne comprit pas, comme si Rafaella avait parlé dans la langue inconnue de sa ballade.

— Elle s'est battue pour nous défendre ; peut-être pas avec sagesse, mais sans hésitation ; elle a tiré l'épée sachant qu'elle aurait pu mourir à notre porte, et qui en ferait autant pour un serment qu'elle ne voudrait pas honorer ? Peut-être s'est-elle battue avec haine, au lieu de se battre avec discipline, mais je ne crois pas qu'elle soit incapable de se discipliner avec le temps. De plus, je sais que Byrna aurait parlé en faveur de Margali si elle pouvait s'exprimer à cette assemblée – j'en prends Marisela à témoin. Margali a généreusement donné à toutes, y compris à ma fille, à la Salle d'Armes – en un temps où elle a besoin de toutes ses forces pour son propre apprentissage. Peu d'entre nous auraient pu en dire autant pendant leur période de formation – je sais que je n'aurais pas pu.

— Moi non plus, dit Camilla.

— Généralement, cela ne nous est pas demandé. Nous avons demandé à Margali plus que la plupart d'entre nous n'ont à donner ; au lieu de la blâmer parce qu'elle n'a pas toujours été parfaite, nous devrions la complimenter de n'avoir pas fait pire en face de telles exigences. Et ce n'est pas tout. Elle m'a fait voir une chose à laquelle j'étais aveugle jusque-là…

Rafaella se tut, les yeux fixés sur le sol, croisant et décroisant nerveusement ses mains fines de musicienne. Elle dit enfin :

— Elle m'a fait voir que j'ai été aussi injuste envers Doria qu'envers elle. Je ne suis pas Kindra, qui, elle, est parvenue à élever Jaelle dans cette Maison et à la diriger pendant sa réclusion sans favoritisme – et sans exiger de Jaelle plus qu'elle ne pouvait donner. Margali m'a fait comprendre que je ne suis pas capable d'en faire autant avec Doria. Je crois qu'il faudrait envoyer Doria dans une autre Maison pour sa période de réclusion et pour prêter le Serment.

Magda la vit déglutir avec effort et porter la main à ses yeux, puis elle releva la tête et regarda Mère Lauria sans une larme :

— Je parle en faveur de Margali, et je vous demande, après y avoir réfléchi, d'envoyer Doria ailleurs. Je ne suis pas faite pour la former ; je pense trop à l'honneur qu'elle doit me faire, et pas assez à son propre-bien.

Mère Lauria regarda Magda et dit doucement :

— Trois ont parlé ; le Serment de Margali est valide. Quant à Doria – j'y avais pensé moi-même, mais j'espérais que ce pourrait être évité. Elle est l'enfant de cette Maison…

— Je ne veux pas m'en aller ! s'écria Doria. C'est mon foyer, et Rafaella est ma mère…

— Non, dit durement Rafaella. Tu es l'enfant de ma sœur ; c'est pourquoi je pensais pouvoir être… objective avec toi. Je ne le peux pas ; dans mon orgueil, j'ai trop exigé de toi. Tu sais qu'une Amazone qui a une fille biologique dans sa propre Maison doit l'envoyer ailleurs pour la période de réclusion…

Mère Lauria demanda le silence de la main.

— Une chose à la fois ! Doria, tu sais que tu dois te taire tant qu'on ne t'adresse pas la parole ! Rafi, nous reparlerons de cela plus tard ; pour le moment, nous n'en avons pas terminé avec Margali. Trois ont parlé en sa faveur, et, de par la loi des Renonçantes, son Serment est valide. Mais je ne veux pas de dissensions dans la Maison. Ainsi donc, plus de commérages, plus de calomnies ; si vous avez quelque chose à dire contre Margali, dites-le ici et maintenant, et taisez-vous après, ou parlez-lui en face.

— Je n'ai pas d'objection à voir Margali rester parmi nous, dit Mère Millea. Je n'ai aucune aversion à son égard. Mais il n'en demeure pas moins qu'elle a amené sur nous le

déshonneur et coûté une forte indemnité, et je crois qu'elle ne comprend pas bien toutes les lois de notre Charte. Si Jaelle vivait avec nous, ce serait sa responsabilité d'instruire sa fille de serment en ces matières. Comme elle n'est pas là, peut-être serait-il bon de prolonger sa période de réclusion, afin qu'elle puisse compléter son apprentissage…

Oh non, je ne pourrais pas le supporter, pensa Magda.

— Il y a des précédents, dit Mère Lauria. La période de réclusion peut être prolongée de six autres mois si une femme n'a pas suffisamment assimilé nos règles pour les appliquer au-dehors. Pourtant, je répugne à imposer à une femme de l'âge de Margali. Si c'était une fille de quinze ans, je n'hésiterais pas, mais, dans son cas, il y a sûrement une meilleure solution.

— C'est par hasard que Jaelle lui a fait prononcer le Serment et pas moi ; nous étions présentes toutes les deux. Je me porte volontaire pour remplacer Jaelle et instruire Magda à sa place.

— Moi aussi, dit Marisela.

Mère Lauria acquiesça de la tête et reprit :

— Si l'une d'entre vous a quelque chose à reprocher à Margali, qu'elle le fasse tout de suite et qu'on n'en parle plus.

Magda promena son regard autour du cercle, avec l'impression d'entendre des pensées fragmentaires. Marisela dit :

— Je vois que vos reproches sont trop mesquins pour être exprimés publiquement – non ? Je crois que Margali est une femme extraordinaire, et qu'un jour nous serons fières de pouvoir dire qu'elle est des nôtres.

Janetta, l'une des plus jeunes de celles qui n'avaient pas pu parler en faveur de Margali – et qui ne l'aurait sans doute pas fait si elle l'avait pu, car elle était l'amante de Cloris, qui avait provoqué la crise avec son plat de restes au dîner –, dit pensivement :

— Je crois que beaucoup ont oublié les épreuves de la période de réclusion. Rafi a raison ; je n'en aurais pas lit autant que Margali, mais on ne me l'a pas demandé. Sans doute en attendions-nous trop d'elle, parce qu'elle est la fille de serment de Jaelle.

La troisième Mère de la Guilde, qui avait gardé le silence jusque-là – Magda savait qu'elle était juge à la Cour d'Arbitrage, et se demanda si c'était pour ça qu'elle n'avait pas pris part aux débats –, dit de sa vieille voix cassée :

— Je crois que voilà une leçon dont nous pouvons toutes tirer profit ; nous sommes des êtres imparfaits, et il ne faut jamais demander à une sœur ce qu'on ne pourrait pas supporter nous-mêmes. C'est vrai de Rafaella et de Doria autant que de Margali.

Rafaella, appuyée contre l'épaule de Jaelle, se tourna vers Magda et lui tendit la main en disant :

— Janetta a raison. Je t'en voulais cet après-midi parce que tu m'as fait voir ce que je faisais à Doria. Je… je ne veux pas la perdre. Mais, pour son propre bien, je comprends maintenant que je dois laisser sa formation à d'autres. Me pardonneras-tu ?

Magda prit la main de Rafaella, embarrassée.

— J'aurais dû m'exprimer avec plus de tact. J'ai été brutale…

— Nous l'avons été toutes les deux, dit Rafaella en souriant. Demande à Camilla ce dont je suis capable, quand ça me prend…

Elle regarda la vieille *emmasca* en riant.

— Nous avons fait ensemble notre formation et, un jour, nous avons tiré nos couteaux l'une contre l'autre ! Nous aurions pu être renvoyées toutes les deux pour ça !

— Et qu'est-ce qu'on vous a fait en punition ? demanda Magda.

Camilla gloussa, et répondit :

— On nous a menottées ensemble pendant une décade. Le premier jour, on n'a pas arrêté de se disputer et de se battre – puis on a découvert que l'une ne pouvait rien faire sans l'autre, et on est devenues amies. Maintenant, ça ne se fait plus, pas dans cette Maison en tout cas…

— Mais il faut dire que nous n'avons jamais eu depuis deux apprenties qui ont tiré leur couteau l'une contre l'autre, dit Mère Lauria en souriant. Pourtant nous n'avons pas encore tiré toute la leçon de cette affaire. Il est pénible d'en parler, mais c'est *justement* pour ça qu'il faut en parler. Keitha, ton Serment n'a pas été mis en question ; tu n'es donc pas ici pour passer en

jugement. Mais, quand Margali a blessé l'homme qui s'était rendu, on t'a entendue dire qu'elle aurait dû les tuer tous. Pourquoi ?

Magda ne put s'empêcher d'admirer l'habileté psychologique de la vieille Amazone.

Keitha prit son temps pour formuler sa pensée, sachant que sa réponse serait mise en pièces avant qu'elle ait fini de la prononcer.

— Il n'avait pas le droit de me suivre jusqu'ici, dit-elle enfin. Il aurait pu tuer plusieurs d'entre vous, Camilla certainement, me traîner à la maison contre ma volonté, me violer – par la Déesse ! J'ai regretté alors de ne pas savoir tirer l'épée comme Magda pour le tuer moi-même et ne pas mettre mes sœurs en danger !

— Mais les hommes qui l'accompagnaient n'étaient que des mercenaires, dit doucement Camilla, et ils agissaient selon leur code de l'honneur ; quand ton mari a été hors de combat, ils se sont rendus immédiatement. Qu'as-tu à leur reprocher, ma fille de serment ?

— Un homme qui vend son épée dans un but si immoral… a-t-il encore droit à la protection des lois ? Sinon des lois des hommes, du moins des nôtres ?

— Je trouve que Keitha a raison ! dit Rezi avec colère. Ces hommes qui se sont battus aux côtés de son mari ont approuvé ce qu'il faisait, ils auraient fait la même chose à leurs femmes – alors, pourquoi méritent-ils d'être traités mieux que lui ?

La douce voix de Camilla – très féminine, malgré son physique anguleux et ses manières brusques, réalisa soudain Magda – s'éleva dans la pénombre ambiante.

— Si les hommes constatent que nous ne sommes pas capables de respecter des lois civilisées, nous autres femmes, ils se retourneront d'autant plus contre nous, non ?

— Des lois civilisées ! *Leurs* lois ! s'écria Janetta, furieuse.

Mère Lauria l'ignora et poursuivit :

— Keitha, ce sont ces hommes que tu haïssais ? Ou bien est-ce tous les hommes que tu voulais punir en eux ?

— C'est Shann que je hais, dit-elle à voix basse. Je voudrais le voir mort devant moi – je rêve tout le temps que je le tue ! Il n'y a personne ici qui a déjà haï un homme ?

— Je crois plutôt qu'il n'y a personne qui n'en ait pas haï au moins un, dit Rafaella.

Mère Lauria continua, comme si elle ne l'avait pas entendue.

— La haine peut devenir une chaîne plus lourde que l'amour. Tant que tu le hais, tu es liée à lui.

— Si tu ne peux pas nuire toi-même à l'objet de ta haine, dit doucement Camilla, la haine peut se retourner contre toi. J'ai sacrifié ma féminité pour qu'aucun homme ne me désire jamais plus. Voilà ce que m'a coûté la haine.

Au souvenir de l'effrayante histoire de Camilla, Magda se demanda comment elle pouvait parler avec autant de calme.

— Ce prix est-il tellement élevé ? rétorqua Keitha avec emportement. Tu ne sais pas ce qui t'a été épargné !

— Et toi, tu ne sais pas de quoi tu parles, ma fille de serment, dit durement Camilla.

— Ce n'est pas pour ça que tu es devenue mercenaire ? Pour tuer des hommes, afin de te venger du choix qu'ils t'avaient imposé ? dit Keitha.

La voix de Jaelle s'éleva dans le silence général :

— Je connais Camilla depuis mes douze ans, et elle n'a jamais tué par vengeance et par plaisir.

— Je me bats souvent au côté des hommes, dit Camilla, et j'ai appris à les appeler camarades et compagnons. J'ai appris à ne jamais blâmer un homme du mal fait par un autre. J'ai combattu, oui, et tué, mais je peux admirer et respecter un homme, et même l'aimer, oui, quand l'amour se justifie.

— Mais tu n'es plus une femme, toi, dit Keitha.

— Tu crois ? dit Camilla, haussant les épaules, et Magda eut l'impression de voir de la douleur dans ses yeux.

Il lui sembla aussi que Jaelle avait parlé tout haut derrière elle, puis elle réalisa, consternée, qu'elle lisait les pensées de Jaelle, qu'elle était seule à les entendre : *Camilla ne fut pas moins une mère pour moi que Kindra – peut-être davantage, car elle n'avait pas d'enfant et savait qu'elle n'en aurait jamais. J'aime Camilla, mais d'un amour très différent de celui que*

j'éprouve pour Piedro. Lui, je l'aime… parfois… À d'autres moments, je n'arrive même pas à comprendre pourquoi il a pu me plaire. Jamais, jamais je ne pourrais me tourner contre une de mes sœurs comme je me tourne contre lui…

En une tentative désespérée pour se distancier du sujet en l'intellectualisant, Magda pensa qu'elles parlaient beaucoup des différences entre les hommes et les femmes, mais qu'aucune de leurs réponses ne la satisfaisait. Elle pouvait tomber enceinte, et pas Peter ; c'était la seule différence qu'elle voyait dans le monde des Terriens. Puis soudain elle eut l'impression que toutes ses valeurs s'étaient inversées ; c'était Peter qui dépendait d'elle, et maintenant de Jaelle, pour obtenir le fils qu'il désirait si désespérément… Avant, elle avait toujours considéré que c'était elle qui prenait tous les risques, mais, maintenant, Jaelle pouvait lui donner un fils, si elle voulait… Maintenant, il était à la merci de Jaelle comme il avait été à la sienne, réalisa-t-elle en un éclair, apitoyée. Pauvre Peter. Puis, nouvel éclair, *Jaelle est-elle enceinte* ? Enfin, le lien se brisa et Magda se retrouva seule dans sa tête, troublée, sans savoir quelles étaient ses pensées et lesquelles venaient d'ailleurs. Une partie des paroles de Camilla lui avait échappé.

— Je me suis donné beaucoup de mal pour me prouver que j'étais l'égale, ou la supérieure, de tout homme, mais j'ai dépassé cela maintenant ; j'accepte ma féminité et ne ressens pas le besoin de vous la prouver. Pourquoi cela te révolte-t-il de me considérer comme une femme, Keitha ?

— Je ne te comprends pas ! s'écria Keitha. Tu es libérée du fardeau qu'aucune d'entre nous ne peut supporter, et pourtant, tu choisis d'être une femme… Même la castration ne t'a donc pas libérée ?

Le visage de Camilla se fit très grave.

— Ce n'est pas la libération que tu crois, ma fille de serment, dit-elle, tendant la main à Keitha, qui l'ignora.

— Ça t'est facile de faire du sentiment sur ta féminité, dit Keitha, le visage inondé de larmes de rage. Tu n'as plus rien à perdre, tu es libérée du désir des hommes et de leur cruauté, tu peux être un homme parmi les hommes, ou une femme parmi les femmes, selon ton choix, et être toujours du bon côté…

— C'est l'impression que je te donne, mon enfant ?

Camilla prit doucement la main de Keitha, qui la retira avec violence, presque avec horreur. Le visage de Camilla se crispa un peu, comme de douleur.

— Puis-je être vraiment une femme parmi les femmes ? Tu n'es pas la première qui refuse de m'accepter comme telle, quoique cela arrive rarement dans ma propre Maison. Peut-être les hommes ont-ils un peu plus de bonté ; ils m'acceptent en camarade ; tout en sachant que je n'ai rien à leur offrir en tant que femme, ils défendent mes arrières et risquent leur vie pour moi selon le code de l'épée. Mes sœurs ne pourraient pas faire plus. Pourtant, je n'ai que trop conscience de ne pas être des leurs.

Keitha, blessante quand elle était en colère, dit avec fureur :

— Et pourtant, tu es parmi nous et tu te vantes de ta camaraderie avec nos tourmenteurs et nos oppresseurs.

— Je ne me vantais pas, dit doucement Camilla, mais il est vrai que j'en suis venue à connaître les hommes comme bien peu de femmes en ont l'occasion. Je ne désire plus les tuer tous à cause de l'abjection de quelques-uns.

— Mais ici, n'avons-nous pas toutes une histoire prouvant que les hommes ne méritent que notre haine ? Je suis pleine de haine – je ne m'en débarrasserai jamais –, j'ai envie de les tuer tous, mais je serais plus miséricordieuse qu'eux, car je les tuerais proprement par l'épée, alors qu'ils torturent et tuent à petit feu, asservissant le corps et l'esprit – je ne serai jamais libérée de ma haine tant que je n'aurai pas tué et vu mourir l'un d'eux à mes pieds…

— C'est pour ça que tu es venue ici, Keitha ? demanda doucement Marisela. Pour apprendre à tuer des hommes ?

— Un homme ? N'importe quel homme ferait l'affaire ? dit Mère Lauria.

— Ne sont-ils pas tous les mêmes, dans leur façon de traiter les femmes ? demanda Keitha.

Mère Lauria parcourut le cercle du regard.

— En voilà une, dit-elle, arrêtant ses yeux sur Jaelle, qui a dit ça tant de fois que l'écho de ses paroles semble résonner encore dans cette salle ; pourtant, elle a pris un compagnon et vit avec

lui en dehors de la Maison. Jaelle, peux-tu parler des hommes à Keitha, et lui dire s'ils sont tous pareils ?

Magda sentit l'agitation de Jaelle, comme une présence vivante, bien que Jaelle restât muette et immobile. Elle dit enfin :

— Je ne sais que dire, Mère. Je préférerais ne pas parler…

— Peut-être parce que tu en as davantage besoin que nous toutes ? Tu connais la règle ; aucune ne peut s'épargner, ni demander à ses sœurs de dire ce qu'elle ne veut pas dire elle-même…

Jaelle avait braqué les yeux sur le tapis, et Mère Lauria haussa les épaules.

— Doria ?

L'adolescente pouffa nerveusement et dit :

— Je n'ai jamais connu un homme assez bien pour l'aimer – ou le haïr. Qu'est-ce que je peux dire ? En tout cas, poursuivit-elle en se tournant vers Jaelle, je n'aurais jamais cru que tu prendrais un compagnon ! Tu disais tout le temps que tu ne voulais pas entendre parler des hommes…

Mère Lauria regarda Jaelle, si longtemps et avec tant d'insistance que la jeune femme répondit :

— Bon, je parlerai.

Puis il y eut un long silence, et elle reprit enfin :

— Les hommes – sont tous les mêmes, exactement comme en un sens, toutes les femmes sont les mêmes. Chaque homme est différent, et pourtant ils ont tous quelque chose en commun qui les rend différents des femmes, mais je ne sais pas ce que c'est…

Tout le cercle se mit à pouffer ou à rire, et la tension se dissipa un peu, mais Jaelle dit, l'air absent :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est le seul homme dont j'aie jamais partagé la couche – ça me plaît… Je suppose qu'il n'est pas très différent du mari de Keitha… Mieux élevé, peut-être ; il y a des lois dans la Zone Terrienne, selon lesquelles aucun homme n'a le droit de lever la main sur sa femme, pas plus que sur tout autre citoyen. Mais il faudrait demander à une femme qui a eu beaucoup d'amants s'ils sont tous pareils dans ce domaine…

Rafaella dit avec un petit rire :

— C'est une illusion commune chez les jeunes femmes que d'imaginer que les hommes sont tous différents les uns des autres. Non, aucun homme n'est tout à fait un autre, mais ils ne sont pas très différents non plus.

— Dans la Zone Terrienne, une femme n'est pas la propriété de son compagnon, pas selon la loi, dit Jaelle. Mais il y a quelque chose en l'homme qui semble le pousser à *posséder*… Avant, je ne savais pas que cela existait.

Elle secoua la tête et ses cheveux cuivrés cascadèrent sur ses épaules et son visage, luisants à la lueur du feu.

— Dans l'intimité… l'esprit… il est brutal… Je ne sais pas… dit-elle à mi-voix, passant la main dans ses cheveux et les rejetant en arrière d'un geste de fierté et de défi.

Soudain, Magda eut l'impression que Jaelle était seule à un bout de la pièce, et toutes les sœurs à l'autre bout ; avec entre elles un abîme plus large que celui séparant les étoiles, et qui n'avait jamais existé avant. Elle pensa : *Je pourrais me lever maintenant et déclarer que je suis Terrienne, et je leur serais moins étrangère que Jaelle ne l'est en ce moment.*

Jaelle était lointaine, étrangère, seule, ne possédant plus rien que son orgueil, ses cheveux de flamme, et ce mot de *Comyn* qui résonnait doucement dans l'esprit de Magda. *Comyn*. Ce mot même était comme un mur séparant Jaelle de la seule famille qu'elle eût jamais connue.

Toutes connaissaient sa naissance, bien sûr, toutes savaient que Dame Rohana était sa proche parente ; mais, pendant toutes ces années, Jaelle n'avait jamais dit ou fait quoi que ce fût pouvant donner à penser qu'elle se souciait de son sang *Comyn,* et ses cheveux roux pouvaient passer pour un simple hasard de la nature. Maintenant, sa qualité de *Comyn* semblait aveugler tout le monde, et Magda, regardant les visages qui étaient soudain devenus des visages d'étrangères – et elle savait qu'elle les voyait par les yeux de Jaelle –, sentit de la crainte, une crainte respectueuse réservée aux dieux, non aux hommes ; réservée aux Comyn, aux étrangers, aux hors-caste, aux souverains…

En cet instant, Jaelle était une étrangère, non plus la sœur chérie, et elles le savaient toutes. Pour rompre ce silence effrayant, Magda se tourna vers Jaelle, lui prit la main et dit :

— La possession, je crois que c'est un jeu qu'ils aiment jouer avec nous. Ils aiment penser qu'ils nous possèdent ; ils savent que ce n'est pas vrai, et cela leur donne un sentiment d'insécurité. Les femmes… ne souffrent pas autant que les hommes de la séparation. Nous ne devrions peut-être pas tant leur reprocher de faire semblant de nous posséder. C'est dans leur nature. Ils n'ont rien d'autre.

— Leur nature ! dit Felicia, les yeux encore rouges, la voix rauque. Il ne faut pas les blâmer d'être possessifs, quand on m'a arraché mon fils, qui sanglotait en criant mon nom…

Elle se tourna vers Lauria, tremblante de colère, et poursuivit :

— Leur nature ! Leur nature exige-t-elle qu'eux, et eux seuls, commandent le monde, leurs femmes et leurs fils ? Qu'eux seuls aient droit à l'immortalité par leurs enfants ? Quel monde ont-ils construit, où une femme doit renoncer à ses fils, pour qu'ils apprennent à combattre et à tuer en signe de virilité, sans jamais pleurer, sans jamais montrer leur peur, pour instiller dans leur nature le besoin de *posséder*… de posséder leurs femmes et leurs enfants, pour en faire le genre d'hommes que j'ai fui… N'est-ce pas aussi dans ma nature de désirer conserver mes fils ? Et cela m'est refusé parmi vous…

Elle enfouit son visage dans ses mains et se mit à sangloter à fendre l'âme.

— Voudrais-tu élever tes fils dans la Maison pour qu'ils se retournent contre nous une fois grands et cherchent à nous posséder ? demanda Janetta avec colère.

— Il devrait y avoir une meilleure solution que de les rendre au monde que nous avons quitté, pour en faire le genre d'hommes que nous haïssons ! gronda Rafaella. S'ils étaient élevés parmi nous, peut-être seraient-ils différents…

— Ils deviendraient toujours des *hommes*, s'écria Janetta, et la place des hommes n'est pas dans la Maison de la Guilde.

Mère Lauria leva les mains pour imposer le silence, mais la clameur s'enfla encore. Magda pensait, presque avec désespoir,

sans savoir si cette pensée était la sienne ou lui venait d'une autre :

Nous renonçons à nos fils parce que c'est la seule chose que les hommes veulent de nous ; ce quelles essayent de faire ici est peut-être sans espoir et contre nature…

Jaelle dit, dans le silence soudain :

— J'ai pensé… parfois… que j'aimerais avoir un enfant. J'ai pensé… que certaines d'entre vous… étaient folles de tomber enceintes.

Elle croisa les mains pour s'empêcher de les tordre.

— Mais comment savoir ? Le Serment nous demande… de porter des enfants seulement à notre temps et à notre heure. Mais comment… Comment *savoir* s'il s'agit d'un désir qui vient de nous, ou… du simple désir de plaire à l'autre ?

— Si tu avais eu deux ou trois enfants, tu le saurais, dit Keitha avec amertume.

— Crois-tu ? dit Rafaella, et Magda sentit son trouble et sa détresse, car elle avait donné le jour à plusieurs fils auxquels elle avait dû renoncer, et la douleur de Felicia la déchirait… *Comment sais-je tout cela ?*

— Ne passons-nous pas tout notre temps ici, dit Cloris, à apprendre à connaître notre esprit et nos souhaits, pour les distinguer de ce que les hommes veulent de nous ?

— Non, dit Jaelle. Il n'y a aucun moyen de le savoir pour les esprits ordinaires. Ils peuvent l'enseigner dans des Tours – oh, inutile de vous en parler, vous n'avez pas de *laran,* comment pourriez-vous savoir ?

Soudain, Magda réalisa que Jaelle n'avait pas dit cela tout haut, qu'elle avait simplement lancé à Cloris un « non » étranglé, puis qu'elle s'était tue, tremblant de tous ses membres. Marisela prit la main de Jaelle, et la serra très fort pour la faire taire. Magda aussi se taisait, entendant à peine ce que disait Mère Lauria :

— Tu nous donnes là un nouveau sujet de réflexion très important : comment savoir si ce que nous faisons est inspiré par notre propre désir de le faire, ou par le désir d'un autre dont nous recherchons l'approbation ?

Elle continua à parler, mais Magda n'écoutait plus, et, pendant tout le reste de la réunion, n'entendit plus que des bribes de la conversation.

— ...si nous choisissons toutes de ne pas porter d'enfant, et si toutes les femmes étaient comme nous, notre race serait en voie d'extinction comme celle des *chieri,* dit une femme. Pour une femme le désir de mettre au monde un enfant est aussi inné que celui d'engendrer pour un homme.

— Ce n'est pas un désir inné, protesta Janetta, mais un désir qui nous a été imposé par la société ! Je n'ai jamais connu d'homme et n'en connaîtrai jamais ; il n'est pas normal qu'une Renonçante renonce aux hommes, à leur monde et à leurs biens, et continue à coucher avec eux, à les aimer, et à leur donner des enfants qui nous imposent des compromis douloureux ! Puisque nous avons renoncé à la domination des hommes, pourquoi ne pas renoncer aussi au pouvoir que nous donne sur eux la procréation ?

— Voudrais-tu que nous soyons toutes de celles qui aiment les femmes, comme certains hommes le croient ? demanda doucement Marisela.

— Pourquoi pas ? Au moins, je ne porterais jamais un fils qui me serait arraché pour vivre dans un monde auquel j'ai renoncé et devenir le genre d'homme que je hais !

— Peut-être, mais moi, je n'aimerais pas vivre dans une maison sans enfant, dit une autre. La vie aurait été différente sans Doria et Jaelle qui ont grandi parmi nous...

— Le désir d'enfant est naturel, dit Mère Lauria avec bonté, et ne peut pas être uniquement attribué à l'orgueil de l'homme. Ce désir peut être anéanti assez rapidement par les mauvais traitements, et peut disparaître même chez les hommes. Certains n'ont aucun désir pour les femmes, et je trouve cela triste également. Le désir d'enfant participe de ce que nous partageons avec les hommes, désir d'immortalité, d'avoir des compagnons dans notre vieillesse, ou, comme dans le cas de notre petite Doria, d'avoir des petits à aimer et à regarder grandir...

— Et pour satisfaire ce désir égoïste, tu ferais naître des enfants dans un monde qui asservit les femmes et pousse les hommes à les asservir ?

Une étrange image surgit dans l'esprit de Magda, une femme belle, royale… enchaînée… L'image disparut ; était-ce encore une hallucination ?

— … mais tu avais le choix, Felicia ; tu aurais pu conserver ton fils en vivant en dehors de la Maison, ou même avec le père de ton fils.

— Les deux choix étaient douloureux, dit Felicia, tremblante. Je n'ai pas supporté l'idée de vivre loin de mes sœurs. Et pourtant, un homme qui vivrait selon nos règles serait efféminé, mal à l'aise partout – je ne voudrais pas condamner mon fils à un tel destin.

— Pourtant, si nous méprisons le genre de vie des hommes, dit Mère Lauria, est-il juste de leur donner nos fils à élever pour qu'ils deviennent comme eux ?

— J'aimerais mieux un homme efféminé qu'un homme viril au mépris de toute décence, dit Keitha.

— Un jour, nous trouverons peut-être une autre solution, dit Mère Lauria. Mais le monde ira comme il veut et non comme toi et moi voudrions qu'il aille. Puisse la Déesse nous accorder de voir certains changements durant notre vie ; pourtant, nous, qui changeons le monde, nous en souffrirons toujours. Je ne crois pas que vos souffrances aient été inutiles, Camilla, Keitha, Byrna – chacune d'entre nous souffre pour montrer aux hommes des Domaines que nous préférons la souffrance à la vie selon leurs règles. Mais si les hommes et les femmes doivent vivre barricadés chacun de leur côté, comment la race humaine pourra-t-elle se perpétuer ?

— Peut-être comme les Terriens le font, paraît-il – avec des machines, dit Marisela.

Une hilarité générale salua cette suggestion, et même Lauria ne put s'empêcher de rire. Seule Magda garda son sérieux ; elle n'avait pas l'intention de parler des mondes où une telle pratique était devenue la règle. Les femmes commencèrent à déplier leurs jambes engourdies, à frictionner leurs mains glacées devant le feu ; elles se mirent à bavarder par petits

groupes, pendant que d'autres allaient à la cuisine et en revenaient avec une énorme bassine de cidre chaud et des plateaux de gâteaux et de friandises. Magda, se réchauffant les mains à sa tasse, s'approcha de la cheminée, à l'écart de toutes. Camilla, Rafaella et Jaelle bavardaient près de la cheminée ; cet instant d'isolement où Jaelle lui avait paru irrémédiablement séparée des autres semblait n'avoir été qu'une illusion. Mère Lauria s'avança, tenant Doria par la main, et fit signe à Rafaella de les rejoindre, et Jaelle, levant les yeux, appela Magda du geste. Elle prit une assiette de ces petits gâteaux croustillants toujours servis lors de ces réunions, et rejoignit Jaelle.

— Où est Camilla ?

— Elle est allée parler à Keitha, dit Jaelle. Camilla est sa mère de serment et il ne devrait pas y avoir cette hostilité entre elles.

— Je n'imagine pas ce qui a pu la provoquer, dit Mère Lauria, s'approchant avec Rafaella et Doria. Pour Doria, la situation est réglée : nous avons décidé qu'elle passerait ses six mois de formation à Neskaya…

Épatant, se dit Magda, *une amie de plus qui s'en va !*

Doria serra Magda dans ses bras.

— Tu me manqueras, Margali – et Keitha aussi. Je ne veux pas m'en aller, dit-elle avec des larmes dans la voix. Mon foyer, c'est ici, mais… mais…

— Mais chacune quitte sa Maison pour sa période de formation, et tu dois faire comme tout le monde, dit Jaelle. Kindra m'a fait passer six mois chez Dame Rohana à Ardais, pour que je connaisse le genre de vie auquel je renonçais – afin que je puisse choisir en tout état de cause. Au moins, tu vas dans une autre Maison de la Guilde, Doria. Je connais beaucoup de sœurs à Neskaya – tu t'y feras de nombreuses amies ; ce sont toutes tes sœurs, après tout.

Derrière elle, Magda entendit Rafaella demander :

— Mais qu'est-ce que Keitha peut bien avoir contre Camilla ? Ce n'est quand même pas parce qu'elle est *emmasca* ? Elle ne peut pas avoir ce genre de préjugé, non ?

— Ce n'est pas seulement ça, à mon avis, dit Jaelle. Camilla aime les femmes, et comme elle s'est montrée gentille et

attentionnée envers Keitha, il est possible qu'elle ait mal interprété son amitié…

Magda rougit tout en sachant que cette remarque ne lui était pas destinée, car Jaelle et Rafaella ignoraient le baiser qu'elle avait donné à Keitha, dans le délire qui avait suivi sa blessure. Et elle était certaine que Camilla ne leur avait pas parlé de la conversation où elle avait rejeté ses avances.

— Keitha est *cristoforo,* dit Rafaella, et ils ne valent pas mieux que les Terriens dans ce domaine. Mais Camilla n'est pas du genre à s'imposer si on la rejette. Elle ne peut pas considérer Camilla comme un danger. Margali, tu connais Keitha aussi bien que personne ici. Qu'est-ce qu'elle pense, à ton avis ?

— Je ne sais pas ce que pense Keitha, dit Magda. Je sais à peine ce que je pense moi-même. Mais si Keitha ne voit pas que Camilla est une femme bonne et honorable, c'est elle qui a tout à perdre.

— Mais il ne peut pas y avoir d'hostilité entre une femme et sa mère de serment ; c'est contre nature, dit Rafaella. Il faut faire quelque chose ! Jaelle, poursuivit-elle, tu passes la nuit ici ? Tu ne vas pas repartir dans les rues de Thendara à cette heure ! Et écoute, ajouta-t-elle.

Elles entendirent les hurlements du vent et la grêle qui tambourinait sur les vitres.

— J'aime bien entendre ça, dit Jaelle. Dans la Zone Terrienne, nous sommes tellement protégés du climat que nous ne savons jamais s'il neige ou s'il fait soleil…

— Alors, veux-tu dormir dans ma chambre ? On en a donné une autre à Marisela, parce qu'elle ne faisait qu'entrer et sortir toute la nuit, le sommeil d'une sage-femme ressemblant à celui du fermier à l'époque du vêlage ! Et comme Devra est encore à Nevarsin, ce n'est pas la place qui manque !

— Oui, et peut-être qu'on pourra parler un peu des affaires, dit Jaelle. Je crois que tu devrais prendre une autre associée, pendant un an ou deux…

— Jaelle ! Alors, tu es enceinte ? J'aimerais bien rencontrer ton compagnon s'il a pu te faire changer d'avis sur ce point, plaisanta Rafaella, mais Jaelle secoua la tête.

— Il est trop tôt pour en être sûre, dit-elle. Mais je vais rester au moins un an chez les Terriens, j'ai donné ma parole. Il y a aussi…

— La question des femmes à envoyer en formation médicale dans la Zone Terrienne, dit Mère Lauria, et je te consulterai là-dessus avant de prendre la décision finale, Rafaella. Doria aimerait peut-être y aller, à la fin de sa période de réclusion à Neskaya. Mais pas ce soir, dit-elle, embrassant la pièce du regard, où seuls trois ou quatre petits groupes demeuraient.

— J'espérais soulever la question à l'Assemblée, reprit Mère Lauria, mais la discussion s'est engagée dans une autre direction, et je ne voulais pas vous faire veiller trop tard. Margali, avant de monter, veux-tu venir un moment dans mon bureau avec ta mère de serment ?

Magda ne put s'empêcher d'admirer son habileté – *veux-tu venir avec ta mère de serment* – comme s'il s'agissait de prolonger la discussion de la soirée.

— Dans ce cas, tu ferais mieux de coucher dans la chambre de Margali ce soir, dit Rafaella. On risquerait de passer la moitié de la nuit à bavarder, et j'ai sommeil. Mais ne reste plus si longtemps sans venir – les Terriens ne t'occupent quand même pas à ce point, non ?

— Un jour, dit Jaelle en l'embrassant, je te raconterai tout sur les pendules terriennes !

Une fois dans son bureau, Mère Lauria dit :

— Tu nous connais bien, avec nos forces et nos faiblesses, Jaelle. As-tu des suggestions ?

— Seulement des suggestions négatives, dit Jaelle. Je crois que Janetta ne conviendrait pas aux Terriens, et réciproquement.

— Dommage. Car Janni est intelligente et apprend vite ; je suis sûre que les Terriens l'auraient trouvée très habile à manier leur… *technologie*, dit Mère Lauria, utilisant le mot terrien car il n'avait pas d'équivalent en *casta*. Keitha aussi profiterait beaucoup de cet enseignement ; Marisela l'emmène déjà pour l'aider – Keitha est déjà une bonne sage-femme, et, avec l'enseignement terrien en plus, elle pourrait remplacer Marisela quand celle-ci s'en va pour le compte de la Sororité.

— Je n'ai jamais compris la Sororité, geignit Jaelle.

— Moi non plus, dit Lauria en souriant, ni personne qui en fasse partie, Shaya. Mais leur histoire remonte très loin dans l'histoire des Renonçantes ; certains disent même qu'elles en sont les fondatrices. Quoi qu'il en soit – je ne crois pas que Keitha soit capable de se contrôler suffisamment parmi des étrangers, soupira-t-elle. Nous devrions réfléchir pour savoir quelles sont les meilleures femmes à envoyer s'instruire chez les Terriens, et pas seulement lesquelles pourront survivre parmi eux ! C'est une des forces de notre formation, qu'elle nous rend dures et inflexibles, mais c'est aussi une faiblesse… Aucune société fermée à la nouveauté ne peut croître et évoluer comme nous en avons besoin. Kindra disait toujours que nous devrions tirer un enseignement de tout ce qui nous arrive.

— Nous devrions peut-être exposer tout simplement ce que désirent les Terriens lors d'une prochaine Assemblée, dit Magda, et demander quelles sœurs seraient volontaires – et peut-être aussi inviter ici une Terrienne… pour que toutes constatent qu'elles ne sont pas très différentes.

Cholayna Ares, se dit-elle, comprendrait les Amazones, et les Renonçantes respecteraient sa force et son intégrité. Pourtant, la peau noire de Cholayna pouvait éveiller leur xénophobie latente. Puis elle se dit que c'était idiot ; ces femmes pouvaient certainement apprendre à respecter quelqu'un d'un autre groupe ethnique !

— Ça pourrait se faire. Moi-même, j'aimerais rencontrer une Terrienne, Margali. Entre autres choses, je crois que cela m'aiderait à mieux te comprendre. Tôt ou tard, il faudra bien en venir à ce genre de rencontres.

— Tu pourrais peut-être… venir toi-même en visite au QG, ma Mère. Et peut-être… poursuivit Jaelle avec hésitation, en inviter quelques-unes à dîner à la Maison pour exposer devant une Assemblée ce qu'elles ont à offrir et ce qu'elles demanderaient de nous ?

Magda se félicita que la suggestion vînt de Jaelle et non d'elle-même, et sourit à l'idée d'un Agent Recruteur de l'Empire à la Maison. Mais pourquoi pas ? Certaines sœurs tireraient

grand profit d'une éducation terrienne ; par exemple, elle voyait très bien Rafaella en capitaine d'astronef !

— J'y penserai, dit Mère Lauria. Et maintenant, au lit !

Dans le couloir, Jaelle demanda, hésitante :

— Ça ne te fait rien, non ? Comme je suis ta mère de serment, elle a trouvé naturel que je couche dans ta chambre…

— Pas de problème, dit Magda, au souvenir de toutes les nuits passées ensemble sur la route.

Une fois dans leur chambre, Magda demanda :

— Peter va bien ?

— Oui, très bien, dit Jaelle, laconique, s'enfermant dans un morne silence que Magda hésita à rompre.

Elle trouva à Jaelle une chemise de nuit trop longue, dans laquelle elle avait l'air d'une enfant qui a chipé la chemise de sa mère. Elle s'assit au bord du lit en disant :

— Ça me rappelle mon arrivée ici. Il n'y avait pas d'enfant dans la Maison, et Kindra n'a rien trouvé qui m'allait. J'ai appris à coudre en remettant tout à ma taille.

— Quel âge avais-tu à l'époque, Jaelle ?

— Douze, treize ans, quelque chose comme ça.

— Où es-tu née ?

— À Shainsa, dit sèchement Jaelle. C'est du moins ce qu'on m'a dit, car moi, je ne me souviens de rien. Tes Terriens veulent à toute force m'hypnotiser avec leurs machines pour que je retrouve la mémoire, mais je ne veux pas me souvenir – c'est d'ailleurs pour ça que j'ai tout oublié.

— Je ne sais même pas où est Shainsa. Ce n'est pas une Ville Sèche ?

— Oui. Dans le désert, au-delà de Carthon, dit sèchement Jaelle, ajoutant pour couper court : Je n'ai pas eu le temps de me laver avant le dîner, je vais prendre un bain.

Elle alla à la salle de bains commune, et Magda, glacée malgré son épaisse chemise de nuit, se glissa sous les nombreuses couvertures qu'elle avait mendiées partout. *Je serais peut-être un bienfaiteur public en réinventant la bouillotte,* pensa-t-elle confusément. Elle ne se réveilla pas quand Jaelle revint se glisser à côté d'elle. Jaelle resta longtemps éveillée, puis, la bonne odeur d'herbe du matelas et

les bruits familiers de la maison la berçant, elle tomba dans le sommeil le plus profond qu'elle eût connu depuis son départ pour la Zone Terrienne.

Magda rêva. Elle était en bas, dans la Salle d'Armes – ou était-ce la Salle de Bal d'Ardais où elle avait dansé au Solstice d'Hiver ? Dame Rohana était là, avec ses cheveux courts d'Amazone ; Peter s'y trouvait aussi, mais ils devaient franchir le Col de Scaravel avant les neiges, et il la pressait de quitter le bal avec lui. Mais maintenant, Peter appartenait à Jaelle, et n'avait plus le droit de l'entraîner avec lui. Finalement, elle sortit avec lui sur le balcon, mais le balcon était devenu une route menant à la forteresse du bandit de Sain Scarp, et Rumal di Scarp s'y trouvait, alors elle tira son couteau et défendit l'entrée de la maison, son épée semblant douée d'une volonté indépendante, défendant Peter contre ses attaques, négligeant son geste de reddition tout en sachant qu'elle déshonorait son épée d'Amazone, et elle continua à parer et pousser jusqu'au moment où il s'effondra mort à ses pieds dans une mare de sang. La tempête de neige faisant rage dans le col se transforma en tempête de sable, et, dans l'ombre d'un gros rocher, elle vit une mare de sang écarlate dans la lumière rouge du soleil levant, et elle hurlait, hurlait…

Elle se réveilla en sursaut, à genoux sur le lit, les couvertures jetées à terre, et c'était Jaelle qui hurlait… Non, elle n'était plus certaine d'avoir entendu des hurlements, sauf dans son rêve dont les images s'estompaient rapidement. Une morne lumière, reflétée par la neige, emplissait la chambre.

— Maudit rêve, haleta Jaelle. Excuse-moi, *chiya*. J'ai fait un cauchemar – tu veux que je couche par terre ?

— J'ai fait un cauchemar, moi aussi, dit Magda, secouant la tête. C'est autant ma faute que la tienne. Je fais toujours des cauchemars après les Soirées de Réflexion.

— Toi aussi ? Moi, je restais des heures sans dormir, après, parce que j'avais peur des cauchemars que j'allais faire. De quoi as-tu rêvé ?

— Sain Scarp. Je combattais quelqu'un. Il y avait une mare de sang – je ne sais plus trop, dit Magda, qui, soudain, vit le visage de Peter dans la mare de sang.

— Moi je rêvais de… je crois que c'était de ma mère, dit Jaelle. Éveillée, je ne me souviens même pas de son visage – j'étais trop jeune quand elle est morte. Mais je n'arrête pas de rêver d'elle. Je sais qu'elle est morte dans le désert, mais c'est tout ce que je me rappelle.

Pour changer de conversation, elle se pencha sur le lit et demanda :

— Tu n'as pas trop chaud avec toutes ces couvertures, Magda ?

— Trop chaud ? Sûrement pas ! Je suis gelée, dit Magda, se recouchant. Dame Rohana était là, elle aussi, mais habillée en Amazone, ou alors il y avait des Amazones, je ne me rappelle plus… Quelqu'un saignait à mort – non, je ne vois plus. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Sauf que j'ai froid, moi aussi, dit Jaelle, claquant des dents. C'est toujours surchauffé au QG, et je m'y suis habituée. On va tâcher de se tenir chaud.

Elles se blottirent l'une contre l'autre, chacune se réconfortant à la chaleur de l'autre, et s'y raccrochant comme à une ancre.

— Les rêves, ça énervait Peter, dit Magda, sans savoir pourquoi elle repensait à cela. Il disait que ça n'intéressait personne, sauf les Psy et les Toubibs – et que je devrais aller les voir si je voulais que quelqu'un s'y intéresse. Il est pareil pour toi ?

— Je ne savais pas que les machines pouvaient donner des cauchemars jusqu'à ce qu'il me le dise, dit Jaelle, secouant la tête.

— Mais un corticateur bien réglé ne devrait pas te déranger trop, dit Magda, soucieuse. Tu devrais demander qu'on le vérifie. Avec qui travailles-tu ?

— Je ne me rappelle pas tous les noms. Il y en a tellement…

— Tu devrais au moins avoir un bureau particulier, dit Magda. J'ai passé des années à tenter de sortir de cette maison de fous qu'est le Service du Coordinateur, et tu les as laissés t'y remettre ? Jaelle, en qualité de spécialiste des langues, tu mérites un bureau à part – il faut revendiquer tes droits, et d'autant plus que tu es une femme, sinon ils t'écraseront !

Jaelle poussa un soupir de soulagement ; ainsi, son horreur du bureau surpeuplé et claustrophobique n'était pas un signe d'inadaptation personnelle, comme Peter semblait le penser ; Magda l'avait en horreur, elle aussi.

— Tu es une spécialiste, pas un gratte-papier, lui rappela Magda. Insiste pour obtenir ce qui t'es dû. Ils trouveront ça naturel et t'en respecteront davantage.

Elle donna de grands coups de poing dans son oreiller avant de se recoucher en disant :

— Ce qui me manque ici, c'est un réveil à cadran lumineux. Je ne sais jamais quelle heure il est !

C'était pourtant l'une des choses que Jaelle appréciait le plus à la Maison, cette liberté par rapport à la tyrannie de l'heure. Elle se dit que ce devait être une de leurs différences culturelles le plus profondément enracinées. Mais elle dit simplement : « Je ne crois pas que ça me manquera jamais », et elle se rallongea sous l'édredon.

Au bout d'un moment, elles se remirent à rêver. Elles étaient tout en haut d'une tour, et se faisaient face, aux deux extrémités opposées d'un diamètre ; Magda avait l'impression de voir par ses yeux, et aussi par ceux de Jaelle, et elles tenaient dans leurs bras une arche scintillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, comme un dôme géodésique… le mot *géodésique* surgit dans la tête de Jaelle, étranger, mais elle n'avait aucune curiosité quant à son sens. Le dôme était transparent, mais très solide, et protégerait très bien ceux qui travailleraient dessous – c'était un travail très important, mais ni l'une ni l'autre ne voyait ce que c'était, et pourtant Marisela travaillait là, et il y avait un homme au physique agréable d'une quarantaine d'années, vêtu aux couleurs – vert et or – du Domaine Ridenow, qui levait la tête vers Jaelle, rencontrait son regard, et soudain Jaelle sut que, si elle rencontrait cet homme dans la réalité, elle le reconnaîtrait immédiatement. Il dit doucement : *Viens-tu d'une autre époque, ou es-tu égarée dans un rêve, chiya ?* et elle ne put lui répondre. Il y avait là une autre Amazone, au visage rond et au nez retroussé – Jaelle l'avait vue quelque part mais ne se rappelait pas son nom. Quelque chose grandissait sous leurs mains, et Magda se sentit très fière de ce qu'ils faisaient. Elle

entendit quelqu'un qui disait : *Chacun d'entre nous a dû, en grandissant, abandonner plus d'une vie,* et Magda entendit aussi des fragments d'une poésie très ancienne :

Celui qui vit plus d'une vie,
Plus d'une mort doit mourir…

et elle dit nerveusement :

— C'est déjà assez dur de mourir une fois, non ?

— Oh, mourir, c'est facile, dit Marisela. Je l'ai fait des centaines de fois. Tu t'y habitueras.

Magda semblait parler à un blond de haute taille dont Jaelle ne voyait pas le visage. Il lui rappelait un peu Alessandro Li, mais ce n'était pas lui, et il prit Magda dans ses bras et lui fit traverser un brasier… Jaelle sentit le feu brûler les pieds de Magda, essaya de courir vers elle, mais le dôme glissait dans ses doigts. Puis elle était dans les bras de Peter, sauf que ce n'était pas Peter mais son cousin, Kyril Ardais, et elle s'entendit dire avec dépit qu'elle aurait dû compter ses doigts avant de coucher avec lui. Sauf que, bizarrement, ce n'était pas Kyril non plus, mais l'un des bandits qui les avaient attaquées, et Magda était dans les bras de Peter… Non, Magda savait que ce n'était pas un viol, qu'elle s'était donnée volontairement à Peter, et seulement maintenant qu'elle l'avait quitté Magda réalisait qu'il s'était tout le temps servi d'elle, la dominant parce qu'elle lui était supérieure dans le travail, et maintenant Jaelle allait lui donner un enfant, mais elles étaient seules, essayant de descendre une pente abrupte sur des marches taillées dans la glace, et elle cherchait Dame Rohana parce que Jaelle était enceinte de l'un des bandits et elle allait mourir en couches si Dame Rohana ne pouvait pas la secourir à temps. Elle était mourante, elle saignait à mort dans les sables du désert, il y avait un blizzard de sable qui leur coupait le visage comme de la neige, et Jaelle gisait par terre, perdant tout son sang, et pourtant, tandis qu'elle se débattait dans les douleurs de l'accouchement, c'était en quelque sorte l'enfant de Magda qu'elle tentait de mettre au monde, l'enfant que Magda aurait dû donner à Peter mais que Jaelle lui donnait à sa place…

Et elles se réveillèrent dans les bras l'une de l'autre, étroitement embrassées, tous les édredons et couvertures par terre.

— On, les Dieux soient loués, je suis ici, en sécurité avec toi, *breda*, dit Jaelle. J'avais peur, tellement peur… De quoi rêvais-tu cette fois ?

Elle étreignit violemment Magda et l'embrassa.

Un instant, ce baiser se fondit magiquement à l'expérience partagée en rêve avec Jaelle. Puis, choquée et tremblante, elle s'écarta de Jaelle. Que lui arrivait-il dans cette Maison ? Elle se sentait faible, vidée de toutes ses forces, et la pâle lumière reflétée par la neige lui fouillait la tête comme des coups de poignard.

— Tout va bien, Margali, murmura Jaelle. Il n'y a rien à craindre, tu es là avec moi, *bredhya*.

Elle voulut reprendre Magda dans ses bras, mais Magda se dégagea et se leva. Le sol semblait onduler sous ses pas. Dans la salle de bains, elle s'aspergea le visage d'eau glacée qui sembla lui brûler la peau sans éclaircir sa vision ni rafraîchir sa fièvre.

Irmelin, sortant d'une douche glacée, sembla surprise de la voir.

— Debout de si bonne heure ? Tu n'es pas de service à la cuisine ? Ou de traite à l'étable avec Rezi ? Tiens, tu as du sang sur ta chemise, ajouta-t-elle en souriant. Si tu les laves tout de suite à l'eau froide, tu rendras service à celles qui sont de lessive.

— Du sang ?

Elle se pencha pour vérifier. C'était vrai.

Eh bien, cela expliquait son cauchemar car elle faisait toujours des rêves à forte teneur sexuelle au début de ses règles. Le traitement qu'elle avait suivi dans la Zone Terrienne pour supprimer l'ovulation ne devait plus agir. Elle alla chercher des protections périodiques dans l'armoire, et Irmelin, qui l'observait, remarqua :

— Tu n'as vraiment pas bonne mine, Margali. Tu devrais demander quelque chose à Marisela pour te remettre d'aplomb et retourner te coucher.

Elle ne voulait pas réveiller Marisela, mais elle fut tentée de le faire. Et ce qui la tentait le plus, c'était de retourner se blottir contre Jaelle, nouer avec elle le même genre de rapport qu'avec Keitha après le duel et, cette fois, aller jusqu'au bout. Mais elle n'osait pas avec Jaelle… Elle se sentait désemparée, vulnérable, en proie à des sentiments conflictuels qui la paralysaient comme un filet. Ses mains tremblaient en lavant sa chemise.

Je suis jalouse de Jaelle. Non parce qu'elle possède Peter, mais parce que Peter la possède… Il me l'avait dit à l'époque, mais je n'avais pas voulu le croire.

Elle retourna dans sa chambre et s'habilla rapidement. Jaelle se redressa, troublée.

— Qu'est-ce que tu as, ma fille de serment ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Croyais-tu…

Elle s'interrompit, incapable de suivre les pensées de Magda, car son *laran* erratique l'avait de nouveau désertée, et comprenant seulement que son amie était bouleversée. Pourquoi Magda n'acceptait-elle pas le réconfort qu'elle lui offrait ?

Magda enfila ses chaussures et descendit. Jaelle la suivit quelque temps plus tard, mais Magda n'était pas à la salle à manger ni nulle part dans la Maison, et quand elle demanda si quelqu'un avait vu Margali, Rafaella lui répondit que Margali s'était portée volontaire pour aider à la traite.

Jaelle eut un soudain mouvement de colère. *Si elle préfère un travail pénible à l'affection que je peux lui donner, tant pis pour elle.*

Elle s'assit près de Rafaella et se servit un bol de porridge.

— Eh bien, dit-elle, parlons affaires, car je dois être rentrée au QG trois heures après le lever du soleil.

Chapitre 3

MAINTENANT, Jaelle était certaine d'être enceinte, bien qu'elle n'éprouvât pas encore de nausées matinales.

Elle n'en avait pas encore parlé à Peter. Elle se demanda confusément si c'était par rancœur. Il désirait tellement un fils. Prenait-elle un plaisir pervers à lui cacher cette nouvelle qui lui ferait tant plaisir ? Non, elle était sûre que ce n'était pas ça.

Au fond, je voudrais qu'il le sache sans que je le lui dise. Qu'il lise dans mon cœur et mon esprit comme Kyril le ferait, bien que je le méprise.

Pourtant, elle se sentit coupable de désirer si fort que Peter fût autre que ce qu'il était.

Elle avait résolument rejeté son héritage Comyn, la première fois, à douze ans, quand elle avait demandé à être élevée à la Maison des Amazones, alors que Dame Rohana aurait volontiers gardé près d'elle la fille de Melora ; puis à quinze ans, quand elle avait choisi le Serment, refusant l'éducation d'une fille de Comyn, refusant d'aller dans une Tour apprendre à contrôler son *laran,* et refusant d'épouser un fils de Comyn comme le voulait la coutume. On ne voulait pas qu'elle renonce à son héritage, car elle était héritière – proche ou non, elle ne savait pas – du Domaine Aillard.

Le Serment est clair ; ne porte aucun enfant pour la lignée ou l'héritage d'un homme, pour le clan, l'orgueil ou la postérité. Mais comment savoir si elle désirait un enfant pour elle ou pour faire plaisir à Peter ? Et son héritage à elle ? Désirait-elle porter un enfant pour la Maison de la Guilde ou pour la lignée de sa mère ?

Et pourquoi ces questions ? Puisqu'elle était déjà enceinte, la question ne se posait plus. Elle avait délibérément négligé les contraceptifs dont les médecins terriens lui avaient expliqué l'usage. Un enfant l'avait choisie, même si elle n'avait pas choisi l'enfant.

Pourtant, quand elle entra dans le bureau de Cholayna ce matin-là, elle se dit qu'elle aimerait bien lui faire ses confidences.

Mais… se confier à une étrangère alors que le père n'était même pas au courant ? Était-ce simplement l'habitude de se tourner vers une autre femme pour trouver conseils et réconfort ? Mais Cholayna était son employeur, pas son amie ou sa sœur !

— Jaelle, dit Cholayna, je reçois ce matin une Renonçante – une Mère de la Guilde. Elle s'appelle Lauria n'ha Andrea – c'est comme ça qu'on prononce ? Je veux que tu assistes à l'entrevue comme interprète.

— Avec plaisir, répondit Jaelle, se disant que Mère Lauria n'avait pas perdu de temps. Mais tu parles si bien la langue que tu n'as pas besoin d'interprète, à mon avis.

— Je prononce les mots comme il faut, dit Cholayna en souriant, mais je veux être sûre que je les emploie aussi comme il faut. Demandez à la dame ténébrane… commença Cholayna dans son interphone.

Puis elle s'interrompit brusquement.

— Non, attendez. Jaelle, voudrais-tu l'escorter toi-même jusqu'à mon bureau ? Tu la connais.

Jaelle s'exécuta, pensant que Cholayna avait d'instinct le geste juste, la touche personnelle qui la rendrait irremplaçable dans les rapports avec les Ténébrans.

Assise dans la salle d'attente, les mains croisées sur les genoux, Mère Lauria examinait la pièce avec attention.

— Quel cadre de travail agréable, Jaelle, même si cette lumière jaune est peut-être un peu difficile à supporter au début.

Dans l'antichambre de Cholayna, elle demanda :

— Dois-je m'incliner devant elle comme devant une des nôtres, ou lui serrer la main comme Camilla nous a appris que les Terriens le font ?

Jaelle sourit, car Cholayna lui avait posé le même genre de question.

— Il suffira de t'incliner pour le moment. Cholayna connaît nos coutumes et sait que, chez nous, tendre la main est une offre d'amitié sincère.

Mais, quand les deux femmes s'inclinèrent l'une devant l'autre, Jaelle sentit, sous la courtoisie de surface, une sympathie immédiate tempérée de respect mutuel.

— Puis-je vous offrir un rafraîchissement, proposa Cholayna à Mère Lauria après lui avoir indiqué un fauteuil.

— J'aimerais goûter votre café, dit Mère Lauria.

Cholayna commanda les boissons sur sa console, tout en en expliquant le mécanisme à Mère Lauria, puis elle lui tendit sa tasse que la vieille Amazone huma d'un air gourmand.

— La lumière jaune est normale sur votre monde ? demanda Mère Lauria.

— Pour la majorité des soleils de l'Empire, oui, dit Cholayna. Il est rare qu'un soleil ait autant de rouge et d'orangé dans son spectre que le vôtre, et les gens qui travaillent ici n'y restent pas assez longtemps pour qu'ils prennent la peine de s'adapter à une lumière différente. Mais je peux la modifier, si c'est plus confortable pour vous.

Elle poussa un variateur, et la lumière s'atténua jusqu'à rouge familier sur Ténébreuse. Devant la surprise de Jaelle, elle sourit.

— C'est nouveau ; j'ai demandé cette amélioration l'autre jour. Elle aurait pu être installée dans tout le QG si quelqu'un avait eu l'idée de la demander. Je me suis dit que si nous avions des Ténébranes au Service Médical, il faudrait trouver un compromis entre ce qui est confortable pour les indigènes et pour les fonctionnaires habitués à un soleil plus éclatant. Moi, par exemple, qui viens d'un monde où la lumière est très vive, je vois à peine dans cette lumière, mais c'est très reposant quand je ne lis pas. Je suppose que votre vue est comparativement meilleure que la nôtre, mais, en revanche, vous devez bien

tolérer les ultraviolets – par exemple, si vous aviez un soleil qui réverbère sur la neige, il faudrait vous protéger davantage contre la cécité des neiges.

— Il paraît que c'est un problème pour les femmes qui voyagent dans les Heller, dit Mère Lauria. Et vous savez sans doute qu'un des articles terriens les plus vendus chez nous sont les lunettes de soleil.

— Alors que, sur ma planète, je supporte le soleil dans le désert sans aucune protection, dit Cholayna en souriant. Mais les peuples vivant sous des soleils moins éclatants doivent se protéger des coups de soleil et même des brûlures rétiniennes. Magda m'a dit que, lors de sa première semaine sur Alpha, elle était quasiment aveugle. Et j'ai remarqué que Jaelle a du mal à supporter les lumières de ces bureaux.

— Je ne savais pas que tu l'avais remarqué, dit Jaelle. J'ai essayé de ne pas le montrer.

— Mais c'est déraisonnable, dit Cholayna. Ta vue nous est précieuse. Il n'y a aucune raison pour qu'on n'installe pas un variateur chez toi – et Peter, qui a grandi sur Ténébreuse, appréciera sans doute lui aussi. La couleur de ma peau, ajouta-t-elle, est aussi une adaptation au soleil éclatant de ma planète natale.

— Ça, dit Mère Lauria, ce serait une des difficultés rencontrées par les nôtres s'ils devaient voyager dans l'espace.

— Effectivement, dit Cholayna. Mais pour en revenir à la lumière, je pense que nous devrons l'adapter si des Renonçantes viennent ici, car la lumière est encore plus violente au Service Médical que partout ailleurs. Par exemple, j'ai remarqué que Jaelle se plaint de maux de tête chaque fois qu'elle revient de consultation.

Jaelle n'y avait pas pensé, mais peut-être sa répugnance à consulter un médecin venait-elle d'une aversion inconsciente pour l'éclairage éclatant du Service Médical !

— C'est une des raisons de ma présence ici, dit Mère Lauria. Je voulais constater par moi-même les conditions dans lesquelles travailleraient nos femmes.

— Rien de plus facile que de vous faire visiter l'hôpital, aujourd'hui ou quand vous reviendrez avec les candidates.

L'Empire a un programme d'orientation standard pour les indigènes qui désirent s'instruire de nos techniques. Il y a ici si peu d'employés ténébrans qu'on n'a pas adapté les lumières, mais quand ils seront plus nombreux, nous effectuerons immédiatement les modifications qui s'imposent.

— Je ne comprends pas « programme d'orientation », Cholayna, dit Jaelle, et je suis sûre que Mère Lauria non plus.

Cholayna expliqua, et Mère Lauria comprit immédiatement.

— C'est comme les Soirées de Réflexion pour nos nouvelles ; bien qu'elles n'aient pas changé de planète, notre vie est si différente qu'il faut leur enseigner comment s'y adapter, dit-elle. À mon avis, Cholayna, le mieux serait que vous veniez parler à nos jeunes femmes à la Maison de la Guilde. Puis, vous pourriez organiser une visite du QG et leur présenter les procédures d'orientation. Et il faudrait peut-être mettre sur pied un programme similaire, poursuivit-elle après un moment de réflexion, pour les femmes de l'Empire que, comme Magda, vous envoyez dans les montagnes et les régions écartées de notre monde, afin qu'elles sachent comment se comporter et ne soient pas exposées aux mêmes risques que Margali – Mlle Lorran.

— J'y ai pensé, dit Cholayna. Nous vous en serions très reconnaissants, Lauria. Il n'est même pas question d'espionnage, mais les femmes qui travaillent au Service Cartographie et Exploration sont parfois obligées de chercher refuge chez l'habitant, à cause du mauvais temps par exemple, et il vaudrait mieux qu'elles sachent comment se comporter pour ne choquer personne.

Quand Mère Lauria se leva pour partir, elles convinrent que Cholayna viendrait dîner à la Maison dix jours plus tard, accompagnée de Jaelle, et qu'elle parlerait ensuite avec Marisela et les autres femmes déjà versées dans les techniques médicales de base. Puis elle s'adresserait à l'Assemblée Générale, pour que d'autres puissent se porter volontaires éventuellement.

Lorsque Jaelle la raccompagna, Mère Lauria lui dit :

— Elle me plaît, Jaelle. Je pensais qu'une femme d'un autre monde me paraîtrait beaucoup plus étrangère.

— Je craignais aussi que tu ne la trouves très étrange.

— À cause de la couleur de sa peau et de ses cheveux ? dit Mère Lauria en haussant les épaules. J'ai voyagé dans les Villes Sèches, mon enfant ; je sais que la pigmentation de leur peau et la décoloration de leurs cheveux sont des adaptations au désert ; je ne trouve pas étrange qu'une femme d'un autre monde ait une couleur de peau différente. Sous cette peau, il y a une femme semblable à nous. J'ai été impressionnée aussi par ses vêtements, très pratiques pour une femme qui doit travailler parmi des hommes.

Jaelle regarda son uniforme très ajusté avec embarras.

— C'est bizarre, car moi, je trouve ce costume indécent.

— Mais tu as grandi dans les Villes Sèches, dit Mère Lauria en souriant, et pendant toute ton enfance on t'a dit que le vêtement d'une femme devait permettre aux hommes de voir et d'admirer son corps. Sous l'Amazone, tu es encore une femme du désert, Jaelle, comme nous sommes toutes les filles de notre enfance.

Jaelle se mordit les lèvres et garda le silence. Cela ressemblait tant à ce que Cholayna lui avait dit qu'elle commençait à se demander si ce n'était pas vrai.

— Je croyais avoir tout oublié des Villes Sèches.

— Jamais, dit Lauria, secouant la tête. Tu étais presque une femme quand tu en es partie. Tu peux choisir de ne pas te souvenir, comme sans doute tu l'as fait ; mais oublier devrait être un choix, non une faiblesse.

Comme elles passaient devant le Service des Communications, Bethany en sortit et faillit se cogner contre Jaelle.

— Ah, Jaelle, je montais te chercher. On te demande au bureau de Montray… du Coordinateur, je veux dire. Un avion du Service Cartographie et Exploration est tombé dans les Kilghard. Piedro est déjà là, et on te demande d'urgence.

— J'irai dès que j'aurai raccompagné Mère Lauria, dit Jaelle.

— Mais, Shaya, tu peux y aller tout de suite si on a besoin de toi. Je ne suis pas vieille et infirme au point de ne pas retrouver la sortie toute seule, même dans ce labyrinthe !

Jaelle embrassa affectueusement la vieille Amazone.

— C'est que j'ai du mal à te quitter, dit-elle. Vous me manquez toutes plus que je ne l'aurais cru.

— Alors, le remède est simple, il faut venir nous voir plus souvent, dit Mère Lauria.

Debout au pied de l'escalier, Jaelle suivit des yeux la petite silhouette solide et énergique qui s'éloignait au milieu du personnel de la base. Elle était si particulière, tellement elle-même, se dit Jaelle, alors qu'ici, tout le monde était pareil, tout le monde avait le même visage comme le même uniforme. Pourtant, tout en regardant Mère Lauria s'éloigner, elle fut prise de vertige et réalisa soudain…

Tous les Terriens de la base, tous les techniciens d'entretien, tous les explorateurs du Service Cartographie et Exploration, tous les hommes et les femmes qui réparaient les machines, les Gardes de la Force Spatiale en faction devant les grillés, même les blanchisseuses et les femmes de ménage, plus nombreux sur cette base que toute la population de Thendara, tous étaient semblables à Mère Lauria, chacun avec sa personnalité, ses idées et ses sentiments propres, et elle les comprendrait sans doute si elle les connaissait aussi bien que Mère Lauria ou Cholayna. *Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?*

Une femme en uniforme noir de la Force Spatiale descendait l'escalator en courant et la poussa doucement de côté. Jaelle la suivit des yeux en pensant : *C'est une guerrière ; elle aimerait sans doute connaître les Amazones. Mais comment en faire une amie ? Qu'est-ce qui a pu pousser une Terrienne à choisir ce métier ?* Elle aurait voulu mieux la connaître… mais, au même instant, elle entendit une cacophonie de voix, de bribes de pensées, venant de la femme en uniforme, du Garde qui faisait sortir Mère Lauria, et elle entendit Piedro demander où elle était, parce qu'on avait besoin d'elle… Il était dans le bureau du Coordinateur, et, pour la première fois, elle vit Piedro par les yeux de Russ Montray… Envie pour la liberté de mouvements du jeune homme, il fait le travail qu'il aime sur la planète qu'il aime, et moi, je suis coincé sur ce monde glacé… Elle vit soudain ce que le Coordinateur désirait, un monde de lumière et d'eaux chatoyantes alors que son fils même avait choisi ce monde où l'on trouvait normal de s'habiller de peaux de bêtes… Elle vit un

technicien faire une soudure dans une partie inaccessible d'un astronef… Tout cela fulgura dans son esprit en une fraction de seconde…

Elle disjoncta sous la surcharge télépathique et s'effondra dans l'escalier. Elle entendit vaguement des voix inquiètes, sentit quelqu'un tirer sur son badge d'identité, vit un médecin approcher et perçut un fouillis de pensées confuses… S'était-elle cassé le poignet ?

Non ! Non, c'est trop !… Elle ouvrit les yeux et vit, comme à travers une brume, le visage de Peter penché sur elle. Un médecin l'écarta doucement.

— Une minute. Madame Haldane, vous savez où vous êtes ?

Elle battit des paupières et répondit :

— Service Médical – Section Huit, exact ?

Trop tard, elle réalisa qu'il l'avait appelée madame Haldane et qu'elle ne voulait plus répondre à ce nom.

Elle revit ses visions, et décida qu'elle ne voulait pas en parler.

— J'ai dû m'évanouir. J'ai oublié de déjeuner ce matin.

— Ce serait une explication, dit le médecin. Rien de grave, Haldane. Elle peut reprendre son travail si elle veut. Sinon, je la mets en congé pour la journée.

— Dieux, ce que j'ai eu peur quand on m'a prévenu que tu t'étais évanouie, dit Peter, lui serrant la main très fort. Tu ne devrais pas sauter des repas, ma chérie.

— J'étais en retard, éluda-t-elle, prise d'une soudaine irritation. *Il s'en moque, sauf que ça l'a mis en retard pour son rendez-vous avec le Coordinateur ! Et il ne pense même pas à me poser la question qui viendrait à l'idée de n'importe quel Ténébran.* Puis elle se dit, troublée : *Quand il veut avoir un enfant, je suis furieuse, et quand il n'y pense plus, je suis furieuse également.* Elle s'appuya sur son épaule, mais, à son contact, sa colère lui revint, alors elle se redressa et s'écarta légèrement. Il se méprit sur son geste.

— Encore faible, mon amour ? On va s'arrêter à la cafétéria.

Elle refusa – ils étaient déjà en retard pour se présenter chez le Coordinateur –, mais il insista. Ils descendirent donc à la salle à manger. Elle n'avait pas faim, mais pensa, bien fait pour

moi, ça m'apprendra à mentir. Il s'était mis en quatre pour l'installer confortablement et lui sélectionner quelque chose d'acceptable dans le choix limité des aliments synthétiques. Elle en fut touchée, mais s'aperçut qu'elle évitait de le toucher, et, au bout d'un moment, elle comprit pourquoi.

Ai-je vraiment peur qu'il ne soit capable de lire dans mes pensées s'il me touche ? D'où me vient cette idée ?

Ou est-ce que je ne veux pas savoir avec certitude qu'il en est incapable ?

Quand même, il avait eu raison de l'obliger à manger, car ce repas sembla bloquer partiellement ses perceptions extra-sensorielles et les réduire à des proportions supportables. Moins tendue, elle aurait sans doute apprécié cette visite au bureau du Coordinateur, d'où la vue s'étendait des Monts de Venza d'un côté aux plaines de Valeron de l'autre et se perdait au loin dans un horizon bleu. Le Coordinateur était là, avec son fils, Cholayna et plusieurs autres que Jaelle ne connaissait pas et qui admiraient la vue.

— Superbe panorama, Russ, disait Alessandro Li à leur entrée.

Le Coordinateur tourna le dos à la baie en haussant les épaules.

— Ce n'est pas mon genre de paysage, et le soleil n'est pas de la bonne couleur, dit-il. On ne voit rien. *Les indigènes devraient devenir aveugles.* Jaelle mit quelques instants à réaliser qu'il n'avait pas dit ça tout haut. Sapristi, si elle se mettait à entendre ce que les gens disaient et ce qu'ils ne disaient pas, la conférence s'annonçait difficile ! Elle se dit aussi qu'il vivait depuis assez longtemps sur Ténébreuse pour que ses yeux se soient aussi bien adaptés que ceux de Magda et de Piedro, s'il ne s'était pas aussi soigneusement isolé. Elle essaya de fermer son esprit, et s'aperçut qu'elle le pouvait, mais elle pâlit sous l'effort.

— Hier soir, des Agents nous ont transmis leur rapport sur un avion perdu dans les Kilghard. Je crois qu'ils ont finalement retrouvé Mattingly et Carr.

— N'oubliez pas que je suis nouveau ici, dit Li. Qui sont Mattingly et Carr ?

— Cartographie et Exploration, dit Monty. Il y a trois ou quatre ans, leur avion s'est abattu dans les Kilghard au cours d'une tempête. Nos équipes de recherches n'ont jamais rien retrouvé. On a pensé que l'avion était enterré dans la neige. Maintenant, certains de nos Agents l'ont repéré…

— Je peux vous montrer où, exactement, dit l'un des inconnus, déroulant une grande feuille de papier portant des signes que Jaelle ne comprit pas, mais elle conclut de ses paroles qu'il s'agissait d'une sorte de photo aérienne destinée à l'établissement des cartes.

— Il faut retourner à l'avion, dit-il, le montrant sur sa feuille, avant que les gens du coin le démontent…

— Pour quoi faire ? demanda quelqu'un.

— Cette planète est pauvre en métaux, dit Peter. Le métal de la carlingue ferait la fortune de n'importe qui. D'ailleurs, s'il n'y avait que le métal, nous le leur laisserions de bon cœur. Mais il y a tous les instruments – nous ne voulons pas qu'ils s'aperçoivent que nous les surveillons.

— Ils n'ont pas du tout d'aviation ? demanda Li.

— Pratiquement pas. Dans les montagnes, ils ont des planeurs, surtout utilisés pour les loisirs, mais il paraît qu'ils les employaient autrefois pour les communications en temps de guerre. Comme je viens de le dire, nous voulons leur cacher que nous avons étudié leur planète en détail en dehors de la Zone Terrienne – le traité stipule exactement où nous pouvons aller ou non quoiqu'ils ne soient pas idiots et sachent bien que nous avons des Agents sur le terrain. De toute façon, il faut écouter leur rapport. Faites-les entrer, ajouta-t-il.

— J'espère qu'avec les nouveaux employés ténébrans nous pourrons agir plus ouvertement, dit Cholayna. Si leurs techniques d'exploration sont primitives, ils trouveront peut-être les nôtres utiles et, de plus, bonnes pour les relations commerciales.

— Possible, grommela le Coordinateur, mais ils ne les ont pas inventées depuis qu'ils sont là. On n'a jamais vu exemple plus parfait de régression au stade primitif…

— Je n'en suis pas si sûre, dit Cholayna, mais Alessandro Li intervint.

— Écoutons d'abord le rapport. Nous pourrons discuter plus tard des différences culturelles.

Les hommes qui entrèrent étaient apparemment des Ténébrans ordinaires mais ils parlaient un terrien parfait, et Jaelle, se demandant qui ils étaient, retrouva, sans les chercher, ses perceptions télépathiques. C'étaient les fils que des Terriens de l'ancien astroport de Caer Donn avaient eus avec des serveuses de tavernes ténébranes. Ils avaient reçu une éducation terrienne et étaient revenus en qualité d'Agents de Renseignement. Cholayna trouvait que ce n'était pas juste, mais on ne pouvait rien y faire tant que les familles ténébranes rejetaient les enfants de ces unions mixtes. Irritée, Jaelle ferma son esprit et tenta de suivre la conversation.

Les hommes avaient pris des photos qu'ils passèrent à la ronde, et, quand elles arrivèrent à Jaelle, elle dit :

— Je connais cette région. J'ai voyagé par là, ajouta-t-elle, montrant une colline en forme de bec de faucon. Ce n'est pas très loin d'Armida – la Grande Maison d'Alton. J'y ai escorté des caravanes avec Rafaella.

— Alors, vous connaissez les gens de… d'Armida, c'est bien ça ? demanda Li, et elle secoua la tête.

— Non, pas vraiment. J'ai vu le vieux *Dom* Esteban, avant qu'il soit paralysé, une fois dans la Cité ; et quand j'étais petite, j'ai vu une fois dans la Cité d'Arilinn Dame Callista, qui était Gardienne à la Tour. Mais pour ce qui est de les connaître, non ! Ils appartiennent à la plus haute noblesse Comyn, apparentée aux Hastur. Pour eux, une Renonçante serait plus bas que terre !

— Pourtant, tu as des parents parmi eux, dit Piedro. Dame Rohana d'Ardais nous a tous accueillis chez elle grâce à toi, Jaelle !

— Oh, mais Rohana est une âme exceptionnelle, et elle n'a aucun préjugé contre les Amazones Libres et toutes autres formes de vie inférieures ! De plus, ma mère était sa cousine germaine, et je crois qu'elles ont été amantes quand elles étaient jeunes et formaient leur *laran* dans une Tour. J'ai certains parents parmi les Comyn, ajouta-t-elle en riant, mais je peux vous assurer qu'aucun ne revendiquerait cette parenté !

— Cela mis à part, dit Russ Montray, vous pensez pouvoir retrouver l'endroit où ces photos ont été prises, madame Haldane ?

— À moins que le blizzard ne le recouvre, dit-elle, étudiant les photos, ce qui n'est pas du tout exclu. Mais c'est un endroit difficilement accessible. Je n'imagine pas comment un avion a pu tomber si bas. Mais inutile de prendre la peine de retrouver l'avion, ajouta-t-elle. Ils vont nous rapporter.

— Qu'avez-vous dit ? demanda Russ Montray, fronçant les sourcils.

Jaelle ressentit de nouveau cette vague consternation, faisant suite à une conviction qui maintenant refluait comme la marée.

Montray dit, l'air très mécontent :

— Je ne sais pas d'où vous tenez cette information, madame Haldane, mais, peu après avoir reçu des nouvelles de nos Agents, nous avons eu un message du…

— D'un collaborateur du Régent, le Seigneur Hastur, intervint Monty. Eux aussi ont localisé l'avion, et ils proposent de recouvrer les corps en échange d'une part équitable de l'épave.

Jaelle porta la main à sa tête. C'était absurde, elle n'avait jamais la migraine. Mais elle n'avait jamais été enceinte non plus ; elle se dit que c'était naturel.

— À mon avis, il faut leur dire « bas les pattes ! », dit le Coordinateur. C'est un avion à nous et notre métal à nous. Pour qui se prennent-ils, ces Ténébrans ? Ténébreuse n'est qu'une colonie terrienne comme les autres…

— Je me permets de vous rappeler, dit doucement Peter, l'Accord de Bentigne, selon lequel une Colonie Perdue qui a fondé sa propre culture n'est pas sujette au rattachement automatique à la planète mère en l'absence d'une continuité culturelle. Et dans le cas de Ténébreuse, la continuité culturelle est plus ténue que sur toutes les autres planètes que j'ai étudiées à l'École du Renseignement.

— La proposition me semble assez avantageuse, dit Monty. Monter une expédition dans les Kilghard serait très onéreux –

même si nous obtenions l'autorisation de passer, ce qui n'est pas certain…

— C'est notre avion, insista son père. Nous avons le droit de le récupérer, et nous ne voulons pas que les indigènes tripatouillent les machines – ils seraient sans doute assez bêtes pour les fondre afin de récupérer le métal !

— L'opération serait du ressort de mon service, dit Cholayna, mais je comprends que le Bureau du Coordinateur s'y intéresse. Quel est le problème, Russ ? Vous ne vous étiez pas donné la peine d'obtenir les autorisations pour ce vol, et vous ne voulez pas avoir à répondre de cette surveillance illégale en dehors de la Zone Terrienne ?

C'est bien de Montray ! Jaelle perçut cette pensée, puis s'aperçut qu'elle touchait le bras de Peter et qu'une fois de plus, elle lisait dans son esprit. Russ Montray devait être bien incompétent si ses subordonnés le jugeaient si cavalièrement ! *Les rapports de l'Empire avec Ténébreuse ont été gâchés par un maudit bureaucrate qui, voulant se débarrasser de Russ Montray, nous l'a envoyé ici.* Difficile de croire qu'une civilisation galactique ait commis une erreur aussi mesquine – un empire stellaire ne devait-il pas commettre que des fautes à grande échelle ?

— Quoi qu'il en soit, dit Montray, fronçant les sourcils, nous sommes convoqués par le Régent, et, puisque vous connaissez le protocole, madame Haldane, vous serez notre interprète. Pouvez-vous être prête dans une heure ?

Son regard glacial resta posé sur Jaelle, mais c'est par-dessus sa tête qu'il s'adressa à Cholayna :

— J'espère que vous trouverez de qui vient la fuite dans votre service. Mme Haldane n'aurait pas dû être au courant avant que j'annonce la nouvelle. Il faut surveiller vos gens, Ares.

— Je te libère dans une minute pour aller te préparer, dit Cholayna. Mais avant que tu t'en ailles, Jaelle, je voudrais savoir comment tu connaissais la proposition des Hastur ? Je sais que je n'en ai parlé à personne – je ne le pouvais pas, je l'ignorais moi-même. Tu es en bons termes avec Sandro… Aleki, je veux dire. Je ne le lui dirai pas, mais s'est-il montré indiscret ?

Jaelle secoua la tête.

— Peter ne le savait pas non plus, dit-elle. Je ne sais pas d'où j'ai appris la nouvelle, c'est vrai, Cholayna. Quelque part – quelqu'un dans la pièce la connaissait, et j'ai dû la dire dans son esprit et penser que tout le monde était au courant. Je ne sais pas comment j'ai fait…

— Je te crois, Jaelle, dit Cholayna. Il paraît que les PES sont communes sur cette planète. Les premiers rapports en parlaient, puis ils se sont tus sur ce sujet. Je soupçonnais que tu étais télépathe. Ne t'inquiète pas pour Montray. Je le calmerai. Bon, va te préparer pour l'audience, et habille-toi chaudement ; il fait beau, mais mes PES personnelles m'avertissent qu'une tempête se prépare.

Mais, comme elle n'avait même pas jeté un coup d'œil vers la fenêtre, Jaelle se dit qu'elle ne parlait pas du temps.

Jaelle était ravie d'aller dans la Cité, mais Peter doucha son enthousiasme quand il la vit en costume ténébran.

— Tu te rends compte de ce que tu me fais ? demanda-t-il, furieux.

Elle réalisa alors qu'elle ne le comprendrait jamais.

— Ça n'a rien à voir avec toi ! Cette fois, nous allons de mon côté du mur ! Et tu devrais savoir comment *notre* peuple réagit devant les uniformes terriens ; à Thendara, même une prostituée ne s'habillerait jamais comme ça ! Magda était assez intelligente pour savoir que…

Elle s'interrompit avant de dire l'irrémédiable.

— Tu viens en qualité d'employée de l'Empire et…

Il se tut et jouta, maussade :

— Enfin, allons-y.

Au moins, il n'essayait plus de lui imposer ses exigences. Elle lui avait cédé en portant l'uniforme terrien pour lui faire plaisir, comprenant que ça la rendait invisible. Mais elle ne voulait pas le porter dans sa Cité.

Dehors, il faisait si beau et si doux que même Peter devait retrouver sa bonne humeur, se dit-elle ; c'était une de ces premières journées de printemps où, bien que la neige ne soit qu'à une portée de nuage, l'air semble déjà renfermer toute la

beauté de l'été. C'était un plaisir de marcher dans les rues pavées de Thendara, loin des bruits de machines et de la musique sirupeuse qui était censée les couvrir mais n'y parvenait pas. Peter, Li, Monty et même le Coordinateur, dont l'horreur du froid était proverbiale dans tout le QG, étaient en uniforme d'été. Elle glissa son bras sous celui de Peter, ne supportant pas la Barrière qu'élevait entre eux sa mauvaise humeur.

— Piedro ! Ça te ferait vraiment plaisir que je m'habille comme une traînée ? Je sais que c'est la coutume au QG, mais tu ne voudrais pas que je m'exhibe comme ça devant des étrangers ! Même Cholayna, quand elle viendra en visite à la Maison de la Guilde, je lui donnerai des vêtements convenables.

Il s'arrêta et réfléchit une minute.

— Je sais que ce n'est pas juste à ton égard, dit-il doucement. Je ne devrais pas te faire de reproches. Mais en ce moment, avec Li qui examine le statut de la colonie… on dit que j'ai ruiné ma carrière, que j'aurais pu être le premier Légat de Ténébreuse. Je ne vois pas pourquoi ça devrait avoir de l'importance, et d'autant moins que tu t'adaptes très bien à la vie au QG et qu'il n'y a pas de conflit d'intérêts. Mais je trouve que ce serait mieux, juste en ce moment… de ne pas trop souligner que j'ai sauté le mur pour me marier.

Il se tut, et Jaelle eut l'impression qu'il l'avait giflée. Mais ce n'était pas sa faute. Il l'avait épousée sachant qui elle était, ce qu'elle était et quelles pouvaient en être les conséquences sur sa carrière. S'il le regrettait maintenant, elle ne pouvait rien y faire. Elle n'avait jamais soupçonné son ambition ! Elle regarda droit devant elle, refoulant ses larmes. Tout son plaisir de marcher par cette belle journée de printemps s'était envolé.

L'escorte terrienne les quitta à la grille extérieure du Château Comyn, où un jeune Garde, les joues à peine ombragées d'un léger duvet, très raide dans son bel uniforme flambant neuf, les informa que le Seigneur Hastur envoyait une garde d'honneur pour escorter ses hôtes. Peter répondit poliment en *casta* parfait, mais Jaelle se demanda s'il savait ce qui, pour elle, était parfaitement clair, à savoir que la garde ne les accompagnait

pas pour les honorer mais pour les empêcher de s'égarer en des lieux où ils n'avaient que faire.

On les fit entrer dans une salle que Jaelle ne connaissait pas, mais qui devait être la salle d'audience du Régent. Elle n'avait jamais pensé qu'ils verraient le Prince Aran, pas même pour lui présenter leurs respects ; elle avait supposé qu'on les confierait à un petit fonctionnaire, mais il semblait maintenant qu'Hastur s'occupait lui-même de l'affaire. C'était donc important. Le Prince Aran Elhalyn, comme tous les princes des Comyn, avait des fonctions purement cérémonielles ; le vrai pouvoir du Conseil reposait dans les mains des Hastur.

Surveillés par deux autres jeunes Gardes en uniforme vert et noir, des fragments métalliques non identifiables étaient exposés sur une table luisante. Les Terriens commencèrent à s'en approcher pour les examiner, mais l'un des jeunes Gardes s'éclaircit la gorge avec embarras, et Jaelle tira Peter par la manche. Il parla à voix basse au Coordinateur Montray, qui se retourna au moment où un jeune homme blond et mince entrait, escorté par deux Gardes. Très élégant en bleu et argent, les couleurs des Hastur, il avait des manières discrètes et effacées, mais Jaelle se rendit compte du respect admiratif qu'il suscita parmi les Gardes.

— Je suis Danvan Hastur, dit-il. Mon père, le Régent, a dû s'absenter inopinément pour affaire de famille et m'envoie vous accueillir à sa place. Il vous prie de l'excuser, car ce n'est pas vous faire affront que je le remplace auprès de vous.

Il s'inclina devant les étrangers, et Peter traduisit ses paroles.

— Haldane, dites ce que vous voudrez pour le remercier de l'honneur qu'il nous fait, dit le Coordinateur. Et ajoutez, le plus diplomatiquement possible, que plus tôt nous en arriverons aux affaires sérieuses, plus vite il pourra retourner à ses problèmes familiaux, quels qu'ils soient.

Jaelle écouta Peter traduire en *casta* parfait ; le jeune Hastur écouta avec un sourire distant, mais Jaelle eut l'impression qu'il avait compris Montray.

Les formalités terminées, Hastur leur montra la table.

— Voici les parties de l'épave contenant les numéros ou lettres d'identification, et que, naturellement, nos gens ne

savent pas lire. Tout le reste, m'assure-t-on, n'est que du métal, et vous réalisez sans doute que ces gens, quoique très pauvres, sont aussi très honnêtes ; en rendant ces matériaux, ils renoncent à ce qui serait pour eux une fortune. Il serait généreux de votre part de leur accorder une récompense quelconque.

— Dans notre culture, l'honnêteté est normale et on ne la récompense pas… Non, ne traduisez pas ça, ajouta Montray. Leur sens du devoir est sans doute différent du nôtre. Si je vis ici mille ans, et il semble que je sois bien parti pour, je ne comprendrai jamais un monde où l'honnêteté ne va pas de soi et où elle doit être récompensée.

— Allons donc, Montray, vous n'êtes quand même pas si naïf ! dit Aleki avec cynisme. Question de relativité. Supposons qu'on vous demande de garder un gros tas de diamants en vous disant que c'est un tas de pierres ? C'est toute l'histoire de la civilisation terrienne – prendre aux indigènes des choses précieuses dont ils ne connaissent pas la valeur, et les échanger contre des babioles. Comment croyez-vous que nous ayons obtenu le plutonium d'Alpha ?

— Il était sans valeur pour eux, à leur niveau actuel de civilisation – ou d'absence de civilisation, argua Montray, mais nous pourrons parler éthique un autre jour si ça ne vous fait rien. Pour le moment, dites – oui, que nous apprécions sa courtoisie et que nous notons qu'il faudra envoyer une récompense à ces paysans, ou autres découvreurs.

— Quelques bons outils de métal – pelles, marteaux, haches – seraient la récompense la plus appréciée, intervint Jaelle.

— Merci, Jaelle. Prenez note de cela, Monty, dit Aleki. Quant à vous, Haldane, commencez à relever les données de ces fragments avant qu'on les enlève.

Peter s'approcha avec Jaelle et ils enregistrèrent les numéros sur leur scripteur de poche.

— La boîte noire est intacte, dit Peter. Nous pourrons ainsi déterminer la cause du crash, mais, dans les Kilghard, je suppose qu'il ne faut pas chercher plus loin que le mauvais temps et les vents de travers.

Il examina les fragments soigneusement disposés par petits paquets.

— Seulement trois disques d'identité ? Mattingly. Reiber. Stanforth. Les archives mentionnent aussi un Carr. Son disque doit toujours être dans l'épave. Combien de corps a-t-on retrouvés ?

Jaelle traduisit la question, et Danvan Hastur secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée. Il faut le demander aux hommes, qui veulent bien vous guider jusqu'à l'épave. Mais ils m'ont dit qu'ils avaient enterré les cadavres. Vous comprenez, l'avion se trouvait au fond d'un ravin presque inaccessible, et ils ont pensé que remonter les corps était un travail inutile, puisqu'ils ne pouvaient plus rien faire pour eux.

Jaelle s'immobilisa, une pièce métallique à la main, une image soudain très nette dans sa tête, *un avion, crashé sur une haute corniche, en équilibre instable pendant quelques instants, une silhouette en sautait, puis la chute soudaine dans l'abîme…* Elle s'appuya à la table, en proie à un vertige soudain.

— L'un des hommes a survécu au crash, balbutia-t-elle. Qu'est-il devenu ?

Les yeux clairs d'Hastur rencontrèrent les siens, et elle réalisa alors qu'elle avait parlé en sa langue.

— Comment savez-vous qu'il y a eu un survivant, *mestra* ? Avez-vous le *laran ?*

— Je tenais ça, balbutia-t-elle… et je l'ai vu sauter de l'avion sur la corniche… puis l'avion est tombé…

Peter la regarda, stupéfait, et elle réalisa que tous les yeux étaient braqués sur elle. Hastur ignora les Terriens.

— Il est vrai qu'il y eut un survivant ; il vit à Armida. J'ai un message du Seigneur Damon, Régent d'Armida pendant la minorité du Seigneur Valdir, m'informant que ce Carr est à son service. On lui a proposé de prévenir ses parents, mais il a refusé, disant qu'il n'avait pas de famille, et que les Terriens le croyaient sans doute mort depuis des années.

— C'est inadmissible, dit le Coordinateur Montray quand on lui eut traduit. Il doit revenir et régulariser sa situation.

— Non, c'est de ça qu'on a discuté toute l'année, dit Monty à son père entre ses dents. Les contrats privés entre des citoyens

terriens et des employeurs ténébrans sont légaux, si nous voulons aussi employer des Ténébrans sous contrat. Dites-moi, Seigneur, poursuivit-il, s'adressant au Seigneur Hastur, qui est le protecteur de ce Carr ?

— Le Seigneur Damon Ridenow lui-même, dit Hastur.

Monty haussa les sourcils.

— Alors, la question est réglée, Père. L'accord stipule que si un Ténébran haut placé se déclare personnellement responsable pour l'employé terrien, c'est légal, et nous ne pouvons rien faire. À Aldaran, le Seigneur Domenic a demandé une douzaine de spécialistes terriens en aéronautique – il voudrait faire fabriquer des hélicoptères ou des VTOL quelconques. Une demi-douzaine d'experts en hydroponique travaillent pour Lorill Hastur dans les plaines d'Arilinn. Si le Seigneur Armida désire garder ce Carr à son service, tout ce que nous pouvons faire c'est mentionner dans son dossier qu'il vit et travaille quelque part dans les Domaines, un point c'est tout.

L'audience tirant à sa fin, on emballa les fragments de l'épave qu'ils remportaient au QG pour étude.

— Je suis prêt à organiser une opération de récupération avec guides pour vous conduire à l'avion, dès que le temps le permettra, déclara le Seigneur Hastur. Mais il faudrait nous revoir au plus tôt afin de discuter un protocole selon lequel nous pourrions autoriser les vols de votre Service de Cartographie et Exploration.

— Sans vous offenser, Seigneur, dit le Coordinateur, nous ne reconnaissons pas votre juridiction sur ces vols. Vous n'utilisez pas votre espace aérien et il n'y a donc pas de problème de trafic. Nous avons l'intention de poursuivre les vols nécessaires à la cartographie de la planète, et, tout en vous étant reconnaissants de votre coopération, vous devez comprendre que nous vous demandons cette collaboration par courtoisie mais sans obligation de notre part. Notre position reste inchangée ; Ténébreuse est une colonie de l'Empire et, tout en respectant l'autodétermination de votre peuple, nous n'acceptons pas votre juridiction sur ces vols.

Hastur pâlit de colère.

— Il faudra en discuter avec mon père, avec le Prince Aran et avec le Conseil Comyn devant lequel vous pourrez exposer votre cas au Solstice d'Été. Et maintenant, je vais devoir vous quitter car le devoir m'appelle ailleurs. Puis-je vous proposer notre aide pour transporter ces vestiges dans la Zone Terrienne ? Avant de partir, je vous saurais gré de voir les hommes qui les ont apportés et de prendre toutes mesures nécessaires soit pour leur vendre le métal de l'épave, soit pour la faire transporter chez vous.

Il se leva et sortit avec son escorte, et les Terriens restèrent seuls.

— Pas facile à démonter, ce Seigneur, dit Aleki. Je donnerais beaucoup pour savoir pourquoi ces Comyn inspirent ici une telle déférence. Jaelle – vous n'êtes pas apparentée à certains d'entre eux ?

— De très loin, dit-elle, soudain impatiente de s'en aller.

— Et qu'est-ce qu'on fait de ce maudit métal ? Il ne peut nous servir à rien, mais nous ne voulons pas bouleverser l'économie locale en le laissant là-bas, au risque de déclencher l'équivalent d'une ruée vers l'or. Nous avons ici les pièces importantes… dit Li, montrant les disques d'identité, la boîte noire et les pièces numérotées identifiant l'appareil. Faut-il renoncer au reste ? Haldane, Monty, vous connaissez mieux que moi la situation locale. Qu'en pensez-vous ?

— Le Régent d'Alton a la réputation d'un homme raisonnable et honorable. Je suggère d'envoyer quelqu'un discuter avec lui ; après tout, l'épave est sur ses terres.

— Bonne idée, dit le Coordinateur. Et par la même occasion, nous pourrons nous renseigner sur ce Carr. Que diable, s'il veut travailler pour les Ténébrans, personne ne l'en empêche et, après tout, il n'est pas rentré pour toucher sa prime de départ.

Il se mit à hurler de rire, et Jaelle ne put s'empêcher de remarquer les grimaces que chacun faisait derrière son dos. Est-ce qu'il y avait quelqu'un pour le prendre au sérieux ?

— Mais il faut nous assurer qu'on ne le retient pas contre son gré pour lui tirer tout ce qu'ils veulent savoir sur les Terriens, reprit le Coordinateur. En le soumettant à un lavage de cerveau, par exemple. Auquel cas il faudrait aller à son secours.

— Je ne vois pas le Régent d'Alton se rendre coupable d'une conduite aussi déshonorante, dit sèchement Peter.

— Mais enfin, de quel côté êtes-vous, Haldane ? demanda Montray. Vous prenez toujours comme argent comptant toutes les paroles de ces maudits indigènes. Mais s'ils sont si simples que ça, pourquoi ne font-ils pas la même chose que les indigènes des planètes sauvages sur lesquelles débarque l'Empire ? Pourquoi ne viennent-ils pas, comme les autres, nous supplier de les civiliser ? Il se passe ici des choses que nous ignorons, et j'ai comme l'impression que ces canailles que vous appelez les Comyn n'y sont pas étrangers !

Monty dit, avec une froideur à liquéfier l'hydrogène :

— Quoi qu'il en soit, Père, tu ferais bien de baisser la voix. Nous sommes sur *leur* territoire, et s'il y a ici quelqu'un qui comprenne ne serait-ce qu'un peu le terrien standard, tu viens d'insulter leur haute noblesse. Nous pourrons discuter de la marche à suivre avec Haldane quand nous serons rentrés au QG.

Jaelle dit, presque aussi glaciale que Monty :

— Si vous craignez pour votre sécurité, je vous rappelle que la parole d'un Hastur est proverbiale, et que le Seigneur Danvan nous a assurés de sa protection. Néanmoins, il vaudrait mieux partir avant de lui donner des raisons de regretter sa courtoisie !

— Alors, chargez ces fragments, dit Li. Nous les remettrons à la Force Spatiale à notre arrivée, mais jusque-là, Monty et Haldane, vous êtes jeunes et vigoureux, pouvez-vous vous répartir ces paquets ? Bon, allons-y.

L'un des jeunes Gardes restés dans la salle s'éclaircit la gorge avec embarras et dit à Jaelle :

— *Mestra,* voulez-vous avoir l'obligeance d'informer le chef des *Terranans* que le Seigneur Hastur nous a demandé de vous prêter assistance pour le transport de vos biens jusqu'à la Zone Terrienne. Inutile qu'ils se chargent comme des bêtes ; nous sommes là pour vous aider.

Jaelle transmit la proposition au Coordinateur qui dit :

— Je suppose qu'ils aimeraient bien mettre la main dessus, hein ?

Mais Peter intervint vivement :

— Merci, mes amis. Quand quelqu'un du rang du Seigneur Danvan fait une proposition de cet ordre, dit-il à Li, il faut l'accepter de bonne grâce.

— Pour qui vous prenez-vous, Haldane ? gronda le Coordinateur.

— C'est lui le spécialiste du protocole, lui dit Li entre ses dents, et il a préséance sur vous en ces matières. Sapristi, n'en faites pas toute une histoire !

Russell Montray céda à contrecœur et ils se dirigèrent vers la sortie.

Dans le couloir menant aux grilles, Peter dit à voix basse :

— Plaquez-vous contre le mur, tout le monde ! Quelqu'un arrive, et on dirait que c'est un Comyn de haut rang. Laissez-les passer, et, pour l'amour du ciel, prenez une attitude respectueuse !

Jaelle eut l'impression d'entendre le Coordinateur grogner qu'ils étaient Terriens et qu'ils n'avaient pas à s'incliner devant des seigneurs féodaux appartenant à une culture pré-spatiale, mais il ne dit rien tout haut et ils se rangèrent tous contre les murs en des attitudes diverses de déférence, vraie ou feinte. L'homme qui marchait en tête ressemblait au jeune Hastur qui venait de les recevoir, mais ses cheveux blonds étaient semés de gris. Puis quelqu'un poussa un cri.

— Jaelle ! Ma chère entant !

Et Jaelle se retrouva dans les bras de Dame Rohana.

— Ma chérie, reprit-elle, je t'ai cherchée à la Maison de la Guilde, mais tu n'y étais pas et Mère Lauria ne savait pas où je pourrais te trouver. Louée soit la Déesse de cette rencontre !

Lorill Hastur donna à Jaelle l'accolade de parent. Elle en fut surprise, comme si ce geste s'adressait à une autre. Pourtant, il devait avoir vu qu'elle était Renonçante, et qu'elle avait renoncé, entre autres choses, au rang qu'elle aurait pu avoir parmi les Comyn.

— Je t'ai rencontrée une fois quand tu étais petite, dit-il, touchant une mèche de ses cheveux. Je ne me souviens que de cette chevelure magnifique, et c'est dommage que les Renonçantes t'aient demandé de la sacrifier.

Elle le salua avec embarras, et, pour la première fois de sa vie, fut gênée de son habit de Renonçante.

— Mais qui sont ces gens, mon enfant, et que fais-tu parmi eux ?

Derrière son père, Danvan Hastur dit doucement :

— C'est l'ambassade terrienne venue discuter de l'avion tombé à Armida, mon Père.

Jaelle poussa Peter en avant et dit timidement :

— Cet homme est mon compagnon, Seigneur Lorill. Il est né à Caer Donn et a vécu toute sa vie parmi les Ténébrans.

— Dame Rohana m'avait parlé de lui, dit Lorill Hastur. Et je me souviens qu'il est de ceux qui ont proposé de mettre les *technologies médicales* terriennes à la disposition de notre peuple, par l'intermédiaire des Renonçantes.

Il salua courtoisement Peter de la tête et reprit :

— Rohana, si vous voulez bavarder avec votre fille adoptive, je n'ai pas besoin de vous tout de suite au conseil.

Et il s'éloigna.

— Reste pour bavarder avec moi, dit Rohana, prenant Jaelle par le bras. Nous avons tant de choses à nous dire.

Jaelle regarda Peter, hésitante.

— C'est très aimable à vous, Dame Rohana, dit-il, mais mes devoirs…

— Restez si vous voulez, dit Montray.

Mais comme on ouvrait devant eux les grandes portes du château, un vent violent s'engouffra dans le hall et il recula. C'était un de ces blizzards qui, vers le début du printemps, pouvaient descendre des cols sans avertissement, ensevelissant la ville sous la neige en l'espace de quelques minutes.

— Le baiser de Zandru, dit Jaelle, puis elle expliqua à Montray de quoi il s'agissait. Je crois que nous devrions demander l'hospitalité au château. Nous ne pouvons pas sortir par ce temps… Seigneur Hastur…

Il se retourna vers elle et hocha la tête, disant à l'un des Gardes :

— Voulez-vous conduire l'ambassade terrienne aux appartements des invités ?

Monty le remercia avec une parfaite courtoisie, et Russell Montray eut le bon sens de se taire.

— Quant à toi, Jaelle, tu es mon invitée ce soir avec ton compagnon, dit joyeusement Dame Rohana. Je ne savais pas que le temps serait si favorable à mes vœux !

Mais Peter regarda à regret les Terriens s'éloigner, et quand il se retrouva avec Jaelle dans les luxueux appartements Ardais du château, il dit nerveusement :

— Je suis inquiet, Jaelle. Montray ne connaît pas suffisamment le protocole ténébran, et je devrais être avec lui.

— Monty le connaît pour lui, et j'ai travaillé tous les jours à l'enseigner à Aleki ; s'il n'en sait pas assez pour prévenir les bévues de Montray, c'est qu'il n'est pas aussi compétent que je le pense.

— Ce que tu penses, c'est bien là la question, dit Peter d'un ton hargneux. Tu ne comprends rien à la situation. Tu n'y a jamais rien compris. J'ai besoin d'être avec eux, Jaelle – pas ici à me vautrer dans le luxe pendant qu'un autre recueillera les fruits de mes travaux. Je veux le poste du vieux Montray, un point c'est tout, et si je ne suis pas là, ce nouveau venu, ce Sandro Li va prendre la place. Et où est-ce que ça me laissera ? Le bec dans l'eau, bon pour travailler sur le terrain, mais jamais pris en considération pour la haute administration !

Jaelle en resta muette de stupéfaction. Que quelqu'un puisse intriguer pour obtenir un de ces assommants postes administratifs du genre de ceux que leur naissance imposait aux Comyn, cela la dépassait et produisit en elle un tel choc que, pendant un court moment, Peter lui parut un étranger.

— Alors, il faut les rejoindre immédiatement, dit-elle quand elle retrouva la parole. Il ne faudrait pas que cette *juste ambition* soit déçue, ajouta-t-elle a un ton sarcastique, mais il ne sembla pas s'apercevoir qu'elle l'avait insulté, et elle se demanda comment elle avait pu le supporter jusque-là.

Il n'était plus l'homme qu'elle avait aimé à Ardais, il n'était plus personne. C'était un sale petit fonctionnaire intrigant, se souciant uniquement de sa situation et de son avancement. Comment ne s'en était-elle pas aperçue plus tôt ?

— Je savais que tu comprendrais. Après tout, c'est aussi ton intérêt que j'aie un poste important, dit Peter en souriant – *naturellement, il est tout content d'être arrivé à ses fins* – et en l'embrassant sur le front avant qu'elle ait eu le temps d'esquiver son baiser.

Immobile au milieu de la vaste pièce, sans même ôter sa cape, elle refoula les larmes qui lui piquaient les yeux. Elle lui avait trouvé tant d'excuses pour ne pas le voir tel qu'il était ! Et maintenant, elle était piégée, car elle portait son enfant.

Melora, ma mère, doit avoir ressenti la même chose dans les Villes Sèches. Elle devait espérer qu'on viendrait à son secours et que sa famille la libérerait contre rançon. Puis elle s'aperçut qu'elle était enceinte de moi, et comprit que, quoi qu'il arrive, rançon ou pas, le monde ne serait plus jamais pareil.

Je suis liée par mon contrat de travail, et quand Peter saura que j'attends un enfant, il ne voudra jamais me rendre ma liberté.

… porter des enfants uniquement à mon temps et à mon heure, de ma libre volonté, et jamais pour l'orgueil ou la situation d'un homme, le clan ou l'héritage…

Les paroles du Serment résonnèrent dans sa tête, et elle sut qu'elle était parjure. Elle le savait à la Maison de la Guilde, quand elles avaient parlé des enfants à l'Assemblée ; elle s'était volontairement aveuglée, mais maintenant, tout lui devenait clair…

La servante, demeurée immobile sur le seuil, s'approcha, lui ôta sa cape et lui demanda avec déférence si elle désirait un rafraîchissement. Ayant passé des années, d'abord à la Guilde, où aucune femme n'était la servante d'une autre, puis dans la Zone Terrienne où le service était assuré par des machines, Jaelle fut gênée de ces attentions et refusa avec embarras ; elle avait envie d'être seule pour réfléchir à sa situation.

— Alors, si vous êtes suffisamment reposée, Dame Rohana souhaite vous voir dans son salon personnel, reprit la femme.

C'était bien la dernière chose qu'elle désirait. Mais elle était venue au Château Comyn de sa libre volonté, et maintenant qu'elle s'y trouvait, elle était, comme toute autre femme des Domaines, obligée d'obéir aux Comyn. Rohana était sa parente ;

mieux encore, elle était la protectrice et la bienfaitrice de la Guilde et il n'y avait pas moyen de repousser sa courtoise requête. Et d'ailleurs, pourquoi ne voulait-elle pas parler avec Rohana, qui n'avait jamais eu que bontés pour elle ?

Rohana l'attendait dans son petit salon, jumeau de celui où, à Ardais, elle faisait les comptes de ses domaines avec son intendant et recevait les vassaux de Dom Gabriel.

— Entre et assieds-toi, ma chère enfant, dit-elle.

Par habitude, Jaelle allait s'installer sur un petit tabouret à ses pieds, puis, réalisant ce qu'elle faisait, elle se ravisa et s'assit sur une chaise en face de sa parente.

— Je t'ai cherchée à la Maison de la Guilde, soupira Rohana, mais tu n'y étais pas, et je suis bien contente de t'avoir trouvée ici. Je suis venue à Thendara en partie pour te voir, Jaelle, pour une affaire concernant les Comyn…

— Je n'ai rien à faire avec les Comyn ; j'ai renoncé à tous mes droits quand j'ai prononcé le Serment, Rohana, s'entendit répondre Jaelle d'une voix dure.

Rohana leva la main et poursuivit :

— Tu ne m'as pas laissée finir, *chiya,* dit-elle avec reproche, et Jaelle rougit, se rappelant que, de son propre choix, elle n'était plus l'égale de Rohana, mais une simple sujette très inférieure à elle.

Elle murmura la formule d'excuse rituelle.

— Oh, Jaelle, je t'en prie… Je suppose, poursuivit Rohana, que, derrière les murs de l'astroport terrien, tu n'as pas entendu la nouvelle. Dom Gabriel est mort.

Alors seulement Jaelle vit la robe noire de Rohana, ses yeux encore rouges et gonflés. *Elle le pleure, bien qu'elle l'ait épousé de force et qu'il l'ait maltraitée pendant la plus grande partie de sa misérable vie.*

Elle n'avait jamais aimé le défunt ; pourtant, il n'avait jamais été volontairement désagréable avec elle.

— Je suis désolée, Rohana.

— C'est mieux ainsi, dit Rohana avec calme. Il était malade depuis bien des lunes, et il n'aurait pas aimé rester infirme et dépendant. Il avait eu seize attaques entre minuit et l'aube, et Dame Alida avait dit que, s'il se réveillait, il ne nous

reconnaîtrait sans doute pas, de sorte que sa mort fut plutôt un soulagement. La Sombre Déesse nous a été miséricordieuse.

C'était si vrai que Jaelle répondit simplement :

— Je suis sincèrement désolée pour toi, Rohana. Il avait toujours été bon pour moi à sa façon.

Puis elle se rappela que le fils aîné de Rohana avait vingt-cinq ans. Depuis la maladie de son mari, Rohana était Régente du Domaine en son nom, mais maintenant, elle devenait la sujette de son fils qui succédait à son père.

— Alors maintenant, Kyril est Seigneur d'Ardais.

— Il se sent prêt à assumer cette charge, dit Rohana. J'aurais préféré qu'elle lui incombe quand il serait plus vieux – ou lorsqu'il était plus jeune et davantage susceptible d'écouter mes conseils.

Jaelle pouvait, en toute sincérité, déplorer la mort de Dom Gabriel, mais elle n'avait jamais eu que mépris et aversion pour son cousin Kyril, et Rohana le savait.

— Je me félicite de ne pas être née Ardais et de ne pas me retrouver sous sa coupe, dit-elle.

— Moi aussi, dit Rohana, ironique. Son premier acte de Seigneur du Domaine fut de conclure le mariage de sa sœur Lori avec Valdir, Seigneur d'Armida. Valdir n'a pas encore quinze ans, et Lori non plus, mais il désirait cette alliance avec Alton. Il ne m'a jamais pardonné de ne pas être intervenue, il y a quelques années, pour demander la main de Dame Callista d'Arilinn quand elle a quitté la Tour. J'espérais que Lori épouserait ton frère Valentin – ma fille retournant ainsi au Domaine où je suis née. Mais naturellement, comme ton père et celui de Valentin est un Séchéen, il a interdit le mariage – il est actuellement tuteur de Valentin.

Jaelle n'avait pas vu son frère plus d'une douzaine de fois dans sa vie ; sa mère était morte en le mettant au monde, et elle préférait éviter ce souvenir. Dom Gabriel n'aurait jamais maltraité des enfants, mais Kyril détestait ses jeunes cousins ; Jaelle lui avait échappé en allant à la Maison de la Guilde, mais Valentin était resté en son pouvoir jusqu'à ses dix ans, quand on l'avait envoyé à Nevarsin.

— Valentin et Valdir sont *bredin* ; quand Valdir se mariera, il prendra Valentin comme écuyer et lui fera faire un bon mariage, dit Rohana. Ne t'inquiète pas pour lui.

— Je le connais à peine, dit Jaelle, mais je suis contente qu'il soit à l'abri du mauvais vouloir de Kyril. Mais Lori, que pense-t-elle d'un mariage avec un parent qu'elle connaît à peine ?

— Oh, elle le trouve charmant, dit Rohana. Tous les Alton sont brillants, et je crois que Valdir sera l'un des meilleurs. Tu sais que leur dernier héritier, le jeune Domenic, a été tué en duel à Thendara il y a quelques années. Le Domaine est maintenant administré par le Régent Damon Ridenow, époux d'Ellemir, sœur de Domenic. Mais Valdir aura quinze ans cet été et pourra assumer sa charge de Seigneur du Domaine…

— Je sais, dit Jaelle, à la fois contrariée et consternée.

Pourquoi lui rappelait-on justement maintenant les affaires des Alton ? L'avion abattu se trouvait sur le Domaine Alton. Peter avait dit que le Régent d'Alton était un homme honorable. Elle repense au rêve bizarre qu'elle avait partagé avec Magda, et dans lequel quelqu'un portait les couleurs des Ridenow, vert et or… Qu'avait-elle à voir avec les affaires des Comyn ?

Rohana se redressa, et Jaelle réalisa qu'elle était en colère. Rohana avait-elle lu dans son esprit ? Elle ne savait pas qu'elle émettait sur large bande sa contrariété et sa consternation, et Rohana, au *laran* parfaitement entraîné et contrôlé, était aussi choquée de cette indiscipline que Jaelle l'aurait été par des adolescentes qui auraient troublé le repos de la Maison.

— Désolée que les affaires des Comyn t'ennuient tellement, dit sèchement Rohana, mais tu dois les écouter jusqu'au bout car elles te concernent de très près…

— Quand j'ai prêté le Serment de Renonçante…

— Parce que j'en ai sollicité l'autorisation en ton nom, lui rappela froidement Rohana. On t'a permis de prêter ce serment et de renoncer à ton droit de succession dans la Lignée Aillard, par ta mère, Melora, parce que je les ai assurés – à tort, je le crains maintenant, quoique sans le savoir à l'époque – que tu n'avais pas de *laran* accessible ou utilisable. Mais, bien que tu puisses renoncer à ton héritage, tu ne peux pas y renoncer pour la fille que tu attends.

— Je n'ai pas de fille, née ou à naître… commença Jaelle.

— Tu continues à te mentir à toi-même, Jaelle ? dit Rohana, la regardant dans les yeux. Ou auras-tu l'insolence de me mentir et de nier que tu portes une fille de ton amant terrien ?

Jaelle ouvrit la bouche et la referma, sachant qu'elle n'avait rien à dire.

— Quand je suis née, reprit Rohana, il y avait beaucoup de filles dans la Lignée Aillard. Voilà très longtemps de cela, et le temps n'a pas été miséricordieux à notre égard. Ma mère, Dame Liane, épousa un homme qui prit son nom et son rang, au lieu du contraire.

Seuls parmi les Comyn, les Aillard transmettaient leur héritage par les femmes, de la mère à la fille aînée.

Ma mère avait deux sœurs plus jeunes qu'elle, dont la dernière était la mère de ta mère, Jaelle. Melora et moi, nous étions cousines et *bredini* et nous avons été élevées ensemble à la Tour de Dalereuth. Je l'ai quittée pour épouser Gabriel. Melora fut enlevée par des bandits séchéens et donna à Jalak de Shainsa deux enfants. Toi et ton frère Valentin.

— Pourquoi me raconter ce que j'ai toujours su ? dit Jaelle, la gorge soudain serrée.

— Parce que ma sœur aînée, Sabrina, n'a pas eu de filles mais rien que des garçons. Ma sœur Marelie a épousé un Elhalyn, et, pour le meilleur ou pour le pire, ses fils et ses filles appartiennent à ce Domaine et ne sont pas des Aillard. Je voulais que Gabriel renonce à ses droits paternels sur Lori, mais il a refusé ; et dans ses dernières années, il était trop malade pour que je puisse l'en persuader. De sorte que Lori a été élevée pour le mariage, et non pour le gouvernement d'un Domaine. Mais tu ne t'es pas mariée, Jaelle ; tu es toujours une Aillard ; en fait, tu as prononcé des vœux selon lesquels toute fille que tu mettras au monde t'appartiendra, et non à ton mari. Et ta fille, Jaelle, sera Héritière d'Aillard, que tu le veuilles ou non. Et elle héritera du gouvernement du Domaine.

— Non ! Je ne le permettrai pas…

— Tu ne peux pas t'y opposer, dit Rohana. C'est la loi. Nous t'avons observée depuis la mort de Melora. À l'évidence, Sabrina était contrariée de voir Melora la remplacer…

— Et d'autant plus que le père des enfants de Melora était un bandit séchéen, dit Jaelle, ironique.

— Quoi qu'il en soit, Sabrina a maintenant passé l'âge d'avoir des enfants et ne peut donc pas donner le jour à une fille. Melora avait une sœur aînée…

— A-t-elle eu des enfants pour le Domaine, elle ?

— Nous le pensions, dit Rohana. Elle avait eu une fille *nedesto* avec Lorill Hastur ; conçue à la Fête du Solstice d'Été, de sorte qu'on l'avait rapidement mariée à un petit vassal. Cette fille aurait maintenant… Dieu, comme le temps passe !… plus de quarante ans. Je l'ai vue une fois dans sa jeunesse ; elle était très belle et destinée à une Tour.

— Alors, pourquoi ne peut-elle pas hériter du Domaine ? À moins que les Hastur ne soient jaloux de leurs filles ?

Rohana secoua la tête.

— Avant ses quinze ans, elle fut enlevée par des bandits ; libérée contre rançon, elle s'enfuit une nouvelle fois… Peut-être avait-elle un amant dans la bande… Et nous n'avons plus jamais entendu parler d'elle. De plus, Léonie d'Arilinn nous conseilla de ne pas la chercher – ou elle était morte, ou il lui était arrivé quelque chose, mais, de toute façon, elle était perdue pour le Domaine. Je suis sûre qu'elle est morte, à l'heure actuelle. De sorte que la succession te revient, pour le meilleur ou pour le pire ; et sinon à toi, du moins à ta fille. C'est pour t'en avertir que je voulais te voir.

Jaelle réalisa qu'elle avait inconsciemment croisé les mains sur son ventre, comme pour protéger l'enfant qu'elle portait, et qu'elle n'envisageait jusque-là que comme un lien l'attachant à Peter. Mais c'était pire que de le donner à un Terrien, si elle donnait aux Comyn un enfant qui serait à la fois serviteur et maître. Mais elle refusait. Elle avait juré de ne pas porter d'enfant pour la place ou la situation, le clan ou l'héritage…

— Et en qualité de Régente d'Aillard au nom de ta fille à naître, tu dois siéger au Conseil, dit Rohana, bien que Dame Sabrina soit encore régente de nom. À moins que tu ne veuilles donner ta fille en tutelle à dame Sabrina, ajouta-t-elle, glaciale. Tu pourrais alors continuer ta vie de Renonçante, en négligeant tous tes devoirs. Mais tu dois donner le jour à ta fille et la

confier aux mains des Comyn, pour qu'elle soit élevée selon son rang.

— Elle est à moitié Terrienne, dit Jaelle avec défi.

— Tu ne comprends toujours pas, Jaelle ? dit Rohana. Ce n'est pas la première fois que la Lignée Aillard s'éteint ; mais cela ne doit plus se reproduire. Voilà trois générations que le sort s'acharne sur nous. Ton devoir envers les Comyn…

— Ne me parle pas de mon devoir envers les Comyn, dit Jaelle avec raideur. Qu'ont-ils fait pour moi, depuis ma naissance ?

— Je ne te demande pas cela pour toi, dit froidement Rohana. Tu as renoncé à cette vie avant d'être assez grande pour la connaître. La vie exige de chacun qu'il fasse des promesses avant d'être en âge de les honorer ; l'*honneur* demande qu'on les respecte même quand cela devient difficile.

Jaelle pensait à peu près la même chose… *Était-elle parjure à son Serment quand il devenait difficile de l'honorer ? Elle baissa les yeux.*

— Tu as choisi pour toi-même, reprit Rohana, radoucie. Mais tu ne peux pas choisir pour ta fille. J'en sais assez sur les Renonçantes pour savoir que même une Mère de la Guilde ne peut pas faire ce choix pour sa fille, même si celle-ci naît dans la Maison. Ta fille doit être élevée en sachant qu'elle est Héritière d'Aillard et en connaissant ses devoirs envers les Comyn, et toi, tu dois savoir que c'est cela qu'on exigera d'elle. Jaelle, je te demande de prendre ton siège au Conseil cet été, quand Kyril sera intronisé Seigneur d'Ardais, et ta fille reconnue Héritière d'Aillard.

— Quelle est l'alternative ? demanda Jaelle.

— J'espère que tu ne nous obligeras pas à chercher des alternatives, Jaelle. Sauf si l'enfant mourait à la naissance, ou si tu mourais en couches.

Je ne suis pas une esclave, et je ne veux pas que ma fille le devienne. Je veux vivre pour moi, et non pour cette caste arrogante qui a rejeté ma mère et l'a abandonnée à l'esclavage, puis qui m'a rejetée parce que j'étais la fille de mon père.

— Les Comyn n'ont pas voulu de moi parce que j'ai du sang séchéen. Et tu crois qu'ils fermeront les yeux sur ce sang chez ma fille, de même que sur son sang terrien ?

— Ils avaient le choix à l'époque, dit doucement Rohana. Il y avait d'autres héritières Aillard. Depuis lors, bien des nôtres sont mortes. Et la mort ne donne pas le choix, c'est une maîtresse plus dure que les Comyn. Nécessité fait loi, Jaelle.

Et toutes ces mortes étaient les parentes de Rohana, pensa Jaelle.

Sang s'imbibant dans les sables, ombres noires autour du trou d'eau, migraine lui martelant la tête…

Elle parvint à chasser cette image de son esprit. Rohana l'observait avec attention, mais ne dit rien, et Jaelle lui en fut reconnaissante. Elle avait peur que Rohana ne lise dans son esprit, qu'elle ne voie son *laran* émergeant, et l'oblige à quitter son refuge parmi les Renonçantes… *Il n'y a plus de refuge. Elles aussi, je les ai abandonnées. Où le devoir m'envoie-t-il ? Et le devoir envers qui ? Envers les Comyn, envers mes employeurs terriens, envers Peter mon compagnon, envers mes sœurs de la Guilde ? Comme la vie et la mort sont inconciliables, il est impossible de concilier des serments conflictuels…*

— Kindra me disait souvent : rien n'est inévitable sauf la mort et les neiges de l'hiver prochain, dit-elle. Il doit bien y avoir une autre solution.

— Ah, Jaelle, dit Rohana, se penchant et lui caressant doucement les cheveux, la vie n'est pas si simple. Je ne te demande pas de décider tout de suite. Je ne t'ai pas fait venir ici pour te contraindre. Rentre chez toi et réfléchis, ma chérie. Demande à Peter ce qu'il en pense – c'est sa fille également, et, quoi qu'en pensent les Renonçantes, il a des droits sur son enfant. Tu n'es pas obligée de décider immédiatement. Et même quand l'enfant sera née, je te demande seulement de ne pas fermer trop de portes devant elle. Laisse-lui le choix, à elle aussi. Ta mère a risqué sa vie, et l'a perdue pour que tu puisses avoir ce choix et ne pas grandir dans les chaînes. C'est cela qui m'a rendue faible envers toi, et m'a empêchée d'exiger que tu sois élevée en fille de Comyn. Melora n'a pas eu le choix, je n'ai pas eu le choix…

Jaelle regarda vivement Rohana, mais réalisa qu'elle n'avait pas parlé d'elle, qu'elle avait juste dit tout haut : « Melora n'a pas eu le choix. »

— Melora n'a pas eu le choix, répéta-t-elle, et elle est morte pour que tu puisses choisir. Alors, je ne te contraindrai en rien. Mais tu as joui de nombreuses années de liberté. N'est-il pas temps que tu fasses quelque chose pour quelqu'un, à part toi ?

Peut-être a-t-elle raison… Peut-être dois-je quelque chose à ceux qui m'ont précédée et à ceux qui me suivront… Rafaella a essayé de choisir pour Doria, et elle a échoué, il a fallu éloigner Doria…

— J'y penserai, dit-elle, baissant la tête. Mais tu n'as sûrement pas fait tout ce chemin uniquement pour me dire ça…

Rohana saisit le prétexte avec empressement et Jaelle comprit que leur querelle l'avait beaucoup troublée, elle aussi.

— Non, bien sûr, dit-elle, mais aussi pour enterrer Gabriel et assister à l'intronisation de Kyril… Il y aura une session spéciale du Conseil ; les Hastur sont déjà arrivés de Carcosa, et le Prince Aran est là avec sa femme et sa fille. Tous les Domaines ont été prévenus – mais je suppose que c'est sans intérêt pour toi, mon enfant. Va te reposer ; je vais te faire porter ton dîner, puis tu pourras dormir jusqu'à demain matin, et retourner chez toi, ou revenir bavarder avec moi, comme tu voudras. Je t'avertirai de la date du Conseil, et tu devras y assister pour ta fille, et pour faire connaissance avec les autres membres des Domaines – car tu as beaucoup de parents en dehors de Kyril et de moi-même !

— Je ne suis pas plus pressée de les connaître qu'ils ne l'ont été de me voir depuis la mort de ma mère, dit Jaelle, mais avec douceur, pour ne pas blesser Rohana, comme toujours.

Dans son luxueux appartement vide et silencieux, Jaelle mangea un peu de potage et de volaille que Rohana lui fit porter. Elle supposait que Peter dînait avec les Terriens dans la lointaine suite des invités, et regrettait presque de ne pas être avec eux. Mais le Château Comyn ne lui était pas assez familier pour qu'elle aille les rejoindre. Elle somnola dans un fauteuil, consciente du réconfort que lui procurait ce cadre familier. Non, pas familier, elle n'avait jamais vécu dans tant de luxe, car, aussi loin que remontait son souvenir, elle avait toujours connu la

Maison de la Guilde, confortable mais sans rien de luxueux. Elle aurait pu vivre dans ce luxe si elle avait choisi de rester avec les Comyn au lieu de prononcer le Serment de Renonçante. Pourquoi allait-elle penser à ça maintenant ? Au bout d'un moment, elle s'endormit, et Peter la réveilla en rentrant au milieu de la nuit.

— Désolé de te réveiller, mon amour, dit-il. Je serais revenu plus tôt pour ne pas te laisser toute seule si je n'avais pas su que tu étais avec Dame Rohana. Je me suis senti obligé de m'occuper d'eux.

— C'est normal, dit-elle avec chaleur.

Ce sens du devoir, c'était une des choses qu'elle aimait en lui. *Cela signifiait-il qu'elle n'avait pas le sens du devoir ?* Elle écarta la question de son esprit.

— Tu as dîné ? Rohana m'a envoyé toutes sortes de bonnes choses, mais j'y ai à peine touché, dit-elle. Il y a de la volaille froide, des tas de gâteaux, et, sur la petite table, du vin…

— J'ai mangé un morceau avec les autres, dit-il. Ils n'apprécient pas la bonne cuisine, à part Monty. Sandro Li n'a pas voulu y toucher ; il dit qu'il n'a pas confiance dans les nourritures naturelles, et qu'elles ne peuvent pas être aussi nourrissantes que les nourritures artificielles concoctées par ordinateur, avec vitamines et sels minéraux. Ça me donne envie de retourner travailler sur le terrain.

Il prit une cuisse de volaille d'une main, une tranche de gâteau aux noix de l'autre, et s'approcha d'elle en mordant avidement dans sa viande.

— Quand je suis dans un endroit comme celui-ci, je réalise à quel point… la Zone Terrienne doit te paraître étrangère. Tu dois être à bout, ma chérie ? Dans quelques semaines, quand cette affaire Carr sera réglée, nous pourrons peut-être prendre quelques semaines de vacances, faire un voyage dans les montagnes – à Dalereuth, peut-être. J'ai toujours aimé la côte, et tu n'y es jamais allée, non ? On laissera tout derrière nous, on voyagera par la route – tous les deux, en amoureux. Oh…

Il se pencha sur elle, lâchant sa volaille pour la prendre dans ses bras.

— Tu pleures, Jaelle ? Je me suis conduit comme un goujat, hein ? À ne parler que de métier et de promotion et de toutes ces bêtises, en oubliant ce qui est vraiment important ! Il faut une situation comme celle d'aujourd'hui pour me rappeler qu'il y a d'autres choses dans la vie. Je m'excuse d'avoir été aussi odieux. Ce serait bien fait pour moi si tu me haïssais après ça, mais je ne sais pas ce que je ferais sans toi, Jaelle. Je t'aime tellement… J'ai besoin de toi…

Elle enfouit son visage dans son cou en sanglotant. Pourquoi s'étaient-ils tant éloignés l'un de l'autre ? Et il ne le soupçonnait même pas, il ne savait même pas que *Dom* Gabriel était mort, il ignorait les exigences de Rohana envers leur enfant…

— Écoute, Peter, dit-elle, tu sais que Rohana est ma parente et qu'elle avait beaucoup de choses à me dire, tellement que je ne peux pas prendre de décision toute seule.

Elle lui raconta tout, mais, comme elle l'espérait, il accorda peu d'attention au fait que l'enfant serait Héritière du Domaine Aillard.

— L'important, dit-il en la serrant dans ses bras, la seule chose importante, c'est notre bébé, Jaelle. Nous avons eu beaucoup de problèmes, mais maintenant que nous aurons quelqu'un d'autre à qui penser en dehors de nous, c'est fini.

Il l'embrassa tendrement, et elle se demanda pourquoi elle avait jamais douté de lui.

— C'est ça qui passe avant tout, Jaelle. Toi et moi – et le bébé.

Chapitre 4

MAGDA commençait à se sentir nerveuse et presque claustrophobe. Les sœurs étaient plus amicales envers elle, même Rafaella, mais la réclusion lui pesait ; parfois, elle allait dans le jardin pour se donner l'illusion de respirer un peu l'air de la liberté. Même si l'air de la liberté sent un peu l'écurie, pensait-elle avec ironie.

Elle portait encore de vieux vêtements pris dans le coffre aux rebuts, mais la tradition exigeait qu'elle se confectionne elle-même une tenue complète d'Amazone avant la fin de sa période de réclusion. Elle comprenait la raison de cette coutume – les femmes des hautes castes venant chez les Renonçantes portaient des vêtements faits par leurs servantes, et elles devaient prendre conscience du prix de ce travail. Keitha, pour sa part, aimait cette activité reposante, et brodait de jolis papillons au col et aux poignets de sa sous-tunique. Magda enviait son aisance.

— Ça me repose, dit Keitha. Marisela peut m'appeler d'un moment à l'autre pour un accouchement, et je me détends à coudre en attendant.

— Pour moi, ça n'est pas reposant, dit Magda, se mordant les lèvres car elle venait de se piquer une fois de plus. Plutôt nettoyer l'écurie que de faire une seule couture !

— Ça se voit à la façon dont tu travailles, dit Keitha, examinant son ouvrage d'un œil critique. Qu'est-ce qu'elle t'a appris, ta mère ?

— Elle était musicienne, et je crois qu'elle ne cousait pas mieux que moi. Elle ne s'intéressait qu'à son luth et à ses traductions.

— Ma mère disait que je ne devais jamais demander à une servante de faire quelque chose que je ne savais pas faire moi-même, dit Keitha. Que sinon une dame devenait l'esclave de ses domestiques. Je la remercie tous les jours, maintenant, mais je n'aime toujours pas m'occuper des chevaux. Pourtant, Marisela dit que je dois apprendre à soigner et seller ma monture, car la loi exige qu'une sage-femme pratique jusqu'à une journée de chez elle, et plus loin si elle le peut. Et Marisela dit que je n'aurai pas toujours des palefreniers pour prendre soin de mes bêtes.

Magda sourit ; *Marisela dit* était devenu une litanie dans la conversation de Keitha. Magda commençait à soupçonner qu'une des idées essentielles de la formation des Amazones était de les faire régresser jusqu'à l'adolescence, puis, à partir de là, de les faire évoluer de telle sorte qu'elles s'affranchissent de l'autorité de leurs pères et de leurs frères, qui gouvernaient la plupart des familles ténébranes. Et si cela les ramenait aussi au stade où les filles ont des béguins pour leurs amies, ce n'était pas un crime non plus, mais il était surprenant de constater cette évolution chez Keitha, qui était *cristoforo* et avait fait des remarques désobligeantes sur celles qui aimaient les femmes.

Elle se piqua de nouveau et jura entre ses dents en essayant d'arrêter son fil. Camilla n'était pas la seule à avoir fait de telles avances à Magda, mais elle avait toujours refusé sans être blessante. Le plus dur avait été de repousser Camilla, qui s'était montrée amicale quand elle avait tant besoin d'amies.

Mais je ne suis pas lesbienne. Les femmes ne m'intéressent pas… et cela lui rappela ce troublant épisode avec Jaelle. Enfin, c'était un rêve, un cauchemar partagé, sans signification réelle. Mais, tout en s'efforçant d'enfiler son aiguille, elle se remémora le jour où ce comportement avait été discuté à la Soirée de Réflexion…

Cloris et Janette prétendaient que toute Amazone ayant une liaison amoureuse avec un homme trahissait son Serment de Renonçante.

— Les hommes nous oppriment et nous asservissent, comme le mari de Keitha qui la battait et qui a essayé de venir la

reprendre avec des mercenaires… alors, comment une femme libre peut-elle aimer des hommes pareils ?

— Mais tous les hommes ne sont pas comme ça, avait dit Rafaella. Les pères de mes fils sont bien différents, et me laissent ma liberté. Ils aimeraient peut-être mieux que j'habite avec eux et que je tienne leur maison, mais ils me reconnaissent le droit de vivre à ma guise.

Keitha s'était alors écriée avec véhémence :

— Nous quittons nos maris et venons chercher refuge ici, nous pensant à l'abri des avances, et puis nous découvrons que nous ne sommes pas en sécurité non plus parmi nos sœurs ! Dans cette Maison, pas plus tard qu'hier, une de mes sœurs a… m'a fait une proposition illégale.

Mère Millea dit de sa voix douce et neutre :

— Je suppose que tu veux dire par là qu'une sœur t'a demandé de coucher avec elle ? Qui a jamais dit qu'une telle requête était illégale ? Elle ne t'a donc pas laissé la liberté de refuser ?

— Moi, j'appelle ça illégal ! s'entêta Keitha.

— Tu as même employé un mot plus énergique, dit Rezi en riant. J'avoue que je suis l'animal vicieux en question, et elle s'est enfuie en courant comme si j'allais la violer sur place, sans même avoir la politesse de dire « non, merci », en me regardant en face.

— Je ne t'aurais pas nommée, s'écria Keitha, s'empourprant de colère. Mais tu t'en vantes !

— Non, mais je n'en ai pas honte non plus. Parmi les hommes, si deux jeunes garçons jurent d'être amis toute leur vie, sans permettre à aucune femme de jamais les séparer, même s'ils ont plus tard épouse et enfants, personne ne conteste leur droit de faire passer leur amitié avant tout ! *Donas amizu* ! dit-elle avec dédain. Toutes les ballades honorent celui qui met son *bredu* au-dessus de sa femme et de ses enfants, mais si deux femmes font la même chose, on trouve naturel que la fille oublie son serment à son mariage… *Je te resterai fidèle jusqu'au jour où mon devoir envers mari et enfants passera avant toi* ! Moi, je réserve mon amour et ma fidélité à mes sœurs, sans les gaspiller pour un homme qui ne me les rendra jamais !

Magda se dit, troublée, *mais tous les hommes ne sont pas comme ça, Rafaella a raison,* puis elle perdit le fil de la discussion…

Revenant au présent, Magda pensa : *Je me demande si Keitha a suffisamment d'honnêteté intellectuelle pour réaliser ce qui se passe entre elle et Marisela, ou si Marisela sera obligée de lui en faire prendre conscience ?*

À cet instant, Janetta passa la tête par la porte et dit :

— Margali et Keitha, Mère Lauria vous demande dans le hall.

Soulagée, Magda bouchonna son ouvrage qu'elle jeta dans son casier ; Keitha plia le sien soigneusement, mais rejoignit Magda en haut de l'escalier et elles descendirent ensemble.

Camilla était là, en tenue de cheval, avec Rafaella et Felicia et un petit groupe d'inconnues portant sur leurs manches l'insigne rouge de la Maison de Neskaya.

— Margali, Keitha, vous en avez assez de la réclusion ? Vous voulez participer à une mission dangereuse ? Il y a un incendie dans les Kilghard, sur les terres des Alton ; les femmes de la Guilde ne sont pas légalement tenues d'aller leur prêter main-forte, mais elles peuvent prendre part aux opérations de secours, volontairement.

— J'irai, dit Magda.

— J'irais volontiers, dit Keitha, plus timidement, mais je ne vois pas ce que je pourrais faire.

— Laisse-nous faire, dit une des étrangères. Si tu ne sais pas combattre le feu, tu pourras aider au camp. On a toujours besoin de bras.

— Parfait ; vous partirez donc, dit Mère Lauria. Il faudra apprendre à vous tenir comme il faut au milieu des hommes, et à travailler avec eux comme des hommes, sans privilèges spéciaux. Vous êtes sous l'autorité de Camilla et Rafaella, et vous devrez leur obéir ; vous ne devrez adresser la parole à personne, et surtout pas à un homme, sans leur permission. Est-ce compris ? Très bien ; allez vous habiller ; mettez ce que vous avez de plus chaud et vos plus grosses bottes. Emportez du linge propre pour quatre jours, et redescendez avant la prochaine cloche.

Tremblante d'excitation, Magda se mit en tenue de cheval et plia son linge propre dans le petit sac de toile que Rafaella lui avait donné. Elle avait un peu peur, également ; mais elle se dit qu'elle était aussi forte qu'un homme et, de plus, Renonçante.

Pendant qu'elles sellaient leurs chevaux, Rafaella leur dit :

— Certains hommes avec qui nous allons voyager vont essayer d'engager la conversation avec vous, ou feront des remarques grivoises ou grossières. Quoi qu'ils vous disent, ne répondez pas ; faites même semblant d'être sourdes et muettes si vous le voulez. S'ils posent la main sur vous, vous pouvez vous défendre, mais il faudra vous habituer au fait qu'ils ne nous aiment pas, et vivre avec, car c'est comme ça.

Une troupe hétéroclite les attendait aux portes de la Cité. À sa tête marchaient trois douzaines de jeunes Gardes en uniforme, commandés par un jeune officier pas encore sorti de l'adolescence.

— Valentin Aillard, *para servirte, mestra,* dit-il, saluant courtoisement Rafaella de la tête. Vos femmes sont les bienvenues, nous avons besoin de bras. Vous avez vos outils et vos rations ?

— Sur nos bêtes de bât, dit Rafaella, faisant signe aux femmes de se mettre en rangs.

À l'évidence, le jeune officier avait fait la leçon à ses hommes, car, si certains regardèrent les Amazones avec quelque curiosité, aucun ne fit la moindre remarque désobligeante. Il n'en fut pas de même des civils. Il y eut des sifflets, des roucoulements et des œillades pour attirer leur attention, et quelques mots obscènes. Magda les ignora ; Keitha, rouge comme un coquelicot, rabattit son capuchon sur sa tête, et Magda eut l'impression qu'elle pleurait. Les femmes de la Maison de Neskaya, qui avaient toutes la quarantaine ou plus, chevauchaient près des hommes sans leur accorder un regard, tandis que Camilla, qui avait été mercenaire, bavardait en bon compagnon avec les Gardes.

— Pourquoi peut-elle parler et pas nous ? murmura Keitha.

— Sans doute parce qu'on ne nous croit pas encore capables de nous tenir comme il faut, murmura Magda en réponse. Tu as envie de parler aux hommes ?

— Non, chuchota Keitha avec véhémence. Mais je trouve bizarre qu'elle parle amicalement avec ces hommes qui nous traitent si mal.

Magda aussi s'était fait cette réflexion, mais elle supposait que Camilla, qui était Renonçante depuis des années, avait appris à faire la distinction entre les hommes qui l'acceptaient comme l'un d'eux, et ceux qui la traitaient en femme à séduire. De toute façon, Camilla n'en faisait qu'à sa tête.

Ils chevauchèrent tout l'après-midi et bien avant dans la soirée ; finalement, l'officier en tête de la colonne ordonna la halte et ils campèrent dans une prairie. Les Amazones préparèrent leur repas sur leur propre feu, et, plus tard, étalèrent leurs couvertures en cercle.

— Keitha, tu dormiras avec moi, dit Rafaella, et Magda avec Camilla. Quand nous campons avec des hommes, nous couchons toujours deux par deux, pour bien leur faire comprendre que nous ne recherchons pas leur compagnie. Et s'il s'en trouve qui n'ont pas compris, on est deux pour se défendre.

Magda trouva cela logique, mais elle se dit que, si l'idée qu'elles désiraient leur compagnie ne venait pas à leurs compagnons, il leur en viendrait une autre, tout aussi erronée. Et puis, au diable ce qu'ils pensaient.

— Où est ma fille ? demanda Rafaella à une sœur de Neskaya. J'espérais que Doria vous accompagnerait.

— Je lui ai dit qu'elle pouvait venir, et elle avait autant envie que nous de quitter la Maison ; mais c'était le premier jour de ses règles, et chevaucher dans ces conditions n'a rien d'un plaisir. Elle ne se sentait vraiment pas bien, alors je n'ai pas insisté.

— Je ne veux pas que ma fille tire au flanc ! dit Rafaella avec colère. Moi, j'ai monté à cheval et travaillé très dur quand j'étais enceinte de sept mois, et elle se laisse arrêter par un petit malaise ?

— Aucune loi ne dit que toutes les femmes doivent réagir à leur corps de la même façon, dit l'autre, en haussant les épaules. Travailler dur ne te fait pas peur, mais pourquoi l'obliger à en faire autant ? Si l'incendie était proche et qu'on ait vraiment

besoin de tous les bras disponibles, je suis certaine qu'elle serait venue – je n'ai pas l'impression qu'elle soit indolente ou paresseuse. Et nous étions assez de volontaires. Ne t'inquiète pas comme ça, Rafi ; elle est en de bonnes mains. Et si elle manifeste des signes de fainéantise – je n'en ai pas vu jusqu'à présent – laisse les Mères de la Guilde s'en occuper.

— Je suppose que tu as raison, soupira Rafaella, et elle se tut.

Au bout d'un moment, l'autre reprit avec douceur :

— Je crois que les enfants de Renonçantes ont la vie plus difficile que celles qui viennent du monde extérieur. Nous leur demandons tellement plus, non ? J'ai une fille qui a choisi de quitter la Guilde pour se marier. Elle est heureuse, elle a deux enfants, et son mari la traite aussi bien que je peux le souhaiter, mais j'ai quand même le sentiment d'avoir échoué dans son éducation. Au moins, ta fille a prêté le Serment, ma sœur, et n'est la servante ou l'esclave d'aucun homme.

— Si je le lui avais dit, elle m'aurait giflée, murmura Camilla à l'oreille de Magda. Je suis bien contente qu'une autre s'en soit chargée.

Puis elle se leva et rassembla les femmes autour du feu.

— Avant d'aller nous coucher, Annelys va nous apprendre à combattre l'incendie.

Annelys, de la Maison de Neskaya, leur donna quelques instructions rudimentaires sur la façon de combattre le feu et les précautions élémentaires de sécurité, tout en précisant qu'elles auraient surtout à suivre les ordres à la lettre.

Autour de l'autre feu, Magda entendit un jeune officier dire à peu près la même chose à ses hommes.

Puis Annelys bâilla.

— La journée a été longue. Et celle de demain sera encore plus longue et plus dure. Allons nous coucher, mes sœurs, dit-elle en couvrant le feu.

Magda, moulue de fatigue après la longue chevauchée, s'allongea sur sa mince couverture, se disant que la terre était bien dure et qu'elle n'arriverait jamais à s'endormir, mais elle sombra immédiatement dans le sommeil. Elle se réveilla au milieu de la nuit, où rougeoyaient encore les braises du feu de camp. Camilla s'était rapprochée d'elle, et Magda l'entoura de

ses bras pour se réchauffer, car elle avait froid. Camilla murmura quelque chose d'une voix endormie, remua dans son sommeil, et Magda se blottit plus étroitement contre elle ; Camilla l'embrassa machinalement avant de se rendormir.

Mais Magda était troublée. Comme si souvent ces dernières semaines, elle se retrouva en train d'analyser ses pensées.

Jaelle. Que s'était-il passé entre elles, exactement ? Elles s'étaient réveillées dans les bras l'une de l'autre après un cauchemar partagé grâce au *laran* qu'elle ignorait posséder… Et Jaelle l'avait étreinte et embrassée, non pas d'un baiser machinal comme Camilla tout à l'heure, mais d'un baiser d'amante, d'une intensité sensuelle qui effrayait Magda. Comme bien des femmes qui n'ont eu que des expériences conventionnelles, elle trouvait difficile de seulement imaginer qu'elle pourrait répondre à ce genre d'avance. Jaelle n'avait pas manifesté de colère… mais Magda s'était enfuie. Maintenant, dans les bras de Camilla, elle essaya de nouveau d'analyser ses sentiments. Camilla aussi lui avait fait des avances, et Magda avait refusé, mais elle ne savait plus pourquoi.

Est-ce là ce que je désire vraiment ? Est-ce pour ça que mon mariage fut un échec, parce que, au fond, je suis de celles qui aiment les femmes ?

Elle se sentit troublée, étrangère à elle-même, mais parvint finalement à se rendormir.

Le lendemain avant midi, ils commencèrent à sentir et entendre le feu… Ronflement, rugissement, âcreté dans l'air, lueurs rouges dans le ciel.

Tout le long de la colline, une rangée de silhouettes noires de suie abattaient des arbres, tandis que d'autres, armées de houes et de râteaux, nettoyaient le coupe-feu.

On donna un râteau et une houe à Magda et Felicia. Keitha, qu'on ne jugea pas assez forte pour travailler sur le front du feu, fut envoyée au camp pour aider les femmes à faire la cuisine et puiser de l'eau. Camilla, Annelys et plusieurs autres rejoignirent les équipes de bûcherons.

D'où elle était, Magda ne voyait pas le feu, mais elle l'entendait. Armée de sa houe, elle raclait le sol, et, en moins d'une heure, elle eut les reins cassés et les mains couvertes

d'ampoules, mais elle continua. Puis un vieillard passa avec un seau d'eau, et elle se redressa pour boire à son tour. Son voisin, la regardant pour la première fois, s'écria :

— Par les enfers de Zandru, c'est une fille ! Qu'est-ce que vous faites là, *mestra ?*

— La même chose que vous, mon ami, je combats l'incendie, répondit Magda, avant de se rappeler qu'elle ne devait parler à aucun homme, bon ou mauvais. Alors, elle baissa la tête, vida son quart et le rendit au vieillard qui lui dit :

— Une fille convenable comme toi n'a rien à faire avec les hommes ! Tu devrais aller au camp, rejoindre ma femme et mes filles !

Sans un mot cette fois, Magda lui rendit son quart, reprit sa houe et son travail. Au crépuscule, ils furent relevés par une autre équipe. Magda tenait à peine debout, les mains pleines de cloques et le dos douloureux. Au camp, elle alla se laver les mains et le visage, puis des femmes passèrent de grands bols de soupe aux haricots qui avait mijoté toute la journée sur le feu. Magda aurait bien voulu prendre un bain, mais ils étaient tous logés à la même enseigne, sales, suants et sentant la fumée. Magda se dirigea vers les latrines, mais une sœur d'une autre Maison l'arrêta, lui rappelant qu'elles y allaient toujours par deux pour plus de sécurité. D'abord embarrassée de cette proposition, Magda s'en félicita quand elle vit la tête des hommes rôdant autour de la feuillée.

Barbares ! Chez les Terriens, aucun homme ne me toucherait sans y être encouragé !

Mille ans de coutumes les séparaient. Les Ténébranes ordinaires, protégées par leurs longues jupes et le foulard cachant leurs tresses, circulaient partout sans danger, et personne ne les importunait parce qu'on les savait la propriété d'un homme qui vengerait toute offense faite à son bien. Mais les Amazones Libres n'appartenaient qu'à elles-mêmes, et, par conséquent, tout homme pouvait tenter sa chance… *Barbares*, se dit encore Magda. Mais les Terriens avaient aussi leurs défauts.

Quand, dans leur coin du camp, les Amazones eurent déroulé leurs sacs de couchage, Keitha murmura :

— Les femmes étaient pires que les hommes. Elles m'ont regardé comme si j'étais un mille-pattes tombé dans leur porridge, et il y en a même une qui m'a demandé pourquoi je n'étais pas à la maison en train de m'occuper de mes enfants. Et quand je leur ai dit…

— Laisse tomber, dit doucement Rafaella. On connaît. On a eu le temps de s'habituer, c'est tout. Et tu t'habitueras aussi. Sois toujours fière de ce que tu es et de ce que tu as fait. S'ils ne comprennent pas, c'est leur problème, pas le tien. Aujourd'hui, nous avons bien travaillé pour les Domaines. Dors, ma chérie.

Magda fut étonnée de la douceur de Rafaella, qui, en général, n'avait guère de patience pour la timidité de Keitha.

— C'est pourtant vrai, murmura Camilla. Les hommes ne sont pas aussi mauvais que les femmes. Une fois qu'ils se sont mis dans la tête qu'on travaille jusqu'aux limites de nos forces sans exiger aucun privilège spécial, ils nous acceptent. Les femmes, jamais. Elles ont l'impression qu'en travaillant auprès de leurs maris, nous menaçons leur statut privilégié ; comment convaincre leurs époux qu'elles sont fragiles et délicates alors que notre exemple les dément ? Keitha pensait que son travail serait plus facile que le nôtre, parce qu'elle est moins forte…

— Tu m'accuses de tirer au flanc ? s'emporta Keitha.

— Pas du tout, ma fille de serment ; ton travail est adapté à tes forces comme notre tâche l'est aux nôtres ; mais tu as fait là une expérience instructive. Pour moi, je préfère mille fois être en butte à l'hostilité des hommes qu'à celle des femmes. Ton épreuve est beaucoup plus dure que la nôtre. Aucune femme n'a peur de moi si je travaille au côté de son mari, poursuivit la vieille *emmasca*, mais toi, tu es jeune et jolie, et tu peux trouver un homme, un mari ou un amant quand tu le voudras. Elles me pardonnent d'avoir renoncé à ce que selon elles je n'aurais jamais pu obtenir. Mais elles ne te pardonneront rien, à toi, et il vaut mieux que tu le saches.

Le lendemain, le temps était gris et pluvieux.

— Espérons que ça va éteindre le feu, dit Camilla en enfilant ses bottes. Margali, fais voir tes mains.

Elle étouffa un cri devant ses ampoules.

— Tiens, mets cette crème dessus ; elle durcira un peu la peau.

Magda s'en enduisit les mains avant d'enfiler ses gants. Elles firent la queue avec les hommes pour le petit déjeuner, composé de porridge aux oignons et aux herbes. Il y avait des bassines de bière et des seaux de tisane. Certains hommes firent des remarques déplacées, mais Magda baissa les yeux et fit semblant de ne pas entendre. En revanche, Camilla riait et plaisantait avec eux ; à l'évidence, beaucoup la connaissaient et la respectaient. Elle avait dit à Magda qu'elle avait servi avec eux pendant la dernière guerre.

Elle prit place à côté de Félicia dans la ligne de feu, et un homme l'appela doucement :

— Dis donc, ma jolie, qu'est-ce que tu fais avec cette vieille peau ? Elles t'ont embrigadée avant que tu saches ce que tu perds ? Viens ici, et je vais te montrer comment on prend du bon temps…

Magda ignora ces paroles et regarda droit devant elle. Le manche de sa houe était trop court, alors elle l'échangea avec Felicia, plus petite qu'elle. Tandis qu'elles retournaient à leur place, un homme descendit la pente en courant.

Petit et mince, avec des cheveux roux foncé, il portait une cape vert et or.

— L'incendie a sauté par-dessus le coupe-feu et se dirige par là ! cria-t-il. Ne montez pas là-bas ! Reculez les chariots, il faut déplacer le camp…

Les hommes se redressèrent.

— C'est le Seigneur Damon, dit quelqu'un.

Puis ils se hâtèrent d'exécuter les ordres. On envoya Magda charger couvertures et vivres sur un chariot, tandis que celui qu'ils appelaient le Seigneur Damon continuait à prévenir ses hommes, conférant avec eux en dessinant des plans sur le sol. Quelqu'un lui tendit une chope de bière ; il en prit une gorgée, se rinça la bouche, recracha, puis vida sa chope et en demanda une autre. Ses vêtements, quoique élégants, étaient sales et fripés, car il avait couché par terre comme tout le monde. Il avait la voix rauque de fatigue.

— Arrête de bayer aux corneilles, lui dit Camilla. Conduis l'autre chariot dans la prairie ; et attention que les chevaux ne s'emballent pas !

Magda prit un cheval par la bride et amorça la descente. Les animaux, sentant le feu, hennissaient et se cabraient, et finalement Magda dénoua son tablier et l'attacha sur les yeux de l'animal qu'elle conduisait. Mais le tablier sentait la fumée, et l'animal hennit de plus belle. Alors Magda cria à Keitha de lui apporter son tablier qu'elle attacha autour de la tête de la bête qui se calma.

Le Seigneur Damon s'approcha et dit :

— Bonne idée. Restez sur la droite de ce torrent asséché, et installez le camp là-bas, dans l'ombre de ces arbres. Faites un coupe-feu assez large. Accompagnez-la, dit-il, à l'adresse d'une douzaine de femmes qui suivaient.

Les chevaux, aveuglés par le bandeau, suivirent docilement.

À l'endroit indiqué, les femmes commencèrent à décharger le chariot, empilant vaisselle, casseroles et couvertures dans les bras des volontaires, Magda travaillant plus dur que personne.

— Tiens, dit-elle, donnant une dernière brassée de couvertures à une femme. Ce sont les nôtres, celles de la Guilde. Pose-les là-bas, s'il te plaît.

La femme la foudroya du regard et jeta les couvertures par terre.

— Va les poser toi-même. Je ne suis pas ta bonne, espèce de sale *lemvirizi*…

La grossièreté du mot laissa Magda sans voix.

— Qu'est-ce que je t'ai fait ? dit-elle enfin. Nous venons vous aider…

La femme la regarda, le visage haineux.

— Les Dieux nous envoient cet incendie en punition de nos péchés, parce que nous tolérons tes pareilles parmi nous, preuve que la nature elle-même se soulève contre vous.

Elle tourna le dos et s'éloigna, et Magda, tremblant de tous ses membres, se baissa pour ramasser les couvertures, le visage inondé de larmes.

— Je vais t'aider, ma sœur, dit une voix compatissante.

Levant les yeux, Magda vit devant elle une inconnue aux cheveux courts d'Amazone et portant l'anneau d'oreille des Renonçantes, mais par ailleurs vêtue d'une jupe et d'une tunique comme toutes les Ténébranes. Elle connaissait cette femme, elle l'avait déjà vue, entendue quelque part.

— Tu es des nôtres, ma sœur ?

— Je suis Ferrika n'ha Fiona, dit la femme. Ne fais pas attention à ces paysannes arriérées ; nous les détromperons quelque jour. Je suis sage-femme à Armida.

Elle posa les couvertures à l'endroit indiqué par Magda et se penchait pour les arranger, quand quelqu'un cria :

— Où est la guérisseuse ? On apporte trois grands brûlés.

— On se reverra plus tard, dit Ferrika, s'éloignant vivement, ses jupes balayant la poussière.

Le pantalon était vraiment plus pratique ici, se dit Magda. Si elle était Renonçante, pourquoi n'en portait-elle pas la tenue ?

Plus tard, on l'envoya arracher des ronces et autres épineux pour établir un nouveau coupe-feu ; mais il semblait si loin de l'incendie que Magda demanda, consternée :

— Ils croient vraiment que ça va venir jusque-là ?

Pour toute réponse, une femme tendit le bras en disant :

— Regarde.

Le souffle coupé, Magda vit que le feu venait d'atteindre le faîte de la colline sur leur droite et se propageait rapidement dans le camp qu'ils venaient d'évacuer, les longues langues de flamme dévorant tout sur leur passage. Ici et là, un résineux s'enflammait comme une torche, projetant des gerbes d'étincelles à des centaines de pieds.

— Tout le monde sur la ligne de feu ! hurla un homme. Les femmes aussi ! S'il n'y a pas assez de pelles, prenez des houes et des râteaux, ou travaillez à mains nues ! C'est une course contre le temps !

Magda prit sa place dans la ligne, essayant de ne pas voir ni entendre le feu. La fumée lui piquait les yeux, l'air était irrespirable ; elle rabattit un pan de sa tunique sur sa bouche pour filtrer la poussière, regrettant de ne pas avoir un foulard. Au bout d'un moment, un homme lui tapa sur l'épaule – avec le bruit, on ne s'entendait pas – et lui fit signe de venir se placer à

l'autre bout d'une scie à deux mains ; elle était sûre qu'il ignorait qu'elle était femme, car elle n'avait pas vu une seule autre Amazone dans la ligne, mais elle le suivit sans un mot.

Quand les porteurs d'eau vinrent leur donner à boire, elle revit l'homme du matin, celui qu'on appelait le Seigneur Damon, approcher à cheval, et elle se dit qu'il devait commander toutes les opérations.

— Mauvais, dit-il à quelqu'un que Magda ne voyait pas. Il faut les faire évacuer et laisser faire le feu ; il n'y a plus rien à sauver, et ils doivent nous rejoindre ici. Comme ça, on pourra peut-être retarder l'avance de l'incendie et l'empêcher de s'étendre vers Syrtis – il y a cinq villages par là-bas !

Il regarda vers la ligne où les hommes s'étaient redressés pour boire, avisa Magda et lui fit signe.

— C'est toi qui guidais les chevaux ce matin, mon garçon ? Tu as de la tête. C'est ce qu'il me faut pour porter un message à mes hommes de l'autre côté de cette crête. Donne ton côté de scie à un autre, et viens là.

On lui avait interdit de parler à quiconque, mais elle se dit que ça ne s'appliquait pas au fait d'écouter les ordres du chef de toutes les opérations ! Il la regardait à peine, occupé à observer l'incendie.

— Grimpe cette crête, et tu trouveras une équipe commandée par un grand blond ; si tu ne le vois pas, demande Dom Ann'dra. Dis-lui qu'ils abandonnent au feu cette partie de forêt ; elle est déjà perdue ; et qu'ils redescendent par ici pour empêcher l'incendie de s'étendre vers Syrtis. Tu as compris ?

Magda répéta le message, d'une voix aussi grave que possible.

— Et s'il demande qui envoie le message, que dois-je dire, *vai dom ?*

Il la regarda pour la première fois.

— Ah, c'est vrai, tu n'es pas d'ici ! Tu appartiens au groupe de Thendara, non ? Dis-lui que le message est du Seigneur Damon. Et maintenant, va vite !

Magda attaqua la pente, marchant aussi vite que possible dans les fourrés et les ronces. Le camp de la veille flambait, mais les flammes n'avaient pas atteint partout le coupe-feu qui

séparait l'incendie des hommes qu'elle allait rejoindre. La puanteur était affreuse, avec des effluves de viande calcinée, sans doute les animaux surpris par le feu. Dans le groupe qu'elle cherchait, elle avisa une silhouette en tunique grise et bottes d'Amazone, et reconnut Camilla, qui s'était attaché un foulard sur le bas du visage car la chaleur était étouffante. C'était la seule qui n'était pas nue jusqu'à la taille.

Elle aurait voulu lui parler, mais son message était urgent, et elle continua le long de la ligne, à la recherche d'un grand blond. Ici, la fumée était plus épaisse et elle voyait à peine.

— Où est *Dom* Ann'dra ? demanda-t-elle à un homme. J'ai un message du Seigneur Damon…

L'homme toussa et lui montra un nuage de fumée noire ; Magda plongea dedans, et vit alors la silhouette indistincte d'un homme à la peau claire, coiffé d'un chapeau à larges bords, et qui dépassait largement les six pieds.

— *Dom* Ann'dra ? cria-t-elle.

L'homme se retourna et dit :

— J'avais défendu qu'on me suive…

— Message du Seigneur Damon, dit-elle, le rejoignant vivement.

Elle eut une quinte de toux, puis répéta son message. La fumée lui faisait pleurer les yeux.

— Il a raison, bien sûr, s'écria *Dom* Ann'dra, mais j'espérais sauver ces pâtures ; les chevaux auront faim cet été ! Bon, redescends vite et dis-lui que tout le monde sera là d'ici une demi-heure.

Magda hocha de la tête, car elle toussait si fort qu'elle ne pouvait parler.

— Éloigne-toi de la fumée aussi vite que possible, lui dit *Dom* Ann'dra, l'air inquiet. Par ici…

Il lui fit signe de le suivre vers les autres, ôtant son chapeau qu'il agita devant lui pour écarter la fumée.

— On se replie, mes amis. Le Seigneur Damon a besoin de nous en bas… Raimon, Edric, vous tous, prenez vos outils et descendez ! Non ! Lâchez tout et courez !

Horrifiée, Magda vit le feu sauter par-dessus le coupe-feu, et un mur de flammes embraser le lit asséché du torrent qu'elle

avait emprunté pour venir. L'épaisse fumée tourbillonnant autour d'elle l'étouffait, et quand elle se mit à courir, elle fut prise d'une toux irrépressible, trébucha et tomba. *Dom* Ann'dra la prit dans ses bras, l'emporta à l'air libre et la posa par terre.

— Dieu Tout-Puissant ! dit-il en terrien.

Magda le regarda, éberluée, mais il continua dans le dialecte des montagnes :

— Désolé ! Il va falloir courir ; tu as quelque chose à t'attacher sur le visage ?

Magda déchira sa sous-tunique ; ce n'était pas le moment de faire des chichis. D'ailleurs, la fumée était si épaisse qu'on ne voyait plus rien.

— Bien, dit-il en lui prenant la main. N'aie pas peur. Je ne te lâcherai pas, mais il faut me faire confiance. Tu seras peut-être un peu roussi, mais ça vaut mieux que d'être rôti pour le souper du diable ! Tiens bon !

Main dans la main, ils coururent vers le centre du feu. Magda sentit une bouffée de chaleur brûlante, l'odeur de ses cheveux roussis, et ses semelles mordues par les braises ; elle s'entendit hurler, mais continua, tenant fermement la main du grand blond. Puis, toussant et haletant, ils émergèrent de l'autre côté, hors des flammes et de la fumée. Soudain, le monde s'obscurcit et elle tomba, évanouie.

— Ferrika ! rugit *Dom* Ann'dra. La guérisseuse est dans les lignes ? Envoyez quelqu'un, et vite ! Il faut transporter ce petit en bas, il a risqué sa vie…

Magda sentit qu'on la soulevait comme un enfant. Puis, le souffle coupé, *Dom* Ann'dra la regarda et murmura :

— Dieu du ciel ! C'est une fille !

Elle s'assit et murmura d'une voix tremblante :

— Non… je vais mieux… Posez-moi…

Il secoua la tête, et seulement alors elle réalisa qu'il avait de nouveau parlé en terrien.

— Vous poser ! Sapristi ! Vos bottes sont brûlées, et vos pieds aussi ! Et d'ailleurs, qui êtes-vous ?

— Je suis une Amazone Libre de Thendara…

— Ouais, dit-il à mi-voix, l'air sceptique, c'est ce que vous dites. Mais je veux savoir qui vous êtes vraiment ! Agent de Renseignement, hein ?

Les yeux flamboyant comme des braises dans son visage noir de suie, il ajouta :

— En tout cas, qui que vous soyez, vous avez du cran pour une fille. Vos bottes sont fichues.

Ferrika s'approchait vivement, accompagnée de Camilla.

— *Vai dom*, l'Amazone de Thendara dit que la messagère fait partie de son groupe et qu'elle va l'emmener près de ses sœurs…

Elle s'interrompit et poussa un cri de compassion devant les bottes brûlées de Magda, et les chairs à vif visibles par les trous.

— Ma sœur, je vais t'emmener où l'on pourra te soigner…

Ann'dra hocha la tête.

— Occupez-vous d'elle. Moi, je dois amener ces hommes à Damon puis lui demander ses instructions, et vite !

Ferrika et Camilla firent la chaise à Magda pour la transporter. Maintenant, ses brûlures étaient horriblement douloureuses, mais elle suivit *Dom* Ann'dra des yeux.

Agent de Renseignement, hein ? Et il avait parlé en terrien. Pourtant, Damon semblait le connaître et l'accepter comme un des siens. Que se passait-il ici ? Elle toussait à s'étrangler, ses yeux pleuraient et elle avait mal à la poitrine ; elle réalisa que Ferrika et Camilla l'avaient assise sur une couverture. Rafaella surgit soudain avec une cruche d'eau qu'elle porta à la bouche de Magda.

— J'ai vu les flammes t'envelopper, Magda, dit Camilla. Je croyais que tu étais morte…

— J'ai remarqué qu'elle s'est arrangée pour tomber dans un endroit où il y avait un beau garçon pour la porter, dit Rafaella, acerbe.

— Laisse-la tranquille, Rafi. Tu ne vois pas qu'elle est blessée ? dit sèchement Camilla. Tu aurais voulu qu'elle se laisse brûler sur place ? Je ne sais pas si j'aurais eu le courage de passer à travers les flammes comme ça, même si le Seigneur Hastur lui-même m'avait pris par la main, et encore moins *Dom* Ann'dra.

— Qui est *Dom* Ann'dra ? demanda Magda, au milieu d'une quinte de toux.

— Le beau-frère du Régent ; il a épousé la sœur jumelle de Dame Ellemir, dit Ferrika.

Elle leva les yeux sur la crête et fronça les sourcils.

— Que font les *leroni* là-haut ? Il paraît…

Elle s'interrompit brusquement.

— Ma sœur, laisse-moi soigner tes pieds. Et toi, Camilla, plus question de travailler dans les lignes. Il y a de la tisane de *livani* dans cette marmite ; c'est bon contre la fumée ; bois-en une tasse et donnes-en à ta sœur…

Elle regarda Magda, perplexe, et poursuivit :

— Je ne sais pas ton nom, mais je suis sûre de t'avoir déjà vue…

— Tu m'as aidée à décharger les couvertures ce matin…

— Non, avant ça, dit Ferrika, secouant la tête.

Et soudain, Magda sut où elle avait vu ce visage rond semé de taches de rousseur, ces yeux verts et ce nez retroussé. Le soir de sa première Soirée de Réflexion, quand son esprit avait dérivé vers la Sororité… et elle sut que Ferrika la reconnaissait aussi, mais elle la regardait, perplexe. Elle prononça quelques mots en une langue étrange, mais Magda secoua la tête sans comprendre. La perplexité de Ferrika s'accrut, mais elle dit simplement :

— Bois cette tisane, ça te fera du bien à la gorge.

Magda goûta le breuvage brûlant et acide en faisant la grimace, mais il lui adoucit la gorge et son nez s'arrêta de couler. Camilla essuya de la manche son visage noir de suie puis but aussi sa tisane.

— Voyons ces pieds. Tu as d'autres brûlures ?

Camilla s'agenouilla près d'elles, l'air anxieux.

Magda avait les sourcils brûlés, le front et le bout des cheveux roussis, mais ce n'était pas grave. Camilla lui tint la main pendant que Ferrika découpait ses bottes.

— Ces bottes souples – ce n'est pas fait pour travailler dans les lignes ! la gronda Ferrika.

Les semelles avaient brûlé, et Ferrika dut prendre des pincettes pour retirer les derniers fragments de semelles incrustés dans les chairs. Magda fit la grimace, mais ne cria pas.

— Vilaine brûlure, dit Ferrika. Il ne faudra pas marcher pendant un jour ou deux ; c'est peut-être plus profond que ça n'en a l'air.

Pourtant, à la surprise de Magda, elle ne toucha pas les plaies mais fit une imposition des mains à deux ou trois pouces des blessures, d'abord sur un pied, puis sur l'autre. Enfin, elle se redressa et soupira, l'air soulagé. Magda repensa à Dame Rohana, concentrée sur sa pierre-étoile sans toucher la terrible blessure de Jaelle. Le *laran ?*

— C'est moins grave que je ne le craignais, dit Ferrika, mais pas superficiel non plus. Le derme est brûlé mais le muscle n'est pas attaqué. Avec de bonnes bottes, tu n'aurais rien eu. Je vais la panser, et après, il faudra la porter ; il ne faut pas qu'elle pose les pieds par terre.

Magda avait le visage inondé de larmes. Elle se dit que ce devait être une réaction à la fumée.

— Je suis venue pour aider, et je suis une charge…

— Tu as été blessée dans l'accomplissement de ton devoir, dit Camilla, bourrue. Nous te soignerons.

Ferrika fouillait dans sa trousse, qui ressemblait beaucoup à celle de Marisela.

— Bassine-lui le visage avec cette lotion, Camilla, pendant que je panserai ses pieds. Mais même une fois pansée, il ne faut pas qu'elle marche. Et il faut lui trouver une paire de bottes ; au camp, il y aura bien un vieillard qui pourra marcher pieds nus sans problème.

— J'avais oublié, dit Magda. J'avais un message pour le Seigneur Damon…

— Donne-le à une femme, car il n'est pas question que tu marches.

Magda répéta son message à Rafaella qui hocha la tête et s'éloigna vivement. Magda s'allongea et ferma les yeux, tentant d'ignorer la souffrance tandis que Ferrika lui enduisait les pieds d'une pommade odorante avant de les envelopper d'épais bandages. Camilla lui bassinait le visage.

— Ma pauvre petite, quand je t'ai vue disparaître dans la fumée, j'ai bien cru que tu étais morte, Margali, répéta-t-elle d'une voix rauque, serrant Magda dans ses bras.

Stupéfaite, Magda réalisa que la vieille Amazone était au bord des larmes. Camilla extériorisait rarement ses émotions. Ferrika se redressa et dit :

— Il faut que je retourne aux lignes ; d'autres blessés ont besoin de moi.

— J'y retourne aussi, dit Camilla en se relevant.

— Toi, tu restes ici, ordonna Ferrika.

— Pour qui me prends-tu ? demanda Camilla avec colère.

— Pour une femme trop vieille pour ce genre de travail, dit Ferrika. Tu n'aurais jamais dû venir. Tu seras plus utile au camp avec les femmes.

— Plutôt aller travailler avec les vaches ! rétorqua Camilla, dédaigneuse, s'éloignant avant que Ferrika ait eu le temps d'ajouter un mot.

— J'aurais dû le savoir, soupira Ferrika ; Camilla veut toujours être plus forte que personne, femme ou homme ! Bon, repose-toi, Margali, dit-elle en s'en allant.

Magda s'allongea sur sa couverture ; elle avait moins mal que tout à l'heure, mais quand même assez pour trembler de tous ses membres. Puis les vives souffrances se calmèrent, faisant place à une douleur sourde. Elle était seule, à part une femme qui entretenait le feu, et un vieillard couché comme elle sur une couverture, bien couvert, mais qui respirait avec difficulté. La femme s'approcha, et Magda se raidit au souvenir de l'hostilité de celle du matin, mais l'inconnue dit simplement :

— Il faut m'appeler si tu as besoin de quelque chose. Tu veux de la tisane ?

Magda avait une soif dévorante et but avec plaisir une autre tasse de tisane acide.

— Je savais que quelqu'un avait été brûlé, mais je croyais que c'était un jeune messager. Ganzer Kanzel a été terrassé par la fumée ce matin, dit-elle, montrant le vieillard de la tête, mais il se remettra avec du repos ; je me demande où son fils avait la tête quand il l'a laissé venir ! Bon, il faut que j'aille m'occuper du dîner… tu es une Renonçante de Thendara, non ?

Magda hocha la tête et la femme reprit :

— J'ai une sœur à la Maison de Neskaya. Il y a une de tes sœurs qui entretient l'autre feu ; je vais changer de poste avec elle, comme ça, elle sera plus près de toi.

Elle s'éloigna et, une minute plus tard, Keitha la remplaçait.

— On m'avait dit qu'il y avait un brûlé, mais je ne savais pas que c'était toi, dit Keitha, se penchant sur elle. Elle est gentille, celle qui m'a envoyée ici ; elle dit qu'elle a une sœur qui est des nôtres ; et il paraît qu'il y en a d'autres parmi les guérisseuses…

— L'une d'elles m'a pansé les pieds.

— Bon, il faut que je m'occupe du feu pour ne pas faire brûler le dîner, dit Keitha. Mais je t'apporterai à boire de temps en temps – il paraît que tu dois boire le plus possible. Tu as très mal, Margali ?

— Je n'en mourrai pas, mais oui, ça fait mal. Enfin, va t'occuper de ton dîner et ne t'en fais pas pour moi.

À regret, Keitha retourna à son feu et Magda se rallongea, essayant de trouver une position confortable. Au bout d'un moment, elle tomba dans une somnolence fiévreuse, et se réveilla quand le soleil couchant embrasait le ciel. Keitha lui apporta une assiettée de ragoût et une tasse de tisane, mais Magda ne put rien avaler, malgré les efforts de Camilla, revenue pour l'aider, et qui aurait nourrie à la cuillère si elle l'avait laissé faire.

— Non, non, je n'ai pas faim ; je n'arrive pas à avaler, dit-elle. Mais j'ai soif, très soif…

— C'est très bien ; il faut boire le plus possible même si tu n'as pas faim, dit Ferrika, arrivant avec le mince aristocrate qu'on appelait le Seigneur Damon.

— *Mestra,* dit-il à Magda, je suis désolé de vous voir en cet état ; je vous ai exposée au danger sans même savoir que vous étiez une femme.

— Je suis une Renonçante, dit-elle avec fierté.

— À d'autres ! protesta Ferrika, sans le moindre soupçon de déférence.

Le Seigneur Damon sourit. Sale et débraillé, il grignotait sans appétit une lamelle de viande fumée, comme trop épuisé

pour avoir encore faim. Il avait toujours le visage noir de suie, mais ses mains étaient propres. Il posa sa viande et dit :

— Montrez-moi vos blessures, *mestra* ; moi aussi, je connais un peu l'art du guérisseur.

Après toute une journée passée à combattre l'incendie, il fait encore le tour du camp pour soigner les blessés… C'est bien de Damon !

Un instant, Magda crut que quelqu'un avait parlé tout haut, puis elle réalisa qu'elle avait entendu des pensées non exprimées, comme cela lui arrivait de plus en plus souvent. Elle vit le visage du Seigneur Damon se contracter en voyant ses brûlures, et sut qu'il ressentait physiquement la douleur fugitive qu'il lui avait causée.

— Douloureux, j'en suis sûr, mais pas vraiment grave, dit-il. Veillez à ce que votre pansement reste propre et sec, sinon les blessures pourraient s'infecter. Pas d'héroïsme déplacé : ne marchez sous aucun prétexte, même si vous devez vous faire transporter aux latrines par vos sœurs toutes les deux heures ; les brûlures déchargent dans le sang des toxines qu'il faut éliminer.

Ses manières étaient aussi courtoises et impersonnelles que celles d'un médecin terrien, et Magda en fut étonnée.

Il se redressa pour s'en aller.

— Présentez mes compliments aux Mères de la Guilde de Thendara, et assurez-les de ma reconnaissance envers la Guilde.

— Vous nous honorez, *vai dom,* dit Rafaella en s'inclinant.

— C'est vous qui m'honorez. Je vous laisse avec vos sœurs, dit-il à Ferrika. Vous savez où me trouver si vous avez besoin de moi.

Il s'éloigna, et Ferrika alla voir d'autres brûlés ; et, de l'autre côté du camp, Magda l'entendit ordonner à ceux qui avaient la gorge desséchée par la fumée de boire de la tisane qui infusait sur le feu dans de grandes marmites.

— Il ne la traite pas comme une servante, dit Keitha, d'un ton légèrement critique.

— Peut-être qu'elle ne l'est pas, remarqua une femme.

— Vous ne connaissez pas Ferrika si vous voulez insinuer qu'elle est sa concubine, dit Camilla. C'est une Renonçante.

— Peut-être qu'elle est simplement son amie, dit Magda.

Les autres eurent l'air sceptique, mais Magda avait senti entre eux cette acceptation mutuelle qui les plaçait sur un pied d'égalité malgré la différence de condition, et qu'elle n'avait jamais sentie entre un homme et une femme sur Ténébreuse.

— *Mestra'in,* cria quelqu'un d'un autre feu, il paraît qu'il y a une musicienne parmi vous. Elle pourrait venir nous chanter quelque chose ? Nous l'avons bien mérité.

Rafaella fouilla dans ses fontes.

— Je vais vous jouer quelque chose avec plaisir, mais j'ai la gorge trop à vif pour chanter. Si quelqu'un a encore assez de souffle et de voix, qu'il criante à ma place !

Elle se dirigea vers le feu, et Camilla expliqua :

— Des renforts sont arrivés de Neskaya, alors ceux du camp ont le temps de se reposer. Mais on peut nous rappeler s'il y a une autre chaude alerte comme cet après-midi !

Allongée sur sa couverture, Magda écouta le *rryl* en silence. Une ou deux Renonçantes étaient allées écouter la musique, mais Camilla resta près d'elle au cas où elle aurait besoin de quelque chose. Magda ferma les yeux et essaya de dormir. Camilla s'était dépensée sans compter tout le jour, et Magda était inquiète, mais elle savait qu'il était inutile de lui demander de se ménager le lendemain.

Le silence était retombé sur le camp, Rafaella était revenue étaler sa couverture près de Keitha, quand retentirent des bruits de sabots, et brillèrent des torches. Au loin, Magda reconnut la voix de Damon Ridenow mêlée à d'autres voix inconnues, puis il y eut un remue-ménage au milieu du camp, et des cavaliers descendirent de cheval. Magda s'assit et vit des hommes et des femmes en longues capes, certaines bleu et argent aux couleurs des Hastur, d'autres du noir et vert de la Garde de la Cité.

— Les Alton d'Armida, dit Camilla en s'asseyant.

— Maintenant, on va peut-être parvenir à contrôler l'incendie, dit quelqu'un. S'ils ont rassemblé les nuages, ils peuvent faire pleuvoir pour éteindre le feu…

Magda vit le grand blond qu'on appelait Ann'dra, le Seigneur Damon et une svelte jeune femme dont les cheveux scintillaient comme du cuivre natif sous son capuchon bleu et argent. Elle

regarda vivement autour d'elle et s'approcha du feu des Renonçantes.

Elle dit d'une voix claire, dans le *casta* très pur de Nevarsin et d'Arilinn :

— Où est la Renonçante qui a été brûlée dans les lignes aujourd'hui ?

— C'est moi, dit Magda, mais je vais mieux…

Elle s'approcha, accompagnée d'une femme un peu plus grande en cape vert et noir ; Magda vit qu'elle était enceinte, mais elle portait sa grossesse avec une aisance insouciante.

— Je suis Hilary Castamir-Syrtis, dit la plus petite en bleu, et Ann'dra nous a dit que vous avez été brûlée en protégeant nos terres. Nous vous sommes grandement redevables, *mestra*. Voulez-vous défaire ses bandages ? demanda-t-elle à Camilla, qui s'exécuta, immédiatement.

Dame Hilary s'agenouilla près d'elle et, comme Ferrika tout à l'heure, passa la main à deux ou trois pouces de ses pieds.

— Quel est votre nom, *mestra ?*

— Margali n'ha Ysabet.

— N'ayez pas peur, ça ne fera pas mal, dit-elle, portant la main à un cordon de cuir à son cou.

Magda repensa au geste de Dame Rohana lorsque Jaelle était blessée, et soudain, à travers le cuir et la soie, il lui sembla voir la luminescence bleue d'une matrice. Dame Hilary ferma les yeux, très concentrée. Brusquement, la douleur de Magda se raviva, puis disparut tout aussi soudainement, en même temps que la brume bleue.

— Vos pieds sont guéris, *mestra*, et je crois que vous n'aurez plus de problème. Mais la peau est encore tendre et il vaut mieux ne pas marcher pendant un jour ou deux, car alors les plaies pourraient se rouvrir et s'infecter. Je voudrais avoir le temps de bavarder avec vous, car je suis reconnaissante aux Renonçantes, mais j'ai d'autres blessés à soigner. Bonne nuit, *mestra*.

Elle s'éloigna en compagnie de la femme en cape verte qui n'avait pas dit un mot.

À la lueur du feu, Magda examina ses pieds. Comme elle s'y attendait – elle avait vu le résultat de l'action de Dame Rohana

sur Jaelle – il n'y avait plus ni saignements ni brûlures. Les plantes de ses pieds étaient couvertes de croûtes grisâtres, avec, entre les cicatrices, de la peau tendre et rose de bébé, très sensible au toucher. Mais elle était guérie.

— Ce ne sont pas de vrais Comyn, et ce n'est pas une vraie Tour, dit une femme avec mépris. Vous savez comment on les appelle à Arilinn ? La Tour Interdite… Ils sont sous l'interdit d'Arilinn ! On dit même…

Elle baissa la voix, comme pour communiquer un scandale excitant, et Magda n'entendit pas ce qu'elle disait, mais il y eut de petits cris choqués.

— À quoi servent les Tours à ceux qui ne sont pas Comyn ? dit Camilla. À part eux, qui sortira de ses murs pour nous aider et nous guérir ?

— Je me moque de ce que vous dites, dit un homme du feu voisin. Ce n'est pas convenable pour une *leronis* de courir la campagne avec les gens du commun ! Dame Hilary et Dame Callista ont été renvoyées de la Tour d'Arilinn par la vieille magicienne, et elle devait avoir de bonnes raisons. Elles devraient mener une vie décente à la maison, si elles n'ont pas pu vivre décemment à la Tour – au lieu de courir la campagne pour éteindre les incendies et guérir les paysans…

Il cracha par terre avec dédain, et reprit :

— On se débrouille très bien tout seuls avec le feu, on n'a pas besoin de leur sorcellerie pour l'étendre !

— Je ne dirai rien contre Dame Léonie, dit doucement Camilla. Elle s'est montrée très bonne envers moi à une époque où j'avais grand besoin de bonté. Mais, vierge sacrée cloîtrée dans sa Tour d'Arilinn, elle sait sans doute peu de chose des besoins de ceux qui vivent dans le monde, et ne savent pas ou n'osent pas faire appel à la Tour.

— Il paraît même – ma sœur est servante à Armida – qu'ils enseignent le *laran* aux gens du peuple, dit une femme avec mépris. Si les gens comme nous peuvent apprendre le *laran,* quelle valeur ça a ? Les Comyn descendent des Dieux ! Ils ne devraient pas s'abaisser jusqu'à nous !

— Je préfère me taire devant une telle ignorance, dit Camilla.

— Ils sont comme vous, les Renonçantes, reprit la femme. Vous ne restez pas à votre place, vous ne vous mariez pas, vous n'avez pas d'enfants. Pas étonnant que vous approuviez les descendants d'Hastur de ne pas rester à leur place, eux non plus ! Vous voulez mettre le monde à l'envers, avec les maîtres qui deviendraient les serviteurs, et les serviteurs qui deviendraient les maîtres ! L'ordre ancien était assez bon pour mon père, et il est assez bon pour mon mari et pour moi ! Vous n'avez pas d'hommes à vous, alors vous mettez des pantalons comme des effrontées, pour montrer vos jambes et nous prendre nos maris… Je vais vous dire, *mestra,* mon mari ne vous toucherait jamais même avec une fourche à foin, et s'il vous touchait, je le scalperais ! Et si je vous prends à l'aguicher avec vos seins, je vous arrache les yeux !

— Si votre mari restait seul sur la planète, *mestra,* gloussa Camilla, j'aimerais mieux coucher avec le chien de la maison. Vous pouvez garder votre mari pour vous, pour ce qu'il m'intéresse !

— Vous autres les Amazones, vous n'aimez que les femmes…

— Assez ! dit une voix autoritaire. Pas de disputes dans le camp ; la trêve du feu est valable ici comme ailleurs !

C'était Ferrika, et la femme s'éloigna dans le noir.

— Dormez, mes sœurs, dit Ferrika. Qui braie avec son âne et aboie avec son chien ne gagne pas sa cause au tribunal.

Le silence se fit autour du feu des Amazones, mais Camilla ôta ses bottes, l'air contrarié.

— J'ai rencontré la vieille *leronis* d'Arilinn, dans ma jeunesse, dit-elle à voix basse à Magda. Elle m'a guérie quand j'étais profondément blessée, physiquement et moralement – je t'en ai déjà parlé. Mais les gens d'Arilinn ne savent rien des besoins du peuple. Si ce qui m'est arrivé était arrivé à une jeune paysanne, la Dame aurait haussé les épaules et conseillé à sa famille de la marier au premier venu. Parce que j'appartenais à sa caste, elle a eu pitié de moi…

Elle s'interrompit brusquement, se demanda :

— Qu'est-ce qui me prend de jacasser comme ça ?

Magda lui pressa la main dans le noir.

— Quoi que tu me dises, je ne le répéterai jamais, je te le promets.

— Cette femme m'a accusée d'aimer les femmes, comme si c'était la pire injure imaginable, dit Camilla. Je n'en ai pas honte, sauf quand je me trouve avec des femmes qui en font une insulte dégradante…

— Tu es mon amie, Camilla. Peu m'importe ce que tu es.

— Tu sais que je voudrais être plus qu'une amie pour toi, dit Camilla. Je ne devrais pas t'en parler, blessée comme tu es, mais tu sais que je t'aime… Enfin, je ne suis pas un homme, et mon amitié ne dépend pas de ta réponse. C'est à toi de choisir…

Magda se sentit profondément troublée.

Était-ce là ce qu'elle désirait ? Est-ce pour cela qu'elle avait fui Jaelle – *il n'y a que la vérité qui blesse,* disent les enfants. À vivre parmi des femmes, ce n'était pas surprenant… C'était peut-être à cela qu'elle aspirait obscurément ; son mariage avec Peter avait achoppé sur l'écueil de l'indépendance et de la rivalité, elle ne s'était pas contentée de l'accepter comme mari et amant. Et elle n'avait pas éprouvé le besoin de prendre un autre amant. Profondément troublée, elle pensa : c'est peut-être une femme que je veux ; je ne sais pas ; j'aime Camilla, mais je n'avais jamais pensé à ça…

Je devrais peut-être prendre Camilla comme amante ; cela la rendrait heureuse sans me faire de mal, et je saurais alors ce que je désire vraiment. Mais est-ce que j'ai envie de savoir ?

Elle dit doucement à Camilla :

— Nous en reparlerons à Thendara, je te le promets.

Elle se coucha, la tête sur l'épaule de Camilla, et sentit que son aînée s'endormait. Mais elle n'arrivait pas à trouver le sommeil. Elle n'avait plus mal, mais ses pieds la démangeaient furieusement et elle savait qu'elle ne devait pas se gratter. Qu'avait fait Dame Hilary ? Et voilà qu'elle se remettait à lire dans les pensées…

Elle écouta les bruits assoupis du camp, le ronflement lointain qui était le rugissement de l'incendie. Pouvait-il franchir le coupe-feu comme il l'avait déjà fait ce jour-là, et venir embraser le camp ? Ici, tout le monde dormait, mais là-bas, d'autres luttaient encore…

Au bout d'un moment, il lui sembla qu'elle s'endormait, mais elle avait toujours conscience de son corps glacé, de ses démangeaisons, et il lui semblait regarder le camp d'une hauteur brumeuse ; elle se vit blottie contre Camilla, les autres femmes nichées les unes contre les autres pour se tenir chaud, les feux couverts soigneusement contenus dans leurs cercles de pierres ; elle vit les capes vives des hommes et des femmes, le grand blond appelé Ann'dra, Dame Hilary aux cheveux flamboyants en cape bleue, le brun et timide Damon, la femme silencieuse dont on lui avait dit que c'était Dame Callista, et, se tenant la main, ils faisaient cercle autour d'une brume bleue, comme celle de la matrice de Dame Hilary quand elle l'avait guérie… Ils semblaient danser lentement et, en même temps, ils étaient immobiles et fixaient la matrice… Ferrika prit la main de Magda et l'attira dans la ronde, puis ils dansèrent dans les nuages, elle aidait Hilary à les rassembler et à les pousser au-dessus de l'incendie… Ils étaient doux, humides et souples sous la main comme de la pâte à pain. Elle avait l'impression de les presser entre ses doigts, et l'eau en suintait doucement ; les nuages devenaient plus mous, plus souples, puis il en sortit une petite pluie fine, qui se fit de plus en plus drue…

Magda s'éveilla en sursaut, le visage martelé de gouttes. À son côté, Camilla s'assit brusquement et s'écria :

— Il pleut !

Et une puissante acclamation s'éleva du camp et des alentours. Aucun feu ne pouvait résister à une pluie si nourrie et violente.

Et j'ai contribué à la faire tomber, se dit-elle, troublée, puis elle écarta cette idée. Elle avait dû sentir des gouttes, qui avaient provoqué son rêve. Certaines femmes emportaient leurs couvertures à l'abri des arbres ou dans les chariots. Camilla sortit une toile de ses fontes et la déploya au-dessus d'elles, faisant signe à Keitha et Rafaella de venir s'abriter sous cette tente improvisée. Le déluge continua, et quelques gémissements de froid et d'inconfort se mêlèrent aux acclamations, mais tout le monde reconnaissait qu'il valait mieux grelotter que rôtir ; de plus cette pluie assurait la survie du bétail et des arbres.

Est-ce la chance, se demanda Magda, la connaissance du temps ? Ou bien les aristocrates Comyn avaient-ils fait pleuvoir avec leurs matrices ? À part son rêve bizarre, elle n'avait aucune raison de croire à cette dernière hypothèse.

Ou tout cela n'était-il qu'un rêve ? Il était peu probable qu'ils aient pu provoquer la pluie. Mais, d'autre part, il était encore plus improbable que Dame Hilary guérisse ses brûlures sans même la toucher.

Qui était-elle pour assigner des limites aux pouvoirs des autres ? Un long roulement de tonnerre lui fit oublier toutes ces idées, et elle se blottit contre Camilla, les pieds glacés sous la pluie, tandis que quelqu'un grommelait :

— Ils n'auraient pas pu faire pleuvoir sans provoquer un déluge pareil ?

Certains n'étaient vraiment jamais contents, pensa Magda à moitié endormie.

Chapitre 5

JAELLE n'avait pas encore de nausées matinales, mais elle se sentait un peu barbouillée, et avait pris l'habitude de rester au lit pendant que Peter se douchait, se rasait et s'habillait ; puis il l'embrassait avant de partir, et alors elle se levait et mangeait quelque chose chez elle – c'était plus simple que de braver les étranges odeurs de la cafétéria dès le matin.

Ce jour-là, quand elle arriva au bureau de Cholayna, elle y trouva Monty et Aleki, en train de fouiller dans les fichiers et de consulter des listings.

— Il y a un incendie sur les terres d'Alton, dit Cholayna. J'y ai fait un tour en hélicoptère. C'est incroyable, ils combattent encore le feu à la main !

— Nous le faisons depuis des siècles, bien avant l'arrivée des Terriens, dit Jaelle avec raideur, et nous le ferons encore quand ils seront partis.

Peter entra, habillé pour travailler sur le terrain : culottes de peau, tunique de laine, surcot et cape doublés de lapin cornu, et hautes bottes. Elle l'envia.

— Prêt, Monty ? N'oubliez pas, Aleki, que vous êtes sourd et muet ; impossible de vous faire passer pour Ténébran avec votre accent, mais ça vous donnera l'occasion d'observer.

Cholayna inséra une cartouche dans son terminal, et une image floue tremblota sur l'écran : nuages de fumée, longues rangées d'hommes et de femmes grattant la terre, armés de houes et de râteaux, tandis que des cavaliers dirigeaient les opérations.

— Pas de matériel de terrassement, pas de tracteurs, pas d'avions-citernes ! Nous leur avons fait une proposition

d'assistance – ils auraient bien besoin de notre aide pour pulvériser de la mousse sur les flammes. Mais depuis cette histoire d'avion crashé dans les Kilghard près d'Armida, les indigènes se méfient de nos vols, dit Monty. Regardez, il y a trois villages par là, on le voit bien…

Il montra de longues rangées d'hommes et de femmes, puis l'image disparut brièvement sous une autre diffusée par le satellite météorologique. Jaelle se demanda, et pas pour la première fois, si quelqu'un avait pris la peine d'informer les Domaines de la présence de cet espion dans le ciel.

Parfois, les Renonçantes travaillaient sur le front du feu. Magda ne doit pas quitter la Maison, mais Camilla et Rafaella participent toujours à la lutte. *Si elle était en danger, je le saurais.*

— Vérifie le costume d'Aleki, Jaelle ; tu sais mieux que moi ce qu'il doit mettre. Peter et Monty étaient prêts avant même que j'aie reçu mon rapport et ils devaient partir seuls, mais Aleki a fait jouer son rang et a exigé de les accompagner, quoi qu'ils disent. Même si ça t'oblige à faire son travail pendant qu'il sera là-bas, termina-t-elle avec un sourire malicieux.

— Ne parlez pas comme si je lui mettais tout le service sur le dos ! protesta Aleki, sur la défensive. Simplement les rapports linguistiques, plus l'examen des listings du satellite pour y marquer l'emplacement des Villes Sèches. La semaine prochaine, je l'emmènerai faire un survol si ça lui fait plaisir – vous n'êtes pas encore montée dans un de nos avions ?

— Sapristi, je l'aurais emmenée moi-même si j'avais pensé que ça lui plairait, dit Peter. Mais une autre fois, d'accord, Aleki ? Les chevaux nous attendent aux portes de la Vieille Ville…

Jaelle étudiait l'écran mural, avec les gros nuages de fumée balayant les montagnes, et une grande balafre calcinée dans la forêt. Elle connaissait le pays, qu'elle avait parcouru à cheval ; tous les ans, les résineux prenaient feu, et repoussaient si vite que de nouveaux incendies éclataient l'année suivante. Cholayna fronçait les sourcils et parlait de la destruction de points d'eau d'importance vitale.

— L'embêtant, dit Peter, c'est que rien n'annonce la pluie. Il faudrait prévenir les gens d'Armida que les vents vont balayer Syrtis et qu'Armida pourrait s'envoler en fumée. Jaelle…

Elle s'arracha à la contemplation de l'image murale, si réelle qu'elle avait l'impression de sentir la fumée, l'odeur âcre des cendres, et d'entendre les crépitements des branches. Elle se tourna vers Aleki et fronça les sourcils.

— Ces bottes ne vont pas. On pensera que vous êtes une femme déguisée ou un efféminé. Peter, il lui faut des bottes convenables.

— Au diable ! protesta Aleki. J'ai vu les bottes réglementaires, et je n'arriverai jamais à marcher avec ! Il faut vraiment que je marche comme une brute, écrasant tout sur son passage ? Les hommes d'ici doutent tellement de leur virilité ?

— Je ne m'intéresse pas à leur psychologie, dit sèchement Peter. C'est la coutume du pays, c'est tout ; ces bottes vous feraient passer pour ce qu'ils appellent un porteur de sandales n'importe où à l'extérieur de la cité, et ne seraient pas très bien vues dans la ville même. Allez au magasin, on vous donnera ce qu'il vous faut ; accompagne-le, Jaelle.

Ils descendirent ensemble et elle lui trouva une paire de bottes qu'il enfila en grommelant. Elle rajusta le nœud de son écharpe et lui enjoignit une fois de plus d'être sourd et muet.

— C'est votre première mission sur le terrain ; vous serez aussi dépaysé que je l'ai été ici le premier jour, dit-elle. Mais ce n'est que le commencement.

Sur le toit où était l'héliport, Peter se chamaillait avec Monty.

— Si on arrive comme ça, costume ou pas, on saura que nous sommes Terriens. Nous devrions partir avec ce groupe, dit-il, montrant des hommes qui sellaient leurs chevaux dans une rue avoisinante.

— Il leur faut des hommes valides pour combattre le feu, dit Monty. Qu'on soit des Terriens ou des *cralmacs,* je crois qu'ils s'en moquent, pourvu qu'on soit capables de manier la houe ; et si nous partons en hélicoptère, nous serons plus tôt à pied d'œuvre, et moins fatigués qu'en y allant à cheval. L'important, c'est de les aider à combattre ce maudit incendie ! Et s'ils savent

que l'Empire Terrien leur a envoyé des renforts, ce pourrait même être une bonne opération de relations publiques…

— Je me permets de vous rappeler que nous travaillons toujours pour les Services de Renseignement, dit Aleki. Ce n'est pas une mission humanitaire, Haldane. Qui sont ces cavaliers prêts à partir ?

Peter prit de puissantes jumelles à sa ceinture et les porta à ses yeux pour inspecter la rue.

— Deuxième vague de sauveteurs ; la première, composée uniquement de volontaires, est partie depuis longtemps ; mais celle-ci a fait appel à tous les hommes disponibles ; je vois des vieillards et des enfants de douze ans au plus dans ce groupe – je l'ai fait moi-même une fois quand j'étais petit. En plus, il y a trois ou quatre Comyn, quelques douzaines de Gardes, et au moins une *leronis*.

— Tu parles de la dame en rouge ? demanda Monty, et Peter acquiesça de la tête.

— Encore les Comyn ! Sapristi, je voudrais bien savoir pourquoi tous les Ténébrans sautent comme des grenouilles chaque fois qu'un Comyn hoche la tête ! dit Aleki. Mais ceux qui savent se taisent. Un de ces jours, Jaelle, il faudra en parler longuement, d'accord ? Bon, prenons des chevaux, et oublions l'hélicoptère. Je ne veux pas qu'on nous repère comme Terriens. Le Renseignement, n'oubliez pas.

— Je viens aussi, dit vivement Jaelle. J'ai combattu plus d'une fois sur les lignes de feu – et je ne suis pas obligée de rester au camp avec les femmes. Je suis une Renonçante – je peux faire un travail d'homme.

— Courage digne d'éloges, dit Alessandro Li, mais dites-lui de rester ici, Haldane, où elle sera indispensable pour les liaisons. Si elle veut se rendre utile, il vaut mieux qu'elle se mette en bons termes avec… comment s'appelle-t-elle, déjà ?… Dame Rohana.

— Il faut que je vienne. Magda doit être là-bas, et si on fait appel à tous les valides…

— Les hommes valides, justement, dit fermement Monty. Tu sais aussi bien que moi qu'ils n'en sont pas encore à mobiliser les femmes, Jaelle.

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais Peter intervint vivement.

— Tu ne viens pas, Jaelle. L'incendie est terrible et tu…

— J'ai sans doute combattu plus d'incendies que toi, dit-elle avec colère. J'avais quatorze ans la première fois…

— N'en parlons plus, dit Cholayna. Nous n'avons pas le temps d'attendre l'autorisation médicale…

— L'autorisation médicale ? Pour aller dans mon propre pays ?

— Exact, dit Peter. Tu occupes le poste de Magda, et la première règle est que personne – absolument personne – ne va sur le terrain sans autorisation.

Les deux hommes se dirigeaient vers l'ascenseur. Jaelle les suivit en disant :

— Tu oublies que je suis citoyenne ténébrane et non soumise à ces règlements.

— C'est ce que tu crois, dit Peter, enfonçant le bouton « rez-de-chaussée ». Quand nous nous sommes mariés j'ai demandé pour toi la citoyenneté de l'Empire, afin que nos enfants la possèdent aussi. De plus, de par ton propre Serment, tu dois te conformer aux règles de ton emploi. Et c'en est une. La question est réglée, ma chérie.

Il s'éloigna rapidement.

Un jour, pensa-t-elle avec colère, il allait lui jeter au nez une fois de trop son mariage et sa citoyenneté de l'Empire. Elle eut envie d'aller au Service Médical exécré chercher cette maudite autorisation, malgré eux tous. Ils ne pouvaient pas l'empêcher…

…mais alors, ils constateraient sa grossesse, et quelque chose lui disait qu'il fallait la leur cacher. Pour une raison qui lui échappait, elle ne voulait pas qu'elle figure dans les archives terriennes. Elle se demanda si c'était seulement pour contrarier Peter – il voudrait sûrement que son enfant soit enregistré officiellement. Elle s'apprêtait à descendre quand une voix froide lui dit : *Non.*

Rationalisant sa réaction, elle repensa à sa dernière visite médicale, avec les machines qui regardaient en elle et à travers elle, à cette impression de dépersonnalisation, au sentiment d'être devenue une machine parmi d'autres. S'ils savaient

qu'elle était enceinte, ce serait encore pire. Elle avait quelques jours de congé à prendre – Peter lui avait tout expliqué ; elle alla donc au bureau demander à Cholayna si elle pouvait prendre sa journée pour aller à la Maison de Thendara.

Comme elle s'y attendait un peu, Cholayna lui demanda si elle pouvait l'accompagner. Jaelle remonta chez elle et s'habilla rapidement, soulagée de revêtir sa tenue d'Amazone : culottes de cuir pour le cheval – elles la serraient à la taille, il faudrait en emprunter une paire à Rafaella jusqu'à la naissance – et grosses bottes. Cholayna, qui l'attendait aux grilles, portait une grosse veste imperméable en duvet, qui aurait fait merveille dans les Heller en hiver, mais Jaelle se demanda comment Cholayna la supportait par une température aussi douce.

— Mais je suis née sur un monde tropical, dit Cholayna, frissonnant à la vue de la légère tunique de Jaelle, sur laquelle elle avait jeté sa cape la moins chaude.

— Mais c'est presque l'été, dit Jaelle.

— Pas pour moi, gloussa Cholayna.

Mais Cholayna ne se laissa pas distancer, malgré ses sandales à hauts talons dans lesquelles Jaelle n'aurait pas pu faire quatre pas sans se tordre les chevilles. À marcher ainsi près de Cholayna, Jaelle retrouvait sa jeunesse, le temps où elle était la pupille des Amazones. À une époque, Kindra avait pris un emploi de gardienne dans les entrepôts de la Cité. Elle emmenait parfois sa fille adoptive avec elle pour faire sa ronde matinale ; c'est alors qu'elles avaient vécu leurs meilleurs moments. C'étaient ces mois qui avaient fait de Jaelle une Amazone.

Elle aurait pu se confier à Kindra, comme elle ne le pouvait pas à Rohana. Maintenant qu'elle était enceinte, Rohana ne voyait plus en elle Jaelle, mais la mère potentielle d'une héritière du Domaine Aillard.

Enfin, elle trouverait sans doute quelqu'un à qui faire ses confidences à la Maison.

Elles traversaient le marché, et bien des yeux s'arrondirent à la vue de la peau noire de Cholayna. Mais on aurait dit que celle-ci n'avait jamais connu que ces regards choqués ou

hostiles, car elle n'eut pas l'air gêné le moins du monde, et Jaelle lui envia son assurance.

J'étais comme elle autrefois, quand je marchais avec Kindra et que les gens de la Cité dévisageaient et huaient les Renonçantes. Que suis-je devenue ?

C'est seulement sur le perron de la Maison de la Guilde que Cholayna hésita.

— J'aurais peut-être dû me maquiller, Jaelle ? Blanchir ma peau pour être comme tout le monde. Je ne veux pas t'embarrasser dans ta propre Maison…

Jaelle trouva la question touchante, mais elle secoua la tête. Les Renonçantes n'étaient pas comme les autres, elles non plus, alors, si elles ne pouvaient pas accepter la différence de Cholayna, tant pis pour elles.

Et en effet, quand Irmelin ouvrit la porte, elle commença par regarder Cholayna, éberluée, mais elle se ressaisit très vite et serra Jaelle dans ses bras.

— Je sais que Mère Lauria voudra vous voir, dit-elle à Cholayna, introduisant la Terrienne dans le bureau de la Mère de la Guilde.

Mais, aux questions de Jaelle, elle répondit que Camilla, Rafaella et Magda étaient toutes sur le front du feu, et qu'elles avaient quitté la Maison depuis plusieurs jours.

Toutes mes sœurs de serment. Il n'y a personne à qui je puisse me confier.

Elle supposait que Marisela était partie avec les autres, mais Irmelin lui dit qu'elle était là, et, bien sûr, devina pourquoi Jaelle voulait la voir.

— Tu attends un bébé, Jaelle ? C'est merveilleux !

Jaelle se dit qu'elle aurait dû s'y attendre. Elle fit toutes les réponses rituelles, et se laissa conduire à la cuisine où elle s'assit devant de la tisane d'écorce et des tartines de beurre, comme si elle était encore l'orpheline de douze ans que toutes les sœurs choyaient.

— Je vais te chercher Marisela ; pas question de te laisser monter et descendre…

— Mais, Irmi, monter et descendre ne me gênera pas avant quatre lunaisons, protesta Jaelle, quand même réconfortée par les attentions d'Irmelin.

Au moins, quelqu'un s'intéressait à elle, pensa-t-elle, pleurant dans sa tisane. Au bout d'un moment, Marisela a rejoignit, se servit une tasse de tisane et s'assit. Elle sourit à Jaelle, de ce sourire qui atteignait rarement ses lèvres mais faisait pétiller ses yeux.

— Tu as l'air en pleine forme, Shaya. Tu as une raison de m'avoir fait descendre ?

— Oh, Marisela, je suis désolée ; j'ai dit à Irmelin…

— Non, ça ne fait rien ; j'ai manqué le petit déjeuner, et je suis bien contente d'avoir un peu de compagnie alors que tout le monde est parti sur le front au feu.

— Tu veux manger quelque chose ?

Marisela allait secouer la tête, puis, scrutant le visage de Jaelle, elle se ravisa.

— Oui. Du pain, coupé très fin, s'il te plaît, et du miel, mais pas de beurre.

Très affairée à couper le pain avec le couteau approprié, trouver la cruche de miel et la cuillère et faire les tartines, Jaelle s'aperçut tout à coup qu'elle n'avait plus envie de pleurer. Elle se rassit devant Marisela, poussant l'assiette devant elle et se demandant pourquoi elle souriait.

— Tu en es à combien ? lui demanda la sage-femme.

Jaelle le lui dit et Marisela hocha la tête.

— D'où toutes ces interrogations angoissées pour chercher à déterminer si nous faisons des enfants pour nous ou pour un autre, dit Marisela.

Ce n'était pas une question, et la remarque n'était pas compatissante. Jaelle eut l'impression de recevoir une douche froide, puis elle réalisa qu'elle n'avait pas le droit d'exiger de la sympathie. Personne ne lui avait demandé de coucher avec Peter, ou de l'épouser, et elle aurait pu éviter une grossesse. Elle battit furieusement des paupières, mais elle n'avait plus envie de pleurer. Ce qui est fait est fait.

Elle raconta donc tout à Marisela, sur le mode comique, avec toutes les machines terriennes qui l'avaient scrutée à l'intérieur et à l'extérieur, et Marisela rit avec elle.

— Je crois que tu n'as pas besoin de soins pareils. Tu es jeune et vigoureuse ; si tu commençais à vomir ou à perdre du sang, il faudrait aviser. Fais attention à ce que tu manges, bois beaucoup de lait et de bière, mais peu de vin, consomme le plus de fruits et d'aliments frais que tu pourras, et, si les Terriens te le demandent, dis-leur que tu as ton propre conseiller médical. Tu devrais revenir accoucher à la Maison, mais les Terriens ne le permettront sans doute pas – ils pensent que nos pratiques médicales sont barbares et rudimentaires, et ils n'ont pas tout à fait tort. Il y a deux jours, j'ai perdu une mère et son enfant et j'aurais donné tout ce que je possède pour avoir accès aux techniques terriennes…

— Eh bien, dit Jaelle, Cholayna est là justement pour décider qui apprendra ces techniques.

Mais Marisela secoua la tête.

— Non, ma chérie, ce n'est pas si simple. On pourrait croire qu'il n'y a que du bien à en attendre, que ce serait merveilleux de sauver toutes les mères pour élever leurs enfants, et de sauver tous les enfants afin que les mères ne pleurent pas de voir mourir la moitié des bébés qu'elles mettent au monde. Ce serait parfait, mais la perfection n'existe pas.

— Veux-tu dire que les pratiques terriennes sont mauvaises ?

— Oui, et je ne m'en cache pas, répondit Marisela.

Devant l'indignation de Jaelle, elle ajouta :

— Je veux quand même parler à ton amie. Finis ta tisane, et nous irons voir Mère Lauria.

Jaelle avait grandi en pensant que le bureau de Mère Lauria était un endroit sacro-saint, à ne profaner qu'en cas d'extrême urgence. Pourtant Marisela frappa à la porte et entra, et Mère Lauria lui sourit.

— J'allais t'envoyer chercher, Marisela. Je te présente Cholayna.

Cholayna la salua amicalement de la tête et dit :

— Ainsi, c'est vous le médecin de la maison. C'est donc vous qui devriez choisir les femmes capables d'apprendre nos

techniques médicales, et rien ne vous empêche de venir les apprendre aussi.

— Cela m'intéresserait, dit Marisela, car toute connaissance est toujours profitable. Mais allez-vous simplement leur enseigner vos techniques médicales, ou y ajouterez-vous un enseignement sur les cas où il ne faut pas s'en servir ?

— Je ne comprends pas, dit Cholayna. La mission d'un médecin est de sauver des vies ; Mère Lauria vient de me parler de cette accouchée qui est morte avec son nouveau-né. Nous pouvons vous enseigner des techniques qui vous permettront de les sauver.

— De sorte que chaque mère aura une douzaine d'enfants vivants, dit Marisela. Et alors, comment les nourrira-t-elle ?

— Vous savez sans doute que nous possédons aussi des techniques de contraception, dit Cholayna. De sorte qu'une femme peut avoir un ou deux enfants, et ne pas épuiser ses forces en mettant au monde une douzaine de bébés pour les voir mourir les uns après les autres.

Marisela hocha la tête.

— Ce serait parfait, si nous pouvions être sûrs que ces deux-là sont les plus vigoureux et intelligents. Mais supposons que ces deux enfants soient les plus faibles, et que leurs descendants soient encore plus faibles qu'eux ? D'ici dix ou vingt générations, nous serons un peuple de dégénérés, maintenus en vie uniquement par des techniques médicales sophistiquées, et donc dépendant de votre technologie. Si l'on sauve une femme qui a le bassin trop étroit, ses filles seront peut-être affectées de ce défaut qu'elles transmettront à leur tour à leurs descendantes, de sorte qu'il nous faudra des technologies de plus en plus compliquées pour les faire survivre à l'accouchement. Croyez-moi, je souffre de voir mourir des femmes et des enfants. Mais quand, par exemple, un bébé naît tout bleu et incapable de respirer parce qu'il a une malformation cardiaque…

— Cela peut s'opérer, dit Cholayna. Chez nous, bien des gens sont encore vivants qui auraient dû mourir à la naissance.

— Et leurs enfants multiplieront ces tares, dit Marisela. Peut-être doit-on sauver un enfant chétif à la naissance parce que la

grossesse s'est mal passée, mais s'il s'agit d'un défaut génétique qu'il transmettra à ses fils ? Mieux vaut le laisser mourir que le laisser engendrer une centaine d'avortons qui saperont les forces de notre peuple. Et les enfants, c'est comme la loterie – les deux premiers ne sont pas toujours les plus brillants ou les plus forts ; et il arrive souvent qu'un grand leader ou un génie soit le septième, le dixième ou même le vingtième enfant de sa famille.

— Je n'ai pas envie de jouer au Bon Dieu en décidant quelles femmes doivent souffrir ainsi, dit Cholayna avec raideur.

— N'est-ce pas jouer au Bon Dieu que décider qu'elles *ne* souffriront pas ? demanda Marisela. Nous avons eu autrefois un programme de reproduction basé sur les manipulations génétiques, pour créer des individus parfaits, une race parfaite. Nous voulions introduire le *laran* chez les nôtres, et nous en souffrons encore. Quand la Déesse décrète qu'un bébé doit mourir à la naissance, elle est peut-être compatissante dans sa cruauté.

— Je pense quand même que nous ne devons pas rejeter la proposition des Terriens de nous enseigner leurs arts médicaux, dit Mère Lauria.

Marisela acquiesça de la tête.

— Je suis sûre que tu as raison. Mais je prie tous les Dieux qu'ils nous donnent la sagesse de savoir nous arrêter à temps. Il n'y a aucun avantage à sauver certaines vies qui seront un fardeau pour leur famille, pour leur village, pour leur monde. Je… je ne veux pas jouer au Bon Dieu en décidant qui doit vivre et qui doit mourir, c'est pourquoi je laisse ce choix à la miséricorde de la Déesse. Si mon humble personne a le pouvoir de décider qui doit vivre ou mourir, alors il se peut que, me disant que ma mission est de sauver des vies, je sauve toutes celles que je pourrai. Il ne peut en résulter que le chaos. Peut-être vaut-il mieux ne pas disposer de ce pouvoir.

— Je ne suis pas d'accord avec cette doctrine selon laquelle est bon ce qui diminue votre pouvoir, dit Cholayna.

— Vous avez sans doute raison en théorie. Mais c'est parfois une terrible tentation de ne voir que le court terme et de se

montrer immédiatement secourable, au lieu d'envisager le bien de toute l'humanité à long terme.

— Tu veux dire que tu laisserais mourir des gens que tu pourrais sauver ? demanda Jaelle avec colère.

— Hélas non, soupira Marisela. Je ne le ferais pas, et c'est sans doute pourquoi je crains tant ce pouvoir. Je brûle d'apprendre vos connaissances, pour ne plus voir une femme saigner à mort ou un bébé périr d'étouffement. Je déteste perdre la bataille que je livre contre la Dame Noire qui se tient près de chaque femme en ces moments, luttant avec moi pour obtenir Son dû.

Cholayna la considéra avec intérêt.

— C'est un point de vue souvent débattu au Centre Directeur, dit-elle. Mais je ne m'attendais pas à l'entendre exposé dans cette Maison.

— Par une sage-femme indigène ? À moins que vous ne préfériez parler de femme-médecine ou de sorcière ? dit Marisela, et elles se sourirent avec amitié.

Pourtant ces considérations d'éthique complexes agaçaient Jaelle, et elle fut soulagée quand Cholayna se leva pour partir.

— Tu peux rester aussi longtemps que tu voudras, Jaelle, dit-elle. Tu as bien mérité un peu de repos.

Mais Jaelle, prétextant qu'elle avait du travail, alla chercher sa cape. Elle trouverait sûrement quelque chose à faire dans le bureau de Monty, car lui et Aleki avaient laissé bien des choses en suspens en partant.

Pourtant le soir, seule dans l'appartement qui lui paraissait trop grand en l'absence de Peter, elle n'arriva pas à dormir. La Maison de la Guilde lui semblait maintenant aussi hostile que la Zone Terrienne. Elle y était allée principalement pour voir Magda, mais Magda était allée combattre l'incendie ; Marisela et Mère Lauria, malgré leur amitié pour elle, n'étaient pas directement concernées par ses problèmes, et n'avaient aucune raison de l'être.

Elle aurait voulu voir Magda et renouer son amitié avec elle. Valait-il mieux feindre que rien ne s'était passé, ou discuter franchement de la situation ? Cela n'avait peut-être aucune importance. Après tout, Magda était terriblement stressée,

physiquement et mentalement, avec les contraintes de la réclusion, l'hostilité consécutive au paiement de l'indemnité, la crainte d'être renvoyée de la Maison, la tension engendrée par les Soirées de Réflexion et les cauchemars… Était-il surprenant que Magda n'ait plus la force de s'occuper des problèmes de Jaelle ?

Pourtant, il n'y avait pas que cela. Jaelle fouilla dans ses souvenirs et n'y trouva que l'image confuse de Kyril, la main posée sur son bras, et qu'elle en détachait comme un insecte répugnant, rappel désagréable d'une intimité refusée. Et le soir où, avant le dîner, elle avait étreint et embrassé Magda, celle-ci s'était écartée avec embarras. *Tout le monde croit déjà que je suis ton amante. Il faut que nous en parlions ; de telles barrières ne doivent pas exister entre sœurs de serment.*

C'était librement accepté à la Maison de la Guilde, mais, après les expériences habituelles de l'adolescence, elle n'y avait plus pensé. Au début de son association avec Rafaella – elles avaient été amantes quelque temps, mais ce n'était qu'une façon de cimenter leur amitié, car Rafaella s'intéressait surtout aux hommes ; au bout de quelques semaines, ces rapports avaient cessé, et elles n'en avaient conservé qu'une profonde affection. Elle réalisait maintenant qu'elle aurait voulu partager avec Magda ce geste de confiance, de franchise et d'amour. Mais si ce n'était pas la coutume chez les Terriens, comme ce ne l'était pas chez les *cristoforos,* pourquoi se sentait-elle rejetée à ce point ? Craignait-elle que Magda n'en vînt à la mépriser ? D'autre part, si elle pouvait perdre l'amitié de Magda pour une raison aussi futile, son amitié avait-elle une valeur quelconque ?

Elle retourna interminablement le problème dans sa tête, mais une ou deux fois, quand il lui sembla presque voir le visage de Magda… *je vais la contacter par le* laran *si je ne fais pas attention…* elle paniqua et tenta de fermer son esprit. Maintenant, elle regrettait d'avoir toujours rejeté les propositions, non, les supplications de Rohana de séjourner, même brièvement, dans une Tour, pour apprendre à contrôler son *laran*. C'était trop tard aujourd'hui. Mais était-ce vraiment trop tard ? Puis elle se retrouva en train de sangloter.

Elle avait cessé d'utiliser les cassettes du corticateur, mais personne ne s'en était aperçu dans le service, et on la complimentait journellement sur ses progrès linguistiques.

Un soir, en rentrant chez elle, elle y trouva Peter en train d'ôter sa chemise et son pantalon couverts de boue.

— Ne m'embrasse pas, ma chérie, attends que j'aie pris une douche ; pour dire les choses crûment, je pue.

Elle renifla. C'était vrai. Son odorat s'était sans doute affiné dans l'atmosphère aseptisée de la Zone Terrienne, où la plus petite tache était immédiatement nettoyée et où les vêtements jetables étaient la norme. Peter allait lancer les siens dans le désintégrateur, mais, se ravisant, il les fourra dans un sac qu'il jeta dans le placard.

— Je vais les faire nettoyer ; sur le terrain, un peu de crasse fera plus authentique, dit-il avec un sourire ironique. Comment va le petit ? ajouta-t-il, tapotant le ventre toujours plat de Jaelle et se dirigeant vers la douche.

Elle l'entendit ajouter quelque chose sur le plaisir qu'il y avait à retrouver l'eau chaude et la civilisation.

Les gens de l'Empire pensent que la plomberie et la civilisation, c'est la même chose. Les odeurs et la crasse les mettent en transe, pensa-t-elle. *Il aurait dû m'embrasser, au moins !* Elle s'allongea sur le lit, blessée. Il ne s'était pas inquiété de sa santé, seulement de celle du bébé. Elle s'en voulut de cette pensée ; il rentrait de mission, il était fatigué, et elle était sans doute trop susceptible. Mais, depuis qu'elle était enceinte, il ne la considérait plus, comme Rohana, que comme un réceptacle sur pattes pour ce maudit bébé ! Elle enfouit son visage dans l'oreiller. Pas une seule plume authentique, rien qu'un sale truc synthétique ! Elle prit une profonde inspiration, et ne respira que l'odeur aseptisée de l'oreiller, l'odeur *terrienne*. Ce n'était qu'une odeur. Elle ne pleurerait pas.

Elle pouvait s'en aller maintenant. Elle n'était pas obligée de rester. En une demi-heure, elle pouvait être à la Maison de la Guilde. Mais elle était assermentée ; elle était la remplaçante officielle de Magda. Magda avait tenu ses engagements envers la Guilde, malgré des stress pires que les siens. Elle devait au moins égaler le courage de Magda.

Est-ce que seulement on voudrait d'elle à la Maison de la Guilde, avec un bébé terrien de plus en plus gros dans le ventre, comme une traînée des bars de l'astroport ? Elle pouvait bien se dire que ce n'était pas la même chose, il n'en restait pas moins qu'elle avait désiré Peter, qu'elle avait voulu faire l'amour avec lui, et que, maintenant, elle attendait un enfant qui ne serait chez lui ni dans un monde ni dans l'autre. Elle sanglotait et n'entendit pas Peter sortir de la douche. Quand il voulut la prendre dans ses bras, elle se débattit et poussa des cris hystériques tant et si bien qu'il dut appeler un médecin. Elle passa le reste de la nuit à l'hôpital, plongée dans un sommeil sans rêves par les somnifères. C'était le seul refuge possible.

TROISIÈME PARTIE

CONSÉQUENCES

Chapitre 1

LA période de réclusion de Magda se terminerait quarante jours après le Solstice d'Été, mais la coutume libérait les Renonçantes le jour de la Fête et, quand Magda descendit à la salle à manger pour le petit déjeuner, toutes les sœurs discutaient de leurs plans. On avait dit à Magda et Keitha qu'elles pouvaient sortir toute la journée et la nuit suivante, mais qu'elles devaient être de retour à l'aube.

— Quels sont tes projets, Keitha ?

— Une sage-femme ne peut pas faire de projets. Pourtant, avant de partir pour Neskaya, Doria m'a demandé d'aller voir sa mère biologique. Elle ne vient jamais voir sa fille ici, mais Rafi dit qu'elle demande souvent de ses nouvelles.

— C'est vrai, dit Rafaella, tendant son bol pour avoir du porridge. Elle a peur que Doria n'essaye de convaincre ses autres filles de se faire Amazones, mais je crois que les autres filles de Graciella n'auront jamais assez d'intelligence pour choisir le Serment. Elle n'a pas vu Doria cinq fois en dix ans, mais, le jour de son quinzième anniversaire, elle s'est mise à la couvrir de cadeaux et lui a proposé de lui trouver un mari. Rien ne lui ferait plus plaisir que de voir Doria renoncer à son Serment et épouser le premier bon à rien venu. Je ne crois pas qu'elle sera contente de nous voir, mais, contente ou pas, nous lui apporterons les souhaits et les cadeaux de Doria. Et je verrai mon petit dernier, que je n'ai pas vu depuis six mois.

Magda se rappelait que Rafaella avait donné son fils à élever à sa sœur en échange de sa fille.

— Moi aussi, je devais aller voir mon fils, dit Felicia, mais je ne sais pas si ce ne sera pas trop cruel pour lui et pour moi…

— Rafi, on te demande à l'écurie, dit Janetta, passant la tête par la porte.

— Qu'est-ce que c'est encore ? dit Rafaella d'un ton impatienté. Un cheval qui veut me souhaiter bonne Fête ?

— Un homme qui vient pour affaires, dit Janetta.

Rafaella se leva en grommelant et partit vers l'écurie.

Deux minutes plus tard, Janetta revint en disant :

— Margali, Rafi te demande.

Magda n'avait pas fini de déjeuner mais elle se leva immédiatement, tout heureuse que Rafaella ne lui manifeste plus son ancienne hostilité ; elle avait tout fait pour persuader Rafaella qu'elle pouvait remplacer Jaelle dans leur association, et cela valait la peine d'être dérangée, même au petit déjeuner.

— Mets-m'en un morceau de côté, dit-elle à Keitha, montrant le gâteau aux noix des jours de Fête.

— Je le défendrai jusqu'à la mort, répondit Keitha en riant.

Rafaella parlait avec un homme de haute taille enveloppé d'une lourde cape, à la tête d'une cordée de chevaux, dont un beau noir d'Armida et plusieurs poneys des Heller.

— Margali, désolée de te faire travailler le jour de la Fête, mais je n'attendais pas ces bêtes avant une décade…

— Moi aussi je suis désolé de vous déranger, *mestra,* mais j'étais en ville, dit l'homme.

Soudain, Margali reconnut sa voix ; c'était le grand blond qui l'avait sauvée des flammes en la portant dans ses bras, *Dom* Ann'dra. *Le Terrien !* Mais il parlait avec un accent encore meilleur que le sien.

— Je n'ai pas pu trouver les dix que vous désiriez, mais en voilà sept très vigoureux et déjà immunisés contre le piétin. Et tous sont dressés au licou et au bât.

Rafaella les passait en revue l'un après l'autre, examinant les dents, tapotant les museaux veloutés.

— Belles bêtes, dit-elle. Mais pourquoi venez-vous si tard dans la saison, *Dom* Ann'dra ? Dame Callista voyage avec vous ? Et le Seigneur Damon, est-il en ville pour la saison du Conseil ?

— Non, je voyage seul cette année ; mais comme je devais venir de toute façon, cela m'a permis de vous amener Ferrika.

Il tendit la main et aida une femme en grosse cape à descendre de cheval. Puis il tourna la tête vers Magda et la reconnut.

— Oh, c'est vous, *mestra,* dit-il. J'étais inquiet. Comment vont vos pieds ?

— Très bien, dit Magda. Seules mes bottes ne sont pas récupérables ; mes pieds sont parfaitement guéris.

Rafaella et Ferrika s'embrassèrent.

— J'espérais que tu viendrais plus tôt, Ferrika, dit Rafaella.

La petite femme au nez retroussé sourit en disant :

— Je l'espérais aussi ; mais on avait besoin de mes services à Armida.

— Beaucoup de naissances sur le Domaine ? Ou l'une de vos Dames ?

Ferrika secoua la tête avec tristesse – Dame Ellemir a fait une fausse couche cette année ; sa sœur est restée pour prendre soin d'elle, Dame Callista ne prendra pas sa place au Conseil cette saison.

— Aussi je m'étonnais que tu quittes ta maîtresse…

— Ferrika n'est pas une servante, l'interrompit *Dom* Ann'dra, mais une amie. Ellemir est rétablie, mais nous n'avions pas le cœur à la fête, et comme il n'y a pas grand-chose à faire pendant les réjouissances du Solstice d'Été, je suis venu traiter les affaires que je pouvais et présenter mes respects aux Seigneurs du Conseil ; je repartirai sans doute à l'aube. Je m'excuse encore de vous déranger pendant les festivités, mais je ne voulais pas remiser mes bêtes dans une écurie publique alors qu'elles pouvaient rejoindre tout de suite leur nouveau foyer.

— Je vous en suis reconnaissante, dit Rafaella. Il faut toujours une bonne décade pour les calmer après un long voyage et il vaut mieux qu'ils s'habituent tout de suite à leur nouvelle écurie. Ferrika, ne reste pas plantée là, *breda ;* va saluer tes sœurs. Et le déjeuner est encore sur la table.

— Avec du gâteau aux noix ! Extra ! dit Ferrika qui entra dans la Maison.

Rafaella tendit la longe d'un poney à Magda et dit :

— Veux-tu le conduire à ce box ?

Quand elle vint, Rafaella écrivait, appuyée contre le mur. Elle tendit la feuille à *Dom* Ann'dra.

— Portez cela à ma cliente, *Dom* Ann'dra, et elle vous réglera, car les chevaux sont pour elle. Puisse la Déesse accorder un prompt rétablissement à Dame Ellemir.

— Que la Déesse vous entende. Dois-je vous amener les autres poneys à mon prochain passage ?

— Ou plus tôt, si vous avez un messager de confiance, dit Rafaella. De plus, j'aurais besoin d'un bon cheval de selle pour en faire présent à ma fille le jour où elle prêtera le Serment à Neskaya. En avez-vous un ?

— Un cheval dressé pour une dame, non ; nous n'arrivons jamais à satisfaire toutes les commandes. Je ne peux pas vous en promettre un avant deux ans. Mais j'ai une bonne pouliche si vous voulez la dresser vous-même.

— Moi, je n'aurai pas le temps ; mais Doria doit de toute façon dresser sa monture elle-même, dit Rafaella. Envoyez-la à la Maison de Neskaya pour Doria n'ha Rafaella.

Dom Ann'dra griffonna quelque chose sur ses papiers.

— J'y enverrai un homme dans une décade, dit-il.

Derrière Rafaella, il regarda de nouveau Magda avec curiosité, et elle eut l'impression de l'entendre dire : *qu'est-ce qu'elle fait là ?* Eh bien, pensa-t-elle, moi aussi j'aimerais savoir ce *qu'il* fait là ! Il était sans doute en mission secrète, et cela, depuis des années ; si elle allait dans la Zone Terrienne, elle pourrait consulter son dossier ; de plus, Cholayna et Kadarin le connaissaient sans doute. Elle aida Rafaella à mettre les chevaux à l'écurie et à leur donner à manger. Quand elle retourna à la salle à manger, le porridge était froid, mais Irmelin avait mis sur la table du pain frais, une jarre de compote et un nouveau gâteau aux noix qui disparut aussi vite que le premier.

Ferrika s'était assise aux pieds de Marisela, la tête sur ses genoux.

— … tragique… il y a tant de nobles dames qui ne désirent pas vraiment leurs enfants et s'en débarrassent aussi vite que possible sur une nourrice. Mais Dame Ellemir n'en est pas. Dès qu'un bébé est sevré, il lui tarde d'en avoir un autre à allaiter. Il

y a quatre ans, quand Dame Callista n'avait pas de lait, Ellemir a nourri Hilary avec son petit Domenic.

— Elle est restée longtemps en travail, cette fois ?

— Non, ils ont à peine eu le temps de venir me chercher chez la femme de l'intendant, dit Ferrika. Et c'est d'autant plus tragique qu'elle n'était qu'à quelques jours de son terme ; une décade de plus, et l'enfant aurait vécu. C'était une fille, née vivante, mais, malgré tous nos efforts, les poumons ne se sont pas dépliés. Un instant, j'ai cru qu'elle allait crier et respirer… elle a émis comme un miaulement…

Ferrika se cacha la tête dans le giron de Marisela qui lui caressa les cheveux.

— C'est peut-être aussi bien ; une ou deux fois j'ai accompli ce qui paraissait un miracle en sauvant un enfant qui semblait promis à la mort ; mais ces petits sont devenus infirmes, paralysés ou muets en grandissant. La Déesse s'est montrée miséricordieuse.

— Va dire ça à Dame Ellemir, dit Ferrika, refoulant ses larmes. C'était une fille, parfaitement formée, avec des cheveux roux, et aussi le *laran* ; ils étaient en communication avec elle depuis trois fois quarante jours… j'ai cru qu'ils allaient devenir fous de douleur. Le Seigneur Damon n'a pas quitté sa Dame un instant.

— Même avec le *laran,* la pauvre enfant aurait pu être maladive… Mieux vaut une mort indolore et le retour à la Déesse, qui la renverra peut-être quand son heure sera venue de vivre…

— Je sais, dit Ferrika, mais c'était très dur quand même. Ils l'appelaient déjà par son nom…

— Je comprends, *breda*. Mais tu es ici pour te reposer et retrouver ta bonne humeur. Tu n'as pas pris un jour de vacances de toute l'année, qui a été dure pour toi aussi, n'est-ce pas, *chiya* ? Viens que je te présente à notre sœur Keitha, qui travaille avec moi, et que nous enverrons l'année prochaine au Collège des Sages-Femmes d'Arilinn. Et elle suivra aussi l'enseignement des Terriens, ce qui l'aidera peut-être à sauver certains de ces bébés qui meurent sans raison apparente. Je veux que vous vous aimiez comme des sœurs.

Pendant que Keitha et Ferrika s'embrassaient, Camilla dit derrière elles :

— Quels sont tes projets pour la Fête, Margali ?

Mais, avant qu'elle ait pu répondre, Rezi, qui était de service à la porte, les rejoignit en hâte.

— Marisela, Rimai le luthier est à la porte ; sa femme est en travail.

— Oh, non, dit Magda. Pas un jour de Fête !

Mais la sage-femme se levait déjà en souriant.

— Tu auras besoin de moi, *breda* ? demanda Keitha.

— Sans doute ; ce sont des jumeaux et c'est son premier accouchement.

Keitha, avec une grimace de regret, alla chercher sa cape. Marisela gloussa.

— Comme le fermier et le vétérinaire, nous avons choisi un métier où il n'y a jamais de vacances, sauf celles que veut bien nous accorder la Déesse. Tu as quand même le temps de finir de déjeuner, Keitha. Rezi, porte au père du thé et du gâteau à la Salle des Étrangers, et dis-lui que nous le rejoignons aussi vite que possible.

Elle alla prendre sa trousse dans un placard et, peu après, on entendit la porte se refermer sur elle.

— Qui voudrait être sage-femme ! gloussa Camilla.

— Pas moi ! s'écria Magda, se disant que c'était une des rares choses identiques chez les Ténébrans et les Terriens ; aucun médecin ne pouvait jamais compter être libre un jour de fête, et surtout pas un accoucheur !

— Et que feras-tu de cette journée puisque, par bonheur, tu n'as pas choisi d'être sage-femme ?

— Je n'ai pas encore décidé. J'irai sûrement au marché m'acheter des bottes neuves, dit Magda.

— Et moi, dit Mère Lauria, je resterai à la Maison pour faire les comptes, bien contente d'être toute seule sans personne pour venir me déranger. Et, ce soir, j'irai peut-être au bal public pour écouter les musiciens.

— Moi, je suis sûre d'y aller, car on m'a demandé de venir jouer pour les danseurs, dit Rafaella. Et toi, Margali ?

— J'irai aussi, sans doute.

Elle avait toujours désiré assister au bal public de la Fête, sur la grand-place de Thendara, mais elle n'osait pas y aller seule et Peter n'avait jamais voulu l'y emmener. Elle savait que ça devenait parfois un peu houleux, mais une Renonçante savait se défendre.

Rezi revint du hall avec un panier de fleurs.

— Pour toi, Rafi, dit-elle, et toutes les femmes se mirent à rire et à acclamer.

— Tu as donc un amant si fidèle, Rafi ?

— Le garçon qui a apporté ce panier n'a pas quinze ans et il a demandé sa mère, dit Rezi.

Rafaella prit au vol un gros morceau de gâteau et se dirigea vers la porte en riant.

— Les garçons ont toujours faim à cet âge ! Comme les filles d'ailleurs ! jeta-t-elle en sortant.

Magda se surprit à penser à la Fête de l'année précédente. Elle et Peter étaient encore mariés. Elle savait déjà que leur union tirait à sa fin, mais Peter lui avait envoyé le panier rituel de fleurs et de fruits. Cela avait été leur dernière réconciliation avant la querelle qui les avait irrémédiablement séparés. Elle se demanda s'il avait envoyé des fleurs à Jaelle le matin. Peter lui manquait. Elle en avait tellement assez de passer tout son temps avec des femmes !

— Alors, que feras-tu aujourd'hui ? demanda Camilla.

— Je crois que je vais simplement me promener pour jouir de ma liberté, dit-elle, réalisant soudain qu'elle n'avait aucun endroit où aller. Mais je m'achèterai sûrement des bottes. Et toi ?

Camilla haussa les épaules.

— Il y a toujours un dîner de Fête à la Maison pour celles qui ne sont pas invitées ailleurs ; j'ai promis d'aider à la cuisine, car Irmelin veut passer la journée avec sa mère – elle est vieille et aveugle, et chaque fois qu'Irmelin va la voir, elle craint que ce ne soit la dernière fois. Mais vous, les jeunes, vous sortez toujours ; amuse-toi bien, *breda*. Et j'irai sans doute au bal des femmes, ce soir ; j'adore danser, mais pas avec des hommes.

Magda se dit qu'elle irait peut-être faire une petite visite à la Zone Terrienne. Mais elle n'y avait plus d'amis. Et sans doute que Peter et Jaelle avaient des projets pour la journée.

Elle descendait avec sa veste et ses bottes brûlées – qui pourraient servir de modèle aux neuves et raccourcir le délai de fabrication – quand Camilla l'appela.

— Margali, un homme te demande ; je l'ai envoyé à la Salle des Étrangers. Il a un accent bizarre – c'est peut-être un de tes parents des Heller.

Un brun vaguement familier se leva à son entrée. Il prononça son nom ténébran avec un bon accent, mais qui n'était pas celui de Thendara. Le Terrien. Le fils de Montray – comment s'appelait-il, déjà ?

— Monty, dit-il.

Elle le considéra d'un œil critique.

— D'où sortez-vous ces vêtements ?

— Il y a quelque chose qui cloche ?

— Ça peut passer dans une foule. Mais ces bottes sont trop belles pour aller avec une tunique aussi simple. Quelqu'un qui pourrait se payer des bottes aussi chères aurait une tunique richement brodée, et non pas simplement bordée d'un galon de couleur. Et la sous-tunique est trop grossière.

— Haldane avait approuvé ma tenue, dit Monty. Je la portais sur le front du feu ; et il ne m'a pas ordonné, comme à Li, d'être sourd et muet, alors j'ai pensé que tout allait bien…

— Pourquoi êtes-vous là ? demanda-t-elle sèchement.

— Jaelle a dit en passant que vous étiez libre pour la journée. Je vois que vous sortiez – puis-je vous accompagner et bavarder un peu avec vous ?

Enfin, si cet homme faisait partie du Service de Renseignement, il n'y avait aucune raison de le vexer parce qu'elle pensait que son père était un imbécile.

— Vous pouvez m'indiquez où vous avez acheté ces bottes ; elles sont belles, et je vais m'en commander une paire, dit-elle. On pourra bavarder en chemin. Ne parlez pas dans le hall, les sœurs pourraient remarquer votre accent.

Il s'inclina. C'était une assez bonne imitation de la révérence d'un serviteur ténébran à une dame de haut rang ; il n'était ni

stupide ni étourdi mais il n'avait pas bénéficié de la même formation qu'elle et Peter. Ou – il avait sans doute fait ses études à l'École du Renseignement d'Alpha – peut-être manquait-il simplement d'expérience. Au jugé, il avait quatre ou cinq ans de moins qu'elle. Il la suivit à un pas selon la coutume, et attendit d'être hors de vue de la Maison pour revenir à son niveau.

— Le marché Karazin ?

— Je crois, dit-il. Et comme je vous accompagne, c'est moi qui devrais porter ce paquet, non ?

Elle lui tendit son balluchon, qui s'ouvrit. Il regarda avec consternation les bottes brûlées.

— Comment diable avez-vous fait ça ?

— J'ai été piégée par l'incendie à un endroit où les flammes ont franchi le coupe-feu.

— On m'avait dit qu'il y avait des Renonçantes. Vous avez été blessée ?

— Des brûlures superficielles aux pieds ; mais elles sont guéries.

— Ça explique que Jaelle…

— Jaelle ? Elle était là-bas ? Oh, je regrette de ne pas l'avoir vue…

— Elle n'est pas venue ; Peter m'a dit qu'elle est enceinte, dit Monty. Elle n'aurait pas pu obtenir l'autorisation médicale, mais elle voulait partir et elle n'était pas contente de rester.

Magda prononça le rituel : « C'est merveilleux », mais elle sentit son sang se glacer. Ainsi, Jaelle allait donner à Peter le fils qu'il désirait tant.

— Nous pouvons entrer là pour faire prendre vos mesures, dit Monty, et après, on ira s'asseoir quelque part pour bavarder – ce n'est pas interdit de s'asseoir pour bavarder dans un lieu public, non ?

— Pas le jour de la Fête du Solstice, en tout cas, dit Magda, haussant les épaules. Ce n'est pas courant, mais, le jour de la Fête, chacun fait ce qui lui plaît.

Et si quelqu'un la voyait avec un homme, qu'il pense ce qu'il voulait, tant pis… Reprenant son rôle de serviteur muet, il lui rendit son balluchon, pendant qu'elle demandait au bottier de

lui ressemeler ses vieilles bottes et en commandait de nouvelles – il n'en avait pas à sa pointure, mais, dans trois heures, les vieilles seraient ressemelées en attendant les neuves.

Magda paya, se félicitant d'avoir gagné un peu d'argent en travaillant avec Rafaella ; même après avoir payé son écot à la Maison, il lui restait suffisamment pour le ressemelage et des bottes neuves. De toute façon, son traitement de fonctionnaire était versé sur son compte dans la Zone Terrienne, et il faudrait en changer une partie en monnaie ténébrane. Elle n'avait pas dépensé grand-chose à la Maison, mais c'était plus par chance que par bonne gestion. Elle était logée et nourrie en échange de sa participation aux travaux ménagers, et maintenant que Rafaella l'avait acceptée en remplacement de Jaelle, elle avait un peu d'argent à elle. Quand elle eut tout réglé avec le bottier, elle descendit la rue et Monty la rejoignit.

— Maintenant, on peut bavarder ?

— De quoi ?

— Vous le savez parfaitement, dit-il, exaspéré. Il faut que vous me fassiez un rapport – je vous l'ai dit lors de ma première visite. Nous allons avoir huit Amazones au Service Médical – Cholayna me l'a dit l'autre jour. Vous êtes notre seule experte sur les Ténébranes.

— Demandez à Jaelle.

Il éclata de rire.

— Elle est un peu trop susceptible pour mon goût, dit-il. Dans une société comme celle-ci, je comprends qu'une femme qui en est sortie soit un peu sur la défensive – ce que je ne comprends pas, c'est qu'elle ait épousé Haldane. Comment l'expliquez-vous ?

— Comme vous savez que je l'ai épousé avant elle, je suppose que la question est purement académique.

— Non, dit Monty, soudain sérieux. À travailler sur le terrain, j'ai pu observer les différentes façons dont les hommes traitent les femmes dans la culture ténébrane, et cela m'a poussé à revoir mes idées : Je me demande parfois si les femmes ne préfèrent pas les cultures où elles sont protégées et choyées. Nous, nous faisons tout un plat de l'égalité des sexes, mais les femmes d'ici semblent assez heureuses. Oh, il y a des

exceptions, bien sûr, mais sérieusement, Magda, dit-il, utilisant son nom terrien, qu'elle ne corrigea pas car il n'y avait personne pour les entendre, je trouve raisonnable d'accorder aux femmes la suprématie dans leur propre sphère, sans entrer en concurrence avec elles, de leur laisser la place où elles sont vraiment supérieures. Beaucoup de sociétés fonctionnent comme ça… Bon, vous savez ce que je veux dire, vous avez étudié l'anthropologie et la sociologie sur Alpha.

— Je n'aime pas les hypothèses sur lesquelles se fondent ces cultures, dit sèchement Magda. Pourquoi tout diviser en travaux masculins ou travaux féminins ?

— Pourquoi pas ? C'est un fait, de toute façon, mais certaines sociétés l'acceptent, et d'autres prétendent que ça n'existe pas. *La plupart* des femmes sont moins athlétiques, moins compétitives – alors, pourquoi une société devrait-elle se fonder sur des exceptions ? Personnellement, ça ne me dérange pas qu'un homme porte des robes toute sa vie, par exemple, mais je n'irais jamais obliger tous les hommes à s'habiller en femmes simplement pour que ceux à qui ça plaît ne se sentent pas déplacés. Je me rappelle qu'au jardin d'enfants où j'allais, on ne laissait pas les garçons jouer avec les camions et les astronefs pour ne pas leur imposer de stéréotypes. Et il y avait deux fillettes qui auraient voulu jouer à la poupée, mais les puéricultrices n'arrêtaient pas de leur donner des camions et de les pousser à jouer au football.

— Alors, vous donneriez les poupées aux filles et les astronefs aux garçons, sans chercher plus loin ?

— Pourquoi pas, dit Monty, haussant les épaules, pourvu que les filles qui aiment les camions et les astronefs puissent jouer avec quand ça leur plaît. Moi, je n'ai jamais eu la moindre envie de jouer à la poupée, quel que soit le nombre qu'on ait mis dans mes petites mains. Au moins, sur Ténébreuse, on aurait trouvé normal qu'étant garçon je me comporte en garçon.

Magda gloussa.

— Eh bien, je n'ai pas eu à choisir, moi. Je passais mon temps à peindre et dessiner et à écouter ma mère jouer de la harpe. Et à danser. N'oubliez pas que j'ai grandi à Caer Donn.

— Je vous envie, dit-il avec sérieux. C'est une chance de grandir dans le monde où l'on vivra… Vous connaissez mon père. Il vit sur Ténébreuse depuis trente ans et ne tolère toujours pas la lumière du soleil rouge parce qu'il vit tout le temps sous un éclairage terrien.

— Ne m'enviez pas, Monty, dit-elle, tout aussi grave. Ce n'est pas enviable de grandir sans savoir à quel monde on appartient, sans savoir les signes de reconnaissance. Je n'ai jamais été tout à fait Ténébrane, et mes amis le savaient bien. Et je le savais aussi. Mais quand je suis allée chez les Terriens, c'était encore pire… Pourquoi diable parler de ça ?

Il sourit. Il avait un beau sourire, réalisa-t-elle.

— J'avoue que je vous y ai poussée, dit-il. Je voulais savoir ce qui vous fait courir. C'est vous la spécialiste en culture et langue ténébranes ; et ça ne m'étonne pas. Les femmes sont bien plus attentives aux détails que les hommes.

— Merci de nous reconnaître cette compétence, dit-elle, ironique. Je me demandais si vous trouviez que mes talents se limitaient à évaluer l'authenticité d'une tenue.

— Cela en fait partie, dit-il avec bonhomie. Et vous êtes la preuve vivante qu'une femme passe plus facilement qu'un homme pour indigène.

— En tout cas, dans une Maison de la Guilde, dit-elle, perdant l'envie de discuter.

— Écoutez, vous dites tout le temps que l'Empire et Ténébreuse devraient mieux se comprendre. Alors, mettez vos principes en pratique. Aidez-moi à comprendre.

Cela semblait raisonnable. Pendant qu'elle réfléchissait, il reprit :

— Vous avez deux ou trois heures à tuer en attendant que vos bottes soient prêtes. Alors, venez au QG avec moi, et nous prendrons un verre pendant que vous enregistrerez votre rapport. Et vous pourrez aussi me montrer comment accéder à vos rapports précédents, d'accord ? Ma parole, vous ne savez donc pas que votre travail est donné en exemple, non seulement ici, mais dans tout l'Empire ? J'étais encore sur Alpha quand j'ai entendu parler pour la première fois des travaux de Lorne, et j'espérais bien partir en mission avec vous.

Flatterie, pensa Magda ; *il essaye d'obtenir ce qu'il veut, c'est tout*. Mais, après les doutes et le découragement des dernières semaines, cela lui fit chaud au cœur.

— D'accord. À condition que j'aie quelques minutes pour aller au service des virements monétaires…

— Tout le temps que vous voudrez, dit-il, satisfait d'être arrivé à ses fins.

Passant devant les Gardes de la Force Spatiale, elle ressentit la même chose que quand elle rentrait de mission avec Peter, encore en vêtements indigènes, mais prête à abandonner sa *persona* ténébrane pour retrouver son vrai moi. *Je croyais alors que c'était mon vrai moi, et que la Margali ténébrane n'était qu'un masque. Mais était-ce vrai ?* Elle n'en était plus si sûre.

Monty habitait au Quartier des Célibataires, non loin de l'ancien appartement de Magda ; il la fit asseoir et lui demanda ce qu'elle voulait boire.

— Un café, dit-elle sans hésitation. Si vous me demandiez ce qui me manque le plus, je vous dirais le café… et la douche chaude du matin.

Il alla commander les consommations sur la console.

— Confort primitif à la Maison de Thendara ?

— Non, dit-elle, blessée de cette remarque. Il y a une piscine, des baignoires pour tremper à loisir, tout, quoi… mais elles ont un mode de vie différent. Elles trouvent normal de prendre une douche froide le matin pour se réveiller, tandis que le bain chaud est un petit luxe du soir, après la journée de travail. J'ai dû m'adapter. Je n'ai jamais réalisé à quel point j'étais Terrienne tant que je n'ai pas eu à être Ténébrane vingt-huit heures par jour, dix jours par semaine.

Elle goûta son café, qui lui sembla bon, malgré son étrangeté soudaine. Elle se demanda si la caféine, dont elle s'était déshabituée, allait l'empêcher de dormir.

— Bon, alors, qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Eh bien, vous pourriez enregistrer votre rapport sur les Amazones – pardon, les Renonçantes.

Elle corrigea légèrement sa prononciation, sachant qu'elle temporisait. Mais une douzaine de ses sœurs allaient travailler

au Service Médical. En un sens, elle faisait ça pour la Guilde. Monty lui trouva un enregistreur, et elle se mit au travail.

« Ce nom de Guilde des Amazone Libres, communément utilisé par les Terriens et dans l'Empire, commença-t-elle, n'est qu'un malentendu romanesque, fondé sur une légende terrienne traitant d'une tribu de femmes indépendantes. Le véritable nom de la Guilde, traduit du ténébran, serait plutôt Ordre des Renonçantes », et elle poursuivit, racontant ce qu'elle savait de l'histoire et de la charte originale du mouvement des Amazones, qui n'était officiellement présent à Thendara que depuis trois cents ans, étant resté secret pendant la moitié de ce temps, avec une seule maison de la Guilde qui fonctionnait presque comme un couvent de religieuses cloîtrées ; depuis cent ans seulement les Amazones avaient commencé à travailler au grand jour et à construire d'autres Maisons de Refuge.

Elle traduisit le texte du Serment, expliqua ses formulations les plus obscures, mentionna certaines courtoisies et certains tabous trouvés chez les Amazones et certains préjugés du peuple envers elles, sans oublier l'incroyable hostilité des femmes du commun à leur égard. Mais, quand elle en arriva à réfuter l'accusation selon laquelle elles détestaient les hommes et aimaient les femmes, elle eut du mal à conserver le détachement de l'anthropologue professionnelle. Elle hésita, écouta ses dix dernières minutes d'enregistrement, les effaça et y substitua quelques vagues généralités sur les rapports des Amazones avec les hommes sur le front du feu. Monty s'approcha pendant qu'elle finissait et dit :

— Maintenant, je comprends pourquoi vos bottes étaient dans cet état. Bon, je nous ai commandé à déjeuner. Ça donne faim et soif de dicter.

Il posa un plateau devant elle et elle renifla, l'air gourmand. *Un repas terrien.* Pourtant, elle avait grandi en mangeant de la cuisine ténébrane qu'elle aimait, mais c'était agréable de changer un peu. Elle avait complètement oublié la texture des aliments synthétiques et les goûta avec hésitation.

Il approcha une chaise et commença à manger, regardant avec approbation la petite pile de bobines enregistrées.

— C'est *fantastique* ! dit-il. Vous serez mentionnée en note dans tous les livres d'histoire.

— Vous devriez aussi être mentionné en note, gloussa-t-elle. À moins que vous n'ayez pas l'intention de suivre l'exemple de votre père.

Monty éclata de rire, créant entre eux une intimité soudaine.

— Vous savez, et je sais, que mon père n'est pas plus fait pour être Coordinateur sur cette planète que cet âne de votre folklore… Duran, c'est ça ?

— Durraman, dit-elle. Celui qui s'est laissé mourir de faim entre deux picotins parce qu'il n'arrivait pas à décider par lequel commencer…

— Sérieusement, ce n'est pas sa faute, Magda. Il voulait commander une station spatiale, c'est ça qu'il avait appris ; mais il n'a pas su acquérir les appuis politiques qu'il fallait, dit Monty. Ma chance à moi, c'est que j'ai choisi ce monde dès que j'ai été assez grand pour décider… Un peu plus de café ?

Elle secoua la tête en repoussant son plateau.

— C'était bon ; au moins, ça changeait.

Il consulta son chronomètre, réglé sur l'heure de l'Empire.

— Inutile de vous presser ; vos bottes ne seront pas prêtes avant une heure, mais je n'ose pas vous demander de continuer à dicter ; vous avez déjà fait un travail héroïque. Je ne pourrai jamais assez vous remercier, mais vous trouverez une prime sur votre compte quand vous reviendrez… Au fait, est-ce que vous reviendrez ? Mon père parlait d'un poste d'Agent de liaison créé spécialement pour vous…

— Encore quarante jours avant d'avoir rempli mes obligations envers la Guilde. Après, je ne sais pas. Je demanderai peut-être un changement de nationalité…

— Oh non, ne faites pas ça, dit-il vivement. La citoyenneté de l'Empire est trop précieuse. Haldane l'a demandée pour Jaelle afin que leur enfant la possède de droit en naissant. Soyez aussi Ténébrane que vous voulez, mais conservez votre nationalité. Juste en cas.

Oui, c'était la façon de penser et d'agir des Terriens. Prévoir toutes les contingences, ne jamais s'engager à fond sans se laisser une porte de sortie. Protéger ses arrières.

Elle consulta sa montre et dit :

— Il faudrait que j'aille voir Cholayna…

— Elle n'est pas de service, dit Monty. Elle est allée au Centre de Méditation, et a fait passer une note demandant à ne pas être dérangée pendant au moins dix-huit heures. Je crois qu'elle est dans un caisson d'isolation, ou quelque chose de ce genre – elle appartient à une de ces bizarres religions d'Alpha. Curieuse personnalité, même si c'est un avantage d'avoir quelqu'un de compétent au Renseignement. Son seul désavantage, c'est qu'elle ne peut pas travailler sur le terrain. Nous dépendons donc de vous. Au fait, je peux vous demander un service ?

— Vous pouvez toujours demander, dit-elle en souriant.

Elle réalisa soudain qu'elle flirtait avec lui, ce qui était une sorte de flatterie… Était-ce digne d'une Amazone ? C'était la façon de faire des Terriens. Et elle entendit la voix dure de Rafaella : *C'est tellement important pour toi qu'un homme te trouve belle ?* Rafaella était mal placée pour lui faire la leçon, elle qui avait trois fils de trois pères différents… Au moins, Camilla, qui aimait les femmes, était conséquente avec elle-même ! Mais, après tous ses doutes, elle trouvait rassurant d'être encore capable d'attirer un homme.

— Vous savez vous faire passer pour une indigène. Haldane aussi. Je vais travailler mon accent, mais pouvez-vous me dire ce qui me manque pour qu'on me prenne aussi pour un Ténébran, comme vous, Haldane et Cargill ?

— Posez-leur la question. Ce sont des hommes. Ils savent…

— Non, dit-il. Il faut un regard d'homme pour voir une femme, et un regard de femme pour voir un homme. Au marché, par exemple, je vous aurais détectée. Ce sont vos yeux, que vous ne baissez pas tout à fait comme les femmes d'ici. C'est parce que vous êtes Renonçante ?

— En partie, peut-être. Mais vous avez raison, ça m'a toujours donné du mal. Bon, mettez-vous en costume ténébran et je vous dirai ce qui ne va pas. Et pendant ce temps, j'irai au service des virements monétaires… Oh ! zut, je ne peux pas y aller habillée comme ça, je déclencherais toutes les alarmes de la maison !

— Nous avons une collègue d'à peu près votre taille qui habite au bout du couloir ; je vais lui emprunter un uniforme pour vous.

Elle accepta, lui demandant de cacher pour qui c'était. Elle n'avait pas envie de recevoir la visite de tous ses anciens collègues. Quand il revint, elle alla se changer dans la chambre de Monty. Elle se sentit comme nue dans l'étroite tunique et les collants, après des mois passés dans l'uniforme plus flou des Amazones. Ses cheveux l'embarrassèrent – trop courts, même pour une Terrienne, mais en les gonflant à la brosse elle se fit une coiffure élégante, et elle se maquilla avec les quelques cosmétiques que Monty avait eu l'attention d'emprunter pour elle. Il salua sa réapparition d'un sifflement admiratif.

— Dans votre tenue d'Amazone, je n'avais pas réalisé que vous êtes une vraie beauté !

Elle rit, réalisant combien ces compliments lui semblaient futiles maintenant. Marcher dans les couloirs du QG lui parut à la fois étrange et familier, sachant que l'uniforme la rendait invisible.

Bientôt, sa période de réclusion s'achèverait. Reviendrait-elle au QG ? Si oui, il faudrait annoncer à toutes ses sœurs qu'elle était Terrienne. Est-ce qu'elles lui en voudraient ? À son retour, Monty avait revêtu sa tenue ténébrane, et elle l'examina d'un œil critique.

— Vos cheveux sont trop courts ; ils devraient au moins vous arriver ici ; dit-elle, lui effleurant légèrement le cou. Maintenant, marchez.

Elle l'observa attentivement et dit enfin :

— Je sais. Vous marchez – trop légèrement, comme sans entraves. Les Ténébrans – sauf les mendiants et les infirmes – grandissent l'épée au côté, et ils la portent tout le temps, même quand ils ne la portent pas, si vous voyez ce que je veux dire. Tenez, dit-elle, prenant son couteau d'Amazone. Passez-le à votre ceinture, et marchez. Ce n'est pas une épée, bien sûr…

— Non, mais je ne vois pas la différence.

— Il y en a une… de trois pouces, dit-elle, ironique, et ils rirent ensemble.

Il attacha le couteau à sa ceinture et se mit à arpenter la pièce.

— Non, vous vous penchez d'un côté pour compenser. Le poignet un peu en arrière pour ne pas cogner contre la garde. Si vous aviez grandi l'épée au côté dès l'âge de huit ans, sans jamais la quitter, vous vous sentiriez aussi nu sans elle que si vous sortiez sans pantalon.

— Bon Dieu, je savais que cette culture était agressive, mais pas au point de porter l'épée à huit ans !

— Ça, c'est dans les vallées. Dans les montagnes, les gosses portent la dague dès qu'ils commencent à marcher, et ils s'en servent ; cela fait partie des réalités de leur monde, plein de choses vivantes plus grandes qu'eux.

Au bout d'une minute, elle suggéra :

— Vous devriez vous trouver une épée et la porter tout le temps quand vous êtes chez vous.

— Et comment m'asseoir avec ce truc-là ?

— C'est bien la question, dit Magda. Portez-la pendant six semaines et vous le saurez. Vous pourrez vous asseoir, travailler et courir avec elle, et vous asseoir dans une taverne sans embrocher votre voisin.

— Haldane a fait tout ça ? demanda-t-il.

— Bien sûr, et bien d'autres choses ; en fait son père l'a obligé à prendre les leçons d'un maître d'armes avec les enfants de son village. Il m'a dit un jour qu'il se sent tout nu en uniforme terrien. Moi aussi.

Elle regarda avec embarras ses longues jambes gainées dans les collants de son uniforme.

— Il faut que je me change avant de partir.

Elle se dirigea vers la chambre, en ajoutant :

— Et dansez le plus souvent possible. Ici, les hommes commencent à apprendre à danser à cinq ans. Comme tout le monde.

— Je sais, dit Monty. Et puis, il y a le vieux proverbe : mettez trois Ténébrans ensemble et ils organisent un bal. J'ai étudié un peu les arts martiaux et la danse gravitationnelle sur Alpha, avant de venir ici.

— Cela explique que vous arriviez à passer pour Ténébran ; vous ne marchez pas comme les autres Terriens. J'ai remarqué que vous évoluez avec grâce. La plupart des Ténébrans trouvent les Terriens très balourds. La danse, disent-ils, est l'une des rares activités typiquement humaines ; *seuls les hommes rient, seuls tes hommes dansent, seuls les hommes pleurent,* dit un de leurs proverbes.

— J'ai remarqué combien les femmes et les hommes sont gracieux… et vous aussi… légère comme une plume…

Soudain, le regard de Monty l'embarrassa.

— Il faut que je me change, dit-elle. Même une prostituée n'irait pas dans la rue comme ça.

Il ne détourna pas les yeux.

— Je ne sais pas comment je vous aime le mieux. Les Ténébranes sont si pudiques… si féminines. Cela me fait prendre conscience de ma masculinité. Pourtant, dans votre tenue d'Amazone, vous semblez nier tout cela, vous êtes distante – vous êtes très belle, Magda.

Il s'approcha, la tourna doucement vers lui et l'embrassa.

— J'ai envie de le faire depuis notre première rencontre à la Guilde, quand vous étiez si furieuse contre moi…

Il s'interrompit et l'embrassa encore.

— Je suis vraiment si intimidante ? dit-elle doucement.

— Plus maintenant. N'allez pas vous changer, restez encore un peu, dit-il en la serrant dans ses bras.

Gênée de se laisser embrasser ainsi, elle ressentit de nouveau une curieuse ambivalence. Elle l'aimait bien, mais elle ne désirait pas le séduire. Pourtant, c'était rassurant de savoir qu'elle était toujours désirable. Il l'embrassa dans le cou, et elle s'écarta, troublée.

— Non, dit-elle à voix basse. Je suis venue pour travailler, pas pour ça.

Il ne bougea pas.

— Est-ce vrai ce qu'on dit – que les Amazones détestent les hommes et aiment les femmes ?

C'est ce qu'on dit, et je me demande maintenant si c'est vrai. Une sœur a dit un jour à une Soirée de Réflexion… qu'une femme qui aime un homme est traître aux autres femmes, que

les hommes cherchent toujours à faire de nous un objet sexuel, car ainsi ils n'ont pas à nous prendre au sérieux. Tout à l'heure, il disait que mes travaux sont donnés en exemple dans l'Empire… Veut-il me séduire simplement pour prouver que, malgré ça, je ne suis qu'une femme à prendre ?

Néanmoins, elle se laissa entraîner sur le lit et s'abandonna à ses caresses, gênée de ses propres réactions.

Au bout d'un moment, il murmura :

— C'est ridicule de nous embrasser tout habillés, comme des enfants. Nous sommes des adultes – vous me voulez, oui ou non ?

— Oui, bien sûr, dit-elle clairement, mais je ne couche jamais avec un homme dont je ne connais pas le prénom.

Il rit, ravi et soulagé.

— Si ce n'est que ça ! Je ne m'en sers pas parce qu'il n'a pas d'équivalent en ténébran. Cela me gêne d'avoir un nom que personne n'arrive à prononcer, alors je me fais appeler Monty. Mais mon nom est Wade. Je devrais prendre un prénom ténébran, mais je n'ai pas encore décidé lequel. C'est ridicule, non ?

Il se pencha de nouveau sur elle et se remit à l'embrasser.

Pendant qu'elle se rhabillait devant la glace, il s'approcha et lui caressa doucement la joue.

— Vous êtes si ravissante, dit-il doucement. Mais dans ces vêtements, vous avez l'air dur et étrange. Je déteste vous voir vous cacher ainsi, même si je sais maintenant que c'est un masque, que vous n'êtes pas vraiment comme ça.

— Non, Monty, dit-elle, posant légèrement une main sur son bras. Ce n'est pas un masque. C'est une partie de ce que je suis – vous comprenez ?

— Non, dit-il. Mais j'essaierai. Alors, nous le prenons, ce verre ?

Il essayait d'accepter la désinvolture de Magda, mais il lui plaisait mieux maintenant qu'elle se rendait compte que ce n'avait pas été pour lui qu'une passade née de l'occasion.

Pour moi non plus. Il me plaisait et c'est un ami, même s'il n'est pas davantage. Est-ce mal de souhaiter donner du plaisir à un ami, même si c'est un homme ?

Elle s'assit près de lui pour boire, sachant qu'il avait besoin de la sentir toute proche en cette étrange situation. Elle aurait voulu lui faire comprendre qu'elle était très étrange pour elle aussi.

Ne me donner qu'à mon temps et à mon heure… Mais je ne sais plus ce que ça veut dire. Est-ce que je me servais de lui pour satisfaire mes besoins ?… Non des besoins sexuels, mais le besoin de me prouver que je pouvais encore séduire un homme ? Est-ce là le sens du Serment ? Que nous nous servions des hommes pour satisfaire nos besoins, au lieu de les laisser se servir de nous pour assouvir les leurs ? Et n'avons-nous pas tous des besoins ?

— C'est dur, dit-il, cherchant ses mots, d'être engagé sans l'être. Je… je ne veux pas me marier. Et pourtant, je ne m'intéresse pas aux femmes qu'on trouve dans le quartier chaud… Vous comprenez ? Et… vous savez, je ne vous ai pas invitée ici pour vous séduire, l'idée ne m'avait pas effleuré…

— Je sais, Monty. Ces choses-là arrivent. Comme vous l'avez dit, nous sommes des adultes.

Elle but quelques gorgées en lui tapotant la main. C'était elle qui le rassurait ! C'était absurde.

— Vous devriez m'aider à trouver une épée, dit-il.

— Si vous voulez, dit-elle. Mais vous devriez plutôt demander à Peter. Il s'y connaît vraiment en armes.

— D'accord, je lui demanderai. Mais finalement, je le connais très peu. Je connais davantage sa femme, Jaelle. Vous la connaissez aussi, non ?

— C'est ma mère de serment à la Guilde. C'est une relation très particulière, dit Magda, se demandant pourquoi cette idée était si douloureuse.

N'étaient-elles plus amies comme autrefois ?

— C'est une charmante petite chose, dit Monty. Mais elle semble si seule ici, tout à fait hors de son élément. Oh, compétente – très compétente. Mais elle a l'air si triste. Elle doit l'aimer à la folie pour avoir tout quitté pour lui…

Il fut interrompu par la sonnette.

— Je vais voir qui c'est et tâcher de m'en débarrasser.

— Pas pour moi, Monty. Il faut que je m'en aille chercher mes bottes, dit-elle comme il allait ouvrir.

— Oh, entrez, Li. Vous connaissez Lorne, du Renseignement ?

— Cholayna m'a raconté des tas d'histoires sur elle, dit-il en lui baisant la main.

Elle passa son couteau à sa ceinture en disant :

— Demandez à Peter de vous trouver une épée, Monty.

— Vous voulez vous mettre à l'escrime, Monty ?

— Non, mais il faut que j'apprenne à manier les armes, ou du moins donner l'impression que je sais m'en servir, si je veux travailler sur le terrain.

— Pas le genre de chose qui m'attire, dit Li, désinvolte. Je connais déjà vos travaux, mademoiselle Lorne, et c'est un plaisir de vous connaître en personne. À propos, Jaelle m'a donné le nom ténébran d'Aleki.

— C'est une bonne idée, dit-elle, et il faut apprendre à y répondre machinalement.

— C'est le grand défaut de mon père, dit Monty. Au bout de tant d'années, il se considère toujours comme un étranger ici.

— Mais il l'est, dit Aleki. C'est utile dans votre travail, mais c'est malsain en général d'arriver à se considérer comme partie intégrante d'un monde étranger. D'accord, quand nous nommons un Légat, il doit comprendre les indigènes et pouvoir s'identifier avec eux. Mais il doit demeurer avant tout un fonctionnaire de l'Empire. Prenez Haldane, par exemple. Il a un esprit très pénétrant et il connaît la planète comme sa poche. Quand il sera un peu plus vieux – naturellement, je n'ai pas besoin de vous dire que la nomination d'un Légat dépendra de mon rapport. Haldane est intelligent et ambitieux. Qu'en pensez-vous, mademoiselle Lorne ? Croyez-vous qu'il ferait un bon Légat ? Mais je ne devrais peut-être pas vous le demander. Vous avez été mariés, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas si je suis la personne à interroger, dit-elle. Je l'aime bien, mais je ne suis pas aveugle à ses défauts, si c'est ce que vous voulez dire. Bien sûr, il ferait un meilleur

Coordinateur que Russ Montray. Mais n'importe qui ferait mieux que lui. Pour Haldane, il a des défauts, mais il est très attaché à Ténébreuse, et veut rester ici.

— Je ne sais pas, dit Aleki, hésitant. Au poste de Légat, il faut placer un homme d'une fidélité inconditionnelle à l'Empire, un homme qui fait passer l'Empire d'abord, et la planète ensuite.

Magda secoua la tête.

— Si c'était moi, je choisirais un homme qui pense d'abord à la planète, dit-elle. Pour contrebalancer tous les bureaucrates qui pensent d'abord à l'Empire. Un Légat devrait être le porte-parole de la planète.

— C'est le rôle de leurs sénateurs et autres hommes d'État, dit Aleki. Mais certains pensent comme vous que le Légat doit défendre les intérêts de la planète. Question de point de vue.

Il accepta le verre que Monty lui tendait en disant :

— Magda est venue passer son jour de vacances à compléter nos informations sur les Renonçantes.

— Et maintenant, je m'en vais, pour passer le reste de la journée avec les femmes de la Guilde…

— Ne partez pas encore, dit Aleki. Voilà longtemps que j'ai envie de vous parler. Quand je suis allé combattre l'incendie, j'ai vu des femmes de la Maison de Neskaya…

— Il y en avait aussi de la Maison de Thendara, dit Magda, mais je ne vous ai pas vu.

— Et si vous m'aviez vu, vous ne m'auriez pas remarqué, dit Alessandro Li avec bonhomie. Je jouais les serviteurs sourds et muets.

— Comme moi ce matin au marché avec Magda, gloussa Monty.

— Vous étiez dans les Kilghard, reprit Aleki. Savez-vous quelque chose sur les Comyn ?

— Tout ce que je sais figure dans mon rapport sur Ardais, dit Magda, très consciente d'éluder la question.

— Insuffisant, dit Aleki, fronçant les sourcils. Ces Comyn doivent être la clé de tout. Vous savez ce que c'est ; en général, les populations nous supplient de les accepter dans l'Empire – impatients de bénéficier de nos technologies et de tous les

avantages d'une civilisation planétaire. Mais ces gens ont l'air de croire que leur petite boule de roc gelé est le centre du monde.

— Difficile de le leur reprocher, dit Magda. Tout le monde en fait autant.

— Il n'est pas question de reproches. Mais Ténébreuse est une anomalie, et j'aimerais savoir pourquoi. Je ne peux guère questionner Jaelle sur les Comyn – je crois qu'elle est apparentée à certains d'entre eux. Nous n'avons pas beaucoup d'hommes sur le terrain. Il y a quelques années, la rumeur faisait état d'une lutte pour le pouvoir chez ces Comyn, quelque chose ayant à voir avec ce qu'ils appellent les Tours – une sorte de rébellion conduite par un certain Seigneur Damon Ridenow. Et quand je suis allé combattre l'incendie, c'est lui qui commandait toutes les opérations.

— Vous devriez pourtant savoir ce qui se passe là-bas, dit Magda. Vous y avez un des meilleurs Agents qu'on puisse rêver. Je ne l'aurais jamais repéré, mais nous avons été piégés derrière un mur de flammes, et je l'ai entendu jurer en terrien.

— Le meilleur Agent ? De qui diable parlez-vous ? Nous n'avons aucun homme sur les terres d'Alton.

— On l'appelle *Dom* Ann'dra, dit Magda, qui s'interrompit devant l'air triomphant d'Aleki.

— Je le savais, malgré toutes leurs histoires de contrats et d'emploi légal chez le Seigneur Damon ! Il s'est imposé dans la place parce qu'il n'a aucun lien connu avec le Renseignement ! Car, la noblesse ténébrane ayant des pouvoirs psy, il nous est impossible d'infiltrer un Agent parmi eux ; ils liraient immédiatement dans son esprit ! Mais celui-là, avec son histoire d'avion crashé et sa prétendue mort, est vraiment parvenu à s'introduire parmi eux, et maintenant, vous dites que cet Ann'dra… Sapristi, je l'ai vu courir partout pour seconder le Seigneur Damon, et il ne m'est jamais venu à l'idée qu'il était des nôtres !

— Je ne crois pas que ce soit le cas, dit Magda, repensant à l'homme qu'elle avait vu le matin.

Ce n'était pas un individu déchiré entre deux mondes, mais un homme qui avait choisi et trouvé sa place.

— L'Empire le tient pour mort. Et cela lui convient peut-être.

Mais Aleki ne l'écoutait pas.

— Il faut que je découvre ce qu'il sait. Nous avons des décisions cruciales à prendre sur Ténébreuse, et son avis pourrait être déterminant.

Serments conflictuels. Malgré l'importance qu'elle attachait au Serment des Renonçantes, elle avait également prêté serment à l'Empire. Elle était Terrienne, qu'elle le veuille ou non, et cette pensée la terrifiait. Elle se leva.

— Il faut vraiment que je m'en aille, Monty.

— Vous allez au Bal de la Fête du Solstice d'Été, au Château Comyn ? demanda-t-il en la raccompagnant.

— Moi, une Renonçante ? dit-elle en riant. Les gens du château ignorent jusqu'à notre existence. C'est plutôt vous qu'ils inviteraient !

— Et c'est exactement ce qu'ils ont fait, dit Monty.

— J'y serai aussi, dit Aleki, tendant à Monty un élégant bristol. Comme vous voyez, on demande au Coordinateur, accompagné de quelques membres choisis de son personnel, d'assister au Bal en témoignage d'amitié entre Ténébreuse et l'Empire. Et il serait bon qu'y assistent ceux des nôtres qui vivent ici depuis longtemps, qui connaissent l'étiquette, les danses et les coutumes – tels que vous, mademoiselle Lorne.

Son premier mouvement fut de refuser. Une Renonçante, au Bal du Château Comyn dans la délégation terrienne ? Si quelqu'un de la Guilde la voyait, sa couverture s'en irait en fumée.

Mais elles devraient apprendre sa véritable identité tôt ou tard. Elle *était* Terrienne ; pourquoi continuer à le nier ? Et c'était peut-être la première – et la dernière – fois qu'une Terrienne avait l'occasion d'assister au Bal du Château Comyn.

— Vous pouvez m'apprendre tout ce que je dois savoir, dit Aleki, et m'empêcher de faire de grosses gaffes.

— Mon père conduira la délégation, ajouta Monty. Il faut absolument que vous soyez là pour lui éviter de commettre un impair.

— Présenté comme ça, soupira-t-elle en acquiesçant de la tête.

— Vous avez une robe de bal ? Ou dois-je en demander une au magasin ?

— J'ai mieux ; Dame Rohana m'en a donné une au Solstice d'Hiver – je me demandais quand j'aurais l'occasion de la remettre.

— Voulez-vous que j'aille vous chercher à la Maison de la Guilde ? proposa Monty.

— Grands dieux, non ! dit-elle en riant. Ça ferait jaser ! J'aime mes sœurs, mais elles ont un défaut qui m'horripile chez les femmes – elles cancanent ! Si ça les amuse, tant mieux, mais je ne veux pas que ce soit à mes dépens. Je vous retrouverai dans la rue près du château.

Elle tendit la main à Monty.

Je l'aime mieux comme collègue que comme amant.

Je préférerais être son amie que sa maîtresse. À contrecœur, elle le laissa l'embrasser avant de partir. Elle ne voulait pas le blesser.

Dans la rue, elle se rappela que Jaelle l'avait accusée un jour d'être trop protectrice envers les hommes. *C'est sans doute vrai*, pensa-t-elle.

Je suis plus forte que la plupart des hommes de ma connaissance, et ils sont si faciles à blesser. Les Amazones disent que c'est mal de blesser une femme ; pourquoi serait-ce bien de blesser un homme ?

Mais se peut-il que, la plupart ayant tant souffert par les hommes – Camilla par exemple –, elles croient les hommes impossibles à blesser, pensant qu'ils sont toujours supérieurs et invulnérables ?

Elle ressentait de la sympathie pour Monty – seul et sans amis sur un monde étranger – parce qu'elle se rappelait sa solitude pendant ses études sur Alpha, étrangère dans un monde de pionniers, exotique et difficile, et où tant d'hommes avaient cherché à la séduire, non pour elle-même, mais parce qu'elle était étrangère et différente. Elle se sentait très seule alors. Et elle était très seule encore…

Les hommes sont si faibles. Mais n'est-ce pas moi qui m'entoure de faibles parce que les forts me feraient trop de concurrence ?

Il n'y avait pas de portière de service, mais Rezi vint lui ouvrir, les mains pleines de farine.

— Nous avons des sœurs de la Maison de Bellarmes, venues pour la Fête. Tu vas au bal des femmes ce soir, non ? Camilla m'a dit qu'elle y allait avec toi.

— Désolée, dit-elle, secouant la tête ; je suis invitée ailleurs. Je ne pensais pas que Camilla m'inclurait dans ses projets sans me prévenir.

— Très bien, mais ne viens pas pleurer dans mon giron si Camilla est en colère après toi.

— Je ne suis pas son esclave et elle n'est pas la mienne, s'emporta Magda.

Rezi secoua la tête en riant.

— Réglez vos querelles d'amoureux sans moi !

Magda monta dans sa chambre en fronçant les sourcils. Il ne lui était jamais venu à l'idée que Camilla compterait, ou penserait avoir le droit de compter, sur sa compagnie le jour de la Fête. *J'aurais dû m'en douter ; les sœurs de serment remplacent la famille.* D'ailleurs, elle aurait préféré sortir avec Camilla, ou même avec Rezi qu'elle connaissait peu, plutôt qu'avec Aleki, Monty et toute la délégation terrienne ! Mais elle avait donné sa parole, et sa présence était importante pour son travail.

Elle étendit sa robe sur le lit. S'étant douchée au QG, elle n'avait plus qu'à se coiffer. Elle commençait à brosser ses cheveux quand Camilla entra, et s'arrêta pile, surprise et ravie.

— Comme tu es jolie, *breda* ! Mais cette robe est trop belle pour le bal des femmes. Nos sœurs de Bellarmes ont passé plusieurs jours sur les routes et n'ont que leurs habits de voyage ; de plus, beaucoup de femmes seront des veuves qui viendraient vivre chez les Amazones si elles n'avaient pas d'enfants à élever et de vieux parents à soigner. Cette riche toilette soulignerait leur pauvreté. Enfin, des robes pareilles sont faites pour attirer les hommes !

— Je suis désolée, Camilla, mais je ne peux pas venir avec toi au bal des femmes ; je suis attendue ailleurs…

— Tu es sans doute invitée au Château Comyn, dit Camilla d'un ton amusé, et c'est le Seigneur Hastur lui-même qui ouvrira le bal avec toi !

Magda pouffa avec embarras.

— Je ne sais pas pour le Seigneur Hastur, mais à parler franchement… Oh, tu ne le croiras pas !

Elle se tut. Elle pouvait difficilement lui parler des Terriens et de l'insistance d'Alessandro Li.

Heureusement, Camilla supposa immédiatement qu'elle avait eu cette invitation à la requête de Jaelle, qui était sa mère de serment, et une invitation au Château Comyn équivalait à un ordre royal.

— C'est merveilleux ! Tu me raconteras tout, *breda*. Mais tu n'as pas de bijoux et j'ai un collier de pierres de feu que je peux te prêter ; la couleur ira parfaitement avec ta robe, dit-elle.

Elle s'en alla le chercher, et quand elle revint, Magda contempla le bijou avec admiration.

— Camilla, c'est trop, je ne peux pas accepter…

— Pourquoi pas ? Ce qui est à moi est à toi, dit simplement Camilla. Et il est certain que je ne danserai jamais moi-même avec les Hastur au Château Comyn ! Il appartenait à ma mère ; je ne l'ai vue qu'une seule fois après… après ce que je t'ai raconté. Mais, à sa mort, un messager est venu me le remettre. Je ne porte jamais de bijoux, mais il n'y a aucune raison qu'il reste éternellement dans son écrin et qu'il n'en sorte pas une fois pour orner le cou d'une jolie femme.

Elle l'attacha au cou de Magda qui dit impulsivement :

— Moi, je te trouve belle, Camilla !

— Je ne savais pas que tu étais myope, dit-elle en riant, la serrant légèrement dans ses bras. Le Bal des Comyn se termine à minuit, et comme nous danserons sur la place jusqu'à l'aube, viens donc nous rejoindre après.

— J'aimerais mieux rester avec toi, si je pouvais, dit Magda.

C'est vrai. Ce bal Comyn n'est pas un plaisir pour moi, c'est un devoir professionnel. Camilla en vaut dix de la délégation, et elle est bien plus amusante !

Camilla s'éclaira.

— Vraiment ? dit-elle.

Elle serra Magda un peu plus fort et enfouit son visage dans ses cheveux.

— Margali, Margali… murmura-t-elle. Tu sais que je t'aime…

Elle se tut, la gorge serrée. Au bout d'une minute, elle retrouva sa voix et dit :

— Tu n'es pas *cristoforo,* comme Keitha… Ça ne te fait pas horreur…

De nouveau, la voix lui manqua.

J'aurais dû m'y attendre. Je refuse l'évidence depuis que je suis dans cette Maison. J'ai découvert aujourd'hui que ce n'est pas un homme que je désire. Je ne désirais pas Peter, et Monty ne valait pas mieux. J'aurais dû comprendre depuis longtemps…

Je me suis donnée à Monty, qui m'est indifférent. Au contraire, Camilla est ma sœur, elle m'aime, elle m'a toujours soutenue quand j'étais en disgrâce ; me voyant seule et sans amie, elle m'a offert amitié et affection sans rien demander en échange. Au nom de la Déesse, comment puis-je continuer à m'aveugler ainsi, comment ai-je pu me donner à Monty qui ne m'est rien et rejeter Camilla ?

Elle prit le visage de Camilla entre ses mains et baisa ses lèvres. Camilla, le souffle coupé, lui sourit.

— Je… je ne sais pas, dit Magda. Non, je ne suis pas *cristoforo,* l'idée ne me trouble pas pour cette raison, mais je… je ne sais pas, je n'y avais jamais pensé…

Elle se tut, ne sachant comment s'exprimer.

Je n'avais jamais pensé que je pouvais aimer mes amies, au lieu de me donner à des hommes qui ne sont étrangers…

— Je ne sais pas… je n'ai jamais…

Camilla la fit taire d'un baiser, puis, lui prenant le visage entre les mains, elle la regarda dans les yeux, très grave.

— Tu le penses vraiment ? Quand tu étais petite, tu n'as jamais eu une *bredhya… ?*

Magda secoua la tête. Jamais. Je n'ai jamais eu une amie avant d'arriver à la Maison. Je ne savais même pas que je désirais une femme pour amie jusqu'au jour où j'ai risqué ma vie pour Jaelle.

— Ça ne fait rien, ma chérie, murmura Camilla. L'amour, c'est simple, très simple… Viens, je vais te montrer…

Chapitre 2

AU QG, rien ne distinguait le Solstice d'Hiver du Solstice d'Été. La lumière était la même – pas de lourds rideaux d'hiver à tirer, pas d'odeurs de gâteaux dans l'air, pas de cris joyeux comme dans les rues. Mais quand Peter entra, elle parvint à lui sourire.

De derrière son dos, il sortit avec embarras un de ces paniers de fleurs et de fruits qu'on vendait partout dans les rues en cette saison. Elle en fut touchée ; il avait sans doute dû aller à la Vieille Ville.

— Du Solstice d'Hiver au Solstice d'Été, voilà six mois que nous vivons ensemble, Jaelle ; comment l'oublier ? Et quand le Solstice d'Hiver reviendra, nous serons trois.

Il la prit dans ses bras et l'embrassa, et son amour se raviva. Ce n'était pas l'ancien amour. Celui-là s'était envolé, laissant un grand vide à sa place. Cherchant un vase pour ses fleurs, elle se demanda si c'était pour ça que les Renonçantes juraient de ne jamais se marier *di catenas*, parce que cette première passion s'éteignait très vite… S'approchant par-derrière, il la prit dans ses bras et lui murmura à l'oreille :

— Il faut mettre ta plus belle robe pour le bal de ce soir, même si tu n'as pas très envie de danser dans ton état…

— Je n'ai pas très envie d'aller aux bals publics, objecta-t-elle. Il y a trop de monde, souvent de la racaille, et parfois les Amazones sont obligées de se défendre contre des avances trop pressantes…

— Mais non, dit Peter. Je serai avec toi ; crois-tu que je laisserai un rufian toucher ma femme ? Oui, oui, je sais, tu es forte, ton Serment exige que tu te défendes toi-même, mais si tu

crois que je vais laisser une femme enceinte se battre… De toute façon, il n'est pas question d'un bal public, ajouta-t-il. C'est une première pour Ténébreuse, et je suis sûr que tu n'y es pas étrangère. Le Conseil Comyn a invité Montray et une délégation du QG terrien au Château ; naturellement, nous en sommes, puisque tu es Ténébrane, et que j'ai si souvent travaillé sur le terrain que je connais la langue, les coutumes, le protocole et tout ça. Ils essayent de forger de bonnes relations entre nous en invitant certains Terriens triés sur le volet…

— Ce qui devrait exclure Russ Montray, dit Jaelle, acide.

— Malheureusement, on ne peut pas exclure le Coordinateur, mais je resterai près de lui pour m'assurer qu'il ne fait pas trop de gaffes. Toi, tu devras rester avec Cholayna, car elle n'est jamais allée sur le terrain et n'ira jamais, mais c'est la seule femme d'un rang suffisant pour accompagner le Coordinateur. Je regrette que Magda ne soit pas là, mais je suppose que la Guilde ne la laisserait pas sortir. À nous tous, nous devrions empêcher le Vieux de faire trop de bêtises.

Le ton irrespectueux crispa Jaelle. S'il était tellement incompétent, il fallait le révoquer, ou au moins ne lui donner que des fonctions cérémonielles dépourvues de pouvoir réel. Comme le Conseil Comyn l'avait fait pour plusieurs rois récents, et aussi, supposait-elle, pour *Dom* Gabriel – tout le monde savait que Rohana commandait tout à Ardais depuis des années.

Peter relut l'invitation.

— Regarde, nous sommes spécialement mentionnés. M. et Mme Peter Haldane…

Men dia pre'zhiuro… ne jamais être connue sous le nom d'un père, d'un mari ou d'un amant…

— Peter, dit-elle, d'une voix dangereusement calme, je ne suis pas Mme Peter Haldane. Je suis Jaelle n'ha Melora. Je ne te le répéterai pas.

— Je le sais, ma chérie, protesta-t-il. Mais les Terriens n'arrivent pas à le comprendre, et qu'est-ce que ça peut faire ? C'est une formalité légale, sans plus. Ils ont sans doute relevé ton nom sur les états de salaire ne m'accuse pas à leur place !

Elle lâcha l'invitation avec une curieuse impression de finalité. Je n'ai plus d'identité. Je ne suis plus Jaelle n'ha

Melora. Pas même Jaelle fille de Jalak. Je ne suis qu'un appendice de Peter Haldane, sa femme, la mère de ses enfants… Je suis personne. Ici. Peter a raison, qu'est-ce que ça peut me faire ?

Elle vit qu'il se détendait.

— J'étais sûr que tu comprendrais, dit-il.

Mais elle l'entendit penser : *J'étais sûr que tu verrais les choses comme moi.*

— Qu'est-ce que tu vas mettre ? Tu ne peux pas aller au Château en uniforme ou en tenue d'Amazone…

— Je peux mettre la robe de bal que Rohana m'a donnée au Solstice d'Hiver, dit-elle, essayant de retrouver l'excitation du premier bal où ils avaient dansé ensemble, mais il n'y pensait même pas.

Il secoua la tête.

— On t'a déjà vue avec ; pour l'occasion, il te faut une robe neuve et toute spéciale.

— J'ai des robes chez moi à la Guilde, mais elles seront trop étroites, dit-elle, contemplant sa taille épaissie. Mais, Rafaella et moi, nous avons toujours échangé nos vêtements, et comme elle est un peu plus forte que moi, ses robes devraient m'aller parfaitement en ce moment. Elle se fera un plaisir de m'en prêter une.

Comme elle avait plaisanté Rafaella quand, enceinte, elle ne pouvait plus porter les robes de Jaelle !

— Je ne veux pas que tu portes les vieilles nippes d'une autre.

— Piedro, ne sois pas ridicule ; à quoi serviraient les sœurs ?

— Ma femme n'a pas à emprunter des vieilles robes !

— Piedro, dit-elle, Rafaella s'habille très bien ; elle ne porte jamais une robe de Fête plus d'une ou deux fois, et comme personne d'ici ne les a vues, elles pourraient aussi bien être neuves.

De nouveau, il lui semblait que Piedro était deux hommes à la fois, son amant, et ce Terrien entêté avec ses préjugés absurdes.

— Sois raisonnable, Piedro. Où veux-tu trouver une couturière qui me fera une robe le jour de la Fête ? Il faut, ou

que je porte ma vieille robe verte – quoiqu'on ne puisse pas dire qu'une robe portée une fois soit *vieille –,* ou en emprunter une à Rafaella, ou enfin porter mes vieilles culottes d'Amazone, termina-t-elle en riant. Il n'y a pas d'autre choix !

— Je n'avais pas pensé à ça. Ça fait vraiment court, non ?

Il fronça les sourcils, puis son visage s'éclaira.

— Je vais aller au Service des Costumes et leur demander de te faire quelque chose ; ce n'est pas jour de fête ici. Donne-moi ta robe verte – je vais la faire copier dans un tissu différent. Tu aimes le bleu ?

L'opération requit le reste de la journée avec à peine quelques instants pour manger un morceau avant de s'habiller. Jaelle avait l'impression de toujours tout faire à la va-vite : manger, dire bonjour, se doucher, faire l'amour. Elle en avait vraiment assez, mais, par ailleurs, ils ne pouvaient pas être en retard au Château. Quand le messager apporta la robe, emballée dans du plastique, elle en était à économiser les secondes, et regardait avec nostalgie ses culottes de peau confortables en se brossant les cheveux. Jaelle resta bouche bée devant les flots de soie sortant de la boîte ; la robe était exquise, décolletée, et bordée de broderies et de fourrure de marl. Puis, la regardant de plus près, elle réalisa qu'il n'y avait ni soie ni fourrure… pas un pouce de matériau naturel. Uniquement des matériaux chimiques, artificiels, comme tous les vêtements terriens. Faite à la Ténébrane, elle aurait coûté une saison de revenus d'un domaine de bonne taille, mais ce n'était qu'une imitation, une contrefaçon.

— Peter, je ne peux pas porter ça !

Mais il était sous la douche et ne l'entendit pas, et, le temps qu'il ferme le robinet, elle avait compris qu'elle ne pouvait pas refuser. Il avait dû dépenser une semaine de salaire pour l'obtenir si vite ; il aurait pu la réquisitionner au Service des Costumes puisqu'il s'agissait d'une obligation professionnelle, et l'envoyer ensuite au recyclage, mais il savait qu'elle détestait le recyclage, alors il l'avait payée de ses deniers et en faisait un cadeau pour la Fête.

Pourtant, comment porter cette robe artificielle ? Elle aurait l'air d'une Terrienne déguisée en Ténébrane… *Eh bien, c'est ce*

que je suis. Mme Peter Haldane. Membre de la délégation terrienne.

Tout en bataillant avec les agrafes, elle fronça le nez ; cette robe n'avait aucune odeur. Elle fouilla dans un tiroir et en sortit le petit sachet de soie que Magda lui avait donné. Son premier travail de couture, lui avait dit Magda, s'excusant de l'irrégularité des points ; cela la fit penser à Camilla qui lui apprenait à coudre lorsque, sortant des Villes Sèches, elle était arrivée à la Guilde.

Je pensais toujours que je grandirais dans les chaînes. J'avais oublié cela. Elle se rappela sa première année à la Maison, année aussi de ses premières règles. À la Maison de Thendara, on avait fêté l'événement en l'admettant dans la compagnie des femmes, alors qu'à Shainsa, on l'aurait enchaînée cérémonieusement. *Pourtant, ici, je suis dans les chaînes…* Elle en fut horrifiée. Kindra disait toujours qu'il valait mieux porter de vraies chaînes que se charger de chaînes invisibles en se croyant libre. *Oh, maman, maman, comme je voudrais te parler… Je ne me rappelle même plus le visage de ma mère. Seulement celui de Kindra…*

— Que fais-tu, *chiya* ? demanda Peter, sortant nu de la douche et commençant à s'habiller.

Elle lui montra le sachet et il hocha la tête.

— J'ai vu Magda faire la même chose ; elle achetait tous ses vêtements dans la Vieille Ville quand elle le pouvait – elle disait que ceux du Service des Costumes n'avaient jamais l'odeur adéquate – et elle en frottait les coutures avec des épices. Elle m'a appris à faire la même chose.

Elle reconnut l'odeur familière de l'encens quand il jeta sa cape sur ses épaules.

— C'est ça qui ne va pas chez Aleki, dit-elle brusquement. Ses vêtements viennent des Costumes, et ils ne sentent rien.

— Exact ; je savais que quelque chose clochait, et je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus, dit Peter. Je lui en parlerai – il le prendra sans doute mieux venant d'un homme. Tu es ravissante, *preciosa*. Bon, allons-y.

En traversant la place du marché – malgré quelques plaintes de Terriennes sur les pavés qui ne valaient rien pour les souliers

du soir – Jaelle commença à croire que c'était bien la Fête du Solstice ; elle retrouvait les odeurs et les bruits familiers, la foule des grands jours. Et, malgré toutes les lumières illuminant la Vieille Ville, elle vit dans le ciel les quatre lunes approchant de leur plein. Ils remirent leur invitation à l'entrée et entendirent les musiciens qui jouaient déjà. Quelques danseurs professionnels faisaient une exhibition, tandis que les invités circulaient dans les salons pour saluer leurs amis. Puis la première danse générale commença, et Peter entraîna Jaelle sur la piste. Sa robe neuve était plus légère qu'une robe en tissu naturel, et elle avait impression de flotter comme une plume, des tensions qu'elle ignorait disparaissant soudain.

Elle n'avait jamais dansé au Château Comyn pour la Fête du Solstice d'Été. Elle avait renoncé à son héritage, et avait passé sa vie parmi les Renonçantes et leurs célébrations plus modestes. Pourtant, elle pourrait revenir quand elle voudrait si elle faisait ce que Rohana lui demandait et prenait un siège au Conseil. *Et ça ferait tellement plaisir à Peter…* Choquée, elle réalisa qu'elle pensait à cette proposition, puis elle fut prise de vertige.

— *Chiya,* qu'as-tu ?

— C'est agaçant, d'être enceinte ! dit-elle avec un sourire d'excuse. Je manque d'air, j'étouffe…

— Assieds-toi là – près de la porte. Je vais te chercher à boire.

Elle s'assit en soupirant de soulagement.

— Je n'ai pas besoin de… commença-t-elle, mais il se hâtait déjà vers le buffet.

Il faisait très chaud, et comme elle était près de la porte, elle sortit sur le balcon et, appuyée contre la balustrade, respira l'air de la nuit. La lumière multicolore des lunes faisait scintiller le brouillard de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle sentait l'odeur capiteuse des fleurs, entendait les stridulations des insectes. Comme c'était agréable, après tant de semaines passées dans les odeurs stériles et les dures lumières jaunes du QG ! Elle s'assit sur le banc de pierre. Bientôt, il faudrait rentrer, car Peter s'inquiéterait de ne pas la voir. Mais c'était si bon de se reposer ainsi, en humant toutes les senteurs de l'été. Elle s'assoupit quelques instants, et revint à elle en sursaut en

entendant une voix qui détonnait dans l'atmosphère du Château. Murmure coléreux d'Alessandro Li en standard.

— Je vous avais dit qu'il serait là ! Quelle chance !

— Alessandro – Aleki –, Jaelle ne vous a donc rien appris ? C'est le gendre du Seigneur Alton ; vous ne pouvez pas l'aborder comme ça et lui poser des questions impertinentes sur les affaires privées du Domaine…

Magda ! Qu'est-ce qu'elle faisait là ?

— Vous ne comprenez pas, Magda. Cet homme est la clé de tout ce que je suis chargé d'apprendre sur Ténébreuse. Carr sait…

— Cet homme est *Dom* Ann'dra Lanart, et c'est la seule chose qui compte. Je ne sais pas si c'est Carr ou non…

— Eh bien, moi je le sais ; j'ai vu ses photos au Personnel. Sinon, qui voulez-vous que ce soit ? Vous avez dit vous-même qu'il est Terrien !

— Au diable les photos, dit Magda.

Puis Jaelle reconnut la voix de Monty.

— Il est ou n'est pas celui que vous cherchez, Sandro, mais vous ne pouvez pas l'aborder ici, c'est tout. Danse avec lui, Magda ; c'est pour ça que nous sommes là, pas pour susciter des troubles.

— Je n'ai pas l'intention de provoquer des troubles, dit Aleki, furieux. Je veux lui parler, c'est tout. Pourquoi ne m'aidez-vous pas à trouver le moyen, au lieu de vous entêter comme ça ?

— Vous êtes mal glacé pour parler d'entêtement, dit Magda avec colère. Ôtez-vous ça de la tête une fois pour toutes, et arrêtez de penser en terrien, bon sang, l'esprit obsédé par les affaires même au Bal de Solstice d'Eté !

— Magdalen Lorne !

C'était la voix de Russ Montray, lourdement joviale.

— Est-ce une façon de parler à votre supérieur ? Et à une réception, en plus ? Vous êtes ravissante ! Monty, pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu l'avais persuadée de venir ? J'aurais fait jouer l'avantage du rang et je l'aurais prise moi-même pour cavalière !

— Cholayna, dit Magda avec soulagement. Tu es charmante ! Tu accompagnes le Coordinateur ?

— On ne me regarde pas en bête curieuse comme je m'y attendais. Je ne sais pas si c'est la bonne éducation ou l'idée que tous les Terriens doivent avoir l'air bizarre, dit doucement Cholayna.

— S'ils sont assez étroits d'esprit pour vous dévisager parce que la couleur de votre peau est différente, alors, qu'ils aillent au diable, dit Alessandro Li. Après tout, ce n'est qu'une bande d'indigènes ignorants. Salut, Haldane. Où est votre ravissante épouse ?

— Elle avait besoin d'air, dit Peter. Je l'ai laissée près de la porte pendant que j'allais lui chercher à boire.

Jaelle, reconnaissant le bon moment, se leva et rentra dans la salle.

— Je suis sortie respirer un peu. Il fait si chaud ici.

Elle accepta le verre que Peter lui mit dans la main et but une gorgée. C'était du vin blanc des montagnes, et cela lui rappela leur première danse, au Solstice d'Hiver. Elle se demanda si Peter s'en souvenait. Magda portait la même robe rouille qu'à Ardais, avec un magnifique collier de pierres de feu ; Jaelle s'approcha pour l'examiner.

— C'est celui de Camilla ? Il est magnifique, dit-elle. Elle me l'avait prêté aussi le jour où j'ai prononcé le Serment…

Au nom de Camilla, elle perçut quelque chose chez Magda qu'elle ne parvint pas à identifier. Trouble, malaise ? *Peur* ? Qu'est-ce qui troublait Magda ? Puis Monty vint inviter Magda à danser, et Jaelle remarqua qu'il lui posait doucement la main sur le cou, l'entourait de prévenance, avec une intensité presque sexuelle…

— Il faut trouver le moyen de la ramener chez nous, dit Alessandro Li. Sans vous offenser, Haldane, elle vaut dix Agents normaux du Renseignement ; cette fille a du génie ; il ne faut pas gaspiller ses talents sur le terrain ! Elle mérite des vacances, certes, mais nous ne pouvons pas prendre le risque de la voir passer de l'autre côté. C'est apparemment ce qui est arrivé à Carr ; car son dossier n'indique pas qu'il est détaché ou en mission secrète. Mais chaque fois que j'ai repéré Carr et essayé de l'aborder avec tact, Magda m'a entraîné sur la piste de danse.

— Magda a raison, dit doucement Jaelle. Même si ce Carr est la personne que vous croyez, il y a toujours une bonne et une mauvaise façon de faire la connaissance de quelqu'un. Même au Solstice d'Été, il est impossible de s'approcher de *Dom* Ann'dra Lanart en disant : « Salut, Andy, quoi de neuf ? » dit-elle, imitant l'accent terrien.

— Pourquoi pas ? dit Montray. Je ne serais pas si familier, bien sûr, mais je devrais pouvoir parler à un ancien employé et lui demander d'avoir l'obligeance de venir régulariser sa situation administrative. Nous aussi, nous avons des manières, madame Haldane, même si ce n'est pas votre avis. Je suis désolé que nous vous ayons fait si mauvaise impression.

Mais comme Magda et Monty revenaient, le Coordinateur toucha Magda à l'épaule.

— Mademoiselle Lorne, je vous rappelle qu'Alessandro et moi-même, nous sommes d'un rang très supérieur au vôtre, et je vous donne maintenant un ordre officiel : trouvez un moyen de communiquer avec ce Carr, et avant notre départ.

— Puis-je vous rappeler que je suis officiellement en vacances ? dit-elle d'un ton glacial. Et que je ne suis venue que pour vous rendre service ?

— Vous êtes officiellement sous mes ordres, comme tous les Terriens de cette planète, dit sombrement Montray. Sans excepter Andrew Carr. Je ne vois pas pourquoi nous prenons des gants pour nous adresser à cet homme ; après tout, il est citoyen de l'Empire…

— Non, encore une fois, dit Magda. J'ai pris la peine de vérifier son statut légal. Il est porté comme *mort* dans les effectifs, et la mort légale entraîne la fin de la citoyenneté et, légalement, la fin de la citoyenneté entraîne la fin des devoirs du citoyen…

— Si vous vous placez sur le terrain des subtilités légales, dit Montray, il s'en faut d'un an qu'il soit légalement mort ; pour l'instant, il est *présumé* mort ; dans un an, il sera légalement mort. Ça fait une différence.

— Non, dit Peter. Sur Ténébreuse, un homme est ce qu'il dit être à moins qu'il n'ait commis un crime.

— Foutaise, et vous le savez, dit Montray. Vous avez vécu trop longtemps sur le terrain et vous passez du côté des indigènes. Quant à vous, mademoiselle Lorne, vous allez exécuter mes ordres – ou être expédiée hors planète –, c'est très simple.

Piégée et furieuse, Magda répondit :

— Si vous voulez un scandale grâce auquel non seulement nous serons la première délégation terrienne invitée ici, mais aussi la dernière, maintenez cet ordre ! Pour toutes les questions de protocole sur le terrain – et vous ne pouvez pas nier que nous sommes sur le terrain –, l'expert en résidence a légalement le droit de passer outre aux ordres d'un Coordinateur, si ces ordres sont de nature à nuire à la réputation et au crédit de l'Empire Terrien. Et croyez-moi, ce serait le cas ici !

Dégrisé, il la regarda, stupéfait ; Jaelle savait que Magda avait raison. Mais lequel des deux reculerait ? Enfin, Alessandro Li demanda :

— Alors, quel est le protocole d'usage pour l'approcher ?

— Les présentations doivent être faites par un ami commun, dit Magda, et celui du rang le plus élevé doit prendre l'initiative de ces présentations. Le Régent d'Alton n'est pas là cette année – il paraît que son épouse est malade – et *Dom* Ann'dra est ici son représentant officiel.

— Et c'est bien pourquoi nous devons absolument lui parler avant qu'il disparaisse de nouveau, dit Cholayna. Un Terrien capable de s'introduire dans un Domaine et de monter si haut dans la hiérarchie… Je ne suis pas aussi qualifiée que toi en ces matières, Magda, mais je sais que c'est extraordinaire.

— Puisqu'il fait partie de la maison du Régent d'Alton, dit lentement Magda, le mieux serait d'envoyer un homme à Armida pour solliciter un entretien particulier avec *Dom* Ann'dra – pas avec Andrew Carr ; et ensuite seulement, d'aborder votre problème. Il faudrait le traiter comme s'il était un Agent sur le terrain dont il faudrait préserver la couverture.

— Vous avez raison, soupira Montray. Je dois me faire trop vieux pour ce poste, Lorne. Et j'avais l'habitude de vous avoir près de moi.

— Nous pouvons organiser ça, dit Cholayna, mais ça prendra du temps…

— Ça, ça ne manque pas, dit Monty. Carr – *Dom* Ann'dra, je veux dire – ne va pas s'envoler. À l'évidence, il est bien établi ici et ne cherche pas à se cacher.

Puis, se rapprochant de Magda, il ajouta :

— Mais si nous restons dans notre coin à discuter toute la soirée, les Ténébrans vont croire que nous complotons contre eux. Nous devrions danser. Puis-je…

— Le rang a ses privilèges, s'interposa Montray, lourdement jovial. C'est mon tour, Magda. Je ne me hasarderais pour rien au monde sur la piste avec une autre, mais vous avez l'art de me rendre passable.

Peter, se rappelant son devoir, dit à Cholayna :

— M'accordes-tu cette danse ?

Il laissa Jaelle en compagnie d'Alessandro Li qui l'invita immédiatement à danser.

— Si vous permettez, je préférerais me reposer ; je suis un peu lasse, ce soir.

Elle continua à s'éventer en observant les danseurs. Puis la musique se tut et elle suivit des yeux Peter et Cholayna qui s'étaient arrêtés près du buffet.

— Qui est cette dame qui parle avec Haldane ? demanda Aleki.

Étonnée, Jaelle vit que Dame Rohana, quittant le coin des douairières, s'était approchée de Peter et Cholayna.

— C'est ma parente – la sœur adoptive de ma mère, dit Jaelle. Dame Rohana Ardais.

— Et l'homme debout près d'elle ?

— Son fils. Mon cousin Kyril. Oui, je sais, Peter et lui se ressemblent beaucoup.

Et, en fait, la ressemblance était plus forte que jamais. Dom Kyril s'inclina avec raideur, et Jaelle vit qu'il adressait quelques paroles courtoises à Cholayna. Puis ce fut comme si la distance oui les séparait s'était abolie ; elle se retrouva mentalement près de Peter et Rohana.

Jaelle est-elle là, Piedro ? J'espérais lui parler au sujet du Conseil – elle vous a dit, je suppose, que tout le monde s'attend

à ce qu'elle prenne son siège au Conseil en sa qualité de dernière descendante en ligne directe du Domaine Aillard ?

Jaelle se sentit pâlir. Elle ne voulait pas que Peter apprenne cette nouvelle et ne lui avait donc rien dit. La salle se mit à tourner autour d'elle, et soudain Magda, revenue près d'elle, la retint par le bras.

— Qu'est-ce qu'il y a, *breda* ? Un nouveau malaise ? Tu n'aurais pas dû venir dans cette foule, dit Magda avec sollicitude. Rassieds-toi, nous allons bavarder tranquillement. Je n'aurais jamais cru que Peter te traînerait ici ce soir, lui qui désire tellement un enfant…

— Comment sais-tu ? C'est Marisela qui te l'a dit ?

— Non, dit Magda, secouant la tête. Elle n'en a pas parlé. Tu es venue à la Maison ?

— Pendant que tu étais sur le front du feu, *breda ;* j'étais inquiète à ton sujet, dit Jaelle.

— Ce n'est pas elle qui me l'a dit, c'est Monty. Je suis passée au QG aujourd'hui, pour faire un rapport, dit Magda, qui raconta comment Monty était venu la chercher à la Maison et comment elle s'était trouvée invitée.

Elle passa sous silence une certaine demi-heure, mais Jaelle, avec cette nouvelle perception effrayante, en eut quand même conscience, et elle en fut choquée. Elle ne voulait pas savoir. Pourquoi Magda lui disait-elle cela ? Mais Magda *n'avait rien dit*. Elle l'avait lu dans son esprit. Encore le *laran*. Pour dissimuler son embarras, elle dit avec désinvolture :

— C'est bien d'un Terrien ! Travailler le jour du Solstice d'Été !

Soudain, Magda se figea et dit :

— Voilà *Dom* Ann'dra.

Jaelle, suivant son regard, vit un petit groupe d'hommes aux couleurs du Domaine Alton, entourant un homme de haute taille, aussi blond qu'un Séchéen. Magda voulait-elle sérieusement lui faire croire que cet homme était le Terrien renégat, censément tombé dans les Heller avec son avion, et réapparu quelque part sur les terres d'Alton, au service du Seigneur Régent ?

— Il faut que je lui parle, que je l'avertisse, dit Magda. Il a dit qu'il quitterait la Cité à l'aube…

Mais comme Magda s'éloignait, elle la retint par la manche.

— Tu viens de donner une leçon de protocole à tout le monde ; comment peux-tu… ?

— Mais je le connais, dit Magda. Il m'a sauvé la vie pendant l'incendie. Et ce matin, il a amené Ferrika à la Maison de la Guilde.

— Je ne connais pas du tout Ferrika, dit Jaelle. Elle a prêté le Serment à Neskaya, mais ce n'est pas la fille de serment de Marisela ? Et elle voyageait avec ce *Dom* Ann'dra…

Jaelle fronça les sourcils, troublée, mais Magda murmura :

— Fais-moi confiance. Je te promets de tout t'expliquer plus tard, *breda*.

Jaelle en fut touchée, sachant que Magda prononçait rarement ce dernier mot avec cette inflexion.

Puis elle s'éloigna en direction de l'homme qu'on appelait *Dom* Ann'dra.

Jaelle vit alors une chose qui lui fit réaliser qu'elle ne serait jamais la remplaçante de Magda, ni son égale dans la Zone Terrienne. Entrant dans le champ visuel de *Dom* Ann'dra, Magda était, à part ses cheveux courts d'Amazone, le type même de l'aristocrate ténébrane. Puis, pendant peut-être une demi-seconde, juste comme les yeux d'Ann'dra se posaient sur elle, elle se transforma en Terrienne. Enfin elle redevint la parfaite aristocrate ténébrane, s'inclinant devant un noble Comyn et lui demandant tacitement la permission de lui parler.

Dom Ann'dra baisa la main de Magda. Jaelle n'était pas assez près pour entendre ce qu'ils se dirent, mais elle fut néanmoins troublée. Comment croire que cet homme était un Terrien ? À l'évidence, c'était un noble Comyn ! Puis Magda fut de nouveau près d'elle, et elles se dirigèrent lentement vers le buffet, Jaelle pensant à *Dom* Ann'dra, qui lui avait fait une forte impression. L'homme était grand, très blond, pas vraiment beau, mais dégageant une impression d'immense puissance et d'assurance. Cela lui rappela sa présentation à Lorill Hastur, quand elle était petite. Le Régent des Comyn était un homme menu, discret et presque timide – à moins que ce ne fût le

résultat d'une parfaite éducation – mais, derrière cette façade si calme, elle avait perçu une immense puissance, parfaitement maîtrisée. C'était cela qu'elle associait avec les Comyn. *Dom* Gabriel n'avait jamais possédé cette qualité, mais il faut dire qu'elle l'avait toujours connu infirme. Pourtant, la trouver chez un Terrien ? Ridicule ; ce devait n'être qu'une illusion, créée par sa haute taille et sa puissante carrure. Le buffet était presque désert ; Jaelle se servit une coupe de jus de fruits, mais quand elle le goûta, il était si sucré qu'elle reposa son verre.

— Regarde, dit Magda, je crois qu'il s'en va.

Et en effet, *Dom* Ann'dra s'inclinait devant le Prince Aran Elhalyn, en homme qui prend congé.

— Ça ne fait aucune différence, tu sais, dit soudain Jaelle. Cet homme pourrait parler toute la journée à Montray ou Aleki sans rien révéler par inadvertance.

Magda se remplissait une coupelle de fruits à la crème qui semblaient délicieux, et Jaelle regretta de n'avoir pas assez faim pour y goûter.

— C'est justement pour ça qu'ils ne devaient pas se rencontrer, dit Magda. Quoi qu'il puisse dire à Li, cela ne le satisfera pas. Tu connais le proverbe : il faut être deux pour découvrir la vérité, celui qui parle et celui qui écoute. Alessandro Li a une idée arrêtée sur Carr ; il n'est plus capable d'accepter la vérité. Ce qu'il veut, c'est un prétexte pour que les Comyn déclarent Carr *persona non grata,* pour pouvoir lui tirer tout ce qu'il croit que Carr peut lui dire sur les Comyn. Les Alton en concevraient de la rancune contre les Terriens, et cela durerait des générations. Et si Carr inventait les mensonges qu'Alessandro veut entendre, il trouverait le moyen de les interpréter de travers…

Magda s'interrompit, et Jaelle l'entendit mentalement : *Je trahis mon propre peuple, comme j'ai trahi tout le monde*, et sa détresse emplit Jaelle de compassion. *Elle est ma sœur,* pensa-t-elle, *et je ne peux pas l'aider parce que je suis moi-même en pleine confusion.*

— Dieu du Ciel ! dit Magda en un souffle, fendant la foule en murmurant des excuses.

Jaelle, qui la suivit plus lentement, vit Alessandro Li et Russell Montray, que Peter suivait de près, se diriger vers le groupe de Carr. Peter prit le Coordinateur par l'épaule, le raisonnant à voix basse, mais Montray se dégagea, marcha droit sur Carr et lui dit quelque chose à voix basse.

Jaelle n'entendit pas la réponse de *Dom* Ann'dra, elle perçut seulement le ton glacé de sa voix. Montray se remit à parler, plus agressif cette fois, et les deux gardes du corps de *Dom* Ann'dra s'avancèrent, à l'évidence pour protéger leur seigneur contre cet étranger outrecuidant.

La tension ambiante était maintenant assez forte pour attirer l'attention de tous les assistants. Montray reprit, assez fort pour que Jaelle entende clairement ses paroles :

— Écoutez, je veux seulement vous parler quelques minutes. Je suis sûr que vous préférez un entretien particulier, mais je parlerai devant tout le monde si vous ne me laissez pas le choix…

Peter le saisit et le fit reculer de force, et les gardes du corps d'Ann'dra s'avancèrent, menaçants. Soudain, un murmure parcourut la foule, et Aran Elhalyn, prince des Domaines, entre son secrétaire et le jeune Danvan Hastur, s'avança au milieu de la foule qui s'écarta respectueusement devant lui. Magda saisit Alessandro Li par l'épaule et lui dit quelque chose à voix basse, d'un ton pressant, et Li se retourna, et s'inclina devant les nobles. Il prit la parole en terrien standard, et Magda, debout près de lui – Jaelle remarqua qu'elle était redevenue la Magda Terrienne –, traduisit en *casta* parfait :

— Majesté, nous sollicitons humblement votre pardon ; nous réglerons cette affaire chez nous ; nous regrettons profondément cet incident.

Avant même que Magda ait terminé, le Prince Aran, d'un geste désinvolte, classa l'incident, et se détourna.

— Montray, dit Alessandro Li avec une fureur contenue, un mot de plus et vous n'obtiendrez jamais plus un autre poste, sauf pour enfoncer des boutons dans une colonie pénitentiaire !

Jaelle se demanda comment elle pouvait entendre à cette distance. Enfin, peu importait. Peter vint la chercher pour rejoindre le resté de la délégation. La musique avait repris, et un

groupe de jeunes Gardes en noir et vert exécutaient une danse très athlétique, avec force sauts et tapements de pieds ; Le Prince Aran avait reculé pour les regarder.

Dom Ann'dra et sa suite avaient disparu.

— C'est le bouquet, grommela Peter, branlant du chef. Maintenant, tout le monde a pu juger Montray. Avant, il pouvait encore faire illusion…

— Je vais en appeler directement au Seigneur Hastur, marmonnait Montray. Cet homme est un citoyen terrien et j'exige de pouvoir lui parler…

— Oublie-le, père, dit Monty, sinon tu vas nous faire expulser. Haldane sait de quoi il parle, et Magda aussi…

Montray pivota vers eux, en fureur.

— Et j'en ai assez de ces deux maudits experts et de leur insubordination, gronda-t-il. J'ai tout supporté jusqu'ici, de même que vos façons de lécher les bottes des indigènes ! Parce que vous vous prenez pour des *experts*, vous vous permettez n'importe quoi ! Eh bien, c'est fini, j'en ai assez ! À la minute où je rentre au QG, je fais une demande de changement pour vous faire transférer aussi loin que possible, à l'autre bout de la galaxie, en m'assurant par-dessus le marché que vous n'aurez jamais l'autorisation de revenir ici ni l'un ni l'autre ! Quant à vous, Lorne, vous reprenez votre service au QG ce soir. Pas demain. Ce soir même.

— Je suis officiellement en congé, fit Magda.

— Congé annulé, dit-il sèchement. Rappelée en service actif selon les dispositions de l'article 16-4…

— Au diable ces sottises, dit Magda. Je démissionne. Tu es témoin, Cholayna. Je suis désolée, cela n'a rien à voir avec toi…

— Magda, dit Monty, la prenant par la taille, écoutez-moi. On se calme, tout le monde. Père, ce n'est ni le temps ni le lieu…

— Je me suis calmé et j'ai écouté pour la dernière fois de ma vie tout à l'heure. Tu crois que je ne sais pas ce que tout le monde pense ? Que je ne suis qu'une potiche et que personne n'est obligé de m'obéir ? Eh bien, c'est fini. Toute l'administration planétaire est mal gérée depuis des années ; nous avons pris des gants avec les indigènes, et il est grand temps qu'ils réalisent qu'ils ne peuvent pas traiter l'Empire sur

ce pied-là. Tout va changer. Je vais demander d'autres Agents de Renseignement, fidèles à l'Empire, eux, et je vais me débarrasser de tous les incompétents. Quant à vous, Haldane, je savais, quand vous avez épousé une indigène, que vous renonciez à tout jugement et à tout loyalisme envers l'Empire, et j'aurais dû vous sacquer immédiatement. Mais je vais me débarrasser de vous tous, même si ce doit être mon dernier acte administratif !

— Ce sera sans doute le dernier, dit Alessandro Li. Le Centre Directeur considère l'administration de Ténébreuse comme une matière de très haute politique.

Mais Montray était trop furieux pour écouter.

— Et alors, bon sang, peut-être que j'arriverai à me faire transférer moi-même – chose que je demande depuis des années !

Il tourna les talons et s'en alla.

— Bon sang, dit Peter, atterré, se tournant vers Jaelle. Rentre avec Li et Monty, veux-tu, ma chérie ? Il faut que je le rattrape avant qu'il introduise cette demande de changement dans les canaux administratifs de l'Empire, sinon nous sommes dans le pétrin. On peut faire appel, mais d'ici là…

— Ne vous inquiétez pas pour le Vieux, dit Monty. Il se calmera. Vous ne l'avez jamais vu piquer une crise ?

— Je connaissais déjà ses crises quand vous passiez vos examens d'entrée pour le Service, dit Magda avec lassitude. Mais j'ai vu la dernière ce soir. Et je parle sérieusement, Monty. Je démissionne. Bon, il faut que je sois rentrée à la Maison à l'aube.

— Je t'accompagne, dit Jaelle, et je passerai la nuit là-bas.

— Non, Jaelle ! dit Peter, la saisissant par les épaules. Ne me lâche pas en ce moment, pour l'amour du ciel ! Rentre à la Zone Terrienne et attends-moi. Je n'ai jamais tant eu besoin de ton soutien – tu es ma femme, oui ou non ? Je me bats pour nous tous – pour toi, pour le bébé !

Le bébé. J'avais oublié. Qu'est-ce que je peux faire ? Je n'ai pas le choix, maintenant.

— Permettez-moi de vous raccompagner chez vous, Jaelle, dit Alessandro Li, et elle s'appuya sur son bras.

Pourtant, elle ne désirait qu'une chose – courir dans les rues de Thendara, et rentrer chez elle, à la Maison de la Guilde – mais ce n'était plus sa maison. Pourquoi cherchait-elle à s'aveugler ?

Peter était sorti en toute hâte derrière les Montray. Elle ne se rappela jamais son retour au QG à travers les rues de Thendara, à part qu'elles étaient gaies et bruyantes, pleines d'une foule joyeuse qui dansait, chantait, lançait des fleurs. Une fois rentrée chez elle, elle en retrouva quelques-unes dans les plis de sa robe.

Elle se surprit à penser, avec une amertume qui l'étonna : *J'espère qu'on va l'expédier hors planète, j'espère que je ne le reverrai jamais. Que je ne repenserai plus jamais à mon échec. Mon échec ? Non, l'échec de Piedro ; il n'aime personne, il ne pense qu'à son travail et à son avancement…*

Elle se dit qu'elle était injuste. Ses besoins et ceux de Peter étaient si différents que leur mariage n'avait pas une chance au départ ; mais ils avaient été aveuglés par la passion. Elle n'avait jamais connu un homme avant lui. Elle n'était pas préparée à la tyrannie toute-puissante de l'amour – du sexe, pour être parfaitement honnête avec elle-même. Elle était prête pour une aventure passagère, et elle n'avait pas voulu admettre que ce n'était rien de plus. Mais chacun d'eux avait des besoins que l'autre ne pouvait pas satisfaire. Il lui fallait une femme qui se contenterait de seconder ses ambitions, qui se tiendrait patiemment à son côté pour le soutenir quand il le faudrait, et qui l'attendrait patiemment quand il ne serait pas là. Il n'était ni cruel ni insensible ; était bon et gentil. Mais la fusion magique du début n'avait jamais existé ; ou, si elle avait existé, ce n'avait été que fugitivement, et elle avait imaginé qu'elle se prolongeait parce qu'elle le désirait éperdument.

Si elle l'avait vraiment aimé, l'amitié, la tendresse et les activités communes auraient peu à peu pris la place de cette passion aveugle. Ils auraient découvert une autre intimité, suffisante pour vivre agréablement ensemble, comme Gabriel et Rohana eux-mêmes. Mais Gabriel et Rohana, dont le mariage avait été arrangé par les familles, n'avaient jamais rien attendu de plus, et ils n'avaient jamais été aveuglés par ces premiers

élans de la passion. Elle et Peter n'avaient eu que la passion, et, la passion disparue, il ne leur restait rien.

Rien – sauf l'enfant de Peter. Pauvre enfant non désiré, peut-être vaudrait-il mieux qu'il ne naisse jamais. Non, il n'était pas non désiré. Peter le désirait ardemment. Et elle l'avait vraiment désiré, elle aussi, pendant un court moment. Ou peut-être était-ce son corps, prêt à exercer ses fonctions naturelles, qui avait désiré cet enfant. *N'importe quel enfant. Pas seulement l'enfant de Peter.*

Maintenant, elle comprenait pourquoi Magda et Peter n'étaient pas restés ensemble. Pour Peter, une femme était une commodité, un faire-valoir pour son ego. Soudain, elle le plaignit. Il avait besoin des femmes, mais il les voulait totalement absorbées en lui-même, comme aucune ne pouvait l'être. Elle le plaignit pour ce qui, en lui, séduisait les femmes fortes. Elle se dit que ce devait être l'histoire de sa vie ; il attirait les femmes de forte personnalité, mais quand il les avait, il ne pouvait s'empêcher de les affaiblir et de les détruire parce qu'il craignait leur force.

Ça n'avait plus d'importance maintenant. C'était fini, comme était finie cette soirée du Solstice d'Été.

Mais je suis engagée sous serment à terminer mon contrat. Parce que Peter ne tient pas ses engagements, dois-je renier les miens, moi aussi ?

Au moins, elle avait eu le bon sens de ne pas se marier *di catenas*. Un mariage libre pouvait se dissoudre à volonté ; chez les Terriens, il y aurait quelques formalités administratives. Elle avait toujours la responsabilité de l'instruction de Monty et Aleki. Et après cette désastreuse rencontre avortée avec *Dom* Ann'dra, ou Andrew Carr, qui sait ce qu'ils allaient faire ? Selon le Serment des Amazones, elle n'était responsable devant aucun homme…

Elle avait vécu trop longtemps chez les Terriens. Maintenant, le Serment des Amazones lui semblait trop contraignant. Elle avait prêté le Serment trop jeune pour savoir ce qu'il signifiait. Mais pouvait-elle le renier maintenant qu'elle le comprenait ? Ce n'était pas honorable. Dame Rohana disait, *l'honneur*

consiste à respecter ses engagements même lorsque c'est devenu incommode.

Mais Rohana, pour ses propres desseins, lui imposerait l'asservissement plus contraignant encore du Conseil et des Comyn. Elle ne pouvait pas faire entièrement confiance à Rohana, pas plus qu'elle ne pouvait se fier aux Terriens.

Elle n'avait pas envie d'attendre le retour de Peter. Et elle se moquait du résultat de sa confrontation avec le Coordinateur. Il avait créé le problème lui-même, il n'avait qu'à le régler tout seul. Il était parfaitement compétent à sa façon, il n'avait pas besoin de son aide, et si elle pensait le contraire, c'était un exemple supplémentaire de ce qui n'avait pas marché entre eux. Elle était profondément triste, parce que toute douceur avait déserté sa vie. Mais Kindra disait toujours : *Inutile de pleurer sur les neiges de l'hiver dernier*. Et leur amour avait disparu plus sûrement que ces neiges.

Elle revêtit prestement son uniforme, vérifiant l'appareil de communication du col. Comme on prend facilement des habitudes ! Elle se rappela combien elle avait horreur de cet appareil au début.

Elle voulait descendre manger quelque chose à la cafétéria, puis monter au bureau de Cholayna pour négocier un nouvel arrangement. Les Ténébranes viendraient bientôt étudier au QG. Elles n'y resteraient que pendant les heures d'étude et rentreraient à la Maison ce soir ; elle pouvait sans doute en faire autant. Une partie d'elle-même savait que les commodités du mode de vie terrien allaient lui manquer.

Elle finissait de s'habiller quand elle entendit le pas de Peter. Dès qu'il entra, elle se rendit compte qu'il était ivre mort. Elle frissonna ; un jour qu'il était saoul, Kyril avait essayé de la violenter, et elle avait été forcée de se défendre. Depuis, elle détestait l'ivresse. Mais Peter se contenta de lui lancer un juron d'une grossièreté étonnante.

— Peter, qu'est-ce qu'il y a ? Tu as tout arrangé avec Montray ? D'où viens-tu ?

Il la regarda droit dans les yeux.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? dit-il, la poussant pour aller dans la salle de bains.

Elle l'entendit ouvrir la douche.

Une partie d'elle-même désirait rester pour mettre les choses au point avec lui quand il serait dégrisé. Une autre partie s'en moquait. Elle dit, sachant qu'il ne l'entendait pas sous la douche :

— Tu as raison. Qu'est-ce que ça peut me faire ?

Et elle sortit.

Chapitre 3

MAGDA marchait lentement dans les rues de la Vieille Ville, les paroles de Cholayna résonnant encore à ses oreilles ; elle lui avait promis d'attendre sa visite à la Maison avant de donner sa démission définitive, mais elle le regrettait maintenant. Elle n'avait plus qu'une envie, retrouver ses sœurs et ne plus jamais retourner dans la Zone Terrienne. Ce nouveau conflit d'allégeances l'avait fortement éprouvée.

Après ces six mois passés parmi les femmes, les moindres conflits entre les sexes lui semblaient étranges et anormaux, et elle les analysait dans leurs moindres nuances. Bien sûr, c'était le but de la période de réclusion, briser les anciennes habitudes, vivre sa vie consciemment et non pas répéter éternellement les vieilles attitudes venues de l'enfance.

Elle avait promis à Camilla de la rejoindre au bal des femmes… Était-ce donc dans cette direction que se trouvaient maintenant ses obligations ? Elle se troubla. Elle était une scientifique, une professionnelle de haut niveau ; que faisait-elle là, après une journée passée à utiliser ses compétences ? Pensait-elle sérieusement à y renoncer, pour retourner obéir à leurs règles ridicules, balayant le crottin et demandant la permission d'aller au jardin ? Très lasse, elle se dit que si elle avait une once de bon sens, elle retournerait au QG, ferait une demande de transfert – Montray l'en avait menacée de toute façon – et quitterait à jamais ce monde qu'elle aimait et haïssait à la fois, et où elle ne serait jamais tout à fait chez elle.

Mettant de côté les problèmes de ménage et de salle de bains, pourrait-elle vraiment se séparer des Renonçantes ? Elle avait découvert une solidarité inconnue jusque-là, un monde de

femmes. Si ce monde était petit et mesquin à bien des égards, bâti sur le refus et la contrainte, par ces femmes qui se croyaient libres mais étaient enchaînées par mille petites obligations, quelle vie était entièrement libre ? Et cette vie comportait des libertés étonnantes. Depuis vingt-sept ans qu'elle était née, elle n'avait jamais connu un univers si près de satisfaire tous ses besoins et ses rêves. Pouvait-elle y renoncer parce qu'il n'était pas parfait ?

Quel était donc le philosophe terrien qui avait écrit que, l'homme ne pouvant jamais être libre, heureux celui qui trouvait un esclavage à son goût ? Les Comhi'Letzii, la Sorority des Libérées, avaient au moins choisi.

Comme j'ai choisi…

Et il y avait aussi à considérer Camilla… Elle avait évité de penser à elle jusque-là, pourtant Camilla était une des raisons, elle le savait maintenant, pour lesquelles elle avait envie de fuir.

Au cours d'une même journée, dans la soudaine liberté du Solstice d'Été, elle avait rompu l'isolement qu'elle s'était imposé ; d'abord avec Monty – et elle ne savait toujours pas pourquoi elle avait fait ça, tout en ayant trouvé la chose raisonnable sur le moment – puis avec Camilla. Elle s'était étonnée – son esprit reculait encore devant tout ce qu'elle avait découvert d'ignoré en elle. Et elle savait pourquoi elle avait fui, paniquée, le contact de Jaelle.

Je n'étais pas prête à connaître cela. Et je ne suis toujours pas prête.

Même maintenant, elle n'arrivait pas à s'identifier à celles qui aimaient les femmes, elle ne pourrait jamais adopter l'étroitesse d'esprit de sœurs telles que Rezi et Janetta, considérant que seules les femmes étaient pleinement humaines, et que le moindre contact avec un mâle, fût-il père, frère ou employeur, était une trahison envers la sorority. Même Camilla n'était pas comme cela. Mais, sachant ce qu'elle savait, elle ne pouvait pas non plus mépriser les Rezi et les Janetta. Elles étaient ses sœurs, comme les autres. Elle ne pouvait pas leur tourner le dos sans tourner le dos également à toute la sorority.

Et cela, elle ne le pouvait pas. Elles l'avaient acceptée, lui avaient donné, à elle, une étrangère, tout leur amour et toute leur affection. Mais la période de réclusion arrivait à sa fin. Camilla, au moins, devait connaître son identité. Elle pouvait mentir aux autres, mais Camilla méritait la vérité. Même si cela devait transformer son amour en répulsion.

Il était tard ; personne ne dansait plus dans les rues mais elle savait que les réjouissances se poursuivraient dans les jardins et sur les places publiques. Sous les porches, elle sentait la chaleur et la douceur de la nuit où flottaient les quatre lunes, voyait les couples enlacés, amants d'une heure ou d'une vie, cherchant un endroit où terminer la nuit ensemble. Peter, pensa-t-elle, cette fois sans amertume, et Jaelle. Magda détourna les yeux en soupirant ; on aurait dit que tout Thendara s'accouplait cette nuit, et qu'elle seule était solitaire. Cette solitude n'était pourtant pas inéluctable ; Monty aurait été très content de la trouver chez lui en rentrant. Et elle n'aurait pas eu à affronter ce qui l'attendait à la Maison de la Guilde ou au bal des femmes…

J'aurais dû sortir avec Camilla, de toute façon. Je n'aurais jamais dû laisser Monty me convaincre d'aller au Bal du Château. Que m'importent, après tout, les rapports entre les Comyn et l'Empire ?

Ah, voilà sûrement la rue et la maison où se tenait le bal des femmes ? Mais tout était sombre et silencieux, et Magda s'immobilisa, désemparée. *Qu'est-ce que je fais, maintenant ?* Puis, plus loin dans la rue, elle entendit des voix et des rires, elle vit la lumière d'une taverne dont la clientèle s'était répandue sur la chaussée, des formes indistinctes qui dansaient sur les pavés inégaux.

La nuit était très avancée. Quelques Gardes étaient assis à une table, certains avec des femmes ; plus loin, deux tables avaient été réunies, et Magda reconnut Mère Lauria, et Rafaella qui se leva pour danser avec un garde. Camilla était là, un verre à la main, Keitha et Marisela en vêtements de travail, avec la coiffe blanche des sages-femmes qu'elles portaient dans la Cité. Keitha leva son verre en la voyant et lui fit signe.

— Viens t'asseoir avec nous, Margali, ça porte bonheur de naître sous les quatre lunes, et on dirait que la moitié des

femmes de la Cité veulent donner cette chance à leur bébé ! Mais toute future mère qui n'a pas encore déposé son fardeau est sans doute trop ivre maintenant pour entrer en travail cette nuit ! Alors, repos !

Magda accepta un verre de vin qu'on lui remplit au pichet, et un jeune Garde s'approcha d'elle.

— C'est de bon augure de se rencontrer sous les quatre lunes, Margali ! Tu te souviens de moi ? Nous nous sommes retrouvés l'hiver dernier au Château Ardais, et maintenant, j'ai pris un emploi dans la Cité – tu te rappelles, nous étions amis d'enfance à Caer Donn, et tu prenais des leçons de danse avec mes sœurs. Je suis Darrell de Darnak. Tu viens prendre un verre avec moi ?

Elle sourit et se laissa baiser la main.

— Désolée, mais mes sœurs m'attendent…

Il la regarda, comique dans son dépit.

— Je t'ai cherchée toute la soirée dans la Cité. Alors, quand tu auras salué tes amies et étanché ta soif, m'accorderas-tu une danse ?

Margali hésita et regarda Camilla.

— Danse si tu veux, mon petit.

Elle ajouta à l'adresse de Darrell :

— Nous sommes compagnons par l'épée ; puis-je t'offrir un verre ?

— Je crois que j'ai déjà trop bu, mais me feras-tu l'honneur d'une danse, *mestra ?*

— Je ne danse pas avec les hommes, mon frère, gloussa Camilla. Mais je suis sûre que certaines d'entre nous ne demanderont pas mieux.

Marisela se leva en riant et s'approcha de lui.

— J'ai travaillé toute la journée et je n'ai pas eu l'occasion de m'amuser ; mais le Solstice d'Été ne doit pas se terminer sans une ou deux danses. Si ma sœur veut bien me présenter – je ne peux pas danser avec un homme dont j'ignore le nom !

En riant, Magda présenta Darrell à Marisela, toute rose, jolie, et l'air beaucoup plus jeune que dans sa robe bleue ; elle ôta sa coiffe, libérant ses cheveux qui vinrent encadrer son visage de boucles rousses. Darrell s'inclina devant elle puis l'entraîna dans la ronde qui se formait sur la chaussée ; Janetta

se leva, prit Mère Lauria par la main, et elles entrèrent aussi dans la danse, mais Camilla refusa de la tête quand elles lui firent signe de les rejoindre.

— Tu as l'air fatigué, Margali, dit Camilla, mais toujours jolie. Comment s'est passé le Grand Bal ? Il y avait tous les grands Comyn ? Et Dame Rohana ? Jaelle devait y être aussi avec son compagnon ? Quel genre d'homme est-ce ?

— Oui, ils étaient là tous les deux, dit Magda, se demandant comment répondre aux questions de Camilla.

Que pouvait-elle lui dire de Peter Haldane ?

— Jaelle paraissait très fatiguée – elle est enceinte, tu sais.

— La petite Jaelle mère de famille ! dit Camilla, oubliant ses questions comme Magda l'espérait. Il me semble qu'il n'y a pas plus d'une ou deux saisons que je lui coupais les cheveux et lui donnais ses premières leçons d'escrime. Je suppose qu'elle reviendra à la Maison pour accoucher ?

Certains Gardes sans cavalières avaient invité à danser les dernières Amazones. Une nouvelle soirée impromptue semblait se préparer. Mais quelques hommes restèrent assis à leur table avec une femme – non, il n'y avait que des hommes, réalisa soudain Magda ; celui qu'elle avait pris pour une femme était un mince jeune homme aux traits extrêmement délicats, aux cheveux beaucoup plus longs que ceux d'un homme, et ramenés en arrière d'une façon qui suggérait, sans vraiment l'imiter, une coiffure de femme. Et Magda remarqua quelques Terriens dans ce dernier groupe, dont l'un en uniforme de cuir noir de la Force Spatiale.

Oui, c'était logique. Au Solstice d'Été, toutes les classes se mêlaient, et il semblait normal que certains cherchent à échapper ce jour-là aux préjugés terriens. *Dans la société ténébrane peu importerait qu'ils aiment les hommes. Ou même qu'ils soient Terriens. Les parias ne se méprisent pas entre eux.* Elle avait vu l'un d'eux à l'astroport l'après-midi. C'est lui qui avait examiné son laissez-passer. Elle pensa distraitement qu'il aurait dû se mettre en vêtements ténébrans, et ne pas venir là en uniforme. Mais était-ce à elle de le critiquer, assise près d'une femme qui était son amante ?

Darrell, fils de Darnak, était revenu et Marisela le remerciait de l'avoir fait danser. L'un des plus efféminés s'était levé et dit timidement à Marisela :

— J'aime danser, mais je n'ai pas de sœurs ni d'amies. Me ferez-vous l'honneur d'une danse, *mestra ?*

Marisela accepta en souriant. Bien sûr ; même au Solstice d'Été, les hommes ne dansaient pas entre eux à Thendara, sauf dans les danses guerrières. Elle se demanda pourquoi. Pourquoi les hommes ne dansaient-ils pas entre eux s'ils en avaient envie ? Les femmes dansaient bien entre elles, et c'était même considéré comme l'attitude la plus décente en milieu étranger. Elle était sûre que le jeune homme aurait préféré danser avec son ami ; elle les avait vus se tenir par la main. Mais ils ne pouvaient pas danser ensemble. Comme c'était étrange, et comme c'était triste que même en cette nuit, la plus permissive de toutes, les coutumes fussent encore plus contraignantes pour les hommes que pour les femmes ! Elle pouvait porter des culottes en public, et, en tant que Renonçante, elle en portait effectivement, mais si cet homme avait envie de se mettre en jupes, il serait lynché. Comme la coutume était étrange, et bête !

— Veux-tu danser avec moi, Margali ? demanda Camilla.

Magda hésita. Elle en avait envie, mais elle avait des scrupules à danser avec une femme devant ces hommes. Darrell s'inclina devant elle, et Camilla dit avec indulgence :

— Va danser avec lui, mon petit.

À regret – elle aurait préféré que Camilla le lui interdise ! – elle se leva. C'était une danse par couples. Elle espérait qu'il ne parlerait pas de leur enfance commune à Caer Donn ; il savait qu'elle était fille d'un savant terrien, et elle préférait cacher encore ses origines. Mais, à l'évidence, il avait autre chose en tête. Il était bon danseur, mais il la serrait d'un peu trop près ; elle lui aurait refusé une seconde danse s'ils ne s'étaient pas trouvés à l'autre bout de la place, ce qui aurait été vexant. Il faisait très chaud ; à Thendara, une telle chaleur en cette saison annonçait toujours une forte tempête pour bientôt. L'air était plein de senteurs qui annonçaient l'aube toute proche. À la fin de la deuxième danse, Magda vit les musiciens vider leurs verres et ranger leurs instruments. Darrell l'entraîna sous un porche

sombre et effleura ses lèvres de sa bouche. Elle ne protesta pas : un baiser à la fin d'une danse n'engageait à rien. Mais quand il l'étreignit avec force en disant : « Je n'ai pas envie de terminer la nuit tout seul », elle le repoussa.

— Autour de nous, tous les hommes et les femmes honorent les amours des Dieux…

Non. C'en était trop. Elle avait déjà suffisamment sacrifié aux Dieux ce Solstice, et elle ne se donnerait pas à lui en plein air, comme le faisaient certaines, prenant seulement la précaution de se soustraire au regard des passants. Elle le connaissait à peine.

— Non, dit-elle en le repoussant. Je te remercie, mais non…

— Mais tu le dois, murmura-t-il, essayant de l'embrasser dans le cou.

Si elle avait réalisé à quel point il était saoul, elle n'aurait pas dansé avec lui ! Les mains fiévreuses, il lui caressait le cou et essayait d'ouvrir son corsage. Elle regretta d'être en robe de bal, et non en tunique d'Amazone. Elle savait se défendre, mais cet homme était un ami d'enfance et elle ne voulait pas lui faire de mal. Elle le repoussa violemment, mais, comme il s'accrochait à elle, elle le gifla à toute volée.

— Tu m'excites, et après, tu refuses, dit-il, la regardant, ahuri.

— J'ai dansé avec toi, tu t'es excité tout seul, dit-elle, exaspérée. Ne te conduis pas en imbécile, Darrell ! Veux-tu prétendre que je t'ai volontairement aguiché ? Dans ce cas, toutes les femmes de Thendara devraient sortir voilées comme des Séchéennes !

Il baissa la tête avec un sourire penaud.

— Enfin… ça ne fait pas de mal de demander.

Soulagée, elle lui rendit son sourire.

— Non. Pourvu que tu n'insistes pas !

— Tu ne peux pas me reprocher ça, dit-il avec bonne humeur, se baissant pour lui baiser l'épaule.

Elle esquiva ; elle ne voulait pas flirter avec lui ! Sapristi, après tant de mois d'isolement et de célibat, voilà que sortaient de partout des hommes, beaux et libres en plus ! D'abord Monty, puis ce jeune Garde sympathique. Si Camilla n'avait pas

été là, aurait-elle accepté de finir la nuit avec lui ? Elle ne le saurait jamais. Camilla était là.

Elle bâilla.

— Il va falloir partir, dit-elle. Les lunes se couchent et vous devez être rentrées à l'aube, Keitha et toi.

— Même si je pouvais rester, je n'aspire qu'à mon lit, gloussa-t-elle.

Maintenant, les aubergistes retiraient ostensiblement les bancs dès qu'ils étaient libres, et les entassaient au fond de la taverne, impatients de fermer. Les Gardes, ne trouvant plus de siège au retour de la danse, s'éloignèrent dans la rue. Les femmes partageaient un dernier pichet de vin. Rafaella, le visage congestionné, les cheveux en bataille, la tunique délacée, s'approcha de Camilla et lui murmura quelque chose à l'oreille.

— Amuse-toi bien, *breda*, dit Camilla, lui tapotant la joue. Mais sois prudente.

Rafaella sourit – elle était un peu ivre, elle aussi – et s'éloigna, bras dessus bras dessous avec son soupirant. Keitha avait les yeux dilatés comme des soucoupes.

— Quelle effrontée ! s'indigna Janetta. Ces façons déshonorent toutes les Renonçantes ; on nous prend toutes pour des traînées ! Je regrette l'ancienne coutume, selon laquelle aucune Renonçante ne pouvait coucher avec un homme, sous peine d'être expulsée par ses sœurs !

— Oh, tais-toi, dit Marisela. Autrefois, on croyait que nous aimions toutes les femmes, et on nous accusait de séduire les épouses et les filles des hommes ! Toutes les femmes ne peuvent pas vivre comme toi, Janetta, et personne ne t'a chargée de surveiller la vertu de Rafi.

— Au moins, elle pourrait faire ça discrètement, et pas devant la moitié de la ville, rétorqua Janetta.

Marisela éclata de rire, et parcourut des yeux la rue presque déserte.

— Je crois qu'on voudrait nous faire partir, dit-elle. Mais nous avons payé notre vin, et, pour ma part, je vais le finir tranquillement.

Elle leva son verre et reprit :

— Ça t'est facile de parler comme ça, Janetta, tu n'as jamais été attirée par l'autre sexe. Et, pour l'amour d'Evanda, épargne-moi ton couplet habituel sur les femmes qui sont traîtres à leurs sœurs parce qu'elles couchent avec des hommes ! Je l'ai entendu trop souvent, et je n'y crois pas plus que la première fois. Je me moque que vous couchiez avec des hommes, des femmes ou des *cralmacs,* pourvu que vous ne veniez pas en discuter avec moi quand j'essaye de dormir ou de finir mon vin !

Elle leva son verre et le vida.

Je n'ai jamais été autant d'accord, avec Marisela, pensa Magda. *Pourtant, me voilà assise près d'une femme qui a été mon amante et pour qui j'ai refusé un homme ce soir*. Mais, par ailleurs, Camilla avait ri et donné sa bénédiction à Rafi, et pourquoi pas ?

— Margali… dit une voix.

Levant les yeux, elle vit Peter Haldane devant elle.

— Il était en vêtements ténébrans, et elle était sûre d'être la seule capable de le reconnaître pour le jeune Terrien faisant partie de la délégation au Château Comyn au début de la soirée.

— Termine ton verre, mon petit, je reviens tout de suite, dit Camilla, qui, en compagnie de Marisela, se dirigea vers les latrines au fond du jardin de la taverne.

Peter se laissa lourdement tomber sur le siège en face de Magda. Elle ne l'avait jamais vu aussi ivre.

— Piedro, est-ce sage ? dit-elle dans la langue de Caer Donn.

— Au diable la sagesse ! Je viens de lutter pour ma vie. Montray voulait absolument me mettre sur l'astronef qui décolle en ce moment pour Alpha, pour me faire passer en conseil de discipline devant le Centre Directeur. Finalement, je suis passé par-dessus sa tête, Alessandro Li a fait jouer la supériorité de son rang, et Cholayna… Où diable étais-tu, Magda ? C'était aussi ton problème. Et qu'est-ce que tu mijotes avec Monty ?

— Je suis désolée que tu aies des problèmes, dit-elle.

Mais pas question de discuter de ses rapports avec Monty, ni avec lui ni en ce lieu.

— Tout est arrangé ? reprit-elle.

— Jusqu'à ce que ça le reprenne. Bon sang, je donnerais dix ans de ma vie pour le faire expédier hors planète ; et je jure de le faire si les Dieux me prêtent vie. Même son fils le sait.

Il s'interrompit, puis reprit :

— Mais qu'est-ce que tu fais là, Magda ? Dans un endroit pareil ?

Son regard horrifié tomba sur la seule table encore occupée, où deux hommes s'embrassaient sans vergogne, et où l'efféminé qui avait dansé avec Marisela dormait, la tête sur la table.

— Magda, tu ne connais pas la réputation de cet endroit ?

Elle secoua la tête. Il l'informa, et elle jugea son indignation déplacée.

— Au moins, personne ne viendra importuner des femmes seules ici. D'ailleurs, tu es là.

— Je te cherchais, dit-il. On m'a dit que des femmes de la Guilde étaient encore en train de danser et boire – il fallait que je te parle.

Avisant le verre de Camilla, il le prit et le vida ; son élocution s'épaissit immédiatement.

— J'ai besoin de toi, dit-il. Pour raisonner Jaelle. Tu es son amie. La mienne aussi. On a besoin de toi, tous les deux. J'ai besoin de toi pour lui parler, pour lui faire comprendre. Qu'il faut qu'elle soit une bonne épouse terrienne. Qu'elle nous soutienne. Elle attend un enfant, ajouta-t-il, avec un sérieux d'ivrogne. Mon bébé. Il faut que tu la raisonnes, qu'elle m'aide au lieu de me contrecarrer tout le temps. Il faut qu'elle se mette bien avec les huiles pour qu'on puisse élever notre gosse ici. Mon fils. Elle ne sait pas s'y prendre avec les bureaucrates terriens. Toi, tu as toujours su manier Montray. Maggie, parle-lui, dis-lui.

Elle le fixa, n'en croyant pas ses oreilles.

— Tu dois avoir perdu la raison, Peter ! Tu me demandes – *à moi* – de parler à Jaelle et de lui dire comment se comporter en bonne épouse ? C'est insensé !

— Mais tu vois dans quel pétrin je suis, que j'ai besoin…

— Fais comme moi, dit-elle sèchement. Envoie-les tous au diable ! Si tu te laisses faire, ne viens pas pleurer dans mes jupes !

Il lui saisit la main et dit, avec une gravité d'ivrogne :

— Je n'aurais jamais dû te laisser partir. C'est l'erreur de ma vie. Il n'y en a plus des comme toi, Magda. Tu – tu es la meilleure. Mais maintenant, il y a Jaelle. Je l'aime, si seulement elle se calmait et me soutenait. Et maintenant, il y a aussi notre enfant. Mon enfant. Pour l'amour de ce gosse, il faut que je reste avec elle. Je ne peux pas divorcer. Je ne veux pas que ce petit soit élevé en indigène, dans un coin perdu. Je regrette qu'on ne l'ait pas eu ensemble, ce gosse, tu aurais su comment faire, Maggie… Il faut que tu nous aides, Mag. Mon amie. L'amie de Jaelle. Parle-lui, Maggie.

— Peter, tu es saoul, dit-elle, consternée. Tu dis des choses révoltantes et tu ne t'en aperçois même pas ! Rentre chez toi, et dessoûle. Tu verras tout différemment quand tu auras bien dormi…

— Mais il faut que tu m'écoutes ! dit-il, la saisissant par le bras et l'attirant à lui. Il faut que tu comprennes dans quel pétrin je me trouve…

— *Bredhiya,* dit la voix de Camilla derrière elle, cet homme t'importune ?

Camilla, grande et imposante, dominait de la tête Peter, qui chancelait sur ses jambes. Et elle avait parlé sur le mode intime, qui donnait à ses paroles une seule signification possible. Camilla, elle aussi, était plus qu'un peu ivre. Peter les regarda avec horreur.

— Sapristi, je comprends maintenant, dit-il. Je ne m'en étais jamais aperçu. Pas étonnant que tu ne sois pas restée avec moi, pas étonnant… Et moi qui pensais que tu étais venue dans cette taverne parce que tu ne savais pas ! Bien sûr que tu ne veux pas parler à Jaelle. Alors, c'est pour ça que tu m'as laissé ? Que tu es allée à la Guilde ? Je comprends pourquoi tu ne pouvais pas être une bonne épouse, pour moi ni pour un autre…

— Comment oses-tu me parler ainsi ? dit-elle avec colère.

— Comment oses-tu parler à un homme convenable, toi ? Si je te surprends près de Jaelle, je… je te tordrai le cou ! dit-il avec colère dans sa stupeur d'ivrogne. N'approche jamais de ma femme, tu m'entends ? Je t'interdis de la corrompre !

Camilla n'avait pas compris un mot de la conversation, mais elle comprenait parfaitement le sens général. Elle dit, sans savoir que Peter comprenait – car il avait prononcé les dernières phrases en terrien standard :

— *Bredhiya*, tu veux que je te débarrasse de lui ?

— Espèce de…, gronda Peter.

L'insulte était ordurière, et Camilla dégaina son couteau dont la lame brilla dans la lumière.

— Non, s'écria Magda. Il est saoul… Il ne sait pas…

De l'autre table, un homme s'approcha en chancelant et referma la main sur l'épaule de Peter.

— Non, non, il ne faut pas se battre la nuit du Solstice d'Été, petit frère, dit-il, l'élocution embarrassée. Viens avec nous, on est tous amis.

Il entoura Peter de son bras et lui mit sa chope sous le nez.

— Viens, mon frère ; il est tard, et je suis encore seul ; laisse donc ces traînées. Bois, petit frère, bois donc.

Peter, sans force pour repousser sa main, avala de travers, toussa, s'assit lourdement à l'autre table.

— Je ne suis pas venu pour vous, grommela Peter.

— Allons donc, dit l'homme, scrutant le visage congestionné de Peter. Tu serais venu pour quoi ? Je vous connais, les Terriens ; vous ne trouvez pas ce qu'il vous faut de l'autre côté du mur, hein ? Vous êtes obligés de venir chez nous, on en voit beaucoup chez nous, des Terriens… Tiens, bois encore un coup…

Oh, pauvre Peter ! pensa Magda tout en éprouvant une sorte de joie perverse.

— Viens, Margali, dit Camilla à voix basse, rassemblant leurs affaires. Ça vaudra mieux qu'un duel à cette heure.

Consternée, Magda considéra Peter qui s'était affalé sur la table, trop saoul pour exprimer sa colère, et glissait lentement sous la table. Son nouvel ami s'agenouilla près de lui.

— Ah, va pas tomber dans les pommes, petit frère, ce n'est pas une façon de traiter un copain…

Magda ne savait plus si elle devait rire ou pleurer, mais Camilla l'entraîna. Qu'allait-il arriver à Peter ? se demanda-t-elle. Rentrerait-il au QG avec sa vertu intacte ?

Camilla la prit par la taille et elles descendirent la rue.

— Je suis bien contente de regagner notre lit, dit-elle en bâillant. Désolée d'être trop saoule et fatiguée pour me comporter comme il se doit une nuit de Fête… ce n'est pas une façon de te traiter pour le Solstice d'Été, *bredhiya*…

Magda rougit et se blottit plus étroitement contre Camilla. S'étonnant d'elle-même, elle repensa aux caresses de l'après-midi. Dans les bras de Camilla, elle avait découvert une autre Magda, qu'elle ignorait jusque-là. Le feu aux joues, elle repensa à ses cris de bonheur et d'extase. Soudain, corps et esprit s'enflammèrent, impatients de revivre ces transports. Pourquoi avait-elle tant attendu pour les connaître ?

— Ce Terranan… comment se fait-il que tu le connaisses ? dit Camilla, soudain soupçonneuse.

— C'est – le compagnon de Jaelle, dit Magda.

Sa compagne n'ajouta rien. L'aube grise se levait. À la porte de la Maison, elle toucha la main de Camilla.

— Je te jure de tout te dire un jour, ma sœur de serment, dit-elle, employant le mot dans sa forme la plus intime. Mais pas maintenant, Camilla ; donne-moi un peu de temps.

Camilla s'arrêta et la prit dans ses bras.

— Tu es ma sœur et ma bien-aimée, dit-elle. Nous nous sommes prêté serment l'une à l'autre. Dis-moi ce que tu voudras, quand tu voudras, et à ton heure, ma précieuse. Je te fais confiance.

Elle embrassa Magda, puis, se penchant soudain, la souleva dans ses bras et l'emporta dans la Maison.

Vers le matin, Magda se mit à rêver. Elle habitait au Quartier des Personnels Mariés, dans le gratte-ciel du QG, mais, inexplicablement, toute les douches avaient été remplacées par de petites cellules sans portes où vivaient les Amazones, et elle errait dans les couloirs à la recherche d'une douche fermée ; et, ce faisant, elle voulait cacher à tout le monde qu'elle était enceinte et qu'elle avait des mots tatoués dans le dos ; elle ne savait pas exactement ce qu'ils disaient, mais quelque chose comme « Produit de l'Empire Terrien », marque apposée sur tous les articles importés sur les planètes développées, mais

prohibés sur les mondes non développés de Classe B comme Ténébreuse. Elle cherchait Jaelle dans le dédale des couloirs, parce que Jaelle connaissait l'écriture terrienne et pourrait lui lire l'inscription. On lui avait fait cette marque pendant son sommeil ; et on s'était trompé et on avait tatoué Jaelle aussi. Elle était enceinte, et ne cessait de penser à la joie de Peter ; mais qu'est-ce qu'allait dire Jaelle ? Si seulement elle arrivait à trouver Peter, tout s'arrangerait, mais il était introuvable dans les miles et les miles de couloir du QG, parce que tout le Quartier des Personnels Mariés avait été remanié en vue des Ténébranes qui allaient y vivre, tandis que Peter se trouvait quelque part, en train de remanier la Maison de la Guilde pour les Terriens qui voudraient y vivre à la ténébrane. « Mais après, ça ne vaudra pas mieux qu'un hôtel », dit une voix plaintive dans sa tête, puis, avec Jaelle, elles tentaient de soutenir le toit de la Maison, tandis que Marisela, armée d'un long télescope, cherchait *Dom* Ann'dra Carr. Sauf que le télescope était invisible et n'arrêtait pas de lui glisser des mains, comme graissé à la glycérine. Puis quelqu'un l'appelait, et Bethany, du bureau de Coordinateur, disait : « Margali ? Oh, je crois qu'elle a couché dans la chambre de Camilla hier soir… » Et elle s'éveilla pour entendre ces paroles mêmes, suivies d'un coup frappé à sa porte.

— Margali ? Margali ? Est-elle là, Camilla ?

Magda s'éveilla, battant des paupières, encore troublée par de vagues vestiges de son rêve. Camilla s'assit dans le lit, jurant entre ses dents et cherchant ses bas.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qui me demande ?

— Mère Lauria, en bas, dit Irmelin. Il y a une visiteuse, et tu es la seule à pouvoir lui parler, pour une raison ou une autre – une femme qui a une terrible maladie de peau et est noire comme un *cralmac*…

Cholayna. Magda se leva d'un bond et, attrapant ses vêtements au *vol,* courut s'asperger le visage d'eau glacée. *Sapristi, qu'est-ce qu'elle veut ? Et est-ce que Jaelle est avec elle ?*

Jaelle n'était pas là. Cholayna était venue seule et bavardait tranquillement avec Mère Lauria dans la Salle des Étrangers.

— Je vous laisse seules un moment, dit Mère Lauria à l'entrée de Magda. Mais j'espère que vous me rejoindrez dans mon bureau sous peu. Margali, tu n'as pas déjeuné. Dois-je faire apporter du thé et des brioches dans mon bureau ? Mestra, puis-je vous inviter ?

Cholayna hocha la tête en souriant.

— J'avais oublié que c'était fête chez vous et que certaines feraient la grasse matinée, dit-elle quand Mère Lauria fut sortie. Et quand on m'a dit qu'on ne te trouvait pas dans ta chambre, j'ai pensé que tu avais couché à l'extérieur ; c'est ce qu'ont fait certaines la nuit du Solstice.

Brusquement, Magda revit Rafaella les cheveux ébouriffés, la tunique délacée ouverte sur ses seins nus, s'en allant avec un jeune Garde. Et elle, alors ? La veille, elle avait passé la matinée dans les bras de Monty et, ce matin, on avait dû venir la chercher dans la chambre de Camilla. Sottises ! Elle était adulte et peu importait à Cholayna où elle passait la nuit et avec qui. Elle se redressa, pensant qu'elle avait démissionné la veille, et dit sèchement :

— Pourquoi es-tu venue ? Cela ne me concerne plus. Non, c'est sérieux cette fois, Cholayna, et tu ne me feras pas changer d'avis comme la première fois. Qu'est-ce que je te dois, maintenant ?

— À moi, rien. Mais à tes sœurs, et peut-être à toi-même. Tu as une opportunité rare, Margali, dit-elle, utilisant son nom ténébran.

Magda en fut étonnée, mais demeura soupçonneuse.

— J'ai déjà entendu tout ça, Cholayna, et ça ne m'a rien rapporté, sinon problèmes et souffrances – restant toujours entre deux mondes sans appartenir à aucun…

Stupéfaite. Magda s'aperçut qu'elle avait les larmes aux yeux et se tut pour ne pas pleurer. Qu'est-ce que j'ai ? Je ne suis pas malheureuse, je suis folle !

— Tous ceux qui m'ont dit ça désiraient m'exploiter, d'une façon ou d'une autre. Quand pourrai-je être simplement moi-même, faire ce qui est bon pour moi, et pas pour des centaines d'autres ?

— Quand tu reposeras dans la tombe, dit doucement Cholayna. Personne ne vit uniquement pour soi-même. Nous sommes tous dépendants d'une façon ou d'une autre, et quiconque n'agit pas en vue du bien commun n'est guère plus qu'un meurtrier.

— Ta religion ne m'intéresse pas ! s'écria Magda avec véhémence.

— Cela n'a rien à voir avec la religion, dit Cholayna avec un calme surnaturel. Avec la philosophie, peut-être. Mais c'est surtout un fait ; personne ne peut rien faire sans, soit aider soit desservir, ceux avec qui il est en contact. Seuls les animaux ne tiennent pas compte de cela.

Son visage s'adoucit.

— Tu m'es très chère, Magda. Je n'ai pas eu d'enfants. Je l'ai décidé il y a bien des années, sachant que je ne pourrais pas les élever parmi mon peuple, et ne voulant pas qu'ils grandissent, ballottés d'un monde à l'autre. J'espérais avoir trouvé en toi ce que les femmes trouvent en leurs filles – la continuité…

Elle s'interrompit, et Magda, prête à lui répliquer avec colère, garda le silence.

Si je trahis Cholayna, je trahis l'esprit du Serment des Amazones…

— Que veux-tu de moi, Cholayna ? demanda-t-elle brusquement.

— En ce moment ? Simplement que tu ne prennes pas de décision irrévocable. J'avais envie de tuer Montray ; je ne suis pas certaine que ç'aurait été une bonne chose, mais, hélas, l'habitude de la non-violence est trop fortement ancrée en moi – et il ne serait même pas bon à manger !

La plaisanterie était douteuse, et elle rit nerveusement.

— Si tu crois devoir t'éloigner de nous un certain temps, aide-moi au moins à décider avec Mère Lauria lesquelles de tes sœurs peuvent venir apprendre nos techniques pour le bénéfice des deux mondes.

Une partie de Magda en voulait à Cholayna d'utiliser ses sœurs et ses devoirs envers elles pour la circonvenir, mais il y avait quelque chose d'étrange dans la salle, comme si Cholayna ne communiquait pas seulement par la parole mais aussi à un

niveau plus profond. Elle savait des choses que Cholayna ne lui avait pas dites et ne lui dirait jamais, ni à personne d'autre, des choses dont Cholayna n'avait pas bien conscience elle-même, et cela terrifia Magda ; elle pensa « elle m'est grande ouverte », sans bien savoir ce que cela voulait dire, et c'est réciproque. Elle perçut la fatigue du corps et du visage, la souffrance de vivre sous un soleil étranger, cette impression d'exister dans la pénombre, la nostalgie de la chaleur et de la lumière de son monde natal. Elle sut que Cholayna était, potentiellement, de celles qui aimaient les femmes, autant et plus que Camilla, mais qu'à cause des sociétés dans lesquelles elle avait vécu, ce désir n'avait jamais affleuré à sa conscience. Mais c'était la raison pour laquelle elle avait consacré sa vie à l'enseignement des filles, dans l'espoir inavoué que l'une d'elles lui rendrait un jour un peu de la chaleur qu'elle identifiait avec celle de son soleil natal. Elle ne le savait pas clairement elle-même, et pourtant Magda le savait, connaissance qui la fit frissonner, ne sachant pas ce qu'elle signifiait et ne pouvant pas le deviner. C'était comme la nuit où elle s'était réveillée dans les bras de Jaelle, et que son amie, peut-être attirée par ce courant de conscience qui passait entre elles, l'avait embrassée ; sauf qu'aujourd'hui, cela ne pouvait pas être attribué à une soudaine impulsion sexuelle, c'était plus profond que cela. Était-ce de nature spirituelle ? Cette idée mettait Magda mal à l'aise, et elle supposa que Cholayna en serait atterrée.

Pourtant, l'émotion était là, et elle n'arrivait ni à l'identifier ni à la supprimer. Quant à la repousser, c'était aussi impensable que de repousser Camilla quand elle lui offrait son amour et son amitié. Magda baissa la tête pour cacher à Cholayna les larmes qui lui montaient aux yeux, et dit de mauvaise grâce :

— Bon, je le ferai, bien sûr ; je ne veux pas laisser des choses à moitié faites. Mère Lauria nous attend.

Mère Lauria avait fait apporter le déjeuner dans son bureau ; il y avait un plat de pain chaud, coupé en tranches encore fumantes, un plat de gâteau de la Fête, et un grand pichet de la boisson de céréales maltées qui, chez les Amazones, remplaçait le vin et la bière, il y avait aussi un bol d'œufs durs, et un autre

de fromage blanc. Poussée par une prévenance à laquelle elle n'aurait jamais pensé jusque-là, Magda dit vivement :

— Tu ne voudras pas manger des œufs, Cholayna, car ils contenaient un germe de vie, mais tu peux consommer tout le reste.

— Merci de m'avoir prévenue, Magda, dit Cholayna. Peut-être que les natifs d'Alpha ont des scrupules stupides ; c'était un grand sage, celui qui a dit que ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui nous avilit, mais ce qui en sort ; le mensonge, la cruauté, la haine…

Elle prit du fromage et une tranche de gâteau.

— Tiens, c'est un dicton de votre peuple ? demanda Mère Lauria. Certaines femmes de cette Maison ont pour principe de ne manger que des céréales et des fruits. Pourtant, leur maître à penser a écrit que tout ce qui partage ce monde avec nous possède la vie, même les pierres, et que tout être vivant se nourrit d'un autre d'un bout à l'autre de la chaîne alimentaire. De sorte que nous devons consommer toute nourriture avec respect, sans jamais oublier que de la vie a été sacrifiée pour que nous vivions, et qu'un jour nous nourrirons la vie à notre tour. Oui, et un autre sage a écrit qu'un lendemain de Fête, tout ivrogne devient philosophe !

Elle rit et passa un pot de compote à Magda qui regretta de ne pas pouvoir expliquer ses sentiments par une simple gueule de bois !

— Bon, il faut nous décider, dit Mère Lauria en vidant sa tasse. Je trouve que Marisela devrait être la première.

— C'est aussi mon avis, et je crois qu'elle a autant à nous enseigner qu'à apprendre de nous, dit Cholayna. Mais pourrez-vous vous en passer ici ?

— Sans doute que non, mais elle doit pouvoir profiter de cette chance, dit Mère Lauria. Keitha pourra la remplacer et, plus tard, aller chez vous à son tour. J'aimerais vous envoyer Janetta – Margali, tu as tellement sommeil ? Tu veux retourner te coucher ?

— Oh non, dit vivement Magda.

Un moment, elle avait cru voir Marisela debout dans un coin du bureau, écoutant leurs délibérations, et pourtant elle savait

que la sage-femme était encore dans son lit. Elle n'y était pas seule, et Magda se contracta, ne voulant rien savoir de cet aspect de Marisela.

— Janetta est trop dogmatique, reprit-elle. Je crois qu'elle aurait du mal à accepter le mode de vie terrien.

— Elle est plus intelligente que tu ne crois, dit Mère Lauria. Ici, son esprit n'est pas stimulé. J'espérais l'envoyer à Arilinn, mais elle ne fera jamais une sage-femme, elle n'a pas assez de sympathie pour les mères. Elle a décidé qu'elle n'aurait pas d'enfants, n'ayant que répugnance pour les préliminaires. Pourtant, aucune autre formation ne lui est ouverte ; Nevarsin ne forme pas de prêtresses-guérisseuses. Elle est très intelligente, trop même pour la plupart des choses que l'on demande aux femmes, et même aux Amazones. Le métier des armes ne l'intéresse pas, et elle n'aurait pas la force de le pratiquer. Je crois que ce serait pour vous une bonne recrue ; et ce qu'elle apprendrait serait pour nous inappréciable.

Magda était toujours sceptique, mais Mère Lauria poursuivit :

— Tu ne connais pas l'histoire de Janni. Elle vient d'un village où sa mère est restée veuve avec sept enfants ; n'ayant pas de métier, elle s'est prostituée pour les faire vivre. Elle a obligé Janni à en faire autant dès ses douze ans. Trop jeune et trop timide pour résister, Janni s'est soumise pendant un an ou deux, puis elle s'est enfuie et est venue chez nous.

Camilla le lui avait dit un jour : chaque femme a une histoire, et chaque histoire est une tragédie. *Comment ai-je mérité d'avoir une place parmi elles ?*

— Il y a Gwennis, aussi, dit Mère Lauria. Elle est à Nevarsin en ce moment, où elle travaille sur des manuscrits conservés par les frères – tu ne la connais pas, Margali…

— Je ne la connais pas assez pour la recommander, dit Magda, mais c'est une de mes sœurs de serment – elle faisait partie de la bande de Jaelle.

— Je crois que ce serait un bon choix, dit Mère Lauria. Et Byrna, peut-être ; elle a l'esprit curieux – sans parler du fait qu'elle est toujours obsédée par son fils, et que ça lui changerait

les idées. Cholayna, quel âge devraient avoir ces femmes, d'après vous ?

— C'est sans importance, mais il serait préférable qu'elles ne soient pas trop jeunes, dit Cholayna. Je sais que vos enfants sont investis de responsabilités beaucoup plus tôt que chez nous. Mais si les fonctionnaires de l'Empire pensent avoir affaire à des enfants, ils ne les prendront pas assez au sérieux. Je dirais donc, pas moins de vingt ans.

— Tant que ça ? dit Mère Lauria.

Magda, se rappelant qu'Irmelin était la plus avide lectrice de la Maison, passant la plus grande part de ses loisirs avec un livré, ou, parfois, à écrire dans le bureau de Mère Lauria, proposa son nom.

— Je la trouve trop paresseuse, trop satisfaite de son sort, dit Mère Lauria. Il y a trois ans, j'aurais peut-être dit oui, mais plus maintenant. Pourtant, si elle le désire, et si elle comprend la somme de travail à fournir, elle aura sa chance comme les autres. Elle est certainement assez intelligente et ne rechigne pas aux durs travaux.

— J'aimerais pouvoir faire passer un test d'intelligence à toutes vos femmes… Nous en avons de très bons, qui ne sont pas biaisés culturellement, et qui mesurent uniquement la faculté de penser abstraitement et d'apprendre.

— Cela serait très précieux pour nous, dit Mère Lauria. Il y a certainement des femmes stupides, comme il y a des hommes stupides, mais les femmes les plus intelligentes peuvent apprendre dès l'enfance qu'avoir l'air bête est le talent qui leur servira le plus auprès des hommes, et la plupart sont assez intelligentes pour *ça !* Celles qui n'arrivent pas à l'apprendre, ou ne le veulent pas, sont souvent celles qui viennent chez nous. Mais nous avons parfois des femmes qui craignent même d'apprendre à lire, parce qu'on leur a dit que c'était trop difficile pour elles ! Au nom d'Evanda, comment peut-on penser qu'une femme qui file et tisse, qui cultive son jardin et dirige ses servantes, qui élève ses enfants et gère les ressources familiales, peut être stupide ? C'est comme si l'on trouvait stupide un paysan qui cultive ses terres et élève son bétail parce qu'il ne connaît pas la philosophie des anciens sages ! Les femmes

arrivent ici pensant qu'elles sont stupides, et je ne sais pas comment les convaincre du contraire. Mais si vos tests sont présentés comme des jeux, je pourrai peut-être les persuader qu'il existe différentes sortes d'intelligence…

— Eh bien, nous avons tous les tests imaginables, et assez de personnel pour les faire passer, dit Cholayna. Je pense plus particulièrement à une technicienne du Département de Psychologie. Ce serait une bonne chose de vous l'envoyer, non seulement dans votre intérêt, mais dans le sien – vous pourriez beaucoup lui apprendre. Elle est…

Cholayna hésita.

— Je ne suis pas sûre du mot – Magda, aide-moi ! Une femme qui n'a aucun intérêt sexuel pour les hommes ?

— *Menhiédris,* dit Magda, choisissant le mot le plus poli parmi beaucoup d'autres.

De plus grossiers s'entendaient tous les jours dans la Maison, mais elle était devenue susceptible sur la question.

— Elle serait heureuse de savoir qu'il existe un endroit sur cette planète où elle ne serait pas méprisée, dit Cholayna. Un grand nombre de nos cultures sont… dirais-je, loin d'être parfaites ? La façon dont votre société traite ce problème l'intéresserait beaucoup. Elle se sentirait chez elle parmi vous, plus que certaines autres, si vous pensez que vos sœurs accepteront une femme d'un autre monde. Comme vous avez accepté Magda – Margali ?

— Je suis heureuse de savoir que nous avons quelque chose à nous apprendre, dit Mère Lauria avec raideur, et Cholayna lui adressa un sourire désarmant.

— Il ne faut pas nous juger sur nos côtés les plus mauvais et mesquins, Lauria. Il est regrettable que notre Coordinateur soit si étroit d'esprit, nommé pour des raisons politiques alors qu'il n'a jamais désiré venir ici. Mais il y en a parmi nous qui aiment vraiment les mondes où on les envoie et désirent sincèrement s'y intégrer. Magda, par exemple.

Le visage de Mère Lauria s'adoucit.

— Margali fait vraiment partie de notre communauté, et si vous en avez d'autres comme elle – ou comme vous, Cholayna – nous les accueillerons en amies. Et, pour être juste, il y en a

beaucoup parmi nous qui sont étroites d'esprit également, jugeant votre peuple d'après les militaires des tavernes de l'astroport, et non d'après vos savants et vos penseurs. Il y en a même qui croient encore que vous êtes des démons tombés du ciel… Dans leur intérêt, Margali, je crois qu'il est temps de révéler la vérité ; de dire qui tu es et d'où tu viens, de sorte que, quand certaines parlent péjorativement des Terriens, elles puissent répondre : « Mais regardez Margali, elle est Terrienne, et elle a vécu parmi nous en sœur pendant toute une année », et comprendre que leurs préjugés sont stupides… Qu'en dis-tu, Margali ?

Magda était désemparée ; pas maintenant ; elle ne pourrait pas supporter l'hostilité que provoquerait le choc, au moins chez certaines…

De nouveau, Cholayna trouvait naturel qu'elle accepte d'être l'intermédiaire entre les deux mondes, au poste le plus vulnérable. Comme elles la mépriseraient, quand elles sauraient ! Et Camilla, Camilla la haïrait sûrement…

Je ne me suis jamais dépouillée de mes défenses devant un homme comme je l'ai fait devant Camilla ; auparavant, j'étais toujours sur mes gardes, veillant à rester forte et en pleine possession de moi-même. Avec Camilla, c'est différent, et je ne supporterais pas qu'elle me juge durement ; ce serait pire que lorsque j'ai perdu Peter. C'est en partie parce que j'étais trop indépendante, que je n'arrivais pas à m'abandonner corps et âme, qu'il m'a quittée… Et maintenant…

— Margali ?

Magda réalisa qu'elle avait perdu le fil de la conversation ; Mère Lauria et Cholayna la regardaient, étonnées.

— Que disiez-vous de Camilla ? demanda-t-elle machinalement. Pardonnez-moi, j'avais la tête ailleurs.

Puis elle s'effraya ; comment savait-elle qu'elles avaient parlé de Camilla ?

— Tu ne te sens pas bien, Margali ? demanda Mère Lauria. Tu es blanche comme un linceul, dit Mère Lauria, tandis que Cholayna lui demandait en souriant si elle avait trop dansé la veille.

— Personne n'est bon à rien un lendemain de Fête, dit Mère Lauria. Mais vous ne pouviez pas le savoir. Nous disions, Margali, que Camilla est dans la Maison et qu'elle connaît sans doute nos femmes mieux que personne ; quand on a enseigné à quelqu'un l'escrime et la self-défense, on connaît ses faiblesses. C'est également vrai de Rafaella, mais elle a découché hier soir. Veux-tu aller la chercher ? Tes jambes sont plus jeunes que les miennes.

Magda fut heureuse de ce prétexte de quitter la pièce, mais elle s'immobilisa dans l'escalier, faisant appel à toute sa volonté pour ne pas s'effondrer. Une fois de plus, elle avait l'impression de se trouver au centre d'une toile d'araignée dont tous les fils frémissaient… En haut, Marisela s'aspergeait le visage d'eau glacée en fredonnant… Quelqu'un montait le perron, venant chercher la sage-femme… Je le sais, mais comment ? Dame Rohana appelait cela le *laran*… mais elle disait aussi que j'avais appris à me barricader, alors, pourquoi pas maintenant ? Elle sentait Irmelin évoluer à la cuisine, entendait Rezi et deux autres sœurs qui bataillaient à l'écurie avec leurs pelles en poussant des jurons ; les laitières percevaient les perturbations consécutives à la Fête, ou était-ce simplement que les horaires inflexibles des soins aux animaux cadraient mal avec la gueule de bois ? Keitha… *Keitha a encore plus de préjugés que moi sur celles qui aiment les femmes, et pourtant je n'ai pas été la seule à succomber à l'amour en ce jour de la Fête du Solstice…*

— Au nom d'Evanda, ne bloque pas l'escalier comme ça ! dit une voix exaspérée derrière elle.

Se retournant, elle se trouva nez à nez avec Rafaella, toujours en robe de bal, les cheveux en bataille, les yeux rouges de fatigue. Inutile de demander comment elle avait passé la nuit… *à moins que je ne recommence à lire dans les têtes ?*

Elle s'écarta en murmurant des excuses, mais Rafaella la prit par le bras et la regarda avec attention.

— Qu'est-ce que tu as ? On dirait que tu es près d'accoucher !

— Non, non, je n'ai rien – Mère Lauria m'a chargée d'une commission…

— Alors, fais-la, dit Rafaella sans malveillance. Mais on dirait que c'est toi, et pas moi, qui as trop bu et pas dormi de la nuit.

Enfin, nous ne sommes pas les seules ! Mais quand tu auras fait ta commission, je te conseillerais de passer le reste de la journée au lit… et seule de préférence !

Elle monta l'escalier en riant, et Magda, cramoisie, alla trouver Camilla qui s'habillait. Entendant Rafaella sur le palier, elle passa la tête par la porte.

— Tu as réveillé les oiseaux, ma chérie – ça en valait la peine ?

Rafaella roula des yeux expressifs, puis gloussa :

— Et qu'est-ce que tu en saurais si je te le disais ? Mais oui, c'était super… et une fois par an, après tout… ! Bon, maintenant, je vais me coucher !

Elle disparut dans sa chambre, et Camilla se tourna vers Magda en riant.

— Je suppose que tu viens me chercher. Je me suis dit que Mère Lauria et la Terrienne voudraient me consulter tôt ou tard…

Elle aussi ? Magda se sentait friable, les nerfs à vif, comme si elle allait voler en morceaux ; une partie de son être percevait les souvenirs récents de Rafaella, ce devait être un amant extraordinaire… perception d'excitation, de prouesses plaisamment athlétiques… et elle s'en voulut parce que ces souvenirs partagés embrasèrent ses sens… et maintenant, Camilla avait lu son message avant qu'elle ne l'exprime. Ce n'était jamais arrivé jusque-là. Il n'était pas impossible que Camilla eût du sang Comyn, car elle avait les cheveux roux ; maintenant striés de gris, ils avaient dû être flamboyants dans sa jeunesse, *Tallo,* comme disaient les Ténébrans, semblables à ceux de Jaelle ; et, regardant le visage hâve et balafré de Camilla, il sembla se dissoudre sous ses yeux, remplacé par le ravissant minois d'une adolescente de quatorze ou quinze ans, encadré de boucles auburn, empreint d'une légère arrogance d'enfant gâtée, choyée comme une princesse…

… ravissante, oui, pour ce que ça m'a servi, puis un flot de souvenirs confias déferla sur elle, *enfant délicate, soudain arrachée à sa famille par des bandits, parmi les plus grossiers, viols répétés, jouet des plus cruels d'entre eux, repassée de main en main comme une prostituée, non, pis qu'une*

prostituée, pas même un être humain, battue comme une bête quand je tentai de m'évader… fouettée à décoller la chair des os…

Magda avait vu ses cicatrices, sur son visage et son corps… *Impossible que je lise tout cela dans sa tête,* mais son propre corps était secoué de la même horreur, de la même souffrance… et enfin, réaction de refus épouvanté…

— Non, parvint-elle à haleter. Non, Camilla…

Puis, en proie à une honte indicible, elle pensa : *Comment refuser ces souvenirs, dont le seul rappel me rend malade, alors que mon amie les a vécus…*

— Margali ! *Bredhiya…*

Camilla la soutint pour l'empêcher de s'effondrer, et ce contact provoqua un nouveau déferlement de souvenirs intolérables…

Puis, brusquement, comme une porte qui claque, l'esprit de Camilla se ferma, et elle redevint la Camilla familière qui lui disait avec douceur :

— Excuse-moi, je ne savais pas que tu étais… réceptrice.

— Je crois… que je deviens folle… balbutia Magda. Je suis… je n'arrête pas de lire dans les têtes…

Camilla soupira.

— Jaelle doit avoir le Don des Ardais, je suppose ; c'est une télépathe catalyste, et vous êtes si proches qu'elle a dû éveiller ton *laran*. Et, bien entendu, elle ignore la force du sien ; elle est parvenue à si bien se barricader qu'elle a à peine conscience d'être télépathe. Quant à moi, j'ai appris à me barricader depuis bien longtemps, et je reste des mois sans même penser à mon *laran ;* vivant parmi les aveugles mentaux, on apprend à garder ses écrans mentaux relevés. Je te jure, ma chérie, que je n'ai jamais cherché à te lire, jamais… violé ton intimité. Dans ma jeunesse, j'ai pris la décision de ne plus me servir du *laran,* et je m'y suis toujours tenue. Je n'émets pas deux fois en cinq ans. Pardonne-moi, ma sœur.

— C'est plutôt toi… qui devrais me pardonner, murmura Magda.

Le monde reprenait lentement son aspect normal, mais il lui semblait que seul un voile impalpable la protégeait de cette perception insoutenable de tout et de chacun.

— Tu n'as reçu aucune formation, dit Camilla. Tandis que moi, quand j'étais jeune, et après… ce qui m'est arrivé, j'ai dû apprendre toute seule. C'était ça ou mourir. Mais en voilà assez, ma chérie – descendons voir Mère Lauria, si tu te sens mieux.

Magda hocha la tête. Une fois de plus, elle ressentit le besoin désespéré de s'appuyer sur la force de son amie. Elle ne supportait pas ce qui lui arrivait, et, malgré les paroles de Camilla, elle n'était pas encore prête à en accepter la réalité.

Approchant de la porte, elles entendirent des bruits de conversation excités, et la douce voix de Marisela qui tentait de ramener le calme.

— Oui, oui, je comprends, mes petites – mais non, votre maman ne va pas mourir, elle va vous donner un petit frère ou une petite sœur, c'est tout. Oui, oui, je me dépêche. Irmelin, emmène ces petites à la cuisine et donne-leur une bonne tartine de miel – la maisonnée était sens dessus dessous, ce matin, hein, mes enfants, et on a oublié de vous faire déjeuner ? Et comme ça, vous verrez à quoi ressemble la cuisine dans une Maison de la Guilde !

Elle salua de la main les deux femmes qui descendaient, puis son regard s'arrêta sur Magda, et son visage changea aussi brusquement que si on l'avait giflée.

— Ah par la Déesse, je ne savais pas, Margali – je sais qu'il faut que je te parle, mais…

Machinalement, elle se frictionna les tempes.

— Il faut que je me dépêche ; malgré ce que j'ai dit aux petites, c'est son cinquième enfant, et le travail ne durera pas longtemps.

Elle s'approcha vivement de Magda, lui posa les mains sur les épaules et la regarda dans les yeux. Magda pensa : *Elle sait ce qui m'arrive. Pourtant, c'est impossible.*

— Promets-moi, petite sœur, de ne rien faire d'imprudent avant qu'on ait eu le temps de se parler longuement, comme on ne l'a jamais fait – c'est ma faute, j'aurais dû comprendre, mais promets-moi, Margali –, maintenant, il faut vraiment que j'y

aille. Pourtant, si tu as vraiment besoin de moi, mon devoir de sœur passe avant tout. Keitha peut me remplacer. Tu veux que je reste près de toi, *breda ?*

Mais déjà, le flot des perceptions s'estompait. *J'ai tout imaginé*, pensa Magda, très lasse. *J'ai trop bu hier soir, et on croit n'importe quoi quand on est sous l'emprise d'une bonne gueule de bois.*

— Mais non, Marisela, va à ton travail ; regarde, les petites t'attendent.

Les fillettes sortaient de la cuisine, tabliers et minois barbouillés de miel. Marisela hésitait encore.

— Veille sur elle, Camilla, juste le temps de monter réveiller Keitha…

— Peuh ! fit Camilla, fronçant le nez de dédain. Vous autres *leroni,* vous croyez détenir toutes les réponses ! Je m'occupe d'elle. Et toi, va mettre tes bébés au monde, puisque c'est ce que tu fais le mieux !

Elle prit Magda par les épaules et Marisela se tourna vers les petites en soupirant, prit sa trousse.

— Venez, mes enfants, on va voir maman.

— Viens, ma chérie, dit Camilla. Mère Lauria nous attend.

Magda, se redressant avec effort, la suivit dans le bureau, sentant toujours sur elle les yeux bleus de la sage-femme qui la regardait, troublée.

Pourtant, dès son entrée, ce fut comme si quelqu'un avait pressé un bouton, un déclic se fit dans son esprit et tout redevint normal. Camilla était parfaitement barricadée… *Elle ne me fera pas cette chose incroyable, comme l'a fait Marisela ; Camilla est si fortement barricadée après des années d'habitude quelle ne doit pas m'avoir lue assez en profondeur pour découvrir que je suis Terrienne. Mais j'aurais peut-être dû demander à Marisela de rester, elle pourrait sans doute m'apprendre à me barricader…*

Mais non. Rien ne s'était passé, décida Magda, considérant les yeux bruns pleins de sagesse de Cholayna, les yeux gris et calmes de Camilla. C'étaient des illusions, sans plus. Camilla écoutait attentivement Cholayna, qui exposait ce qu'elle recherchait chez ses futures étudiantes.

— Gwennis, dit Camilla. Margali, elle faisait partie de tes sœurs de serment, mais peut-être que tu ne te souviens pas d'elle – c'est un crime de ne pas connaître ses sœurs de serment. Ces études lui conviendraient bien ; le simple fait qu'elle soit allée apprendre à Nevarsin…

— Si elle est sœur de serment de Margali, dit Mère Lauria, j'aimerais mieux ne pas les séparer de nouveau dès qu'elles seront réunies, en envoyant Gwennis dans la Zone Terrienne, à moins que Magda ne soit d'accord pour y aller aussi.

Une fois de plus, les priorités de Mère Lauria surprirent Magda, qui même au bout de six mois passés à la Maison, ne comprenait pas encore comment son esprit fonctionnait. Elle pensait sincèrement qu'il était plus important qu'elles vivent ensemble, à cause du simple hasard qui leur avait fait prêter le Serment le même jour, que d'envoyer Gwennis étudier chez les Terriens ! Soudain, Magda ressentit une fois de plus son aliénation. *Elle était si différente, parmi ces étrangères.* Elle fit un violent effort pour fermer son esprit. Après tout, il suffisait de ne pas se laisser aller. Camilla la regardait, en attente, et, se ressaisissant, elle dit :

— Mais je ne connais pas du tout Gwennis ; je ne l'ai vue que ce fameux soir.

Elle savait que Camilla et Mère Lauria seraient choquées d'apprendre que, de toutes les participantes à la cérémonie, elle se souvenait uniquement de Camilla et de Jaelle ; elle ne se rappelait pas laquelle était Gwennis, ni même les noms des autres – Sherna ? Devra ? Elle ne savait plus. Et pourtant, elle était liée à elles par le Serment.

Elles passèrent des heures à travailler dans le bureau de Mère Lauria, et le soleil déclinait quand Mère Lauria s'étira en bâillant.

— Bon, je crois que nous avons un groupe valable – si seulement les femmes que nous avons choisies acceptent cette formation ; si elles refusent, il faudra recommencer…

— Elles ne refuseront certainement pas toutes, dit Camilla. Une ou deux, peut-être, et c'est pourquoi nous en avons sélectionné dix au lieu des cinq ou six demandées. Et, bien

entendu, vous voudrez vous entretenir avec elles, Cholayna, ajouta-t-elle.

Magda constata avec plaisir qu'elles avaient l'air de s'apprécier. *Mais Cholayna n'a pas mentionné que je suis Terrienne ; que pensera Camilla quand elle le saura ? Est-ce qu'elle me haïra ? Je l'aime, et je ne veux pas la quitter…* Puis Magda réalisa qu'elle devait être plus fatiguée qu'elle ne le pensait ; elle recommençait à voir des images, elle était à cheval et s'éloignait de Camilla, qui la regardait tristement… Quand se retrouveraient-elles, si elles se retrouvaient jamais ? Sottises ! Elle ne quitterait pas Camilla, pas maintenant. Pas longtemps, espérait-elle, sans savoir encore s'il s'agissait d'un engagement définitif.

Ce matin, pendant les longues caresses ayant précédé le sommeil, Camilla l'avait soudain regardée avec une intensité passionnée.

— Margali, je voudrais que nous nous prêtions le serment de *breda* !

Magda l'avait embrassée en riant, mais elle pensait : *Non, je ne suis pas encore prête pour ça. Pas encore, et peut-être jamais.*

Mais une voix intérieure l'avait avertie de ne rien dire de trop définitif.

C'est bien d'une Terrienne. Toujours garder le contrôle de soi, le contrôle des événements…

— Je crois que nous sommes toutes trop fatiguées pour continuer, dit Mère Lauria, et nous avons fait tout ce que nous pouvions avant de porter la question devant l'Assemblée de la Maison, qui aura lieu dans quatre jours. Vous pourrez y assister, Cholayna, parler à nos femmes et leur demander leurs avis. Mais, dès aujourd'hui, voulez-vous dîner avec nous ? Autant que nos femmes prennent tout de suite l'habitude de vous considérer en amie.

— Ce serait avec plaisir, temporisa Cholayna, mais il vaut peut-être mieux procéder plus lentement, et attendre qu'elles sachent qui je suis et pourquoi je suis ici. Quand je leur aurai été présentée à votre Assemblée de la Maison, elles pourront décider si elles me veulent pour amie…

— Vous avez raison, dit Mère Lauria. Je vous attends donc dans quatre jours. Dînerez-vous avec nous avant l'Assemblée ?

— J'en serai honorée, dit Cholayna, mais Magda eut l'impression qu'elle était un peu réticente.

— Il ne faut pas oublier que Cholayna ne mange jamais de viande, ni aucun aliment ayant contenu de la vie.

— Problème assez facile à régler, dit Mère Lauria.

Cholayna eut un sourire soulagé en retournant prendre sa pelisse dans le hall.

Janetta était de service à la porte, et Mère Lauria lui présenta Cholayna. Le visage de Janetta s'éclaira – son nom avait été avancé pour l'enseignement terrien, et sans doute que Mère Lauria lui en avait parlé auparavant.

— Janetta va vous raccompagner jusqu'à la Zone Terrienne, dit Mère Lauria. Si, si, Cholayna, il se fait tard, et si vous vous perdiez – il y a certains quartiers où un Terrien ne serait pas en sécurité, et d'autres où une femme pourrait avoir des problèmes, et vous êtes les deux. Je suis sûre que vous êtes capable de vous défendre, comme Margali, mais il vaut mieux éviter d'en venir là. Margali vous a sans doute dit qu'une des premières règles des Renonçantes est de ne pas se mettre en mauvaise posture, plutôt que de s'en sortir une fois qu'on s'y est mis.

— J'en serai honorée, dit Janetta, cérémonieuse. Rien ne lui arrivera en ma compagnie, ajouta-t-elle, portant la main à son couteau.

— Mais c'est ridicule, dit Cholayna en riant. Vous croyez vraiment que j'ai besoin d'une escorte armée ?

Non, réalisa Magda, Cholayna n'avait pas dit ça ; une fois de plus, elle avait entendu Cholayna *penser* ces paroles sans les prononcer parce qu'elle avait réalisé qu'elles pourraient être insultantes pour Janetta. Elle dit tout haut à la place :

— Merci, Janetta, c'est très aimable à vous ; et à vous aussi, Mère Lauria, d'y avoir pensé.

Les deux femmes se regardèrent quelques instants, puis Lauria éclata de rire et l'embrassa.

— Toutes les Amazones sont sœurs, et, si la Déesse le veut, je vous accueillerai peut-être un jour en tant que sœur ; jusque-là, vous serez toujours la bienvenue, Cholayna.

Cholayna, l'embrassant en retour, répondit :

— Puissiez-vous dire vrai.

Magda les observait, consciente d'être le témoin d'un événement important, plus important que tout ce que Montray pouvait radoter sur les relations diplomatiques et, dans son domaine, aussi important que l'invitation d'une délégation terrienne au Bal du Château Comyn. *Maintenant, j'ai vraiment accompli le travail que j'étais venue faire,* se surprit-elle à penser, tout en serrant la main de Cholayna qui lui donnait rendez-vous dans quelques jours.

— Elle me plaît, dit Camilla, la suivant des yeux pendant qu'elle s'éloignait avec Janetta, comme je n'aurais jamais cru qu'une étrangère à ce monde puisse me plaire. Kindra – qui était ma mère de serment, de même que celle de Jaelle – disait toujours que le jour viendrait où nous découvririons que nous avons beaucoup à apprendre des Terriens, et je suis de plus en plus convaincue qu'elle avait raison. Tu as connu des Terriens pendant ton enfance à Caer Donn, n'est-ce pas, Margali ? J'ai vu que vous vous connaissiez bien.

Elle bâilla.

— Bon, ça nous a pris toute la journée, mais ce n'est pas du temps perdu. Je suis fatiguée de la Maison, je voulais faire une promenade à cheval aujourd'hui, et je pensais obtenir pour toi l'autorisation de m'accompagner. Mais il est trop tard, maintenant… Regarde, la pluie du soir commence à tomber ; Janetta sera trempée jusqu'aux os !

— Oh, elle ne fondra pas, dit Mère Lauria en riant. Elle a l'habitude d'être dehors par tous les temps… Margali, comme tu as l'air fatigué, mon enfant ! Camilla, remmène-la dans sa chambre et mets-la au lit ; je vous ferai monter à dîner. Ça ne vous ennuie pas, mes enfants ? dit-elle avec un clin d'œil complice, à la stupéfaction de Magda.

Elle sait que nous sommes amantes ; elle trouve sans doute naturel que toute femme fasse cette expérience pendant sa période de réclusion. Même Keitha, qui était si méprisante… Le

matin, elle avait senti que Marisela n'était pas seule… Eh bien, elles avaient travaillé ensemble, comme Camilla et Magda, sauf qu'elle était elle-même peut-être plus ouverte à ce genre de choses que Keitha, qui était *cristoforo*…

— Mais où est donc Marisela ? demanda Mère Lauria, si à propos que Magda se demanda si elle aussi lisait dans les esprits. Je sais qu'on est venu la chercher pour un accouchement ce matin ; il a dû être bien difficile ; la pauvre, elle sera morte en rentrant ; je lui ferai aussi monter à dîner ! Ces choses arrivent toujours les lendemains de Fête ! Keitha est là pour s'occuper d'elle à son retour ?

— Non, dit Irmelin, qui était de service à la porte. Un homme est venu chercher la sage-femme, et comme Marisela n'était pas rentrée, Keitha est partie avec sa trousse…

— Elle ne devrait pas aller seule en ville, dit Mère Lauria, troublée. Légalement, sa période de réclusion n'est pas terminée ; mais, plus important encore, son mari pourrait l'enlever pour se venger et la retenir prisonnière…

— Elle le sait, dit Irmelin. Mais elle avait vu cet homme avec Marisela ; elle le connaissait et elle a dit qu'elle ne laisserait pas une femme souffrir alors qu'elle pouvait la soulager. À mon avis, elle trouve son travail de sage-femme encore plus important que son Serment de Renonçante…

— L'un n'empêche pas l'autre, dit Camilla. Mais je suis sa mère de serment, et cette sortie m'inquiète ; je devrais aller chez cet homme pour m'assurer que tout va bien, et l'escorter à son retour. Marisela ne me pardonnerait jamais s'il lui arrivait quelque chose.

— Bonne idée, dit Mère Lauria, soulagée. Irmelin, elle a dit où elle allait ?

— Rue des Neuf-Fers-à-Cheval, dit Irmelin.

Camilla jeta sur ses épaules l'une des capes suspendues dans le hall.

— Dois-je prendre Margali avec moi, Mère ?

— Non, dit sévèrement Mère Lauria. Il est déjà regrettable qu'une novice soit dehors à la nuit le lendemain de la Fête, ce que Keitha n'aurait jamais dû faire sans en demander l'autorisation, bien que je comprenne qu'elle ait trouvé naturel

de partir le plus vite possible pour mettre un enfant au monde ; mais pas deux. Si tu ne veux pas y aller seule, emmène Rafaella ou une autre, mais pas Margali.

Camilla s'inclina, un peu ironique, devant Mère Lauria, et sortit en disant :

— Je reviens dès que je serai sûre qu'elle va bien…

— Non, non, attends-la pour l'escorter au retour, dit Mère Lauria. Je m'en excuse, vu que tu es si fatiguée, mais Margali est une grande fille, et elle pourra se mettre au lit toute seule pour une fois.

Elle gloussa, et Magda s'empourpra.

— Je ne suis pas si fatiguée que ça, dit Magda. Je vais voir si on a besoin de moi pour mettre la table, puisque Keitha n'est pas là.

— Ne fais pas attention, lui dit Irmelin, tandis qu'elles nouaient leurs tabliers et prenaient des piles d'assiettes. C'est toujours comme ça ; elles aiment taquiner celles qui deviennent amantes – mais, au bout de quelques jours, elles n'y font plus attention, comme pour Janetta et Cloris. Pourtant, si tu te querelles avec Camilla et cesses de partager son lit, elles te taquineront encore quelques jours, c'est tout. Tu as vu comme elles ont plaisanté Rafaella quand elle a passé la nuit avec un homme – mais, à propos de Rafaella, ce n'est pas elle que je viens d'entendre dans l'escalier ?

— Non. Ça fait des heures qu'elle est sortie ; vous étiez toutes dans le bureau de Mère Lauria, dit Rezi. Elle a dit que Shaya la demandait à la Zone Terrienne, parce qu'il y avait une caravane en préparation. J'avais toutes sortes de questions à lui poser, mais elle n'avait pas le temps d'y répondre, et Margali…

— Oublie ça, dit vivement Mère Lauria. Prends ton couteau et cours après Camilla. C'est vraiment un piège qu'on a tendu à Keitha…

Rezi se décomposa.

— Par la Déesse ! s'écria-t-elle. Je n'avais pas pensé à ça ! Et Keitha qui est sortie seule… la rue des Neuf-Fers-à-Cheval, c'est bien ça ? s'écria-t-elle, enfilant sa cape tout en parlant. Je vais rattraper Camilla au bout de la rue.

La porte claqua derrière elle, et Mère Lauria dit :

— Inutile d'attendre pour dîner ; d'ailleurs, il n'y aura rien qui vaille la peine d'attendre. Un lendemain de Fête, il n'y a toujours que des restes.

— Il y a quand même une moitié de lapin cornu rôti, avec plein de farce et de sauce, dit Irmelin. Et pour celles qui n'aiment pas les restes, il y a pain et fromage à volonté. D'ailleurs, ça ne fait pas de mal de jeûner un jour ou deux après une Fête.

Les femmes prirent place autour de la table.

Magda était contente que Camilla ne soit pas seule ; elle n'était plus jeune, et venait de passer deux nuits sans sommeil. Pourtant, elle regrettait de ne pas être à son côté pour combattre si les choses en venaient là ; elle enviait Rezi, qu'on avait trouvé naturel d'envoyer défendre sa sœur. Elle prit un morceau de fromage qu'elle grignota distraitement.

C'est elle qui aurait dû partir avec Camilla. Mère Lauria avait tort. Camilla était sa sœur de serment et son amante ; c'était sa responsabilité personnelle de combattre à son côté ; et Keitha était aussi sa sœur de serment, de sorte que sa défense lui incombait aussi. Elle aurait dû discuter avec Mère Lauria, pour lui faire réaliser que c'était une question d'honneur.

J'ai été Terrienne toute la journée, et maintenant, voilà que je me remets à penser en Ténébrane…

Cris et bousculades dans le hall, puis trois femmes entrèrent dans la salle à manger, capes dégoulinantes.

— Quelle pluie ! Pour compenser le beau temps du soir du Solstice, comme tous les ans ! s'écrièrent-elles. On est de retour, les filles !

— Sherna ! Gwennis ! Devra ! s'écria Mère Lauria, s'avançant pour les embrasser.

Toutes se levèrent dans une joyeuse bousculade, qui les aidant à ôter leurs capes, qui les serrant dans leurs bras en leur posant mille questions. C'est Devra, grande fille discrète, qui reconnut Magda la première et l'embrassa.

— Margali ! Je croyais que tu viendrais à Neskaya, mais, naturellement, Jaelle a préféré que tu la suives dans sa maison. Où est Jaelle n'ha Melora ?

— Elle a pris un compagnon et vit dans la Zone Terrienne.

— Jaelle ? Un compagnon ? Maintenant, je croirai vraiment que l'âne de Durraman peut voler ! dit Gwennis, éclatant de rire. C'est bien la dernière personne dont j'attendais ça ! Elle a trop fréquenté Rafaella, Rafi l'a pervertie !

Elles se bousculèrent toutes autour de la table, plaisantant et riant.

— Où est Camilla ? demanda Sherna.

— Elle est sortie avec Rezi – des inquiétudes au sujet d'une novice, dit Mère Lauria. Son mari pourrait tenter de l'enlever, alors elles sont parties pour l'escorter au retour.

Et il fallut leur raconter le combat avec le mari de Keitha et ses mercenaires, l'apprentissage de Keitha auprès de Marisela dont elle était récemment devenue l'amante, le tout à une vitesse de mitrailleuse que Magda avait du mal à suivre. Elles racontèrent aussi que Magda avait combattu et été blessée pour la Maison – stupéfaite, Magda réalisa que toute rancœur provoquée par l'indemnité s'était évanouie ; seule restait la fierté qu'elle se soit si bien battue.

— Cloris, va chercher deux bouteilles de notre meilleur vin à la cave, dit Mère Lauria. Nous allons boire au retour de nos sœurs.

— Nous n'avons pas que ça à fêter, dit Rezi, entrant avec Camilla et Keitha, livides toutes les trois. Comme tu le pensais, Mère, c'était un piège. Il y avait bien une femme en travail, mais quelqu'un avait prévenu Shann MacShann de la présence de Keitha. À notre arrivée, il l'attendait dans la rue, pour l'enlever à sa sortie après la naissance de l'enfant.

Keitha était pâle, mais sereine.

— J'aurais été terrifiée sans mes sœurs. Je lui ai dit que j'aimerais mieux mourir que revenir chez lui, et j'ai porté la main à mon couteau, le prévenant que je pouvais tourner ma lame contre moi ou contre lui, à son choix. Alors il est parti en me maudissant et en jurant de ne jamais me rendre ma dot ; je lui ai dit de la garder pour nos garçons quand ils seront majeurs. Je crois qu'il n'insistera plus. Il a dit en partant, comme si ça pouvait me faire changer d'avis, qu'il avait trouvé une femme décente qui ne fuguerait pas, et que si je voulais rentrer à la maison, il était trop tard, dit-elle avec un petit

sourire. J'ai dû le choquer en lui souhaitant tout le bonheur possible avec elle. Mais je ne lui ai pas dit à quel point je la plaignais, qui qu'elle soit.

Camilla embrassa Keitha en disant :

— Nous sommes toutes fières de toi, *breda*. Buvons à la déconfiture de ce rufian. Tu en auras des choses à raconter à Marisela ! dit-elle avec un sourire complice, et Keitha rougit jusqu'aux oreilles.

Le vin fut servi à la ronde, et elles burent toutes à la santé les unes des autres.

— Toutes celles qui se trouvaient dans le refuge de montagne sont réunies ici ce soir, sauf Jaelle, dit Sherna, serrant Camilla et Magda dans ses bras. Où est Shaya ? En déplacement avec Rafaella ? Je croyais vous avoir entendues dire qu'elle avait pris un compagnon ?

— Ah, par la Déesse ! Ce que je suis bête, s'écria Rezi. Jaelle est venue te demander, Margali – ça fait des heures ! Mais tu étais en conférence avec Mère Lauria dans son bureau, je ne pouvais pas vous interrompre, puis il y a eu tout le remue-ménage au sujet de Keitha, et ça m'est sorti de l'idée !

Magda pivota sur elle-même, et soudain toutes les perceptions télépathiques qu'elle avait passé la journée à repousser fondirent de nouveau sur elle.

Qu'est-ce aux ne va pas ? Quelque chose de terrible est arrivé à Jaelle…

Rien de spécifique, elle sut simplement que Jaelle avait de graves problèmes ; et, alors qu'elle aurait dû ouvrir son esprit à Jaelle, elle s'était barricadée, elle avait refusé ses perceptions parce qu'elle en avait peur. Elle regarda Camilla, désemparée, sachant que les écrans mentaux de la vieille Amazone l'avaient empêchée d'entendre l'appel de Jaelle.

Danger. Danger fondant sur Jaelle de toutes les directions. Sang vermeil répandu sur le sable. Le rêve et le lien quelles avaient partagé. Elle s'était réveillée dans les bras de Jaelle, son amie avait besoin d'elle, mais elle s'était éloignée d'elle, et maintenant, Jaelle avait disparu, Jaelle s'était enfuie… Peter était mort, et Jaelle était partie…

— Vite, Rezi, raconte-moi ce qui s'est passé ! s'écria-t-elle, reconnaissant à peine sa propre voix.

— Shaya – elle est venue chercher son cheval, des provisions de voyage et ses bottes – je lui ai prêté les miennes ; je ne sais pas où sont passées les siennes. Elle avait pleuré, mais elle a refusé de me dire ce qui s'était passé. Puis elle est partie à cheval. C'était avant la pluie.

Magda avait la gorge serrée. Ce n'était pas la faute de Rezi. Elle aurait dû savoir que Jaelle avait besoin d'elle, mais elle s'était claquemurée dans le bureau de Mère Lauria, à discuter pendant des heures des questions qui auraient dû se régler en quelques minutes, à s'amuser à des subtilités diplomatiques ! Mais cela non plus n'était pas juste. Cholayna ne pouvait pas savoir. Elle regarda les femmes, toujours occupées à boire, rire et plaisanter avec les trois arrivantes de Nevarsin. C'étaient des amies de Jaelle, elles aussi. Et Camilla était sa sœur de serment…

Étrangères. Ce sont des étrangères. Aucune d'elles ne comprend. Jaelle a franchi une frontière invisible, et elle est maintenant une étrangère, autant que je l'ai été dans cette Maison. Même Camilla a fermé son esprit à ses problèmes de crainte qu'ils ne lui rappellent les siens.

Discrètement, sachant que personne ne faisait attention à elle, Magda se glissa dans le hall et monta l'escalier. À la hâte, elle fit un balluchon de quelques vêtements de rechange : grosses chaussettes, sous-vêtements ultra-chauds, sa tunique et son pantalon les plus imperméables. Elle ôta ses souliers et enfila ses bottes de cheval. Redescendant en courant à la cuisine, elle prit quelques provisions : gros pains de ménage, viande froide, fromage et quelques poignées de fruits secs. Puis elle alla à l'écurie et sella rapidement son cheval, celui qu'elle montait pour aller sauver Peter Haldane et pour se rendre sur le lieu de l'incendie. Elle violait son serment de réclusion, mais elle n'y pensa pas.

Elle allait se mettre en selle quand elle vit Camilla qui l'observait de la porte.

— Tu ne peux pas partir, Margali, dit Camilla à voix basse. Ne fais pas ça, ma chérie ; tu violerais ton Serment.

Magda ôta son pied de l'étrier, et, s'approchant de Camilla, lui mit les mains sur les épaules.

— Camilla, c'est une question d'honneur, dit-elle d'une voix suppliante, puis, déglutissant avec effort, elle recourut à l'arme qu'elle s'était juré de ne jamais utiliser. Nous avons fait le serment de *breda* dans la montagne, avant mon arrivée à la Maison de Thendara.

Elles n'avaient pas juré en paroles, mais Magda savait qu'elles s'étaient consacré leur vie l'une à l'autre quand Jaelle mourait lentement de sa blessure, et que Magda avait choisi de renoncer à sa mission pour qu'elle vive. Peter Haldane n'avait jamais compté pour aucune, au regard de ce lien, sauf que Magda n'en prenait conscience qu'en cet instant.

Si j'avais su ce que Jaelle était pour moi, elle n'aurait jamais épousé Peter ; mais je ne le savais pas. C'est Camilla qui m'a appris à quel point j'aime Jaelle, et que l'amour de deux sœurs est plus fort que l'amour d'aucun homme…

— Nous sommes *bredhyini,* Camilla, dit-elle. Je t'en supplie – si tu m'aimes, Camilla – laisse-moi aller à son secours.

Camilla était livide.

— J'aurais dû le savoir. C'est pourquoi tu n'as pas voulu jurer avec moi. Je…

Elle prit une profonde inspiration.

— Nous avons été amantes, mais cela n'a pas d'importance, dit-elle enfin. L'important, c'est que nous serons toujours sœurs et amies. Si c'est pour toi une question d'honneur…

Elle hésita et reprit :

— Tu as juré de ne pas quitter la Maison sauf sur l'ordre d'une Mère de la Guilde. Je suis une Ancienne de cette communauté, et je peux légitimement te commander de partir.

Elle serra Magda dans ses bras et l'embrassa passionnément.

— Jaelle est aussi ma sœur de serment, dit-elle, et elle a été une fille pour moi. Pars, Margali n'ha Ysabet, sans violer ton serment. J'arrangerai tout avec Mère Lauria.

— Oh, Camilla – Camilla, je t'aime…

— Je t'aime aussi, dit doucement Camilla, et de bien des façons que tu ignores. Va maintenant. Toute mon affection à Jaelle, et puisse la Déesse te protéger. Je ne sais pas quand nous

nous retrouverons, ma chérie ; qu'il en soit selon la volonté de la Déesse, et puisse-t-elle chevaucher à ton côté.

Puis Magda se mit en selle, et, le visage inondé de larmes, déboucha dans la rue pavée. Elle ne savait pas où elle allait. Seulement qu'elle partait à la poursuite de Jaelle, et que toutes deux s'étaient inexorablement dirigées vers ce moment depuis la nuit passée dans le refuge des Heller.

Je n'ai pas violé mon serment, Camilla m'a libérée. Pourtant, elle savait qu'elle l'aurait violé sans scrupules, brisant ce lien comme un carcan devenu trop étroit pour elle.

Camilla ne le sait pas, mais je ne suis plus liée par la Guilde, de même que je ne suis plus simplement une Terrienne. J'ai dépassé ces limitations. Je ne sais pas encore qui je suis maintenant. Quand j'aurai rattrapé Jaelle, peut-être qu'elle me le dira.

Elle était Terrienne. Elle était Renonçante. Elle était Ténébrane. Elle avait découvert qu'elle aimait les femmes. Elle était *leronis,* car ce qu'elle avait combattu toute la journée, c'était le *laran,* sans aucun doute. Et maintenant, elle devait s'en servir pour suivre Jaelle. Mais elle n'était plus simplement l'une de ces personnes à l'exclusion des autres. Toute sa vie, elle avait cru qu'elle devait choisir entre la Terre et Ténébreuse, entre Magda et Margali, entre le Renseignement et la Guilde, entre l'amour des hommes et l'amour des femmes, entre le *leronis* et l'aveugle mentale, et maintenant, elle savait qu'elle n'était pas l'une ou l'autre de ces personnalités, mais qu'elle les possédait toutes ensemble, et que leur somme était supérieure à l'addition des parties.

Je ne sais pas qui je suis ni ce que je suis. Je sais seulement que je fais ce que je dois, ni plus ni moins.

Elle franchit les portes de la ville sans un regard en arrière.

Chapitre 4

ENFILANT le long couloir du Quartier des Personnels Mariés, Jaelle ne savait plus pourquoi elle avait une telle aversion pour l'ivresse ; elle savait seulement qu'en cet instant, Peter lui répugnait. Eh bien, elle n'avait plus besoin de le revoir, sauf une fois, et très brièvement. Une fois leur mariage officiellement dissous – et elle savait maintenant qu'il devait l'être, que cette union appartenait à un passé aussi lointain que la Grande Maison de Jalak à Shainsa – on lui permettrait peut-être de vivre en ville, comme les Renonçantes qui viendraient étudier les techniques médicales au QG. Mais si on insistait pour qu'elle continue à occuper le poste de Magda – comme si une personne pouvait jamais être l'équivalent exact d'une autre – elle demanderait à vivre au Quartier des Personnels Célibataires. Après tout, c'est là qu'habitait Magda auparavant.

Elle arriva à l'étage de la cafétéria. Elle devait manger quelque chose. Elle y trouverait des plats qu'elle pourrait avaler, contrairement à ceux de la petite cafétéria des Communications, qui ne proposait que des nourritures synthétiques. Marisela disait toujours aux futures mères qu'elles devaient manger, qu'elles aient faim ou non… qu'elles n'étaient plus maîtresses de leur destinée, qu'elles avaient choisi de porter un enfant et que, pendant toute leur grossesse, le bien-être de l'enfant passait avant le leur.

Je ne vaux pas mieux que les concubines de Jalak, je ne suis plus qu'une jument porteuse de la prochaine génération. Je ne vaux pas mieux que Rohana, malgré tous mes beaux discours sur la liberté personnelle.

De très loin, lui revinrent les paroles de Kindra, disant qu'être Amazone n'exemptait pas une femme des émotions universelles, mais elle repoussa cette idée avec un violent mépris.

Je dois donc aller dans cette cafétéria répugnante, remplir mon corps dégoûtant de nourritures qui le révoltent, parce que mon misérable fœtus, l'enfant de Peter, que je n'ai pas désiré, hurle à la faim… Eh bien, hurle tout ton saoul, petit, personne ne te nourrira.

Elle se détourna résolument des odeurs nauséabondes de la cafétéria, avec l'impression que, pour un jour au moins, elle avait retrouvé sa liberté.

Au Service des Communications – car, avec une lenteur exaspérante, l'administration n'avait pas encore assigné au personnel des bureaux dans le service de Cholayna – l'accueillit une Bethany fraîche et rose.

— Ce n'est plus Fête aujourd'hui, non ? Hier, c'était une Fête ténébrane très importante, paraît-il, et on m'a dit que la moitié des collaborateurs de Montray ont assisté à une grande réception dans la Cité. Au Château Comyn, si je ne me trompe ?

Elle semblait impressionnée, et Jaelle eut envie de la rabrouer ; les Comyn n'étaient pas des surhommes, c'étaient des mortels ordinaires, ayant un sens hypertrophié de leur propre importance. Mais Bethany n'était pas responsable de sa mauvaise humeur, alors elle répondit, maussade :

— Dommage que tu n'aies pas pu y aller à ma place. Tu es plus jolie que moi, tu danses sans doute aussi bien et ça t'aurait fait plaisir. Moi, je n'aime pas les Fêtes.

— Peter aurait eu son mot à dire, je suppose ? gloussa Bethany. En tout cas, je me suis couchée à une heure normale, et à en juger sur vos mines à tous, vous devez avoir dansé jusqu'à l'aube. Il y a certains avantages à se trouver tout en bas de la hiérarchie : on n'est pas toujours en service commandé et on n'est pas obligé de rester debout toute la nuit ! Trêve de plaisanterie, Jaelle, tu as une mine à faire peur… Tu veux un café, ou autre chose ?

— Non, merci, dit Jaelle.

Elle ne savait pas ce qu'il lui fallait, mais certainement pas du café, luxe terrien qu'elle n'appréciait pas.

— Tu devrais peut-être aller voir un médecin et te faire mettre en maladie pour la journée, dit Bethany.

Après tout, à strictement parler, tu as travaillé toute la nuit et tu devrais te faire payer en heures supplémentaires.

C'était une façon de considérer la chose, se dit Jaelle – elle n'était pas allée au Château Comyn par plaisir. Mais elle fit « non » de la tête – elle n'avait pas envie d'entendre un sermon sur ses responsabilités vis-à-vis de son futur enfant –, s'installa à l'ancien bureau de Magda, maintenant devenu le sien, et se mit à travailler sans enthousiasme sur des enregistrements linguistiques.

J'ai le sentiment que je devrais faire quelque chose de plus important, mais je ne sais pas quoi.

Elle travailla une heure sans lever le nez, puis Monty fit irruption dans le bureau.

— Où diable est Cholayna ? Elle n'est pas au Renseignement, et je ne la trouve nulle part ailleurs.

— Elle a peut-être pris sa journée pour se reposer, dit Bethany. Elle n'était pas au Château Comyn la nuit dernière ?

— Elle y était, dit Monty. Et aussi, malheureusement, mon père. Tu pourrais appeler le Service Médical pour voir si elle a pris sa journée, Beth ?

Subtile, comme Magda aurait pu l'être, Jaelle remarqua la nuance du protocole. Maintenant qu'il connaissait son importance, il ne demandait pas à Jaelle de s'acquitter de ce petit service, alors qu'il pouvait déranger Bethany, dont l'emploi consistait justement à décharger ses supérieurs de ces petites corvées. Jaelle avait remarqué une chose chez les employées terriennes : la concurrence effrénée pour monter dans la hiérarchie et ne plus avoir à servir de domestique aux hommes. Magda était fière de ne pas travailler dans le grand bureau central qu'elle appelait l'asile de fous ; Jaelle ne partageait pas ce point de vue – quitte à travailler dans un bureau, elle préférait être avec d'autres femmes plutôt que dans un splendide isolement avec les hommes haut placés. Elle commençait à percevoir vaguement les différentes strates

sociales et culturelles des Terriens, qui lui paraissaient ridicules, mais elle était également assez intelligente pour savoir que les structures sociales étaient rarement rationnelles. La veille encore, elle s'était vue obligée d'expliquer un point de protocole très simple, et avait ri, au moins intérieurement, du vieux Montray qui n'arrivait pas à comprendre pourquoi Carr, qui avait été son employé, ne pouvait pas être abordé de but en blanc sans que cela crée l'équivalent d'un incident diplomatique.

Bethany s'affairait sur ses appareils de communication, ce qui constituait l'essentiel de son travail, et dont l'étiquette terrienne semblait proscrire l'emploi à mesure qu'on s'élevait dans la hiérarchie. Elle leva enfin la tête et dit :

— Elle n'est pas au Service Médical, Monty, et elle n'est pas chez elle non plus. Mais elle a laissé un message disant qu'elle allait en ville à la Maison de la Guilde des Renonçantes.

Monty jura et abattit son poing sur la table.

— Il y a moyen de la contacter là-bas ?

— Je ne crois pas, dit Jaelle.

Maintenant, se dit Jaelle, avec le sentiment d'avoir été lésée, *je ne peux même plus me réfugier à la Maison de la Guilde. Même là-bas, il y a des Terriens, d'abord Magda, et maintenant Cholayna.*

— Je vais en mission sur le terrain, et j'ai besoin d'un briefing du Renseignement, expliqua-t-il rapidement. Le Seigneur Aldaran en plein dans les Heller, près de Caer Donn – c'est bien là-bas que se trouvait l'astroport avant d'être transféré à Thendara…

— Je sais où sont les Heller, dit Bethany, acide. C'est bien là qu'ont grandi Magda et Haldane, non ?

— Haldane pourrait m'aider… commença Monty.

— Inutile de compter sur lui, dit Jaelle, ironique. Il est rentré ivre mort et il dort comme une souche.

— Il paraît que mon père et lui se sont fameusement engueulés hier soir, et que Peter est sorti en fureur pour aller en ville. Alors, il est rentré saoul ? Le veinard ! Je l'envie.

— Quel est le problème, Monty ?

— Je pars en mission sur le terrain, dit-il. Je vous en ai parlé – ou était-ce à Magda ? Bref, j'ai besoin d'être sûr que je ne choquerai personne et je ne peux pas me permettre de donner l'impression que je suis efféminé. Il faut que je sache avec précision comment m'habiller et me comporter – en toutes circonstances. Magda avait commencé à me renseigner, mais…

Il haussa les épaules.

Un instant, Jaelle vit clairement Magda dans l'appartement de Monty… *Comment se fait-il que je reçoive soudain ces images ? Pourquoi suis-je incapable de les repousser comme je l'ai toujours fait ?*

Magda, suspendant son couteau d'Amazone à la ceinture de Monty, lui montrant comment évoluer… Elle s'efforça de fermer son esprit à ce qu'elle recevait de Monty, y compris à l'excitation sexuelle de Magda, qui, sans raison, la mit dans une rage folle. *Pourquoi me mettre soudain à haïr Monty parce qu'il a fait l'amour avec Magda ? Magda/Margali n'est pas mon amante…*

S'efforçant de garder la tête froide malgré le flot de ressentiment qui la submergeait, elle dit :

— Bien sûr que je peux vous aider, Monty. Montons au Renseignement, et vous me direz de quoi il retourne, sauf s'il s'agit d'une mission secrète.

— Pas secrète du tout, répondit Monty. Au contraire ; quand Aleki en a entendu parler, il était tout sourire ; il a dit qu'il s'en occuperait personnellement en sa qualité de Représentant Sénatorial, et vous voyez d'ici comme ça a plu à mon père, dit-il avec ironie. Pour une fois, Ténébreuse est prévisible – c'est du moins comme ça qu'il voit les choses. Un gros bonnet de Caer Donn – il faudra que je revoie les détails, mais il s'appelle… Aldaran d'Aldaran et Sca…

Il grimaça, cherchant la fin, que Jaelle lut sans effort dans son esprit.

— Aldaran d'Aldaran et Scathfell, autrefois le Septième Domaine des Comyn. Mais ils ne sont plus Comyn.

— Ils sont en guerre avec eux ?

— Non, c'est trop loin. Ils étaient autrefois le Septième Domaine mais ils se sont séparés des autres.

— Géographiquement, ça se justifie, dit Monty comme ils montaient au Renseignement consulter les cartes murales. Mais alors, pourquoi Ardais ne s'est-il pas aussi séparé des Comyn ? Géographiquement parant, il me semble que le pays pourrait se diviser ainsi : les Aillard et les Elhalyn dans les basses terres, dit-il, montrant ces Domaines sur la carte, Ardais et Aldaran dans les Heller, les Alton et les Hastur dans les Kilghard, avec les Ridenow tout là-bas vers les Villes Sèches…

— Vous me demandez de résoudre une énigme que personne n'a jamais comprise, dit Jaelle avec raideur.

Pourtant les Aldaran sont exilés des Domaines – peut-être pour un crime très ancien ? Personne ne le sait vraiment ; et les Ardais ont toujours été fidèles aux Comyn, même si, paraît-il, les Aldaran de Scathfell ont tenté par la force de devenir également les Seigneurs d'Ardais.

— Naturellement, je n'ai pas la prétention de comprendre en un jour mille ans d'histoire des Domaines, dit Monty. Bref, les Aldaran ont officiellement demandé l'assistance technique des Terriens, du personnel médical et – c'est là que j'interviens – des hélicoptères avec leurs pilotes. Il semble que les avions conventionnels soient inutilisables au-dessus des Heller – comme l'atteste cet appareil du service Cartographie et Exploration crashé dans les Kilghard, et au sujet duquel nous sommes allés au Château Comyn. Mais peut-être que des hélicoptères, et des avions à décollage et atterrissage vertical, seraient utilisables dans les Heller malgré les conditions climatiques, et c'est pourquoi on m'envoie faire une étude de faisabilité. D'où mon besoin pressant d'un briefing ! Maudite Cholayna qui n'est pas là aujourd'hui !

— Cholayna a bien le droit de se reposer de temps en temps, dit Jaelle avec une telle violence que Monty grimaça.

— Oui, bien sûr, mais c'est très incommode pour moi, dit-il. Enfin, vous pouvez peut-être m'aider à m'habiller comme il faut et à organiser le transport. Les appareils partiront par avion-cargo, mais nous, nous devrons traverser les montagnes à pied. Cholayna m'a dit un jour que vous vous occupiez d'escorter des caravanes.

— Oui, avec mon associée, dit Jaelle avec calme. Je vais envoyer un message à Rafaella à la Maison de la Guilde, et elle organisera les transports.

Soudain, elle eut la réponse à tous ses problèmes. Peter ne pouvait pas l'empêcher de faire le travail pour lequel elle avait été engagée dans la Zone Terrienne. Elle se désignerait elle-même pour cette mission – elle avait l'autorité nécessaire – et les guiderait à travers les Heller jusqu'à Aldaran. Cela la débarrasserait de Peter, qu'elle ne supportait plus, et au retour – qui ne surviendrait guère avant l'automne – elle demanderait discrètement le divorce selon la loi terrienne.

Elle prit un papier et un stylo et griffonna rapidement un mot à Rafaella, à porter immédiatement à la Maison de Thendara.

— Rafi dormira peut-être encore. C'était Fête hier, et elle a sans doute dansé toute la nuit. Mais dès son réveil, elle se mettra à rassembler guides, chevaux et bêtes de bât. Votre escorte comprendra combien d'hommes ?

Monty lui donna tous les détails, et elle sentit qu'il était étonné de son efficacité ; il ne l'avait pas encore vue dans l'exercice de ses compétences. Ils parlèrent journées sur la route, rations homme/jour, fournisseurs des meilleurs vêtements de voyage, qui, insista-t-elle, devaient être en fourrures et cuirs naturels et non pas en synthétiques terriens, et il émit des ordres de réquisition pour ce qu'il lui fallait. Monty devait aussi choisir des hommes pour cette mission, mais, ayant accès aux dossiers du personnel, il savait lesquels étaient originaires de planètes froides, montagneuses et inhospitalières, et, par suite, susceptibles de supporter, et même d'apprécier, une excursion dans la pire région et le pire climat de Ténébreuse.

Ce travail lui était si familier que, lorsqu'elle eut rédigé ses listes préliminaires, et fixé pour midi un rendez-vous entre Rafaella et Monty, elle avait presque retrouvé sa bonne humeur. Elle vérifia soigneusement les vêtements du jeune homme, et monta même chez elle chercher les petits sachets d'herbes odorantes dont elle avait parfumé les coutures de sa robe, la veille ; puis elle hésita, se demandant si ces senteurs

conviendraient pour un homme. Elle renifla les coutures de l'habit de soirée de Peter, jeté par terre quand il était rentré, ivre mort. Non, ces parfums étaient différents – pour autant qu'elle pouvait en juger par-dessus la forte odeur de whisky.

— Jaelle ! dit Peter derrière elle, presque d'un ton d'excuse. Tu n'as pas à t'occuper de ça ; tu n'es pas mon valet. D'ailleurs, dans l'état où ils sont, autant jeter ces vêtements dans le désintégrateur ; ça ne vaut pas la peine de les faire nettoyer.

Elle secoua la tête en souriant.

— Je les ferai nettoyer dans la Vieille Ville ; ils n'en auront l'air que plus authentiques quand tu les remettras sur le terrain. C'est d'ailleurs pour ça que je suis là – Monty est chargé de mission – des avions pour Aldaran ou quelque chose de ce genre.

— Bon sang ! Naturellement, c'est le fils du Vieux, et il a les meilleures missions, grommela Peter.

— Si tu crois qu'il veut te l'enlever, tu te trompes lourdement, dit-elle lentement, et il y en a d'autres qui te vaudront plus de prestige. Monty apprécierait que tu l'aides à se préparer – on dirait que Cholayna s'est mise en congé pour la journée, ajouta-t-elle sournoisement.

Immédiatement, il redevint le Peter terrien affairé, prêt à profiter de la moindre occasion de se mettre en valeur.

— D'accord, je vais tout vérifier, dit-il. Il faudra sûrement lui réquisitionner des bottes. Rendez-vous pour le déjeuner, Jaelle, dit-il, se retournant pour partir.

Il revint sur ses pas pour l'embrasser, et elle sentit son cœur fondre. Il lui était encore très cher. Peut-être qu'ils avaient simplement besoin de temps, de temps pour s'adapter l'un à l'autre, pour évoluer ensemble…

— Dans la cafétéria principale, précisa-t-elle. Je ne supporte pas les synthétiques de là-haut.

Il hocha la tête en lui tapotant doucement le ventre.

— Le petit n'aime pas les synthétiques ? D'accord ; tout ce qu'il y a de mieux pour mon fils, dit-il.

— Peter, Rohana m'a dit que c'était une fille…

— Ne sois pas ridicule, ma chérie. Même les médecins terriens n'en sont pas sûrs – tu n'es enceinte que de deux mois.

Nous attendrons la vérification scientifique, d'accord ? Si ça te fait plaisir de penser à une fille, pourquoi pas ? Après tout, tu as cinquante pour cent de chances d'avoir raison – mais je parie toujours sur un Peter Junior ! Bon, à midi ou un peu après à la cafétéria principale.

Il l'embrassa rapidement, avec l'habituel regard réflexe sur la pendule, et il sortit.

Jaelle maîtrisa sa colère et descendit au Département Fournitures retenir des chevaux pour le voyage. On lui proposa des camions pour transporter hommes et matériels dans les plaines, mais elle objecta qu'il n'existait pas de bonnes routes, et que les journées passées en selle avant d'aborder les sommets permettraient aux hommes de s'acclimater à l'altitude des Heller.

— Vous ne connaissez pas le mal des montagnes, qui survient lors de brusques changements de niveau ?

— Nous ayons des remèdes contre le mal des montagnes, dit l'Officier des Transports.

— Il vaudrait mieux ne pas recourir aux drogues, insista-t-elle avec douceur, car nous serons loin de toutes les ressources médicales terriennes.

— C'est un argument convaincant, madame Haldane. Monty m'a dit que vous veniez avec nous ; vous connaissez les Heller ?

— Dame Rohana Ardais est une parente, et je suis souvent allée la voir à Ardais ; de plus, j'ai guidé des expéditions dans les Heller avec mon associée. Rafaella en connaît tous les sentiers.

— Ce sera bien utile, c'est sûr.

— Ça ne vous ennuiera pas de travailler avec une femme ?

— Écoutez, madame Haldane, dit-il, avec tant de gravité que, pour une fois, elle ne protesta pas contre l'emploi du nom qu'elle refusait, quand j'ai à travailler avec quelqu'un, je me moque comme d'une guigne que ce soit un homme, une femme ou un dauphin, s'il connaît son boulot. J'ai travaillé sur assez de planètes pour ne pas chicaner sur l'emballage, pourvu qu'il y ait une cervelle dedans. Je n'ai pas vu beaucoup de femmes sur ce monde, mais il paraît qu'une femme est à la tête du Renseignement et, d'après la rumeur, c'est parce qu'une femme du Service du Coordinateur a organisé le Renseignement

pratiquement seule – vous savez qui est Magdalen Lorne, non ? Je veux dire, vous devriez être au courant, vu qu'elle était la femme d'Haldane avant vous. À moins que ce ne soit une gaffe ?

— Non, dit-elle. Je connais les travaux de Magda.

De nouveau, elle se demanda si les limitations personnelles de Peter ne lui avaient pas donné une fausse idée des Terriens. Après tout, ils avaient nommé Cholayna sur Ténébreuse ; et ils avaient eu la sagesse de comprendre que les Renonçantes étaient les mieux faites pour un début de collaboration entre les deux mondes.

Chez Peter, ce n'est peut-être pas le Terrien que je trouve invivable ; c'est peut-être le Ténébran, qui ne veut voir en moi rien de plus qu'une épouse et la mère de ses enfants… D'autres Terriens sont différents. Et si Cholayna a raison, je dois être restée une fille des Villes Sèches, et désirer inconsciemment appartenir à un homme, comme sa chose…

Cette pensée la troubla tellement qu'elle l'écarta vivement. Au même instant, le haut-parleur résonna :

— Message personnel pour Mme Haldane. Une Ténébrane l'attend aux portes.

Puis Jaelle entendit la voix de Rafaella :

— Il paraît que je dois t'aider à organiser une expédition pour les Terriens !

Jaelle se retourna vers l'Officier des Transports, soulagée, et dit :

— Venez, je vais vous présenter à Rafaella n'ha Doria.

Ils descendirent ensemble accueillir l'Amazone, et, quelques minutes plus tard, Jaelle se rendit compte que l'Officier des Transports s'entendait bien avec Rafaella et qu'il respecterait son jugement ; elle leur trouva donc une carte, signa l'ordre de réquisition de Monty et alla rejoindre Peter à la cafétéria.

Plein de tendresse et de sollicitude, il lui choisit les plats qu'elle aimait, mais elle ne pensait qu'à ce qu'elle devait lui dire, et, après quelques bouchées, elle posa sa fourchette et formula ce qu'elle avait retourné dans sa tête toute la matinée.

— Peter, je suis désolée d'avoir été dure avec toi l'autre soir, mais c'est vrai, et nous devons l'admettre. Notre mariage a été

une terrible erreur. Il est temps d'y mettre fin, de le dissoudre par tout moyen qui te conviendra et d'en rester là.

Le visage de Peter se décomposa.

— Jaelle, j'étais saoul ! Tu ne peux pas me pardonner ?

— Il y a toujours des concessions à faire dans le mariage – et avec un bébé à naître, tu crois que c'est le moment de prendre une décision pareille ?

— Je crois que c'est le meilleur moment, parce que tout changera dans ma vie ; alors, autant changer ça aussi en même temps.

— Et je n'ai pas voix au chapitre ? C'est mon fils, à moi aussi…

— Ta fille, rectifia-t-elle machinalement, se demandant pourquoi elle en était si sûre.

Il remua sa fourchette dans une purée de racines blanches.

— Écoute, dit-il, je reconnais que nous avons tous les deux fait des erreurs – de graves erreurs. Mais si tu me dis ce qui te déplaît, j'essaierai de changer. Jaelle, il ne faut pas nous séparer maintenant. Entre autres choses, notre enfant aura besoin d'un père. Et je veux que mon fils ait tous les avantages d'une éducation terrienne…

— Ça doit pouvoir se faire sans que nous vivions ensemble, dit-elle sans le regarder.

Où était passé leur amour ?

— C'est abominable de faire ça ! dit-il avec colère. Je ne pensais pas que tu étais du genre à te servir de moi pour obtenir la citoyenneté de l'Empire pour toi et enfant, et me laisser tomber ensuite…

Elle se leva, les yeux flamboyants, se retenant à grand-peine de lui jeter sa soupe au visage.

— Si c'est ce que tu penses de moi, inutile d'essayer de continuer…

— Jaelle, pardonne-moi, je ne le pensais pas, dit-il, se levant à son tour et lui prenant les mains à travers la table.

Elle se dégagea avec colère.

— Jaelle, pardonne-moi. Essayons encore une fois. Tu te rappelles comme nous étions heureux à Ardais ?

Elle ne voulait pas se rappeler ; elle avait le visage inondé de larmes. Il lui reprit les mains et les serra sur son cœur.

— Je t'en supplie, Jaelle. Ne pleure pas, ma chérie. Pas ici ; tout le monde va penser que je t'ai battue…

— Si tu t'inquiètes de ce qu'on pense… commença-t-elle, puis elle s'interrompit.

Elle lui devait cela, de régler leurs conflits dans une discrète intimité. Elle soupira et sortit de la cafétéria derrière lui, quand le haut-parleur de l'interphone résonna.

— Peter Haldane. Peter Haldane. Madame Haldane. Madame Haldane. Vous êtes priés de vous présenter immédiatement au bureau du Coordinateur. Vous êtes priés de vous présenter immédiatement au bureau du Coordinateur…

— Je me demande ce qu'il veut maintenant, cet imbécile, jura Peter. Pour l'amour de Dieu, Jaelle, ne me lâche pas maintenant, ne lui donne pas cette prise sur moi ! la supplia-t-il.

Elle ne comprit pas totalement, mais perçut quelque chose venant de son esprit, *s'il pense que je ne peux pas terminer ce que j'ai commencé, s'il sait que rien ne m'attache plus à Ténébreuse,* et elle soupira.

— Je ne prendrai aucune décision unilatérale, si c'est ce que tu crains, dit-elle.

Et elle se laissa prendre par le bras.

— Je n'accepterai jamais de te perdre, dit-il tendrement, comme autrefois.

Mais sous ce vernis de tendresse, elle savait qu'il pensait aux répercussions de leur mésentente sur sa carrière ; et, de nouveau, elle endurcit son cœur. Côte à côte, mais intérieurement aussi éloignés que s'ils étaient sur deux planètes différentes, ils marchèrent vers le bureau de Montray.

Par la grande baie du bureau, elle vit de gros nuages au-dessus des sommets. Avant la nuit, ils envelopperaient la ville et le col serait peut-être impraticable. Montray, debout devant la fenêtre, contemplait la tempête qui approchait, et, en un éclair, Jaelle reçut son image mentale… Soleil éclatant, monde d'arcs-en-ciel et d'eaux vives, la souffrance de ne jamais se permettre

d'y penser, car ça ne lui ferait que du mal, échoué qu'il était sur ce monde sombre et glacé…

— Ça ne ressemble pas au plein été pour moi, dit-il sombrement sans se retourner. Dites-moi, Haldane, y a-t-il quelque chose ici qui ressemble à l'été, même de loin ?

— Il paraît qu'il fait beaucoup plus chaud dans les Villes Sèches et sur la côte sud. Sauf que peu de gens y habitent.

— Je ne comprendrai jamais le Centre Directeur, dit Montray, nous aurions pu construire l'astroport là-bas, ce qui aurait parfaitement convenu aux indigènes, et encore plus à nous, et tout le monde aurait été content. Mais ils commencent par en construire un à Caer Donn, qu'ils déménagent ici ensuite – Jaelle, avez-vous un proverbe équivalant au dicton terrien : *tomber de la poêle à frire dans le feu ?*

Elle lut dans son esprit qu'il jouait souvent à ce jeu avec Magda, et qu'elle lui manquait beaucoup sans qu'il voulût l'avouer. Elle dit avec douceur :

— Nous, nous parlons du *gibier qui va tout seul du piège dans la marmite.*

Pour la première et la dernière fois de sa vie, elle ressentit presque de l'affection pour Montray. Elle se demanda si chacun, sur ce monde ou sur les autres, dissimulait sa tristesse et son désespoir sous la cruauté, l'humour méchant, le refus glacial de communiquer – *sommes-nous tous fermés ainsi les uns aux autres ? Y a-t-il un moyen de franchir ces barrières ? Peter et moi, nous croyions avoir réussi, mais ce n'était qu'une illusion.*

Saisie d'une tristesse insondable, elle eut envie de pleurer, sur elle, sur Peter, et même sur Montray qui détestait le monde sur lequel il vivait, l'air qu'il respirait, et le dissimulait en se rendant haïssable. Mais elle faisait la même chose, elle qui avait envie de pleurer, et qui affectait l'obéissance et la soumission parce que ça ne se faisait pas de pleurer en ce lieu. Elle dit, précédant Peter d'une fraction de seconde :

— Vous ne nous avez certainement pas convoqués pour échanger des proverbes, monsieur Montray. Nous déjeunions.

Mais, avant qu'il ait eu le temps de répondre, avant qu'elle ait porté les yeux vers la partie la plus sombre de la pièce, elle

sut pourquoi elle était là, et, se retournant, elle s'inclina et dit avec froideur :

— Dame Rohana.

Mais elle était crispée à l'extrême. *Elle est venue me demander de nouveau ce que je ne veux pas faire.*

Jaelle, aucun être vivant ne peut faire que ce qu'il désire. Elle lisait les pensées de Rohana comme si elle avait parlé tout haut. *J'aurais aimé passer ma vie dans une Tour. Tu aurais préféré n'être qu'une Amazone Libre. Mais crois-tu que ce soit propre aux femmes ? Gabriel aurait voulu passer son temps à composer des ballades pour le luth. Et tu sais mieux que moi ce que désire Peter et qu'il n'a pas, et ce que voudrait ce Montray…*

Est-ce cela, le laran ? *Connaître si bien les besoins de chacun qu'on n'ait plus le temps de penser aux siens ?*

Puis Jaelle releva ses écrans mentaux au prix d'un effort qui la fit pâlir, tandis que Montray les présentait à Dame Rohana.

Rohana lui tendit la main en disant :

— Mais Jaelle est ma parente, Montray, fille d'une cousine élevée avec moi comme ma sœur ; et, bien entendu, j'ai souvent rencontré son compagnon. Il a été mon hôte l'hiver dernier.

Elle posa poliment quelques questions à Peter sur sa santé et son travail.

— Au moins, je ne suis pas obligé d'être dehors par la tempête qui s'annonce, dit-il, regardant par la fenêtre. Je n'envie pas Monty, de partir pour Aldaran par un temps pareil.

— Quelle tempête ? Je ne vois pas de tempête, dit Montray d'un ton querelleur. Un temps sombre et déprimant, pas un temps de Solstice d'Été, ou de ce qui serait le Solstice d'Été sur n'importe quel monde à moitié civilisé – sans vous offenser, Dame Rohana. Mais vous aimez vraiment ce genre de climat ? Je suppose que oui…

— Pas nécessairement, dit Rohana en souriant. Selon une vieille légende, les Dieux avaient donné à l'humanité le contrôle du climat, mais l'homme ne demanda étourdiment que des jours ensoleillés, de sorte que toutes les récoltes périrent, par manque de pluie et de neige. Alors un Dieu miséricordieux reprit le contrôle du temps…

— Sur la plupart des planètes civilisées, dit sombrement Montray, nous contrôlons le temps. Votre histoire me semble bien simpliste. Vos récoltes ne gèlent jamais ? N'avez-vous pas plus d'inondations et de blizzards qu'il n'en faut ? Et ne serait-ce pas une bénédiction pour vous que d'avoir le climat optimal à la fois pour les récoltes et pour le bien-être de la population ?

Rohana haussa les épaules.

— Il serait difficile de savoir à qui faire confiance pour arbitrer le temps, dit-elle, bien que vous sachiez, j'en suis sûre, que les *leroni* d'une de nos Tours ont fait pleuvoir où il fallait lors de l'incendie de forêt de la saison dernière. Et c'est une des raisons qui m'amènent. Vous savez déjà, j'en suis sûre, car Peter a dû vous le dire, que vous employez une jeune femme qui a l'étoffe nécessaire pour travailler dans une Tour. Jaelle…

Elle pivota sur elle-même, piégée et trahie, et dit, crachant les mots avec colère :

— Rohana, nous avons réglé cela avant mon arrivée ici. Je n'ai pas de *laran*…

— Répète cela en me regardant dans les yeux, Jaelle, dit doucement Dame Rohana.

C'était donc ça ; ce laran *que j'ai si fortement barricadé pendant tant d'années, pourquoi me revient-il soudain ces derniers jours ?*

— Il s'agit de ma vie personnelle et j'ai renoncé au *laran*. Comment oses-tu venir ici, Rohana, chez les Terriens, pour me jeter cela au visage ?

— Parce que je n'ai pas le choix, Jaelle. Je t'ai déjà expliqué pourquoi il est si nécessaire que tu prennes ta juste place au Conseil Comyn – et je suis venue pour que tu ne puisses pas objecter que les Terriens, qui ont, je crois, quelque droit à tes services, t'empêchent de faire ton devoir envers ta Lignée et les Domaines.

Jaelle ? Un siège au Conseil ? Et elle sut immédiatement que Peter supputait déjà les avantages qu'il pourrait tirer de la situation. *Et ce ne serait pas un secret ; ma femme siégeant au Conseil Comyn, il ne serait même plus question de Renseignement, puisque Rohana est venue ici le proposer d'elle-même.*

Elle ne lisait plus les pensées de Montray ; c'était peut-être ces quelques instants de sympathie qui lui avaient permis de les percevoir, mais elle ne recevait plus rien.

— Je ne sais pas grand-chose sur le Conseil, Dame Rohana, dit Montray, mais je sais qu'il s'est montré relativement peu favorable à notre présence à Thendara…

— Votre présence à Thendara est un fait, monsieur Montray, et les faits ne se discutent pas ; nous devons simplement chercher à les rendre moins traumatisants pour tous. Certains au Conseil préféreraient de beaucoup que Jaelle ne soit ni Amazone Libre ni épouse de Terrien, je le reconnais, mais ce sont des faits qu'on doit accepter et prendre en compte. Si je suis ici, c'est peut-être simplement pour m'assurer que vous n'empêchez pas Jaelle de faire son devoir en ce domaine…

— Loin de nous cette idée, dit Montray. Ce qu'elle fait de sa vie ne me regarde pas, bien sûr, mais je puis vous assurer que, s'il lui faut du temps pour assister aux séances du Conseil…

— C'est ridicule, dit Jaelle avec colère. Pourquoi agis-tu ainsi, Rohana, et en quoi cela concerne-t-il les Terriens ?

— Je te l'ai dit ; la présence des Terriens est un fait ; et s'il se trouve qu'une personne devant normalement siéger au Conseil prétexte de son travail avec les Terriens pour ne pas faire son devoir…

— Une fois pour toutes, j'ai renoncé…

Rohana l'interrompit d'un geste, puis soupira, l'air très las, et dit :

— Magda et toi, vous parliez toujours de jeter des ponts entre les deux mondes, en envoyant des Renonçantes étudier ici la médecine terrienne, qui est excellente, pour la répandre ensuite dans nos cités. Ne serait-il pas tout aussi efficace de siéger au Conseil, toi qui connais bien les Terriens pour en avoir épousé un ? Après tout, tu ne serais pas la première… mais, bien sûr, tu n'es pas censée le savoir, termina-t-elle avec un petit sourire.

— Pas si vite, dit Montray. Un autre Terrien… Nous n'avons rien dans nos archives…

— Andrew Carr, dit Rohana, votre pilote disparu. Il a épousé Dame Callista Lanart, autrefois Callista d'Arilinn. Je le tiens de Damon Ridenow, Régent d'Alton. Il n'est pas impossible que

Dame Callista siège un jour au Conseil. Et il est sûr que certains enfants et petits-enfants de ce Carr y siégeront aussi.

— Attendez, dit Peter. Je vous accorde que je ne sais pas grand-chose sur le Conseil. Mais une des choses que je croyais savoir, c'est que les femmes n'y ont pas leur place…

— C'est exact, sauf celles du clan Aillard, où la succession se fait par les femmes. Un homme qui épouse une Aillard sait que ses filles, et non ses fils, hériteront du Domaine, et porteront le nom de leur mère, et non le sien. Mais il y a d'autres circonstances où une femme peut siéger au Conseil. Plusieurs Gardiennes y ont participé ; la Dame d'Arilinn y a sa place de droit, bien que Léonie d'Arilinn l'occupe rarement. Moi-même, en ma qualité de Régente d'Ardais, j'y ai eu un siège jusqu'à la majorité de mon fils, Kyril. Et, pendant dix ans, Dame Bruna Leynier siégea au Conseil en qualité de représentante des Alton, pendant l'enfance de l'Héritier du Domaine ; son père était mort quelques mois avant sa naissance, et elle, sœur du père, avait été nommée Régente, et non pas la mère de l'enfant, qui était très jeune et préférait s'occuper de son bébé.

Elle haussa les épaules et poursuivit :

— Ce n'est pas tant que nous voulions offrir à Jaelle un siège au Conseil, mais que nous avons besoin d'elle, je vous assure. Tout bien considéré, il ne serait pas mauvais qu'une Renonçante soit membre du Conseil, où elle ferait entendre la voix des Ténébranes. Certaines vieilles perruques seraient choquées, mais le choc les ferait sortir de leur arrogance. Le changement est souvent désirable, fréquemment nécessaire, et toujours inévitable. Il s'agit donc uniquement de déterminer quels changements seraient les plus bénéfiques pour notre monde, et à quel rythme ils devraient survenir. Et sur cette question, les avis diffèrent toujours grandement.

Montray avait ouvert plusieurs fois la bouche, puis l'avait refermée pour ne pas l'interrompre. Jaelle pensa distraitement que c'était la première fois qu'il choisissait la courtoisie.

— Vous étiez au courant pour ce Carr ? dit-il. J'ai tenté de lui parler au Bal du Château Comyn, mais on m'en a empêché…

— Pas moi.

— Non, dit Montray, avec un regard furibond à Peter, mes propres collaborateurs. Veuillez m'excuser, mesdames, dit-il, enfonçant un bouton sur son bureau. Beth, voyez si Monty est encore là, et dites-lui de venir immédiatement à mon bureau.

— Je crois qu'il est déjà parti, répondit Bethany dans l'interphone, mais je vais vérifier.

— S'il s'est déjà mis en route, demandez, le plus diplomatiquement possible, à Son Excellence Li de venir dans mon bureau.

— Tout de suite, monsieur.

Au bout d'un moment, la voix de Bethany reprit :

— M. Wade Montray a déjà quitté la ville ; la Force Spatiale lui a ouvert les portes il y a deux heures.

Juste après notre conversation, pensa Jaelle.

— Ce n'est pas très avisé de l'avoir laissé partir par ce temps, les gens de la météo devaient dormir à leur poste. Enfin, il est bien entouré, et il a tout le matériel de survie nécessaire. Ce n'est pas comme s'il était parti tout seul. Et avec un peu de chance, il aurait franchi le col avant que la tempête se déchaîne. Mais les gens venus d'Alton et de Syrtis pour la Fête – ils vont sans doute avoir des problèmes !

— La plupart seront restés pour le Conseil, dit Rohana.

— Nous n'avons pas pu localiser Son Excellence Li, dit Bethany à l'interphone. Il a laissé un message disant qu'il allait chercher à contacter Cholayna Ares chez elle pour un problème d'extrême urgence.

— J'aurais dû l'assister, dit Jaelle, mal à l'aise. Vous m'en avez confié la responsabilité…

— C'est un grand garçon, Jaelle, dit Montray, la regardant avec une sympathie inusitée. Vous n'êtes responsable de lui qu'à l'extérieur de la base. Ne vous inquiétez pas. Au Fait, il paraît que des congratulations sont de rigueur. Voyez le Service Médical ; vous avez droit à tous les avantages et congés maternels possibles, vous savez.

Ainsi, il savait aussi, et ça figurait dans leurs maudites *Archives*. Elle n'avait donc plus rien à elle ? Elle se sentit piégée, trahie, offensée et, en même temps, vaguement coupable. Elle

avait personnellement accepté d'être responsable de Li, et elle avait failli aussi à cette responsabilité.

Rohana a agi comme elle l'a fait dans l'espoir qu'une fois au Conseil, je leur confierai mon enfant pour qu'il soit élevé en Comyn… Ainsi, il n'y a plus aucune liberté possible, ni pour moi ni même pour ma fille…

Quand je suis allée chez les Renonçantes, je pensais n'être jamais piégée dans une vie comme celle qui a tué ma mère. Mais voilà qu'on vient me relancer, même chez les Terriens.

Acculée, trahie, elle se tourna vers Peter avec colère.

— Espèce de bavard, tu ne peux donc rien garder pour toi ? Il a fallu que tu ailles clamer mes secrets partout, comme un bonimenteur au marché, pour te faire congratuler par tous sur ta virilité, comme si n'importe quel matou ne pouvait pas en faire autant ! Rohana et toi, vous pensez qu'à vous deux vous arriverez à me faire faire tout ce qu'on me dira, comme à une bonne petite épouse terrienne – ou ténébrane ? Je ne marche pas, bon sang ! Je quitte Peter, enregistrez ça dans vos maudites archives. Et toi, Rohana, dit-elle, se tournant avec fureur vers sa parente, ma fille sera morte avant de siéger au Conseil !

Rohana pâlit.

— Ne me parle pas ainsi, Jaelle, dit-elle. Non…

— Jaelle, écoute-moi, ma chérie, dit Peter. Dame Rohana, elle, est souffrante, bouleversée…

Elle entendit ses pensées, et elle fut sûre que Rohana les entendait aussi : *elle est malade et irrationnelle ; elle est enceinte et, dans cet état, les femmes sont toujours un peu bizarres ; mais j'arriverai à la convaincre, faites-moi confiance !*

Jaelle pivota sur elle-même, et, avec un juron de palefrenier qui fit pâlir Rohana, elle sortit en claquant la porte.

Elle avait promis à Peter de discuter de leur divorce en privé. Mais il avait violé leurs secrets le premier ; il avait parlé de leur intimité à Montray, bien qu'il n'eût que mépris pour lui ! Elle aurait pu lui pardonner s'il avait parlé de sa grossesse à un ami intime – les hommes se vantaient volontiers d'une future paternité, elle le savait –, mais aller le dire à Montray, pour que ça figure officiellement dans les Dossiers Personnels ? *Maudit*

bavard ! Trop furieuse pour terminer sa pensée, elle la laissa en suspens, monta chez elle, et se mit à jeter des vêtements dans ses vieilles fontes.

Elle avait plusieurs choses à régler avant son départ. Il fallait parler avec Cholayna, mais elle pourrait le faire à la Maison de la Guilde. Elle voulait renoncer officiellement à ses responsabilités envers Aleki – l'Ambassadeur Li avait accepté sa parole, et c'était une question d'honneur. Puis elle rentrerait chez elle.

Elle s'approcha de l'interphone. Au début, cet appareil l'exaspérait, mais il lui semblait maintenant merveilleusement commode, et elle se demanda soudain comment elle pourrait s'en passer.

— Les Communications, s'il vous plaît. Bethany, a-t-on pu localiser l'Ambassadeur Li ?

— Il a laissé un message pour toi, Jaelle. Tu peux venir le chercher, si tu veux.

Elle regarda ses fontes presque pleines, et fut tentée de refuser. Après tout, ils avaient si souvent violé leurs engagements à son égard, couronnant le tout par la divulgation de sa grossesse, qu'elle pouvait bien manquer aux siens, pour une fois.

Mais elle ne voulait pas s'abaisser à leur niveau. Elle avait accepté de veiller sur la sécurité de ce dignitaire, et elle ne l'abandonnerait pas maintenant.

— J'arrive tout de suite, dit-elle.

Elle abandonna ses fontes au milieu du lit. Si Peter rentrait, il recevrait le message, cinq sur cinq. Son petit numéro diplomatique n'avait pas marché ; maintenant, quoi qu'il puisse dire ou faire, sa décision était irrévocable.

Bethany lui sourit, l'air troublée.

— Ah, Jaelle ! C'est ça, ta tenue d'Amazone – pardon, de Renonçante ? Tu pars en mission ? Bien sûr, tu vas rejoindre Alessandro Li, c'est ça ?

— Que veux-tu dire, Bethany ?

— Je t'ai cherchée toute la journée, sans arriver à te mettre la main dessus. Li t'a laissé un message ce matin…

Ce matin. Elle était avec Monty, le préparant avant son départ, puis occupée par cette stupide discussion avec Peter…

— Tu savais que j'étais au bureau du Coordinateur, objecta-t-elle, mais Bethany fit « non » de la tête.

— Li a bien précisé que Montray ne devait connaître la teneur de ce message que vingt-huit heures après son départ, au plus tôt. Tu sais ce qu'il pense de Montray.

— Ce message…

— Je ne le comprends pas bien ; mais il me l'a confié, parce qu'il ne voulait pas le faire passer par l'ordinateur. C'est contre le règlement, bien sûr, mais le patron a raison même quand il a tort. Il a dit qu'il avait reçu des informations sur cet homme…

Elle consulta une note sur son bureau et reprit :

— Andrew Carr ? Ça te dit quelque chose ? Il partait pour les Kilghard, et Armida, et demandait que tu le rattrapes en chemin. Jaelle, qu'est-ce qu'il y a ? Tu fais une drôle de tête…

Les Kilghard. Un des terrains les plus difficiles de Ténébreuse, en pleine tempête et seul ?

Elle demanda, connaissant déjà la réponse, mais espérant toujours qu'elle se trompait :

— Avec qui est-il parti, Bethany ? Il avait des guides avec lui, non ?

Non ; ça, c'était ce qu'elle avait organisé pour Monty, avec une expédition bien équipée, bénéficiant de l'expérience de Rafaella. Mais elle aurait pu en faire autant pour Li, si Peter ne l'avait pas retenue. Li savait que c'était son métier et avait voulu la prendre pour guide ; sortie de Thendara, elle n'aurait même pas eu besoin de retourner à la Maison de la Guilde et de reconnaître son échec ! Mais elle avait été retardée toute la journée, d'abord par Monty, puis par cette dispute stupide avec Peter. Elle ne lui devait rien. Le devoir passait d'abord, le fait qu'elle avait accepté sous serment la *responsabilité personnelle* de la sécurité de Li. Et il était parti seul, sur des routes inconnues, avec une violente tempête qui se préparait – elle aurait pu au moins le persuader d'attendre le retour du beau temps.

Il faut que je parte à sa poursuite, et vite, pensa-t-elle, remerciant Bethany en termes pleins de banalité destinés à

dissimuler son agitation. Il était parti sur les traces d'Andrew Carr, lequel avait quitté le Bal du Château Comyn peu avant minuit. Il avait sans doute consulté sa pierre-étoile et réalisé qu'il devait faire vite pour arriver à Armida – ou peut-être à quelque étape intermédiaire, Syrtis ou Edelweiss – avant le début de la tempête. Li s'était attardé jusqu'à l'aube – avait-il entendu Dame Rohana déclarer que ce Carr était marié à Dame Callista ? Elle se demanda qui était Dame Callista et pourquoi diable elle avait épousé un Terrien. *Vous le regretterez, Dame Callista, c'est moi qui vous le dis ! J'ai essayé, pensant que ça pourrait marcher, mais je me suis trompée.*

Et Li était parti de but en blanc, sur les traces de son pilote disparu, cherchant à découvrir ce qui s'était passé, à apprendre tout ce qu'il pourrait sur les Comyn… mais il aurait dû l'attendre, la consulter. *J'ai manqué à mes engagements envers lui ! J'ai échoué dans mon devoir comme j'ai échoué dans mon mariage !*

Son premier mouvement – se précipiter derrière lui à l'aveuglette, tenter de l'arrêter – ne valait rien. Il avait pris une bonne avance. Elle avait besoin de bottes et de vêtements adaptés au temps. Son cheval était à la Maison, où elle pourrait aussi prendre des provisions, et ses fontes étaient presque prêtes.

Impulsivement, elle serra la main de Bethany et dit :

— Tu as vraiment été une amie pour moi, Bethany. Je ne l'oublierai pas. Et maintenant, il faut que je m'en aille.

Elle sortit, sans écouter Bethany qui, ahurie, lui demandait où elle allait.

Son petit appartement était toujours désert ; parfait, elle pourrait partir sans autre confrontation avec Peter. Elle ajouta quelques derniers objets dans ses fontes, dont de grosses chaussettes, et des rations synthétiques terriennes libérant rapidement de l'énergie. Avec un pincement de regret, elle regarda une dernière fois le lit qu'ils avaient partagé. Elle avait été heureuse, et maintenant – mais elle perdait du temps. Elle ferma les cordons de ses fontes, et vit alors Peter qui l'observait du seuil.

— Jaelle ! Où vas-tu, ma chérie ? Tu disais que nous devions discuter…

— C'est toi qui le disais, répliqua-t-elle sèchement. Et j'ai découvert dans le bureau de Montray que tu n'avais déjà que trop parlé, sans même la courtoisie de me consulter d'abord. Nous n'avons vraiment plus rien à nous dire, Peter. Je suis désolée ; je veux bien porter la responsabilité de notre échec. Mais je dois partir immédiatement. Ne t'inquiète pas, je ne fuis pas mon devoir, je l'accomplis au contraire.

Elle se pencha pour soulever ses fontes, mais il s'avança et lui saisit les bras pour l'en empêcher.

— Tu es folle ! Si tu crois que je vais te laisser partir, avec une tempête qui se prépare, enceinte et seule – non, Jaelle. Tu es ma femme, et c'est mon devoir de veiller sur toi, et, entre autres choses, de ne pas te laisser partir dans les Kilghard sur un coup de tête, bon sang ! Li a les moyens d'engager tous les guides indigènes qu'il veut, mais ma femme n'en fera pas partie, et c'est mon dernier mot.

— Je t'ai déjà fait remarquer, dit-elle, étirant les lèvres en ce qui pouvait passer pour un sourire mais n'était en fait qu'une grimace de colère, que notre mariage est terminé. Je ne suis pas *ta* femme – je n'ai jamais été *ta* femme au sens que tu sembles donner à ce mot, *ton* jouet à traiter à ta guise. Je n'admets pas ton droit de m'empêcher d'accomplir mon devoir – ou n'importe quoi d'autre que j'aie décidé de faire. Je te quitte, Peter, et ne te paye pas le ridicule de me donner des ordres dont tu sais parfaitement que je ne les exécuterai pas.

Il tendit le bras et essaya de lui arracher les fontes.

— Pose ça ! Tu ne devrais rien porter de lourd dans ton état. Tu ne vas nulle part, Jaelle. On ne voit pas le soleil, mais la nuit ne doit pas être loin, et tu sais qu'il va bientôt se mettre à pleuvoir ou même à neiger.

Oui, et Aleki est seul ; il peut se blesser ou se perdre. Je ne sais pas s'il a bien planifié cette expédition.

— Laisse-moi passer, Peter. Je t'ai dit que je partais.

— Et moi, je te dis que non ! rétorqua-t-il, pâle de colère. Tu es ma femme, et tu ne dois pas me parler sur ce ton. Je t'ai dit de poser ça ! Maintenant, asseyons-nous et discutons

calmement en buvant quelque chose. Tu dis toujours que les Renonçantes sont raisonnables, mais tu te comportes comme une hystérique, toute prête à te lancer tête baissée dans la tempête sans réfléchir ! Est-ce que ça te paraît raisonnable, Jaelle ?

S'approchant de la console, il commanda une boisson chaude qu'elle aimait. Son odeur alléchante, semblable à celle du *jaco,* moins l'amertume, se répandit bientôt dans la pièce.

— Assieds-toi et bois ton chocolat, Jaelle. Et essaye d'être raisonnable.

— C'est-à-dire de voir les choses comme toi ?

Elle accepta le chocolat ; elle avait besoin de forces pour la longue chevauchée qui l'attendait.

— Peter, on ne peut pas discuter des formalités du divorce à mon retour ? D'ici là, tu te seras calmé, et tu comprendras que c'est la solution raisonnable. Si notre enfant est un garçon – bien que Rohana dise que ce sera une fille – je te le donnerai à élever, et tu auras alors le fils que tu désires tant. D'ailleurs, je crois que tu n'as jamais désiré de moi rien d'autre…

— Ne dis pas de bêtises, Jaelle. Je n'accepterai pas le divorce, pas avec un enfant à naître. Je dois au moins à mon fils de protéger sa mère, même si nous ne nous entendons pas très bien.

— Et tu crois que je vais rester au QG sans rien faire et sans sortir, juste parce que ça te fait plaisir de m'avoir à ta disposition ? Non, Peter.

Elle posa son gobelet plastique avec tant de force qu'il se renversa, inondant la table de chocolat.

— Je te recevrai à mon retour – dans la Salle des Étrangers, à la Guilde – et nous parlerons de notre enfant. Mais pas maintenant. Tu me retardes ; je veux être sur la route avant la nuit.

Elle le contourna pour ramasser ses fontes.

— Je suis désolée, Peter. Je regrette d'en arriver là. Je…

Elle allait dire « je t'aime », mais elle n'en était plus sûre. Elle soupira et chargea ses fontes sur son épaule.

— Non, bon sang ! Tu es folle, Jaelle !

Il lui arracha les fontes et les jeta par terre, le visage cramoisi de colère.

— Peter, laisse-moi passer. Je n'ai pas envie de te faire mal.

— Je t'ai dit que tu n'allais nulle part, pas seule, pas enceinte, et pas par ce temps ! dit-il avec fureur. S'il le faut, j'appelle les Gardes aux portes pour leur dire de t'arrêter à la sortie, et je t'envoie à l'hôpital sous sédatifs. Je dirai que tu es enceinte, que tu as perdu les pédales et ils te mettront sous clé jusqu'à ce que tu te calmes !

Et il pouvait mettre sa menace à exécution. Terrifiée, elle se vit ligotée, ou abrutie par les drogues ; il n'avait qu'à prétendre qu'elle avait perdu la tête – voulant dire par là qu'elle ne faisait pas ce que lui, son mari, voulait qu'elle fasse. Elle pourrait sans doute prouver qu'elle avait toute sa raison ; en sa qualité d'épouse de Terrien, elle n'était pas sa propriété comme elle l'aurait été d'un mari ténébran. Elle pourrait appeler Cholayna pour témoigner qu'elle avait bien toute sa tête, et lui expliquer que son départ était une question d'honneur. Mais cela prendrait du temps, il faudrait localiser Cholayna, et pendant ce temps elle serait à l'hôpital, bourrée de drogues !

— Et moi qui croyais que tu m'aimais !

— Je t'aime, rétorqua-t-il. Mais est-ce que ça m'oblige à approuver toutes tes folies ?

— Peter – tu ne comprends donc pas que c'est une obligation d'honneur ? Tu ne penses qu'à toi !

— Et toi, à qui penses-tu ? Sûrement pas à moi, ni à notre enfant. Si tu veux me convaincre que tu es dans ton bon sens, pose ces maudites fontes et sois un peu raisonnable.

— Notre mariage… c'est ma faute si c'est un échec, dit-elle avec calme. En fait, ce que tu voulais, c'est un mariage *di catenas* et, tout en sachant que mon Serment me l'interdisait, tu te disais sans doute que si tu m'aimais assez, je changerais.

Toi et ton maudit Serment. Un instant, elle crut qu'il avait parlé tout haut. Impossible de le faire changer d'avis. Que faire pour l'empêcher d'exécuter sa menace ? Son esprit lui était grand ouvert ; elle sentait sa rage, sa frustration, et sa douleur de perdre son amour. Pourtant, inutile de sortir malgré lui, ou de se battre pour gagner la porte, si, dès qu'elle avait franchi le

seuil, il appelait les Gardes Spatiaux gardant les portes pour demander qu'on empêche sa femme de sortir seule dans la tempête. *Ma femme. Elle est enceinte. Elle est folle. Il faut l'enfermer pour son bien…* Quand ces mêmes pensées avaient-elles déferlé sur elle dans le passé ? *Image de Jalak, de sa mère, monstrueusement déformée par sa grossesse… Non ; elle ne pouvait pas se rappeler sa mère, elle ne pouvait pas se rappeler Jalak, elle n'était alors qu'une enfant, sans laran…* ou avait-elle simplement refoulé ces souvenirs trop douloureux ?

— Ce que tu voudrais en fait, lui lança-t-elle, en proie à une telle confusion qu'elle savait à peine ce qu'elle disait, c'est me mettre dans les chaînes… pour que je ne fasse rien qui te déplaise…

— Je ne veux pas te faire de mal, Jaelle, mais tu ne m'écoutes même pas, et s'il faut faire appel à l'hôpital pour te calmer, je le ferai…

Et elle se vit dans l'esprit de Peter… Image d'une Jaelle plus calme, peut-être attachée dans son lit, peut-être sous sédatifs, mais, pour elle, elle était enchaînée, *image surgie de l'esprit de son père, d'une Jaelle, aux seins en bouton, assez grande pour être enchaînée comme une femme, les mains liées par des chaînettes de cuivre… Quand elle gisait, blessée, dans le Col de Scaravel, Magda lui avait attaché les mains pour qu'elle n'arrache pas ses pansements, elle n'y avait plus pensé jusqu'en cet instant, elle avait hurlé, et Magda l'avait prestement détachée et avait passé la nuit à lui tenir les mains, car tout lien lui rappelait les chaînes de son enfance…*

— Ne me touche pas, cracha-t-elle en reculant. Si tu oses…

Il lui saisit les mains – et Jaelle explosa, réagissant par réflexe. Camilla lui avait enseigné le combat armé et à mains nues, enseigné comment réagir si un homme portait la main sur elle sans son consentement. Elle avait oublié que c'était Peter, elle avait tout oublié ; elle se battait comme elle aurait combattu les hommes venus pour l'enchaîner le lendemain de ses premières règles. Elle sentit le tranchant de ses mains – amolli par des mois d'inaction – s'abattre sur quelque chose de mou, elle sentit la peur de Peter, sa souffrance…

Puis le silence. Le silence… Elle baissa les yeux sur Peter. Il gisait par terre, et son esprit s'était tu… Elle ne sentait plus sa présence dans la pièce.

Elle savait maintenant à quoi elle avait fermé son esprit depuis tant d'années ; son *laran* commençait à s'éveiller, mais en cette nuit terrible où sa mère avait accouché dans le désert de son frère Valentin, entourée des Amazones, elle avait essayé de barricader son esprit… Trop de souffrance, trop de terreur…

Sa mère la serrant dans ses bras, la douleur de sa mère passant en elle. Elle ne respirait plus. Jaelle, Jaelle, ça valait la peine, tu es libre, libre… Oh, Jaelle, embrasse-moi… Déferlement de faiblesse et de souffrance, puis, plus rien. Rien. Rien. Sa mère n'était plus de ce monde, ce n'était plus qu'un corps exsangue gisant sur le sable qui avait bu son sang, tandis que le soleil sanglant se levait à l'horizon…

Puis le vide, le néant, l'esprit absent, comme était absent celui de Peter, gisant par terre – sans vie ? Sans Vie ? Elle l'avait donc tué ? Elle ne distinguait pas s'il respirait. Elle se pencha, tendit la main, et l'a retira avec horreur.

Elle devait appeler un médecin…

— Et ils diront que je l'ai assassiné…

Tout son sang se glaça. Mort ou non, elle ne pouvait rien faire pour Peter et, à moins d'avoir envie de passer le reste de sa grossesse à l'hôpital, enfermée pour son propre bien et la sécurité de l'enfant… Ils ne seraient peut-être pas trop durs pour une meurtrière enceinte, mais ils ne croiraient certainement pas que ce n'était qu'un accident.

Il fallait partir. Immédiatement. Avant qu'on ne l'arrête. On ne trouverait pas Peter avant le lendemain, quand quelqu'un s'étonnerait de son absence ; on croirait peut-être qu'il avait pris sa journée et, s'il ne paraissait pas à la cafétéria, qu'il déjeunait en amoureux chez lui, avec sa femme.

Résolument, elle jeta ses fontes sur son épaule. Elle pouvait sortir du QG, les Gardes n'avaient pas d'instructions pour l'arrêter. Puis, la Maison de la Guilde pour prendre son cheval. Magda, peut-être – non ; sa période de réclusion n'était pas terminée.

Je ne dois pas pousser Magda à violer son Serment comme j'ai violé le mien.

Et après, les portes de la ville et la longue route vers Armida, en espérant rattraper Aleki avant le début de la tempête. Elle écarta de son esprit l'idée de la longueur du voyage. *Même un voyage de mille miles commence par un premier pas.* Elle fit ce premier pas dans le couloir. Elle hésitait encore, prêtant l'oreille au moindre signe de vie chez Peter… Non, rien. Il fallait partir immédiatement.

Elle allait passer à la Maison pour prendre son cheval et des provisions. Mais Magda ne devait pas être impliquée.

Elle ferma la porte derrière elle, fermant en même temps son esprit au souvenir de Peter, de leur amour et de leur échec… et voilà que cela se terminait par un meurtre. Mais elle pouvait encore sauver quelque chose. Si elle sauvait Aleki, elle sauverait peut-être son honneur en même temps. *Une vie en échange d'une autre pour les Terriens…*

Elle sortit sans bruit du bâtiment, traversa la grande place, et, pour la dernière fois, montra son disque d'identité aux Gardes Spatiaux. Puis elle se hâta dans les rues noires, au milieu des bourrasques, l'expérience de toute une vie lui disant que, si elle faisait vite, elle rattraperait peut-être Li avant la tempête.

Chapitre 5

LA pluie commençait à tomber, mêlée de neige fondue, mais moins froide que d'ordinaire ; après tout, se dit Magda, c'était le lendemain du Solstice d'Été, et le crépuscule s'attardait, même si d'énormes nuages, noirs et tourbillonnants, cachaient le soleil à l'ouest. Elle rabattit son capuchon sur sa tête, dont le rebord empêcha la pluie de l'aveugler. Son cheval agitait la tête de droite et de gauche, protestant contre cette chevauchée sous la pluie, troublé par l'approche de la nuit et l'abandon de sa douillette écurie. Mais Magda l'obligea à avancer.

À deux heures au nord de la ville, elle s'arrêta pour réfléchir. Il existait une multitude de chemins menant dans les Kilghard, et elle ne savait pas si Jaelle connaissait l'excellente carte aérienne de Ténébreuse établie par les Terriens. Généralement, pour aller à Armida, on empruntait la Grande Route du Nord jusqu'à Hali, puis on tournait vers l'ouest juste au sud de la cité en ruine, on longeait le Lac, et on suivait la route de Neskaya jusqu'à Edelweiss ; alors, on tournait au sud-est vers le plissement montagneux où se dressait la Grande Maison d'Armida. Les routes étaient bonnes et rapides sur tout cet itinéraire, et on lui avait dit qu'un bon cavalier, sur un cheval rapide et talonné par l'urgence, pouvait faire le voyage en un seul jour. Un très long jour, assurément, en poussant son cheval aux limites de l'épuisement. En allant combattre l'incendie, avec des cavaliers bons, mauvais et indifférents, accompagnés de chariots et d'animaux de bât, ils avaient mis deux bons jours, et s'étaient arrêtés bien avant Armida. Et ils avaient emprunté de

petites routes, dont certaines guère meilleures que des sentiers de chèvres.

Alessandro Li était venu rejoindre les équipes, mais il était arrivé presque à la fin de l'incendie. Il devait connaître le chemin qu'il avait pris alors mieux que la Grande Route du Nord. Jaelle, dont c'était le métier d'organiser des caravanes, connaissait toutes les routes, mais laquelle avait-elle prise ? Et laquelle pensait-elle que Li aurait prise ? Tout n'était que conjectures. Pour la première fois depuis son départ de la Maison, Magda se demanda si elle avait fait une bêtise. Tenter de retrouver la piste de Jaelle, confuse et désemparée, elle-même à la poursuite d'un homme qui ne connaissait pas le pays, c'était sans doute même une bêtise au carré. Terrienne, elle aurait pu réquisitionner un hélicoptère pour rechercher l'Ambassadeur Li – ou du moins pour s'assurer qu'il n'était pas en danger. Mais avec les nuages et la pluie, l'hélicoptère n'aurait pas vu grand-chose, et si les vents qu'elle pressentait jusqu'aux moelles se déchaînaient, ils risquaient carrément d'anéantir l'appareil.

Quant à Jaelle – elle-même sur la piste de Li – elle aurait peut-être mieux fait d'aller au Château Comyn demander à Dame Rohana de le localiser avec sa pierre-étoile… puis Magda se demanda si elle devenait folle. Comment Jaelle, qui détestait tout ce qui touchait à la technologie des matrices, aurait-elle pu y recourir ?

J'ai pourtant fait une sottise. Jaelle était en danger ; elle le savait, elle le sentait, comme la tempête approchante. Pourtant, se lancer à sa poursuite, seule et dans la tempête, sans même savoir quelle route elle avait prise, ce n'était pas la décision la plus rationnelle de sa vie. À tout le moins, elle aurait dû demander à Camilla, grande connaisseuse du climat, pisteuse et guide expérimentée, de l'accompagner. *Camilla nous aime toutes les deux… et Jaelle est une fille pour elle*. Pourtant, ça ne lui était même pas venu à l'idée.

Pourquoi être partie ainsi, seule et sur un coup de tête ? Malgré ses efforts, Magda ne trouva que l'irrécusable : *parce que je le devais, parce qu'il n'y avait pas d'autre solution honorable.*

La faim venant – elle avait quitté la Maison sans dîner – elle se mit à grignoter des fruits secs pris dans la poche de sa cape, lâchant la bride à son cheval qui se mit au petit trot. Il lui faudrait bientôt décider de son itinéraire. Elle était pour le moment sur la Grande Route du Nord, qu'elle pouvait suivre jusqu'à Hali ; mais, ce faisant, elle perdrait peut-être toute chance de rattraper rapidement Jaelle. Elle n'arriverait peut-être pas à persuader Jaelle qu'Alessandro Li pouvait accomplir sa mission, mais elle pourrait au moins l'accompagner et l'aider à retrouver Aleki avant que son ignorance des routes et du climat ténébrans ne l'ait tué.

Quelle folie d'être partie comme ça… Elle, Magda, en aurait-elle fait autant pour un supérieur ? Sans doute que oui ; elle avait agi elle-même avec la même témérité quand elle s'était élancée au secours de Peter Haldane, déguisée en Amazone Libre. Et voilà où l'avait menée cette folie apparente : maintenant Amazone elle-même, cette folie avait transformé son destin. Regrettait-elle ce choix ? Non, car il avait sauvé la vie à Peter – et, malgré tout ce qu'elle avait à lui reprocher, elle n'avait jamais souhaité sa mort – et il l'avait menée à la Maison de Thendara, qui faisait maintenant partie intégrante de sa vie, au point qu'elle ne l'imaginait plus sans le soutien du Serment.

Même si elle avait violé ce Serment en partant…

Non. Aucune raison de se tourmenter de scrupules déplacés. Elle avait la permission de Camilla. Dans le crépuscule pluvieux, Magda arrêta son cheval à la croisée des chemins, essayant de revoir mentalement la carte de la région. Trois routes partaient de ce carrefour. La Grande Route du Nord qui allait jusqu'à Aldaran ; le chemin partant vers l'ouest et qui, passant par le Col de Dammerung, rejoignait les Monts de Venza, et la route qui s'enfonçait directement dans les Kilghard, abrupte, étroite et sinueuse, montant et descendant à flanc de montagne. Aucun individu familier du terrain n'aurait emprunté cette voie pour aller à Armida. Pourtant, quiconque l'aurait vue sur une carte aurait pensé qu'elle constituait un bon raccourci ; et Alessandro Li, qui avait passé sa vie sur des planètes civilisées, avait sans doute cru qu'une route marquée sur une carte était une route telle qu'il les connaissait, au revêtement bien entretenu. Si

Jaelle avait seulement voulu arriver à Armida avant lui, elle aurait choisi la Grande Route du Nord, plus longue mais meilleure. Mais Jaelle voulait rattraper Li, voyageant seul et sans protection sur un monde dont il ne connaissait pas les dangers.

Magda récapitula ces dangers mentalement. La neige et la grêle, même en été à ces latitudes. Les banshees ? Sans doute que non, sauf s'il s'égarait et se retrouvait dans l'un des hauts cols, une fois dépassée la limite des forêts. Mais ce n'était pas impossible. Parmi les résineux, le risque d'incendie était toujours présent, sauf s'il était extrêmement prudent quand il faisait du feu. Et si, d'après son expérience sur des mondes moins rudes, il se figurait les routes telles qu'il les connaissait, il pouvait se perdre sans espoir de retour sur un terrain qui, sauf pour l'œil exercé, semblait dépourvu de toutes voies de passage.

C'est maintenant que des dons psychiques me serviraient bien pour savoir quel chemin a pris Li, et Jaelle à la suite. Jaelle savait-elle par où il était passé, ou s'en remettait-elle à son intuition ? Jaelle refuse de reconnaître qu'elle possède le laran, *et ne veut pas s'en servir.*

Il faut donc me mettre dans sa peau pour essayer de deviner quel raisonnement elle a fait.

Elle craignait les dangers du sentier s'enfonçant dans la montagne et pensait que Li serait resté sur la meilleure route. Pourtant, elle eut l'impression de voir Jaelle, montée sur son solide poney montagnard, le capuchon rabattu sur la tête, chevaucher sur des sentiers précairement accrochés à flanc de montagne.

Hallucination ? Ou éclair authentique de clairvoyance ? Elle ne savait pas. L'image avait disparu, et, malgré ses efforts, elle ne la retrouva pas. Mais puisqu'elle devait de toute façon s'en remettre au hasard du choix de son itinéraire, autant suivre cette intuition. Elle l'avait déjà fait et ne l'avait jamais regretté. Hésitante, elle tenta de projeter son esprit sur la Grande Route du Nord, et d'y détecter la présence éventuelle de Jaelle – mais elle revit l'abrupt sentier montagnard. Soupirant, elle fit tourner son cheval, et, quittant la route, s'engagea sur le chemin de terre.

Au début, il n'était guère plus étroit que la route, et desservait des fermes isolées, dont les formes trapues et les fenêtres vaguement éclairées par la lueur du feu se distinguaient dans le crépuscule. Une ou deux fois, un chien aboya, mais, à son grand soulagement, personne ne sortit sous la pluie voir ce qui avait excité ces bêtes. Cela rappela à Magda son autre voyage – se pouvait-il qu'il remontât à moins d'un an ? –, quand elle était partie vers le nord sur les traces de Peter Haldane.

Au bout d'un moment, le chemin détrempé se mit à monter, de plus en plus étroit sous la voûte des grands arbres sentant bon la résine. Bientôt, deux chevaux auraient eu du mal à y marcher de front. Les fermes disparurent, et, au loin, Magda entendit le feulement d'un de ces animaux semblables à de petits félins, qu'elle n'avait jamais vus, mais dont la réputation de sauvagerie la fit frissonner. Dans ces montagnes vivaient également les derniers représentants de ces hominidés baptisés *hommes-chats,* doués de sensibilité, sans doute proto-humains et très dangereux. À part Kadarin, qui explorait les endroits les plus bizarres, elle ne connaissait aucun Terrien qui en eût jamais rencontré ; mais ce qu'il lui en avait dit lui avait inspiré un respect prudent. De toutes les races non humaines de Ténébreuse, seuls les hommes-chats représentaient une réelle menace pour *l'homo sapiens*. On disait qu'ils avaient disparu des Kilghard, mais, quatre ou cinq ans plus tôt, on en avait découvert un nid en pleine montagne, et le bruit avait couru à Thendara qu'ils avaient été presque tous tués ; mais il restait peut-être des survivants isolés, plus hostiles que jamais aux humains qui les avaient pratiquement exterminés.

À strictement parler, et s'ils sont proto-humains, les Terriens auraient dû intervenir pour éviter leur extermination. Les humains sont les plus grands ennemis des cultures proto-humaines. Mais pourquoi aller penser à ça en ce moment ?

Au loin, elle entendit de nouveau le feulement du félin et sut pourquoi elle pensait aux hommes-chats. Eh bien, elle avait son couteau, elle savait s'en servir, et le Serment lui imposait de se défendre seule, sans recourir à la protection d'un homme.

Il faisait complètement nuit maintenant ; pas à pas, son cheval choisissait où poser le pied sur le sentier de plus en plus

abrupt et boueux. Il pleuvait, comme si toutes les écluses du ciel s'étaient ouvertes en même temps, sans personne pour les refermer.

Elle se demanda jusqu'à quand elle pourrait continuer ainsi ; elle avait un bon cheval, cadeau de Dame Rohana, mais le rude poney de Jaelle était plus performant sur ce terrain. Elle ne savait absolument rien de la monture de Li. Preuve, s'il en était besoin, de la folie dont elle avait fait preuve en se lançant à sa poursuite sans réfléchir. Mais elle n'avait pas eu vraiment le choix.

Je suis liée à Jaelle par serment. Il y a une vie entre nous.

Et elle se demanda, perplexe, ce que cela signifiait.

Jaelle était sa mère de serment, et l'avait introduite chez les Comhii'Letzii. Mais ce n'était pas tout. Jaelle était son amie – elles avaient soutenu ensemble l'attaque des bandits, protégeant mutuellement leurs arrières. Pourtant, la même chose était vraie de Camilla, avec qui elle avait combattu sur le perron de la Maison de la Guilde. De plus, Camilla était son amante. Alors, pourquoi le lien avec Jaelle lui semblait-il plus fort ?

Elle écarta cette idée, qui la mettait mal à l'aise. Mais elle revint s'insinuer dans son esprit ; cela aussi faisait partie du lien qui l'attachait à Jaelle, et qu'elle ignorait à époque – *c'était Camilla qui lui en avait fait prendre conscience* – mais qui existait depuis le début.

Et Jaelle, qui a épousé mon mari, qui va lui donner l'enfant que je n'ai pas pu lui donner… Elle ferma délibérément son esprit à cette pensée. Ce qui l'avait lancée à la poursuite de Jaelle n'était pas si complexe ; elle avait juré de défendre Jaelle, et Jaelle, seule, malade, enceinte, partie poussée par une folle impulsion, avait besoin d'elle.

Non. Ça, c'était ce que dirait un étranger, mais, connaissant Jaelle, elle savait que son impulsion n'avait rien de fou…

En partant, Li ne savait sans doute pas quels dangers il allait affronter ; mais Jaelle le savait, et elle était responsable de sa sécurité. Elle avait fait son devoir comme Magda faisait maintenant le sien.

Arrivée au sommet de la pente, elle s'arrêta. À l'ouest, la pâle lumière de la plus grosse lune luisait, par intermittence, entre

les nuages fuyant dans le ciel. À l'est, tout était noir, avec la masse des montagnes se détachant d'un noir plus sombre sur le noir du ciel, et un éclair fulgurant de temps en temps sur un sommet. En haut du sentier, le vent soufflait avec une violence terrible, et le cheval de Magda se tourna, pour lui présenter sa croupe. Elle scruta le sentier qui descendait, espérant contre tout espoir qu'y repérer la petite silhouette vue dans… Était-ce une vision ? Mais le sentier s'enveloppait des ténèbres de la nuit et de la tempête. En bas, elle aperçut une lueur. Une ferme, où brûlait un feu ? Feu de camp où Jaelle – ou Li lui-même – tentait de se réchauffer ? Impossible de le savoir.

Sapristi, je comprends que, sur une telle planète, le laran *soit nécessaire à la survie.*

Elle se demanda d'où lui venait cette pensée qui lui parut étrangère.

Inutile de rester plus longtemps au sommet, exposée de plein fouet à la violence de la pluie et du vent. Lui flattant l'encolure, elle fit tourner son cheval et l'engagea dans la descente. Le chemin était inégal, raviné par a pluie descendant des hauteurs, et qui, entraînant la terre dans la vallée, ne laissait que des ornières et des pierres. Même à cette altitude, la neige avait fondu, et elle sentait dans l'air des odeurs de résine et de pollen ; au plus fort de l'été, les fleurs s'épanouissaient partout pendant le court été montagnard. En un éclair mental, elle vit une pente couverte de fleurs bleues au pollen d'or ; il lui semblait en avoir vu de semblables au cours de ses missions avec Peter. Elles avaient quelque chose de particulier qu'elle ne se rappela pas sur le moment ; mais ça lui reviendrait sans doute.

Pouvait-elle continuer à avancer dans cette obscurité totale ? Elle avait peu dormi la nuit précédente. Mais son cheval était frais, et, puisque Jaelle la précédait d'au moins deux heures, elle pouvait somnoler en selle ; elle ne risquait pas de la croiser sans s'en apercevoir. Jaelle ne dresserait jamais son camp sur une pente aussi raide. Elle était assourdie par l'eau dévalant des pentes vers les cours d'eau de la vallée, et par les pas de sa monture sur les pierres du chemin. Alessandro Li aurait-il réalisé qu'il n'était pas sur la bonne route et tourné bride ? Sans

doute que non – car, dans ce cas, Jaelle ou elle-même l'aurait croisé –, aucun chemin de traverse ne partait du sentier principal, à peine assez large pour deux chevaux marchant de front.

Par une trouée dans les nuages, une lumière fuligineuse éclaira la voie devant elle, et, le souffle coupé, elle retint sa monture. En général, elle ne craignait pas l'altitude, mais le sentier, à demi emporté par la pluie, courait maintenant à flanc de montagne. Eh bien, Li et Jaelle étaient passés là avant elle ; s'ils étaient tombés dans le précipice, leur chute aurait laissé des traces.

Brusquement, des nuages recouvrirent la lune, et ce fut de nouveau le noir total. Mais, lumière ou pas, il ne fallait pas rester là. La pluie qui dévalait les pentes et rongeait l'étroit sentier pouvait provoquer un glissement de terrain. Elle aurait préféré démonter et mener son cheval par la bride, mais il n'y avait pas la place, et elle dut donc continuer, malgré la réticence de sa monture.

— Je pense exactement comme toi, mon vieux, dit-elle doucement. Mais il faut continuer. Prends ton temps. Sois prudent.

Quelques minutes plus tard, ils étaient à l'abri entre deux murailles d'arbres encadrant le sentier. De nouveau, elle entendit un feulement au loin, mais elle avait moins peur des bêtes que de l'abîme qui pouvait à tout instant s'ouvrir sous ses pas.

Ils sont passés, je peux passer aussi puisqu'il le faut, pensa Magda, mais elle respirait mieux depuis qu'elle avait retrouvé la forêt. Elle aurait dû descendre de cheval et attendre l'aube. Li ne continuerait pas à avancer dans une obscurité totale, et, étant passé là plusieurs heures avant Jaelle, il aurait eu le temps d'atteindre la sécurité relative de la vallée où il aurait campé avant la nuit ; elles le rattraperaient sans doute au matin.

Et la pluie continuait, dévalant des hauteurs vers la vallée en ravinant les pentes et le chemin. La neige devait fondre en altitude, car la pluie était tiède ; elle voyait les dommages provoqués par le ruissellement, et, une ou deux fois, elle dut contourner un arbre abattu bloquant la voie. Si un arbre barrait

le sentier le long d'un précipice, elle ne pourrait pas le contourner…

Pour le moment, elle était en sécurité et se détendit un peu, et, son esprit conscient rejoignant son inconscient, elle réalisa qu'elle avait passé le pire.

Inutile de faire appel à un *laran* hypothétique, se dit-elle, logique ; il me suffit des bruits de l'eau, du vent et de l'érosion, et des indices subliminaux que me fournit le comportement de mon cheval. Ce doit être cela. La logique inconsciente sous-jacente au seuil de la conscience. Je me demande dans quelle mesure le *laran* consiste en signes subliminaux ajoutés aux signes conscients ?

Peu importe. Cela m'a sans doute sauvé la vie au bord de ce précipice !

Passant la main à l'intérieur de sa cape, elle sortit un quignon de pain et une poignée de fruits secs qu'elle se mit à grignoter. Parfois, une rafale de pluie détrempait son pain avant qu'il arrive à sa bouche. C'est bien d'un homme, de partir ainsi en pleine tempête, se dit-elle avec humeur. Une femme aurait le bon sens de consulter le temps et d'attendre la fin de la pluie.

Li ne pouvait pas connaître le temps sur Ténébreuse, et, après le froid hivernal, cette température avait dû lui sembler clémente. *Mais il aurait pu avoir le bon sens de consulter Jaelle. Après tout, elle est là pour ça !*

Chapitre 6

QUAND Jaelle s'éveilla, il pleuvait toujours. Heureusement, elle avait franchi le col et descendu le plus dangereux de la pente avant la nuit. Elle ne comprenait pas pourquoi Li n'avait pas continué sur la Grande Route du Nord jusqu'à Hali, avant de tourner vers l'ouest. Enfin, le plus dur était passé. Elle préférait ne pas penser à ce que ça aurait pu être, si elle avait dû descendre dans le noir ce sentier accroché au flanc du précipice et à moitié emporté par la pluie.

Malgré la pluie, elle perçut une odeur qui lui chatouilla les narines. Il y avait bien longtemps qu'elle ne l'avait pas respirée, mais quiconque ayant jamais senti l'odeur du *kireseth* ne l'oubliait jamais. Ce n'était pas agréable de chevaucher sous la pluie, mais ça valait mieux que d'avancer dans un vent chargé de pollen de *kireseth*.

Il était de bonne heure, mais plus tôt elle se mettrait en route, plus vite elle rattraperait Li. Jusque-là, elle n'avait rencontré aucun danger que n'eût pu éviter un cavalier moyen, et, contre toute raison, elle se raccrochait à la conviction que, s'il était arrivé malheur à Li, elle le saurait.

La pluie se calmait. Jaelle s'extirpa de son sac de couchage et enfila ses bottes. Elle étala son sac sur sa selle – il risquait de moisir si elle le roulait – et regretta de ne pas pouvoir allumer du feu. Une boisson chaude lui aurait fait du bien. Elle prit une poignée de fruits secs, les renifla, et les remit dans ses fontes.

Les paysans de la région, petits éleveurs de moutons pour la plupart, s'efforçaient d'arracher tous les plants de *kireseth*. Pourtant, même aussi près de Thendara, il y avait beaucoup de terres en friche, et pratiquement pas d'habitants. La nuit

précédente, le feulement d'un petit félin en chasse l'avait fait frissonner. Depuis des années qu'elle parcourait le pays, elle n'en avait jamais rencontré un, mais elle en avait peur.

Les rafales de vent emportaient de grands pans de brume s'élevant du sol humide. Jaelle grimpa dans les branches basses d'un arbre pour inspecter la vallée aussi loin que possible. Pas trace de Li. Pourtant, il devait être quelque part sur cette route. Impossible de quitter le sentier par une voie de traverse ; il devait donc être passé ici avant elle. En poussant sa monture, elle pourrait sans doute le rejoindre d'ici quelques heures. Il y avait encore une montagne à passer avant d'aborder les terres d'Alton, et une autre vallée, pleine de ravins, celle où, sans doute, l'avion de Carr s'était crashé quelques années plus tôt. Elle ne pensait pas que Li soit venu pour jeter un coup d'œil sur l'épave, mais elle n'avait plus aucune certitude sur la façon de raisonner des Terriens.

Elle se mit en selle, partit au petit trot, et, le soleil encore bas sur l'horizon, elle abordait déjà la montée de l'autre côté de la vallée. À mi-pente, elle se retourna pour regarder derrière elle. Un instant, elle crut voir entre les arbres une petite silhouette à cheval, mais elle disparut aussitôt dans la verdure. Tout autour d'elle, profitant de la tiédeur du court été, les fleurs s'ouvraient au soleil, et elle s'enivra de leurs parfums et de leurs couleurs. Elle était libre ; qu'importait ce qu'elle laissait derrière elle ?

Piedro… Peut-être n'était-il pas mort, après tout, mais seulement assommé. Il fallait le croire. S'il était mort… s'il était mort, elle l'avait assassiné… Elle écarta cette idée. Pas maintenant. Son devoir était de retrouver Aleki dans ces étendues sauvages, et de l'escorter jusqu'à Armida.

Elle avançait aussi vite que son poney pouvait la porter, scrutant le sentier à la recherche d'un indice de passage ou de campement. Elle avait la vue perçante et bien entraînée au pistage ; à mi-pente, elle repéra des fougères écrasées à l'endroit où l'on avait attaché un cheval, quelques boules de crottin, l'emballage froissé d'une ration terrienne. Aleki était donc passé par là. Il la précédait d'au moins trois heures, mais elle gagnait sur lui. Elle le rattraperait sûrement avant la nuit.

Vers le sommet, le sentier se rétrécit encore, de nouveau à moitié emporté par la pluie, et encombré de branches abattues par la tempête ; une ou deux fois, elle dut descendre de sa monture et les contourner en menant le poney par la bride. Le chaud soleil séchait ses vêtements humides, mais elle percevait toujours l'odeur inquiétante du *kireseth*. On l'avait mise en garde ; sous son influence, disait-on, hommes et bêtes perdaient la raison et attaquaient, les animaux s'accouplaient hors saison, et bien d'autres histoires. Elle n'allait quand même pas attaquer Li et le violer ! Cette idée fit rire Jaelle, bien contente d'avoir un sujet de réjouissance.

Elle attaqua la descente dans la vallée. En haut du sentier, il lui sembla de nouveau apercevoir un cavalier. *Peter est mort. On envoie quelqu'un à la poursuite de sa meurtrière, pour la faire passer en justice.* À présent, l'odeur du *kireseth* était plus forte, et elle réalisa qu'elle avait la tête lourde. Peut-être qu'il n'y avait pas de cavalier ; elle ne voyait plus rien, peut-être que c'était une illusion. Maintenant, elle était certaine de ne plus avoir toute sa tête, car il lui semblait que Magda l'appelait, quelque part.

Jaelle ! Breda ! Mais ce n'était qu'une voix dans sa tête ! La Déesse soit louée, Magda était en sécurité à la Maison de la Guilde. Elle ôta son foulard, le trempa dans une rigole et se l'attacha en travers du visage, pour filtrer le pollen. C'était inconfortable et cela gênait sa respiration, mais, au bout d'une demi-heure, il était couvert d'une fine couche de minuscules grains jaunes. Donc, le filtre était efficace. Mais Li, l'avait-on averti des dangers du *kireseth* ? Dans quel état était-il en ce moment ?

Un lapin cornu bondit en travers du sentier, atterrit entre les pattes du poney et détala. Un *lapin cornu* ? Normalement, ils se cachaient dans le sous-bois et ne s'aventuraient jamais à découvert – mais sa monture se cabrait et elle dut se cramponner à sa crinière pour ne pas être jetée à terre. Elle essaya de calmer l'animal paniqué, notant machinalement que le lapin cornu, cause de ce remue-ménage, les regardait tranquillement du bord du sentier, assis sur son arrière-train.

C'était insensé ! Elle n'avait jamais vu une bête sauvage se comporter ainsi !

Ce devait être le pollen. Pas un vrai Vent Fantôme, peut-être, mais suffisant pour affecter les animaux. Le lapin cornu avait disparu. Depuis quand contemplait-elle le ciel, immobile sur sa selle ? Elle ôta son masque et le rinça. Il était tout encroûté de pollen. Dans quelle mesure son poney était-il affecté ? Et le cheval de Li ? Elle ne savait même pas s'il montait un cheval aguerri ou une monture qui s'affolerait à la première bouffée de pollen !

Elle arriva devant une fourche, et son poney s'arrêta pour brouter l'herbe poussant entre les deux branches. Elle descendit de sa monture pour chercher des traces. De quel côté Li était-il parti ?

Elle avait souvent biaisé avec son Serment, mais aujourd'hui, son devoir était clair. Elle était personnellement responsable de cet homme. Sa sécurité passait avant tout.

Est-ce que le kireseth *pouvait affecter son enfant ?* Paniquée, elle essaya de rappeler ses souvenirs des conférences des sages-femmes, à la Guilde, qui les avaient mises en garde contre certaines médecines et herbes, pouvant nuire aux fœtus ; mais elle était si sûre de ne jamais vouloir d'enfant qu'elle les avait écoutées d'une oreille. Elle considéra les routes devant elle. Celle-ci devait franchir les pics au sud, et revenir vers Edelweiss, bien que ce ne fût pas la route directe. De ce côté, il y avait quelques fermes isolées, un ou deux villages, et un moulin à foulon où les tisserands des collines apportaient les tissus grossiers qu'ils confectionnaient avec la laine de leurs moutons. Cette route, quand elle n'était pas enneigée, devait, sinuant à travers la montagne, mener à Armida, et si Li avait étudié la carte et avait le sens de l'orientation, c'était celle qu'il aurait prise. De cette route partait sur le côté un sentier pour bétail, large et bien aplani par le passage de milliers de sabots de chervines. Li ne serait jamais passé par là. Elle se remit en selle et dirigea son cheval sur la route d'Armida. Maintenant, elle allait sûrement rattraper Li en moins d'une heure. Il devait être sur cette route. Elle mit son poney au petit galop, l'esprit pourtant rongé d'un doute.

Le sentier de bétail était large et lisse, la terre battue égalisée par le martèlement des sabots. Li aurait-il pensé que c'était ça, la route ? Parce qu'elle était large, lisse et égale ?

Non. Il aurait sûrement vu les marques de sabots et reconnu que c'était un simple passage de bétail.

Mais était-ce bien sûr ? Elle tira sur les rênes et fit tourner son poney. Une image hallucinatoire explosa dans sa tête dans une gerbe de couleurs : Aleki gisant en travers du sentier, sans connaissance…

Il fallait retourner en arrière et au moins chercher des traces de passage sur le sentier de bétail. Maudit Aleki ! Il ne pouvait pas rester sur ce qui était la route, à l'évidence ? Pourtant, au cours des derniers mois passés parmi les Terriens, Jaelle avait appris à voir par leurs yeux dans une certaine mesure, et ce sentier battu par des milliers de sabots lui parut de plus en plus s'apparenter à une vraie route – beaucoup plus que les deux étroits chemins l'entourant de chaque côté. Le sentier de bétail ne menait nulle part, sauf au fond des profondes ravines où seuls les chervines au pied sûr avaient accès. Mais Aleki aurait pris cette voie pour une large route artificiellement aplanie par la main de l'homme.

On avait dû l'avertir à Thendara. Mais non. Il avait sans doute consulté la carte aérienne, repéré la voie la plus directe pour Armida, et sélectionné cette voie. Et s'il avait respiré assez de pollen de *kireseth,* il aurait même *vu* une route.

Maintenant, elle était pratiquement certaine de son raisonnement. Elle poussa sa monture sur le sentier de bétail. Le poney hennit à l'odeur des chervines, et elle dut le talonner pour qu'il avance sur ces terres désertiques, uniquement utilisées en été pour pâturer chervines et moutons. Il devait y avoir des troupeaux sauvages dans les parages, visités une ou deux fois par an pour la tonte ou la viande. Il y avait toujours des vallées verdoyantes dans ces régions, bien qu'elle n'eût jamais vu celle-ci. Et il y avait quelque part un vallon inaccessible où le *kireseth* poussait en paix. Le soleil était chaud dans son dos, la lumière l'éblouissait, avec, parfois, une vision semblable à un mirage. Il devait être facile de se perdre sans retour dans ces étendues désertes.

Un cavalier solitaire devait être récemment passé par là. Elle eut une brillante hallucination, comme l'image vidéo d'un des petits moniteurs du QG : elle vit Aleki, son grand corps mince et sa parka bleu vif, les cheveux ébouriffés par le vent, couché sur l'encolure de son cheval et flagellé par la pluie. Il ne pouvait plus avoir beaucoup d'avance. Mais l'image fut remplacée aussitôt par une autre, encore plus nette et colorée : Aleki gisant, sans vie *(comme Peter ! Comme Peter mort au* QG), bras et jambes écartés, la tête fendue sur une pierre, son cheval en train de brouter paisiblement non loin de lui. Que croire ? Et maintenant, voilà que, de nouveau, elle entendait Magda.

Elle rinça encore son écharpe. Elle avait le vertige et la vue brouillée. Les images succédaient aux images : Aleki montait à pied une pente raide, puis, un instant, étendu à demi nu sous un étrange arbre épineux n'existant pas sur Ténébreuse, sur le rivage d'un lac inconnu. Puis il était debout, et tendait les bras à Jaelle avec une urgence qui lui fit battre des paupières, et l'image disparut. *Aleki* ? Jamais ! C'était sûrement une hallucination causée par le pollen, ou une image érotique qu'il diffusait involontairement. Mais elle avait les mains moites et son cœur battait à grands coups. Elle n'avait jamais eu la moindre attirance sexuelle pour Alessandro Li, et le fait qu'elle avait reçu cette image mentale, même si ce n'était qu'une hallucination, la terrifia. Elle ne lui appartenait pas. Elle ne s'y reconnaissait pas, même si ce n'était qu'une vision.

Elle suivit le sentier plus d'une heure, et soudain il se divisa en six ou huit sentiers plus étroits, partant dans toutes les directions pour finir dans des ravins.

Si Aleki était venu jusque-là, il avait sûrement réalisé qu'il était dans un cul-de-sac, qu'il avait pris la mauvaise route. Et il aurait eu assez de jugement pour faire demi-tour. S'il lui restait assez de jugement après avoir respiré du pollen de *kireseth* pendant des heures. Il gisait sans doute quelque part, mort ou mourant, ou – pensa-t-elle, au souvenir de la force érotique de l'hallucination – totalement drogué au *kireseth* et ignorant ce qui lui arrivait. Quelqu'un l'avait-il mis en garde contre les fourmis-scorpions ? Sans doute pas. Elle pensait qu'elle serait avec lui, pour le guider dans sa première mission sur le terrain,

et n'avait pas cherché plus loin. Elle avait personnellement accepté la responsabilité de sa sécurité, et une fois de plus elle avait failli à ses engagements.

J'ai failli, failli en tout ce que j'ai fait et envers chacun.

Elle regarda le ciel, où les nuages défilaient devant le soleil. La journée s'avançait. Elle avait perdu du temps. Elle regarda autour d'elle, paniquée, sachant qu'elle pourrait chercher toute sa vie dans ces étendues désertes, sans retrouver un cavalier solitaire. Il pouvait mourir de faim ou de ses blessures. Elle l'avait perdu. Nouvel échec. Et il semblait que la pluie allait reprendre, plus drue que jamais. Au moins, cela entraînerait le *kireseth* et sa tête se dégagerait. Essayant de voir à travers un arc-en-ciel de couleurs étranges, elle crut distinguer les hauts murs d'un cañon. Il y avait des grottes, là-haut. Elle pourrait y chercher refuge contre a pluie, peut-être même y faire du feu – elle avait emporté des provisions et pourrait se faire une infusion d'écorce. Si elle arrivait à grimper, ou à faire avancer son poney sur le sentier. Pourtant, elle se sentait talonnée par l'urgence de la situation. Elle voyait toujours Aleki gisant dans une de ces ravines, inconscient mais encore vivant.

Si seulement elle avait permis à Dame Rohana de former son *laran*. Elle aurait pu s'en servir pour retrouver Aleki, pour voir quelle direction il avait prise. Elle avait été égoïste et arrogante, rejetant tous les devoirs et toutes les responsabilités d'une Comyn.

Si je reviens vivante, j'irai voir Rohana et je la supplierai de former mon laran. *Il m'aurait permis de faire mon devoir. J'ai toujours cru que j'avais un* laran *négligeable, et pourtant j'aurais pu apprendre à utiliser le peu que je possédais. J'ai tué Peter, j'ai sacrifié la vie d'Aleki parce que je ne voulais pas accepter ce que j'étais.*

Elle avait l'impression de revoir tout son passé, ne trouvant que des échecs depuis le moment où elle s'était détournée, détournée…

Elle était debout sur le sable du désert, le soleil se levait… Grande tache de sang, rouge comme le soleil levant, et, pour la première fois de sa vie consciente, Jaelle vit le visage de sa

mère. Et elle vécut la douleur et la terreur de sa mère, et, dans un effort désespéré, les rejeta de sa conscience. Silence.

Dès ce moment, j'ai bloqué mon laran, *parce que je ne supportais pas la douleur terrible de sa mort. Elle est morte, elle a abandonné la maison de Jalak, sachant qu'elle mourrait, pour que je ne vive pas dans les chaînes. Elle est morte pour que je sois libre, et je n'ai pas accepté d'être la cause de sa mort.*

Elle m'a libérée. Mais ma culpabilité m'a enchaînée…

Et maintenant, je ne sais pas comment rouvrir ce que j'ai fermé.

J'ai tué Peter, parce que je ne supportais pas de me souvenir. Je l'ai frappé aveuglément, et je l'ai tué. Comme j'ai tué ma mère…

Elle se força à se remettre en selle, bien que l'effort la fit trembler des pieds à la tête. Elle avait mal partout ; elle ne montait plus depuis des mois, et voilà qu'elle venait de passer près de trois jours à cheval. Ce n'est pas très bon non plus pour le bébé, se dit-elle. Elle aurait pu penser au bébé avant de le concevoir. Ou avant de tuer son père…

On, arrête de te tourmenter. Ton enfance a été bercée par l'histoire de Rafaella, ayant à peine le temps d'ôter son pantalon pour accoucher ! Ma fille n'est pas en danger, elle est bien au chaud dans mon ventre.

Et pourtant, il lui semblait que, quelque part, son bébé pleurait. Pauvre petite. Personne ne la désire. Son père a désirait, mais son père était mort. Qu'allait-elle devenir ?

Sans doute qu'Aleki était retourné sur le sentier principal, ou qu'il avait essayé. Mais dans ce cas, elle l'aurait croisé. Il gisait sûrement au fond d'un cañon… Il fallait le chercher, c'était son devoir. Elle ignora la raison lui soufflant que chercher une feuille dans une forêt pourrait être simple en comparaison. Elle continua de l'avant, tentant désespérément de projeter son esprit devant elle pour voir Aleki.

Non. Il fallait retourner sur le sentier principal. Si elle rencontrait un village, elle pourrait organiser des recherches. Et elle entendit Magda l'appeler…

Non. C'était le vent qui se levait. De longues traînées de nuages rayaient le ciel, les arbres gémissaient et pleuraient ; une branche lui balaya le visage ; elle était revenue sur un petit chemin montant entre les parois du cañon. Pourquoi ? Qu'est-ce qui lui avait fait choisir ce sentier ? Elle n'avait qu'une idée en tête : Aleki était quelque part devant elle, et, au lieu d'être descendu dans un ravin, il avait choisi de monter pour avoir une vue sur la vallée et découvrir à quel endroit il avait perdu la bonne route. Intelligent. Mais il aurait été encore plus intelligent en ne partant pas seul, en l'attendant pour le guider, sachant qu'elle avait juré sur son honneur d'assurer sa sécurité.

Mais il n'avait pas confiance en son serment. Elle était Ténébrane, et, du haut de ses préjugés, il méprisait un peu l'indigène. Pas étonnant qu'il fût parti sans elle. Maintenant qu'il était trop tard, elle avait l'impression de le comprendre.

Elle était de celles qui l'avaient empêché de faire ce qu'il considérait comme son devoir, de découvrir ce qui était arrivé à cet Andrew Carr, et maintenant, elle s'apercevait que cela concordait avec l'image de Ténébreuse, différente de toutes les autres planètes aux yeux de l'Empire.

Mais c'était ma faute, Jaelle. J'ai mentionné Carr en sa présence, j'ai mis Aleki sur sa piste ; je pensais que Carr appartenait au Renseignement, et j'ai parlé trop vite. Vraiment, c'était ma faute, pas la tienne.

La voix était si claire dans sa tête qu'elle se retourna, étonnée de ne pas voir Magda à son côté. Elle entendait même les pas du cheval de Magda. Le sentier montait, et un vent chaud lui soufflait au visage, comme le vent du désert qu'elle ne voulait pas se rappeler. Kindra et Rohana lui avaient apporté son petit frère, enveloppé dans un pan du manteau de sa mère. Elles avaient voulu le lui mettre dans les bras, mais elle ne voulait pas le toucher. C'était la première fois qu'elle revivait ce voyage, et elle se revoyait, pelotonnée dans les bras de Kindra, terrifiée. Elle saignait. Elle l'avait oublié. Elle savait seulement que cela signifiait qu'elle serait enchaînée, mais elle n'arrivait pas à le dire à Kindra, tant elle sanglotait. Elle avait peur qu'on ne découvre son état. Mais les saignements avaient cessé au bout d'un ou deux jours, avant même leur arrivée à Thendara, et, la

fois suivante, elle était dans la Maison des Amazones, elle avait oublié ses peurs et ses règles précédentes ; désormais, elle en savait assez pour être fière d'être devenue femme. Pourquoi avait-elle tout oublié jusqu'à cet instant ?

Mon petit frère. Il doit avoir seize ou dix-huit ans, je ne sais plus… Je ne me souviens pas l'avoir jamais regardé, ne fût-ce qu'une fois. Il n'a ni mère, ni père, ni sœur ; il est véritablement orphelin. Qu'est-ce que m'a dit Rohana ? Qu'il était écuyer de Valdir Alton ? Mais si je ne meurs pas, il faudra que j'aille demander pardon à mon frère…

Pour la première fois, elle se rappela les paroles que Rohana avait prononcées ce même jour, paroles profondément refoulées par sa terrible peur.

Tu ne veux pas essayer de consoler ton petit frère ? Tu as eu ta mère pour toi toute seule pendant onze ans. Lui, il n'a personne.

J'aurais pu l'aider. J'aurais au moins pu être une sœur pour lui, à défaut d'être une mère. J'ai failli dans tous mes rapports humains, et maintenant, j'ai tué Peter. Il aurait suffi de le quitter. Et maintenant, il est trop tard. Trop tard pour tout.

Le ciel était plein de nuages tourbillonnants, qui semblaient bouger d'eux-mêmes, sans le moindre vent.

Par ici, Jaelle. Quand la pluie viendra, ces fonds seront inondés. Monte le sentier.

Elle se retourna pour regarder Magda, mais son amie n'était pas là. C'était encore une hallucination. Elle avait failli aussi envers Magda, si elle avait poussé Magda à la suivre dans cette contrée sauvage où elle mourrait.

Puis elle les vit.

Elle entendit les sabots avant de voir les bêtes galoper vers elle. *Une Légion de cavaliers, galopant ventre à terre sous des bannières Comyn qui claquaient dans le vent. Leurs robes multicolores flottaient sur l'échine de leurs montures, et ils défilaient dans le ciel, leurs sabots frappant les nuages dans un tonnerre assourdissant, soulevant des gerbes de nuées comme si c'était de la poussière. Puis la bannière Aillard s'étira en travers du ciel, et elle vit la jeune femme qui la portait.*

Elle était grande, magnifique, blonde et vêtue de bleu, comme une fleur de kireseth, *comme la fresque de Cassilda dans l'antique chapelle. Pourtant, à travers le bleu, tremblait le rouge d'une robe de Gardienne. Mon enfant, ma fille, t'ai-je mise au monde pour cela ? Si jeune, si parfaite dans son austérité virginale. Et derrière elle, galopaient les hommes des Comyn, conduits par une autre Gardienne vêtue d'écarlate, hommes et femmes des Tours en longues robes vertes, bleues, blanches et pourpre lancés à sa poursuite, couteaux dégainés luisant dans la lumière, la poussant vers le cañon ; l'homme chevauchant à côté de sa fille tomba sous leurs sabots, sa tête éclata et son sang éclaboussa sa robe bleue… Maintenant, elle voyait les chevaux, entendait le martèlement de leurs sabots, sentait leur sueur, mais elle restait pétrifiée, incapable de détacher son regard du visage de la jeune fille…*

Une douleur l'ébranla de la tête aux pieds ; un nuage de poussière – de poussière réelle – l'étrangla, et elle retomba sur terre ; venu de nulle part, un cavalier, le visage voilé d'un mouchoir, dévala le sentier, la saisit par le coude, prit la bride de son cheval.

— Vite ! Par ici, Jaelle ! Jaelle, réveille-toi, *vite* ! Tu ne vois donc pas…

Inexplicablement, c'était la voix de Magda. Encore une hallucination, sans doute, mais Magda semblait furieuse, il valait mieux la suivre pour la calmer. Jaelle talonna sa monture, la poussant dans la montée. Elle entendait toujours le tonnerre de la galopade, mais il n'y avait plus de cavaliers dans le ciel ; le bruit venait d'en bas, et son cheval glissait dans la montée abrupte de la gorge. Jaelle allait protester, mais un fracas assourdissant couvrit sa voix. Des chervines. Des milliers de chervines lancés au galop dans le cañon, mer de bétail emplissant le ravin d'un bord à l'autre, juste à l'endroit où elle se trouvait quelques instants auparavant !

La galopade continua, comme un flot. Jaelle tremblait de tous ses membres. *J'aurais pu être tuée. Droguée par le* kireseth, *je me serais laissé piétiner sans bouger… Et Magda. Magda. Elle est vraiment là, et une fois de plus elle m'a sauvé la vie.*

La queue du troupeau fila comme l'éclair. Un retardataire beugla. Quelques bêtes, bousculées dans la course, s'abîmèrent dans le précipice. Puis, le sol tremblant encore après leur passage, tout retomba dans le silence. Et la pluie se mit à tomber, drue, comme si toutes les écluses du ciel s'étaient ouvertes.

Magda tendit la main devant elle :

— Par là. J'ai vu une grotte.

Le crépuscule tombait déjà, et, le temps d'arriver à la grotte, il faisait nuit. Tremblante, Jaelle descendit de sa monture et conduisit le poney dans la caverne. Magda, qui la suivait, dit d'une voix terrifiée :

— Je te voyais – tu ne bougeais pas… et les chervines descendaient le cañon à la vitesse du vent…

— Qu'est-ce qui les a fait fuir comme ça ? s'entendit demander Jaelle. Le *kireseth ?*

— C'était donc ça ? Je ne savais pas. Mais le ravin va être inondé. Regarde, dit-elle, passant la tête à l'extérieur.

À l'endroit où elles se trouvaient quelques minutes plus tôt, un mur liquide balayait le cañon. Les chervines seraient-ils noyés ou arriveraient-ils à rester en avant de la montée des eaux ?

— La ligne des hautes eaux est à quatre bons pieds au-dessous de nous, dit Magda, rentrant la tête. Nous sommes en sécurité ici.

Elle dessella son cheval et déchargea ses fontes.

— En tout cas, *breda,* c'est mieux que le Col de Scaravel. Et je doute qu'il y ait des banshees ici.

Les jambes de Jaelle la portaient à peine. Elle resta appuyée contre son cheval, incapable de bouger. Magda se tourna vers elle et lui dit d'un ton tranchant :

— Desselle ton cheval et change-toi, si tu as des vêtements secs. Tu as quelque chose pour allumer du feu ? Il y a beaucoup de bois sec dans cette grotte – et regarde ce foyer ; ça doit servir de refuge aux bergers.

Comme Jaelle ne bougeait toujours pas, Magda la fit asseoir par terre sur sa cape.

— Allonge-toi pendant que j'allume du feu.

Je me dérobe encore à mes devoirs. J'ai même attiré Magda dans mes échecs. Ma mère est morte pour moi. J'ai rejeté Rohana quand elle voulait me donner accès à mon héritage et à mon laran, *j'ai failli à mon frère. Et à mes sœurs de serment. Et à mon bébé. Et à Peter.*

Magda avait accroché une couverture devant l'entrée de la grotte en guise de coupe-vent, et, agenouillée près du cercle de pierres, elle allumait un feu. Ses cheveux noirs, trempés de pluie, lui collaient au visage. Elle avait ôté sa chemise et sa sous-tunique, trempées. La fumée du foyer fit tousser Jaelle, puis de belles flammes claires s'élevèrent vers le trou du plafond faisant office de cheminée. Bientôt, Magda mit de l'eau à bouillir dans un petit pot et fit une infusion d'écorce, dont elle apporta une tasse à Jaelle. Jaelle goûta ; c'était trop sucré, et elle repoussa le breuvage, mais Magda approcha de nouveau la tasse de ses lèvres en disant :

— Tu es en état de choc ; le sucre te fera du bien.

Docile, Jaelle but, et sentit sa tête se dégager.

— Tu m'as encore sauvé la vie, dit-elle au bout d'un moment. Comment t'es-tu trouvée là ?

— Je te suivais depuis deux jours, dit sombrement Magda. Qu'est-ce qui t'a pris de partir comme ça, seule, enceinte, avec une tempête qui se préparait ? Tu devais être folle !

— C'est ce que Peter a dit, murmura Jaelle. Il a menacé de me faire droguer, enchaîner…

— Peter n'aurait jamais fait ça, dit Magda, incrédule. Tu le prends pour un Séchéen ?

Puis elle reçut une image de Jaelle, attachée dans son lit d'hôpital – et, s'agenouillant près de son amie, elle la prit dans ses bras.

— Mais, ma chérie, on ne t'aurait pas fait de mal, murmura-t-elle. Je comprends ta peur, mais on ne t'aurait pas fait de mal et, Cholayna et moi, nous leur aurions dit que tu n'étais pas folle…

— Je l'ai tué, murmura Jaelle d'une voix blanche. J'ai tué Peter. Je l'ai laissé pour mort sur le sol de notre chambre !

— Je ne te crois pas, dit Magda avec conviction. Tu devais délirer, et tu ne sais pas ce que tu as fait ou non. Pour l'instant,

ôte ces vêtements mouillés. Nous ne pourrons pas entretenir le feu toute la nuit – il faut économiser le bois au cas où il neigerait, car dehors tout est trempé.

Mais Jaelle ne réagit pas, et Magda dut la déshabiller comme un enfant et l'envelopper dans une couverture. Puis elle grilla quelques tranches de viande sèche sur les braises, et tenta de faire manger Jaelle qui, malgré ses efforts, ne put rien mâcher ni avaler. Magda enfila des vêtements secs et suspendit son pantalon près du feu pour le sécher.

— J'étais terrifiée, dit-elle enfin. Tu devais être dans un état second – debout sans bouger en plein milieu du chemin, avec tous ces chervines qui dévalaient le cañon, fuyant devant l'inondation. Et je voyais – je sais que c'étaient des nuages, mais ça avait l'air vrai – je voyais tous les seigneurs Comyn parader dans les rues de Thendara avec leurs bannières, sauf que ce n'était pas une parade. Ils poursuivaient une jeune fille – une blonde qui te ressemblait. Et un instant, j'ai cru que c'était toi. Ils galopaient tous au-dessus de ma tête, puis j'ai réalisé à travers mon hallucination qu'il y avait une vraie galopade, et que tu n'étais pas dans le ciel en robe de Comyn, mais dans le cañon juste sur le passage des bêtes…

Elle frissonna en étreignant Jaelle.

— J'ai eu la même vision, dit Jaelle en un souffle, mais le bruit de la pluie couvrit ses paroles, et elle dut les répéter. Elle n'avait pas réalisé que la jeune fille de sa vision avait son visage. Une conviction irrationnelle lui répétait : *C'était mon bébé, et les Comyn la tueront*.

— Il paraît que le *kireseth* a une étrange influence sur l'esprit, dit enfin Magda. Tu sais qu'il existe un trafic illégal de résine de *kirian* à Thendara. Elle vient des plaines de Valeron, et il y a des gens qui en boivent pour avoir des visions. Elle est interdite dans la Zone Terrienne, bien sûr, mais beaucoup sautent le mur pour s'en procurer, comme ils le font pour les femmes. Si nous en avons respiré, ça expliquerait… Bon, c'est passé, maintenant.

Elle émietta du pain dans la tisane et le fit manger à Jaelle à la cuillère, comme un enfant. Jaelle avala docilement. Elle ne se rappelait pas à quand remontait son dernier repas. Le pain et la

tisane chaude finirent de lui dégager l'esprit. Même l'horreur oppressante du meurtre de Peter s'atténua. Peut-être que Magda avait raison. Peut-être que sa mémoire lui jouait des tours. Si elle se rappelait des choses oubliées depuis la mort de sa mère, comment faire confiance à ce qu'elle croyait savoir ? D'ailleurs, elle ne pouvait rien y faire pour le moment.

— Je ne comprends pas, dit-elle enfin d'une voix tremblante. Comment es-tu là ? En principe, tu es toujours en réclusion. Si tu as violé ton Serment pour me sauver la vie – ça n'en valait pas la peine, Margali. Je n'en suis pas digne.

— Tu n'es pas en état de juger pour le moment, dit froidement Magda. Et il se trouve que je n'ai pas violé mon Serment. Camilla m'a donné l'autorisation de partir. Elle t'aime, mais tu ne sembles pas l'avoir réalisé.

Elle avait le visage si sévère que Jaelle ne put le supporter. Brusquement, elle sombra dans un sommeil sans rêves.

Quand elle se réveilla, il ne restait du feu que quelques braises rougeoyant dans le noir, et Magda était blottie contre elle, mais elle l'entendit bouger et s'assit.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu m'as encore sauvé la vie, murmura Jaelle. Oh, *breda,* je me croyais si brave et je ne suis qu'une lâche. J'ai tout raté – et tu n'aurais pas dû risquer ta vie pour moi…

— Chut, chut, dit Magda, la serrant dans ses bras. Ça ne fait rien.

— Piedro – tu sais que je l'ai tué…

— Tu me l'as dit, répondit doucement Magda, mais Jaelle entendit ses pensées, frémissant dans le noir comme une toile arachnéenne de toutes les couleurs : *Je ne crois pas que tu aies fait une chose pareille. Ne pense plus à Piedro.*

— Pourquoi ? s'emporta-t-elle. Je l'oublierai quand ça me plaira ! Ça ne te regarde pas, dit-elle, en proie à une rage irrationnelle.

— Jaelle ! Je voulais dire seulement – que je suis désolée pour lui. Un de ces jours, Montray réussira à l'expulser de Ténébreuse…

C'est trop tard pour ça. Que disait Peter au sujet de Carr ? *La mort met fin légalement aux responsabilités et aux privilèges d'un citoyen.*

Maintenant, il n'avait plus ni devoirs ni privilèges.

— Peter n'a que toi. Toi et le bébé.

— Je ne lui appartiens pas ! Et mon bébé non plus !

— Il pense…

— C'est pour ça que je le déteste, et c'est pour ça que je l'ai tué ! Il voulait nous posséder, moi et le bébé, comme des choses, comme des jouets…

Magda posa sur elle une main apaisante.

— Il ne faut pas parler comme ça, dit-elle.

Si elle se comportait ainsi, Peter avait peut-être quelque raison de croire qu'elle avait l'esprit dérangé. Je me demande – s'il est possible qu'elle l'ait vraiment tué ? Pourtant, même Keitha en est arrivée au stade où elle n'avait plus envie de tuer son mari, mais seulement de ne jamais le revoir… et Jaelle a été Renonçante toute sa vie…

— Non, je ne l'étais pas, murmura Jaelle. Tu te rappelles comme tu as pleuré quand tu as prononcé le Serment ? Moi, je n'ai jamais pleuré. Je… c'était la simple confirmation d'une ancienne décision, et j'étais heureuse. Je… je ne renonçais à rien. Avant de rencontrer Peter, je ne savais pas à quoi on pouvait renoncer – j'avais oublié tant de choses, je m'étais aveuglée sur tant de choses…

Elle se mit à sangloter, le visage inondé de larmes.

— Ma mère. Je ne me rappelais pas le visage de ma mère. J'avais oublié qu'elle avait les mains enchaînées jusqu'au moment où Peter a voulu lier les miennes… C'était le pire de tout, il ne savait pas ce qu'il faisait. Mais je suis une Renonçante, j'aurais dû comprendre. Je n'aurais jamais dû laisser les choses aller si loin. Cholayna…

Sa voix s'étrangla dans un sanglot.

— Si j'avais eu un couteau, je l'aurais tuée aussi, reprit-elle, quand elle m'a rappelé que j'étais une femme des Villes Sèches, mais c'est vrai. On ne nous enchaîne pas, nous nous enchaînons nous-mêmes.

Elles étaient toujours en rapport mental, leurs esprits grands ouverts l'un à l'autre. *Je croyais qu'il suffisait de dire non à tout ça, mais ce n'était que le début. Toutes les femmes venues chez les Amazones ont lutté et pleuré pendant les Soirées de Réflexion et en sont sorties libres, mais elle, Jaelle, avait fait comme si elle était déjà libérée de tout.*

Elle avait tout ignoré des combats intérieurs des autres. Maintenant, elle savait pourquoi une femme supportait les coups, les chaînes et les menaces de mort avant de s'éloigner de son mari. Elle saisit le poignet de Magda et sentit la douleur de son amie dans son propre bras, mais ne parvint pas à la lâcher, et Magda dut lui ouvrir doucement la main.

— On ne nous enchaîne pas. Nous nous enchaînons nous-mêmes. Volontairement. Plus que volontairement. Nous aspirons aux chaînes… N'est-ce pas le destin d'une femme ?

— Bien sûr que non, dit Magda, perplexe et choquée. Le destin d'une femme, c'est de contrôler sa vie, ses actions…

— Et la naissance de ses enfants. Je ne voulais pas ce bébé. Je ne l'ai accepté que pour faire plaisir à Peter…

Comme c'était malsain de vouloir ainsi être dominée par lui…

— Ma chérie, murmura Magda, je suis sûre que ça ne s'est pas passé comme ça.

Elle se voyait par les yeux de Magda, dans la première ardeur de son premier grand amour. *J'étais prête pour un béguin, rien de plus. Il aurait été plus sage de te prendre pour amante, Margali… Tu crois qu'il aurait risqué sa vie pour moi, même cette première fois ? Et toi… je savais bien qu'il y avait une vie entre nous…*

Tu sais que je t'aime, Jaelle, et je sais maintenant à quel point, mais tu es malade et épuisée… Le moment est mal choisi pour ce genre de décision, bredhiya… Camilla lui avait dit à peu près la même chose quand elle avait été brûlée sur le front du feu. Elle berça Jaelle dans ses bras comme une enfant.

Comme ma mère. Je ne me rappelle pas vraiment ma mère, mais elle est morte pour que je sois libre, et je l'ai trahie en m'enchaînant moi-même…

Magda la berça doucement en lui roucoulant des mots tendres. *Ainsi, Jaelle va avoir un enfant, et elle n'est guère plus qu'une enfant elle-même. Je voudrais pouvoir le porter à sa place.* Et quand les sanglots de Jaelle se calmèrent, elle la borda sous ses couvertures.

— Je vais te faire de la tisane. Ça te fera du bien. Tu crois pouvoir manger quelque chose ?

Jaelle ne répondit pas, se laissant docilement materner.

— Aleki, dit-elle enfin. Il doit être mort. D'abord le Vent Fantôme, puis le troupeau galopant, puis l'inondation…

Magda alla à l'entrée de la grotte et poussa la couverture. Il pleuvait ; elle regarda le fond de la vallée. Par les yeux de Magda, Jaelle vit le torrent aux eaux bouillonnantes chargées de terre entraînant des branches mortes et le cadavre boursouflé d'un chervine.

— Il a pu trouver une grotte avant le début de l'inondation, eut Magda. Ne perdons pas espoir. Il y a des tas de grottes dans ces parages.

Jaelle se surprit elle-même en s'entendant affirmer :

— S'il était mort, je crois que je le saurais.

Pendant un moment, durant la folie du *kireseth,* elle avait contacté son esprit. Après ça, elle aurait sûrement perçu sa mort.

Magda apporta la tisane et s'assit pour la boire. Puis elle retourna à l'entrée de la grotte et contempla la vallée inondée. Elle dit, très prosaïque :

— J'ai apporté dix jours de provisions, louée soit la Déesse ! Parce que nous ne pourrons pas sortir de sitôt !

Posant la main sur le front de Jaelle, elle ajouta :

— D'ailleurs, tu n'es pas en état de monter. Rallonge-toi. Il n'y a rien à faire, alors, autant te reposer. Cette chevauchée ne t'a pas fait de bien à ce stade de ta grossesse. Et ne me parle pas de Rafaella ; tu n'es sans doute pas aussi vigoureuse, et tout ça est mauvais pour toi…

Je n'ai jamais désiré ce bébé ! Il vaudrait mieux qu'il ne naisse jamais ! Sachant que j'ai assassiné son père…

Et elle croit ça. Ce genre d'obsession… elle pourrait s'angoisser au point de faire une fausse couche.

C'est ce que j'aurais de mieux à faire ! Un flot de douleur et de remords déferla sur elle ; Magda s'approcha et la força à s'allonger.

— Dors, et cesse de te tourmenter.

Quand Jaelle s'endormit d'un sommeil agité, Magda retourna à l'entrée de la grotte, contempler le déluge qui allait grossir les eaux du torrent. Elles pouvaient rester bloquées ici des jours, une décade. Personne ne savait qu'elles étaient là. Les yeux fiévreux de Jaelle, l'intensité délirante de ses pensées l'inquiétaient. Maintenant, elle trouvait naturel de partager les pensées de Jaelle quand elles étaient proches. Dame Rohana lui avait dit qu'elle possédait un *laran* potentiellement puissant, et elle savait que Camilla avait confirmé ce jugement, à sa façon, même en restant barricadée longtemps en face d'elle. Les intentions de Camilla étaient bonnes – elle avait agi, inspirée par l'amour le plus pur – mais, ce faisant, elle n'avait pas enseigné à Magda à contrôler son don. Et quelque chose semblait l'avoir intensifié. Le contact avec Jaelle ? La rencontre avec le pollen de *kireseth*, fortement psychédélique ?

Quelle qu'en fût la raison, son *laran* était éveillé, et elle se trouvait confrontée à une masse de données que son esprit n'avait pas appris à traiter. Il lui semblait qu'elle voyait dans toutes les directions, comme si elle avait des yeux tout autour de la tête et sur toutes les parties du corps : de sorte qu'elle voyait les parois de la grotte derrière elle en même temps que le fond du cañon au-dessous d'elle, les petits rongeurs détalant dans les ténèbres et les petits mammifères suspendus au plafond. Elle sentait le corps de Jaelle comme s'il faisait partie du sien – était-ce cela, être enceinte, sentir l'autre à l'intérieur de son corps ? Elle percevait une vague douleur chez Jaelle, prête à s'éveiller. Sondant à un niveau plus profond, elle sentait la conscience endormie du bébé, bien abritée dans la matrice…

Je n'ai jamais désiré un enfant. Est-ce simplement parce que je ne désirais pas un enfant de Peter ? Je croyais pourtant le vouloir, mais, quelque part, je savais que je n'en voulais pas. Et maintenant, je sais que ce que je pourrais ressentir pour un enfant est ce que je ressens pour Jaelle, et, à présent, je ne serai

jamais heureuse tant que je n'aurai pas un enfant. Elle ne put s'empêcher de sourire tristement, ajoutant mentalement : *Chose peu probable, car maintenant, je suis sûre d'aimer les femmes, et ce n'est pas le meilleur moyen de me trouver enceinte !* Puis elle rit intérieurement, sachant qu'en quittant la Maison de la Guilde elle avait laissé toutes ces définitions tranchées derrière elle. *Non, je ne me définis pas comme une femme qui aime les femmes. Il y a des femmes que j'aime, c'est tout, mais ce qui peut arriver dans l'avenir… Je ferai voler ce faucon quand ses ailes auront poussé !*

Elle se demanda pourquoi, en dépit de leur situation désespérée, seules, isolées par l'inondation, avec Jaelle malade et peut-être folle, elle se sentait si heureuse, comme si elle, Jaelle et le bébé ne faisaient plus qu'un à l'intérieur de quelque chose de plus grand qu'elles-mêmes, quelque chose qui palpitait dans toutes les choses vivantes qui les entouraient. Le ciel et l'eau, la pluie et le torrent furieux, les arbres tendant leurs branches sous le déluge vivifiant, la terre qui s'ouvrait à l'inondation comme une femme à son amant, même les petites bêtes détalant au fond de la grotte et les insectes enfouis dans la paille, tout participait à cette vie. Était-elle encore sous l'influence du *kireseth* ? Non, c'était autre chose. Si elle était pieuse, elle appellerait cela prise de conscience de Dieu, supposa-t-elle, prise de conscience que tout autour d'elle possédait la vie et qu'elle participait à cette vie. Son amour pour Camilla, son amour intense pour Jaelle, la passion qu'elle avait partagée avec Peter, sa brève tendresse pour Monty, même la sympathie ressentie en dansant avec Darrell, fils de Darnak, même la façon dont elle avait materné le Coordinateur Montray, la douleur qu'elle avait partagée avec Byrna lors de son accouchement, sa propre peur sur la route – tout cela se rassembla en un tout qui était sa vie. Et, à l'instant même où elle en prenait conscience, cette perception commença à s'effacer, et elle sut qu'elle ne devait rien faire pour la retenir, mais qu'elle ferait toujours partie d'elle-même.

Elle alimenta le feu puis alla s'allonger près de Jaelle. Elle aussi, elle était épuisée de cette longue chevauchée, et elle devait reconstituer ses forces, pour être prête à reprendre la route dès

la fin de la pluie. Elle espérait que Jaelle serait capable de se tenir en selle.

Chapitre 7

QUATRE fois la nuit tomba sur le cañon, quatre fois l'aube colora de rose les parois de la grotte, mais, au troisième lever du jour, la pluie avait cessé et, le soir, les eaux commençaient à descendre. Magda mit les chevaux à pâturer, soulagée, car le grain commençait à manquer. Mais il faudrait du temps avant que le cañon redevienne franchissable, et leur provision de bois s'épuisait. Même humides, les résineux brûlaient, mais mal.

À son retour, Jaelle était réveillée, et Magda réalisa qu'elle s'inquiétait énormément à son sujet. Elle était rationnelle la plupart du temps, mais toujours obsédée par le meurtre supposé de Peter, dont Magda ne voulait rien savoir. Jaelle était persuadée qu'elle avait tué Peter, Magda n'y croyait pas, un point c'est tout.

Le court été s'enfuyait rapidement ; bientôt, le feu serait indispensable à leur survie. Il fallait être prêtes à partir dès que les eaux descendraient suffisamment dans le cañon pour que les chevaux puissent y passer à la nage et, en prévision, Jaelle devait reprendre des forces. La fièvre persistait ; toutes les nuits, elle hurlait dans ses cauchemars et Magda la berçait longuement dans ses bras avant qu'elle revienne à la réalité ; toute son enfance oubliée des Villes Sèches lui revenait, et elle se réveillait en criant, se croyant enchaînée. Par l'éveil de son *laran,* Magda partageait la plupart de ces cauchemars, et elle insista pour dormir à l'autre bout de la grotte.

— Nous recevons mutuellement nos cauchemars et nous les renforçons, dit-elle. Or je crois que nous en avons chacune assez de notre côté.

Mais il faisait très froid, elles manquaient de couvertures, et Magda fut contrainte de revenir coucher près de Jaelle. Magda était toujours soulagée quand l'aube se levait. Pendant la journée, Jaelle souffrait, ravagée par la fièvre – avait-elle attrapé un microbe quelconque pendant le voyage ? – mais elle était rationnelle – mis à part son illusion obsessionnelle au sujet de Peter – *mais était-ce une illusion ?*

En revanche, elle était certaine qu'Aleki n'était pas mort.

— Il est immobilisé dans une grotte, comme nous, dit-elle à Magda, qui, en un éclair, le vit gisant dans une caverne, sale et incapable de bouger. *Il est blessé. Il faut absolument le ramener à Thendara. S'il mourait, cela provoquerait un incident diplomatique majeur.*

— Et j'ai la responsabilité de sa sécurité, dit Jaelle. J'en suis personnellement responsable.

— Et moi, je suis *personnellement responsable* de tes obligations, dit Magda, lui effleurant la main. Et pour le moment, je suis en meilleure forme pour tenir tes engagements. C'est pour ça qu'on a des sœurs de serment.

— Je me sens un peu coupable, dit Jaelle après un long silence. Je désirais l'échec de cette mission. Je ne voulais pas qu'il arrive à Armida pour questionner ce Carr ou *Dom* Ann'dra…

Magda eut un sourire entendu.

— D'après ce que j'ai vu de lui, il est parfaitement capable de se défendre tout seul. À choisir entre les deux, je parierais sur Carr.

— Je n'en suis pas certaine. Li veut connaître les Comyn, et il est tenace. Tu n'imagines pas à quel point il est têtu. Je… je suis Comyn, quoique je ne l'aie jamais bien réalisé jusqu'à maintenant. Mais je suis libre également, ayant prêté le Serment de Renonçante. Noble et roturière, je connais donc Ténébreuse sous tous ses aspects. Et j'ai vu les mondes de l'Empire sur leurs petits écrans. Je ne veux pas que ma planète leur ressemble. Et c'est ce que veut Aleki.

— Et si quelqu'un peut y parvenir, c'est bien lui, dit Magda. C'est le rôle des Agents de Renseignement.

— Dont tu fais partie… dit Jaelle avec hésitation. Tu vas… l'aider dans cette mission ? Ou te rangeras-tu du côté de Ténébreuse ?

Magda lui prit doucement les mains.

— Ce n'est pas si simple, ma chérie. Ce n'est pas Ténébreuse contre Terra. Ni l'une ni l'autre n'est entièrement bonne ou entièrement mauvaise. Assurons-nous qu'il est vivant avant de nous soucier de sa mission.

S'il s'agissait simplement d'un rhume ou d'une souche mutante, d'influenza, Jaelle devrait aller mieux, mais ce n'est pas le cas. Elle ne voulait pas montrer son inquiétude à Jaelle.

Personnellement, elle s'était remise de la peur et de la fatigue du voyage. *Si mes perceptions viennent du* laran, *alors j'ai de la chance ; j'ai échappé à la maladie du seuil,* se dit-elle, sans réaliser tout ce qu'elle devait à Jaelle. Il lui tardait de partir. Même malade, Jaelle avait sans doute intérêt à reprendre la route. Dans la Zone Terrienne, Magda l'aurait sans hésitation mise à l'hôpital. *Elle est vraiment malade et son état ne s'améliore pas. Tout dépend donc de moi. Demain matin, si elle est capable de se tenir en selle, il faudra partir*.

Vers le matin, la neige glaçant l'intérieur de la caverne, elles se mirent à rêver.

Soleil rouge se levant sur des rocs déchiquetés, sang répandu sur le sable. Ça valait la peine, Jaelle. Tu es libre. Tu es libre. Puis sa mère avait disparu, morte, comme Peter…

Non, ma chérie, je suis là. Et je suis libre, moi aussi.

Elle se dressait dans le désert, grande et belle, ses cheveux roux non plus tressés à la mode séchéenne, mais enroulés en un lourd chignon piqué d'un papillon de cuivre.

Maman ! Maman ! Reviens, maman !… Mais elle s'était évanouie, partie vers sa propre liberté. *Et je suis libre, moi aussi.* La tache écarlate avait disparu sur le sable, mais elle revivait toujours la souffrance de sa mère, alors même que le monde se dissolvait autour d'elle. Et elle était une petite fille, frissonnant dans le sac de couchage de la vieille *emmasca* qui la berçait dans ses bras, la caressant comme elle n'avait jamais voulu être caressée par une femme… Non, c'était Magda, dans

les bras de Camilla… Ce n'était pas moi. Je n'ai jamais pensé à Camilla de cette façon, bien sûr. Camilla était ma mère, une de celles qui ont remplacé ma mère après sa disparition. Elle était ce que Camilla avait connu de plus proche d'un enfant à elle. Mais Magda n'était pas l'enfant de Camilla, elle pouvait être son amante…

Pourtant la petite fille était toujours là, la petite fille qui désirait tant vivre… *Non,* dit Jaelle, *ce n'est pas possible, chiya, il faut que tu t'en ailles. Que tu trouves une autre maman.*

Mais tu m'as choisie, et je t'ai choisie, dit la petite fille. Pourquoi ne voyait-elle pas l'enfant distinctement ? Pourquoi entendait-elle seulement sa voix ? Elle souffrait tant. C'était la souffrance de sa mère, et Jaelle n'arrivait pas à se barricader contre elle. C'en était trop. Elle se défaisait, on la torturait, elle hurlait, comme elle avait entendu hurler dans la chambre de torture de Jalak…

Ne pleure pas, maman. Je t'attendrai. Je reviendrai quand tu voudras de moi.

Voix d'enfant, si confiante. Une fillette blonde en robe bleue, semblable à une clochette de *kireseth*. Jaelle la vit s'éloigner dans un monde gris et silencieux, et il lui sembla que cette enfant qui aurait pu être sa fille partait sur un nuage semblable à ceux du lac de Hali, de plus en plus lointaine ; et quand elle ne vit plus que l'imperceptible chatoiement bleu de sa robe, elle réalisa que c'était une vraie séparation. *Une nouvelle mort.*

— Non, non, reviens ! s'écria-t-elle, mais il était trop tard.

La fillette avait disparu, et Jaelle pleurait, pleurait, parce qu'elle avait si mal… comme la première fois qu'elle avait saigné et avait peur de le dire…

— Jaelle, dit Magda, très pâle. Tu pleurais dans ton sommeil. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Oh, Magda, elle est partie, elle est morte, je n'ai pas pu la rappeler, je lui ai dit que je ne voulais pas d'elle, alors elle est partie…

— Qui, Jaelle ? C'est un nouveau cauchemar, ma chérie. Raconte-moi.

— Ma mère. Non, c'était mon bébé. Et elle vient de s'en aller… sanglota Jaelle. Je voulais lui donner ton nom, Margali… Oh, j'ai mal, j'ai mal partout…

Magda la berça dans ses bras, pensant qu'il s'agissait simplement d'un nouveau cauchemar, mais réalisant bientôt que c'était plus grave. Elle sentait la douleur lui labourer le ventre comme à coups de couteau, et, terrifiée, elle comprit ce qui se passait.

C'est ce que je craignais. Elle a été si malade et stressée. Elle fait une fausse couche. Et elle n'en était qu'au quatrième mois. Même avec la technologie terrienne, ce bébé ne pourrait pas vivre. Et Magda n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire ; seule, sans même de l'eau chaude ou un simple antiseptique, bloquée par l'inondation dans cette grotte…

Jaelle se tordait de douleur.

— Ma chérie, dit Magda en lui prenant les mains, il faut être brave, il faut arrêter de crier et te ressaisir.

Je ne veux pas que tu meures. Et ce n'est pas l'endroit rêvé pour faire une fausse couche. Je ne sais pas quoi faire pour elle. Aidez-moi, Miséricordieuse Déesse. Si seulement Marisela était là. Mais je suis seule avec elle. Je ne peux même pas lui montrer ma peur. Elle est assez terrifiée comme ça.

Eh bien, elle ferait de son mieux, c'est tout. Jaelle avait cessé de sangloter et gémissait doucement.

J'essaierai d'être brave. Comme le jour où je me suis démis l'épaule en tombant de cheval, et où Kindra était si fière de mon courage. Il faut que je sois courageuse pour Magda. Pauvre Magda, elle est si bonne pour moi.

Mon pauvre bébé. Ma pauvre petite fille. Je me demande si ça lui fait mal de mourir.

Magda tentait de se fermer le plus possible aux émissions de Jaelle. Ça ne servait à rien à Jaelle qu'elle souffre avec elle. Elle rassembla tout le bois sec qui restait et fit un bon feu. Puis elle mit de l'eau à bouillir – Jaelle aurait besoin de boissons chaudes, et après, d'un bon repas reconstituant. Elle fouilla dans ses fontes et trouva parmi ses vêtements deux chemises de nuit en flanelle qu'elle ne se rappelait pas avoir emportées. Elle en mettrait une à Jaelle, après. Elle étala l'autre du côté le

moins sale de la couverture. Au moins, elle était propre. Pendant des siècles, les femmes avaient accouché dans des conditions primitives, sans toute l'hygiène terrienne, se dit-elle.

Oui, et beaucoup en étaient mortes. Elle écarta cette idée et rassembla tout son courage pour rassurer Jaelle, sans savoir ce qu'elle pouvait faire. Elle était sûre qu'il y aurait beaucoup de sang. Elle l'avait appris à partir des cauchemars partagés de Jaelle.

— La première chose à faire, dit-elle, s'agenouillant près de Jaelle pour la déshabiller, c'est de te détendre et de respirer profondément. Allons, Jaelle, tu as entendu davantage de conférences des sages-femmes que moi. À nous deux, on devrait s'en souvenir assez pour ne pas faire trop de bêtises.

Chapitre 8

IL ne restait presque plus de bois. Mortellement lasse, Magda se traîna à l'entrée de la grotte et regarda dans la vallée. Le niveau des eaux avait baissé. Nous pourrions partir aujourd'hui, si Jaelle était en état de voyager. *Si elle avait tenu un jour de plus…*

Ce n'était pas la faute de Jaelle. Par-dessus son épaule, elle regarda tendrement le petit tas de vêtements qui était Jaelle. Au moins, c'était fini maintenant, et elle dormait… Enfin, elle espérait que c'était fini. Elle avait fait de son mieux, mais elle n'était pas médecin, ni même sage-femme, et son mieux n'était sans doute pas suffisant.

Et maintenant, elle ne savait plus quand Jaelle serait en état de repartir. Elle était très affaiblie. *J'ai fait ce que je pouvais, mais je ne pouvais pas tout stériliser selon les règles.* Il lui aurait fallu une bonne nourriture, un lit bien chaud et des soins professionnels. Magda enfouit son visage dans ses mains et pleura.

Et alors même qu'elle pleurait, elle eut conscience de rationaliser la situation. *Je suis trop fatiguée, c'est tout, avec le stress, et la peur de voir mourir Jaelle. Je l'aime, je ferais n'importe quoi pour elle, et pourtant je l'ai peut-être tuée. Tout est de ma faute. C'est moi qui l'ai présentée à Peter. Si je n'avais pas été si arrogante et si compétitive à l'époque, si j'avais pu donner à Peter l'enfant qu'il désirait tant… Maintenant, Peter est mort, et Jaelle va peut-être mourir…* Et elle pleurait, pleurait, sans pouvoir s'arrêter, et, à travers ses sanglots, elle se rappela soudain Marisela lui prédisant qu'un jour elle serait capable de pleurer…

Parce qu'en principe, c'est bon pour moi ? Laquelle est folle, maintenant ?

C'est quand même heureux que Marisela m'ait appris autre chose que *ça* ! Épuisée, elle eut un rire nerveux, et s'essuya le nez sur sa manche – il n'y avait plus un seul chiffon propre ! Puis elle prit une profonde inspiration et essaya d'évaluer calmement la situation.

Jaelle dormait, mais elle était très faible. Elle avait perdu trop de sang. Magda n'avait pas fait trop de bêtises. Mais il lui aurait fallu au minimum des vêtements propres, une bonne nourriture et de la chaleur. La chaleur, c'était possible, en ramassant des branches de résineux qui brûleraient, même humides, pourvu qu'elle n'attende pas que le feu s'éteigne.

Sinon, réalisa-t-elle, elles pourraient mourir de froid ici toutes les deux.

Si la fièvre de Jaelle tombait au cours des prochaines heures, elle pourrait peut-être la mettre à cheval, même si elle devait l'attacher sur sa selle, et l'emmener vers la civilisation et les médecins et, de là, elle pourrait organiser les recherches pour retrouver Aleki. Mais si elles rencontraient une ferme isolée où la paysanne réagissait comme celle qui avait maudit Magda pendant l'incendie ? Celle-là, elle aurait été capable de les laisser mourir dehors.

Restant ici, elles risquaient de périr de froid et de faim. Mais Magda était encore vigoureuse. Pouvait-elle laisser Jaelle seule pendant qu'elle irait chercher des secours ? Derrière elle, Jaelle gémit dans son sommeil et elle frissonna à l'idée de l'abandonner un moment.

Jaelle, qui était si forte. *Pourtant, je l'ai déjà protégée. Mon enfant. Mon amour.*

Elle resterait avec Jaelle, quoi qu'il arrive. Ou bien elle prendrait le risque de l'emmener vers la civilisation, maintenant ou quand elle irait mieux, ou bien elles attendraient les secours ici toutes les deux.

Son instinct, affiné par des années de pratique, lui disait qu'une nouvelle tempête se préparait, sans être imminente. Mais il fallait rentrer le plus de bois possible.

Elle se pencha sur Jaelle pour lui dire qu'elle sortait un moment ; mais elle dormait paisiblement, et n'eut pas le courage de la réveiller. Pouvait-elle la prévenir mentalement, sans l'éveiller ? Sous l'influence du *kireseth,* elles avaient passé beaucoup de temps en contact mental, et avaient même partagé leurs rêves. Mais au moment de la fausse couche, sachant qu'elle ne pourrait pas soigner Jaelle si elle partageait sa souffrance et sa peur, elle avait fait quelque chose – elle ne savait pas quoi – pour lui fermer son esprit. Pourrait-elle maintenant inverser ce processus ?

Elle essaya de se laisser couler dans l'esprit de son amie endormie, tentant de formuler sa pensée sans la réveiller.

Ma chérie, il faut que je te quitte un moment pour rentrer du bois. Si tu ne me vois pas à ton réveil, n'aie pas peur. Elle répéta cela mentalement plusieurs fois, mais Jaelle ne réagit pas, et Magda ignora si elle avait établi un contact. Enfin, avec un peu de chance, Jaelle dormirait encore à son retour et elle lui préparerait une bonne tisane et peut-être du porridge. Magda aurait préféré lui donner autre chose, mais c'était la base de la nourriture des Amazones, et cela contenait censément tous les éléments nécessaires à l'équilibre alimentaire.

Elle rabattit son capuchon sur sa tête et sortit. Elle vérifia que les chevaux ne s'étaient pas trop éloignés, les flatta et leur donna ses dernières poignées de grain. Puis elle se mit à traîner des branches de résineux sur la pente. C'était pénible, elle avait mal aux bras et se cassa les ongles. Sapristi, si seulement j'avais accès à un interphone quelque part. Les planètes primitives sont merveilleuses, j'adore celle-là, mais dans une urgence pareille, qu'est-ce qu'on fait ? On reste isolé et on meurt ?

Elle aurait dû donner l'alarme, et les hélicoptères terriens auraient retrouvé Jaelle avant qu'elle ait franchi le col ! Elle aurait pu envoyer des équipes à la recherche d'Aleki quand il n'était pas à plus de deux heures de Thendara ! Si Jaelle avait eu le moindre bon sens, c'est ce qu'elle aurait fait, au lieu de se lancer après lui en pleine nuit et en pleine tempête !

Mais Jaelle avait tué Peter – ou du moins le croyait, pensa sombrement Magda. *C'était un accident, mais il aurait fallu en convaincre les Terriens.* Et elle n'aurait pas pu faire grand-

chose pour Aleki, clouée sur son lit d'hôpital, ou arrêtée aux fins d'interrogatoire.

Elle traîna une brassée de bois jusqu'à l'entrée de la grotte et redescendit en chercher une autre. À mi-pente, elle vit quelques flocons atterrir paresseusement dans les plis de sa cape ; la tempête n'était plus loin. Une partie de la neige fondrait au contact de l'eau du cañon, mais il en resterait assez sur les pentes pour rendre le sentier dangereux.

Cela la décida. Elles ne pouvaient pas rester emmurées ici ; D'une façon ou d'une autre, il fallait mettre Jaelle sur son cheval et regagner ensemble la civilisation.

Au diable cette idée d'attendre ici qu'on vienne nous secourir. Une Renonçante doit se secourir elle-même !

Résolument, elle lâcha sa brassée de bois et rentra rassembler leurs affaires et leurs dernières provisions. Elle ranima le feu de ses dernières branches sèches, et mit de la viande séchée à bouillir ; un bon repas avant de partir leur donnerait des forces pour la route. Elle mit tout dans ses fontes, ne conservant que vivres et couvertures. Elle mettrait Jaelle sur son cheval avec ses fontes, et prendrait le poney de Jaelle. Le voyage serait assez dur sans qu'elles s'encombrent de poids inutiles.

Quand la soupe fut prête, avec une odeur raisonnablement appétissante, elle sut qu'il ne fallait pas tarder davantage. Déjà, la neige tombait plus dru, et elle hésita de nouveau ; si la tempête empirait, elle pourrait se perdre dans un désert blanc. Mais quelle était l'alternative ? Attendre de mourir de froid, bloquées par la neige ? Elle mangea un bol de soupe et une poignée de noix, servit Jaelle et se pencha sur elle pour la réveiller.

— Shaya, réveille-toi, ma chérie, et mange un peu de soupe. Il faut sortir d'ici. Il neige, et il faut tenter de passer tant que le cañon est encore praticable.

Jaelle la regarda, les yeux vides, et Magda sentit le cœur lui manquer.

— Kindra ? murmura Jaelle. J'ai mal. Je saigne. Je vais mourir.

— Arrête, Jaelle ! dit Magda, la secouant rudement. C'est moi, Magda ! Réveille-toi, sapristi ! Tiens, mange ça !

Elle porta la tasse aux lèvres de Jaelle, qui avala docilement une gorgée de soupe, puis repoussa sa main. Magda jura et approcha de nouveau la tasse de sa bouche, mais Jaelle la regarda, sans comprendre ce qu'elle voulait, le menton dégoulinant de bouillon. Magda eut envie de la gifler.

Mais ce n'est pas sa faute. Elle est malade ; elle ne sait même plus qui je suis.

Elle vérifia le pansement de fortune de Jaelle. Elle s'était remise à saigner. *Si elle perd encore du sang…* Et Magda comprit que si elle forçait à Jaelle à se lever, marcher et monter, elle en mourrait sans doute. Elle avait le visage en feu, et Magda n'avait aucun fébrifuge à lui donner.

Elle pourrait en mourir, pensa Magda, regardant tomber la neige. *Si j'attends encore une heure ou deux, il sera trop tard pour éviter la tempête, mais je ne peux pas la déplacer maintenant.*

Désespérée, elle borda soigneusement Jaelle sous sa couverture. Devait-elle attendre la mort de Jaelle sans rien faire ? Si seulement elle avait un moyen de prévenir Dame Rohana, qui pourrait les localiser avec sa pierre-étoile…

Si elle avait un moyen de prévenir Dame Rohana…

Mais elle en avait un. Elle avait le *laran.* Elle ne savait pas trop bien comment s'en servir, mais elle contacterait peut-être quelqu'un. La *leronis* rousse qui l'avait guérie de ses brûlures ? Dame Callista ? Ferrika, qui était elle-même une Amazone ?

N'importe qui. Mais comment faire ? Quelle idiote j'ai fait ! J'aurais dû laisser Dame Rohana m'apprendre…

Comment crier au secours avec le *laran* ? Tandis qu'elle formulait la question dans sa tête, la réponse lui parvint du plus profond de son désespoir. *On crie, c'est tout. On hurle, au secours !*

Au secours ! Au secours, tout le monde ! Magda s'assit par terre, couvrit ses yeux de ses mains, tentant de retrouver les certitudes de ce moment où elle avait eu la sensation de faire partie intégrante du monde qui l'entourait.

Jaelle est très malade, peut-être mourante, elle perd son sang, nous n'avons plus de bois… Au secours ! Au secours !

Elle répéta son appel sans se lasser, se concentrant avec une intensité terrible, essayant de visualiser les ondes sonores qui se répandaient de plus en plus loin, par cercles concentriques, comme une pierre tombée dans le silence de la grotte.

Il y eut comme un léger frémissement dans l'air. Levant les yeux, il lui sembla voir des visages de femmes, dont aucun ne lui était familier.

Puis, sans véritable surprise, elle distingua celui de Marisela dans la pénombre.

Tu m'avais promis de ne pas faire de folie avant que nous n'ayons parlé ensemble, mon enfant…

— Je ne pouvais pas laisser Jaelle partir seule, s'entendit-elle répondre tout haut, se demandant si elle devenait folle.

Je suppose que non. Magda avait l'impression que Marisela était debout devant elle, mais elle voyait la paroi de la grotte *à travers* son corps. Puis Marisela disparut, et Magda se demanda si elle l'avait vraiment vue ou si elle venait de craquer après tant d'épreuves.

Dehors, la neige tombait avec un imperceptible bruissement. Heureusement qu'elles n'étaient pas parties. Mais il fallait aller chercher les chevaux et les faire rentrer dans la grotte, car ils ne pourraient sans doute pas supporter ce temps.

Puis il y eut comme un appel de corbeaux, un léger tourbillon dans l'air et elle leva les yeux. Il ne neigeait plus, et elle était debout dans une lumière bleue – elle pensa à la pierre-étoile de Dame Rohana – entourée de femmes en robes noires. Elle ne reconnut aucun visage.

Elle constitue un point charnière de l'histoire, dit une voix dans sa tête.

N'oubliez pas que nous ne devons pas manifester de la compassion pour les individus ; seuls les siècles nous importent, et certains doivent souffrir et mourir…

J'ai des hallucinations, pensa Jaelle. *C'est la conversation qu'a eue Cholayna avec Mère Lauria. Sauf que je n'y assistais pas, c'était Jaelle.*

Les souffrances ne manqueront pas, mais elles ne doivent pas mourir maintenant ; elle n'a pas d'importance, mais le sang des Aillard en a car, un jour, la règle d'Arilinn devra être brisée…

Alors, la Tour Interdite tombera ?

Tous ceux qui travaillent au jour le jour échoueront. Mais nous devons penser en termes de siècles…

Un enfant terrien à Arilinn briserait leur règle et leur emprise…

Oserais-tu lui dénier d'avance son libre arbitre ? Elle a choisi de ne pas porter l'enfant du Terrien, pensant ainsi éviter la souffrance ; elle n'a pas encore compris, et souffrira trois fois plus…

Cette fois, nous les sauverons toutes les deux pour vous. Mais n'oubliez pas que ce n'est pas compassion pour des individus. C'est simplement que, dans ce cas, la destinée rencontre la compassion. Nous aimerions sauver des vies. Mais nous ne pouvons pas interférer.

Puis les paroles se perdirent dans l'appel des corbeaux et Magda s'aperçut qu'elle était immobile sous la neige qui lui couvrait le visage et les yeux, brouillant sa vision.

Elle avança à l'aveuglette dans la tempête. Heureusement qu'elles n'étaient pas parties, elles n'auraient jamais eu le temps de rejoindre la route principale. Mais les chevaux n'étaient plus où elle les avait laissés. Paniquée, elle descendit plus bas sur la pente qu'elle n'en avait l'intention au départ, glissa, tomba, et roula vers le fond du cañon, hurlant à l'aide.

Elle était trempée maintenant, et toujours pas trace des chevaux. Elle ne voyait plus l'entrée de la grotte. *Jaelle ! Il faut que je retourne près de Jaelle !* Mettant sa main en visière sur ses yeux, elle finit par distinguer une mince plume de fumée sortant de la grotte, et remonta la pente, sans les chevaux.

Puis, Ferrika se dressa devant elle.

N'aie pas peur, ma sœur. Tu as été entendue à la Tour Interdite, et on viendra vous chercher. N'aie pas peur.

Et Ferrika disparut. Abasourdie, Magda cligna des yeux, se rappelant des bribes de conversation, parlant d'un certain Seigneur Damon et d'une Tour illégale. Eh bien, elles avaient

déjà des problèmes avec les autorités terriennes si Jaelle avait vraiment tué Peter, alors elles pouvaient bien en avoir aussi avec les autorités ténébranes. D'après ce qu'elle savait, cette Tour n'était pas en odeur de sainteté auprès des autres Tours.

N'importe quel port dans la tempête, ma fille. Quelqu'un venait de parler en terrien standard. *Je deviens folle ? Je ferais bien de rentrer !* Elle regagna la caverne ; Jaelle était toujours où elle l'avait laissé, dans un état de stupeur fiévreuse.

Qui êtes-vous ?

Vous le savez bien. C'est moi qui vous ai dit que vous aviez du courage pour trois. Ça serait plutôt pour trente-trois, ma fille.

Ann'dra – Andrew Carr ?

Je ne suis pas très bon à la réception. Je vais passer le flambeau à Callista. J'ai vu la fumée. Ne vous en faites pas.

Et elle reçut une image mentale, des hommes à cheval qui parcouraient les canons, sortant d'un grand feu bleu… Jaelle s'agitait en gémissant, alors Magda la prit dans ses bras et la berça pour la calmer. Le feu mourait ; elle se glissa sous les couvertures et essaya de réchauffer Jaelle. Et enfin, incroyablement, elle s'endormit.

Des voix la réveillèrent. La voix d'Andrew Carr, criant dans le dialecte des Kilghard.

— Non, pas là – pas celle-ci ! Sapristi, il y en a une autre, avec deux femmes malades dedans ! Continuez à chercher ! Essayez plus bas sur la pente. Eduin, viens ici avec deux hommes et une civière ; cet homme a la jambe cassée.

Ils ont trouvé Aleki, Dieu soit loué, il est vivant.

En un éclair, elle reçut une image mentale. *Alessandro Li, échevelé et sale, prostré par terre dans une grotte, la jambe immobilisée par une attelle improvisée, levait les yeux, bouche bée, sur un Carr souriant.*

— Ambassadeur Li, je présume. Il paraît que vous me cherchez, dit-il, avec une poignée de main, à la terrienne.

— Vous… vous… vous, bredouilla Li, et l'image disparut.

Magda sortit de sous ses couvertures. Le feu était éteint et ils ne pourraient pas voir la fumée. Il faisait très froid, mais Jaelle

respirait encore. Elle jeta sa cape sur ses épaules et sortit. Les pentes grouillaient d'hommes et de chevaux, et elle vit un petit groupe massé à l'entrée d'une grotte un peu plus basse à environ un demi-kilomètre terrien, supposa-t-elle. Elle aperçut Carr et sa crinière blonde qui dominait tous les autres de la tête. Elle hurla, sachant qu'il ne l'entendrait pas par les oreilles, mais qu'il l'entendrait quand même, autrement.

— Ann'dra ! *Andrew !* Par ici, en haut !

Il leva les yeux, galvanisé, et tendit le bras pour la montrer à ses hommes.

D'accord. Tenez bon. Je vous vois.

Magda s'effondra dans la neige et la boue à l'entrée de la grotte et se mit à pleurer. Elle pleura, pleura, comme si elle n'allait jamais s'arrêter, comprenant soudain les paroles de Marisela. *Un jour tu pleureras et tu seras guérie.*

Un homme aux couleurs des Ridenow s'approche avec déférence.

— Elles sont là, *vai dom,* cria-t-il. Toutes les deux. *Mestra,* qu'est-ce qu'il y a ?

Se relevant vivement, elle dit :

— Mon amie. Elle est malade. Il faudrait une civière. Moi, je n'ai rien.

— Nous en avons une. Nous reviendrons vous chercher dès que nous aurons l'homme dans la litière.

Puis elle vit Andrew Carr monter vers elle.

Il adressa à Magda un sourire bon enfant et dit, assez bas pour que l'autre n'entende pas :

— Tout va bien. Ils savent que je suis Terrien et ne s'en soucient pas vraiment. Je me suis torturé la cervelle pour deviner qui vous pouviez bien être. Lorne, du Renseignement, c'est ça ? Je vous connaissais de réputation, mais je crois que nous n'avons jamais été présentés.

Et, incongrûment, ils se serrèrent la main.

Puis il se pencha sur Jaelle.

— Fausse couche, c'est ça ? Ferrika est toujours à Thendara, mais *mestra* Allier et Syrtis s'occupera d'elle. J'ai l'impression que nous avons beaucoup de choses à nous dire, vous et moi. Mais ça peut attendre.

Il se baissa et souleva Jaelle dans ses bras, comme une enfant. Sans savoir pourquoi, Magda vit dans son esprit l'image d'une femme aimée ayant souffert récemment la même perte, et ressentit sa tristesse et sa compassion. Et quand Jaelle se mit à gémir, il lui parla doucement, et Jaelle se calma au contact de ses mains, et sans doute aussi, pensa Magda, au contact de son *laran*.

— Mestra, permettez que je vous aide, dit le premier.

Elle allait refuser, puis elle réalisa qu'elle ne pourrait pas marcher seule. Alors, s'appuyant sur son bras, elle descendit en trébuchant vers les chevaux.

ÉPILOGUE

TOUJOURS entre deux béquilles, et bougeant à peine la tête, Alessandro Li parvint à donner l'impression qu'il s'inclinait très bas devant Magda pour prendre congé.

— Je vous suis sincèrement reconnaissant. Jaelle, j'espère que votre guérison sera rapide et complète. Seigneur, ajouta-t-il à l'adresse de Damon, je vous remercie de votre hospitalité.

Le Grand Hall d'Armida, avec ses grosses poutres et son immense cheminée, était tiède et douillet, mais un courant d'air glacé s'y engouffra quand les portes s'ouvrirent. Dehors, il neigeait doucement.

— Par ici, Excellence, murmura Andrew, et Aleki le suivit, sautillant sur ses béquilles, trois hommes l'accompagnant de chaque côté. Ils allaient l'escorter jusqu'à Neskaya, où un hélicoptère terrien viendrait le prendre.

— J'espère qu'il ne provoquera pas de problèmes avec l'Empire, dit Dame Callista à Magda quand la porte se referma.

Et Andrew, qui rentrait, dit en souriant :

— Pas de danger. Ne t'inquiète pas pour lui, ma chérie. Je connais le genre. Il racontera partout jusqu'à la fin de ses jours l'histoire de son sauvetage in extremis sur une planète primitive, et il sera très fier d'être le grand spécialiste de Cottman IV – ce qui signifie qu'il devra se persuader lui-même que c'était merveilleux.

— Il a promis de nous débarrasser du Coordinateur Montray, dit Magda, et de nous faire envoyer un Légat qui connaît et apprécie la planète. Il a même proposé de dire un mot pour moi si le poste m'intéresse.

— Tu devrais l'accepter, dit Jaelle, allongée sur un canapé, en robe bleue à fanfreluches qui n'était pas du tout son style. Elle avait repris des couleurs, mais elle avait longtemps lutté contre l'infection et la mort. Magda pensait qu'elle n'était pas encore complètement guérie, mais le pire était passé. Quand, au sortir de la grotte, on l'avait transportée à Syrtis, elle semblait avoir perdu la volonté de vivre. Mais elle avait commencé à aller mieux quand Magda, sachant ce qui la tourmentait, avait fait appel aux *leroni*, qui, avec Dame Callista, le Seigneur Damon et Andrew, avaient formé le cercle, et, par le *laran*, s'étaient projetés dans la Zone Terrienne pour avoir des nouvelles de Peter. Il était vivant ; on l'avait retrouvé dans le coma et transporté à l'hôpital où il se rétablissait lentement.

— Tu l'as frappé non seulement avec tes mains, mais avec ton esprit, dit le Seigneur Damon à Jaelle. Tu aurais pu le tuer ; c'est pur hasard qu'il soit encore vivant. Peut-être par la grâce de quelque Dieu avec lequel tu es en meilleurs termes que tu ne crois.

À partir de là, Jaelle avait commencé à guérir.

Cette heure que Magda avait passée avec eux dans le cercle de matrices avait fait d'elle un membre de la famille. Andrew et Callista la traitaient en frère et en sœur, et elle avait l'impression d'avoir connu Damon toute sa vie. Elle se sentait moins proche de la jolie Dame Ellemir, qui n'avait pas participé au cercle, voulant consacrer toute son attention aux enfants tant qu'ils étaient petits. En ce moment, elle était assise à l'autre bout du hall, entourée de tous les enfants de la maison. Le jeune Domenic, sept ans, aux courtes boucles rousses, était l'aîné de Damon et Ellemir, et leur seul enfant survivant. Dame Callista avait deux filles, entre quatre et sept ans, Hillary, grave et sérieuse, et l'autre blonde et rieuse, mais dont elle ne se rappelait jamais le nom. Il y en avait d'autres, pupilles de la famille. Le plus âgé, expliqua Callista avec naturel, était le fils *nedesto* d'Andrew, ce qui semblait étrange – personne ne pouvait se méprendre sur le profond amour unissant Callista et Andrew ; Magda n'avait jamais vu un couple si uni – et les autres, tous roux et rousses, expliquait Damon avec autant de désinvolture, avaient quelque part du sang Comyn, et étaient

enfants de petits vassaux et fermiers élevés à Armida pour que leur *laran* soit correctement entraîné dès qu'il s'éveillerait. Ellemir s'occupait de tous ces petits sans discrimination.

— Je le fais par goût et par plaisir, avouait Ellemir. Callista, qui est ma jumelle, a du *laran* pour deux ; quant à moi, je préfère profiter des enfants tant qu'ils sont petits, car l'enfance passe si vite. Et puis, on vit longtemps dans notre famille ; j'aurai encore quarante à cinquante ans pour participer au cercle quand ils seront grands.

Pour l'instant, elle leur racontait une histoire, le plus petit sur ses genoux, les autres assis en cercle à ses pieds.

Le bruit de l'escorte de l'Ambassadeur Li s'étant tu, Jaelle soupira.

— Je suppose que Peter ne me fera pas de problèmes pour le divorce, maintenant, dit-elle. Aleki m'a promis de tout régler – sans que j'aie à retourner là-bas.

Elle avait le regard triste, et Magda devina à quoi elle pensait. Jaelle était encore souvent déprimée et pleurait fréquemment, mais Ellemir avait assuré à Magda que ça lui passerait avec le temps.

— Je le sais par expérience, dit Ellemir avec tristesse. J'en ai perdu trois, dont un encore la saison dernière.

Magda se rappela Ferrika pleurant dans les bras de Marisela. Ayant participé au cercle, bien que brièvement, elle comprenait le lien qui les unissait tous. Ferrika, roturière, en était autant partie intégrante que le Seigneur Damon, son frère Kirian, ou l'aristocratique Dame Hillary, épouse de Colin de Syrtis. Son fils unique, Félix, était avec les autres autour d'Ellemir, mais Magda ne savait plus lequel c'était.

On ne cesse jamais de souffrir, mais on apprend à vivre avec sa douleur, et à la dominer. Et on essaye encore d'avoir un autre enfant. Et on ouvre son cœur à tous les autres, avait dit Ellemir à Jaelle.

— Comme l'a fait Kindra, avait murmuré Jaelle. Et comme Camilla le fait encore.

À partir de ce jour, elle avait commencé à dormir sans revoir dans ses cauchemars la petite blonde qui s'éloignait dans les brumes grises du surmonde.

— Je vais voir si les chevaux n'ont besoin de rien avant que la tempête fasse rage, dit Andrew en entrant. Qui vient avec moi, les enfants ?

Tous les garçons, sauf le petit sur les genoux d'Ellemir, le suivirent en courant. Ils l'appelaient tous d'un nom signifiant « Oncle », comme tous – y compris ses deux filles – donnaient à Callista le nom affectueux de « tantine » ; mais Dame Ellemir était « maman » pour tous.

Une fillette attrapa sa cape et demanda à les accompagner, et Andrew, en riant, mit sa cadette sur ses épaules.

— Tu peux venir si tu veux, Cassilda n'ha Callista, dit-il.

— C'est la préférée de Ferrika, qui dit toujours qu'elle a l'étoffe d'une Renonçante ! Andrew, tu ne devrais pas l'appeler comme ça, elle pourrait le prendre au sérieux !

— Pourquoi pas ? demanda Damon. Il nous faudra bien des rebelles, un jour.

— Ne parle pas comme ça, dit Ellemir en frissonnant. Nous avons le temps.

Damon tapota l'épaule d'Ellemir et resta un moment près d'elle. Magda eut l'impression d'entendre le curieux frou-frou des robes noires et l'écho lointain des corbeaux comme si leurs destinées volaient au-dessus d'eux. Puis Andrew sortit avec sa ribambelle d'enfants. Ellemir confia les petits à une nurse et vint s'asseoir près du feu avec Callista, Magda et Jaelle.

— Si j'avais connu l'existence des Renonçantes, dit Callista, je ne serais peut-être jamais allée à Arilinn !

— On ne t'aurait pas accepté dans une Maison de la Guilde, Callie, dit Damon en riant. J'étais au Conseil quand Dame Rohana a demandé qu'on en exempte Jaelle…

Jaelle se remit à pleurer.

— Il faut pourtant que tu prennes ton siège au Conseil, jusqu'à ce que tu décides – *en ton temps et à ton heure*, comme vous dites – de donner une fille au Domaine Aillard. Mais si tu ne le fais pas, nul doute que la race des Hastur ne survive, comme elle le fait depuis des siècles.

Magda eut de nouveau la vision de la petite blonde courant dans une tempête de feuilles d'automne derrière l'enfant

qu'Andrew avait appelée Cassilda. Elle ne comprit pas, mais elle accepta.

Elle ne contrôlait pas encore bien son *laran*, récemment éveillé. Elle revit le curieux cercle de visages féminins sous leurs capuches noires, entendit l'écho lointain des corbeaux, et son esprit s'envola.

Nous ne nous occupons pas du bien des Comyn, des Terriens ni des Renonçantes. Nous devons penser en termes de siècles. Beaucoup de Comyn ne sont fidèles qu'à leur caste, et la plupart des Tours sont devenues leurs instruments, qui autrefois servaient le bien public. C'est pourquoi les Alton et la Tour Interdite sont devenus nos instruments pour le moment. Eux aussi souffriront dans le présent, mais, au cours des siècles, ils atteindront la perfection et l'illumination.

Qui êtes-vous ? murmura Magda.

Tu peux nous appeler l'Âme de Ténébreuse, ou encore la Noire Sororité… Nous sommes les instruments du destin…

La vision s'évanouit. Callista effleura la main de Jaelle.

— J'ai été Gardienne assez longtemps pour savoir ce que tu ressens, Jaelle. Je ne partage pas l'acceptation docile d'Ellemir pour ce devoir de porter des enfants…

— Un devoir ? s'écria Ellemir, contrariée. Un privilège, plutôt ! Refuser d'avoir un enfant ! Une telle femme ne peut qu'être folle, et je la plains !

Callista sourit affectueusement à sa jumelle. À l'évidence, c'était un vieux sujet de discussion entre elles.

— Je t'ai promis que tu pourrais élever tous les miens, et j'ai tenu parole, dit-elle en riant. J'aime bien mes enfants, j'aime aussi les tiens, et je me résignerai un jour, je suppose, à donner à Andrew le fils qu'il désire. Mais je trouve injuste de porter si facilement les enfants, moi qui m'en serais passé facilement, alors que toi, qui voudrais avoir un nouveau bébé dans les bras tous les dix mois – non, ne le nie pas, Elli –, tu as tant de mal à les mettre au monde.

Et tant de douleur à les perdre… Tout le monde entendit cette pensée informulée en paroles. Tout haut, elle dit simplement :

— Le sang Alton est un précieux héritage. Je suis fière d'être l'instrument de sa transmission.

— Tu chantes la même chanson que Dame Rohana, et avec les mêmes paroles, dit Jaelle, légèrement critique. Pourtant, tu es une *leronis* potentielle, et comme les Renonçantes, tu aurais mieux à faire…

— Je ne vois pas ce qu'il y a de mieux qu'élever des enfants, dit Ellemir. Une jument de course est sans doute fière de gagner toutes ses courses. Pourtant, si elle ne transmet pas son sang, elle aurait aussi bien pu rester dans son étable à manger du foin. On a besoin de la jument reproductrice, autant que de la championne.

— Je ferai mon devoir, dit doucement Jaelle. J'ai compris pourquoi je le dois.

— Pourtant, tu as échangé un serment avec Jaelle, Margali. Ça ne t'ennuiera pas qu'elle se détourne de toi pour un homme – puisqu'on n'a pas encore trouvé d'autre moyen de faire des enfants ?

Callista repassait dans sa tête le Serment des Amazones, regrettant de ne pas l'avoir connu dans son adolescence.

— Andrew et Damon sont liés par un lien plus fort que celui qui les attache à moi et à ma sœur. Les hommes peuvent prêter de tels serments. Mais pour les femmes, on semble considérer que ces serments ne les lient que jusqu'au moment où elles ont mari et enfants…

Jaelle se retourna et prit la main de Magda. Des souvenirs fulgurèrent entre elles : la survie dans le cañon ; la nuit, pendant la convalescence de Jaelle, où, se tournant l'une vers l'autre, elles avaient échangé leurs couteaux d'Amazone. C'était le lien le plus Fort pouvant exister entre deux femmes. Malgré son intimité avec Rafaella, et bien qu'elles aient été amantes un certain temps, elles n'avaient jamais échangé leurs couteaux. Magda savait que c'était un lien aussi fort que le mariage.

— Un seul lien est plus fort, murmura Ellemir.

— Se peut-il que l'engagement d'une femme envers une autre ne soit pas supplanté par ses engagements envers d'autres, comme son amour pour un enfant n'est pas diminué par l'amour qu'elle porte à un autre ? Quand j'ai eu Hillary, bien que

je ne le l'aie pas désirée, j'ai pensé que je l'aimais comme je n'avais jamais aimé Andrew lui-même, ou toi Elli. Et pourtant, je ne l'ai pas moins aimée à la naissance de Cassie…

— Il est possible, dit doucement Jaelle, que les femmes soient capables d'aimer sans avoir besoin de posséder ce qu'elles aiment ? Toute femme sait qu'un jour son enfant la quittera.

Et pour la première fois, elle comprit les dernières paroles de sa mère. *Ça valait la peine, Jaelle. Tu es libre.* Jaelle avait vu sa fille s'éloigner avec douleur, et avait su qu'un jour elle aurait le courage de la libérer de nouveau pour vivre sa propre vie.

— Peter – il voulait nous posséder, moi et l'enfant, dit Jaelle.

Magda hocha la tête et Callista remarqua :

— Il a fallu longtemps avant qu'Andrew comprenne… et maintenant encore…

— Mais Damon n'est pas comme ça, dit Ellemir.

Et toutes les femmes présentes surent alors qui engendrerait l'enfant de Jaelle pour le clan Aillard ; parce qu'il n'éprouverait pas le besoin de posséder la femme ou l'enfant, mais les laisserait libres de vivre leur destinée et d'assumer leur héritage.

Le silence pensif fut rompu par les éclats de rire d'Andrew.

— Non, je ne suis pas un chervine pour vous porter tous sur mon dos ! Filez à la cuisine manger des tartines de miel, et laissez-moi avec les grands ! Allez, sauvez-vous !

Les enfants détalèrent, et Andrew entra dans le hall. Il parla brièvement à Damon du bétail et des abris pour la neige, puis rejoignit les femmes près du feu.

— Joue-nous quelque chose, Callie, dit-il, et Callista chanta une vieille ballade en s'accompagnant du *rryl*.

Damon et Ellemir étaient assis au pied du canapé de Jaelle. Magda eut une impression d'une profonde étrangeté. C'était comme si une porte s'était fermée entre elle et sa vie parmi les Amazones, qu'elle aimait et à qui elle avait prêté serment. Sa vie terrienne avait disparu également, et elle se sentait transie et aliénée. Elle avait échangé un serment avec Jaelle, mais elle voyait que ce lien ne contenait aucune promesse de sécurité non plus. Et, tout en connaissant la force d'un cercle de *laran*, elle

ne savait pas si cela lui suffirait. Andrew lui mit le bras sur les épaules et dit, avec un sourire fraternel :

— Allons, ma fille, tu crois que je ne sais pas ce que c'est ?

Elle se hérissa d'abord à ce mot de « fille », car elle était une femme, une Amazone ; puis elle se dit que c'était la nature d'Andrew ; comme Ellemir, il avait l'habitude de protéger.

Andrew et moi, allons-nous passer les dix prochaines années à essayer de décider lequel de nous deux doit protéger les autres dans la Tour Interdite ? se demanda Magda.

— Mais c'est toute l'histoire de la Tour Interdite, Magdalen. Nous avons tous dû déchirer nos anciennes vies comme des chiffons de papier pour repartir à zéro. Ce n'est pas la sûreté, ni la sécurité. Mais… nous nous épaulons tous les uns les autres.

Et, un instant, Magdalen Lorne entendit de nouveau le lointain appel des corbeaux – des destinées ? – et un grand frou-frou d'ailes.

FIN